Saint François Xavier

1506-1552

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

A. BROU S. J.

Saint François Xavier

TOME PREMIER

1506-1548

DEUXIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
060.97
LIBRARY
X19
Alma, California

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

MCMXXII

6741

Nihil obstat,
Paris, le 10 février 1911
A. DE BECDELIÈVRE.

IMPRIMATUR,
Parisiis, die 10a februarii 1911.
P. FAGES, V. G.

PRÉFACE

Une longue préface n'est pas ici nécessaire. Saint François Xavier n'a pas besoin d'être présenté au lecteur. Il est un des saints les plus populaires des derniers siècles, un des plus invoqués, un des plus secourables. Son nom est grand dans l'histoire ; sa courte carrière a été le point de départ d'un mouvement apostolique qui dure encore. Il symbolise, pour les temps modernes, cette fécondité de l'Église qui la pousse aux conquêtes ; par là, il appartient à l'apologétique. Il force l'admiration des hérétiques et des incrédules, et il a fallu l'insupportable fatuité de Voltaire pour oser en faire une caricature.

Quant au livre, il n'est peut-être pas superflu d'en justifier l'apparition.

Saint François Xavier n'a pas été trop malheureux en biographes. Les livres de Tursellini, de Lucena, de Bartoli, sont des œuvres sérieuses, faites sur pièces authentiques, et n'ont pas trop subi, en somme, la fâcheuse influence des panégyristes. S'il y a plus d'un détail à corriger dans le portrait qu'ils nous ont laissé de l'apôtre, le portrait demeure. Les retouches les plus importantes ont été faites ces derniers temps par le Père L. M. Cros, et nous n'y avons presque rien ajouté.

Il n'en va pas de même du cadre. Déjà, au XVIII^e^ siècle, les missionnaires disaient du Père Lucena : « Son livre est excellent, mais il a été écrit en Europe. »

Celui-ci également, hélas! a été écrit loin des Indes et du Japon. L'auteur n'a étudié l'Asie que du fond d'une bibliothèque. L'inconvénient pourtant n'est peut-être pas aussi grand aujourd'hui qu'autrefois. Il est facile, quand on n'a pas vu soi-même les lieux et les races, de faire parler ceux qui ont vu : leurs livres ne se comptent pas. Facile encore de consulter ; et nous remercions les missionnaires qui ont bien voulu répondre longuement

à des questionnaires parfois indiscrets. Leurs commentaires nous ont plus d'une fois permis d'éviter, dans la lecture des textes, ces contresens qui respectent la lettre et faussent l'esprit. Mais avons-nous tout prévu? En lisant ces pages, ne trouveront-ils pas encore beaucoup à corriger? Nous comptons sur leur collaboration pour nous aider, si cette œuvre en vaut la peine, à en éliminer les erreurs les plus choquantes.

Nous osons espérer que, tel quel, ce récit mettra saint François Xavier dans un cadre politique, géographique, moral, un peu plus précis que les histoires précédentes : c'est avant tout ce que nous avons voulu faire. Et peut-être, sur ce fond détaillé, la physionomie du saint ressortira-t-elle moins hiératique, moins épique, disons le mot, moins déclamatoire que dans Bouhours et ses émules, mais un peu plus vivante en somme, et plus réelle.

Cantorbéry, *Saint Mary's college*,
en la fête de saint Ignace,
31 juillet 1911.

Seconde édition. — Depuis que la première édition de cette histoire a paru, quelques documents nouveaux ont été publiés dans le second volume des *Monumenta Xaveriana*. Nous les avons utilisés pour un certain nombre de corrections.

Jersey. Maison Saint-Louis.
31 juillet 1919.

BIBLIOGRAPHIE

Les documents sur lesquels repose cette histoire ne sont pas extrêmement nombreux.

1° C'est, avant tout, la correspondance du saint. L'édition qui en a été donnée dans les *Monumenta Historica Soc. Jesu* supprime toutes les publications précédentes. Elle a paru en 1899-1900 sous le titre *Monumenta Xaveriana, tomus primus,* Madrid, in-8°, xxxii-1030 pages. Il faut y joindre les deux volumes du P. L. J. M. Cros, *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres,* Toulouse-Paris, 1900, vi-494 et xi-550 pages. On y trouvera la traduction très fidèle de cette correspondance, avec quelques suppressions et abréviations là où le saint se répétait.

2° Outre ces lettres, l'ouvrage du Père Cros contient (en traduction) une foule de documents inédits relatifs spécialement à l'enfance et à la famille du saint. On les trouvera plus nombreux encore dans un livre antérieur, *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux,* 1re série, Toulouse, 1894, x-544 pages. Ces publications, absolument originales, semblaient annoncer qu'un jour l'auteur se ferait l'historien du saint. Personne ne paraissait mieux armé pour cette tâche : mais il a préféré s'en tenir au rôle modeste de chercheur de pièces nouvelles. Le lecteur pourra voir, par les notes de notre livre, tout ce que nous lui devons. *Cuique suum.* Plusieurs chapitres ne sont que le résumé du Père Cros.

3° Les lettres et rapports des contemporains. Ces pièces n'ont pas encore été réunies. Bientôt, espérons-le, les éditeurs des *Monumenta historica S. J.* tiendront leur promesse et nous donneront un volume d'*Epistolae indicae.* Beaucoup d'originaux sont à Lisbonne ou appartiennent à la Compagnie de Jésus.

A cette dernière source, le Père Delplace a puisé la matière de ses *Selectae Indiarum Epistolae,* Florence, 1887.

A Lisbonne nous devons signaler les recueils suivants :

Bibliothèque royale d'Ajuda : *Mss. Hist. Eccl.* $\frac{21}{1}$: codex provenant de Macao

Même dépôt : deux manuscrits sans numéros d'ordre provenant de la maison Saint-Roch. Le premier, *Cartas da Ind. de 1544* (ff. 306), contient la liste des missionnaires envoyés des Indes entre 1541 et 1556, et des

lettres de 1544 à 1556. Le second, *Liuro em o qual se tresladão as cartas*, etc., (ff. 641), après une seconde liste de missionnaires (1551-1563), donne une nouvelle série de lettres allant de 1544 à 1563.

D'autres recueils, reproduisant à peu près le précédent, se trouvent : 1° à la bibliothèque de l'Académie des Sciences, trois volumes provenant d'Evora[1]; 2° aux Archives du Ministère des Affaires étrangères[2] et à la Bibliothèque nationale, deux volumes provenant de Coïmbre[3].

Ces manuscrits de Lisbonne et de Rome ont fourni la matière aux nombreux recueils de lettres des missions qui ont paru au XVI^e^ siècle en latin, portugais, espagnol, italien. Dans sa Chronique, le Père Polanco en donne la substance et le P. Cros y a relevé les traits inédits qu'il a reproduits dans ses trois volumes.

4° *Procès de Canonisation*, 1555 et 1616-1617. Le second volume des *Monumenta Xaveriana*, paru en 1913-1914 contient : *a*) le procès de Goa, Cochin, Malaca, Baçaim de 1555-1557; — *b*) ceux de Cochin, Tuticorin, Coulam, Travancore, faits en 1616; — *c*) celui de Pampelune, 1614. Le procès de Malaca (1616) manque : mais on le trouve dans une *Relaçao* de P. M. Barradas, conservée à Lisbonne[4].

Pour suppléer à ce qui n'a pas encore été retrouvé, force est de s'en rapporter provisoirement aux récits de Bartoli, lequel avait sous les yeux les textes intégraux. Signalons spécialement l'enquête faite à Manille en 1608 (Voir plus loin, livre V, ch. II, p. 378).

1. *Tomo 1° das cartas dos P.^es^ da Comp.^a^ de Asia do anno de 1544 ate 1557* (ff. 405). — *Cartas dos P.^es^ da Comp.^a^ de Jesu, tomo 2°* (ff. 440). — *Livro das cartas que foram enviadas*, etc. (ff. 421).

2. *Livro primeiro em que se treladão as cartas... de 1544 en diante* (ff. 506).

3. *Cartas das missões da C. de Jesus, Libro B. Liuro secundo das cartas do anno de 1557 em diante ate 64* (ff. 557).

4. Mss. Ajuda $\frac{2-5}{1}$ ff. 2-19. *Relação de algumas cousas notaveis do nosso Santo Padre Francisco Xavier, tiradas dos processos authenticos que per ordem da santitade do Papa Paulo V, se tiraram nesta cidade de Cochim e na Malaca e nas fortalezas de Coulão e Manar e nas costas da Pescaria e Trancor* (25 février 1619).

A la suite, fol. 19-20, *Algumas cousas do B. P. Francisco Xavier que de novo se acharam no inquirição que o Snr Arcebispo Dom Fr. Christovão de Sa tiro de sua santa vida na cidade de Goa no anno de 1615.*

De plus, à l'Académie des Sciences, *Cartas de Japao*, fol. 384^a^-399^b^, copie quasi intégrale du procès de 1556 (Voir Cros, II, p. 388).

A la Bibliothèque d'Ajuda, Mss. 6183, 8° non paginé, autre extrait avec, en marge, la liste des témoins *de vista* ou *de ouvida*.

Ibid., Mss. 49, ff. 153-154. *Milagres da vida*, etc.

5° Les anciens biographes ne sont pas à dédaigner. Ils ont conservé plusieurs traits dont nous ignorons la provenance et que nous ne connaissons que par eux. Voici ceux qui ont quelque autorité :

a) Teixera. *Vida del Bienaventurado Padre Francisco Xavier*, publiée dans les *Monumenta*, t. II. p. 815 et suiv.

b) Valignano. *Historia del principio de la C. de Jesus en las Indias orientales*, *Primera Parte*. (*Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 1-199). Ces deux biographies nous donnent, dans toute leur sobriété, toute leur discrétion, les souvenirs et les jugements de la première heure.

c) Tursellini, *De vita Fr. Xaverii qui primus e Societate Jesu in India et Japonia Evangelium promulgavit*, Rome, 1594, 8°, et *De Vita... in Indiam et Japoniam invexit, libri VI*, Anvers, 1596. Cette seconde édition, plus complète, a été souvent rééditée et traduite. Elle utilise les procès de 1556, non sans commenter légèrement les textes. Œuvre d'humaniste un peu trop influencé par ses modèles classiques.

d) Lucena, *Historia da vida do Padre Francisco de Xavier e do que fizerão na India os mais religiosos da Companhia de Jesu, composta pelo Padre Joam Lucena da mesma Cia, Portuguez natural da villa de Trancoso*, Lisbonne, 1600. L'auteur a également utilisé les procès de 1556, essayé de mettre le héros dans son cadre historique et recueilli quelques souvenirs contemporains du saint. Malheureusement il a noyé son récit dans les tirades ascétiques, et, comme Tursellini, accueilli sans assez de défiance les récits fantaisistes de Mendez Pinto.

e) Sébastien Gonçalvez. — On a de lui à Lisbonne, Bibliothèque d'Ajuda Mss. $\frac{56}{30}$, une *Historia da Companhia na India*, ff. 252, écrite à Goa, entre 1593 et 1619. Ce travail manuscrit a beaucoup servi au Père F. de Sousa. Le P. Cros l'a aussi largement utilisé (*Vie*, I, p. 142).

f) Bartoli. — *Dell' istoria della Compagnia di Gesù. L'Asia*, 1653. C'est la première histoire un peu complète de Xavier, avec celle de ses œuvres et de ses compagnons jusque vers 1570. Étude sérieuse, documentée, où sont mis en œuvre les procès de 1616, mais un peu surabondante en paroles.

g) Fco de Sousa. — *Oriente conquistado a Jesu Christo pelo Padres da Co npanhia de Jesus da Provincia de Goa*, 2 in-f°, Lisbonne, 1710. Œuvre utile surtout pour l'histoire des années qui ont suivi la mort du saint et de son culte aux Indes. Le récit s'arrête en 1585.

6° Signalons à part une double censure du chapitre consacré à Xavier par Ribadeneira, dans sa vie de saint Ignace, envoyée à Rome par les Pères Valignano et Texeira (Rome, *Arch. di Stato, Censurae librorum*, t. I, ff. 20-24). Celle de Texeira a paru dans les *Mon. Xav.*, t. II, p. 398; et celle de Valignano, dans les *Monumenta Ignatiana*, *Scripta de Sto. Ignatio*, t. I, p. 741.

INDEX DES LIVRES CONSULTÉS

Nous ne donnons ici le titre que des livres cités plus de deux fois. Les autres sont indiqués en note à mesure qu'ils sont utilisés.

ANDRADA (Fco d'). — *Cronica do muyto alto e muyto poderoso Rey destes reynos de Portugal D. João o III deste nome.* Lisbonne, 1616.

ANDRADE (J. Freyre d'). — *Vida de D. João de Castro* (1651). Edition de F. de San Luiz, Lisbonne, 1835.

ANDRÉ-MARIE (O. P.). — *Les missions dominicaines dans l'Extrême-Orient.* Paris, 1865, 2 vol.

ARGENSOLA (Leonardo y...). — *Conquistas de las islas Molucas* (1609). Saragosse, 1891.

ASSELBERGS (A.), S. J. — *De Oost Indische Missie in vroegere eeuwen* (*Berichten uit Nederlandsch Oost-Indie*. 1900, V; 1901, I, II, III).

ASTRAIN (Aug.), S. J. — *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, t. I, *San Ignacio*. Madrid, 1902.

— *Dia del Transito de San Fco X.*, dans *Razon y Fe*, t. V, p. 375 (1903).

AZPILCUETA (Dr. Michel de) ou Doctor Navarrus. — *Opera*. Lyon, 1597, 3 in-fo.

DE BACKER, S.J., *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie*, 7e série, au mot Xavier. Liége, 1861.

BARRETO (Fr.), S. J. — *Relation des missions de la province de Malabar*. Traduction de Fr. Lahier, Tournay, 1645.

BARROS (Jean de) et DO COUTO (Diogo). — *Decadas da Asia*. Lisbonne, 1778-1788, 12 décades en 23 volumes. Les sept premiers seuls sont de Barros. Aux tomes 8 et 24, les index.

BARTOLI (D.), S. J. — *Della vita e dell' Istituto di S. Ignazio,... libri cinque*. Rome, 1650. — *Histoire de saint Ignace*. Traductions par le P. Michel, 2 vol., Lille, Saint-Augustin, 1893, et par le P. J. Terrien, 2 vol., Lille, Taffin, 1893.

— *Dell' Istoria della Comp. di Gesù. L'Asia*. Rome, 1653-1660; Milan, 1831, 3 vol.

— *Degli uomini e de fatti della C. di G. Memorie istoriche*. Turin, 1847-1856, 5 vol.

— *Miracoli di S. Fco Saverio*, Messine, 1656, 8°. — *Les Miracles de S. F. X.* Paris, 1672, in-12, traduction du P. G. Pardies, S. J.

Bellessort (A.). — *La Société japonaise*. Paris, 1902.

Bertrand (J.), S. J. — *La mission du Maduré d'après des documents inédits*. 4 in-8°, Paris, 1847-1854.

— *Lettres édifiantes et curieuses de la nouvelle mission du Maduré*. 2 in-8°, Paris, 1865.

Biker (Julio Firmino Justice). — *Collecção de Tratados e concertos de pazes que o Estado de India Portugueza fez com os reis e senhores com quem tem relações da Asia e Africa oriental*. Lisbonne, 9 in-8°, 1881.

Bouhours (D.), S. J. — *La vie de Saint François Xavier*. Paris, 1682.

Brinkley (Cap.). — *Japan, its History, Arts and Litterature*. 1901, 5 vol.

Caldwell (R.). — *Political and general history of the district of Tinnevelly*, Madras, 1881.

Cámara (Luis González de), S. J. — *Acta P. Ignatii*, dans les *Scripta de S. Ignatio*, p. 31-98.

— *Memoriale, ibid.*, p. 153-336.

Camara Manoel (Jeronymo da). — *Missões dos Jesuitas no Oriente, nos seculos XVI e XVII*. Lisbonne, 1894, Impresa nacional.

Carayon, S. J. — *Bibliographie historique de la C. de J.* Paris, 1864, in-4°.

Charlevoix. — *Histoire du Japon*. 2 vol., Paris, 1736, 6 vol. 1754.

Civezza (Marcellin de), O. S. F. — *Storia universale delle Missioni Francisciane*. Prato, 1881-1883, 8 vol.

— *Histoire universelle des Missions franciscaines*. 4 vol., Paris, 1898.

Coleridge (H. J.), S. J. — *The life and letters of S. Fr. Xavier*. Londres, 1872, 2 vol.

Colin (Fr.), S. J. — *Labor Evangelica, ministerios apostolicos de los obreros de la C. de J... en las islas Filipinas*. Madrid, 1663, f°; réédité par le P. P. Pastells, 3 vol., Barcelone, 1900.

Correa (G.). — *Lendas da India* (*Collecção de monumentos ineditos*). Lisbonne, 1858, 4 vol.

Cottineau de Kloguen. — *An historical account of Goa*. Madras, 1831; réédité à Bombay, 1911.

Do Couto (Diogo). — *Decadas da Asia ;* voir Barros.

Crawfurd (I.). — *History of the Indian archipelago*. Edimbourg, 1820.

— *A descriptive dictionary of the Indian Islands*. Londres, 1856.

Cros (L. M.), S. J. — *Saint François de Xavier ; son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*. Toulouse, 1894.

— *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres.* Toulouse, 1900, 2 vol.
— *La vraie date de la mort de S. F. de X.* (*Etudes religieuses*, 5 décembre 1903).

Danvers (F. C.). — *The Portuguese in India.* Londres, 1894.

[Delplace (L.), S. J.] — *Selectae Indiarum epistolae nunc primum editae.* Florence, 1881.
— *Le catholicisme au Japon.* Bruxelles, 1909, 2 vol.

Dubois (abbé). — *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde.* 2 vol. Paris, 1825. — Trad. par H. K. Beauchamp, *Hindu manners, customs and ceremonies.* Oxford, 1906.

Faria y Sousa (Manuel). — *Asia Portugueza.* Lisbonne, 1674, 3 vol.

Fonseca (J. N.). — *An historical and archaeological sketch of the city of Goa.* Bombay, 1878.

Fouqueray (H.), S.J. — *Histoire de la Comp. de Jésus en France*, t. I. Paris, 1910.

Franco. — *Imagem da virtude em o noviciado da C. de J. do real collegio do Espirito Santo de Evora.* Lisboa, 1714, f°.
— *Imagem da virtude em o noviciado de C. de J. de Coimbra.* Evora, 1717, 2 f°.
— *Synopsis annalium Soc. Jesu in Lusitania ab anno 1540 ad annum 1725*, f°. Augustae Vindelicorum, 1725.

Godino de Eredia. — *De claraçam de Malaca e India meridional com o Cathay.* 1613. Bibl. royale de Bruxelles, mss. 7264. — Édité et traduit par L. Jansen, *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay.* Bruxelles, 1882.

Guzman (Luiz de), S. J. — *Historia de las missiones de la C. de J. en la India oriental, en la China y Japon, desde 1540 hasta 1600.* Réédition, Alcala, 1601-1610, 2 in-f°; Bilbao, 1892.

Haas (Hans). — *Geschichte des Christentums in Japan.* I. *Erste Einführung des Christentums in Japan durch Franz Xavier.* Tokyo, Rikkyo Gakuin Press. 1902. — II. *Fortschritte des Christentums unter dem Superiorat des P. Cosmo de Torres*, 1904.

Hunter (W. W.). — *Imperial Gazeteer of India.* Londres, 1885-1887, 14 vol.
— *The Indian Empire.* Londres, 1893.
— *History of British India.* Londres, 1899, 2 vol.

S. Ignace. — *Cartas de San Ignacio.* 7 in-8°, Madrid, 1874-89.
— *Constitutiones Soc. Jesu*, latine et hispanice. Madrid, 1892, f°.
— *Monumenta Ignatiana.* Series 1ª. *Epistolæ et Instructiones.*

Jarric (Pierre du), S. J. — *Histoire des choses plus mémorables advenues... es Indes Orientales.* Bordeaux, 1610, 2 in-4°.

Jordao (Levy Maria). — *Bullarium Patronatus Portugalliae regum.* Lisbonne, 1863.

[Lecina, S. J.] — *Monumenta Xaveriana.* T. I, 1899-1900.

B^x^ Le Fèvre (Pierre) S. J. — *Memoriale.* Edit. Bouix, Paris, 1873.
— *Cartas y otros escritos.* Bilbao, 1894.

[Lopez (André), S. J.]. — *Translated extracts of letters from the ancient province of Malabar,* 1644. Trichinopoly, 1907.

Lucena, S. J. — *Historia da vida do P. Francisco de Xavier e do que fizerão na India os mais religiosos da Companhia de Jesu.* Lisbonne, 1600, 1 vol.,

Machault (Jacq. de), S. J. — *Relation des missions des Pères de la C. de J. aux Indes.* Paris, 1659, in-16.

Mackenzie. — *Christianity in Travancore.* Trivandrum, 1901.

Maffei (J. P.), S. J. — *Opera omnia latine scripta.* 2 in-4°, Bergame, 1647.
— *Historiae Indicae,* libri XVI. Cologne, 1590.

Marnas (Fr.). — *La « Religion de Jésus » ressuscitée au Japon.* Paris, 1896, 2 vol.

Massara (H.), S. J. — *Le P. Antoine Criminale.* Zi-ka-wei, 1902.

Massei (J.), S. J. — *Della vita de S. Fr. Saverio.* Rome, 1861.

Mazeliere (de la). — *Le Japon. Histoire et Civilisation.* 3 vol., Paris, 1907.

Mendez Pinto (F.). — *Peregrinações.* Lisbonne, 1614, f°. — *Les voyages aventureux de F. M. P.* fidèlement traduits par Bernard Figuier. Paris, 1628.

Michel (L.), S. J. — *Vie de S. François Xavier,* Tournai, 1908.

Mocquet (Jean). — *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales...* Paris, 1617; Paris, 1830.

Del Monte. — *Relatio facta in consistorio secreto coram S.D.N. Gregorio papa XV, a F^co^ Maria Episc. Portuensi S.R.E. card. a Monte, die XIX januarii MDCXXII super vita, sanctitate, actis canonizationis et miraculis B.F.X. Soc. Jesu...* Dillingen, 1622.

Murdoch (J.) et Isoh Yamagata. — *A History of Japan during the century of early foreign intercourse* (1542-1651). Kobe, 1903.

Nadal (S. J.). — *Epistolae,* dans les *Monumenta H^ca^* Soc. Jesu.

Nagam Aiya. — *The Travancore State Manual.* Trivandrum, 1906, 3 in-8°.

NAGAOKA. — *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux seizième et dix-septième siècles.* Paris, 1905.

NAZARETH (C.C. de). — *Mitras lusitanas no Oriente.* T. I, Lisbonne, 1898.

ORLANDINI, S.J. — *Historiae Soc. Jesu pars prima,* sive *Ignatius.* Anvers, 1620.

PAGÈS (L.). — *Lettres de saint François Xavier.* Paris, 1855, 2 vol.

— *Histoire de la Religion chrétienne au Japon depuis 1598 jusqu'en 1651.* Paris, 1869, 2 vol.

PERRIN (abbé). — *Voyage dans l'Indoustan.* Paris, 1807, 2 vol.

PINTO. — Voir MENDEZ.

POLANCO. — *Vita S. Ignatii* et *Chronicon,* dans les *Monumenta Hist. Soc. Jesu,* 6 vol.

PYRARD DE LAVAL. — *Voyages.* Paris, 1619 (traduction anglaise de Gray, *Hakluyt S^ty*).

QUICHERAT. — *Histoire de Sainte-Barbe.* Paris, 1860-64, 3 vol.

RECLUS (E.). — *Géographie universelle :* t. VI, *L'Inde ;* t. VII, *L'Asie orientale ;* t. XIII, *L'Océanie.*

DE RHODES (A.), S. J. — *Divers voyages de la Chine et autres royaumes de l'Orient...* (1653). Paris, 1854.

RIBADENEIRA (P.), S. J. — *Vida del P. Ignacio de Loyola.* Naples, 1572. — *Vita P. Ignatii Loiolae.* Cologne, 1602.

RODRIGUEZ (Simon). — *Commentarium de origine et progressu Societatis Jesu.* Ulyssipone, 25 julii 1577 (*Epistolae P. P. Broëti... et S. Rodericii,* Madrid, 1903, p. 451-517, dans les *Mon. Historica Soc. Jesu*).

SATOW (E.). — *The church of Aamaguchi, from 1550 to 1586,* dans les *Transactions of the Asiatic S^ty of Japan,* t. VII, p. 137.

SEWELL (R.). — *A sketch of the dynasties of Southern India.* 1883.

SHERRING (A.). — *Hindu Tribes and Castes.* Calcutta, 1872-81, 3 vol.

SOLIER (Fr.) S. J. — *Histoire ecclésiastique des Isles et royaumes du Japon.* Paris, 1627, 2 vol.

SOMMERVOGEL (C.), S. J. — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Bruxelles-Paris, 1890-1900, 9 vol.

DE SOUSA (F.) S. J. — *Oriente conquistado a Jesu Christo pelos Padres da C. de Jesus da Provincia de Goa.* Lisbonne, 1710, 2 in-folio.

STEICHEN, M. E. — *Les Daimyo chrétiens.* Paris, 1904.

SUAU (P.). — *L'Inde Tamoule.* Paris, 1901.

TEMMINCK. — *Les possessions hollandaises dans l'Inde Archipélagique.* Leyde, 1847-49.

TENNENT (Emerson). — *Ceylon.* Londres, 1860.
— *The Christianity in Ceylon.* Londres, 1850.

TIELE (P.A.). — *De Europëers in den Maleischen Archipel.* La Haye, 1877-1887.

TRIGAULT (N.), S. J. — *Vita Gasparis Barzaei, Belgae.* Anvers, 1610.

TURSELLINI (H.)., S. J. — *De vita Francisci Xaverii, qui primus e Societate Jesu in Indiam et Japoniam Evangelium invexit, libri 6.* Anvers et Rome, 1596.

VALIGNANO (H.). — *Historia del principio e progresso de la C. de Jesus en las Indias Orientales* (1574), dans les *Monumenta Xaveriana.* T. I, p. 1-199.

VAN NIEUWENHOFF, S. J. — *Leven en brieven van den H. Fr. Xavier.* La Haye, 1895.

VENN (H.). — *The missionary life and labours of Francis Xavier.* Londres, 1862. Cf. H. Venn et W. Hoffmann, *Franz Xavier ein weltgeschichtliches Missions Bild.* Wiesbaden, 1861. Critique par M. Giry dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, t. XXIII, p. 87-102.

WADDING. — *Annale Ordinis Minorum.* 20 in-folio.

WALLACE (A.R.). — *The Malay archipelago.* Londres, 1869, 8°.

WHITE (Dickson). — *Histoire de la lutte entre la science et la théologie.* Traduit de l'anglais. Paris, 1899.

WHITEWAY (R.S.). — *The rise of portuguese power in India* (1497-1550). Westminster, 1899.

XAVIER (Felipe Neri). — *Resumo historico de maravilhosa vida, conversões e milagres de S. F. X.* Nova Goa, 1861, in-16.

YULE (H.) and BURNELL (A. C.). — *Hobson-Jobson. A glossary of colloquial Anglo-Indian words.* Nouvelle édition, Londres, 1903.

ANONYMES

Acta Sanctorum, tome VII de juillet, saint Ignace.

Album de Xavier. Pampelune, 1901.

Analecta Bollandiana, t. XVI, p. 52-63 (*Les miracles de saint François Xavier*).

Archivo Portuguez Oriental, 9 vol., 1856-1875. Lisbonne.

Corpo diplomatico Portuguez... Relações com a Curia Romana, 1872 et suiv.

Monumenta historica Societatis Jesu (en cours de publication) :

Chronicon societatis Jesu, par Polanco, 6 vol.
Epistolae Mixtae, 5 vol.
Epistolae P. H. Nadal, 4 vol.
Monumenta Xaveriana, 1er volume.
Monumenta Ignatiana, Scripta de Sto Ignatio, 1er vol.
Epistolae et Instructiones, 10 vol.
Epistolae PP. Paschasii Broëti, etc., 1 vol.

Recueil de Lettres des Missions :

Avisi particolari delle Indie di Portugallo... Romae apud Ant. Bladum... 1556.

Cartas que os Padres e Irmãos da C. de J., que andão nos Reynos de Japão escreverão aos da mesma Companhia da India, e Europa des do anno de 1549, até o de 66... Coimbre, 1570, ff. ccccccvi.

Diversi Avisi particolari dall' Indie... Venise, [Tramezzino], 1558, fol. 286.

Epistolae Indicae De stupendis et praeclaris rebus quas divina bonitas in India, et variis insulis per Societatem nominis Iesu operari dignata est, in tam copiosa gentium ad fidem conversione. Louvain, 1566, p. 496.

Epistolae Indicae et Japanicae de multarum gentium ad Christi fidem per Societatem Iesu conversione. 3a editio, Louvain, 1570, p. 334.

Epistolae Japanicae de multorum gentilium in variis Insulis ad Christi fidem per Societatis nominis Jesu theologos conversione... Louvain, 1569, p. 264. Item, *Pars altera.* Louvain, 1569, p. 311.

Lettere dell'India Orientale... Venise, 1580, p. 342.

Lettres des nouvelles missions du Maduré, 4 vol. autographiés.

Lettres édifiantes et curieuses, édition du *Panthéon littéraire*, 4 in-4°, 1877.

Nuovi Avisi dell' Indie di Portogallo... Terza Parte. [Venise, Tramezzino], 1562, fol. 316.

Nuovi Avisi dell' Indie di Portogallo... [Venise, Tramezzino], 1568, p. 59.

Selectae Indiarum Epistolae (P. Delplace). Florence, 1887, in-8°.

LIVRE PREMIER

EN EUROPE

1506-1541

CHAPITRE PREMIER

AU CHATEAU DE XAVIER
(1506-1525)

I. — *La Famille*[1].

Le mardi saint, 7 avril 1506, au château de Xavier, en Haute Navarre, naissait le sixième enfant de dona Maria de Azpilcueta et du docteur don Jean de Jassu, conseiller du roi, et seigneur de Xavier et Ydocin. Il reçut le nom de François[2].

Comme Ignace de Loyola, François Xavier sortait donc de la race basque, ardente et forte, féconde en marins, en missionnaires, en conquérants de mondes nouveaux. Comme lui, sur les genoux de sa mère, il parla cette énigmatique langue euscarienne, qui reste encore isolée au milieu des idiomes connus et classés. Plus tard, en Orient, il lui arrivera d'écrire : « Eux (les Indiens), parlent le malabar ; moi, ma langue est le basque[3]. » Mourant, on l'entendra prier en une langue inconnue, et l'on se demande si, au dernier moment, les mots qui lui revenaient sur les lèvres n'étaient pas ceux qu'il avait appris de sa mère[4].

Faut-il dès lors le compter parmi les saints espagnols ? La question peut sembler étrange ; mais elle se posa quand l'apôtre

1. Pour toute la période navarraise de la vie de François, les ouvrages à consulter avant tout sont ceux du P. L. J.-M. Cros : *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux,* 1re série, Toulouse, 1894 (la seconde série n'a pas paru) ; *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, 2 vol. in-8°, Paris-Toulouse, 1900.

2. Cette date a été fixée par le P. Poussines, *De anno natali S. F. X. dissertatio*, 1679-1680 (Cros, *Doc.* p. 131, *Vie*, t. I, p. 48). On la lisait dans le livre de famille de D. Jean de Azpilcueta, frère du saint, copiant le livre de raison de son père. *M. Xav.*, t. II, p. 88-114.

3. *Mon. Xav.*, t. I, p. 279. Aujourd'hui Xavier est en dehors de la zone où l'on parle basque.

4. Cros, *Vie*, t. II, p. 348. Le Chinois Antonio, qui nous a conservé ce détail, sachant le portugais, aurait compris l'espagnol. Quelle était alors cette langue inconnue?

fut canonisé. Il y avait à peine un siècle que la Navarre avait perdu son autonomie. Pour les quatre cinquièmes, elle appartenait à l'Espagne ; le reste était au roi de France. Que mettra-t-on dans la légende du bréviaire, *hispanus* ou *navarrus?* Le sol où François était né, avait pu être conquis, il n'était pas encore assimilé. Plaidoyers pour et contre. Survinrent les Français : sous prétexte que Jassu, lieu d'origine de la famille, était situé sur l'autre versant des Pyrénées, en Navarre française, ils voulurent à leur tour accaparer l'apôtre. Le général des Jésuites, J. P. Oliva, à qui l'on recourut, se récusa ; et Rome écrivit simplement au bréviaire que François était né diocésain de Pampelune[1].

Il appartenait aux premières familles de Navarre. Ne nous laissons pas éblouir par les titres cependant. Rien de plus simple que les cadres nobiliaires en ce pays patriarcal. Au-dessus des roturiers, les *infanzones*, puis les *hidalgos*, et rien de plus. Hiérarchie très élémentaire, et aussi très élastique. Il était facile d'y franchir le degré suprême : l'histoire des Jassu en est la preuve.

Cent cinquante ans avant la naissance de François, dans un petit village de Basse Navarre, à Jassu[2], près de Saint-Jean-Pied-de-Port, vivaient de petits gentilshommes, des *infanzones* probablement, les Echeberria. Au milieu du XIV^e^ siècle, un cadet, nommé Pedro, se fixa dans la ville voisine, y fonda la famille des Jassu, et fit fortune. Il était fermier de l'hôtel royal des poids et mesures. Son fils aîné Pedro Periz lui succéda et devint bailli. Un cadet, Arnalt Periz, fit rapidement son chemin dans les finances. Vers 1445, il devenait, avec son frère Bernard, auditeur à la Cour des comptes, et épousait la fille d'un de ses collègues le seigneur de Atondo. L'anoblissement des Jassu était chose faite. Un siècle plus tard, dans une enquête provoquée par notre saint sur ses preuves de noblesse, un témoin dira :

« J'ai connu Arnalt Periz de Jassu et sa femme Guillerma de Atondo. Je les ai vus vivant grandement en leurs maisons,

1. Cros, *Doc.*, p. 143-144. Un dernier écho de ces controverses se retrouve dans la *Revue des questions historiques*, 1880, t. 28, p. 214, article de M. l'abbé Soubielle sur *Les Origines françaises de S. F. X.* ; — en 1881, t. 30, p. 226, réplique de M. Haristoy. Voir encore *Boletin de la real Academia de la historia*, Madrid, 1^er^ janvier, 1881.

2. On dit encore *Jasso*, *Jaxu*. Les basques prononcent *yatsou*. Sur la noblesse de la famille de Xavier, *Mon. Xav.*, t. II, p. 1-31 *Xaverianae domus antiquitas et nobilitas, ab anno 1252 ad 1620* par le P. J. A. de la Pena, et, p. 32-88, l'*Inquisitio juridica* de 1531.

comme étant des principaux du royaume, *caballeros* tenant écuyers et vêtus ainsi qu'il convient à des *hijosdalgo*. Les armes du *palacio* de Atondo étaient : « Sur champ d'azur deux bandes d'or, entre lesquelles deux croissants du même[1]. » Les Jassu avaient pris pour blason un ours accoté à une yeuse.

Arnalt de Jassu et Guillerma de Atondo sont les aïeuls paternels de saint François Xavier. Ils eurent six enfants dont deux garçons, Jean et Pierre. L'aîné continua, à la cour des rois de Navarre, les honorables fonctions de son père. Reçu docteur « ès décrets » dans la « glorieuse mère des sciences », l'université de Bologne[2], il devint en 1472 *maestro de finanças* à la Chambre des comptes, puis en 1476 alcade de la *Corte major*, le parlement navarrais. En 1478, en récompense de ses loyaux services, le roi Jean transforma la terre d'Ydocin, que le docteur tenait de sa mère, en bien noble de première classe[3].

Le jeune magistrat voyait donc grandir sa fortune. Son mariage, entre 1475 et 1480, lui apporta mieux encore : il épousa celle que Dieu destinait à être la mère d'un saint. Cet avenir surnaturel, seule gloire durable des Jassu, restait caché : l'on ne discernait qu'une chose alors : les avantages brillants de cette alliance[4].

Dona Maria de Azpilcueta était fille d'un soldat, plus riche, nous dit-on, de vaillance que d'argent, et dont le *castillo*, dans la vallée de Baztan, défendait la frontière du côté de la France. Par sa mère, dona Joana de Aznarez, elle se rattachait aux plus vieilles familles de Navarre. On trouvait parmi ses ascendants un duc, Eridon Aznar, ancêtre commun des rois de Navarre et d'Aragon. De ce chef, elle avait pour *palacio* la vieille petite forteresse royale de Xavier[5].

C'est dans un coin reculé, à l'ouest du royaume, en pays perdu, loin des grands chemins. Naguère encore, pour y aborder,

1. Cros, *Doc.*, p. 37-39. Les deux blasons se voient, p. 46, sur le diplôme de doctorat délivré à D. Jean de Jassu.

2. P. 46 et 537.

3. P. 45-52. Les ruines du *palacio* d'Ydocin se voient encore dans le val d'Ybargoiti.

4. Cros, *Doc.*, ch. VII.

5. Cros, *Doc.*, p. 74; *Vie*, t. I, p. 18. — *Xavier* ou *Javier* (dans les anciens documents *Xabierre*, *Ssavierr*, *Exavier*, *Exaverre*, *Xavierr*) est le même mot que *Echaberri* (*casa nueva*, maison neuve). P. J. E. Uriarte, *Javier, etimologia y significacion de este apellido*, dans *Razon y Fe*, déc. 1902, p. 105.

il fallait prendre la diligence à Pampelune. Six mules emportaient le voyageur à travers monts et vaux, l'espace de sept ou huit lieues, jusqu'à Sanguessa, dans la riante vallée d'Aybar. Puis on s'éloignait des pays basques frais et ombreux ; on entrait dans les régions austères du bassin de l'Ebre. Pendant une lieue encore, on chevauchait à travers champs dans les pierres et les rocailles. Enfin un sentier de montagne amenait dans une vallée largement découverte, en face d'un vaste horizon de sierras brûlées et sèches. Sur une des ondulations du versant qui regarde le nord, était un minuscule *pueblo*, dix ou douze métairies, avec une chétive église et un *castillo* délabré. C'était Xavier.

L'Aragon commençait de l'autre côté de la petite rivière qui lui donne son nom et qui coule au fond de la vallée. Depuis les jours du roi Thibaut, XIII^e^ siècle, les Asnarez se tenaient là, au poste d'honneur, chargés de défendre le passage. La forteresse était devenue leur propriété. On la qualifiait *palacio de cabo de armeria, casa solariega de hijosdalgo nobles et caballeros de sangre*, « chef de maison noble, branche aînée, résidence de hidalgos nobles et chevaliers de naissance ». Les châtelains portaient de gueules au croissant de lune échiqueté blanc et noir[1].

Quand l'apôtre des Indes y vint au monde, le *castillo* de Xavier devait avoir grand air. Un mur crénelé garni d'un fossé, d'un chemin de ronde et de tours, formait une première enceinte, enserrant une assez vaste garenne. En avant du pont-levis, un solide châtelet défendait l'accès. A l'intérieur, la *casa*, ou maison d'habitation, servait comme de donjon. Elle était munie de meurtrières et flanquée de quatre tours. Pour porte, une ouverture ogivale aux énormes claveaux de pierre, surmontée de blasons et défendue par des machicoulis. Quand on l'avait franchie, au bout d'un corridor, en débouchant dans la cour intérieure, on se heurtait à une sorte de tour, évidemment destinée, en cas de siège, à prolonger la résistance.

A en juger par l'état présent des lieux, les appartements n'avaient rien de confortable. Un escalier large et tournant menait du vestibule à l'étage principal. Une porte étroite et basse, bardée

1. Cros, *Doc.*, p. 74-76. Les Azpilcueta avaient pour blason un damier blanc et noir.

de fer, s'ouvrait sur une série de petits réduits irréguliers et sombres réunis par des couloirs tortueux. Là se trouvait l'oratoire de la famille, éclairé seulement par une meurtrière. Une sorte d'escalier de meunier conduisait à la plate-forme supérieure[1].

II. — *Naissance. La vie chrétienne à Xavier.*

Le châtelain de Xavier ne devait faire dans sa forteresse que de brefs et rares séjours. De par ses alliances et ses charges, il était un des personnages importants du royaume, l'homme de confiance des souverains. On le trouve mêlé à toutes les grandes affaires. En 1479, à Saragosse, il règle une question de frontières avec l'Aragon. La même année, quand la couronne passe au jeune François Phœbus, et qu'on a désigné pour régente et tutrice de l'enfant royal sa mère Madeleine de France, don Jean de Jassu est un des trois signataires de l'acte officiel. Quand le roi François meurt et qu'on hésite pour sa sœur Catherine entre une alliance française et une alliance castillane, il est encore de ceux qui vont supplier la reine mère de se décider pour l'alliance espagnole. Il échoue et la jeune reine épouse l'insignifiant Jean d'Albret (1483). Le nouveau souverain ne tint pas rigueur au conseiller. Il lui maintint ses charges, augmenta ses pensions afin de lui permettre de longs séjours à Pampelune et à Tudela. C'est entre ses mains que, en 1494, lors du couronnement, les trois Etats du royaume prêtèrent les serments d'usage[2].

Cependant le château de Xavier se peuplait. Trois filles d'abord étaient nées à dona Maria, l'aînée qui portait le nom de sa mère, puis Anne et Madeleine. Plus tard, vers 1495 et 1497, naissaient deux garçons, Michel et Jean[3].

La Navarre, en ce temps-là, jouissait de la paix. Aucune menace de tempête de la part des voisins espagnols. Trois mois après

1. *Ibid.*, p. 72, 176 à 178. — Van Caloen, *Une visite aux châteaux de Loyola et de Xavier*, dans les *Précis historiques*, 1883 ; — D. P. de Madrazo, *España, sus monumentos y artes, Navarra y Logrogno*, t. II, p. 497.
2. Cros, *Vie*, I, p. 11 (1479 et 1843) ; *Doc.*, p. 82 et 83 (1494).
3. *Doc.*, p. 87.

le couronnement, don Jean de Jassu est à Médina del Campo, parmi les fondés de pouvoir des souverains navarrais, jurant amitié aux rois catholiques, Ferdinand et Isabelle[1]. Puis on vécut en Navarre sur la foi de cette promesse. Madeleine fut agréée comme fille d'honneur de la reine Isabelle[2]. Dix ans plus tard, 1504, à la veille de la rupture, nouvelles offres gracieuses au ministre de Jean d'Albret. Les Castillans lui proposent, pour un de ses fils, à la cour de Madrid, place et solde de page. Le projet ne paraît pas avoir eu de suite; sans quoi, Michel, l'aîné des garçons, eût pu faire la connaissance d'un adolescent basque, plus âgé de trois ou quatre ans, et qui se nommait Iñigo de Loyola. Les deux jeunes gens devaient se trouver face à face en de plus tristes circonstances[3].

Au-dessus du service des rois de la terre, le service du roi du ciel. Xavier était en pays perdu, mais, dans ce désert, don Jean et dona Maria voulurent que Dieu fût solennellement honoré. En conséquence, l'église, qui n'était guère qu'une chapelle, fut reconstruite et agrandie. Elle eut pour annexe une *abbadia*, sorte de presbytère où devaient vivre en communauté un vicaire perpétuel, deux prébendiers, prêtres autant que possible, un garçon de service et un *escolar*. Des dîmes, une vigne, des terres complétèrent la fondation. L'acte est daté de 1500. Les ordonnances et règlements furent fixés en 1504[4]. Assurer la prière et la louange continuelle de Dieu sur ses domaines, n'était-ce pas attirer sur soi et les siens la bénédiction divine? La bénédiction vint, surabondante, sous deux formes, la naissance d'un prédestiné et la croix.

Le mardi saint était un des jours de l'année où, à l'église, de par la charte de fondation, les prêtres devaient dire la messe et psalmodier l'office plus posément que de coutume pour « faire dévote mémoire de la passion de Jésus-Christ ». Ainsi, c'est au bruit de la prière que, le 7 avril 1506, saint François Xavier vint au monde[5].

1. *Doc.*, p. 83.
2. *Doc.*, p. 88.
3. P. 88, note.
4. Cros, *Doc.*, p. 98, 121.
5. Cros, *Vie*, I, p. 48. Voir encore, *Doc.*, p. 135, la discussion de quelques légendes sur la naissance du saint.

Sur l'enfance et l'adolescence de notre saint les documents font absolument défaut. Nous pouvons, et de façon assez détaillée, dessiner le cadre où il vécut ses premières années, mais le cadre reste vide. Nous ne savons rien sur ses allées et venues de Xavier à Pampelune, d'Ydocin à Azpilcueta; rien sur la première communion de ce grand dévot à l'Eucharistie; rien, ou peu s'en faut, sur ses premières études. Son biographe Tursellini nous dit qu'il avait l'esprit vif et pénétrant, curieux de savoir, le cœur haut et magnanime. Il était docile; ses manières charmantes et aimables gagnaient les cœurs. Généralités qui nous apprennent peu de choses[1].

L'éducation dut se faire en majeure partie au *castillo* d'origine, en pleine campagne par conséquent, dans une atmosphère de simplicité et d'énergie. On peut supposer que François se mêlait parfois à ces légendaires parties de paume, le jeu national, où ses compatriotes n'ont pas leurs pareils. Comme ceux de sa race, François paraît avoir été fort, souple, agile, bien pris. Il apportait une telle ardeur aux sports de son âge, il se piquait si bien d'être sans rival à la course et au saut, qu'il s'en punit plus tard comme d'un péché. Cette vanité paraît avoir été sa plus grande faute de jeunesse. Rien n'altéra sa pureté : son premier historien nous l'assure, et il avait pour garant le cousin de François, le célèbre *Doctor Navarrus*. Des prêtres de l'Inde, au procès de béatification, ne croiront pas violer le secret sacramentel en lui rendant le même témoignage[2].

Aussi bien, dans le *castillo*, tout parlait à sa foi. S'il entrait à l'église, au-dessus des vieux fonts baptismaux où il avait été régénéré dans le Christ, lui, le futur baptiseur de tant de milliers d'infidèles, il pouvait voir suspendu à la muraille, comme ex-voto, la robe de son baptême avec celle de ses frères[3].

Tous les jours, dans cette chapelle élargie et restaurée par les châtelains, un des prêtres de l'*abbadia*, chantait la grand'messe. Le samedi, c'était en l'honneur de Notre-Dame, et le lundi pour les morts. Tous les jours encore, vêpres chantées.

1. Tursellini, *Vita*, l. I, ch. 1. — Lucena, l. I, ch. 2. — Bartoli, *Asia*, l. I, p. 6, etc.
2. Tursellini, *loc. cit.*, et préface. — Procès de 1556, Baçaim témoignage de Jean Darriaga.
3. C *Doc.*, p. 110., M. Xav., II, p. 25. « las tuniquillas ».

Aux grandes fêtes, on ajoutait tierce avant la messe ; les samedis, dimanches, fêtes solennelles et vigiles, complies ; et une dizaine de fois par an, matines. Tous les soirs, chant du *Salve Regina*.

Quand il eut appris à lire, l'enfant put feuilleter le joli petit in-folio relié de planchettes et de cuir, avec fermoir, où sur 19 pages de vélin étaient consignées les ordonnances de *Santa Maria de Exavierr*.

« Ils ont juré, disaient ses parents, de ne contrevenir à cet acte, ni maintenant, ni en aucun temps ; enjoignant à leurs fils et successeurs, sous peine de désobéissance et de perdre leur bénédiction, d'avoir à louer et approuver la présente donation et de n'aller en aucun temps contre elle, parce que ceci est fait pour le service de Dieu et de la dite église, pour remède et suffrage des âmes de ceux qui y sont ensevelis, pour la décharge des âmes de leurs prédécesseurs, seigneurs du dit lieu, et de leurs successeurs, et pour que l'office divin se fasse en la dite église de manière que Dieu y soit mieux servi qu'il ne l'a été jusqu'à présent[1]. »

On admirera plus tard la révérence de François pour le saint office et sa répugnance à user d'un bréviaire abrégé[2]. Influence lointaine, mais vive encore, des leçons de respect données par le docteur à ses bénéficiers, quand il écrivait à leur adresse :

« L'église et l'*abbadia* étant contiguës, et en même clôture, il ne serait ni permis ni honnête que les bénéficiers récitassent les heures hors de l'église. Ils les diront donc au chœur dévotement, prononçant clairement les mots ; sans les interrompre pour vaquer à une autre occupation ; attentifs, le plus que bonnement se pourra, afin que Dieu agrée leurs prières, et qu'ils aient devant lui décharge de ce à quoi leur sacerdoce les oblige. Par-dessus tout qu'ils gardent le silence au chœur, et s'ils ne le font, qu'ils soient punis par le vicaire. »

C'était presque un couvent que l'*abbadia*. Confession de règle avant chaque messe, interdiction de la maison aux femmes

1. P. 99.
2. Tursellini, l. VI, ch. v.

n'ayant pas soixante ans, silence et lecture à table, pour distraction le jardinage et la pêche, mais non le jeu et la chasse. « Tous les avantages de la vie apostolique, leur disait-on, vous sont offerts. Vous avez un bon abri contre les périls du monde dans l'église et *abbadia* de Santa Maria de Exavierr, et rien ne vous manque de ce qui est nécessaire pour traverser la vie présente et mériter une belle récompense dans la vie éternelle! » Telles étaient les idées singulièrement ascétiques qui régnaient au château de Xavier. Si toutes ces prescriptions étaient observées, le jeune François n'eut jamais sous les yeux que le spectacle de vies sacerdotales réservées, austères, édifiantes.

La famille avait ses dévotions traditionnelles et l'apôtre en emportera le souvenir à travers le monde. Parmi les patrons de choix, il y avait saint Jérôme[1], et nous verrons le rude solitaire intervenir au moment où, jeune prêtre, François entrera dans la vie apostolique. Saint Michel donnait son nom à la grosse tour du château ; il était le patron immémorial de Asnarez ; la chapelle intérieure lui était dédiée : c'est lui que le missionnaire donnera pour protecteur à l'église japonaise[2]. On écrira un jour de notre saint : « Vous n'entendriez sortir de sa bouche que ces deux mots : Jésus, Très Sainte Trinité. » Or son grand-père Arnalt Periz saluait *ses frères et compagnons* de la Cour des comptes par cette formule peu commune : « La Sainte Trinité vous ait en sa sainte grâce[3]. »

Enfin le crucifix. L'on vénérait, et l'on vénère encore, dans la chapelle privée des châtelains, un christ mystérieux. Au XIII^e^ siècle, probablement quand les premiers Asnarez de Sada s'installèrent à Xavier, ils le trouvèrent dans un creux de la muraille, le corps détaché de la croix et les bras ramenés le long du corps. Peut-être avait-il été caché là au temps des guerres contre les Maures. Souvent François dut prier devant lui dans le sombre petit oratoire. Plus tard, au plus fort de ses courses apostoliques en Orient, le christ de Xavier, dit-on, se couvrit d'une sueur

1. Cros, *Doc.*, p. 101.
2. *Vie*, I, p. 37.
3. *Doc.*, p. 312.

sanglante. En 1552, année où mourut le saint, le phénomène se serait produit tous les vendredis[1].

L'enfant n'eut donc autour de lui en grandissant que des images de paix, de foi, de piété. Dans ce désert de Xavier, Dieu lui avait ménagé un entourage d'élite. De bons prêtres, et à leur tête, un parent, don Michel de Azpilcueta, faisaient revivre sous ses yeux les vertus apostoliques et sans doute lui donnaient les premières leçons des lettres humaines[2]. Puis, avec sa mère, avec son père, dans les trop rares instants que ses charges lui permettaient de passer au *castillo*, il y avait là sa tante maternelle, dona Violanta, qui vivait en sainte fille à Xavier même[3]; sa sœur aînée, Marie, qui attendait l'heure d'entrer à l'abbaye de Santa Engracia de Pampelune[4]; une autre sœur, Anne de Jassu, future grand'mère de l'apôtre du grand Mogol, le Père Jérôme Xavier[5]; enfin un cousin germain, Martin de Azpilcueta, vaillant soldat, intelligent et bon, un beau caractère, qui, après avoir donné son fils à Dieu, se fit le serviteur et comme le père temporel des moines de Yrançu. C'est lui qui administre les biens et tient la place du père absent[6]. Tel était, pour autant que nous pouvons le reconstituer, le petit monde qui vivait pieusement et simplement en ce coin reculé de la Navarre.

Même esprit de foi chez les parents un peu plus éloignés. Il éclate dans les fondations pieuses, les clauses de testament, les faveurs spirituelles sollicitées en cour de Rome, surtout les innombrables vocations sacerdotales et religieuses. De tous les noms que l'on pourrait citer, retenons celui des Eguia d'Estella. Ils sont innombrables. Nicolas de Eguia avait eu de Catherine Perez y Jassu, 26 enfants. L'aîné sera moine; Jacques sera prêtre, ami de saint Ignace à Alcala, son pourvoyeur d'aumônes; il

1. Cros *Doc.*, p. 357-358. « *M. Xav.*, t. II, p. 21. Malheureusement, remarque un mémoire du XVII[e] siècle cité par le P. Cros, on négligea de dresser de ces faits procès authentique. »
2. Cros, *Vie*, I, p. 43, 46, 50.
3. *Vie*, I, p. 31-32. *Doc.*, p. 88.
4. *Vie*, I, p. 31-32.
5. *Vie*, I, p. 134. *Doc.*, p. 88. Le Père Jérôme de Ezpeleta, mort le 17 juin 1617, se fit appeler Jérôme Xavier par dévotion pour son grand-oncle
6. *Vie*, I, p. 68.

entrera dans la Compagnie avec son frère Etienne, et, jusqu'à la mort, restera le confesseur du saint[1].

Voici surtout le théologien de la famille, le grand canoniste don Martin de Azpilcueta, plus connu sous le nom de *Doctor Navarrus*[2]. Il était plus âgé que notre saint d'une douzaine d'années ; il lui survivra trente-quatre ans, assez pour fournir quelques renseignements à son premier biographe Tursellini[3]. Homme droit, énergique, d'une très haute vertu, d'un bon sens un peu rude, original de vie et de parole. Les cardinaux diront de lui plus tard : « Le pape a tout le droit canon dans son encrier, le Navarrais l'a dans sa tête. » Pour les Romains, il était le « saint espagnol[4] ».

Une sainte encore, la sœur de François, Madeleine, que nous avons vue entrer à la cour de Castille. Mais elle en est sortie pour s'enfermer dans le très austère couvent des Clarisses à Gandie. Elle devait y devenir abbesse. Ame favorisée de dons célestes, même miraculeux. On la représente tellement absorbée dans la prière que rien ne l'en pouvait distraire, réveillée parfois, durant son court sommeil, par l'obsession de Dieu, ouvrant toutes ses journées, dès minuit, par six heures d'oraison, lisant dans l'avenir, et parfois écartant de tels et tels la colère de Dieu prête à éclater[5].

Si jamais saint vécut ses années d'enfance dans une atmosphère de foi, ce fut l'apôtre des Indes. Et maintenant, à la famille, Dieu allait envoyer la grâce suprême de l'épreuve.

III. — *Agonie de la Navarre* (1512-1524).

A l'heure où s'éveillait la raison de François de Jassu, les deuils de la patrie commençaient, pour atteindre bientôt et blesser au vif la famille elle-même. Guerre civile, invasion, démembrement, ruine, morts, exils, prison, rien n'y manquera.

1. Cros, *Doc.*, p. 59, *Vie*, I, p. 35. Astrain, I, p. 55, 85, 203, 236, 261.
2. Cros, *Doc.*, p. 70, 242, 250 et tout le ch. XXIX ; — *Vie*, I, p. 36 ; — Arigita y Lasa, *El Dr Navarro Martin de Azpilcueta y suas obras*, Pampelune, 1895. Voir la notice qui est dans les œuvres complètes du docteur, Lyon, 1597, 3 in-f°s.
3. Tursellini, préface. — Cros, *Doc.*, p. 134.
4. Cros, *Doc.*, p. 509.
5. Cros, *Vie*, t. I, p. 32, 113, 128, 131. *Mon. Xav.*, II, p. 25-30.

C'est dans les larmes que, sur les genoux de dona Maria, l'enfant balbutia ses premières prières. Il était trop jeune pour jouer un rôle quelconque dans ces tragédies. Pendant une douzaine d'années encore, son histoire personnelle disparaît derrière celle de son père, de ses frères, de son pays.

Il avait six ans lorsque la guerre éclata entre Navarre et Castille. Depuis longtemps la situation des princes navarrais était difficile. Français régnant en Espagne, ils avaient contre eux et Louis XII, et Ferdinand. Louis XII leur fomentait des difficultés dans leur comté de Foix. Ferdinand convoitait ce petit royaume, qui détenait la clef des Pyrénées. Le docteur Jean de Jassu faisait de son mieux pour servir les intérêts de son prince, même en une politique qui n'était pas toujours la sienne, négociant un accord avec la cour de France[1], plaidant aux états réunis de Béarn et de Navarre pour une alliance défensive et offensive[2], défendant aux états de Tudéla les intérêts de la monarchie[3].

Tout à coup les événements se précipitent. De difficile, la situation de Jean d'Albret devient inextricable. Jules II vient de déclarer la guerre à Louis XII. A la convocation d'un concile gallican, il répond par un concile œcuménique, l'excommunication et l'interdit. Ferdinand de Castille prend parti pour le Pape, Jean d'Albret voudrait rester neutre; ses voisins ne l'entendent pas ainsi. Promesses de Louis XII, menaces de Ferdinand. Ferdinand exige le passage libre à travers la Navarre, et masse ses troupes sur la frontière. Jean de Jassu et le maréchal de Navarre essaient en vain de faire accepter la neutralité[4]. Obligé de prendre parti, le roi Jean, plus français qu'espagnol, opte pour l'alliance de Louis XII, 18 juillet 1512. Le 24, les troupes castillanes sont sous les murs de Pampelune. Les habitants sont menacés, non seulement d'être bombardés, mais excommuniés. Le duc d'Albe, en effet, est armé d'une bulle déclarant Jean d'Albret fauteur de schisme. La bulle est-elle authentique? est-elle valable? Les pauvres gens n'ont pas le

1. Gros, *Doc.*, p. 148 (1507), 152 (1512). Voir Boissonnade, *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*, Paris, 1893.
2. P. 149 (1510).
3. P. 150-151 (1511).
4. *Vie*, t. I, p. 57.

loisir de discuter, et ils se rendent. L'histoire a été plus défiante[1]. Quoi qu'il en soit, cet anathème étrange, appuyé de coups de canon, lancé sans procès, sans monitoire préalable, sans appel, privant de ses Etats un prince inoffensif, dont le seul crime était de vouloir sauver sa couronne, ne parvint pas à ébranler toutes les fidélités.

Beaucoup, dans la parenté des Jassu, estimèrent que la cause de Jean d'Albret était à jamais perdue et se laissèrent gagner aux avances des Castillans[2]. Le docteur Jean de Jassu ne fut pas du nombre. Sans doute le dévouement à son roi malheureux n'exigeait pas qu'il résignât sa charge de conseiller à la Corte-réal. Il la conserva et nous le voyons traiter avec le roi Ferdinand, lui adresser des suppliques, faire le voyage de Médina avec d'autres Navarrais pour l'entretenir[3]. Mais il n'était pas rallié. On ne lui refusait pas toute justice, mais il n'était pas de ceux que l'on ménageait. Le 15 mars 1515, ordre fut donné par Son Altesse de vendre, à Sos et à Sanguessa, des terres appartenant à la *casa* de Xavier. C'était, disait-on, pour « la paix du pays ». Le docteur pourra faire valoir ses droits mais il est spécifié qu'il faudra passer outre à ses réclamations[4]. Ce n'est pas ainsi que Ferdinand traitait ses fidèles.

Si Jean de Jassu espérait un retour d'équité et la restauration de la royauté navarraise, il fut vite détrompé. Le 15 juin 1515, la Navarre fut officiellement annexée. Le docteur ne survécut pas longtemps à ce coup. Dans tous les sens du mot, il avait combattu pour la justice : la justice était vaincue, il n'avait qu'à mourir. Le 16 octobre le jeune François était orphelin[5].

1. Noël Alexandre, *Hist. Eccles.*, t. XVII, p. 61 ; — Boissonnade, p. 347 ; — Cros, *Doc.*, p. 155-156. A la seule inspection des dates, on reste stupéfait. Le 18 juillet Jean d'Albret signe son traité ; le 21, la bulle le prive de ses Etats ; le 24, elle est exécutée. On a remarqué que Martin d'Azpilcueta, « qui n'ignorait pas les droits du pape et n'en contredit aucun », quand il argumente contre les Navarrais restés trop obstinément fidèles à Jean d'Albret, ne s'appuie pas sur la bulle de Jules II (*Opera*, t. I, p. 368. Cf. Cros, *Doc.*, I, p. 155-156).

2. Cros, *Doc.*, p. 158. — L'auteur nous paraît avoir exagéré l'attachement du docteur à la cause de Jean d'Albret. Aucun des documents cités (p. 157-158) ne le montre suivant son roi « pour l'aider à sauver quelques restes de l'honneur royal » (*Vie*, p. 58).

3. *Doc.*, p. 158, 162, 167. — *Vie*, t. I, p. 58. Le docteur était-il allé à Médina comme envoyé de Jean d'Albret ? Le Père Cros le suppose.

4. *Doc.*, p. 160-161. — *Vie*, t. I, p. 59-61.

5. *Doc.*, p. 162.

Trois mois plus tard, le roi spoliateur disparaissait à son tour. Tous les acteurs du drame changeaient. L'Espagne passe à celui qui sera bientôt Charles-Quint. Au prince calculateur Louis XII, succède le chimérique et chevaleresque François Ier, Jean d'Albret meurt et laisse son royaume en banqueroute au jeune Henri II.

Le moment parut favorable aux Navarrais fidèles : ils pouvaient compter sur la France. Un soulèvement éclata en mars 1516, où furent compromis plusieurs parents des châtelains de Xavier, un Jassu, un Alloqui, un Ezpeleta [1]. Le *castillo* de Azpilcueta servit de refuge à une vingtaine de loyalistes et tint longtemps en échec une forte bande d'Espagnols [2]. Cela méritait châtiment. En ce temps-là le cardinal Ximenes faisait raser en Navarre toutes les forteresses inutiles ou dangereuses. Azpilcueta disparut [3]. Puis ce fut le tour de Xavier.

Par grâce on laissa debout la *casa*, mais le mur d'enceinte crénelé et percé de meurtrières fut abattu, ainsi que le châtelet et la porte du pont-levis. Trois tours tombèrent sous la pioche. Le jardin fut ravagé. La tour Saint-Michel fut réduite de moitié, tous les créneaux de la maison jetés à bas et les fossés comblés. Bref on enleva au *castillo* tout ce qui lui donnait son air de forteresse. Ce ne fut plus qu'une maison quelconque délabrée et triste. Pour comble d'humiliation, dans le château déshonoré, un agent castillan fut installé, chargé de surveiller les suspects. De même à Pampelune. Charles-Quint faisait fortifier la ville, et les ingénieurs prenaient le bois nécessaire dans la maison des Navarrais fidèles. L'hôtel des Jassu fut mis au pillage (mai 1516, novembre 1517) [4].

François avait onze ans quand il put assister à ces tristes scènes. Et ce n'était que le début.

Les dettes contractées jadis par les rois de Navarre n'étaient plus payées [5]. Voisins et vassaux en prenaient à leur aise avec la châtelaine de Xavier sans défense. Les gens de Sanguessa

1. *Doc.*, p. 171-175.
2. *Doc.*, p. 180.
3. *Doc.*, p. 178.
4. *Doc.*, p. 175-179.
5. *Doc.*, p. 176-179.

ravivaient de vieilles querelles[1] : on usurpait les terres, on plantait des vignes sur le domaine des Jassu, on coupait vingt-deux pieds de chêne vert estimés un ducat d'or pièce. Aux réclamations, les voleurs répondaient par les pires injures. Impossible d'exiger des bergers les anciens droits de passage ; impossible de les empêcher de mener leurs troupeaux dans les pâturages de dona Maria. Mêmes scènes à Ydocin où don Michel, héritier des droits seigneuriaux de son père, essayait en vain de les faire reconnaître. Pour les vaincus il n'y avait plus de justice.

Vaincus, beaucoup en Navarre ne se résignaient pas à le rester. Ils épiaient l'occasion de secouer le joug. En 1520, le moment parut bon pour un coup d'audace. Charles-Quint était en Allemagne. Une révolte avait éclaté à Valence et le mouvement gagnait la Castille. Pour résister à la *Santa Junta dos Communeros*, il fallut dégarnir la Navarre : Pampelune n'avait plus qu'une poignée de soldats. Soudain, un parti de Français, sous le sire de Lesparre, s'empara de Saint-Jean-Pied-de-Port et passa les Pyrénées. Partout les fidèles du roi Henri coururent aux armes. Bientôt Français et Navarrais entraient à Pampelune. Seul, dans la citadelle, un jeune officier résolut de mourir sur la brèche. On sait le reste : Iñigo de Loyola blessé, la citadelle rendue, les longs loisirs du malade et du convalescent, la conversion, le pèlerinage à Montserrat, et les extases de Manrèze (1521, 1522).

Chose étrange, les deux saints que devait unir une si forte amitié, Ignace et François, se trouvaient alors séparés par les inimitiés nationales. La famille du jeune Navarrais tenait obstinément pour ses rois dépossédés. Ses deux frères, Michel et Jean, étaient dans les rangs des Français entrés en vainqueurs à Pampelune[2]. Il s'agissait pour eux de rejeter hors de Navarre l'envahisseur qui, depuis dix ans, détenait contre toute justice les quatre cinquièmes du royaume. Dans l'autre camp, l'officier de Charles-Quint luttait pour garder à son maître une conquête qu'il jugeait légitime, et pour écarter les étrangers qui faisaient cause commune avec les révoltés de Castille.

Mais les jours de la Navarre étaient comptés. Après le succès

1. *Doc.*, p. 191-195.
2. *Doc.*, p. 203.

de Pampelune, il y eut le désastre de Noain (30 juin). L'armée du roi Henri en déroute repassa les Pyrénées. Pourtant, compromis comme on l'était, pouvait-on accepter que tout fût fini? Donc, tandis que Charles-Quint ordonnait une enquête sur ceux qui s'étaient ralliés à Lesparre, les fidèles continuèrent à tenir campagne. Ni Jean de Jassu, ni son frère Michel ne déposèrent les armes. Aussi lorsque, le 15 décembre 1523, Charles-Quint accorda ce qu'il appelait un pardon général, en tête des deux grandes listes d'exceptions qui accompagnaient le décret, on lisait : « Michel de Xavier, duquel, dit-on, fut Xavier : Jean d'Azpilcueta, frère de Michel de Xavier, duquel, dit-on, fut Xavier; Martin de Goni, Jean de Olloqui, duquel, dit-on, fut Olloqui », et plus loin « Valentin de Jassu », tous dépouillés de leurs biens et condamnés à mort[1].

Quel parti prendre maintenant? Courir toutes les aventures, être des tentatives les plus désespérées, pendant que dans les *castillos* démantelés leurs familles pouvaient s'attendre d'un jour à l'autre à être privées du peu qui leur restait. Ils acceptèrent cette triste situation. Pendant deux ans, enfermés à Fontarabie avec la garnison française, les frères de François et nombre d'autres nobles Navarrais tinrent contre les troupes espagnoles. Enfin, le 19 février 1524, un nouveau capitaine envoyé par François Ier, Franget, capitula. Pour en finir avec une lutte qui durait depuis dix ans, le comte de Miranda crut devoir permettre aux Navarrais de sortir avec les honneurs de la guerre. Il garantit au seigneur de Xavier la jouissance de ses biens et les droits de ses aïeux. A lui et à d'autres, il promettait les faveurs royales. Fatigué, lui aussi, Charles-Quint ratifia la capitulation, annula les sentences portées contre les réfugiés et leur donna deux mois pour rentrer sur leurs terres et prêter serment[2].

Les deux fils de don Jean de Jassu avaient amplement satisfait à l'honneur; ils pouvaient revenir à Xavier la tête haute. Ils reprirent la vie de famille et travaillèrent à relever leur fortune. Ce fut long.

1. *Doc.*, p. 245.
2. *Doc.*, p. 248.

Le roi Ferdinand, au rapport du *Doctor Navarrus*, avait dit jadis des Azpilcueta et des Xavier : « Quand ceux-là m'auront juré fidélité, je n'aurai pas à appréhender leurs défaillances[1]. » Charles-Quint n'avait plus rien à craindre d'eux. Il eût pu essayer de se les attacher par la faveur; c'est à peine s'il leur rendit justice.

IV. — *Premières ambitions.*

Au moment où ses frères rentraient au *castillo*, François avait atteint sa dix-huitième année. Il était en âge de s'occuper comme eux des intérêts de la famille. Tandis que Michel et Jean poursuivent des procès, réparent les ruines accumulées depuis la mort du père, nous le voyons employé par sa mère à des démarches pour lesquelles, en des temps meilleurs, on eût payé un procureur. Un acte de 1525 nous le montre, passant un bail par devant notaire, au nom de la *senora de Xabierr*, avec le charpentier Johanot, pour une moitié de moulin. Etaient témoins un autre Johanot, forgeron, et le bourrelier Martin del Burgo[2].

De quel côté maintenant allait-il orienter ses ambitions de jeune homme? Son cousin le canoniste donna plus tard à ce sujet quelques renseignements que Tursellini amplifie comme il suit : « Il était le plus jeune de la famille; mais, comme un autre David, c'est lui que le Père céleste destinait à la plus haute gloire. Pour parvenir à ce degré de sainteté que Dieu lui assignait, aucun secours ne lui manqua, ni divin ni humain. Dès le berceau, élevé sur le sein d'excellents parents, il passa son enfance sous leur très sainte discipline. Pendant ses premières années, des maîtres habiles et zélés lui enseignèrent les arts qui donnent à l'esprit tout son éclat. Il avait de rares qualités d'âme, il était bien fait de corps et de bonne santé ; son intelligence était large et pénétrante; son amour de l'étude dépassait, pour un enfant, la mesure commune. On ne pouvait concevoir plus de droiture, plus de gaîté, plus de charme : tout cela lui gagnait le cœur des amis et des inconnus. Mais dès lors, on le chérissait plus au ciel que sur

1. *Doc.*, p. 250.
2. *Vie*, I, p. 100.

la terre. La preuve en est que, dans l'abondance de tous les biens d'ici-bas, dans le feu de la jeunesse, avec toutes les grâces du corps et du visage, maintenu par la pudeur de son âme, il resta toujours maître de soi. Par un singulier bienfait de Dieu, il garda sans tache et sans flétrissure la fleur de sa virginale pureté. Et l'on eût dit que déjà le céleste époux, qui se plaît entre les lis, avait choisi son cœur pour y résider. Et la chasteté, ainsi qu'il arrive, rendait son intelligence plus pénétrante, préparait son âme comme un terrain de choix à recevoir les semences de la sagesse. Fermant donc l'oreille à la voix de ses frères qui l'excitaient à rechercher l'éclat militaire, de tradition dans la famille (le docteur parlait ici des Azpilcueta), lui, excité peut-être par l'exemple récent de son père, ou bien attiré à la douceur de l'étude, ou encore cédant à un attrait de la grâce, préféra la gloire de la science à celle de la guerre. Mais, à ce zèle si louable, se mêla le défaut de sa race, l'ambition. Une haute noblesse est toujours avide d'honneurs : aussi, en même temps qu'il se livrait à ses travaux d'enfant, il sentit croître ses aspirations. Son talent lui faisait rêver quelque chose de grand et de haut : cet honneur qu'il avait reçu déjà si ample de ses ancêtres, il voulait le transmettre plus ample encore à ses descendants. Il décida donc de chercher dans les études les plus relevées le secours dont il avait besoin pour se frayer la voie des dignités et de la fortune, rêve brillant mais dangereux[1]. »

Le docteur a oublié de nous dire la nature précise de ces ambitions. François aspirait-il dès lors aux dignités civiles qu'avait eues son père, ou déjà rêvait-il les honneurs ecclésiastiques? En 1531, une pièce officielle le qualifie « clerc de Pampelune[2] ». Mais nous ne savons quand il entra dans la cléricature ; nous ignorons par suite à quelle date s'éveilla en son âme la vocation sacerdotale. Sa famille était de celles où, dans un sol profondément imprégné de foi, naissent spontanément les fleurs du ciel. Sous une forme ou sous une autre, celles que Paris bientôt devait voir éclore avaient été semées en son âme d'enfant dans le château austère et désolé de Xavier.

1. Tursellini, l. I, ch. 1.
2. *Doc.*, p. 309.

CHAPITRE II

L'ÉTUDIANT
(1525-1536)

I. — *Sainte-Barbe.*

En septembre 1525, François de Jassu y Xavier, âgé de dix-neuf ans, partait pour l'université de Paris[1].

Pourquoi s'en aller si loin chercher les sciences et les grades, quand l'Espagne ne manquait pas d'écoles florissantes[2]? Cette année-là même, le docteur Martin d'Azpilcueta quittait sa chaire de Toulouse pour enseigner à Salamanque[3]. Mais Paris restait l'université par excellence, vivant sur sa vieille réputation, « de façon, disait Ramus en 1562, qu'on n'estime point celuy avoir esté bien institué aux lettres, qui n'a estudié à Paris. Ceste université n'est pas l'université d'une ville, mais de tout le monde universel[4] ». Au choix que l'on fit pour le jeune Navarrais, il n'y a sans doute pas à chercher d'autre raison.

Il pouvait y avoir alors à Paris de 3.000 à 4.000 étudiants[5]. Ils avaient leur quartier séparé sur la rive gauche, entre la Seine et l'enceinte de Philippe-Auguste. Dédale d'écoles et de couvents, d'hôtels et d'églises, de jardins et de cimetières. Là

1. Date fixée par le P. Cros (*Doc.*, p. 264).
2. Prat, *Maldonat*, ch. 1.
3. Cros, *Vie*, t. I, p. 175.
4. *Avertissement sur la réformation de l'Université de Paris*, 1562.
5. En 1520, à l'entrée de la reine Eléonore, on compta 3.000 écoliers, sans parler des bacheliers ès arts, médecine, etc., plus les régents et docteurs (du Boulay, *Hist. Univ.*, t. VI, p. 229); M. Rashdall (*Universities in Europe in the Middle Ages*, Oxford, 1895, t. II, p. 580) pense qu'on a parfois beaucoup exagéré le nombre des élèves, et qu'il atteignit au plus 7.000 à 8.000 aux époques florissantes. Il semble qu'on ait fait parfois entrer en ligne de compte, avec les élèves, tous ceux qui étaient employés dans l'université et relevaient de sa juridiction. — Cf. P. Denifle, O. P., *Chartularium Univ. Paris.*, t. III, p. xvi-xvii.

ils étaient chez eux; ils avaient leur police, leurs tribunaux, leurs lois, leurs franchises. Pour gouverner cette foule remuante et cosmopolite, on avait imaginé, comme dans toutes les universités du moyen âge, de les répartir en nations : France, Picardie, Normandie, Allemagne, chacune sous un procureur assisté de deux *bidelles*. Les nations se subdivisaient en provinces. Géographie fantaisiste et purement administrative.

L'enseignement n'était pas public. Les cours se faisaient à l'intérieur des collèges. Ces établissements — il y en avait une cinquantaine — s'entassaient les uns sur les autres, sans espace et sans air, reliés par des ruelles étroites et boueuses dont la puanteur était proverbiale. Il y avait plusieurs catégories d'élèves. Les boursiers étaient instruits, nourris, logés gratis. Les « caméristes » recevaient le logement, mais pourvoyaient à leur nourriture. Les « caméristes portionnistes » payaient pension pour le vivre et le couvert. Ordinairement ils se réunissaient par chambrées. Beaucoup d'externes vivaient isolés en ville; d'autres adoptaient, par économie, le système du « caméristat » et travaillaient ensemble sous un « pédagogue ». D'autres encore, absolument indigents, se louaient comme domestiques chez des professeurs ou chez leurs camarades plus fortunés. Ils faisaient leurs études comme ils pouvaient. On les appelait « martinets », peut-être à cause de leur humeur vagabonde.

Don François de Jassu y Xavier se fit recevoir au collège Sainte-Barbe comme camériste portionniste, payant 30 sols tournois de pension par an[1]. Il prit à ses gages un martinet, son compatriote, connu sous le nom de Michel le Navarrais, triste personnage de basse naissance et de mauvaise vie. Il dut être inscrit dans la nation de France, province de Bourges, où entraient, pêle-mêle, Italiens, Espagnols, Portugais, Syriens, Egyptiens, Arméniens et Perses, tout le Midi et tout l'Orient. Puis, quittant son costume de jeune gentilhomme, il revêtit la robe noire et longue des étudiants, serrée à la taille par une courroie. Et sa vie universitaire commença.

1. Ce prix approximatif est fourni par les statuts du collège du Mans, fondé en 1526. Cros, *Doc.*, p. 258.

Le collège Sainte-Barbe était dans la partie sud du quartier latin, paroisse Saint-Benoît. Il avait pour voisins : au nord, le collège de Reims et du Mans; à l'est, celui de Fortet où vivra Calvin et où naîtra la Ligue; à l'ouest, celui des Cholets et plus tard celui de Clermont, fondé par les Jésuites. Au sud, il était séparé de Montaigu par la rue Saint-Symphorien ou rue aux Chiens. Le passage, une véritable sentine où se déversaient les eaux sales des *Montacutiens*, avait été naguère le théâtre de véritables batailles entre élèves des deux maisons. Les Barbistes enveloppaient d'un grand mépris l'établissement rival, austère, presque monastique, « collège de pouillerie » comme l'appelait Rabelais. A deux pas étaient la Sorbonne, les Mathurins, les Jacobins, Dormans-Beauvais, et vingt autres[1].

Presque tous les collèges avaient été fondés en vue des besoins particuliers d'un pays ou d'un diocèse. Sainte-Barbe n'avait pas eu d'abord une destination aussi déterminée : sorte de maison de famille que les propriétaires exploitaient sous forme d'école. Ils y entretenaient des professeurs pour leurs pensionnaires et les gardaient ou les congédiaient à discrétion. Les élèves, tous payants, y venaient de partout. Peu à peu cependant Espagnols et Portugais avaient fini par y dominer[2].

Vers ce temps-là en effet, les rois de Portugal envoyaient à Paris, pour y faire leurs études aux frais du trésor, de jeunes nobles pauvres. L'intention royale était d'en faire des professeurs et peut-être même des missionnaires pour les colonies. Jusqu'à quel point le but fut-il atteint, il est difficile de le dire. Mais Dieu avait ses desseins.

Parmi ces boursiers du roi, était venu à Paris, au commencement du siècle, Jacques de Govea, dit l'ancien, le premier de la dynastie universitaire des Govea. Recteur de l'université en 1500 et 1507, docteur en théologie, intermédiaire entre la cour de Portugal et celle de France, il eut l'honneur d'être haï des protestants, traité par Théodore de Bèze de « cuistre, morveux et crotté », et représenté comme un pauvre et ridicule argumentateur. En réalité c'était un homme grave, un

1. Berty-Tisserand, *Topographie historique du vieux Paris. Région centrale de l'Université*, Paris, 1897.

2. Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, Paris, 1860-1864, 3 in-8°; — Cros, *Doc.*, p. 257.

esprit ouvert aux idées de progrès, mais sage, d'une probité à toute épreuve, un peu prompt, mais droit et sachant avouer ses torts. Il avait l'art d'entretenir parmi la jeunesse une généreuse émulation.

Le propriétaire de Sainte-Barbe, Robert Dugast, l'avait accepté comme locataire fermier de l'immeuble. En 1520, le collège passa sous la protection du roi de Portugal; Govea en devint proviseur. En 1526, dans un voyage à Lisbonne, il obtint une pension royale pour une colonie permanente de 50 élèves.

II. — *L'âme en péril* (1525-1528).

La rentrée des classes avait lieu le 1er octobre, fête de saint Remi.

Notre jeune Navarrais dut employer sa première année (1525-1526) à compléter ses études littéraires. A Sainte-Barbe, il se trouvait au centre d'une lutte ardente entre l'ancien et le nouvel esprit. Le souffle de la Renaissance commençait à passer sur l'université : cours de langue grecque, éditions de textes anciens, renouvellement des grammaires, etc. Le progrès ne se faisait pas sans combat. La faculté de théologie se défiait. Incapable de prendre la tête du mouvement pédagogique réformateur, elle eût accepté sans doute de le suivre. Mais, sous couleur de philosophie, elle voyait se glisser les nouveautés doctrinales. *Qui graecizabant lutheranizabant*[1], disait un condisciple de Xavier. Les collèges étaient partagés. D'un côté de la rue aux Chiens, Montaigu se cantonnait dans le passé. De l'autre côté, justement entre 1525 et 1530, la routine était en pleine déroute.

François dut avoir pour professeurs quelques-uns de ces maîtres qui, en ce temps-là, faisaient la fortune de Sainte-Barbe, et dont le nom appartient à l'histoire de la Renaissance : le grammairien Mathurin Cordier, le latiniste Louis d'Estrebay, ou Strebaeus, l'Ecossais poète Buchanan, l'aristotélicien espagnol Gelida, surtout Fernel, mathématicien, astronome, philosophe, philologue. Les classes étaient trop petites pour l'affluence des élèves qui venaient l'écouter; il fallait porter la chaire en plein

1. Bobadilla, cité dans Astrain, t. I, p. 77, note.

air, et l'on sortait de ces cours ivre de science, raillant au passage les « capettes » de Montaigu et leurs maîtres « *fumivendulos triobolares*, vendeurs de fumée à trois liards le paquet », et vouant aux dieux infernaux la faculté de théologie et Noël Beda son syndic.

C'est dans ce milieu incandescent que François passa ses premières années d'université. Quelle part prit-il à ces controverses ? Quelle influence eut sur lui cet enseignement novateur ? Quel fruit littéraire en retira-t-il[1] ? On ne sait. Sa correspondance, le seul document par où nous en pourrions juger, montre une âme préoccupée de toute autre chose que du beau langage. Evidemment, pour ce qui est de l'espagnol et du portugais, ce n'est pas un écrivain. Ses lettres, dictées à bâtons rompus, ne se recommandent ni par la pureté de langue, ni par l'originalité du style. Fut-il latiniste? Deux ou trois phrases latines tombées par hasard de sa plume, au milieu de lettres espagnoles, ne suffisent pas pour se faire un jugement. Elles sont correctes et, en somme, élégantes[2]. Nous n'en savons pas davantage.

L'année scolaire 1525-1526 dut se terminer par un examen qui mit fin aux études littéraires, et le 1er octobre 1526, François Xavier commença le cours des arts, nous devrions dire de sciences et de philosophie.

La carrière qui s'ouvrait devant lui était longue, surtout s'il aspirait à ce titre de docteur en théologie ou en droit canon qui permettait de prétendre aux plus grands honneurs. Il lui fallait d'abord cinq ans pour parvenir au grade de maître ès arts. Arrivé là, le plus grand nombre s'arrêtait. Les autres s'orientaient vers la théologie, le droit ou la médecine, et c'était encore, avant le doctorat, six ou sept ans d'études. Le cours universitaire complet était donc d'une douzaine d'années. Suivons notre étudiant aux premières étapes de cette vie nouvelle.

1. Quicherat, *op. cit.*, t. II, p. 95, dit que c'était « un sujet de littérature ordinaire et d'une conduite fastueuse ». Le second trait est fort exagéré, et quant au premier, il ne s'appuie sur rien.

2. On trouvera des bribes de ce latin dans les *Mon. Xav.*, t. I, p. 224, 225, 235. — Quant au fameux sonnet *No me mueve* attribué tour à tour à saint Ignace, à sainte Thérèse et à saint François Xavier, « il est peut-être tout simplement l'œuvre de quelque poète obscur dont l'anonymat ne sera jamais dévoilé » (R. Fouché-Delbosc, *Revue hispanique*, 1895, p. 120-145. — Cf. *Mon. Xav.*, t. I, p. 934 (n° 167).

L'université était une véritable corporation ayant, comme les autres, son monopole : l'enseignement, ses apprentis, ses ouvriers, ses maîtres. On était maître ès arts, maître (ou docteur) en sacrée théologie, comme ailleurs maître barbier ou maître maçon. Seul le maître avait *licence* d'exercer son art, c'est-à-dire de tenir école.

François Xavier commença donc par être apprenti, c'est-à-dire simple écolier. Il suivit les cours de son collège, prenant des notes, argumentant et discutant. Cette préparation à la « bachélerie » durait deux ans et demi. Dans le carême de 1529, il dut être admis à subir l'examen de *déterminance*, à la rue du Fouarre, dans la salle de sa nation. Comme le but dernier de toute cette organisation était de former des professeurs, la déterminance consistait à faire, devant ses confrères et ses maîtres, une leçon de philosophie et à subir leurs objections. De la déterminance l'apprenti sortait ouvrier, c'est-à-dire en langage universitaire, *bachelier formé*. D'ores et déjà, il avait un certain droit d'exercer son métier. Il pouvait, tout en continuant ses études de philosophie, se faire professeur de grammaire et de lettres pour les débutants[1].

François avait donc franchi les premiers degrés de la hiérarchie universitaire. Mais ces années d'études avaient été critiques pour son âme. Transporté de la Navarre patriarcale en ce monde latin tumultueux et débridé, il avait dû se trouver tout d'abord dépaysé. Nulle part le milieu des écoles ne passe pour être favorable à l'éclosion des vertus délicates. A cette règle générale le Paris scolaire du XVI^e^ siècle ne faisait pas exception. Laissons de côté les étudiants tapageurs, pipeurs, batteurs de pavé, ceux qu'on appelait les *galoches*. Il y avait pis, et les règlements des collèges, par les mesures prises contre le désordre, par les pénitences prévues et fixées à l'avance, laissent nettement entrevoir les dangers courus par la morale.

Les statuts du collège du Mans portaient[2] : « Défense aux portionnistes d'avoir ou de donner à manger ou à boire dans leurs chambres. Défense de découcher : le boursier non gradué

1. P. Ant. Dechevrens, S. J., *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, Paris, Delhomme, s. d., p. 123-124, 130-133, notes.
2. Gros, *Doc.*, p. 258. Cf. Felibien, *Hist. de Paris*, t. III, Preuves.

qui le ferait aura la première fois les verges dans la classe; la seconde fois, il sera châtié *in aula* selon l'usage de l'université de Paris. Défense aux portionnistes et aux boursiers de sortir seuls; on leur désignera leurs compagnons, etc. » Sages mesures, mais qui n'atteignaient qu'une partie minime de la population scolaire. Encore eût-il fallu, pour obtenir l'exécution du règlement, une surveillance active. Or, en fait de surveillants, il n'y avait guère que les portiers dont la conscience n'était pas à l'épreuve d'un peu d'argent. Des professeurs eux-mêmes il fallait se défier. Les plus graves faisaient de l'enseignement leur carrière; mais d'autres ne donnaient des leçons que pour vivre en poursuivant eux-mêmes leurs études. A peine plus âgés que leurs élèves, ils avaient comme eux l'amour du bruit et du plaisir; ils étaient leurs complices, parfois pis encore. En termes voilés et charitables, le bienheureux Pierre Le Fèvre, dans son *Mémorial*, nous parle des troubles de conscience où le jetait la vue de ce qu'il appelle les « défauts des autres, les imperfections sans nombre qu'il ne soupçonnait pas jusque-là ».

On entrevoit les périls auxquels vivait exposé notre écolier de vingt ans. D'où vient qu'il n'y périt pas comme tant d'autres ? Pour lui apprendre sans doute la miséricorde envers les pécheurs, entraînés au mal par les circonstances plus que par leur propre malice, pour ajouter à cette leçon celle de l'humilité expérimentale, que l'on prend en touchant du doigt sa propre fragilité, Dieu permit qu'il allât jusqu'au bord de l'abîme. François Xavier vit le moment où il allait tomber.

C'est un des rares points où nous ayons ses confidences. Un prêtre de l'Inde, qui l'hébergea quelque temps, déposait peu après la mort du Père François : « Tout en causant, il me raconta ses débuts dans la vie jusqu'au moment où nous étions. Il me parla de sa patrie, de son père et de sa mère, de l'âge auquel il vint à Paris, de ce qui lui était arrivé dans cette ville. Et, à propos de la vie des étudiants, il me dit qu'ils étaient fort débauchés, eux et leurs maîtres ; que souvent ils sortaient la nuit du collège et l'entraînaient avec eux. Le maître en était. »

Arrivé là, il n'y avait plus qu'un degré à descendre, et peut-être l'apôtre des Indes était perdu. Ce degré ne fut pas franchi. Mais, pour que la leçon d'humilité fût complète, ce qui

arrêta le jeune homme, à ce qu'il raconte, ce ne fut ni une pensée surnaturelle, ni même le sentiment de la dignité humaine. Il voyait que ces misérables étaient aussi pourris de corps que d'âme, et il eut peur. « Cette peur, continue le témoin, le retint un an ou deux. Alors le maître mourut de ses excès. Un autre lui succéda, chaste et vertueux, dont le bon exemple le sauva; jamais, jusqu'au jour où il me confiait ces détails, sa pureté n'avait subi la moindre atteinte. Il me dit cela en confidence intime, sans ombre de vanité[1]. »

Ce maître nouveau, à qui François, étudiant de vingt-deux ans, dut de garder sa chasteté, était le docteur espagnol Jean de Peña[2].

Mais la Providence avait mis auprès de François mieux qu'un bon maître. Pierre Le Fèvre, son condisciple à Sainte-Barbe, était né dans une des moins pauvres familles d'un village savoyard où nul n'était riche. Petit enfant, il gardait sur les pentes des Alpes les troupeaux de son père. Là, dans la solitude, l'Esprit-Saint prévint en lui l'action des maîtres humains. Ses longues heures d'isolement étaient des heures de prière. Très pieux, très doux, grave et réservé, d'une grande modestie, il avait pris dans son entourage un ascendant irrésistible. Aimé, respecté, il se faisait le prédicateur des autres enfants, et, quand il voulut étudier pour être prêtre, cela parut tout simple. Dans une école rurale d'abord, puis au petit collège de la Roche, il fit brillamment ses classes. Déjà helléniste distingué, il vint les achever à Paris et s'y préparer au sacerdoce. Son talent fut apprécié, et l'on raconte que son maître Jean de Peña, quand il rencontrait dans l'interprétation d'Aristote une difficulté de texte, recourait volontiers au clerc savoyard[3].

Par quel concours de circonstances Le Fèvre devint-il le conchambriste de François? On ne nous le dit pas. Dieu était

1. *Selectae Indiarum Epistolae*, p. 180.

2. D'après le P. Balth. Alcazar (*Chrono-Historia de la C. de J. en la Provincia de Toledo*, Madrid, 1710, 2-in f^os^, t. I, p. xxvii). Peña *lisait* le cours de philosophie pour la seconde fois en 1529-1530. Donc il avait débuté en 1528-1529. Donc, comme Xavier, d'après propre témoignage, s'était soutenu un an ou deux (*este medo se sostentara um anno ou dous*), il avait subi le mauvais maître entre 1526 et 1528.

3. Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 48.

là qui préparait de loin ses œuvres et amenait ses saints au rendez-vous prévu par lui. Grâce aux relations scolaires, les deux jeunes gens, le gentilhomme et le paysan, s'étaient liés. Intimité qui est tout à la louange de François, car Pierre était la réserve même. En dépit de tentations dont il nous fait le discret aveu, c'était une âme angélique. Dès l'âge de douze ans, à genoux dans un repli solitaire de la montagne, il avait demandé à Dieu ce qu'il devait faire pour lui plaire. « Le vœu de chasteté », lui dit une voix intérieure. Immédiatement il avait obéi. Dès lors, sans trop savoir ce que par là Dieu voulait de lui, il s'était toujours considéré comme un être consacré, une chose sainte qui ne s'appartient plus[1]. La pureté de son âme éclatait sur son visage. A Paris comme au village, il inspirait le respect et en même temps il entrait dans les cœurs. « Le Fèvre écrira plus tard un de ses compagnons, entre autres vertus, avait une rare et délicieuse douceur de rapports, que je n'ai trouvée chez personne autre à ce degré. Vraiment je ne sais comment il s'insinuait dans l'amitié ; peu à peu son influence grandissait ; son amabilité, sa suavité de langage poussait tous ceux qui le fréquentaient à l'amour de Dieu[2]. »

Contre cette influence surnaturelle, Xavier n'avait pu se défendre. Il la subit comme les autres, et d'autant plus profonde que Le Fèvre était plus discret. Entre eux se noua une de ces amitiés mâles et tendres comme seuls les saints les connaissent. « Qu'elle soit à jamais bénie, s'écrie l'un dans son *Mémorial*, la divine bonté qui m'a donné un maître comme Jean de Peña, et une société comme celle que je trouvai chez lui, je parle surtout de Maître François Xavier[3]. » L'autre n'oubliera pas, au fond de l'Asie, son ami de Sainte-Barbe. Avant même d'avoir appris sa mort par des correspondants du Portugal, il le prendra pour protecteur dans les dangers de terre et de mer ; il intercalera son nom dans les litanies des Saints et invoquera « l'âme bienheureuse de Pierre Le Fèvre[4] ».

Le cours des études se poursuivait pour nos deux amis.

1. *Memoriale*, p. 3 et 4.
2. Simon Rodriguez, *De origine et progressu Soc. Jesu*, p. 453.
3. *Memoriale*, p. 7.
4. *Mon. Xav.*, t. I, p. 436.

Lorsqu'un maître jugeait un bachelier assez formé, il le faisait « entrer en licence ». Le candidat commençait alors à préparer les examens qui lui vaudraient le droit d'ouvrir école à son tour et de prendre le titre de maître. Pour Le Fèvre et Xavier, ce travail remplit ce qu'on appelait le « grand ordinaire » de 1529-1530, c'est-à-dire la période qui s'étendait de la rentrée à Pâques. Ils complétèrent donc leurs connaissances philosophiques et scientifiques. Ils jouèrent à leur tour le rôle d'attaquants dans les argumentations publiques, cercles et mensruales. On les vit, dans les examens, s'escrimer sous l'œil des juges, contre les candidats. Deux fois dans l'année, eux-mêmes eurent à soutenir des thèses publiques prises dans leur programme[1].

Cependant, au château de Xavier, l'ancienne prospérité n'était pas revenue. Les procès continuaient, interminables, et la veuve du docteur de Jassu n'obtenait pas justice. Vers ce temps-là, l'aîné de la famille, don Michel, se mariait ; il entrait dans une maison noble, mais disgraciée, elle aussi, pour trop de fidélité aux anciens rois, celle des Goni (1527). Son frère, Jean, l'année suivante, épousait Jeanne de Arbiza et se fixait au château d'Obanos[2].

Dona Maria de Azpilcueta pouvait désormais être rassurée sur l'avenir de ces deux enfants. Restait François. Quelles nouvelles étaient venues de Paris en Navarre à son sujet? Avait-on deviné quelque chose des périls qu'il avait courus? Rien ne le prouve. Mais on devait trouver qu'il réclamait bien souvent de l'argent. Il voulait faire honneur à son nom, « marcher de pair avec ses égaux en noblesse, se faire remarquer. De là des dépenses exagérées[3] ». Aux châtelains gênés de Xavier et d'Obanos, le temps semblait mal choisi pour des folies de jeune homme et ils se demandèrent s'il ne fallait pas rappeler l'étudiant en Navarre.

Mais sa sœur Madeleine, la clarisse de Gandie, la sainte de la famille, que peut-être on avait consultée, écrivit : « Ne faites pas cela ; bien au contraire, favorisez les études de mon frère

1. Dechevrens, p. 133-134.
2. Cros, *Doc.*, p. 292, 296, 301.
3. Tursellini, l. I, ch. 2.

François, car j'ai la certitude qu'il doit devenir un grand serviteur de Dieu et une colonne de l'Eglise. » On se rendit à cet avis qui venait du ciel, et François resta[1].

Désormais, la mission de dona Maria de Azpilcueta était achevée ici-bas. L'avenir de ses enfants était assuré : elle pouvait quitter la terre[2]. En juillet 1529, François de Jassu était orphelin. Mais Dieu, qui veillait, avait déjà dirigé vers Paris celui qui devait être le père de son âme, Ignace de Loyola.

III. — *Ignace et Xavier* (1528-1533).

Plus d'un obstacle semblait devoir écarter du maître son futur disciple. Le gentilhomme basque avait combattu contre les frères du gentilhomme navarrais; François devait le savoir. Mais surtout François vivait de rêves ambitieux; Ignace les avait sacrifiés et il en prêchait à tous le sacrifice.

La conversion du blessé de Pampelune remontait à sept ans déjà : sept années bien remplies, durant lesquelles le futur fondateur de la Compagnie de Jésus avait fait son expérience des choses de Dieu et des hommes. Il était sorti de la grotte de Manrèze instruit des voies surnaturelles et attiré vers l'apostolat. Mais comment, dans quelle forme de vie, par quels moyens travaillerait-il à la gloire de Dieu? il l'ignorait encore. Puis la Terre Sainte l'avait attiré, et il en était revenu songeant à retourner dans le Levant avec d'autres apôtres. Convaincu qu'il ne ferait rien de solide sans la science, il avait fréquenté les universités d'Alcala et de Salamanque. Mais il y rencontrait trop d'obstacles à ses études et à son zèle : il résolut donc d'aller chercher la liberté du bien à Paris. Il y était en février 1528, et se faisait inscrire comme externe au collège de Montaigu. A cette date, il avait appris de Dieu qu'il ne devait pas entrer dans un ordre religieux, mais garder sa liberté et s'adjoindre des collaborateurs.

1. Cros, *Doc.*, p. 266. Les lettres de la clarisse étaient encore au château de Xavier au temps où écrivait Tursellini. On a cru qu'elles étaient adressées au père de notre saint, mort depuis longtemps. L'erreur, que l'on retrouve dans la bulle de canonisation, tient sans doute à une confusion entre le docteur Jean de Jassu et son fils le capitaine qui portait le même nom.

2. Elle mourut avant le 29 juillet 1529. *Doc.*, p. 303.

Dans la rue aux Chiens, François dut souvent croiser ce vieil étudiant en grammaire qu'on appelait « le pèlerin ». Boiteux, pauvre, obligé pour vivre de tendre la main, et prêt à se faire balayeur de collège; gentilhomme cependant, mais d'autant plus déchu pour des yeux mondains qu'il portait allègrement son humiliation: tel est le premier aspect sous lequel Ignace dut apparaître aux yeux de don François de Jassu y Xavier.

Ajoutons que, dans la colonie espagnole, l'étudiant ascète passait pour un exagéré. Même chez les gens graves, on ne voyait pas sans défiance l'influence qu'il exerçait autour de lui. On avait alors le soupçon facile : il y avait de l'hérésie dans l'air. Un jour il fut déféré à l'Inquisition; ce n'était ni la première ni la dernière fois : l'affaire n'eut pas de suite. Un autre jour trois Espagnols de ses disciples ayant, lui absent, changé brusquement de vie, vendu leurs meubles, et commencé à mendier, la population scolaire s'ameuta, défonça les portes de l'hôpital où ils s'étaient logés et les ramena à leurs collèges. L'un d'eux était de Sainte-Barbe. Grande colère du principal, Jacques de Govea, qui menaça le « pèlerin », s'il avait l'audace d'entrer dans son établissement, de lui donner ce qu'on appellait « la salle », c'est-à-dire de le fouetter devant maîtres et élèves. Tout cela n'était pas, si jamais les circonstances rapprochaient Ignace et François, pour faciliter les rapports[1].

Peu à peu les esprits se calmèrent, si bien qu'à la rentrée de 1529, Govea reçut le « pèlerin » parmi ses *convictores*. Il avait trente-huit ans, et commençait son cours de philosophie. Or Dieu voulut qu'au nouveau venu l'on assignât la chambre où déjà travaillaient Le Fèvre et Xavier[2].

« Cette année, écrit le B. Lefèvre dans son *Mémorial*, Ignace vint habiter dans ce même collège de Sainte-Barbe, et dans la même chambre (que nous), voulant, à la Saint-Remi, entrer avec nous dans le cours des Arts. C'était le susdit maître Xavier qui devait prendre cette charge. Bénie soit à jamais la divine Providence qui a si bien ordonné les choses pour mon profit et mon

1. G. da Camara, *Vida del P. Ign.*, n. 78 (*Mon. Ignatiana, Scripta de S. Ign.*, t. I, p. 83); — Polanco, *Chron.*, p. 45.

2. Polanco, p. 48. — Le Fèvre, *Mémorial*, p. 7 : « In eodem collegio et in eodem cubiculo ». Ils ne furent pas toujours conchambristes : « In eadem domo, diversis tamen cubiculis » (S. Rodriguez, p. 8).

salut! En effet, comme il avait été réglé par lui que j'enseignerais ce saint homme, je pus jouir d'abord de sa conversation, ensuite de son intimité[1]. »

Le texte que nous traduisons mot à mot n'est pas très clair. On ne voit pas nettement quelle était cette charge que Xavier devait assumer, ni par quelle autorité il put régler que Le Fèvre servirait de répétiteur au nouveau venu. Il n'était pas encore professeur, mais il préparait ses examens de licence et pouvait aider dans leurs travaux ses condisciples moins avancés. On dut le prier de s'occuper d'Ignace. Pour quelles raisons passa-t-il ce travail à Le Fèvre? Celui-ci ne le dit pas. Quoi qu'il en soit, il laissa le jeune Savoyard subir seul l'influence de cet élève d'un genre nouveau, et, en même temps qu'il lui enseignait la dialectique, apprendre de lui la science des saints.

S'il est permis de lire entre les lignes, nous serions tenté de voir là un acte de défiance, discrètement voilé par la charité de Le Fèvre. Mondain comme il l'était encore, Xavier devait se sentir médiocrement attiré vers cet homme qui poussait les étudiants à se confesser et à communier, en un temps où la fréquentation des sacrements était rare, qui prêchait le dépouillement et la croix, peuplait de ses amis la Chartreuse ou les couvents des Franciscains[2], vidait les classes quand l'heure des exercices scolaires coïncidait avec les offices des jours de fête[3]. Xavier était là sans doute quand, de ce dernier chef, Ignace faillit subir, devant tout le personnel de Sainte-Barbe, le châtiment de la « salle ». Sans doute l'épreuve se termina par une sorte de triomphe, et le principal, Govea, rendit pleine justice à son pensionnaire. Mais on aimerait à savoir ce qu'au fond de l'âme, le jeune ambitieux en pensait.

Ignace, averti par ces expériences nouvelles, redoubla de prudence. Le moment n'était pas venu de laisser libre cours à son zèle. La paix se fit autour de lui. Du reste on apprenait à connaître sa charité. Il employait ses loisirs à rendre

1. « Ignatius... volens nobiscum ingredi cursum artium... Erat... Xaverius id oneris suscepturus... Cum... ab illo fuisset ordinatum ut ego docerem praedictum sanctum virum... » Le P. Cros (*Doc.*, p. 305) traduit *suscepturus* par « s'était d'abord chargé ». Le mot n'indique pas que l'initiative soit partie de Xavier.

2. Lainez, dans *Scripta de S. Ign.*, t. I, p. 110.

3. Polanco, *Chronicon*, p. 47. — Ribadeneira, dans *Scripta...*, p. 383, 384.

service aux écoliers pauvres; il leur procurait des ressources et s'entremettait pour eux auprès des professeurs. Ceux-là du moins qui le connaissaient mieux, ou qui lui devaient quelque chose étaient moins sourds à ses bons conseils. Ils ne pouvaient décemment fermer l'oreille à qui prenait en main leurs intérêts. C'est justement ce qui arriva pour François Xavier.

Le 15 mars 1530, Le Fèvre et Xavier clôturèrent leurs études philosophiques par l'examen de licence. Les deux candidats durent soutenir un acte public devant un jury de quatre examinateurs, un de chaque nation. La cérémonie se passait à Sainte-Geneviève. Puis l'admission dut être proclamée dans l'église des Mathurins. Après Pâques, dans la même église, le diplôme leur fut remis solennellement par le chancelier. Désormais ils avaient le droit d'enseigner les « arts », *hic et ubique terrarum*[1].

Restait à recevoir le bonnet de maître, *birettari*, et à s'enrôler dans la grande corporation universitaire. Le futur maître, par manière de *chef-d'œuvre*, devait exhiber un élève formé par lui, et chargé de défendre ses thèses. Simple formalité, mais qui coûtait cher. Beaucoup en faisaient le sacrifice. Le Fèvre attendit six ans[2]. Nous ignorons à quelle date François fit les démarches en usage.

Le maître ès arts, s'il voulait aller jusqu'au bout dans sa carrière d'université, était à peine à mi-chemin. Après la philosophie, restait à aborder la reine des sciences, la théologie; donc, sur ce terrain nouveau, repasser, d'examen en examen, par les grades de bachelier et de licencié, pour arriver au degré suprême, le doctorat. Cependant il fallait vivre et se créer des ressources. Alors, mettant à profit la *licence* d'enseigner qu'il venait de recevoir, le nouveau maître s'assurait quelques élèves, cherchait dans un collège une place de régent, et dès

1. La date des examens fut copiée sur les registres de Sainte-Geneviève par le P. Petau et l'historien du Boulay (*Acta S. S.*, 31 juillet, n. 170, 172). L'année commençant à Pâques, et Pâques tombant cette année-là le 17 avril, le 15 mars 1529 du document, correspond au 15 mars 1530, selon le comput actuel.

2. Après Pâques 1536 (Cros, *Doc.*, 307). — Saint Ignace, *licencié* le 13 mars 1533, prit le bonnet le 14 mars 1534 (Cros, *Doc.*, 261, 262. — Fouqueray, *Hist. de la C. de J. en France*, t. I, p. 17).

lors menait de front l'étude personnelle et le professorat. Maître François Xavier fut ainsi agréé comme professeur de philosophie au collège de Dormans-Beauvais [1].

Que fut son enseignement? Nous ne savons; aucun écho de ses cours n'est parvenu jusqu'à nous. Quelle place conviendrait-il de lui assigner parmi ces hommes de doctrine, comme Le Fèvre, Lainez, Salmeron, qui ont joué un rôle si marquant dans les diètes de l'Empire et au concile de Trente? Il n'eut pas, en Europe, le loisir de donner sa mesure. Le genre d'apostolat que Dieu lui réservait demandait les qualités de l'homme d'action, et plus d'héroïsme que de science. Pourtant il n'oublia jamais qu'il était maître et théologien. Souvent au Japon, il dut faire appel à ses souvenirs d'université. Parfois on l'interrogeait sur la forme de la terre, la pluie, la foudre, les comètes. « Nos réponses les charmaient, déclarait-il, et ils nous tenaient pour grands savants [2]. » Ces réponses cependant étaient pour la plupart empruntées à la science médiévale, qu'aucune grande découverte n'avait encore détrônée. Mais souvent aussi les questions des docteurs bouddhiques l'amenaient à discuter les problèmes les plus ardus de la philosophie chrétienne, nature de Dieu, essence de l'âme, volonté salvifique ; il se félicitait alors de s'être fait l'esprit, dans sa jeunesse, à ces vieilles méthodes scolastiques qui apprennent à voir les questions sous toutes leurs faces et à disséquer les arguments pour mettre à nu le sophisme. Cette dialectique aristotélicienne, si injustement dénigrée, à ce moment-là même, par ceux-là précisément qui avaient le plus à en redouter les rigueurs, François Xavier eut à l'employer contre les subtilités infinies des logiciens d'Extrême-Orient. Aussi, réclamant des apôtres pour ce qu'il appelait les universités du Japon, il écrivait : « Des

1. Fondé en 1370 par Jean de Dormans, cardinal évêque de Beauvais, pour 12 boursiers originaires de Dormans en Champagne. Il avait une chapelle dédiée à saint Jean l'Evangéliste. Restaurée par les Pères Dominicains en 1867, cette chapelle fut fermée aux expulsions de 1880 et passa depuis au culte orthodoxe grec. Au XVIII^e^ siècle, ce collège eut pour directeurs Rollin et Coffin. Il correspondait au n° 7 de la rue actuelle Jean de Beauvais. D'après une tradition, François aurait quelque temps habité dans la tour Saint-Jean-de-Latran, appelée depuis tour Bichat, et détruite en 1855. — L. PAGÈS, *Lettres de S. François Xavier*, t. I, p. VIII; cf. BERTY, *op. cit.*, p. 103; — CHAPOTIN, O. P., *Le Collège Dormans et la chapelle Saint-Jean l'Evangéliste*.

2. *Mon. Xav.*, p. 685.

hommes rompus aux joûtes du cours des arts seront précieux, parce qu'ils sauront vite mettre en contradiction les bonzes et leurs sophismes, et ces gens-là demeurent très honteux quand on les enferre dans une contradiction[1]. »

IV. — *Quid prodest homini?...*

Cependant saint Ignace, discrètement, dans la foule scolaire qui l'entourait, parmi les âmes de bonne volonté qu'il menait à la perfection, cherchait à discerner ses futurs compagnons. Averti par ses précédentes expériences, il procédait avec lenteur. Avant tout, il essayait d'entrer profondément dans les cœurs pour les remplir de Dieu. L'avenir devait lui dire s'il convenait d'aller plus loin et d'ouvrir le grand horizon de l'apostolat en commun.

Naturellement il avait jeté les yeux d'abord sur ses connaissances de Sainte-Barbe. Le Fèvre avait été gagné sans résistance. François l'avait frappé par ses rares qualités d'énergie, de fierté, d'intelligence, et il avait entrepris de le gagner à la sainteté. Ce fut long et dur. Il fallait commencer par le détacher de ses rêves ambitieux, et lui en montrer la vanité. A cette époque, il faut le noter, Xavier se qualifiait « clerc du diocèse de Pampelune[2] »; il avait donc déjà reçu au moins la tonsure, et la carrière où il voulait entrer était celle des dignités ecclésiastiques.

Donc, lorsque l'étudiant ou le jeune professeur, quelque peu enivré par les succès, étalait devant ses amis ses projets d'avenir, Le Fèvre, qui, lui, souhaitait l'oubli et le travail obscur, le laissait dire. Mais Ignace, avec calme, faisait tomber sur cette effervescence une simple parole de l'Evangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Xavier répondait en plaisantant.

« Il était jeune, racontait plus tard le Père Polanco, gaillard et noble biscayen : ayant assez bien étudié dans la philosophie, il faisait assez peu d'état d'Ignace qui, pour lors, allait

1. P. 670.
2. Cros, *Doc.*, p. 309.

vivotant à la merci d'autrui... A peine le rencontrait-il sans se gaudir de ses desseins. » Le « pèlerin » avait des amis, qui ne refusaient pas, on le savait, de prendre ses conseils. Deux jeunes étudiants d'Alcala, Jacques Lainez et Alphonse Salmeron, sur le récit qu'on faisait de ses vertus, l'étaient venus trouver à Paris. A eux aussi, François « jetait quelques mots de risée[1] ».

Il se laissait si peu toucher par le refrain ascétique d'Ignace, *quid prodest?* que, justement vers ce temps-là, pour mieux s'assurer l'avenir, il faisait vérifier ses titres de noblesse (1531)[2]. Peut-être aussi n'était-il pas fâché de pouvoir opposer des pièces authentiques aux incrédules qui comparaient la gêne où il vivait avec son nom quelque peu retentissant « don Francisco de Jassu y Xavier ».

Il souffrait en effet. L'Université de Paris, à la différence des autres, n'était pas fondée. C'était donc aux élèves à payer l'enseignement. Tous les ans, le professeur leur donnait un banquet, et alors il touchait ses honoraires, la *minervale*. Petit revenu, car les écoliers étaient facilement à court de finances. François y ajoutait ce qu'il devait recevoir de Dormans-Beauvais et ce qui lui venait de Navarre. C'était encore peu de chose, et, en 1535, dans une lettre à son frère, le capitan don Juan d'Azpilcueta, qui lui faisait passer de temps en temps un peu d'argent, il parle des « épreuves et tribulations de la vie d'étudiant », de ses « besoins », de ses « misères ».

Ignace ne pouvait ignorer la gêne du professeur. C'était une porte que Dieu lui ouvrait pour entrer dans cette âme. Délicatement, sans se laisser rebuter par les fins de non-recevoir qu'on lui opposait, il continuait à en faire le siège méthodique.

1. Dans un dialogue du P. E. Auger (Ferd. TOURNIER, *Saint François Xavier d'après un manuscrit inédit du P. Auger*, *Etudes*, 9 déc. 1906, p. 662-663). L'auteur de l'article répond à plusieurs difficultés du P. Astrain, qui mettait en doute ces moqueries de François (*op. cit.*, I, p. 71).

Quand on demandait à saint Ignace qui était le plus ancien dans la Compagnie après Le Fèvre, il répondait : « Lainez et Salmeron ont fait les Exercices en même temps, avant Xavier ; mais Xavier était déjà beaucoup plus familier dans la Compagnie ; *mas Javier era ya muy mas familiar en la Compania.* » (G. DA CAMARA, *Memoriale*, p. 220-221.) Lainez et Salmeron avaient sans doute accepté l'influence d'Ignace avant Xavier. Mais Ignace avait accepté Xavier comme compagnon définitif avant Lainez et Salmeron. ASTRAIN p. 62-73.

2. *Mon. Xav.*, II, p. 32 et suiv., CROS, *Doc.*, p. 309.

« J'ai ouï dire à notre grand mouleur d'hommes, Ignace, racontait Polanco, que la plus rude pâte qu'il ait oncques maniée, c'était au commencement ce jeune François Xavier. » Et cependant il était « l'homme du monde qui s'entendait le mieux à faire toute vive l'anatomie d'une âme, et ne se trompait guère au choix qu'il en faisait pour l'employer[1] ».

En même temps qu'il répétait à François : *Quid prodest homini?...* il lui rendait les services en son pouvoir. Ce pauvre volontaire, qui vivait du produit de ses quêtes, que François même raillait sur sa mendicité, finit par faire accepter une partie de ses aumônes au fier gentilhomme[2]. Il lui fit des avances d'argent, engagea ses amis à le secourir. Puis il le prit par son faible. Il lui redisait bien : « Qu'importe de gagner le monde? » cela ne l'empêchait pas de louer en bon lieu le talent du professeur et de lui recruter des élèves. Lui-même les conduisait au collège de Dormans-Beauvais, et les présentait à Maître François[3]. Parmi eux, il semble qu'il faille compter Nicolas Bobadilla, un pauvre régent espagnol du collège de Calvi qu'il aidait à vivre et qui sera un des fondateurs de la Compagnie[4].

Peu à peu la glace fondait, les préjugés se dissipaient. Avec son âme naturellement élevée, Xavier commença à concevoir qu'il y avait une autre grandeur que la grandeur humaine. Il vit que le « pèlerin » n'était pas ce qu'il avait cru jusque-là, un exalté compromettant, un exagéré quelque peu ridicule, mais un saint vivant de l'esprit de Dieu. La parole évangélique, continuant à tomber sur son âme, la pénétrait de lumière. Elle le

1. Cette dernière remarque est du P. Palmio. Tournier, *loc. cit.*, p. 663.

2. *Mon. Xav.*, p. 204... « Por haver me favorescido muchas vezes con dineros, y amigos en mis necesidades... »

3. Polanco, I, p. 49.

4. Il est certain d'une part qu'Ignace vint à son secours (Polanco, p. 49). Par ailleurs, à la date de 1536, on lisait dans le diarium du recteur de l'université : « *D. Nicolaus Alfonsus de Bobadilla... incepturus sub M. Francisco Xabiere.* » Le P. Pinius qui cite ce texte, le commente ainsi : « *Id est adepturus gradum magisterii* » (*Acta S.S.*, 31 juillet, n. 172). Une notice manuscrite reproduite par le P. Astrain (t. I, p. 77) nous apprend que Bobadilla, déjà licencié, étudiant en théologie, était venu à Paris étudier les langues savantes, que presque aussitôt il avait été admis comme professeur de philosophie du collège de Calvi. Ces détails ne sont pas contradictoires. Licencié à Alcala, Bobadilla n'avait pas le titre de maître ès arts. Pour le conquérir, il lui fallait s'attacher à un maître en exercice : le maître fut Xavier. Il est assez vraisemblable qu'Ignace, qui s'intéressait beaucoup à Bobadilla, les mit en relations.

pénétra si bien et si profondément que, douze ans plus tard, c'est cette même parole qu'il prierа le Père Simon Rodriguez de faire retentir aux oreilles du roi de Portugal, Jean III. « Que tous les jours, écrira-t-il, le roi passe un quart d'heure à demander à Dieu Notre-Seigneur de bien entendre et de mieux sentir au fond de son âme ce que dit le Christ : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animae suae detrimentum patiatur?* et qu'à la fin de toutes ses prières il ajoute : *Quid prodest...*[1] »

Combien de temps fallut-il au « *quid prodest* » pour opérer son œuvre de salut? Ce dut être assez long. Mais le dénouement pressait, car, à la crise morale, peut-être allait bientôt succéder la crise de la foi.

Paris était alors en grande effervescence doctrinale. L'hérésie avait passé le Rhin, et il se tenait en pleine capitale des conciliabules luthériens. La sœur du roi, Marguerite de Navarre, était entourée d'hétérodoxes. Le collège de France, fondé et patronné par François Ier, était peuplé d'humanistes plus ou moins novateurs. L'université était divisée. La faculté des arts se dressait en face de la faculté de théologie, lui reprochant de « laisser de côté l'évangile et les saints docteurs pour je ne sais quelle sophistique ». A deux pas de Sainte-Barbe, au collège de Fortet, depuis 1531, Calvin travaillait dans l'ombre. A Sainte-Barbe même avait passé en 1532 le fameux Nicolas Kop, et Mathurin Cordier en 1535 était sur la liste des suspects. D'autres professeurs encore devaient apostasier un jour et peut-être déjà étaient ébranlés.

François Xavier eut-il, avec ses collègues réformistes, quelques rapports? Certains historiens protestants assurent que, sans Ignace, il eût été des leurs. Il existe, affirme l'un d'eux, sans préciser davantage, à la Bibliothèque nationale de Paris, une notice manuscrite d'après laquelle il aurait appris le grec d'un disciple de Mélanchton. Il en aurait reçu des leçons sur le nouveau testament, par suite desquelles un changement se serait fait dans ses croyances. Mais alors intervint Ignace, et François fut perdu pour la réforme. On ajoute que, malgré

1. *Mon. Xav.*, p. 458.

tout, il lui resta jusqu'au bout quelque chose de moins étroitement romaniste. Le contact passager des luthériens lui avait élargi l'esprit. Notons cette manière scurnoise d'accaparer un saint dont la grandeur s'impose et fait la gloire du papisme[1].

Ce récit n'est que la légende protestante d'un fait certain. Le jeune professeur courut alors un vrai danger. Lui-même l'avoue : parlant de son ami et sauveur, il écrivait à son frère : « Je ne saurais en toute ma vie m'acquitter de tout ce que je lui dois, tant pour m'avoir plusieurs fois, dans mes nécessités, aidé de ses propres deniers et du secours de ses amis, que pour m'avoir retiré des mauvaises compagnies que, dans mon peu d'expérience, je ne discernais pas. A l'heure présente, les sentiments hérétiques de ces hommes ne sont un mystère pour personne, et je voudrais, pour tout au monde, ne les avoir jamais fréquentés. Pour ce seul service, je ne sais quand je pourrai payer ma dette au seigneur maître Ignace, qui m'a empêché de me lier et de communiquer même avec des gens qui paraissent bons au dehors et sont au dedans pleins d'hérésies, comme le prouvent leurs œuvres[2]. »

De qui s'agit-il ici, des luthériens, des réformés français, ou simplement des humanistes, dont les audaces se couvraient du manteau de la philologie, et dont le type est Erasme? Vers le même temps nous voyons saint Ignace écarter Bobadilla des hellénistes et hébraïsants suspects, pour l'attacher aux théologiens les plus orthodoxes[3]. C'est un service de ce genre qu'il rendit à Xavier. Le jeune maître coupa court à ces relations périlleuses : une seconde fois Dieu l'avait sauvé.

Le dénouement suprême, la conversion, devrions-nous dire, dut avoir lieu dans le courant de 1533. Le Fèvre était absent. Il avait été en Savoie dire adieu à son vieux père avant de se donner tout entier à Ignace[4].

Durant sept mois, Ignace et Xavier, restés seuls, durent multiplier leurs entretiens. C'est alors que, par degrés, le

1. Henri Venn, *Missionary life and labours of Francis Xavier*, Londres, 1862. Voir la traduction allemande par W. Hoffmann, Wiesbaden, 1869, p. 120, note, et l'article de M. A. Gilly dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, 1871, p. 87.
2. *Mon. Xav.*, p. 204.
3. Astrain, I, p. 77, note.
4. Astrain, I, p. 69.

« pèlerin » amena le professeur gentilhomme à regarder plus froidement, puis avec défiance, puis avec un saint mépris, ces honneurs ecclésiastiques jusque-là tant convoités.

Ignace ne se contentait pas de parler. Par ses prières, autant que par ses discours, nous dit la bulle de canonisation, il faisait le siège de cette grande âme. D'autres supplications encore montaient vers le ciel.

Au couvent des clarisses de Gandie, l'abbesse Madeleine de Jassu achevait sa vie sainte. Dieu l'avait éclairée sur ce qu'il devait faire de François. Souvent elle dut demander que sonnât l'heure de la transformation surnaturelle. Enfin cette heure arriva. Leur mère à tous deux avait disparu, le jour où, devant le jeune homme sauvé dans ses mœurs, Ignace s'était présenté. Maintenant l'œuvre d'Ignace était presque achevée. L'année scolaire 1532-1533, devait être celle de la conversion. Elle aussi, l'abbesse n'avait plus qu'à mourir.

Dieu lui avait révélé que sa fin serait très douce, mais qu'une de ses religieuses mourrait dans l'angoisse. Elle obtint un échange. L'agonie de doña Madeleine fut affreuse ; pas un de ses membres n'était sans tortures. Pourtant son visage restait serein. On observa après sa mort, qu'elle avait mis sa langue en pièces, dans les violences qu'elle se faisait pour ne pas crier (20 janvier 1533)[1]. Qui dira de quel poids la sainteté de la sœur pesa dans la balance, à l'heure où le frère restait encore en suspens ?

Lorsque au commencement de 1534 Le Fèvre revint à Paris, c'était fait ; Xavier était tout à Dieu. Doucement détaché de toute convoitise mondaine, il cédait aux sollicitations d'Ignace qui le poussait aux œuvres de pénitence, de zèle et d'humilité. Il fallut même déjà mettre un frein à son ardeur. Il eût voulu abandonner sa chaire du collège de Beauvais, où sans doute les succès ne lui manquaient pas. Ses amis insistèrent pour qu'il la gardât. « Il était déjà, nous dit S. Rodriguez, enflammé d'une telle ardeur, qu'il lui fallut se briser, se surmonter lui-même, pour enseigner en public la philosophie d'Aristote pendant trois ans et demi[2]. »

1. Cros, *Doc.*, p. 314.
2. Rodriguez, *De Origine*, p. 454.

V. — *Montmartre* (1534).

Et maintenant les trois amis, Ignace, Pierre et François poursuivaient leurs études de théologie. D'autres jeunes gens commençaient à entrer dans leur intimité. Parmi ceux qui acceptaient ses conseils, Ignace avait déjà discerné quelques-uns de ses futurs compagnons. Il procédait dans son choix avec lenteur, les gagnait les uns après les autres, les entretenant des âmes à sauver, de la gloire de Dieu à propager, d'un pèlerinage à Jérusalem. Il ne disait rien des collaborateurs possibles, et laissait chacun seul avec Dieu qui leur parlait au fond du cœur.

Le moment venu, il les invitait à s'enfermer dans quelque solitude, pour y vaquer un mois durant à la prière et à la mortification, se préparer à une confession générale et chercher dans la méditation la volonté de Dieu. Le Fèvre fut le premier à faire ainsi les *Exercices*. C'était après son retour de Savoie, dans l'hiver de 1533-1534. Il y employa quarante jours avec une ferveur extraordinaire[1].

D'autres suivirent. Quant à Xavier, son enseignement ne lui laissant pas le loisir nécessaire, il dut attendre[2].

Le premier semestre de 1534 se passa donc dans les travaux universitaires et les exercices de piété. Le Fèvre fut ordonné prêtre au printemps et dit sa première messe le 22 juillet, fête de sainte Madeleine[3]. Les disciples qu'Ignace comptait s'attacher étaient alors au nombre de six. Le Fèvre et Xavier avaient 28 ans; Nicolas Bobadilla pouvait en avoir 27, et le Portugais Simon Rodriguez un peu moins. Jacques Lainez n'avait que 22 ans, et Alphonse Salmeron 18 à peine. Ignace, leur maître, en avait 43[4].

Quelles perspectives Ignace avait-il ouvertes à leurs yeux ? Que cherchait Xavier à la suite de ce maître, hier écolier tardif, dont la science humaine n'était peut-être pas éminente, mais qui avait la sagesse supérieure des hommes de Dieu ? Il

1. *Memoriale*, p. 12.
2. Rodriguez, p. 454; — Le Fèvre, *Memoriale*, p. 13.
3. Astrain, p. 69.
4. Astrain, p. 67 et suiv.

ne s'agissait aucunement d'ordre religieux nouveau à fonder, ni d'œuvre particulière à entreprendre. Ce qu'il pouvait entrevoir se réduisait à quelques principes ascétiques, ceux qui forment le fond des Exercices ; une certaine indifférence de volonté pour tout, excepté Dieu, la nécessité de s'attacher à Jésus-Christ, conquérant des âmes, et de travailler à leur salut, mais comme lui, par la croix et la pauvreté [1].

Restait à descendre au détail pratique, Ignace, avant de rien décider, fit longtemps et beaucoup prier. Enfin ses compagnons et lui décidèrent ce qui suit[2].

Le but suprême était de travailler à la gloire de Dieu pour le salut du prochain. Ils se lieraient par un triple vœu, pauvreté, chasteté, pèlerinage à Jérusalem. Ils resteraient encore trois ans à Paris pour achever leur théologie. Durant ce temps ils ne changeraient rien à leur manière extérieure de vivre.

Leur vœu de pauvreté resterait comme suspendu : ils se réserveraient le viatique nécessaire au voyage. Mais, pour couper court aux calomnies des hérétiques, ils s'interdisaient à l'avance les honoraires de messes. Leurs ministères seraient toujours gratuits, quels qu'ils fussent.

Où iraient-ils travailler au salut des âmes ? Il est intéressant de le noter, ces missions lointaines que Dieu réservait au seul Xavier, faisaient partie alors du programme provisoire d'Ignace et de ses amis. Du moins Simon Rodriguez nous assure que plusieurs, et l'on aimerait à savoir dans quelle mesure notre saint était du nombre, souhaitaient aller porter l'Evangile aux infidèles.

Ils devaient se rendre à Venise et passer de là en Terre Sainte. Ils se donnaient un an pour trouver une occasion de départ. A Jérusalem ils examineraient devant Dieu leur avenir. Si la majorité se décidait pour l'évangélisation des gentils, ils resteraient en Palestine ; sinon, tous reviendraient en Europe. Alors, comme dans le cas où il leur serait impossible de partir, ils iraient se présenter au Pape, lui exposer leurs

1. Il est clair que ces principes, et d'autres encore, étaient connus et pratiqués de Xavier, bien avant qu'il eût fait les Exercices. Ils formaient le fond de la direction d'Ignace.

2. Rodriguez, p. 457-459; — Le Fèvre, p. 13 et 14. — Voir Astrain, p. 78-79

désirs, et se mettre à sa disposition pour travailler au bien du prochain. Ils lui feraient entendre qu'il pouvait user d'eux à discrétion « pour les envoyer prêcher l'Evangile par toute la terre, même chez les Turcs et autres tyrans ennemis de la foi chrétienne[1] ».

Pas plus que les autres grands fondateurs d'ordre, saint Ignace ne fit exactement ce qu'il avait prévu. Dieu ne lui révélait encore que la tendance générale de son œuvre, et se réservait le reste. L'homme s'ingéniait, tâtonnait, faisait des plans; Dieu se chargeait d'y faire un choix, et, ce qu'il retiendra des projets primitifs, il l'élargira au delà de toutes les prévisions.

Or, de tous les « compagnons » de la première heure, François sera le seul qui réalisera le rêve primitif. En même temps qu'il retiendra les autres en Europe, à lui, Dieu donnera pour champ d'apostolat les terres infidèles, non pas de Palestine, mais des Indes et de l'Extrême-Orient.

En attendant un signe plus manifeste de la volonté divine, c'était donc vers le Levant que les six jeunes gens et leur maître regardaient. Le rendez-vous à Venise fut fixé au 25 janvier 1537, fête de la conversion de saint Paul. D'ici là, ils avaient le temps d'achever les études théologiques nécessaires.

Quelques jours après ces délibérations, au matin de l'Assomption, 15 août 1534, Ignace et ses amis étaient réunis dans une petite chapelle semi-souterraine de Montmartre, à l'endroit même où, selon la tradition, saint Denys avait été martyrisé. Le Fèvre dit la messe, pendant laquelle tous se lièrent par un triple vœu, selon qu'il avait été réglé[2]. Une dizaine de jours après (24 août), les vacances universitaires commençaient.

Libre de son temps, François employa le mois de septembre à faire les Exercices. Il s'y porta avec toute la générosité de sa nature. Ses compagnons l'avaient devancé dans la voie des mortifications parfois excessives, et Ignace avait dû les modérer[3]. Dans la solitude, où il était souvent visité par son maître et

1. Rodriguez, p. 457-458. — Voir Polanco, I, p. 50; — Camara, p. 87; — Le Fèvre, p. 13.

2. Rodriguez, p. 459.

3. Camara, p. 303.

directeur, et quelquefois par ses amis, François pratiqua de rudes austérités. Il resta quatre jours sans manger[1].

« Il macérait son corps, nous dit Simon Rodriguez, sans assez de prudence, mais emporté par sa ferveur. Avec des cordelettes rigides et étroitement tressées, il se serrait les bras et les hanches[2] »; il se liait aussi les jambes d'une corde noueuse, ajoute le P. Louis Gonzalvez da Camara, et ainsi, sans pouvoir remuer, il faisait ses méditations. « C'était pour châtier ce qu'il y avait eu d'excessif dans son goût de jeune homme pour les exercices de saut et autres jeux auxquels il se livrait avec ses condisciples dans l'« île de Paris[3] ». Il serra si fort ces cordelettes, poursuit Rodriguez, que les chairs se tuméfièrent, couvrant presque entièrement l'instrument de pénitence. On ne voyait plus comment les couper. Très affligés, ses amis priaient. Il passa deux jours dans des souffrances très vives. On craignait qu'il ne fallût amputer celui des deux bras qui avait été le plus serré. Mais, par une singulière miséricorde de Dieu, il guérit complètement et j'ignore absolument comment se produisit cette soudaine guérison. Dieu voulait que de nombreux chrétiens, de nombreux infidèles, parvinssent, grâce à ses labeurs et à son zèle, à l'éternelle félicité. A Dieu donc, auteur de toute bonté, grandes actions de grâces[4]. »

François sortit des Exercices changé en un autre homme. Désormais c'est la vie d'un saint que nous écrivons[5].

1. Tursellini, l. I, ch. III.

2. Rodriguez, p. 454.

3. Camara, p. 304. L' « île de Paris » dont il s'agit ici est sans doute l'île actuelle de Saint-Louis. Elle était divisée en deux, l'*île aux Vaches* et l'*île Tranchée*, inhabitées jusqu'au XVII[e] siècle (Le Bœuf, *Hist. du diocèse de Paris*, édition Cochéris, t. II, p. 557).

4. P. 454. Rodriguez est témoin oculaire: son récit est confirmé, pour ce qui est de la date, par le P. G. da Camara. Les historiens postérieurs, Tursellini, Lucena, Bartoli, ne paraissent pas avoir résisté à la tentation de dramatiser les données de Rodriguez. Quant à la date, tous trois mettent la maladie et la guérison au début du voyage de Paris à Venise. Sur quelle autorité, ils ne le disent pas. Mais Rodriguez est formel: cet épisode eut lieu pendant que François faisait les Exercices. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait commis deux fois la même imprudence, et que deux fois il ait été miraculeusement guéri. Polanco (p. 54) raconte que Lainez fit le voyage vêtu d'un cilice, mais il ne dit rien de François.

5. C'est aux Exercices que saint Ignace attribuait la transformation de Le Fèvre et de Xavier (Camara, p. 85).

VI. — *Les derniers jours à Paris* (1534-1536).

Maintenant il vivait avec Ignace et ses amis dans la plus douce intimité. Ils ne pouvaient former une communauté ; du moins ils se réunissaient pour prendre leurs repas, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, se donnaient entre eux des leçons et des répétitions de philosophie et de théologie, s'entretenaient dans la piété par de saintes conversations. Tous pratiquaient régulièrement l'oraison mentale et l'examen particulier. Ils se confessaient et communiaient tous les huit jours[1].

Ainsi se formaient les saintes et indestructibles amitiés dont les lettres de saint François Xavier nous apportent de si touchants témoignages. Plus tard, au fond des Indes, il se rappellera ces douces heures de Paris, où ils s'isolaient dans la grande université, se serraient autour d'un maître dont tous les jours ils appréciaient davantage la haute intelligence surnaturelle et pratique, dont surtout ils admiraient la sainteté toujours plus élevée et plus sereine. Tout en se défendant d'être pour eux autre chose qu'un aîné[2], Ignace était leur père à tous, un père à la tendresse discrète et profonde, « mon vrai, mon unique père, comme l'appellera Xavier, *verdadero padre myo... padre myo in Christi visceribus unico*[3]. »

Ces relations fréquentes, ces réunions, ces pratiques insolites de piété, ce changement de vie, ne pouvaient passer inaperçus. On ne parlait alors que d'hérésie ; les novateurs multipliaient leurs conciliabules ; le gouvernement, provoqué par leurs excès, se voyait contraint de sévir ; la faculté de théologie était aux aguets. Assez naturellement, le petit groupe d'amis fut soupçonné. D'aucuns se disaient : « Ils finiront par avoir affaire aux inquisiteurs[4]. » Ils avaient des ennemis, semble-t-il, nous

1. Polanco, p. 51.

2. Ignace n'agissait jamais alors que comme conseiller, il faisait mettre aux voix les décisions à prendre. Quand on sentit la nécessité d'avoir un supérieur, chacun commanda à tour de rôle (Rodriguez, p. 489-490).

3. *Mon. Xav.*, p. 473, 668, etc.

4. C'est ce que répliquait intérieurement à Ignace, qui voulait le gagner à la vie parfaite, le futur Père Jérôme Nadal : « Ego hunc librum volo sequi (habebam novum testamentum in manu); vos nescio quo evadatis... Sensus animi mei sic fuit : « Nolo his me adjungere, quis scit an incidant aliquando in inquisitores? » (*Epist. P. Hier. Nadal*, I, p. 2; dans les *Mon. Hist. Soc. Jesu.*)

ne savons lesquels, et Ignace fut dénoncé une fois de plus. Les inquisiteurs, qui le connaissaient pour un convertisseur d'hérétiques, haussèrent les épaules[1]. Mais il courait sur leur compte des bruits peu favorables, et l'écho en parvint jusqu'en Navarre.

Il semble qu'on en ait été fort ému dans la parenté de François. Une de ses lettres laisse clairement entrevoir qu'il y eut en cette affaire, de la part de tels et tels, qui vivaient près de lui, de la malice et de l'hypocrisie[2]. Nous n'en savons pas plus long, mais il paraît assez clair que les accusations portaient sur la foi. Or, en cette matière, on était chatouilleux chez les Jassu et les Azpilcueta. Qu'on en juge par ces lignes, que, précisément en ce temps-là, 11 décembre 1534, écrivait en son testament une des sœurs de François, Anne, en son nom et au nom de son mari dom Diego d'Ezpeleta[3].

« Avant toutes choses, nous confessons et croyons les articles de la sainte foi catholique, et dans cette sainte foi, nous voulons vivre le temps qu'il plaira à Dieu, et nous protestons y vouloir mourir; et si, en aucun temps ou à l'heure de la mort, par suggestion ou persécution du diable, trouble de la mémoire, préoccupation ou faiblesse de notre entendement, nous venions à mettre en doute les articles de la sainte foi catholique, dès maintenant, pour alors, nous protestons devant la majesté de Dieu, de la Vierge Notre-Dame et de toute la cour céleste que nous ne consentons pas à telle tentation, mais protestons au contraire vouloir vivre et mourir en la sainte foi catholique et dans l'obéissance à la Sainte Eglise notre mère comme chrétiens catholiques. »

Il n'est pas impossible que ces lignes aient été écrites sous l'impression fâcheuse des nouvelles venues de Paris. François crut nécessaire de se justifier, et il écrivit à son frère Jean:

« Dernièrement se trouvait en cette université le R. P. Fray Vear, lequel m'a donné à entendre que Votre Grâce a reçu à mon sujet certaines plaintes qu'ils m'a exposées tout au long. Le grand chagrin que vous en avez éprouvé, ainsi qu'il me l'a

1. Polanco, p. 46.
2. *Mon. Xav.*, p. 203.
3. Cros, *Doc.*, p. 315.

dit, est une marque de l'amitié et de l'affection que vous avez pour moi. Et ce qui, en tout cela, m'a été le plus sensible, c'est la pensée de la peine profonde que vous ont causée les délations de quelques hommes méchants et pervers, lesquels je voudrais bien connaître pour les payer comme ils le méritent; mais cela m'est impossible parce qu'ils se donnent tous pour mes amis. Or, Dieu sait le chagrin que j'éprouve à ne pouvoir les récompenser selon leurs œuvres. Ma consolation, c'est que *quod differtur non aufertur*[1]. »

Ces dernières lignes, un peu vives, semblent avoir effarouché les premiers qui copièrent les lettres de Xavier; ils les supprimèrent.

A ces accusations, on avait mêlé le nom d'Ignace; François voulut le défendre. Il raconta tout ce qu'il lui devait, l'argent qu'il en avait reçu, alors que, de Navarre, ne lui arrivaient que de rares secours, les compagnies dangereuses dont il l'avait éloigné, les hérétiques contre lesquels il l'avait mis en garde.

Cette lettre, du 25 mars 1535, c'est Ignace lui-même qui devait la remettre à son destinataire, en son château d'Obanos. Vers ce temps, en effet, la santé du saint fondateur allait se débilitant. Les maux d'estomac le faisaient cruellement souffrir; les médecins lui ordonnaient de s'éloigner de Paris, dont le climat ne lui valait rien, et de rentrer en Espagne.

Il lui fallut abandonner pour un temps ses compagnons. Il partit à la fin de mars 1535. Son itinéraire devait l'amener en Italie au commencement de décembre de cette même année. Il ne fit donc que traverser l'Espagne. Il passa d'abord quelque temps à Loyola, qu'il ne devait plus revoir. De là, il dut gagner Obanos, à trois lieues de Pampelune et remettre au capitan don Jean d'Azpilcueta, son adversaire d'autrefois, la lettre de maître François[2].

Non sans vivacité, le jeune professeur y vengeait son cher maître des calomnies qui l'avaient précédé en Espagne : « Croyez bien que, s'il était tel qu'on vous l'a dit, il ne se présenterait pas chez vous pour se livrer entre vos mains. Quel mal-

1. *Mon. Xav.*, n. 1, p. 201-207.
2. *Ibid.*, p. 202, note; — ASTRAIN, p. 82.

faiteur en effet se met au pouvoir de celui qu'il a offensé ? Cela seul suffit à Votre Grâce pour reconnaître clairement la fausseté des accusations portées contre maître Ignace. Je la supplie instamment de converser avec lui, d'ajouter foi à ce qu'il lui dira, persuadé qu'elle tirera grand profit de ses conseils. Et tout ce qu'il vous dira de ma part, croyez-le comme si je vous le disais moi-même. »

En même temps, François priait son frère d'avoir pitié de sa pauvreté et de confier au porteur de la lettre quelques secours pour lui.

Cette lettre produisit-elle tout l'effet qu'il en attendait ? On peut se le demander. Quelques mois après en effet, ses frères se décidaient à une démarche qu'il avait réclamée depuis longtemps, et dont maintenant, ils devaient au moins le soupçonner après la visite d'Ignace, il était décidé à se passer.

Il avait, on s'en souvient, le 13 février 1531, donné mandat à ses frères pour obtenir des lettres testimoniales de noblesse. Il avait même écrit à son oncle, dignitaire du Chapitre de Pampelune, pour que, en son nom, il y acceptât quelque bénéfice[1]. Depuis trois ans, ses frères n'avaient rien fait. Soudain, en septembre 1535, ils font commencer l'enquête. Le samedi 2 octobre, copie des pièces officielles est affichée aux portes de la cathédrale, pendant la messe de Notre-Dame, par devant trois témoins. Le 7 octobre, on les lit solennellement au château de Xavier, et don Michel, chef de la famille, y appose son sceau. Le 4 août suivant, au nom du roi Charles-Quint, la *Corte-mayor* de Pampelune déclarait don Francisco de Jassu y Xavier *hijodalgo* noble et gentilhomme suivant les quatre tiges de la généalogie paternelle et maternelle[2].

Est-ce pousser trop loin les conjectures que de voir, avec le Père Cros, dans cet acte tardif posé par la famille de François, alors que sa rupture avec le monde ne pouvait plus être un secret, le dernier effort du monde pour le retenir[3] ?

1. Cros, *Doc.*, p. 320. Cette dernière pièce a été vue aux archives du Chapitre de Pampelune par le P. G. de la Pena, en 1620. Elle était datée de Meaux. *M. Xav.*, II, p. 23.
2. *Boletin de la Real Academia*, mai 1893. *M. Xav.*, II. p. 32 et suiv.
3. Cros, *Doc.*, p. 320-324.

CHAPITRE III

LES PRÉMICES DU SACERDOCE
(1536-1540)

I. — *De Paris à Venise* (novembre 1536-8 janvier 1537).

Ignace parti, les six amis restèrent poursuivant leurs études, vivant dans une étroite intimité, groupés autour de Pierre Le Fèvre, comme autour d'un frère aîné, et suivant le petit règlement spirituel qu'Ignace leur avait laissé. « Dieu, raconte le P. Lainez, nous aida de façon singulière dans nos études que nous rapportions toujours à la gloire de sa divine Majesté comme au salut du prochain[1]. » Pas d'autres épisodes à signaler que les deux anniversaires du 15 août en 1535 et 1536. Ce jour-là, ils renouvelèrent leurs vœux à Montmartre. En 1536, leur nombre s'était augmenté : Claude Le Jay, Pascase Broet, Jean Codure, un Savoyard, un Picard, et un Provençal, portaient leur nombre à neuf. Ils arrivèrent ainsi à l'automne de 1536.

Pour se trouver au rendez-vous, à Venise, le 25 janvier suivant, il fallait quitter Paris dès la fin du premier trimestre scolaire, sacrifier par conséquent la licence en théologie et le titre de docteur. Du moins l'important était sauf, ils avaient à peu près achevé le cours de leurs études. Les événements les forcèrent à les écourter encore.

La guerre venait d'éclater entre François Ier et Charles-Quint. On craignait une invasion. Le séjour de la capitale devenait

1. *Scripta de S. Ignatio*, I, p. 111-112.

2. Dans les pièces officielles on leur donne le titre de maitres ès arts (*Mon. Hist. Soc. Jesu. Epist. P. Broet*, p. 201, 206, 213, 216, etc.). Paul III cependant appelle François « professeur de théologie » (bref du 27 juillet 1540. — Cros, *Vie*, t. I, p. 484). Nous ne pouvons pas en conclure qu'il ait reçu le titre de *docteur*. Du moins, aucun document n'atteste qu'il ait passé les derniers examens théologiques. Salmeron et Le Jay prendront leur grade de docteur avec Canisius en 1549 (Braunsberger, *B. Can. Epist.*, t. I, p. 685).

dangereux pour des Espagnols. Les neuf « compagnons » (c'est le nom qu'ils se donnent dans les relations les plus anciennes) résolurent de hâter le départ[1]. Ignace fut averti qu'ils quitteraient Paris à la mi-novembre[2].

La décision était prise et l'on se préparait en conséquence, quand un messager arriva de Navarre. Il annonçait à Xavier que les enquêtes sur sa noblesse étaient closes. Les chanoines de *Nostra Señora del Sagrario* prenaient en considération ses requêtes. A l'unanimité, ils l'avaient élu pour une stalle vacante. Ce titre pouvait ouvrir au jeune maître ès arts l'accès de dignités plus hautes. Sa noblesse authentique, ses dons naturels, son talent, lui permettaient de viser loin. Les prébendes canoniales étaient riches. Mais tout cela venait trop tard. Les sacrifices suprêmes étaient faits. François n'était pas homme à regarder en arrière; il envoya sa démission[3].

Il allait donc quitter cette université de Paris où il avait passé douze ans. Il en avait trente. Désormais sa vie sera un voyage continuel. Nulle part, dans les seize années qui lui restent à vivre, il ne se fixera longtemps. Mais partout où la Providence le poussera, il emportera le souvenir de cette université où Dieu lui avait ménagé tant de grâces. Au fond de l'Orient, sa pensée se reportera sur les milliers de maîtres et d'étudiants, qui, là, consument inutilement leur vie, et feraient tant de bien chez les infidèles. Les classes, les collèges, la vie universitaire, avec ses travaux et ses fêtes, hanteront son imagination, et les bonzeries du Japon se transformeront dans son esprit en universités à l'européenne. C'est là qu'il rêvera de porter sa guerre pacifique, sachant par expérience combien sont puissantes pour le bien ou pour le mal les grandes agglomérations scolaires[4].

1. Rodriguez, p. 461.
2. *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 110.
3. Rodriguez, p. 462; — Cros, *Doc.*, p. 320-323.
4. Paris non plus n'a pas oublié le séjour qu'a fait l'apôtre des Indes dans ses écoles. Le collège Sainte-Barbe complètement renouvelé, a consacré deux tribunes de sa chapelle, construite vers 1840, aux saints *barbistes*, Ignace et Xavier. — La chapelle de Dormans-Beauvais n'a rien qui rappelle le saint jésuite. — Par contre, il est inséparable de son père Ignace dans le sanctuaire de la rue Antoinette, à Montmartre, élevé par les religieuses Auxiliatrices du Purgatoire, à l'endroit où Ignace et ses compagnons firent leurs premiers vœux; dans la basilique du Sacré-Cœur (statues et bas-

Pour gagner Venise, François et ses amis avaient une route tout indiquée, à travers la France, les Etats du duc de Savoie et le Milanais. Mais, par ce temps de guerre, pour une troupe de voyageurs composée en partie d'Espagnols, le trajet était dangereux. Mieux valait se jeter au plus vite en pays neutre. Ils fixèrent donc ainsi leur itinéraire : Lorraine, Alsace, le Rhin de Bâle à Constance, le Tyrol, la Vénétie. L'hiver y serait plus dur, les chemins plus âpres ; du moins on n'y serait pas arrêté par les armées des belligérants.

On trouvera, dans les histoires de saint Ignace et de la Compagnie, le récit détaillé de cet exode[1]. Malheureusement Simon Rodriguez, à qui nous le devons, a enveloppé toutes ses anecdotes dans un anonymat général[2]. Saint François Xavier y disparaît comme les autres. Il eut sa part aux souffrances de tous. En Lorraine, ce fut la pluie, les menaces de guerre, la crainte de tomber entre les mains des troupes françaises qui marchaient sur les Pays-Bas. En Allemagne, périls de la part des hérétiques. Puis vint l'hiver extrêmement rude. A travers les Alpes, sous la neige, Xavier fit son apprentissage de voyageur. Il fallait parfois attendre deux et trois jours qu'on eût dégagé les sentiers. « Mais Dieu les guidait, dit Rodriguez ; ils s'étaient donnés à lui, ils espéraient en lui. Sa grâce et son amour les remplissaient d'une joie extrême, d'une allégresse incroyable, et ils bravaient ainsi toutes les difficultés et même les périls de mort. Et ces souffrances n'étaient rien auprès de ce qu'ils étaient prêts à souffrir[3]. » Ils allaient, priant le plus qu'ils pouvaient, récitant l'office, disant des psaumes, pensant aux choses du ciel, ou s'entretenant de sujets pieux[4].

Enfin, après plus de cinquante jours de marche, ils descen-

reliefs de H. Besqueut) et jusque dans l'église de Clignancourt. — Sans l'impopularité de sa Compagnie, Ignace aurait sans doute une église à Paris ; Xavier a la sienne où tous les ans la neuvaine dite de la Grâce se célèbre avec une grande piété. Ajoutons l'église des Missions étrangères. Celle du noviciat, au XVII[e] siècle, sise rue du Pot-de-Fer, et aujourd'hui détruite, était sous le vocable de l'apôtre. De là provient la statue du saint par Coustou le jeune, qu'on voit à Saint-Germain-des-Prés, et le tableau de Poussin (Xavier ressuscitant un mort), qui est au Louvre.

1. H. Fouqueray, *Hist. de la C. de Jésus en France*, t. I.
2. Rodriguez, p. 461 et suiv.
3. P. 470.
4. Lainez, dans les *Scripta de S. Ignacio*, I, p. 113.

dirent des montagnes en Vénétie. Le 8 janvier 1537, ils entraient à Venise où ils trouvaient saint Ignace qui les attendait[1].

II. —*Dans les hôpitaux de Venise* (janvier-mars 1537).

Ignace était là, depuis presque un an, partageant son temps entre la théologie, les malades de l'hôpital des saints Jean et Paul, les compagnons nouveaux qui se présentaient à lui et ceux qui voulaient bien faire sous sa conduite les Exercices spirituels[2].

Maintenant il fallait préparer le voyage en Terre Sainte. Aux termes de leur vœu, ils avaient devant eux jusqu'à l'Epiphanie de 1538. Comme il ne devait y avoir aucun départ pour le Levant avant le mois de juin[3], ils décidèrent de rester quelque temps à Venise occupés à des œuvres de zèle et de charité; puis, au printemps, ils iraient à Rome, soumettraient leurs projets au Souverain Pontife, reviendraient à Venise, et seraient là, aux premiers départs des vaisseaux.

Ils se partagèrent en deux groupes. Quatre d'entre eux restèrent avec Ignace à l'hôpital des saints Jean et Paul. Xavier, Le Fèvre et les autres allèrent aux Incurables. Cet hospice avait été fondé quatorze ans auparavant par saint Gaétan de Tiène[4]. Depuis, on y avait vu travailler saint Jérôme Emiliani. Dans cette ville des Doges, la voluptueuse cité que, jouant sur les syllabes, on surnommait Vénus, précisément à l'heure où Titien, dans les palais, faisait à la chair une étourdissante apothéose, les fondateurs des Théatins et des Somasques s'étaient dévoués à soigner la pauvre chair malade et torturée.

Et maintenant voici les premiers Jésuites. Une douzaine de

1. *Ibid.*, p. 114.

2. Parmi ces disciples, signalons le jeune prêtre Jean Hozès et surtout les deux frères Eguia, Jacques et Etienne, cousins germains de Xavier, vieux amis d'Ignace qu'ils avaient connu à Alcala. Ils revenaient de Terre Sainte où ils avaient été demander à Dieu de les éclairer sur leur avenir. La lumière leur fut donnée à leur retour, pendant les Exercices que leur fit faire saint Ignace. Ils retournèrent en Espagne ; mais d'ores et déjà ils se tenaient pour ses disciples. François ne partira pas pour les Indes avant d'avoir vu Jacques entrer dans la Compagnie. Etienne ne sera libre de l'imiter que huit ans plus tard (ASTRAIN, I, p. 203).

3. « Erat adhuc transigenda dimidia fere anni pars. » RODRIGUEZ, p. 474.

4. *Acta S.S.*, février, t. II, p. 239-240; août, t. II, p. 252.

jeunes gens, maîtres ès arts, théologiens, arrivés la veille de Paris, balbutiant un mauvais italien, catéchisaient les vagabonds, servaient les pauvres, faisaient le lit des malades, balayaient, enlevaient les ordures, lavaient le mobilier des infirmes, portaient les morts au cimetière, creusaient les fosses, recouvraient de terre les cadavres ; de jour, de nuit, à la disposition de tous. Les pensionnaires des hôpitaux n'en revenaient pas. Peu à peu le bruit s'en répandit par la ville. Des nobles, des sénateurs vinrent aux deux établissements voir la chose de leurs yeux; et ils s'en retournaient convaincus de la sainteté et du savoir de ces hommes[1].

De ces jours bénis, Ignace garda un tel souvenir, qu'il voulut le consacrer par une institution durable. Tous ses novices, dans la suite, auront à passer par ce qu'il appelle l' « expériment d'hôpital »; eux aussi, appelés à l'apostolat, ils devront faire leurs premières armes parmi les malades et les indigents. Quant à lui, Xavier emportera de Venise en Orient l'habitude de donner tout ce qu'il pourra de son temps aux infirmes, aux pauvres en qui la foi montre Jésus-Christ. Et comme, à ce dévouement, il faut parfois un héroïsme véritable que rien ne fasse reculer, ni le dégoût, ni la crainte physique de la mort, il semble avoir voulu en finir d'un coup. Il posa un de ces actes comme on en trouve souvent dans la vie des saints, que le monde ne comprend pas, qui le scandalisent s'il est inspiré par l'amour de Dieu, qu'il admirerait sans mesure, s'il l'était par quelque passion humaine.

Dût ce récit répugner à certaines délicatesses exagérées, le voici tel que nous le donne Simon Rodriguez. « Pendant que les Pères travaillaient ainsi, il n'en était aucun qui ne s'efforçât de vaincre les répugnances de la chair devant les odeurs nauséabondes qui s'exhalaient de ces plaies. On pourrait en dire long sur ce sujet. Pour faire court, je ne citerai qu'un trait ou deux. Il y avait à l'hospice des incurables un homme qu'on eût pris pour un lépreux. Son corps était rongé d'ulcères. Il appela un des Pères : « Je vous en prie, lui dit-il, grattez-moi le dos. » Le Père le fit aussitôt ; mais voilà que l'horreur le prend, et le dégoût, et

1. Rodriguez, p. 477.

aussi la crainte de contracter ce mal. Alors, il décide de se vaincre, il passe par-dessus ce qui pourra survenir; il ne veut que venir à bout des mouvements instinctifs de la nature. Il couvre ses doigts de purulence, les porte à sa bouche et aspire le pus. Le lendemain, il raconta la chose à son compagnon et lui dit en riant : « J'ai rêvé cette nuit que la lèpre de ce malade me restait à la gorge ; j'avais beau tousser et cracher, je n'arrivais pas à m'en débarrasser. » Du reste, la parole de Jésus-Christ s'accomplit en celui qui, de bonne foi, et pour un motif de zèle, avait essayé de se vaincre : « *Et si mortiferum quid biberint non eis nocebit*[1]. » Ce Père, que Rodriguez ne nomme pas, d'après Polanco était François Xavier.

III. — *Le voyage à Rome* (mars-mai 1537).

Dans la seconde moitié du carême, après deux mois de cette vie d'infirmiers et de catéchistes, les Pères crurent la saison assez avancée pour prendre le chemin de Rome. Ils voulaient voir le pape, et obtenir, avec la permission de prêcher aux infidèles du Levant, les indults nécessaires à leur ordination sacerdotale. Seul Ignace resta à Venise; il craignait que sa présence ne compromît leur démarche ; trop de soupçons et de calomnies le précédaient partout où il allait. De plus, il y avait à Rome de puissants personnages dont il redoutait les préventions[2]. Il divisa donc ses amis en trois bandes, mettant un prêtre dans chaque groupe et mélangeant les nationalités[3].

C'était encore un voyage d'une centaine de lieues. Il fut extrêmement pénible. Il pleuvait sans discontinuer et ils allaient à pied. Ils cheminaient en véritables pauvres, mendiaient leur pain, observaient rigoureusement le jeûne du

1. *Op. cit.*, p. 475 ; — Polanco, p. 57 ; — Lainez, p. 114 et 142. Rodriguez raconte un autre fait analogue. Un Père fit coucher avec lui un lépreux qu'on voulait éconduire. Le lendemain, le malade avait disparu lui laissant son mal. Deux jours après, le mal guérissait. On ne nous dit pas le nom du Père. Certains auteurs (Fluvia, *Vida de San Ignacio*, l. III, ch. v ; Clair, *Vie de saint Ignace*, p. 199) croient qu'il s'agit encore de Xavier. Mais Rodriguez met le fait au compte d'un de ceux qui travaillaient à l'hôpital des saints Jean et Paul.

2. Polanco, I, p. 56, 64. — Gonzalvez da Camara, p. 93 ; — *Ep. S. Ignatii*, t. I, p. 114, 118.

3. Rodriguez, p. 478 et suiv. ; Polanco, p. 57.

carême, ne se réservaient jamais rien pour le lendemain. Ils passaient la nuit dans les granges ou les étables, souvent les vêtements trempés. Logeaient-ils dans quelque hôpital, ils en profitaient pour catéchiser les pauvres. Pendant la marche, ils évangélisaient les passants ou bien chantaient les psaumes ou les litanies. Dieu sait dans quels lits immondes il leur fallut parfois coucher. Ils tombaient de fatigue, pouvaient à peine avancer. Les rivières étaient débordées. Un dimanche, nous dit Lainez, ils firent dix-huit milles à travers l'inondation, ayant, à certains endroits, de l'eau jusqu'à la poitrine. Or, le matin, ils n'avaient pris qu'une bouchée de pain. Rodriguez ajoute que, sortis de là, ils n'eurent pour se refaire un peu que des pommes de pin ramassées dans un bois[1].

Passé Ravenne, les trois bandes se séparèrent pour trouver plus facilement des aumônes. Certains indices, que nous signalerons plus loin, permettent de croire que, au moins pendant quelque temps, François eut Lainez pour compagnon. C'est peut-être encore François qu'il faut reconnaître dans un épisode rapporté par Rodriguez. « L'un d'eux, dit-il, s'en allait quêtant. Il en aperçut un autre sur le marché, qui, pieds nus, la robe relevée jusqu'aux genoux, demandait aux marchandes l'aumône d'un légume, d'un fruit, et les recevait avec grande humilité. Et alors, comparant d'une part la pauvreté et l'abaissement de son compagnon, d'autre part son admirable érudition et son savoir de premier ordre uni à un beau talent, toutes ses qualités du cœur qui eussent pu lui valoir la gloire humaine, il se sentit si profondément ému qu'il n'est pas de mots pour l'exprimer. » Bartoli, en reproduisant ce trait, ajoute aux qualités naturelles énumérées par Rodriguez, la noblesse et la fortune. Or, seuls, Rodriguez lui-même et Xavier étaient de famille noble, et malheureusement Bartoli ne nous dit pas où il a pris ce détail[2].

Au milieu de ces privations, les âmes débordaient de joie ; il arrivait aux voyageurs d'en perdre le sommeil[3]. Les compa-

1. Lainez, p. 115; Rodriguez, p. 480.

2. Rodriguez, 484; Bartoli, *Vita di S. Ignacio*, l. II, n°32. Le P. Tellez (*Chronica da de C. J.° na Prov. de Portugal*, Lisbonne, 1645, t. I, p. 23) croit qu'il s'agit ici de Lainez.

3. Lettre du P. Brandão, Rome, 20 février 1551. *Epist. Mixtae*, t. II, p. 515.

gnons de notre saint ne feront plus guère d'aussi rudes voyages. Pour lui, ce mois de fatigues excessives, venant après cinquante jours de marches à travers les Alpes et deux mois de travaux à Venise, n'est qu'un prélude. Dieu ne lui donnera que quinze ans de labeur, mais aussi quinze ans de courses sans haltes ni repos, et surtout sans la consolation d'avoir près de lui ses frères tant aimés de la première heure.

Enfin les voyageurs étaient à Rome. Xavier et les autres Espagnols prirent gîte à l'hospice de leur nation. Ils furent recommandés au pape par un de ceux-là mêmes dont Ignace redoutait l'influence, le docteur Ortiz. Paul III les accueillit, les fit discuter devant lui avec ses théologiens pour juger de leur savoir, les bénit, leur permit de se faire ordonner prêtres par quelque évêque que ce fût, la science leur tenant lieu de patrimoine [1]. Il autorisa leur voyage en Orient, et approuva leurs projets apostoliques, mais il ajouta: « Je crains que vous ne puissiez aller à Jérusalem. » Il savait en effet que Venise se préparait à déclarer la guerre aux Turcs. Il n'en dit pas plus long et les congédia [2].

Les Pères n'avaient plus qu'à revenir à Venise. Or, vers ce temps-là, Dieu commençait à faire entrevoir à François son avenir apostolique.

« Voici ce que le Père Maître Lainez m'a conté, écrit le Père Ribadeneira: au temps où les Pères allaient, en Italie, par les hôpitaux, le Père François et le Père Maître Lainez dormaient près l'un de l'autre. Plusieurs fois, en se réveillant, le Père François lui disait : « Jésus ! que je suis moulu [3] ! savez-vous ce que je « rêvais ? Je portais sur le dos un Indien, et il était si lourd que « je ne pouvais le soulever. » Cela se produisit plusieurs fois [4]. »

Une autre fois, Simon Rodriguez, qui couchait dans la même chambre d'hôpital, était réveillé par des exclamations. « *Mas, mas, mas !* criait Xavier dans son sommeil, encore, encore plus ! » Pressé de questions, Xavier se taisait, mais plus tard, à Lisbonne, sur le point de s'embarquer, il s'expliqua : « Vous

1. Voir l'indult, *Scripta de S. Ignacio*, p. 544.
2. Rodriguez, p. 485, 487.
3. *Molido*.
4. Ribadeneira, *De Actis S. Ign.* (*Scripta de S. Ignacio*, t. I, p. 382 ; cf. Ribadeneira-Clair, p. 245.

souvenez-vous, frère Simon, lui dit-il, de cette nuit, dans l'hôpital de Rome où je vous réveillai par mon cri répété : *Mas, mas, mas ?* Vous m'aviez demandé ce que cela voulait dire, et je vous répondis que ce n'était rien. Sachez maintenant que je me voyais en de très grands labeurs et périls pour le service de Dieu Notre-Seigneur. En même temps, sa grâce me soutenait et m'animait à tel point que je ne pouvais m'empêcher d'en demander davantage. J'espère que l'heure est proche où ce qui me fut montré d'avance va se réaliser[1]. »

IV. — *Le Sacerdoce* (juin 1537-mars 1538).

Dans le courant de mai, les Pères étaient de retour à Venise. Il leur restait un mois environ avant les premiers départs pour la Palestine. Ils se remirent à leurs œuvres de charité et s'occupèrent de leur voyage.

D'abord ils renouvelèrent leurs vœux entre les mains du légat Jérôme Verallo[2]. Puis, usant des indults obtenus à Rome, ceux qui n'étaient pas prêtres se firent conférer les saints ordres. François reçut des mains de Mgr Vincent Nigusanti, évêque d'Arba, en même temps qu'Ignace, Bobadilla, Lainez, Salmeron, Codure, Rodriguez, les ordres mineurs le 10 juin, le sous-diaconat le 15, le diaconat le 17. Enfin le 24, en la fête de saint Jean-Baptiste, il fut ordonné prêtre[3]. Le prélat déclara que jamais ordination ne l'avait autant consolé. La consolation des nouveaux prêtres, parmi lesquels deux devaient monter sur les autels, rejaillissait jusqu'à lui[4].

Ils ne se hâtèrent pas de dire leur première messe. Il leur sembla qu'à cet acte, le plus grand auquel des hommes pussent collaborer, il fallait apporter une préparation non commune. Ils allaient en avoir le loisir, car la guerre venait d'éclater entre Venise et Soliman. Les Turcs bloquaient l'Adriatique, et, de longtemps, aucun vaisseau ne pourrait prendre la mer. Ils

1. Cros, *Vie*, I, p. 148.
2. Rodriguez, p. 487.
3. *Scripta de S. Ign.*, p. 117, 144, 154.
4. Lainez, p. 144; Rodriguez, p. 488; Polanco, p. 59.

essayèrent d'abord de mener de front leur préparation et les travaux d'hôpital; au bout d'un mois, il fallut y renoncer, et ils résolurent d'aller chercher la solitude hors de Venise. Ils se dispersèrent deux par deux dans les villes de la République. Leur but était, tout en vivant d'aumônes, de faire deux parts dans leur vie, la plus large donnée à la contemplation, l'autre laissée à l'apostolat. On était à la fin de juillet 1537[1].

Lainez et Le Fèvre se rendirent donc à Vicence, où Ignace devait les rejoindre. Les autres allèrent chercher leur ermitage auprès de Trévise, Vérone, Bassano. François et Salmeron s'en furent à Montselice, petite ville à quatre lieues de Padoue. Ils avisèrent, dans un faubourg, une chaumière abandonnée, sans portes ni fenêtres. Pour lit, le sol nu. De temps en temps, ils paraissaient sur la place et prêchaient; le plus souvent, ils se tenaient enfermés dans leur solitude[2].

Ces jours furent, pour tous, marqués par des grâces de choix. Ignace, dit-on, y retrouva ses extases lumineuses de Manrèse[3]. Nous ignorons ce qui se passa pour Xavier. Au bout de quarante jours, ils sortirent de leur Thébaïde, et se répandirent, deux ou trois mois durant, dans les villages voisins[4].

Ils allaient sur les places. De la voix, de la main, du bonnet, ils appelaient les gens et commençaient à prêcher. On se moquait de leur mauvais italien. « Peu ou point d'auditoire quelquefois, nous dit Lainez; mais c'était là pour nous exercice de mortification plus qu'autre chose, et quand même, il se faisait toujours un peu de bien. » Du reste, les moqueries ne durèrent pas. On finit par sentir que ces étrangers étaient de vrais apôtres, et l'Esprit-Saint donnait à leur pénible éloquence une efficacité merveilleuse.

Dans le courant de l'automne, Ignace réunit tous ses disciples autour de lui. Xavier quitta Montselice et vint à Vicence. Il trouva ses amis dans un couvent abandonné, San Pietro in Vanello, vieille bâtisse en ruines, au toit délabré, sans fenêtres ni portes. Là, tous ensemble reprirent leur vie de pénitence et

1. Polanco, 59-60. — Camara, p. 117, etc.
2. Tursellini, l. I, ch. vi; Rodriguez, p. 488-489.
3. Lainez, p. 93-94.
4. *Ibid.*

de missions. Enfin ils jugèrent que le moment était venu pour eux de célébrer leur première messe[1].

Ce fut à Vicence que Xavier offrit à Dieu ses prémices sacerdotales. A quelle date, et dans quelle église ? Nous l'ignorons. Ce que dut être pour lui ce jour béni, on peut l'entrevoir à la ferveur extatique avec laquelle il monta toujours à l'autel. « Il immolait, dit son premier historien, la céleste et salutaire hostie à la divine majesté avec une joie mêlée de larmes. On eût dit non pas qu'il croyait, mais qu'il contemplait de ses yeux ce qui est caché dans le sacro-saint mystère. Si ardente était son âme, si brûlant son visage, qu'à le voir pleurer, les assistants ne pouvaient s'empêcher de pleurer eux-mêmes. Par la suite, tout le cours de sa vie, il garda ce vif sentiment de piété, et l'on eût toujours dit un nouveau prêtre qui, pour la première fois, goûte les douceurs de l'autel[2].»

Cependant la vie que, depuis un an, menaient les disciples d'Ignace était par trop dure. Les forces humaines n'y pouvaient suffire. Rodriguez, tombé malade à Bassano, fut un moment en danger ; mais Ignace le guérit. Ignace à son tour et Lainez furent terrassés par la fièvre. Rodriguez retomba, puis François. Tous deux furent portés aux Incurables. Ils n'y furent guère mieux qu'à San Pietro. On ne trouva pour eux deux qu'un petit lit fort étroit, dans une large annexe ouverte à tous les vents. L'un, brûlant de fièvre, eût voulu se découvrir un peu ; l'autre, saisi de froid, tremblait de tous ses membres. Mais Dieu les comblait de faveurs.

« Une nuit, raconte Rodriguez, l'un des Pères — c'était Xavier, — qui était alors pleinement éveillé, à ce qu'il disait, eut une apparition de saint Jérôme, un de ses patrons les plus chers (patron de famille, on s'en souvient). Le saint le consola et lui dit très affectueusement : « Vous, vous passerez l'hiver à Bologne et vous aurez beaucoup à y souffrir. Quant à vos compagnons, ils iront les uns à Rome, les autres à Padoue, à Ferrare, à Sienne[3]. »

Peu après, François était guéri. Quand il reparut au milieu

1. Rodriguez, p. 490; Polanco, p. 61 etc.; Lainez, p. 144.
2. Tursellini, l. I, ch. vi.
3. Rodriguez, p. 490.

de ses frères, ils venaient de prendre une grande décision. Il était évident qu'ils ne pourraient pas cette année-là passer en Palestine. Il restait encore un mois ou deux avant l'expiration du délai prévu dans le vœu de Montmartre. Mais c'était l'hiver et la guerre continuait. La première partie de leur programme était désormais irréalisable. En conséquence, il fut réglé qu'Ignace irait à Rome avec Lainez et Le Fèvre se mettre a la disposition du pape et prendre ses ordres. Les autres, en attendant, se disperseraient deux à deux dans les universités de la région pour prêcher, catéchiser, confesser, et, s'il était possible, recruter quelques adhérents[1].

Avant de se séparer, ils se demandèrent ce qu'il y aurait à répondre à qui voudrait savoir ce qu'ils étaient. « Ils se mirent en prière, dit Polanco, et réfléchirent sur le nom qui leur convenait. Ils considérèrent qu'il n'y avait entre eux d'autre chef que Jésus-Christ, le seul qu'ils entendissent servir. Il leur parut donc qu'ils devaient prendre le nom de celui qu'ils voulaient à leur tête, et qu'ils s'appelleraient la *Compagnie de Jésus*[2]. » Ils fixèrent encore quelques points pratiques : vivre d'aumônes, loger dans les hôpitaux, être supérieur à tour de rôle, prêcher la pénitence, entendre les confessions, servir les malades[3]. Puis chacun gagna son poste. Xavier et Bobadilla avaient en partage la grande université de Bologne[4].

Ils y arrivèrent en octobre et prirent gîte à l'hôpital. Dès le premier jour, notre saint alla prier en l'église de saint Dominique, devant la châsse du patriarche des Frères Prêcheurs. Près des restes vénérés de celui qui fut le père de tant d'apôtres, eut-il quelque révélation plus précise de son avenir? Il est certain du moins que la flamme du zèle s'aviva en lui : « Je l'entretins très familièrement alors, raconta plus tard le Père J. Domenech. Presque toujours la conversation tombait sur les Indes et la conversion des infidèles. Il montrait une grande ferveur et un grand désir d'aller aux Indes[5]. »

1. Rodriguez, p. 491; Polanco, p. 61; Lainez, p. 118.
2. Polanco, p. 72, cf. Astrain, p. 89, note 2.
3. Rodriguez, p. 491.
4. Camara, p. 145; Rodriguez, p. 491, etc. Par erreur Polanco (p. 62) donne Salmeron pour compagnon à Xavier. Cf. *Epist. P. Broet*, p. 197, note.
5. Ribadeneira, dans *Scripta*, p. 382; Ribadeneira-Clair, p. 245. Dans les *Mon. Xav.*, t. II, p. 114 118, *Informatione del principio del Collegio della C. di Giesu di Bologna*, par le P. Fr. Palmio.

Devant cet autel, nous disent encore ses historiens, il versait des larmes en abondance. Les assistants contemplaient étonnés ce prêtre inconnu, jeune encore, d'une ferveur si extraordinaire. Une dame espagnole, tertiaire dominicaine, venue à Bologne pour finir ses jours près du saint tombeau, en fut frappée et voulut lui parler. Prenant avec elle une de ses amies, elle lui demanda la faveur d'un entretien. On ne causa que des choses de Dieu ; Xavier le fit d'un tel accent que l'autre tertiaire, sœur Isabelle Casalino, se retira bien convaincue qu'elle avait vu un saint. « Cette conversation, disait-elle, m'anima fortement à la pratique de toute vertu. » Elle en parla à son oncle dom Jérôme Casalinode Forli, chanoine de San Petronio et recteur de l'église Santa Lucia, et fit si bien que le chanoine offrit aux deux Pères l'hospitalité de sa maison et de son église[1].

Le saint ne put refuser le logement; mais jamais on ne put l'amener à se nourrir d'un autre pain que celui de l'aumône. On l'épiait pendant la nuit et dom Jérôme put constater de ses yeux que le temps du sommeil se passait pour lui à se mortifier et à pleurer sur les souffrances de Jésus en croix. Il essaya de le modérer un peu, ce fut en vain. Plus tard, il porta sur lui ce témoignage :

« Il parlait peu, mais ses paroles étaient d'une efficacité merveilleuse. Dans ses prédications, telle était son ardeur qu'elle se communiquait vite à l'auditoire. Je l'ai vu souvent répandre d'abondantes larmes à l'autel, surtout quand il célébrait la messe de la Passion. Ainsi l'ai-je vu quelquefois tellement ravi au memento des vivants qu'on ne pouvait le tirer de son ravissement, et il fallait attendre jusqu'à une heure entière qu'il en revînt de lui-même. On peut bien dire de lui qu'il était homme de grande oraison et, comme Daniel, un « homme de désir. »

La journée se passait auprès des malades, des prisonniers, des pauvres, des malheureux de toute sorte. « Il parcourait les rues agitant son chapeau et criant : « Venez ouïr la parole de Dieu. » Le premier banc venu lui servait de chaire. Il prêchait dans un mauvais italien chamarré de français et d'espa-

1. Tursellini, l. I, ch. vii ; Lucena, l. I, ch. vi ; P. Seb. Gonçalvez, cité par le P. Cros, *Vie*, t. I, p. 141-145., Palmio *Mon. Xav.*, II, p. 116.

gnol. « Il recommandait surtout la fréquentation des sacrements, remèdes souverains contre le péché, et dès lors se renouvela à Bologne la coutume de communier comme dans la primitive église; aussi s'opéra-t-il dans cette ville, chez un grand nombre, changement notable de vie[1]. »

Saint Jérôme avait promis à François une lourde croix pour son séjour à Bologne. Il retomba malade. L'hiver était dur et malsain. « Ce n'était, dit Rodriguez, que brouillards, pluies froides et continues[2]. » Une violente fièvre quarte commença à miner l'organisme déjà fatigué du missionnaire ; il n'en continua pas moins ses œuvres de zèle[3].

Cependant l'année prévue par le vœu de Montmartre s'était écoulée sans que s'offrît l'occasion attendue pour la Palestine. Maintenant les Pères étaient libres de leurs démarches. Restait à venir rendre compte au pape de leurs travaux et à s'offrir pour de nouveaux labeurs[4]. Ils prirent donc le chemin de Rome.

V. — *A Rome* (avril 1538-mars 1540).

François reparut parmi ses frères vers la fête de Pâques 1538[5]. Ils furent effrayés de son état. Plusieurs ne lui donnaient pas deux mois à vivre : « Il avait tant souffert, dit Rodriguez, de la fièvre, du froid, de la pauvreté, du manque de tout, qu'il était pâle et maigre, méconnaissable. Ce n'était plus un homme vivant, mais un cadavre. Aussi, quand je le retrouvai à Rome, décharné, chétif, à bout de forces, je ne pensais pas qu'il pût jamais reprendre le dessus... je le croyais désormais incapable de tout travail[6]. »

Ses frères prêchaient et confessaient. Dès qu'ils avaient reçu du cardinal vicaire les autorisations indispensables, ils s'étaient partagé sept églises, au cœur de la ville, dans les quartiers populaires de l'ancien Champ de Mars[7]. Des sermons

1. Gonzalvez, *loc. cit.*
2. Rodriguez, p. 491-495.
3. Lainez, p. 119.
4. Rodriguez, p. 498.
5. Pâques tombait le 21 avril
6. *Ibid.*, p. 491.
7. *Scripta de S. Ignatio*, I, p. 548; — Polanco, p. 64, 65.

à cette saison de l'année, étaient chose anormale[1]. Les fidèles vinrent cependant écouter les orateurs espagnols et français. Des œuvres furent fondées, orphelinats, asiles, ouvroirs. Les prêtres des paroisses se piquèrent d'émulation. L'on fit le catéchisme aux enfants; la prédication devint plus régulière aux dimanches et jours de fête[2].

Quelle part François prit-il à ces labeurs? Son nom ne figure pas sur la liste des prédicateurs que nous fournissent Polanco et Ribadeneira. Par ailleurs, Bartoli l'associe à Le Fèvre dans l'église Saint-Laurent in Damaso. Mais, épuisé comme il l'était, que pouvait-il faire, au début surtout, qu'aider un peu son confrère plus vaillant[3]?.

A peine commençait-on à récolter quelque fruit, qu'un orage éclata. Les Pères avaient dévoilé le luthéranisme caché d'un ermite de saint Augustin, dont l'éloquence était très goûtée. Il répliqua, désignant clairement Ignace comme un hérétique chassé des universités. Un faux témoin se trouva pour appuyer ses dires, Michel le Navarrais, l'ancien domestique de François à Sainte-Barbe, un pauvre sire, sans caractère, sans lettres, sans mœurs. A Paris, il avait déjà essayé de tuer Ignace. Pourquoi? peut-être pour avoir pris trop d'ascendant sur son maître. Une voix mystérieuse l'avait arrêté, comme il montait l'escalier, prêt à faire son mauvais coup. A Venise, il s'était présenté pour disciple à Ignace, qui l'avait éconduit. Maintenant il se vengeait[4].

La calomnie fit son chemin, et les Pères passèrent dans le public pour des criminels. Mais Notre-Seigneur lui-même, dans une vision célèbre, avait promis à Ignace qu'il ne l'abandonnerait pas. Le saint voulut être jugé dans les formes, et, comme ses compagnons étaient compromis avec lui, il écrivit dans les villes où ils avaient prêché pour obtenir des attestations officielles de leur orthodoxie. Cela fait, il attendit en paix.

Dieu intervint. L'accusateur ne put maintenir son réquisitoire sans se contredire. Il parlait de condamnations inquisitoriales

1. P. Tacchi Venturi, S. J., *Storia della Compagnia di Gesu in Italia*, Rome, 1910, t. I, p. 31.
2. Rodriguez, p. 498, 499; — *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 139; — Polanco, p. 65.
3. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 8.
4. Polanco, p. 60; — Rodriguez, p. 504; — *Ep. Mixtae*, I, p. 1.

à Alcala et à Paris. Justement trois des juges qui avaient absous Ignace se trouvaient à Rome[1]. Puis arrivèrent les pièces qui justifiaient ses disciples. Citons celle qui vint de Bologne.

« Augustin Zanetto, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Sébaste, vicaire général et suffragant de Bologne au spirituel et au temporel, à tous ceux qui verront ces présentes lettres, et à chacun, salut éternel dans le Seigneur. Par les présentes, nous affirmons avec certitude et sincérité, et nous attestons devant Dieu que François Xavier et Nicolas Bobadilla, prêtres, ont, dans notre ville de Bologne, avec notre permission, prêché une doctrine pure et chrétienne, sans aucun mélange des erreurs de Luther; que, de plus, ils ont travaillé de toutes leurs forces à extirper cette hérésie. Par ces prédications, ils ont fait un grand bien à cette cité; leurs bonnes vies et mœurs, louées par tout le monde, ont confirmé leurs enseignements. Il est donc faux qu'ils aient quitté Bologne en fugitifs, mais ils sont partis pour vaquer à leurs affaires et semer ailleurs la bonne semence qu'ils nous avaient distribuée[2]. »

Toute l'affaire se termina le 18 novembre 1538 par un acquittement en règle[3].

Dans les épreuves communes, Xavier avait eu sa part. Mais il devait avoir sa croix particulière. On voulut l'envelopper dans la honte d'une de ses pénitentes qu'il croyait pieuse et avec laquelle il s'était entretenu de Dieu. Même injurieuse imputation tomba vers le même temps sur le Père Codure. Dieu permit que les vrais coupables fussent découverts. Ce fut une leçon. Saint Ignace comprit qu'en pareille matière, les apôtres ne sauraient être assez prudents, et prendre des mesures assez minutieuses. Lui aussi, plus tard, dans les Indes, Xavier donnera à ses missionnaires des règles fort détaillées et fort sages. A tout prix, il faut que l'honneur du prêtre soit au-dessus de tout soupçon[4].

Rapprochons de ce fait un autre épisode. Les Pères habitaient alors, au pied de l'*Ara Caeli*, place Margana, près de

1. Polanco, p. 67; — Rodriguez, p. 504; — Camara, p. 96; — Ribadeneira-Clair, p. 233.

2. *Acta S. S.*, 31 juillet, p. 478. — *Mon. Xav.*, II, p. 133.

3. *Scripta*, p. 627.

4. Camara, p. 95.

5. Au n° 16 de la via Delfini.

la Torre del Melangolo une maison que l'on disait hantée[5]. Rodriguez était malade. Ignace lui avait donné François pour infirmier. Pendant une nuit d'insomnie, le Père Simon attendait l'heure de prendre un remède; il regardait le saint couché sur une natte près de son lit et il songeait aux admirables vertus de son frère. Tout à coup, Xavier se lève en sursaut, pousse un cri et gesticule comme pour éloigner un ennemi, multipliant les invocations pieuses, et répandant un flot de sang par le nez et la bouche. « Qu'y a-t-il? lui demanda le malade. — Rien, dit Xavier. — Comment rien? reprit Rodriguez, et vous vomissez le sang! » Mais Xavier se tut et l'on crut que le diable l'avait pris à la gorge. Plus tard, en Portugal, le saint voulut bien s'expliquer. Il avait rêvé être en voyage, il arrivait dans une auberge et une femme voulait le porter au mal. L'effort qu'il avait fait pour repousser la tentatrice avait été si violent qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine[1].

Entre temps il avait repris quelques forces. Celui que, dix mois auparavant, l'on croyait perdu, était capable maintenant de prêcher, de confesser, de faire le catéchisme. Il travaillait à Saint-Louis-des-Français[2]. Sans doute il eut sa part aussi dans les labeurs qui remplirent le rude hiver de 1538-1539. Comme ses compagnons, il dut aller chercher les pauvres affamés qui par centaines mouraient de froid au coin des rues et les abriter dans la maison, quêter pour eux, emprunter des lits, chercher du bois, de la paille et du pain[3].

Quand vint le carême, une tâche d'un autre genre s'imposa. Il s'agissait, pour Ignace et ses amis, de donner à leur association une forme définitive. S'ils voulaient obtenir du Saint-Siège une reconnaissance officielle, il leur fallait préciser leur but, leur genre de vie, le lien qui les unissait. Leur société, dans les vues de la Providence, n'était pas destinée sans doute à être viagère : elle devait survivre à la mort des fondateurs. De plus des jeunes gens s'offraient à les suivre, il fallait pouvoir leur dire d'une façon précise ce qu'on était et ce qu'on voulait. De là de longues délibérations dont le détail appartient à l'histoire

1. Rodriguez, p. 502; — Lettre du P. Vasquez, dans *Scripta*, p. 570-571.
2. *Mon. Xav.*, Ep. 2, p. 209-210.
3. Polanco, p. 65.

générale de l'ordre. N'en retenons que ce qui touche d'un peu près à la vie de saint François Xavier.

C'est là, en des séances intimes, où, après les labeurs du jour, les Pères se réunissaient pour discuter, que furent définitivement fixées les grandes lignes originales de la Compagnie. L'apôtre des Indes ne connaîtra pas les *Constitutions*[1] élaborées par son bienheureux Père ; mais il connaîtra la formule officielle de l'Institut, par lui et ses frères mûrement examinée dans la prière, puis présentée au pape Paul III et intercalée dans la bulle *Regimini*. Aux Indes, il n'aura pas d'autre règle à faire observer.

De plus, s'il est vrai qu'entre Ignace et lui régna une étonnante conformité de vues, qu'à des milliers de lieues l'un de l'autre, en des conditions très différentes, ils donnaient aux mêmes difficultés pratiques les mêmes solutions[2], le fait s'explique par ces longs entretiens dont Ignace avait été l'âme et où ses disciples s'étaient imprégnés doucement de son esprit et de sa prudence surnaturelle.

Ajoutons que, plus d'une fois dans ces discussions, on parla de l'apostolat des gentils. Dès la première séance on demanda : « Etant donné que nous avons voué notre vie au Christ Notre-Seigneur et à son vicaire sur la terre, pour qu'on dispose de nous et qu'on nous envoie où l'on jugera notre présence plus utile, chez les Indiens, les hérétiques, les fidèles et les infidèles, quels qu'ils soient, vaut-il mieux pour nous être liés et réunis en un seul corps, si bien qu'il n'y ait pas de séparation matérielle, si grande qu'on la suppose, qui nous puisse disjoindre ? » La discussion ne dut pas être longue et la réponse fut : « Puisque le Seigneur très clément et très bon a daigné nous unir, nous faibles hommes, de patries et de mœurs si différentes, nous ne devons pas briser les liens que Dieu a formés, mais les resserrer et les fortifier toujours plus... d'autant que l'union des cœurs est, pour la vertu, une source de force et d'énergie dans la poursuite des entreprises les plus ardues[3]. » Nous nous souviendrons de cette déclaration quand, plus tard, dans les lettres

1. *Constitutiones latine et hispanice*, Madrid, 1892. — Voir à l'appendice les procès-verbaux de ces discussions.
2. Michel, *Vie de S. François Xavier*, p. 455 et suiv.
3. *Constit.*, p. 298.

de notre saint, nous rencontrerons ses ardentes effusions d'amour pour la Compagnie et son Père Ignace, quand il déclarera que toute sa force, il la doit aux prières de ses frères restés en Europe.

Le lien de cette société sera-t-il l'obéissance ? Autrement dit, formera-t-elle un nouvel ordre religieux? Après une longue et méthodique discussion, la réponse unanime fut affirmative. Puis il fut décidé que l'obéissance au souverain pontife ferait l'objet d'un vœu spécial. Ils s'engageaient à être à son entière disposition pour toutes les missions où il leur ferait l'honneur de les employer, et ils précisaient, « en quelque pays que ce fût, aux Indes, chez les hérétiques, chez les fidèles, et chez les infidèles ».

Cette question des missions lointaines en fit surgir une autre. Ceux qui s'offriraient ainsi au pape devaient nécessairement remplir certaines conditions de talent et de savoir. Fallait-il cependant s'interdire de recevoir des compagnons de moindre mérite naturel peut-être, théologiens médiocres par exemple, mais vertueux et rachetant certaines lacunes par d'autres qualités? On ne le crut pas. A supposer même qu'ils ne fussent capables que d'une chose, prêcher aux infidèles le Christ Sauveur, ou enseigner aux fidèles le Notre Père et les commandements, on pourrait encore les recevoir, s'ils avaient le même esprit d'obéissance que les autres[1].

La distinction capitale, dans l'institut de saint Ignace, entre les profès qui font des vœux solennels, et les coadjuteurs, prêtres ou laïcs, qui ne font que des vœux simples, était en germe dans cette décision. D'autre part, elle éclaire à l'avance certains épisodes de la vie de Xavier. Jugeant les choses à distance et un peu *a priori*, il croyait, lui et ses frères, qu'au missionnaire suffisait la science d'un bon catéchiste. Bientôt il acceptera pour collaborateur un homme dont il connaît fort bien ce que, par un charitable euphémisme, il appelle la *simplicité*.

Simon Rodriguez partira du même principe, lorsqu'il enverra aux Indes des sujets pieux, mais peu lettrés, si bien qu'on se plaindra dans la colonie de ne recevoir que le rebut des

1. *Constit.*, p. 300.

maisons d'Europe. Peu à peu les supérieurs se feront une idée plus exacte des choses. Saint Ignace, dans ses constitutions, modifiera cette décision de la première heure, et ce sera dans le sens de la sévérité[1].

D'autres points furent discutés encore. Le 24 juin 1539, le travail était fini, et, peu après, la « formule » de la compagnie pouvait être présentée à l'approbation du pape[2].

L'ordre nouveau était maintenant constitué dans ses lignes essentielles. Il pouvait entrer en scène et jouer son rôle apostolique. Et déjà Paul III commençait à utiliser sa bonne volonté. Il envoyait Rodriguez et Broët réformer un couvent de Sienne, Bobadilla évangéliser Naples, Le Fèvre et Lainez prêcher à Parme, Le Jay à Bagnorea[3].

Dans cette dispersion des ouvriers, que devenait maître François ? Ignace le retenait à ses côtés comme secrétaire. Il correspondait avec les Pères en mission, répondait à leurs demandes, leur communiquait les nouvelles, pas assez souvent au gré de quelques-uns[4].

Le jeune et joyeux Père Estrada se plaignait un jour d'avoir envoyé à Rome plusieurs relations et de n'avoir point reçu de réponses. « A qui la faute ? A *signor* maître François, bien entendu ; le froid lui engourdit les mains et il ne semble même pas se douter que le feu est fait pour réchauffer. » Aimable reproche d'un benjamin à un aîné trop mortifié[5].

Xavier allait-il rester enfermé dans ce cercle étroit d'occupations paisibles, confessant beaucoup, mais, en dehors de cela,

1. *Const.*, P. I[a], cap. II.
2. Astrain, p. 97.
3. Lainez, p. 121. — *Ep. P. Broeti*, p. 260.
4. Lettres envoyées alors à Xavier : — 4 décembre 1539, du P. Le Fèvre à Xavier et à Codure ; (P. Fabro (Le Fèvre), *Cartas y otros escritos*, n. 1.) 3 février 1540, du P. Estrada à Ignace et à Xavier (Polanco, I, p. 85) ; 25 mars 1540, de Le Fèvre à Codacio et à Xavier (*Cartas*, n. 2) ; 7 avril 1540, item (*Cartas*, n. 3).

On trouve çà et là des allusions à des lettres perdues de Xavier : *Epist. mixtae*, t. I, p. 29, dans une lettre de Estrada, du 25 septembre 1539 ; *ibid.*, p. 36 dans une lettre du P. Araoz à saint Ignace.

5. *Ep. Mixtae*, p. 40, 41. — Un moment on croit entrevoir Xavier à Sienne près de Rodriguez. Le procès-verbal des délibérations du 23 mai (*Constit.*, p. 300) ne porte pas leurs signatures. Or vers ce temps-là Rodriguez fut envoyé à Sienne (en mai, d'après Orlandini, I. II, n. 69). Il avait un compagnon : « Ecce modo, S. Pont. mittit ex nobis *duos* in civitatem senensem » (*Constit.*, p. 299 A). Rodriguez, p. 509, n'indique que Broët, mais peut-être au début eut-il un autre compagnon (*Constit.*, p. 300, note).

vivant de la vie tranquille de communauté, entre son père Ignace et les recrues qui venaient remplir la petite maison? Dans la distribution du travail, ne lui donnerait-on pas enfin une part égale à ses désirs?

Tout à coup, un horizon immense lui fut ouvert. Il entrevit le sens caché de certains songes. Il comprit ce qu'était cet Indien qu'il lui semblait parfois porter sur ses épaules défaillantes. Ignace l'avertissait, que, le lendemain, il allait partir pour Lisbonne et pour les Indes.

LIVRE SECOND

SUR LE CHEMIN DES INDES

1540-1542

CHAPITRE PREMIER

DE ROME A LISBONNE
(Mars-juin 1540)

I. — *Les démarches de Jean III*

Vers ce temps-là, 4 août 1539, Jean III de Portugal écrivait à son ambassadeur près la cour de Rome :

« Don Pierre Mascarenhas, mon ami, moi le roi. Notre première intention, vous le savez, à moi, comme au roi mon seigneur et père (qu'il soit dans la gloire), dans nos entreprises des Indes, ainsi que dans nos autres conquêtes, et tout ce que nous avons poursuivi avec tant de périls, travaux et dépenses, a toujours été l'accroissement de notre sainte foi catholique. Pour elle, nous avons tout fait de grand cœur. J'ai toujours travaillé pour envoyer des hommes savants et vertueux en toutes les parties de mes domaines, des gens dont le principal office fût de prêcher et de donner toute espèce d'enseignement nécessaire aux nouveaux convertis Grâce à Notre-Seigneur, les efforts ont été bénis. Le bien va grandissant, et j'y vois la preuve que Dieu agrée ce que j'ai fait, lui, sans le secours spécial duquel ce bien n'eût pas été réalisé. Mais j'y vois de plus l'obligation, non seulement de continuer ce qui a été commencé, mais aussi, à mesure que le travail grandit, d'augmenter le nombre des ouvriers [1]... »

Le roi s'exagérait assurément l'étendue de ses conquêtes religieuses ; mais il avait raison, quand il disait que, pour les besoins immenses de ses domaines, il avait déjà beaucoup

1. *Ep. S. Ignatii*, t. I, p. 737.

travaillé. Ne venait-il pas de faire partir pour Goa son premier évêque, avec une poignée d'excellents missionnaires franciscains? Mais il voulait davantage.

On venait de lui signaler l'existence à Rome d'une petite société de clercs très pieux, savants, zélés, qui certainement ne demanderaient pas mieux que de seconder ses desseins. Ils lui avaient été indiqués par le principal de Sainte-Barbe, Jacques de Govea, qui les avait eus à Paris comme pensionnaires. En 1538, il leur avait écrit, leur demandant, au cas où Jean III leur proposerait une mission dans les Indes, s'ils accepteraient. Au nom de tous, Le Fèvre avait répondu, 23 novembre. Ils ne demandaient pas mieux que de se rendre à cet appel. Rien ne leur serait plus agréable. Mais ils étaient liés envers le pape. A lui seul de disposer d'eux et de leurs labeurs. Nul mieux que lui ne connaissait les besoins de la chrétienté. Jean III du reste avait été devancé par les Espagnols; ils avaient réclamé auprès du Souverain Pontife quelques Pères pour les Indes Occidentales. Actuellement, on les retenait à Rome où la moisson était vaste. Du reste, ni la distance, ni la difficulté des langues ne les effrayaient; il leur suffisait de faire ce qui plairait à Dieu[1].

De Paris, cette réponse fut envoyée à Jean III. Sur quoi, le 4 août 1539, le roi enjoignit à son ambassadeur de faire une enquête secrète sur ces clercs qu'on disait lettrés, de bonne vie, ayant fait vœu de pauvreté, vivant d'aumônes, fort zélés, faisant grand bien, et prêts à aller n'importe où au premier signe du pape. Si véritablement, disait le prince, ils se proposent d'étendre la foi, de servir Dieu par la parole et le bon exemple, nulle part, mieux qu'en mes conquêtes, ils ne trouveront le moyen de réaliser leurs saints désirs. Du reste, ils seront traités là de telle sorte que rien ne leur manquera pour procurer le service de Dieu. S'il était nécessaire, Mascarenhas agirait auprès du pape; il obtiendrait de Sa Sainteté un ordre devant lequel ces clercs n'auraient qu'à s'incliner. Puis il réglerait leur voyage, fournirait aux dépenses, et les ferait passer en Portugal le plus tôt possible[2].

1. P. 132, 133.
2. P. 738.

Mascarenhas fit son enquête. Le tableau qu'on avait trace de la vertu des Pères n'était pas exagéré. Lui-même finit par prendre saint Ignace pour confesseur; et, le 10 mars 1540, il écrivait au roi: « Je leur ai transmis votre demande. Ils m'ont répondu qu'ils n'ont aucune décision à prendre, s'étant, par vœu, tout spécialement remis entre les mains du pape. Mais ils sont prêts à aller où le pape leur dira d'aller, fût-ce aux Indes et plus loin encore. Je fus alors parler au pape; je lui dis les intentions de Votre Altesse. Je le suppliai de votre part, si ces clercs sont réellement propres à remplir vos vues, savoir, édifier les peuples récemment gagnés à notre sainte foi, de vouloir bien lui en envoyer quatre. Plus Sa Sainteté vous en enverrait, plus elle vous rendrait service, si nombreux, si variés sont les endroits où vous pouvez les employer au service de Notre-Seigneur.

« Sa Sainteté loua fort les intentions de Votre Altesse et sa pieuse supplique. Elle me dit beaucoup de bien de ces clercs, lettrés, vertueux, du fruit qu'ils font par leurs prédications et saints exercices. Ils lui paraissent très aptes à instruire les peuples néophytes. Mais un voyage si long, si périlleux, doit être accompli librement. A moi donc de les en prier et de lui faire ensuite mon rapport.

« Ici, ma peine fut petite. Avec grande joie, ils acceptèrent l'idée de ce voyage. Alors le pape leur ordonna de l'entreprendre. Quant au nombre, ils ne pouvaient me donner que deux Pères. Car, pour l'heure, ils ne sont que six à Rome; encore deux vont être envoyés par le pape en Irlande, et de là en Ecosse, à cause des hérésies de cette île[1]. »

Saint Ignace en effet eût été fort embarrassé de donner les quatre missionnaires qu'on demandait. Il n'avait pas encore enrôlé vingt « compagnons », et déjà presque tous étaient engagés ailleurs. Seuls, entre ceux de la première heure, Xavier et Salmeron se trouvaient à Rome. Mais pouvait-on songer à Xavier pour les Indes? Avait-il repris assez de forces pour une telle mission? Salmeron était destiné à l'Irlande. Heureusement, trois Pères étaient sur le point de revenir de

1. P. 740.

Sienne, leur tâche achevée[1]. Paschase Broët fut donné pour auxiliaire à Salmeron; Estrada fut dirigé sur Montepulciano. Restait Rodriguez. Portugais, ancien boursier du roi à Sainte-Barbe, il était tout désigné pour aller se mettre à la disposition de Jean III. Depuis longtemps du reste, il désirait l'apostolat chez les infidèles. C'était même cet attrait qui l'avait attaché à Ignace, quand celui-ci lui parlait de la Terre Sainte. Il est vrai qu'il revenait de Sienne malade, fiévreux; mais, comme il semblait reprendre ses forces, il fut choisi. Il lui fallait un compagnon, car don Pedro de Mascarenhas allait rentrer en Portugal. Il tenait à emmener au moins deux Pères. Ignace le lui avait promis.

Le saint pensa que Bobadilla remplissait toutes les conditions voulues. Avec son caractère un peu âpre et entreprenant, son dévoûment sans bornes, son mépris de la vie, n'était-ce pas l'homme des missions lointaines? Il venait de pacifier l'île d'Ischia et prêchait à Naples. Ordre lui fut envoyé de revenir à Rome sans tarder[2].

Rodriguez ne l'attendit pas. Pour lui épargner les fatigues d'un voyage par terre, à travers l'Italie, la France et l'Espagne, Mascarenhas lui réserva une place sur le vaisseau qui emportait ses gens et ses bagages, et qui devait appareiller à Civita Vecchia, le 5 mars[3].

La veille du départ, un jeune prêtre, que rien ne liait encore à la Compagnie, vint se jeter aux genoux de saint Ignace, lui remettant une cédule écrite et signée de sa main. Il y faisait à Dieu, entre les mains des Pères, donation complète de lui-même. Il s'offrait tout spécialement pour accompagner aux Indes ceux qui allaient partir, ne demandant qu'une chose, être leur coadjuteur et leur aide dans les ministères spirituels. Ignace accepta, s'en remettant sans doute à Rodriguez du soin de le former aux vertus religieuses. De ce généreux volontaire, nous ne savons que le nom de baptême et le lieu d'origine. On ne le désigne jamais dans les vieux documents que sous le

1. Polanco t. I, p. 80-81, 86-87. — Ribadeneira dans *Scripta*, p. 381
2. Polanco, p. 85.
3. *Ibid.*, p. 86; — Ribadeneira, *loc. cit.*, p. 381; — *Ep. S. Ign.*, t. I, p. 740.

nom de *Micer* Paul de Camerino. Humble et doux, faisant plus de besogne que de bruit, nous le retrouverons dans la suite, homme de confiance de François Xavier[1].

II. — *La « mission » des Indes* (15-16 mars 1540).

Bobadilla ne tarda pas à arriver, mais malade, lui aussi, sortant à peine convalescent d'un hôpital de Naples, à moitié paralysé par une violente sciatique. Impossible de songer à lui pour les Indes. Impossibilité providentielle : malgré ses rudes vertus, nul peut-être, parmi les premiers compagnons d'Ignace, n'avait plus besoin d'une autorité forte et douce pour le contenir. Il n'était pas l'homme que réclamera Xavier, patient et doux, docile et maniable, mettant au-dessus de tout l'esprit de paix et de concorde[2].

Mais qui nommer à sa place ? Le temps pressait. L'ambassadeur ne voulait ni différer son départ, ni s'éloigner sans le second missionnaire promis. François ne pouvait ignorer les négociations ouvertes et l'embarras d'Ignace. Par ailleurs ses désirs étaient ardents. Il savait, par révélation, la volonté de Dieu à son égard. Ce n'était pas à lui pourtant de prendre l'initiative. Au mois de mai précédent, les Pères avaient discuté le cas suivant : « Si quelqu'un se sent vivement attiré vers une mission plutôt que vers une autre, à qui pourra-t-il manifester cet attrait ? » Il fut répondu : « Non pas au pape, mais au supérieur. Que s'il s'agit d'un attrait pour les missions en pays infidèles, et que le pape, consulté par le supérieur, s'en remette à lui, le Père en question devra passer dix jours à s'examiner dans la solitude, pour voir s'il y a véritablement la vocation divine, et ensuite, s'en remettre au jugement de la Compagnie[3]. »

L'attrait, François le sentait vivement, et certainement ne l'avait pas caché au Père Ignace. Mais ce n'était pas à lui de hâter l'heure de Dieu. « Tout à coup (nous traduisons Ribade-

1. Voir la notice qui lui est consacrée dans l'*Asia* de Bartoli (l. VII, n. 38).
2. Polanco, p. 85-87 ; — Ribadeneira (*Scripta*, p. 381).
3. *Constit.*, p. 300 et 301. Comparer le texte définitif remanié par S. Ignace, *Constit.*, P. VII, ch. I, n. 3 ; ch. III, n 1.

neira), Ignace qui était au lit, malade, appela le Père maître François Xavier et lui dit : « Maître François, vous savez comment, par ordre de Sa Sainteté, deux des nôtres doivent aller dans l'Inde, et que nous avions choisi pour cette mission maître Bobadilla. Son infirmité l'empêche de partir. L'ambassadeur ne peut attendre qu'il guérisse. Voilà qui est pour vous. » Aussitôt le béni Père, avec grande allégresse et promptitude, répondit : « Eh bien ! en avant ! me voici, *pues, sus ! héme aqui.* »

C'est avec cette simplicité, sans gestes superflus, sans ombre de mise en scène, que fut décidé, proposé, accepté le départ de Xavier pour l'Orient. « Et cependant, note encore Ribadeneira, en ce temps-là, bien que tous tinssent notre Père Ignace pour leur père véritable et le vénérassent comme tel, cependant la Compagnie n'était pas encore confirmée ; le Père n'était pas encore élu général, et il ne pouvait commander sous peine de péché[1]. »

On était au 14 mars ; l'ambassadeur partait le 15[2]. Notre saint avait devant lui une journée pour régler ses affaires, saluer ses amis, embrasser des confrères qu'il ne devait plus revoir en ce monde, et, sans doute aussi, demander au pape de le bénir, car c'était du pape, et non d'Ignace, qu'il tenait sa mission[3].

Il rédigea ensuite trois pièces. Dans la première, il déclarait approuver à l'avance tout ce qui serait réglé par rapport aux Constitutions, règles, manières de vivre. La seconde était sa formule de profession. Dans la troisième, prévoyant le moment où la Compagnie se donnerait un supérieur, il indiquait le supérieur de son choix[4].

Enfin il recevait d'Ignace ses dernières recommandations, en particulier sur l'ordre et la régularité dans la correspondance. L'enthousiasme profond et concentré du saint fondateur n'excluait pas la méthode, bien au contraire. Dès le premier jour, il avait vu ses fils se disperser par le monde. Il ne voulait pas que l'espace les disjoignît tellement qu'à la longue ils devinssent

1. Ribadeneira, *loc. cit.*

2. Le 10 mars, Mascarenhas annonçait son départ pour le 15 (Cros, *Vie*, I, p. 156).

3. « ... Sin que Mtro. Francisco supiese cosa alguna sino un dia antes de su partida » (Lainez dans *Scripta*, p. 121 ; cf. 147). Les discours que Tursellini, Lucena, etc. mettent sur les lèvres de Paul III et de Xavier sont de simples compositions de rhétorique.

4. *Mon. Xav.*, p. 811-812. Ces pièces sont datées du 15 mars.

étrangers les uns aux autres. Ce n'était pas assez pour lui de l'union des âmes dans une seule et même vocation. Cette union, il la désirait extérieure, sentie, échauffée par la communication des pensées, des œuvres, des projets, des souffrances. Aussi, nous l'avons vu, dès les premiers jours, il avait organisé la correspondance. Ces communications épistolaires feront l'objet d'un chapitre dans les Constitutions. Mais, en homme d'ordre qu'il était, et qui savait le prix du temps, il exigeait que, dans ces lettres, on ne mêlât pas les affaires et les nouvelles, ce qui était pour le supérieur et ce qui était pour la communauté. Les affaires devaient toujours être traitées à part. Ces menues recommandations, auxquelles tel et tel, Bobadilla par exemple, avait grand'peine à se plier, Xavier, nous le verrons, les observa scrupuleusement et jusqu'au bout[1].

Les préparatifs matériels furent des plus sommaires. « Il raccommoda, nous dit Ribadeneira, certains vieux caleçons et je ne sais quelle *sotanilla*[2]. » Pour tout bagage, ses vêtements et son bréviaire[3]. « Quant à l'air de son visage, ajoute-t-on, il montrait bien que Dieu l'appelait là où nous l'avons vu aller[4]. » L'heure des séparations ayant enfin sonné, l'apôtre partit. 16 mars 1540.

III. — *Le voyage de Rome à Bologne.*

De Rome, don Mascarenhas prit d'abord la route de Lorette. François eût voulu faire ce voyage comme tous les autres, à pied, en mendiant, logé et nourri par charité. Mais il fallut compter avec les exigences de l'ambassadeur qui entendait le traiter de son mieux. Un premier sacrifice fut d'accepter un cheval. « Le seigneur ambassadeur, écrivait le missionnaire

1. *Mon. Xav.*, p. 208; cf. *Constit.*, P. VII, ch. I. ; —*Ep. Ign.*, t. I, lettre 74.
2. Ribadeneira, p. 381.
3. Tursellini, l. I, ch. IX.
4. Ribadeneira, *loc. cit.* Les souvenirs de Xavier à Rome sont peu nombreux. Rien à Saint-Louis-des-Français ne rappelle ses longues séances de confessions; mais il a sa statue à Saint-Laurent-in-Damaso. Les maisons qui l'ont abrité ont disparu : à peine si l'on en connaît l'emplacement exact. Quant à l'église du Gesù, où il a un magnifique autel, elle ne fut commencée qu'une quinzaine d'années après sa mort.

au bout de quinze jours, a pour moi tant d'attentions que je ne pourrais vous les détailler. Je ne sais comment je pourrais m'y résigner, sans la pensée que *apud Indos* j'aurai de quoi payer ma dette, fût-ce en donnant ma vie [1]. »

Il n'attendit pas les Indes pour se compenser. Les fourriers de don Pedro avaient beau lui préparer toujours quelque chose de convenable, c'était l'obliger que de prendre sa place. Il était pauvre, et tout est trop bon pour les pauvres. Ce cheval même auquel il fallait bien se résigner, dès qu'un compagnon de route se plaignait de sa monture, il trouvait le moyen de le lui passer, heureux d'avoir une bête moins commode. Le dernier couché, le premier levé ; il se faisait, à la lettre, le serviteur de tous : il pansait et soignait les chevaux, expédiait l'ouvrage des valets pour leur ménager un peu de repos. Son temps se partageait entre ces travaux, la prière et les conversations. Tous les jours, il consacrait plusieurs heures à la prière. Avec ses compagnons de route, il se montrait, ce qu'il fut toujours, affable et gai. Lui-même entrait joyeusement en causerie, et c'était un plaisir de l'avoir avec soi. Comme on le pense bien, tout son entretien alors était de Dieu : il avait cet art des saints de faire, naturellement et sans apprêts, tourner la conversation, des sujets les plus indifférents vers les grandes vérités du salut. Aussi le voyage se transforma-t-il pour l'ambassadeur et son escorte en une longue mission de trois mois. François se fit aimer, gagna la confiance de tous et eut désormais le droit de tout dire [2].

A cette conquête quelques jours suffirent. Il était parti le 16; le 21, jour des Rameaux, il descendait à Lorette. « Ici, raconte Xavier, j'ai confessé l'ambassadeur et je l'ai communié avec tous ceux de sa maison. J'ai dit la messe dans la chapelle de Notre-Dame et le bon ambassadeur obtint que *simul*, avec lui, tous ceux de sa maison communiassent. Et depuis, le jour de Pâques, je l'ai confessé et communié de nouveau, lui et les siens. » Il ajoutait : « Le chapelain du seigneur ambas-

1. *Mon. Xav.*, p. 209. Xavier, comme beaucoup de ses contemporains, aime à mêler du latin à la langue vulgaire. Nous croyons devoir ne pas supprimer ce trait pittoresque. Il disparaît du reste assez tôt de sa correspondance.

2. Tous ces détails sont pris à Tursellini, l. I, ch. ix (cf. Lucena, l. I. ch. viii).

sadeur se recommande fort aux prières de tous et s'offre à venir avec nous aux Indes[1]. »

Un des voyageurs racontait plus tard : « Encore garçon, *hidalgo*, et jeune, et riche, je m'en allai courir le monde. Je visitai la France, l'Allemagne, l'Italie, et finalement j'arrivai à Rome en 1540. Ayant visité don Pierre Mascarenhas, ambassadeur de Jean III, don Pierre voulut que je lui fusse compagnon de voyage pour retourner en Portugal. J'avais la conscience fort chargée, comme il arrive aux jeunes gens riches et libres, en pays étrangers où leur vie échappe à toute surveillance. En chemin, je fis la connaissance de maître François, et lui, me témoigna grande amitié ; il recherchait ma compagnie et me dilatait le cœur par son honnête gaité, tandis que côte à côte nous cheminions. Peu à peu il en vint à me parler de confession générale et me détermina à la faire. Je la lui fis à lui-même, et avec une grande satisfaction, dans une église qui se rencontra sur la route. Depuis je fus, grâce à Dieu, un autre homme. Il est vrai que maître François avait un don admirable d'imprimer dans les âmes la crainte de Dieu ; je la sentais se répandre en moi pendant qu'il me confessait. Ce fut alors que, pour la première fois de ma vie, je compris ce que c'est qu'être chrétien[2]. »

Tel sera Xavier toute sa vie. Le surnaturel en lui aura toujours quelque chose de si spontané, de si naturel pour ainsi dire, de si gracieux et de si humain, qu'il lui donnera d'entrer dans les cœurs comme chez lui, sans résistance. Sa première action sur les âmes sera toujours de se faire aimer, et il faudra être bien endurci, je ne dis pas dans le vice, mais dans l'orgueil, pour s'en défendre.

Mascarenhas était homme à subir le charme. Bon soldat, ambassadeur habile, d'une intégrité austère qui ne lui vaudra qu'une popularité d'estime à la cour et aux Indes, il sera bientôt pour les Pères de la Compagnie un ami sincère, mais difficile. Il ne se gènera pas pour leur faire sentir, un peu vivement quelquefois, son désappointement en face de leurs défauts. Il les eût tous voulus absolument parfaits, savants et saints. C'est

1. *Mon. Xav.*, p. 209.
2. Cros, *Vie*, I, p. 160-161, citant le P. Séb. Gonçalvez.

qu'il s'en tenait aux premières impressions qu'il avait reçues des fondateurs. A Rome, il avait eu pour confesseur saint Ignace. Pendant un long voyage, il avait pu connaître saint François Xavier. Ce qu'il avait vu lui donnait le droit de ne pas se contenter de peu[1].

De Lorette, les voyageurs gagnèrent Bologne. Après deux années, on s'y souvenait encore de maître François. A la nouvelle que le saint allait reparaître, ce fut, chez ceux qui l'avaient connu, une explosion de joie.

« Un grand nombre d'habitants, raconte Bartoli, l'allèrent visiter, et, pour être plus commodément au service de leur âme, il accepta l'hospitalité du chanoine Casilini, le même qui l'avait naguère hébergé. Le jour ne suffisant pas à la dévotion de tous, il continua à les entendre de nuit; il les confessa et communia de sa main... L'église voisine, Sainte-Lucie, où il devait dire la messe, fut assiégée. Deux heures avant le jour, elle était pleine de gens qui voulaient recevoir sa bénédiction. Dès qu'il parut, toute cette foule se pressa autour de lui, démonstrative et affectueuse. Il dit ensuite la messe avec beaucoup de larmes, et donna un grand nombre de communions[2]. » Lui-même écrivait : « Ici, je suis bien plus occupé de confessions que je ne l'étais à Saint-Louis-des-Français[3]. »

Ce labeur se prolongea tant que dura le séjour de l'ambassadeur à Bologne. Il trouva cependant un moment pour écrire un mot à ceux qu'il venait de quitter. C'est sa première lettre de missionnaire. Elle porte l'adresse : « A mes frères en le Christ Notre-Seigneur, *micer* Ignacio, et *micer* Pedro Codacio, à Rome, en la tour Maranguela, en la maison de *micer* Antonio Frerepau[4]. »

« Le jour de Pâques, dit-il, j'ai reçu vos lettres[5] qui me sont arrivées par le courrier du seigneur ambassadeur, et, avec

1. Cros, *Vie*, t. II, p. 383, note ; — *Litterae Quadrimestres*, t. II, p. 444, etc.; — Diogo do Couto, *Decadas*, D. 7, l. I, ch. XII.

2. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 13 d'après Palmio, *Mon. Xav.*, II, p. 117-118.

3. *Mon. Xav.*, p. 209, 210.

4. P. 210.

5. De ce courrier, il nous reste la lettre destinée au frère du saint fondateur, Beltran, par le château duquel les voyageurs devaient passer. Elle est datée du 20 mars (*Ep. S. Ign.*, t. I, p. 155).

elles, Dieu sait quelle joie et quelle consolation. Ainsi donc, c'est *tantum* par lettres que désormais nous nous verrons en cette vie, j'en ai peur : dans l'autre seulement *facie ad faciem*, et avec combien d'embrassements ! Tant que durera ce qui nous reste de la vie présente, visitons-nous souvent par lettres. Ainsi ferai-je. »

Puis Xavier rend compte de l'audience très bienveillante que lui a donnée le légat du pape ; il détaille les attentions de l'ambassadeur à son égard, et il termine en faisant dire à une pauvre mère qu'il a laissée à Rome, en deuil de son fils assassiné dans des circonstances que nous ignorons : « A *madona* Faustina Ancolina[1], présentez mes respects. Dites-lui que j'ai célébré une messe pour son Vincentio, le mien aussi ; et que demain j'en célébrerai une autre pour elle. Qu'elle tienne pour certain que jamais je ne l'oublierai, *etiam* quand je serai aux Indes. De ma part, *micer* Pedro (François s'adresse ici au Père Pierre Codacio[2]), mon frère très aimé, rappelez-lui qu'elle m'a promis de se confesser et de communier. Qu'elle m'informe si elle l'a fait et combien de fois. Si elle veut être agréable à Vincentio, son fils et le mien, dites-lui de ma part de pardonner aux meurtriers de son enfant. Car Vincentio prie beaucoup pour eux du haut du ciel. Recommandez-moi bien à tous ; si je ne les nomme pas, ce n'est pas que je les oublie[3]. »

Les Bolonais virent avec peine s'éloigner une seconde fois leur apôtre. « Il y eut affluence autour du missionnaire, nous dit Bartoli. On pleura de le voir partir, et beaucoup lui firent cortège le long de la route assez loin de la ville[4]. »

1. Faustina de' Jancolini, noble romaine, qui, en 1539, laissa sa maison de la *piazza Colonna* aux Pères de la Compagnie, « *poveri preti sacerdoti di Jesu Christu chiamati e nominati riformati* ». Tacchi Venturi, *Storia della Comp. di Gesu in Italia*, 1910, t. I, p. 592. Ce legs ne fut pas exécuté.

2. Le P. Codacio, ou Codazo, auquel s'adresse François, était le procureur de la maison de Rome. Il était si connu des Romains que le public appelait les Pères, la compagnie du P. Codacio.

3. *Mon. Xav.*, p. 208-210.

4. *Asia*, I, 13.

L'église Sainte-Lucie, où Xavier avait travaillé, resta ouverte aux Pères de la Compagnie qui venaient à Bologne. En 1546 un collège fut fondé à côté (Polanco, t. I, p. 175, 275 et suiv.) En 1562, les Pères entrèrent en possession de l'église. En 1623 furent jetés les fondements d'une église nouvelle. — La chambre où le saint avait logé fut transformée en chapelle. On y vénérait la lettre que Xavier avait écrite de Bologne, don du P. Laurent Ricci. A la suppression de l'Ordre, le collège, l'église et l'autographe passèrent aux Pères Barnabites. Depuis, le collège a disparu ; l'église, restée inachevée, est devenue salle de gymnase ; la chambre a été démolie, mais les matériaux sont conservés comme reliques au séminaire Saint-Joseph.

IV. — *De Bologne à Lisbonne.*

De Bologne, par Modène et Reggio, les voyageurs arrivèrent à Parme. Dieu, dans cette ville, imposa un gros sacrifice à son apôtre. Pierre Le Fèvre y attendait le moment de partir pour l'Allemagne. Or, juste au moment où François, tout joyeux sans doute de le revoir une fois encore, arrivait dans la ville, Pierre venait de s'éloigner pour quelques jours.

« Maître François, écrivait le bienheureux deux semaines après, vint ici le jour même où j'étais parti pour Brescia. Il mit en délibération si oui ou non, il irait après moi pour me voir. Mais ses compagnons et *etiam* l'ambassadeur furent d'avis qu'il demeurât; *quod fuit melior pars* [1], et le meilleur avis. Fasse le Seigneur, par sa grâce, que, si nous ne devons plus nous revoir en ce monde, nous puissions nous réjouir tous ensemble dans l'autre de ces séparations accomplies pour le seul Jésus-Christ, *sicut etiam* des réunions [2]... »

Lorsque, une quinzaine de jours après, Le Fèvre revint à Parme, Xavier était déjà loin. Mais, sans le savoir, le bienheureux avait gagné à son ami l'un de ses meilleurs collaborateurs et le premier martyr de la Compagnie.

Antoine Criminale étudiait alors à l'université parmesane. Comme beaucoup de ses condisciples, il avait fait les Exercices sous la direction de Le Fèvre. Il subit la contagion de cette vertu souriante et forte. Bientôt, en pèlerin, il partait pour Rome et se donnait à saint Ignace (fin septembre 1541); six mois après, il prenait le chemin du Portugal et des Indes [3].

Les détails nous manquent pour suivre nos voyageurs d'étape en étape à travers le Piémont, la France, les pays basques, l'Espagne. Tout ce que nous savons, c'est que François continuait son apostolat auprès de ses compagnons. « Dieu, dit-il lui-même, intervenait de façon extraordinaire pour aider le seigneur ambassadeur à maintenir un tel ordre dans sa maison, qu'on eût dit une maison religieuse. Ses confessions et ses

1. Ce fut le meilleur parti.
2. *Cartas y otros escritos*; ..., p. 18. I, cf. Polanco, t. p. 82-83.
3. Massara, S. J., *Le P. Ant. Criminale... Souvenirs biographiques*, Zi-ka-wei, 1902.

communions étaient fréquentes. Ses gens l'imitaient, prenaient modèle sur lui; si bien que, comme les hôtelleries étaient souvent mal commodes pour remplir mon ministère, je devais, tout en cheminant, mettre pied à terre, aller à l'écart, et là, les confesser[1]. »

Dieu intervenait encore parfois, et de façon visible, « pour nous tirer de toutes sortes de périls ». Xavier en donne un exemple. « Nous étions en Italie. Il plut à Notre-Seigneur de se manifester miraculeusement en faveur d'un des serviteurs, celui-là justement qui était allé à Rome pour se faire religieux mendiant. Malgré toutes nos protestations, il voulut passer une large rivière. Mais la violence du courant fut telle que, devant nous tous, l'eau emporta cheval et cavalier plus loin que de la maison où nous nous quittâmes à Rome jusqu'à Saint-Louis-des-Français. Il plut à Dieu Notre-Seigneur d'ouïr les dévotes prières de son serviteur l'ambassadeur, lequel ardemment uni à tous les siens, *non sine lacrimis*, priait Dieu de sauver cet homme. Notre-Seigneur voulut bien le sauver, mais ce fut plus miraculeux qu'humain[2]. »

Xavier attribuait le salut de l'imprudent aux prières de Mascarenhas, mais Mascarenhas l'attribuait à celles de Xavier[3].

La lettre continue : « C'était un écuyer de l'ambassadeur. Il eût bien voulu, alors qu'il était sous l'eau, être à ce moment dans un monastère. Il pensait aux délais qu'il avait apportés à son dessein, et regrettait de ne pas l'avoir accompli. Il me dit, quand je pus lui parler, que, tout le temps que le flot l'emportait à sa perte, sans espoir de salut, rien ne lui faisait plus de peine que d'avoir si longtemps vécu sans se préparer à mourir. Et il me disait aussi combien il regrettait alors en son âme de n'avoir pas accompli et mené à bien ce que Dieu Notre-Seigneur lui avait donné de commencer en fait de vie nouvelle. Et cela nous donnait à tous du courage. Lui restait si épouvanté qu'on eût dit qu'il venait de l'autre monde. Il parlait avec une telle efficacité des peines de la vie future qu'il paraissait les avoir éprouvées. Il disait que celui qui pendant sa vie ne se

1. *Mon. Xav.*, p. 211.
2. *Ibid.*, p. 212.
3. Tursellini, l. I, ch. ix; Lucena, l. I, ch. viii; Bartoli, *Asia*, l. I, n. 13.

dispose pas à mourir, quand vient l'heure de la mort, n'a même pas le courage de penser à Dieu. Et il parlait, ce brave homme, d'après son expérience, non d'après ce qu'il avait lu ou entendu. Il avait passé par là. Cela me donne grande compassion pour nombre de nos amis et connaissances ; et je crains qu'à force de différer d'exécuter leurs bonnes pensées et leurs bons désirs relatifs au service de Dieu Notre-Seigneur, quand ils voudront en venir à l'exécution, ils n'auront plus ni le temps, ni le moyen. »

Autre épisode. Tursellini raconte[1] que le fourrier de don Pedro était un homme violent. Un jour, pour je ne sais quelle négligence, l'ambassadeur l'avait vertement repris. Il attendit que le maître se fût éloigné, et aussitôt, devant toute l'escorte, il éclata en injures. François avait entendu. Il se tut, et laissa à la tempête le temps de s'apaiser un peu. Le lendemain, il épia l'occasion de faire entendre au furieux quelque bonne parole. Le soir vint. Selon sa coutume, l'homme prit les devants pour préparer les logements de la nuit. Alors François monte à cheval, et, au galop, se met à sa poursuite. Il l'atteignait déjà, quand le cheval du fourrier s'emportant se précipita du haut d'un rocher, et, du coup, s'abattit mort sur son cavalier. L'homme était blessé, grièvement peut-être. Xavier s'approcha, le dégagea, et doucement lui dit : « Malheureux, qu'alliez-vous devenir, si vous aviez été tué après votre fureur d'hier. » A cette voix, ému encore par le danger auquel il venait d'échapper, l'homme rentra en lui-même. Il avoua sa faute, et, quand on fut arrivé au gîte, il consentit à réparer publiquement le scandale.

Une autre fois, au passage des Alpes, la neige, accumulée par le vent, couvrait les sentiers : on ne voyait pas où l'on mettait le pied. Le secrétaire de l'ambassadeur tomba de cheval sur un énorme tas de neige. Le sol à cet endroit descendait en pente raide jusqu'à un torrent. L'homme avait disparu. On ne pouvait sans danger lui porter secours, et l'on hésitait. Pendant qu'on se regardait ainsi sans rien faire, Xavier sauta de cheval, descendit dans le précipice, trouva le malheureux

1. Tursellini, l. I, ch. IX.

accroché par ses habits à une pointe de rocher, et, lui tendant la main, il l'aida à remonter [1].

Les Alpes franchies, les voyageurs traversèrent les provinces méridionales de la France, puis les Pyrénées [2]. Ils passèrent par le château de Loyola : saint Ignace leur avait remis une lettre pour son frère Beltran [3]. Enfin, Mascarenhas entra en Portugal. Il dépêcha un exprès pour avertir le roi de son arrivée. Il l'instruisait des rares vertus qu'il avait admirées en ce prêtre navarrais que le Père Ignace lui donnait pour les Indes, et lorsque, vers le 15 juin, Xavier parvint à Lisbonne, sa réputation de saint l'avait précédé [4].

1. Tursellini, *loc. cit.*

2. Est-il vrai, comme le racontent les anciens biographes de François, que, passant à quelque distance du château de Xavier, et invité par l'ambassadeur à aller saluer sa parenté, le saint, par esprit de détachement, s'y soit refusé ? Pareils traits ne sont pas rares dans la vie des saints. Mais, puisque l'itinéraire de l'ambassadeur le conduisait par le château de Loyola, il ne dut pas suivre la route de Ronceveaux et de Pampelune qui passait à sept ou huit lieues seulement de Xavier, mais quelque autre plus proche de la côte. Voir cependant ce que dit Texeira (M. X. II, p. 8?3 et un témoin au procès de Pampelune (p. 666). — Où les biographes sont absolument dans l'erreur, c'est quand ils affirment que Xavier refusa d'aller voir sa mère. Elle était morte depuis longtemps. Cros, *Doc.*, p. 356.

3. *Epistolae S. Ignatii*, t. I, p. 155.

4. Tursellini, l. I, ch. ix, fin. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 14. Le 13 juillet, François écrit qu'il a mis plus de trois mois à venir de Rome à Lisbonne (*Mon. Xav.*, p. 211). Parti le 15 mars, il serait donc arrivé après le 15 juin. Mais, un peu plus loin (p. 213), il dit qu'il y a un mois déjà qu'il est près du P. Simon : il serait donc arrivé avant le 13. Ces diverses données ne sont pas à prendre à la lettre.

CHAPITRE II

LISBONNE
(15 juin 1540-7 avril 1541)

I. — *Travaux apostoliques.*

Simon Rodriguez était à Lisbonne depuis deux mois. Parti le 5 mars de Civitâ Vecchia[1], il était arrivé en Portugal le 17 avril[2]. Le roi avait voulu immédiatement le voir, puis avait exigé qu'il allât se faire soigner au grand hôpital de tous les Saints[3]. Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui, car il tenait à quêter sa nourriture, et, au lieu de prendre le repos dont il avait besoin, il se mit à confesser et à donner les Exercices[4]. Enfin la guérison lui fut comme envoyée du ciel.

« Le jour que j'arrivai à Lisbonne, raconte François, je trouvai maître Simon qui justement attendait son accès de fièvre quarte. Ma venue lui causa tant de joie, si grande aussi fut la mienne, que les deux joies réunies eurent cet effet de chasser la fièvre; et, depuis ce jour-là, un mois entier s'est passé sans qu'il en ait souffert. Il se porte bien et travaille avec grand fruit[5]. »

Trois ou quatre jours après, les deux Pères furent mandés à la cour. Durant une heure, le roi et la reine s'entretinrent fami-

1. Lettre de Mascarenhas. Cros., *Vie*, t. I, p. 156.
2. Cette date a été lue par le P. Séb. Gonçalvez sur la Bible de S. Rodriguez (Cros, p. 162; cf. *Mon. Xav.*, p. 213).
3. Polanco, t. I, p. 86-87; — *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 740; — Tellez, *Chronica*, l. I, ch. iv; — Cros, p. 162.
4. Polanco, *loc. cit.*
5. *Mon. Xav.*, p. 213.

lièrement avec eux. Tout les intéressait de ce qui touchait la Compagnie, son origine, son but, sa règle, ses épreuves, la façon dont saint Ignace, assailli de calomnies, avait mené les choses, ne se contentant pas de bonnes paroles, mais voulant des actes juridiques et indiscutables. Le roi approuvait fort cette prudence du saint.

Tout en causant, il recommanda aux deux Pères, avec insistance, la jeunesse de la cour, une centaine d'adolescents, la fleur du royaume, dont l'âme l'inquiétait. En conscience, il se sentait obligé d'y pourvoir et il suppliait qu'on vînt à son aide. Il souhaitait que, tous les huit jours, ces pages se présentassent au saint tribunal. « S'ils connaissent Dieu et le servent, disait-il, quand ils auront grandi, ils seront estimés. S'ils sont ce qu'ils doivent être, le bas peuple prendra exemple sur eux, et ainsi se réformeront tous les séculiers du royaume. Car je tiens pour certain, que c'est réformer tout le royaume que de réformer la noblesse. » — « C'est chose admirable, ajoute Xavier qui nous rapporte ces paroles, et nous en devons de grandes actions de grâces à Notre-Seigneur, que de voir combien le roi est zélé pour la gloire de Dieu et affectionné à toutes les œuvres de piété [1]. »

L'audience touchant à sa fin, les souverains voulurent faire bénir leurs enfants. L'infante Marie et le prince héritier Jean, âgés, l'une de treize ans, l'autre de trois, furent mandés. Le roi raconta ses épreuves de famille : sur neuf enfants, sept étaient morts en bas âge. Hélas ! les deux survivants devaient encore le précéder dans la tombe [2].

Les religieux se retirèrent, et le roi, enchanté d'eux, disait à Mascarenhas qu'il paierait cher la faveur d'accaparer pour son royaume tous les disciples d'Ignace [3].

Jean III sera l'un des grands bienfaiteurs de la Compagnie naissante. Elle lui devra les missions des Indes, du Congo, du Brésil, de l'Ethiopie, et ses premiers établissements en Portugal,

1. *Mon. Xav.*, p. 215.
2. L'infante Marie, mariée en 1544 au futur Philippe II, mourra en couches l'année suivante. Le prince Jean disparut à son tour laissant pour héritier de la couronne son fils posthume, le malheureux Don Sébastien.
3. Orlandini, l. III, n. 40

maison professe Saint-Antoine à Lisbonne, et collège de Coïmbre. En 1553, Ignace écrira à tous ses religieux leur demandant de payer en prières sa dette de reconnaissance[1]. Cette faveur accordée aux Jésuites a été vivement reprochée à Jean III. La légende s'en est emparée, et il passe encore, auprès de certains historiens imaginatifs, pour avoir été affilié à l'Ordre, premier exemple de ce qu'ils appellent les « Jésuites secrets ». C'est pour avoir accueilli de confiance Simon Rodriguez, cet intrigant (on n'ose mettre en avant François Xavier), que le Portugal est allé à la décadence et à la ruine. Sur ce thème, les pamphlétaires aux gages de Pombal et leurs copistes ont exécuté force variations.

Ce n'est pas ici le lieu de faire le procès ou l'apologie du roi Jean III. Sans vouloir grandir outre mesure le protecteur de Xavier, il n'est que juste cependant de le mettre parmi les plus brillants souverains du Portugal. Sous son règne, le royaume atteignit un degré de prospérité qu'il ne devait plus connaître par la suite. Il est vrai, cette splendeur était de celles qui amènent les décadences. Lisbonne avait triplé en 80 ans, mais aux dépens des campagnes. L'Inde portugaise s'étendait, mais épuisait la métropole ; elle envoyait de l'or et des épices, mais elle prenait les hommes. On ne voit pas, en tout cela, quelle peut bien être la responsabilité des Jésuites.

Dans quelle mesure les Pères Simon et François se rendirent-ils compte de l'état vrai des choses? Il est permis de croire qu'ils ne cherchèrent pas beaucoup à scruter le plus ou moins de solidité de ce brillant édifice. Mais notre saint ne put s'empêcher de prendre en grande pitié la conscience royale. Après un premier moment d'enchantement, dû à l'esprit chrétien du roi, succéda dans l'âme de l'apôtre une vive inquiétude. A mesure qu'il verra de plus près les affaires de l'Inde, cette angoisse ira grandissant. Quand son expérience sera faite, il ne cessera de répéter au puissant monarque combien terrible sera le compte qu'il devra rendre à Dieu.

Les deux Pères s'étaient mis sans retard au travail. Huit grands mois les séparaient encore du prochain départ des vaisseaux. Pour

1. *Ep. S. Ign.* (14 juin 1553), t. V, p. 125.

faciliter leur apostolat à la cour, Jean III eût voulu les loger dans le palais, ou du moins dans une maison confortable peu éloignée. Ils tenaient trop à leur vie de pauvres, et l'hôpital continua de les abriter. Ils ne consentirent pas davantage à recevoir leur nourriture des cuisines royales, et gardèrent leur usage de mendier. Le moment vint pourtant où, le ministère prenant tout leur temps, ils durent se résigner à ne plus quêter leur pain que deux fois par semaine. Les autres jours, ils recevaient ce qui leur venait du palais, prenaient le peu dont ils avaient besoin et donnaient le reste aux pauvres[1].

Tout d'abord, comme on le leur avait demandé, ils s'occupèrent des jeunes gens de la cour. Dans ce milieu si intéressant, si vivant, si ouvert aux idées d'ambition, ils firent entendre les leçons les plus austères de l'ascétisme et ils furent compris[2]. Plus d'un, parmi leurs auditeurs, entrera dans la vie religieuse, non sans avoir à défendre sa vocation contre de terribles assauts. Tel passera même jusqu'aux Indes pour y rejoindre Xavier et y redevenir son disciple[3]. Cette sorte d' « école des pages » survivra à ses fondateurs. Elle aura l'honneur, plus de cent ans après, de fournir aux Indes et à la Compagnie le plus célèbre des successeurs de Xavier, le bienheureux martyr Jean de Britto.

Bientôt ce fut la cour tout entière qui se mit sous la direction de Xavier et de Rodriguez. Ce dernier écrivait en termes discrets : « Tel, qui est plus qu'un duc, s'ouvre à nous en des entretiens intimes, *per modum confessionis*, et aussi les frères du roi[4]. »

Et Xavier de son côté : « Il faut que vous sachiez qu'ici, nous avons beaucoup d'amis, si nombreux que ce nous est une peine de ne pouvoir les satisfaire tous. Ce sont gens de qualité, mais le temps manque. Il y a force excellentes gens qui voudraient servir Dieu. Il faudrait quelqu'un pour les aider, leur donner les Exercices spirituels, les mettre en état d'exé-

1. Polanco, t. I, p. 87, 88 ; Orlandini, l. II, n. 101 et suiv.
2. Polanco, t. I, p. 87.
3. Vocation de Michel de Sousa, Franco, *Imagem... Coïmbre*, t. I, p. 761.
4. *Mon. Xav.*, p. 227. Nous donnons la traduction du P. Cros (*Vie*, t. I, p. 178), mais le texte est obscur.

cuter les bons desseins qu'ils ont conçus et qu'ils remettent de jour en jour[1]. »

C'était donc, à la cour de Lisbonne, comme une mission perpétuelle. Les déplacements du roi ne l'interrompirent pas. Quand vint l'hiver, Jean III se retira en son château d'Almerim, soixante-dix kilomètres en amont de Lisbonne. Les Pères durent le suivre. On leur fournit un pied-à-terre, près du parc royal, avec une petite chapelle dédiée à saint Roch[2]. A la veille de partir pour les Indes, Xavier pouvait écrire : « J'ai à vous faire savoir qu'ici la cour est réformée à fond. L'on dirait un couvent. Beaucoup se confessent et communient régulièrement de huit jours en huit jours : il y a là grandement de quoi remercier Dieu. Notre travail de confessions est tel que, fussions-nous deux fois plus de prêtres au saint tribunal, tout le jour et une partie de la nuit, il resterait encore des pénitents. Et tous sont des courtisans sans exception. Ceux qui venaient pour affaires à la cour, au temps de notre séjour à Almerim, s'émerveillaient de voir tant de communions les dimanches et fêtes. Et ce bon exemple de la cour était contagieux. De sorte que, si nous étions assez nombreux, nul ne viendrait négocier ici avec le roi sans négocier aussi avec Dieu[3]. »

Xavier et Rodriguez étaient de ceux à qui l'on ne croit jamais pouvoir assez demander. « Le roi, raconte notre saint, a parlé à un évêque qui nous aime fort et à son confesseur[4], pour qu'ils obtiennent de nous que nous prêchions. Nous avions différé quelque temps, voulant inaugurer ces travaux par d'humbles œuvres. Nous ne montrions aucun désir de prêcher, malgré tous nos amis qui, eux, ne souhaitaient rien autre. Un jour, Son Altesse nous manda. Après avoir parlé de choses et d'autres, elle nous dit que nous lui ferions plaisir de prêcher. Nous acceptâmes volontiers, pour lui obéir, et aussi parce que nous espérions de Dieu Notre-Seigneur qu'il nous aiderait à faire quelque bien dans les âmes. Nous commencerons

1. *Mon. Xav.*, p. 213.
2. Franco, *Synopsis Annalium*, anno 1540, n. 17, p. 4.
3. *Mon. Xav.*, p. 241.
4. *Ibid.*, p. 216, 218. Cet évêque est probablement Mgr Ambroise Péreira, évêque titulaire résidant à Lisbonne. Le confesseur est l'Augustin déchaussé Jean Soarez.

de dimanche en huit ; et l'on nous est si affectionné en cette ville que certainement nous ferons du bien. Ce que nous demandons instamment à Dieu, c'est que *augeat eorum fidem qui de nobis aliquam expectationem vel opinionem habent.* Etant donné l'idée qu'ils ont de nous, nous avons confiance en Dieu Notre-Seigneur, que, sans égard à nous, mais en considération de la foi de ceux qui nous veulent entendre, il nous donnera savoir et grâce *ut possimus et consolari eos, et quæ vel necessaria vel utilia sunt ad animarum salutem dicere*[1]. »

Il fallut donc s'exécuter et prendre un peu sur le temps du confessionnal pour monter en chaire. C'est alors que les Pères commencèrent à être appelés dans le public les *apôtres*, titre d'honneur qu'ils passèrent à leurs disciples, que leurs ennemis leur ont parfois reproché comme une usurpation, et qu'on leur donnait encore deux cents ans plus tard, au temps de Pombal[2].

Mais les Pères eurent beau consacrer toutes leurs journées au ministère, faire le sacrifice, qui leur fut pénible, de ne plus quêter leur nourriture, il fallut renoncer à la chaire. « Trop de confessions, disaient-ils ; nous ne pouvons plus prêcher. Nous croyons servir plus efficacement Notre-Seigneur en confessant. Les orateurs ne manquent pas à la cour[3]. » Aussi bien on venait de leur confier des pénitents d'un genre nouveau, les prisonniers du Saint-Office.

La cour de Lisbonne, vers ce temps-là, était en délicatesse avec celle de Rome au sujet de l'Inquisition, et c'était là précisément une des affaires que Mascarenhas avait dû traiter pendant son ambassade.

A l'imitation des princes espagnols, et pour parer au péril juif, en 1496, le roi Emmanuel avait mis les Israélites de ses Etats en demeure de choisir entre l'exil et le baptême. La

1. P. 218. — « Qu'il augmente la foi de ceux qui ont de nous quelque estime... que nous puissions et les consoler et leur dire ce qui est utile et nécessaire au salut des âmes. »

2. Orlandini, l. III, n. 40; — *Epistolae Mixtae*, t. I, p. 515 (lettre de 1548); cf. Çros, *Vie*, t. I, p. 170.

3. *Mon. Xav.*, p. 240. Plus tard, aux Indes, Xavier mettra la prédication au-dessus de la confession, comme opérant un bien plus général (*ibid.*, p. 861, n. 9). Ce sera aussi la pensée de saint Ignace (*Const.*, p. 7, ch. 2, E).

plupart choisirent l'exil. Effrayé alors du vide qui se faisait en Portugal, il ordonna d'enlever et de baptiser les enfants juifs au-dessous de quatorze ans, d'arrêter les émigrants et de les baptiser, eux aussi, de gré ou de force. Faute énorme. Il y eut désormais dans le royaume un ennemi caché, insaisissable. Les « nouveaux chrétiens », comme on les appelait, judaïsaient à huis clos. Sorte de société secrète qui, à la haine de race, ajoutait la haine du vaincu. A tort ou à raison, ils étaient chargés d'accusations graves. Maintenant le Portugal était obligé de se défendre contre un ennemi qu'il s'était gratuitement donné. C'est pourquoi Jean III voulait réorganiser l'Inquisition sur le modèle du Saint-Office espagnol. Paul III résistait; à ses concessions, il mettait des limites qui marquaient nettement sa défiance[1].

Le conflit était dans toute son acuité quand les deux Pères furent amenés à s'occuper des prisonniers. Ils ne devaient pas ignorer que l'infant dom Henri, de qui ils tenaient ce nouveau ministère, n'était point reconnu pour grand Inquisiteur par le Saint-Siège. Mais la discrétion leur interdisait de parler dans leur correspondance d'une affaire qui ne les regardait pas. On les priait d'évangéliser les détenus; il y avait là des âmes à sauver, ils acceptèrent.

Malheureusement ils sont également sobres de détails sur leurs travaux. Nous savons seulement que tous les jours ils allaient dans les cachots. Or ces cachots étaient nombreux et remplis[2]. Ils catéchisaient, ils donnaient des Exercices ce que les prisonniers pouvaient porter, et plusieurs déclarèrent à Xavier que ces enseignements étaient pour eux absolument nouveaux. Il fallait les encourager, élever leurs esprits aigris ou irrités au-dessus des passions humaines, leur faire voir, jusque dans leur lamentable situation, la miséricorde divine qui voulait leur salut éternel. Une fois au moins, François et Simon eurent

1. Sur toute cette affaire, *Cartas de San Ignacio*, t. I, p. 496 et suiv. — Hercolano de Carvalho e Araujo, *Da Origem e estabelecimento da Inquisição em Portugal*, Lisbonne, 1854-59, 3 in-8° (nettement hostile à l'Inquisition).

2. Hercolano, t. III, p. 173. Les années 1540-1546 auraient été particulièrement rigoureuses, à en juger par la quantité de pièces conservées aux archives de la *Torre del Tombo* (t. II, p. 303). Or c'est le moment où le conflit avec Rome fut le plus aigu.

à conduire des condamnés jusqu'au bûcher[1]. A ces quelques traits se réduit ce que nous savons de leur ministère.

On se demandera quel souvenir notre saint conserva de l'Inquisition portugaise et de ses rigueurs. Catholique, et catholique espagnol, sans aucune des timidités libérales que nous connaissons, il n'avait pas contre l'institution même d'objection de principe. Il n'en avait pas davantage contre l'alliance de l'Eglise et de l'Etat dans la défense de la foi et la répression de certains crimes. Son père Ignace avait eu plus d'une fois affaire avec le Saint-Office; il en avait même connu les cachots en Espagne. Il ne lui en gardait pas rancune cependant, et déclarait très net avoir pleine confiance en l'équité des juges[2]. Il en fut de même pour Xavier. Bientôt, en Orient, il se retrouvera en face des « nouveaux chrétiens » judaïsants. Il constatera le danger, et il en appellera à la vigilance inquisitoriale[3]. C'est à l'Inquisition encore qu'il songera pour réprimer les abus de pouvoir de certains officiers coloniaux[4]. Or Xavier, quelque ardente que fût sa foi, n'avait rien d'un fanatique. Il est donc à croire que, dans le Saint-Office de Lisbonne, tel qu'il le vit fonctionner en 1540, il ne découvrit pas les mystères d'iniquité dont on nous rebat les oreilles.

II. — *Les recrues.*

Il y avait déja quatre ou cinq mois que les deux Pères travaillaient sous les yeux de Jean III, quand une grande joie leur vint de Rome. Depuis quelque temps ils attendaient la sentence définitive du Souverain Pontife sur leur chère Compagnie. « Dès que le bref sera rédigé, écrivait Xavier le 26 juillet, envoyez-nous-en copie; le roi qui nous aime veut le voir[5]. » L'affaire n'allait pas sans difficultés. L'on était très hostile dans le Sacré Collège à la création d'ordres religieux nouveaux. Par ses agents, le roi de Portugal pressait la conclusion; Ignace

1. *Mon. Xav.*, p. 227, 232.
2. *Ep. S. Ign.*, t. I, p. 216, 227
3. *Mon. Xav.*, p. 422.
4. *Mon. Xav.*, p. 380.
5. *Mon. Xav.*, p. 220.

faisait prier. Il avait promis trois mille messes d'actions de grâces. Tout à coup, sans cause apparente, un revirement se fit dans l'âme du plus opposant des cardinaux, Guidiccioni. Il consentait à lire le projet qu'on lui soumettait et se déclarait vaincu. Le 27 septembre 1540, par la bulle *Regimini militantis ecclesiae*, Paul III érigeait la Compagnie en ordre religieux[1].

Ce que dut être la joie de notre saint à cette nouvelle, on l'entrevoit par sa correspondance : « Les messes dites par nous pour le cardinal Guidiccioni depuis notre départ, s'élèvent au chiffre de 250. Plaise à Dieu Notre-Seigneur qu'aux Indes, nous nous acquittions du reste. Pour moi, je pense à une chose, c'est que, étant donné la grande consolation que j'ai eue à dire la messe pour ce Seigneur Révérendissime, il gardera, tous les jours que j'ai à vivre, une part dans mes intentions[2]. »

Cette solennelle approbation de la Compagnie eut sa conséquence immédiate. Les candidats commencèrent à se présenter. A Lisbonne, beaucoup s'offraient pour suivre les deux Pères jusque dans les Indes ; d'anciens étudiants de Paris qui les avaient connus à l'université, deux prêtres, un médecin « qui s'offrait à exercer son art pour le seul amour de Dieu », et beaucoup d'autres. « Mais, disait Xavier, nous avons soin de n'accepter que des personnes... non seulement dégagées de toute avarice, mais si bien au-dessus de tout soupçon que l'on voie que c'est le spirituel que nous cherchons et non le temporel... Si nous arrivions, disait-il encore, à être une douzaine de prêtres ayant même volonté et mêmes desseins, nous ferions beaucoup[3]. »

Parmi ces recrues de la première heure, un seul suivra François jusqu'aux Indes, un jeune laïque, reçu comme novice par Simon Rodriguez avant l'arrivée de Xavier[4]. Ce n'était point un sujet brillant, tant s'en faut. Il avait fait quelques études universitaires à Paris[5]. Notre saint, qui semble n'avoir été pour rien dans son enrôlement provisoire, écrivait à la veille

1. Astrain, p. 97 ; Fouqueray, p. 75 et suiv.
2. *Mon. Xav.*, p. 245.
3. *Ibid.*, p. 217, 231, 232 ; Polanco, t. I, p. 95.
4. Cros, *Vie*, I, p. 162.
5. *Mon. Xav.*, p. 231.

même du voyage : « Mansilhas[1] n'est pas dans les ordres,... on pourra l'ordonner là-bas, j'espère. Le brave homme a du zèle ; il est bon et simple, mais peu instruit. Si don Paul de Camerino ne partage pas avec lui le surplus de son savoir, nous aurons peine à le pousser aux ordres. Si par aventure on fait quelques difficultés, il désire fort que vous lui obteniez d'être ordonné... *ad titulum volontariae paupertatis et sufficientissimae simplicitatis*[2]. Il a en effet assez de bonté et de sainte simplicité pour suppléer à ce qui lui manque de doctrine. Que n'a-t-il fréquenté Bobadilla, un peu plus que Caceres[3], il en aurait tiré profit et nous serions moins embarrassés[4]. »

Ce que Xavier appelait charitablement « une très suffisante simplicité » était, à en croire quelques autres, une ignorance vraiment excessive[5]. Mais le candidat avait de sérieuses qualités : on pourrait l'instruire. Et puis, à Rome, les Pères n'avaient-ils pas admis en principe que, chez les infidèles, des prêtres sans beaucoup de doctrine pouvaient rendre de vrais services ? Ce serait le cas pour Mansilhas, et il fut réglé qu'il partirait pour les Indes.

D'autres s'offraient aussi, qu'il était impossible malheureusement d'accueillir. Depuis un an, à l'université de Coïmbre enseignait le cousin de François, le *Doctor Navarrus*, cédé en bonne forme à Jean III par Charles-Quint. Sachant la présence à Lisbonne de son parent, il eût voulu se renseigner sur cette Compagnie nouvelle, dont on parlait beaucoup et en sens divers. Il lui écrivit par trois fois pour l'attirer près de lui. Il recourut même au roi. Mais Xavier avait trop à faire pour s'absenter de Lisbonne. Il s'ensuivit une petite correspondance. S'il est vrai qu'autrefois le canoniste s'était fait le maître de son jeune cousin, les rôles sont maintenant changés. C'est François qui conseille et dirige[6].

Au docteur, assez peu content de sa situation et surchargé de

1. On trouve encore orthographié Mansilla, Mansillas, Mansilia, Mancias, Mançilhas, etc.

2. « A titre de pauvreté volontaire et de très suffisante simplicité. »

3. Saint Ignace eut deux compagnons de ce nom, l'un en Espagne, l'autre à Paris. Il s'agit ici du second. Ni l'un ni l'autre ne persévérèrent (ASTRAIN, t. I, p. 65, 66, 81).

4. *Mon. Xav.*, p. 244.

5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 14.

6. *Mon. Xav.*, Ep. 5 et 8.

travail, il rappelle le bien qu'il peut faire en distribuant la science sacrée, la récompense qu'il en recevra dans l'autre vie, l'occasion qui lui est donnée d'expier ses fautes passées et de travailler à la gloire de Dieu. « Nous en reparlerons, ajoute-t-il, quand nous nous reverrons, et ce sera quand nous y penserons le moins[1]. » Les deux cousins cependant ne devaient pas se revoir. Mais le docteur avait rêvé mieux qu'une visite de quelques jours. Pieux et ardent, il eût voulu suivre le missionnaire aux Indes. « Il y a longtemps, nous raconte-t-il lui-même, que j'y eusse fini ma vie, si lui, à son départ, n'avait jugé que, vu mon âge avancé (48 ans), je ne pouvais me faire aux labeurs de l'apostolat. Et il m'écrivait de supporter patiemment l'absence sur terre, dans l'espoir de nous retrouver au ciel[2]. »

III. — *Le nonce apostolique.*

Les Indes, les infidèles à convertir, voilà donc ce qui attirait les candidats à la Compagnie. Déjà les Pères avaient pu s'essayer modestement à leur futur apostolat. Deux juifs d'Afrique leur avaient été confiés, parmi lesquels un rabbin, grand docteur en hébreu et en chaldéen[3].

Peut-être encore leur fut-il donné de voir de près quelques-uns de ces Asiatiques vers qui le pape les envoyait. Ils ne manquaient pas à Lisbonne, ville cosmopolite. L'esclavage, le commerce, la politique y amenaient des représentants d'un peu toutes les races. Des ambassadeurs indiens, cinghalais, congolais, y venaient plaider la cause de leurs princes et s'en retournaient baptisés. Ou bien les missionnaires faisaient un choix parmi leurs néophytes, et envoyaient à Lisbonne les plus intelligents, comptant les voir revenir un jour instruits et ordonnés prêtres. Dès 1518, Léon X avait donné à ce sujet toutes facilités[4]. La maison Saint-Éloi était consacrée à cette œuvre[5]. Et, justement, quelques mois avant l'arrivée de François à Lisbonne,

1. *Ibid.*, p. 235.
2. *Œuvres*, t. III, p. 224. A.
3. *Mon. Xav.*, p. 228.
4. Bulle *Exponi Nobis*, 12 juin 1518 (*Bullarium Patronatus*, t. I, p. 121).
5. Nazareth, *Mitras Lusitanas*, t. I, p. 15.

venait d'en repartir pour le Congo un évêque nègre[1]. Saint François Xavier put voir d'autres noirs africains que l'on préparait au sacerdoce. Plus intéressants pour lui étaient quatre Indiens, « fils de prince », disait-on, venus dans le même but du Malabar et du cap Comorin[2]. Une très curieuse cérémonie venait d'avoir lieu à Lisbonne. Un roi de Ceylan, ami des Portugais, voulant assurer à son petit-fils la possession de sa couronne, avait envoyé au roi Jean III la statue en or de son héritier; la statue avait été solennellement couronnée[3], et des Franciscains se préparaient à accompagner les ambassadeurs à leur retour[4].

Mais cet apostolat des Indiens, si longtemps souhaité, dont la pensée avait obsédé jusqu'à ses rêves, qu'il touchait presque de la main, Xavier allait-il l'obtenir? Voici en effet que le départ des deux missionnaires était mis en question. Fallait-il laisser partir des hommes qui faisaient tant de bien à Lisbonne?

Les uns, ceux-là surtout qui avaient été aux Indes, et avec eux deux évêques, jugeaient qu'en aucune façon les Pères ne devaient rester en Europe. A la condition d'éviter toute apparence d'intérêt temporel, ils feraient aux Indes des fruits merveilleux. C'était aussi l'avis du cardinal infant, don Henri : « On ne pouvait, disait-il, retenir ces Pères, sans troubler l'ordre de la Providence qui ne les avait amenés en Portugal qu'en vue des missions. » D'autres au contraire soutenaient que le royaume devait passer d'abord. On s'occuperait des pays infidèles quand la métropole chrétienne serait réformée. Ainsi pensait le confesseur du roi, et le roi lui-même[5].

Déjà l'affaire était à peu près décidée. L'avis du confesseur l'avait emporté. L'année 1540 n'était pas encore écoulée que le roi méditait, pour mieux fixer les Pères en Portugal, de leur fonder une maison à Lisbonne ou à Evora. De plus, songeant

1. Gams, *Series episcoporum*, p. 472. — Migne, *Dict. des Missions*, I, p. 1090.

2. *Vita de J. de Barros*, par M. Severim de Faria, p. xxi, dans les *Decadas* de Barros, Lisbonne, 1778, volume de l'index.

3. Do Couto, *Decadas*, D. V, l. 7, ch. 5, p. 112; cf. D. VI, l. IV, ch. 7, p. 321.

4. Ils partirent, dit Wadding (*Annales Minorum*, t. XVI, p. 461, ad annum 1540), avec le capitaine Diogo de Silveira. Or Diogo de Silveira partit en 1543 (Do Couto, D. V, l. IX, ch. 9, p. 359). A leur tête était le P. Jean de Villa de Conde.

5. *Mon. Xav.*, p. 216-217, 221; — Bartoli, *Asia*, l. I, n. 15.

toujours à faire prospérer sa chère université de Coïmbre, il voulait obtenir du Père Ignace qu'on lui confiât les jeunes étudiants de la Compagnie : il fonderait pour eux un collège. Déjà François écrivait à Rome qu'on voulût bien lui envoyer un plan d'études et de discipline. Il voulait savoir les intentions du saint fondateur sur la direction à donner aux « scholastiques », le règlement à leur imposer, *ut crescant magis in spiritu quam in litteris*[1], afin que, l'heure venue d'entretenir le roi de ce projet, on pût immédiatement satisfaire aux questions qu'il ne manquerait pas de faire. « Qu'on nous bâtisse ici un collège, conclut-il, nous n'y voyons aucune difficulté. Tout le monde est prêt à nous élever des maisons, s'il y a quelqu'un pour les remplir[2]. »

Cependant les brefs du pape, confiant aux deux Pères l'apostolat des Indes, étaient parvenus à Lisbonne. « A son cher fils François Xavier, membre de la Compagnie dite de Jésus, professeur en théologie », Paul III conférait le titre de nonce apostolique. Il lui accordait quelques pouvoirs pour absolution des cas réservés, commutation ou relèvement des vœux, proclamation d'indulgences, etc. D'autres brefs complétaient celui-là, et recommandaient les missionnaires à la bienveillance des « princes et seigneurs des îles de la mer Rouge, Persique et Océanique » et tout particulièrement à « David roi d'Ethiopie »[3]. Saint François Xavier s'en allait donc en Orient, muni d'un titre officiel, représentant autorisé du Souverain Pontife auprès des princes, prélats, magistrats d'outre-mer.

Mais les dispositions pontificales n'allaient-elles pas être contrariées? Saint Ignace fut informé de ce qui se passait, et des difficultés inattendues qui naissaient de la vertu même de ses

1. « Pour qu'ils croissent plus en vertu qu'en savoir. »

2. *Mon. Xav.*, p. 221.

3. Les *Mon. Xav.* (II, p. 119-133) donnent six pièces. 1° Bref adressé aux deux Pères leur conférant le titre de nonce, 27 juillet 1540. 2° Bref leur accordant diverses faveurs, 2 août. 3° et 4° Lettres de recommandation au roi d'Ethiopie et autres princes d'Orient, 4 octobre. Ces quatre documents sont en minute aux archives du Vatican. Il y a encore deux brefs, non datés, l'un adressé au seul Xavier « professeur en théologie » et le constituant nonce apostolique, l'autre lui accordant divers privilèges, dont les copies se trouvent à la bibliothèque des Bollandistes.

enfants. Ce n'était point à lui de trancher. Paul III consulté s'en remit au roi, qui avait eu l'initiative de toute cette affaire. Ignace transmit à Lisbonne l'avis du pape, et enjoignit aux Pères de se tenir entièrement à la disposition du prince. Mais il se permit de suggérer une solution pratique : garder Simon Rodriguez en Portugal et envoyer François aux Indes. Ce partage répondait à tout. L'un se consacrait aux infidèles, but premier de sa venue en Portugal, l'autre restait pour établir la Compagnie dans le royaume. Jean III avait en trop haute estime la sagesse du Père Ignace pour ne pas entrer dans ses vues[1]. En conséquence il fut réglé que Xavier partirait avec Paul de Camérino et Mansilhas. Rodriguez resterait avec deux prêtres récemment admis dans la Compagnie.

IV. — *Le départ.*

Le départ de saint François Xavier dut être définitivement décidé dans les premiers mois de 1541. Or c'était en mars, ou au plus tard au début d'avril, que mettait à la voile ce que nous pourrions appeler la « malle des Indes » ; les Portugais disaient « les vaisseaux du roi ». Il ne restait donc plus qu'à faire les préparatifs du voyage. Pour Xavier ils furent des plus sommaires.

C'était l'usage, quand on voyageait aux frais de l'Etat, de remettre à l'administration une liste des objets dont on aurait besoin. Sur l'ordre du roi, don Antoine de Ataïde, comte de Castanheira, demanda au saint la liste en question. Tout ce que le comte put obtenir fut que le Père acceptât pour lui et ses compagnons une soutane de laine grossière afin de se protéger contre les froids du cap de Bonne-Espérance, et quelques livres pieux qu'on ne trouverait pas dans l'Inde. Il ne voulut aucune provision de bouche. Encore moins accepta-t-il un serviteur que lui offrit don Antoine. « Il le faut pour votre dignité, disait le comte ; vous ne pouvez pas laver votre linge ni vous occuper du pot-au-feu. » A cela, d'un air modeste et grave, François répondit : « Señor, cette jalousie d'une prétendue dignité, ce zèle pour accomplir

1. Polanco, t. I, p. 94.

de prétendus devoirs, a mis la chrétienté dans le déplorable état où nous la voyons. Pour moi, j'entends laver mon linge, m'occuper du pot-au-feu et servir encore les autres; à quoi j'espère ne perdre aucune autorité. » Et don Antoine, qui racontait cette conversation, ajoutait : « Autant j'avais de mal à empêcher les autres de prendre plus qu'il ne leur était dû, autant j'ai dû lutter pour forcer le Père Maître François à accepter du roi quelque bagatelle[1]. »

« Mon frère Maître François, écrira bientôt Rodriguez, est parti... avec toutes les faveurs du roi, très libéralement fourni de tout pour le voyage, beaucoup plus même qu'il n'eût voulu. Mais ainsi le voulait le roi à qui nous devons obéissance[2]. »

Sur le point de quitter l'Europe, et, selon toute apparence, pour n'y jamais revenir, Xavier, une fois encore, se retourna vers ses frères de Rome. C'était le 18 mars; il se croyait à la veille de mettre à la voile. Deux lettres allèrent porter à Ignace et à Codure, à Le Jay et à Lainez les adieux de l'apôtre, et leur demander des nouvelles[3].

Tout l'intéresse de ce qui se passe là-bas, et la maison qu'Ignace venait de louer[4]; et les amis de la Compagnie qui devraient bien, maintenant qu'elle est approuvée, venir chercher dans son sein la paix qu'ils réclament; et le médecin de la maison, le « Señor Doctor Lopez » lequel, dit-il, a une raison particulière de ne pas s'éloigner de nous. C'est que, du jour où il ne soignerait plus l'estomac du Père Ignace, il perdrait du coup son don de guérisseur[5]. Et Xavier conclut: « Quand vous nous écrirez aux Indes, parlez-nous de tous *nominatim*. Ce ne sera qu'une fois par an ; faites-le donc au long et au large. Il nous en faut de quoi lire pendant huit jours. Nous en ferons autant pour vous[6]. »

1. P. Sébastien Gonçalvez, cité dans Cros *Vie*, t. I, p. 188. *M. Xav.*, II, 83.
2. *Epist. P. Broeti... Rodericii*, p. 521 (15 mai 1541).
3. *Mon. Xav.*, Ep. 9 et 10.
4. Le Père Pierre Codacio, curé de l'église N.-D. de la Strata, en entrant dans la Compagnie, avait obtenu de Paul III que son église fût donnée à saint Ignace, et la paroisse transférée à une chapelle voisine (18 nov. 1540). Le 1er février 1541, le saint loua en face une maison. Le 24 juin, la cession fut ratifiée par une bulle. En 1542, les Pères prirent possession du sanctuaire et commencèrent à bâtir autour un couvent qui fut l'origine du *Gésu* actuel. Ils s'y installèrent le 22 août 1544.
5. *Mon. Xav.*, p. 245, 246.
6. P. 247.

La lettre à saint Ignace et au P. Codure se terminait ainsi: « En finissant, je prie Notre-Seigneur qu'il nous donne la grâce de nous revoir et de nous retrouver corporellement dans l'autre vie. Car, pour ce qui est de la vie présente, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Il y a loin de Rome aux Indes; et puis la *messis* est vaste, et il n'est pas nécessaire d'aller chercher ailleurs du travail. Mais, celui qui le premier entrera dans l'autre vie, et là, *non invenerit fratrem quem in Domino diligit*, que celui-là prie le Christ Notre-Seigneur de nous donner à tous la grâce de nous retrouver dans la gloire[1]. »

Le premier qui devait entrer au ciel, et là ne pas « encore trouver de ces frères qu'il aime dans le Seigneur », fut précisément l'un des destinataires de ce suprême adieu, le P. Jean Codure[2].

Xavier ne demandait pas que des nouvelles ; il voulait des conseils. Humblement il s'adressait à son Père Ignace pour être éclairé : « Par l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur, je vous en prie, au prochain mois de mars, quand la flotte partira de Portugal pour les Indes, écrivez-nous longuement ce que vous pensez de la conduite à tenir au milieu des infidèles. Sans doute, l'expérience nous instruira en partie ; mais nous espérons que Dieu Notre-Seigneur voudra bien nous donner par votre intermédiaire la grâce de savoir ce que nous devons faire, comme, si souvent déjà, il nous l'a donnée. Nous craignons en effet qu'il ne nous arrive ce qui est arrivé à beaucoup. Par négligence ou mauvais vouloir, ils n'ont pas voulu s'informer auprès des autres ; et Dieu Notre-Seigneur leur a refusé ce dont ils avaient besoin. Il nous le donnerait, si, humiliant notre entendement, nous demandions aide et conseil, surtout à ceux qu'il a plu à Sa Divine Majesté d'établir comme médiateurs entre elle et nous, pour nous faire savoir comment elle doit être servie. *Rogamus vos, Patres, et obsecramus iterum atque iterum in Domino per illam nostram in Christo Jesu conjunctissimam amicitiam*[3], écrivez-nous votre avis sur le moyen de mieux servir le Seigneur, sur ce que nous devons faire, puisque nous désirons

1. *Mon. Xav.*, p. 241.

2. Codure mourut quatre mois après, 29 août 1541, au moment où il allait partir en mission pour l'Irlande. POLANCO, t. I, 92.

3. « Nous vous en prions, Pères, nous vous en supplions encore et encore dans le Seigneur par cette amitié très étroite qui nous unit dans le Christ Jésus... »

tant que, par vous, nous soit manifestée la volonté de Jésus-Christ. Et puis, dans vos prières, *ultra solitam memoriam*[1], nous voudrions avoir un souvenir plus particulier. Notre longue navigation, nos relations avec les païens, notre peu de savoir, tout cela exige un secours plus qu'ordinaire[2]. »

Dans son audience de congé, François s'entretint longuement avec le roi de la conversion des Indiens. Jean III lui demanda des mémoires détaillés sur l'état de la religion en Orient et les moyens pratiques d'y propager la foi. « Il le pria, dit Texeira, de visiter toutes les stations qui dépendaient de la couronne et d'y prendre les mesures nécessaires pour le progrès de la religion. » Nous devrons nous souvenir de ce mandat royal, quand nous entendrons les historiens lui reprocher ses nombreux déplacements. Plus que jamais, le prince semblait soucieux de son devoir et de sa terrible responsabilité devant Dieu. « Il s'attriste beaucoup, écrivait le missionnaire à ses frères de Rome, de la misère où vivent ces peuples; il voudrait empêcher que le Créateur et Rédempteur de ces âmes fût perpétuellement offensé par des êtres créés à son image et rachetés si cher. Tel est le zèle de Son Altesse pour l'honneur du Christ Notre-Seigneur et le salut du prochain, que vraiment nous devons rendre à Dieu d'infinies actions de grâces pour avoir trouvé un roi si pieusement pénétré des choses de Dieu. Je ne l'aurais jamais cru, si je n'en avais été le témoin. Plaise à Dieu Notre-Seigneur prolonger sa vie pendant de longues années, puisqu'il l'emploie si bien et qu'il est si *utilis et necessarius populo suo*[4]. »

Tout était prêt pour le départ. Les chargements étaient achevés. La flotte emmenait le nouveau gouverneur des Indes,

1. « Sans parler du souvenir ordinaire. »
2. *Mon. Xav.*, p. 239.
3. *M. Xav.* II, p. 836.
4. « Utile et nécessaire à son peuple »; allusion aux paroles de saint Martin mourant. — *Mon. Xav.*, p. 240. Cette lettre est du 18 mars. L'audience dont il est fait mention est donc un peu antérieure.

Dans la suite, à l'exemple de saint François Xavier, aucun missionnaire ne partit pour les Indes sans avoir demandé une entrevue au roi. C'était bien le moins, puisqu'il allait faire le voyage aux frais de la couronne; et que désormais, toute sa vie durant, le trésor se chargerait de son entretien. Bertrand, *La Mission du Maduré*, t. IV, p. 378.

don Martin Alphonse de Sousa. On n'attendait que le bon vent. En temps normal, les navires mettaient à la voile vers le milieu de mars. Quinze jours ou trois semaines de retard risquaient de jeter le désarroi dans l'expédition. Or, cette année-là, le mauvais temps se prolongea outre mesure. Au premier avril, on était encore bloqué dans l'embouchure du Tage.

Le départ annuel de la flotte avait quelque chose de solennel et de poignant. Celui de nos grands transports actuels, fréquent, régulier, n'en peut donner l'idée. Les partants avaient tant de chances alors de ne s'embarquer que pour aller à la mort! Aussi toutes les semaines, en certains couvents, l'on chantait la messe des anges *pro navigantibus*[1]. La plage de Restella, où se faisait le chargement, aurait dû, disait-on, s'appeler la plage des larmes. Plus d'un se préparait au voyage comme au passage suprême, se confessait, dressait son testament. Les prêtres avaient pouvoir d'absoudre des cas réservés. Depuis le jour où Gama, s'aventurant vers l'inconnu, avait fait, en une petite chapelle dédiée à Marie, sa dernière veillée de prières, il était de tradition, chez les passagers, de se réunir dans le sanctuaire de Notre-Dame de Nazareth, au faubourg de Belen, en aval de Lisbonne. Or, cette année-là, il y avait une raison de plus pour se presser nombreux dans la chapelle. Paul III, le 27 février 1540, avait accordé la grâce du jubilé aux garnisons destinées aux forteresses des Indes, ainsi qu'aux fidèles qui prieraient Dieu pour le succès des armes portugaises, et c'était la première fois qu'on allait pouvoir profiter de cette faveur[2].

Peut-être y eut-il alors une sorte de mission dont notre saint profita pour aider les passagers à mettre ordre aux affaires de leur âme.

Enfin le moment vint de mettre à la voile. Une foule était accourue pour saluer le voyageur. Une tradition locale[3] dit que les religieux du couvent voisin de Belen apportèrent une chaire mobile. Xavier prêcha. Pour la dernière fois, sa parole d'apôtre

1. *Boletim da Soc. de Geogr.*, Lisbonne, 1897, p. 701,

2. *Corpo diplomatico Portug.*, t. IV, p. 255 (Nazareth, p. 23). Concédée le 27 février, la bulle ne dut pas arriver à temps pour le départ de mars 154*.

3. Cros, t. I, p. 190.

se fit entendre sur le sol d'Europe. Puis, avec ses deux compagnons[4], il s'embarqua. On était au 7 avril 1541, anniversaire de sa naissance. Il avait trente-cinq ans[5].

A cette heure suprême, une consolation devait manquer à notre voyageur. Alors que le départ n'était plus qu'une affaire de quelques jours, le 4 avril 1541, saint Ignace avait réuni à Rome ceux de ses premiers compagnons qui étaient disponibles. Cinq seulement purent répondre à son appel, Lainez, Le Jay, Broët, Codure et Salmeron. Les autres étaient trop loin et trop absorbés par le travail. Il s'agissait, puisque la Compagnie était reconnue ordre religieux, de lui donner un supérieur général. On pria pendant trois jours, puis, à l'heure même où Xavier quittait Lisbonne, on dépouilla les votes. Les Pères absents, sauf Bobadilla, avaient laissé ou envoyé leur suffrage par écrit. Lainez produisit celui de Xavier; il était ainsi conçu : « Moi, François, n'étant mû par aucune considération humaine, n'écoutant que ma conscience, je dis et déclare qu'à mon avis, il faut élire pour chef de notre Compagnie, à qui nous devrons tous obéissance, notre ancien maître et vrai père don Ignace. Après nous avoir tous rassemblés, non sans de grandes fatigues, il saura mieux qu'un autre nous garder, nous gouverner et nous diriger sans cesse vers une perfection plus haute parce qu'il a de nous une connaissance plus intime. Et, après sa mort (je parle selon les sentiments profonds de mon âme, comme si je devais mourir à cette heure même) je juge que

4. Valignano (*Mon. Xav.*, p. 14) ajoute à Mansilhas et à Paul de Camerino un frère coadjuteur qu'il ne nomme pas. Il s'appelait Didace Rodriguez. Xavier n'en parle jamais. Aurait-il été arrêté au dernier moment? Aurait-il fait défection? Cros, t. I. p. 481, 487.

5. Autre tradition recueillie par le P. Sébastien Gonçalvez (Cros t. I. p. 190; cf. Sousa, *Oriente Conquistado*, t. I, p. 14) mais ignorée par Tursellini, Lucena, Bartoli. Pendant que le saint disait la messe dans la chapelle de N.-D. de Nazareth, à quelques pas de là, deux gentilshommes vidaient une querelle les armes à la main. L'un d'eux tomba mortellement blessé. Les témoins coururent chercher un prêtre. François, sa messe achevée, se rendit près du mourant et le confessa. Quand il fallut obtenir un acte de pardon pour le meurtrier, le malheureux refusa. « Plutôt l'enfer », disait-il. — « Mais, dit alors le saint, si Dieu vous accordait la vie, pardonneriez-vous? » Le jeune homme, à cette question, resta comme interdit. Enfin il répondit qu'il pardonnerait si Dieu lui rendait la vie. François se mit à prier, demandant à Dieu de sauver le corps pour que l'âme fut sauvée du même coup. Se sentant exaucé, il déclara que le mourant survivrait. Tel fut son air d'autorité que celui-ci, subjugué, pardonna ; et il guérit comme le saint l'avait promis.

le Père Pierre Le Fèvre doit prendre sa place ; et en cela, Dieu m'est témoin que je parle uniquement selon ma pensée. En foi de quoi, je signe de ma propre main. Fait à Rome, le 15 mars de l'an 1540. François[1]. »

A l'unanimité, Ignace était élu. Plusieurs autres, comme Xavier, avaient aussi donné leur suffrage hypothétique à Le Fèvre. Lui, Le Fèvre disait : « Je vote tout d'abord pour Ignace, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il venait à mourir, pour Maître François[2]. »

Le vendredi 22 avril, à Saint-Paul-hors-les-Murs, les cinq Pères présents à Rome faisaient leur profession entre les mains de saint Ignace. François était encore en pleine mer; mais, en son nom, Lainez put encore lire la déclaration suivante : « Lorsque la Compagnie assemblée aura élu son supérieur, moi, François, je promets aujourd'hui, pour ce temps-là, perpétuelle obéissance, pauvreté et chasteté. Et ainsi, mon bien cher Père en Jésus-Christ, Laynez, je vous prie, par le service de Dieu Notre-Seigneur, en mon absence, veuillez offrir de ma part toute ma volonté, avec mes trois vœux de religion, au supérieur que vous et les autres aurez choisi. Et, de ce jour, comme du jour de son élection, je promets d'être fidèle à ces vœux. En témoignage de quoi, j'ai rédigé cette déclaration signée de ma main. — Ecrit à Rome l'an 1540, le 15 mars. François[3]. »

Le missionnaire attendra longtemps, plus de deux années, avant que des lettres de Rome lui annoncent que le supérieur de la Compagnie était élu et que c'était son Père Ignace[4]. Alors seulement, en décembre 1543 ou janvier 1544, lui aussi fera sa profession entre les mains de l'évêque, le Franciscain Jean d'Albuquerque[5].

1. *Mon. Xav.*, p. 812.
2. *Constitut.*, 1892, p. 313.
3. *Mon. Xav.*, p. 812.
4. *Ibid.*, p. 279. Le 15 janvier 1544 il annonce qu'il a reçu deux mois auparavant les premières lettres qui lui soient venues de Rome.
5. Cros *Vie*, p. 246, note.

CHAPITRE III

DE LISBONNE A GOA
(7 avril 1541-6 mai 1542)

I. — *En mer.*

Saint François Xavier écrivait de Mozambique, le 1er janvier 1542 :

« Nous sommes partis le 7 avril 1541. J'ai eu le mal de mer pendant deux mois. Nous avons beaucoup souffert durant 40 jours le long des côtes de Guinée, à cause de calmes prolongés et parce que le temps nous fut contraire. Enfin Dieu Notre-Seigneur nous a accordé la grâce d'arriver à une île, où nous sommes encore. »

Un peu plus tard, il ajoutait : « Nous sommes arrivés dans l'Inde le 6 mai 1542. Nous avons donc mis un an et plus à venir du Portugal aux Indes, voyage qui, pour l'ordinaire, se fait en six mois. Sur le navire, tant qu'a duré la traversée, nous nous sommes bien portés. Nous étions tous dans le vaisseau du Señor Gouverneur ; il nous a fort bien traités. Pendant tout ce temps, les confessions ne nous ont pas manqué, tant des malades que des passagers en santé. Les dimanches je prêchais. Loué soit Dieu Notre-Seigneur pour la faveur qu'il m'a accordée, tandis que je naviguais par le royaume des poissons, d'avoir à qui prêcher sa parole et à qui administrer le sacrement de pénitence lequel n'est pas là moins nécessaire que sur terre[1]. »

Essayons de compléter ce récit trop sommaire.

1. *Mon. Xav.*, p. 247, 250.

La flotte des Indes comptait cette année-là cinq vaisseaux. Les trois missionnaires montèrent sur la capitane le *Santiago*, qui emmenait aux Indes un nouveau gouverneur général, don Martin Alphonse de Sousa[1]. Ces navires appartenaient au type des *caraques*, gros bâtiments de transport, lourds et courts, mauvais manœuvriers, résistant mal au mauvais temps. Il s'en perdait un sur dix[2].

Lorsque tout marchait à souhait, la flotte sortait du Tage dans le courant de mars. Vers la Saint-Jacques de juillet, elle doublait le cap de Bonne-Espérance, et peu après relâchait à Mozambique. Elle pouvait être à Goa vers la fin d'août. La traversée avait duré de cinq à six mois. Si l'on hésitait à s'aventurer dans le canal de Mozambique, on tirait droit aux Indes par le large de Madagascar, et l'on abordait à Cochin en octobre ou novembre, avec un retard de deux mois, sans avoir touché terre une seule fois depuis Lisbonne. Si le départ n'avait lieu qu'en avril, il fallait se résigner à une traversée pénible, à un hivernage dans l'île de Mozambique et à un voyage d'un an et plus. Ce fut le cas en 1541[3].

La flotte avait appareillé le 7 avril, et mis le cap sur Madère. Tout de suite, les souffrances physiques commencèrent. On était dans la « mer des cavales ». Les grandes vagues bondissantes donnaient l'idée d'immenses troupeaux de poulains lâchés à travers champs[4]. Bien peu échappaient au mal de mer, et l'on imagine ce que devenait le tillac et les entreponts encombrés par des centaines de passagers.

La plupart, pauvres gens, étaient partis insouciants, comme pour une promenade au delà du Tage, « ayant pour tout bagage, une chemise, deux pains et une boîte de cotignac[5] ». Le roi ne faisait-il pas les frais de la nourriture ? Population bigarrée : équipage portugais et nègre, gros et petits marchands, soldats et *fidalgos* allant faire fortune, gens de sac et

1. Do Couto, Dec. V, l. VIII, ch. 1; Correa, *Lendas*, t. IV, p. 111. Louis de Souza, *Annaes de el rei João III*, Lisboa, 1844, in 4°, p. 320. — Sur le *San Pedro* se trouvait don Alvaro de Ataïde, fils du grand amirante Vasco de Gama. Nous le retrouverons à Malacca, aux derniers chapitres de cet histoire.

2. Whiteway, p. 42. — Pyrard de Laval, P. II, ch. 3.

3. Bartoli, l. I, n. 18.

4. Jurien de la Gravière, *Les marins des XV^e et XVI^e siècles*, t. I, p. 41.

5. Valignano, p. 43.

de corde dont le Portugal se débarrassait en les envoyant dans les stations fiévreuses de Mozambique et de Malacca, pauvres laboureurs et ouvriers sans travail, enrôlés par la *Casa da India oriental*, fascinés par la perspective d'être nourris pendant le voyage, d'autant plus faciles à séduire que, s'il était aisé d'aller aux Indes, il l'était un peu moins d'en revenir pour en donner des nouvelles. Un seul voyage avait dégoûté de la mer et la couronne ne se chargeait point des frais de retour. Aussi les pauvres, arrivés là-bas, y restaient[1]. Le navire devenait vite une sorte d'enfer, où l'on se disputait à coups de couteau un verre d'eau ou un pied d'ombre.

Comment rester indifférent à ce spectacle ? Xavier avait le mal de mer, il l'eut pendant deux mois, mais il sut réagir. Il se mit au service des malades. Il avait, comme un officier, sa cabine ; il en fit une infirmerie. Toute la traversée, il eut pour couchette un rouleau de cordages sur le pont. Il refusa de prendre place, pour les repas, au carré des officiers, près du gouverneur. On lui réserva sa part des mets servis à l'état-major : elle passa toute aux malades. Il lui suffisait, à lui, d'un peu de pain et d'eau. Déjà il s'était interdit l'usage du vin. « Un prêtre, disait-il, ne devrait boire que de l'eau : ce breuvage du moins n'excite pas les mauvaises passions, ne délie pas la langue, et ne fait pas découvrir ce qui doit rester caché[2]. » Ainsi, chichement nourri, pauvrement vêtu, misérablement couché, il vivait en tout comme un homme du peuple. Mais aussi, gai toujours, d'humeur facile, sachant se relâcher de son austérité pour faire plaisir, causant avec tout le monde. Il soignait les malades, lavait leur linge, leur rendait tous les services les plus rebutants ; et, en fait de malpropreté, le pont du navire valait tous les hôpitaux du monde. Sauf le temps qu'il réservait à Dieu, et pendant lequel il s'enfermait, il ne s'appartenait plus.

Il eut vite la réputation d'un saint, et il en eut l'autorité. Ceux-là qui, l'âme chargée de fautes, eussent fui le prêtre comme un remords, se laissaient approcher. Le blasphème, ce

1. Pyrard, *loc. cit.*

2. Valignano, p. 16. — Le P. Texeira, dans ses notes sur Ribadeneira, observe qu'à la fin de sa vie, Xavier, qui savait ne rien exagérer, suivait la règle donnée par N.-S. : « Manducate quae apponuntur vobis. » (Lettre au P. Ribadeneira, 8 déc. 1854. *Arch. di Stato*, Rome. *Cens. Libr.*, t. I, fol. 23, v. *Mon. Xav.*, p. 804.)

blasphème emporté et furieux des gens du Midi, disparut. Les ennemis se réconcilièrent. Les jeux de hasard furent supprimés. Au lieu d'être une Sodome, le vaisseau devint comme une paroisse flottante, organisée, pieuse, retenue. Les chansons trop souvent obscènes, par lesquelles les passagers essayaient de tromper leur ennui, furent remplacées par des cantiques. Un siècle après, on les chantait encore sur la flotte des Indes[1].

Après avoir doublé Madère, pour éviter les calmes des Canaries, les flottes filaient à l'ouest, au large de Palma, puis descendaient sur le cap Vert et la Sierra Leone. Elles entraient dans les eaux de la Guinée et sous les feux de la zone torride. C'est où la navigation devenait absolument intolérable.

Les marins ignoraient alors les lois fixes qui règlent les changements atmosphériques en ces parages. Pour un peu de retard, on allait infailliblement donner dans ce qu'on appelait alors les *calmes*, — nos matelots disent « le pot au noir ». Ce fut le cas en 1541. Ce que put être alors le pont du *Santiago*, nous pouvons l'imaginer par des récits à peu près contemporains.

Pas un souffle, ou bien des sautes de vent continuelles ballottant le navire de droite et de gauche sans le faire avancer. Un ciel chargé de gros nuages opaques fondant en avalanches soudaines et chaudes. Pour atmosphère, une étuve. L'eau distribuée aux passagers si fétide, si grouillante de gros vers, qu'il faut chercher un coin obscur pour boire sans voir ce qu'on absorbe. Les vêtements pourris tombant en lambeaux. Les passagers vivant dans leurs ordures, et, faute de pouvoir changer d'habits, ayant bientôt le corps couvert de pustules. Cris, gémissements, malédictions. Enfin, presque à coup sûr, l'épidémie, une effroyable mortalité. Le danger était tel qu'on manquait rarement d'emporter dans son bagage un drap ou un sac pour servir de suaire[2].

Or la flotte, cette année-là, resta quarante jours sans pouvoir sortir des calmes, et nous devinons à quoi dut s'exercer la charité du saint dans cet air étouffant et nauséabond. Depuis bien des années, disait-on, la caraque n'avait fait traversée

1. Sousa, *Oriente*, t. I, p. 16.
2. Jean Mocquet, *Voyages*, p. 179; — Pyrard, P. I, ch. 1; — Bartoli, *Asia*, l. I, n. 19; — Deshaines, *Vie de Nic. Trigault*, Paris, 1864, p. 29 (Lettre du 24 déc. 1604).

plus pénible[1]. Xavier redoubla de dévouement. La fièvre ne fut pas plus capable de l'arrêter que le mal de mer. Il resta debout, soutenu par son amour de Dieu. Ses deux compagnons, Paul de Camérino surtout, l'imitaient de leur mieux. Ils allaient de l'un à l'autre, les faisaient manger et boire, leur portaient la nourriture à la bouche, entretenaient auprès d'eux une propreté relative[2]. Un médecin remarqua, au procès de canonisation, comme chose extraordinaire que, de tant de malades, il n'en succomba qu'une quarantaine[3].

Enfin, le « pot au noir » passa. Partie avec trois semaines de retard, retardée encore par un grand mois de calmes, la flotte put enfin poursuivre sa route. Nous n'avons aucun détail sur les mois qui suivent. Les capitaines s'en tinrent sans doute à l'itinéraire traditionnel, suivant d'assez près la côte africaine, franchissant la ligne par 19 à 20 degrés de longitude, puis descendant assez bas au-dessous du cap pour éviter les tempêtes légendaires du grand tournant africain. Aux chaleurs excessives de l'Equateur succédait un froid relatif, très supportable pour les gens du Nord, mais qui glaçait le Portugais[4]. En prévision du changement, Xavier avait dû emporter une soutane de gros drap. Est-ce pousser trop loin la conjecture, de supposer qu'elle fut plus souvent sur le dos des malades que sur le sien?

Aux œuvres de miséricorde corporelle, Xavier avait, dès le premier jour, ajouté celles de l'apostolat. Nous avons ici peu de détails. Nous savons seulement qu'il se fit un auditoire d'enfants, de soldats, d'esclaves[5]. Ses exemples ne furent pas perdus. A sa suite, les missionnaires de la Compagnie s'ingénièrent à transformer en mission presque ininterrompue les longs loisirs des traversées. Catéchismes, soin des malades, processions, neuvaines, sermons, communions générales. Ils organisaient même des congrégations pour le temps du voyage[6]. Au milieu de tous ces travaux, au-dessus de toutes

1. Bartoli, n. 21.
2. Valignano, p. 15.
3. *Process. 1556*, Goa. Test. Dᵖˢ M. Cosmae Saraiva.
4. Dehaisnes, *loc. cit.* — Bartoli, n. 18, 19, 20.
5. Valignano, *loc. cit.*; Tursellini, l. I, ch. 13.
6. *R. P. Mastrilli, S. J., et XXXII sociorum... iter in Indiam*, Anvers, 1637, passim.

ces fêtes et de tous les périls, il semblait que planât toujours le souvenir et l'image de Xavier. Il était de ceux qu'on invoquait de préférence aux heures d'angoisse. Si quelque missionnaire poussait à l'excès les actes d'abnégation, l'on disait : « C'est un autre Xavier[1]. »

II. — *Mozambique* (septembre 1541-février 1542).

Quand elle eut doublé le cap de Bonne-Espérance, la flotte remonta vers le nord. En septembre, elle abordait à Mozambique. Depuis un mois déjà elle aurait dû être à Goa. Ordinairement les « vaisseaux du roi » ne faisaient sur la côte d'Afrique qu'une escale de quelques jours. Mais la mousson allait se renverser : impossible de pousser plus avant. Le gouverneur, bloqué par les courants et les vents de nord-est, dut hiverner sur l'îlot malsain qu'on appelle parfois le « cimetière des Portugais ».

Les cinq caraques déversèrent sur le gros rocher de corail leur flot de soldats, de passagers, de marins. Les malades furent portés au lazaret. Le reste s'arrangea tant bien que mal dans les paillottes ou les cabanes en terre. Immédiatement le travail reprit, pour Xavier et ses compagnons, aussi pénible, aussi absorbant que sur le vaisseau. Voulant être toujours à portée des malades, il refusa de loger ailleurs qu'à l'hôpital[2].

Trois mois après son arrivée, le 1er janvier 1542, il écrivait aux Pères de Rome : « Je suis sûr de vous réjouir *in Domino* en vous faisant savoir que Dieu Notre-Seigneur a bien voulu faire de nous les serviteurs de ses serviteurs. Aussitôt débarqués ici, nous avons pris soin des pauvres malades venus par la flotte. Je m'occupe à les confesser, à les communier, à les aider à bien mourir, usant des indulgences plénières que Sa Sainteté m'a accordées pour ces contrées. Quasi tous meurent avec un grand contentement de voir que je puis ainsi, à la mort, leur donner une complète absolution. Micer Paulo et Micer Mansilhas ont soin du temporel. Nous habitons tous avec

1. Prat, S. J., *Hist, du Bx Jean de Britto*, Paris, 1853, p. 45.
2. Valignano, p. 18.

les pauvres; selon nos petites et faibles forces, nous nous occupons et des corps et des âmes. Quant au fruit que nous en tirons, Dieu le connaît, lui qui l'opère[1]. » Il disait plus tard dans une autre lettre : « Il y a eu bien des malades pendant notre séjour. Nous avons eu environ 80 morts[2]. Nous sommes tout le temps restés à l'hôpital à soigner les infirmes. Micer Paulo et Mansilhas s'occupaient *circa corporalia*. Pour moi, je confessais, je communiais, sans relâche, sans pouvoir satisfaire tout le monde. Le dimanche, sermon; auditoire nombreux, le Gouverneur étant présent. On m'importunait souvent pour aller confesser hors de l'hôpital; et je ne pouvais m'y refuser quand il s'agissait d'un malade, ou de quelque autre cas urgent. De sorte que les occupations spirituelles ne nous ont pas manqué[3]. »

Or il arriva, raconte Tursellini, qu'un jeune homme, qui avait fait la traversée sur le *Santiago*, mourut subitement. Xavier ne le connaissait pas. Il demanda s'il savait les rudiments de la religion : on lui répondit qu'il était absolument ignorant. Et le Père de se désoler. Le gouverneur lui disait: « Mais vous ne saviez pas ! — Et c'est ce qui me navre, reprit le saint. Si j'avais su, je l'aurais instruit. » Sousa insistant, et voulant lui montrer qu'il n'avait pas à gémir d'un malheur dont il n'était pas responsable, Xavier n'entendait rien. Il n'admettait pas qu'il y eût eu sur le même vaisseau que lui un homme qui eût échappé à sa charité[4].

Aussi ne fallait-il pas lui parler de se modérer, et pas davantage lui recommander les mesures hygiéniques les plus ordinaires. « A Mozambique, écrivait, en 1548, le Père Gaspard Barzée, le vicaire nous avertit de prendre garde à l'haleine des malades. Toutes les maladies ici sont contagieuses. Et il nous disait que, faute de cette précaution, le Père Maître François avait été en danger de mort[5]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 248.
2. Le procès de canonisation, comme nous l'avons vu, porte un chiffre moitié moindre. Mais Xavier parle ici du séjour à Mozambique; au procès, l'on ne s'occupait que de la traversée. 80 morts, c'était peu, en somme, comparé aux 755 décès accusés par J. Mocquet pour un séjour de cinq mois.
3. *Mon. Xav.*, p. 251.
4. Tursellini, l. I, ch. 15.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 50.

Les forces humaines ont une limite. A son tour, Xavier fut pris de la fièvre et il terminait ainsi sa lettre du 1er janvier 1542 : « Je voudrais vous écrire plus longuement, mon mal ne me le permet pas pour l'instant. Aujourd'hui l'on m'a saigné, c'est la septième fois; je me sens peu dispos. Dieu soit loué[1]. »

Au procès de béatification, 1556, un témoin, désigné sous le titre de « Maître Jean », contait :

« Le Père fut pris de la fièvre. Je le priai d'interrompre son travail. Il était malade. Qu'il se guérît d'abord, il trouverait bien, par la suite, l'occasion de se dévouer. Le Père me répondit que, cette nuit-là, il lui fallait rester jusqu'au jour avec un certain « frere » en grand péril d'âme et de corps. Après cela, il interromprait son travail. Or ce « frère » était un matelot, en délire depuis quelques jours. Le lendemain matin, visitant les malades de l'hôpital, j'allai voir aussi le Père qui logeait dans une case; j'y trouvai ledit matelot couché sur le lit du Père, un lit, s'il m'en souvient bien, fait de cordes, avec une petite couverture déchirée, un oreiller et rien autre. Quant au Père, il était assis près du lit sur un affût de petite bombarde ; rien sous lui. Il causait avec le matelot, sorti du délire, et qui, aussitôt déposé sur le lit du Père François, avait immédiatement repris l'usage de la raison, et s'était confessé. On le communia et il mourut le soir. Ledit Père François était radieux[2]. »

Enfin, il consentait à se traiter en malade : mais il tenait à être soigné à l'hôpital. « Le trouvant là, mêlé aux autres infirmes, disait le Docteur Maître Cosme Saraiva, je le pris dans ma maison... Le mal était grave, dangereux. Je dus le saigner neuf fois. Il eut trois jours de délire. Mais j'observai que, pour toutes les choses divines et surnaturelles, ledit Père conservait son bon sens. Pour le reste, pour sa santé, il divaguait[3]. » Enfin il guérit et put retourner à ses chers malades.

Suffisaient-ils à absorber son temps? Il y aurait eu beaucoup à faire dans la population portugaise de l'île, repris de justice, marchands d'esclaves, d'une immoralité et d'une cruauté parfois

1. *Mon. Xav.*, p. 249.
2. *Process. 1556*, Goa, n. 26.
3. *Ibid.*, n. 8.

révoltantes[1]. Ce que notre saint put faire en leur faveur, ni lui ni ses historiens ne nous l'ont dit.

Il ne nous ont pas raconté davantage ce qu'il ressentit dans le premier contact qu'il eut alors avec l'infidélité. Arabes et Cafres, musulmans et païens, se rencontraient sur le rocher de Mozambique. A une lieue ou deux, de l'autre côté de la rade, commençait l'immense continent africain. Quels désirs durent brûler son âme à la pensée des millions d'âmes déshéritées qui vivaient là, derrière le rideau de collines bordant l'horizon? Ce que nous savons c'est qu'il s'humiliait de son impuissance : « Vous nous connaissez, écrivait-il à ses frères d'Europe, en leur demandant de prier pour lui, vous savez de quel mauvais métal nous sommes faits[2]. »

Pendant que le Père François se dépensait à l'hôpital[3], près de là, des intrigues se nouaient autour du gouverneur. Que valait don Martin Alphonse de Sousa? Les historiens lui sont parfois extrêmement sévères. Tel n'hésite pas à le présenter comme un des plus cyniques dont l'Inde ait eu à souffrir[4]. Il est certain qu'il commit des fautes. Par ailleurs nul ne lui refuse de grandes qualités de soldat. Il y avait près de vingt ans qu'il vivait dans les colonies, bataillant sur toutes les côtes de l'Inde ou organisant le Brésil. Il était tout désigné pour prendre en main quelque jour le gouvernement supérieur de l'*Asia portugueza*. A la mort du vice-roi don Garcia de Noronha (1540), quand on ouvrit les « lettres de succession », son nom se trouvait sur la première. Or il venait de partir pour l'Europe. Il fallut ouvrir une autre lettre et l'autorité passa à don Etienne da Gama. Mais ce pouvoir qui lui échappait lui fut immédiatement rendu. A peine arrivé en Europe, il repartit avec le titre de gouverneur général, et l'annaliste do Couto, sans dissimuler que l'intrigue fût pour quelque chose dans cette nomi-

1. J. Mocquet, *Voyages*, p. 251.

2. *Mon. Xav.*, p. 248.

3. Sur les légendes locales relatives au séjour de Xavier à Mozambique, Fil. Neri Xavier, *Resumo historico*, p. 15, 16, note, etc.; — *Missions catholiques*, 1888, p. 500, 509, 525; 1892, p. 636.

4. Whiteway, p. 274.

nation, loue, au passage, le savoir, la prudence, l'autorité du nouveau chef[1].

Il est à croire que Jean III, qui tenait à envoyer aux Indes de bons missionnaires, ne croyait pas si mal faire en les confiant à don Martin Alphonse. Il commettait une faute cependant. Etienne da Gama était l'homme dont l'Inde avait besoin. Très honnête, il avait, de concert avec l'évêque, entrepris la réforme de Goa; que faire de sérieux si la cour ne prolongeait son intérim? Lui envoyer un successeur aussi vite, c'était l'annihiler et le décrier. Ce fut, hélas! ce qui arriva. Calomnié ou non par ses rivaux, il est certain qu'Alphonse de Sousa ne le valait pas. Habile, vaillant, pieux à ses heures, porté aux bonnes œuvres, il ne paraît pas avoir eu, de la justice et du droit des gens, un sens bien scrupuleux. A coup sûr, il est de ses démarches qu'on s'explique mal chez un politique chrétien.

Il fallut du temps à François pour voir clair dans cet homme, et sa première impression fut favorable. Il avait dû longtemps et souvent causer avec lui sur le *Santiago;* il écrivait de Mozambique : « Le senhor gouverneur ne cesse de me dire l'espérance qu'il a en Dieu Notre-Seigneur de voir se faire beaucoup de chrétiens là où il nous enverra. Il se montre si bien disposé, si affectueux à notre égard, que nous pouvons compter absolument sur toutes ses faveurs dans nos œuvres[2].»

Nous ne tarderons pas à constater que ces dispositions étaient sincères. Les Jésuites des Indes, à la suite de François, considéreront toujours Martin Alphonse de Sousa comme un bienfaiteur et ce n'est pas à eux, pas plus qu'à notre saint, qu'il faut demander des révélations sur ses fautes. Tout au plus entendons-nous ce dernier, un jour qu'il recommande le gouverneur, patron et protecteur du collège, aux prières de saint

1. Dec. V, l. VIII, ch. 1. Il est à noter que do Couto est le plus franc des historiens. Sa 6ᵉ décade, imprimée de son vivant, avait été jugée d'une sévérité si excessive, qu'elle fut brûlée avant d'être publiée, puis retouchée par son beau-frère Adeodato da Trinidade (Whiteway, p. x). Il raconte sur don Martin A. de Sousa bien des faits difficilement défendables. Ce qui ne l'empêche pas de conclure son récit par des éloges sur son administration financière (Dec. V, l. X, ch. 10 fin). Voir encore Faria y Sousa (*Asia portugueza*, t. II, P. I, ch. 3). Correa, qui se trouvait aux Indes en même temps que Xavier, est plus indulgent, mais il rapporte encore plus d'un épisode étrange.
2. *Mon. Xav.*, p. 248-249.

Ignace, ajouter cette discrète remarque : « Dieu Notre-Seigneur veuille lui donner la grâce de bien gouverner ces Indes si grandes, et *quod sic transeat per temporalia ut non amittat aeterna*[1]. »

Certains faits cependant, durant l'hivernage de Mozambique, avaient pu éveiller l'attention du saint. Il n'en dit mot, bien entendu, dans sa correspondance, règle de prudence apostolique dont il ne se départit jamais. Tant qu'il ne s'agissait pas directement de ses œuvres, il laissait colons ou officiers à leurs affaires et à leurs ambitions. Il n'en écrivait rien ni à son Père Ignace, ni à ses frères d'Europe, ni au roi lui-même. Ces petits intérêts étaient trop peu de chose pour sa grande âme. A peine pouvons-nous y trouver une lointaine et très vague allusion dans ces lignes : « Nous avons une consolation et fort grande. C'est que le seigneur gouverneur, et tous les nobles venus par la flotte, sont bien persuadés que nous ne désirons aucune faveur humaine et que nous n'agissons que *propter Deum*. Tels sont en effet nos labeurs que, pour le monde entier, je ne consentirais pas à les subir, même une seule journée. Grâces soient rendues à Dieu Notre-Seigneur pour nous avoir fait faire cette expérience, et nous avoir donné les forces nécessaires[2]. »

Que se passait-il? On savait, à Goa, que Sousa revenait comme gouverneur. La nouvelle avait eu le temps d'arriver par Venise et Ormuz. Les vaisseaux n'ayant pas paru aux Indes en septembre, on en avait conclu qu'ils hivernaient à Mozambique. Sur quoi Gama envoyait aux informations le capitaine Louis Mendez de Vasconcellos, sur le *Coulam*. Mais, par le même vaisseau, parvenaient jusqu'à Sousa des lettres où les ennemis du gouverneur en charge l'accusaient de dilapidations. Sousa devait se hâter, surprendre son prédécesseur, avant qu'il eût fait disparaître la trace de ses fautes. Pures calomnies. Sousa eut le tort de les croire. Il fit mettre aux arrêts Vasconcellos et le frère de Gama, don Alvaro de Ataïde, pour avoir voulu en

1. *Ibid.*, p. 262. « Qu'il passe à travers les biens de la terre sans perdre ceux du ciel. » (Oraison du 3e dim. après la Pentecôte.) Cf. Sousa, *Oriente*, t. I, p. 35-38.

2. *Mon. Xav.*, p. 248.

secret faire passer à Goa des nouvelles. Puis, quoique miné par la fièvre, il résolut de partir au plus tôt [1].

Xavier eût souhaité demeurer près de ses malades ; peut-être voulait-il éviter d'être mêlé à ces intrigues. Mais Sousa tenait à le garder près de lui en cas d'accident. Il fut donc réglé que Mansilhas et Paul de Camérino resteraient et continueraient son œuvre. Ils laisseraient même partir les vaisseaux sur lesquels ils étaient venus et qui ne devaient pas tarder à reprendre la mer. Ils s'embarqueraient sur la flotte qui, en ce moment même, se préparait à quitter Lisbonne. Ils ne seraient donc à Goa qu'en septembre [2].

III. — *De Mozambique à Goa.*

A la fin de février [3], le *Coulam* mit à la voile, et Xavier reprit, avec de nouveaux compagnons de voyage, ses monotones et fécondes fonctions de catéchiste et d'infirmier. « Nous avons entendu raconter, dit le P. Texeira, qu'il eut pour lit, durant toute la traversée, un câble enroulé, et une ancre pour oreiller : sa cabine était pour les malades. » Deux légers vaisseaux, une fuste et un catur [4] naviguaient de conserve, montés par deux flibustiers portugais en rupture de ban pour cause de meurtre, et grands ennemis d'Etienne da Gama. Don Martin Alphonse accordait le pardon en échange de révélations graves sur son prédécesseur [5].

La flottille, longeant la côte vers le nord, parvint à Mélinde [6]. Sur le petit promontoire qui abritait la ville musulmane, une croix de pierre se dressait. C'était un de ces *padraos*, colonnes de pierre, au blason national, surmontées d'une croix, que les Portugais élevaient sur tous les rivages, en signe de prise de possession. Celui-là, le « padrao de Saint-Raphaël », avait été

1. Correa, *Lendas*, t. IV, ch. 38 et 36. Correa était aux Indes au moment où ces événements se passaient. Son récit est contredit sur plusieurs points par Do Couto (Dec. V, l. VIII, 2 et 9).

2. *Mon. Xav.*, p. 256 ; Valignano, p. 18 ; Tursellini, l. I, ch. 15.

3. *Mon. Xav.*, p. 256. Do Couto (Déc. V, l. VIII, ch. 9, p. 233) dit « a quinze de março ».

4. La *fuste* est une espèce de canonnière à rames, parfois grande comme une galère. Le *catur* est un petit vaisseau indien allant à la rame ou à la voile et extrêmement rapide, ordinairement formé d'un tronc d'arbre, mais ayant parfois aussi plus de 2 mètres de large, et 25 à 26 de long (Jal, *Glossaire nautique*). — *Mon. Xav.*, II, p. 839.

5. Correa, *Lendas*, t. IV, ch. 40, p. 226. Do Couto est moins sévère que Correa (*loc. cit.*, ch. 2).

6 Aujourd'hui *Malindi*, à 1.300 kilomètres de Mozambique, un peu au nord de Mombasa.

dressé par Vasco da Gama. Ce fut le premier objet qui frappa les yeux du missionnaire, et son cœur en tressaillit : « En vérité, dit-il, Dieu Notre-Seigneur sait quelle consolation nous avons reçue, en constatant combien est grande la vertu de la croix, la voyant, ainsi seule, triomphant au milieu de tout le mahométisme [1]. »

Le *Coulam* fit à Mélinde une escale de quelques jours. Le prince du lieu, qui, depuis une quarantaine d'années, reconnaissait la suzeraineté du Portugal, vint saluer le Gouverneur[2]. Xavier profita de l'occasion pour se renseigner sur l'état religieux du pays. Les musulmans n'étaient pas des plus zélés. Ils avaient jadis accueilli Vasco da Gama avec une facilité surprenante, et, chose plus surprenante encore, ils restaient fidèles aux Portugais. Un d'entre eux, et des plus qualifiés, demanda au Père si, en Europe, les églises étaient fréquentées, si les chrétiens étaient fervents dans la prière. A Mélinde, pas de piété chez ses coreligionnaires ; sur dix-sept mosquées, trois seulement recevaient quelques visiteurs. D'où pouvait venir pareille décadence ? Un autre lui déclara qui si, dans deux ans, Mahomet ne venait pas les visiter, il cesserait de croire en lui [3]. « C'est le malheur des infidèles et des grands pécheurs, conclut Xavier, de vivre toujours inquiets. »

Les provisions d'eau, de volailles, de fruits une fois faites, la flottille remit à la voile. Au lieu de couper droit à Goa, pour éviter les calmes équatoriaux, elle fila vers le nord-est. Sans autre arrêt, elle franchit les 2.300 kilomètres qui séparent Mélinde de Sokotora. On fit dans cette île une courte escale.

Là, François Xavier se trouvait sur une terre chrétienne. Sokotora était une de ces régions où la légende faisait passer l'apôtre saint Thomas [4]. Dès le quatrième siècle, on y signale des églises[5]. Au sixième siècle, la population baptisée est

1. *Mon. Xav.*, p. 253. Sur ce *padrao*, voir *Navigation de Vasque de Gama* par un Florentin, édité par Ch. Schefer. Paris, Leroux, 1898, p. 2, note.
2. Do Couto, D. V, l. VIII, ch. 9.
3. *Mon. Xav.*, p. 253. Ce n'est pas Mahomet, comme le croyaient les chrétiens, que certaines sectes musulmanes attendent, mais le *Mahdi*, le chef qui doit paraître à la fin des temps.
4. A. E. Medlycott, *India and the Apostle S. Thomas*, p. 155-157.
5. Philostorge, Migne, *Patr. grecque*, t. 65, p. 470-482.

considérable et reçoit son clergé de Perse[1]. Au moyen âge et jusqu'aux dernières années du xv^e^ siècle, voyageurs arabes et européens parlent d'insulaires nestoriens, nominalement rattachés au *catholicos* de Bagdad[2]. Pour Jean de Barros, ils sont jacobites et relèvent de l'église voisine d'Abyssinie[3].

Dès 1507 ou 1508, les Portugais en avaient chassé les Arabes et s'y étaient installés pour surveiller de là l'entrée de la mer Rouge. Une petite mission franciscaine y avait été fondée[4].

La population était douce, honnête, timide, très pauvre. Du christianisme elle gardait quelques rites et de vagues souvenirs. Leurs *caciz*, comme les appelle Xavier, — d'autres disent leurs *odambo*, — étaient une manière de curés et de juges, élus et consacrés par le peuple pour un an; mariés, mais, tant que durait leur charge, astreints à une vie austère de jeûnes stricts et de stricte continence. Sous leur direction, les Sokotorins se réunissaient dans une case en torchis, basse et misérable, aux murs quotidiennement frottés de beurre. Quatre fois par jour, d'autres disent six fois, vers minuit, à l'aurore, à midi, le soir, une crécelle appelait les gens. L'odambo présidait, ayant sur la poitrine une croix marquée d'yeux. Pendant qu'il débitait de mémoire, sans les comprendre, ses prières chaldéennes où revenait sans cesse le mot *alleluia*, une épaisse fumée de parfums remplissait la case; on encensait la croix sur l'autel, on l'oignait de beurre, on la portait en procession entre des lumières. Ce culte de la croix, c'était presque tout leur christianisme; tous en avaient une petite pendue au cou. Aux hommes on donnait des noms d'apôtres, le plus souvent celui de Thomas; aux femmes, celui de Marie. Les Sokotorins avaient deux carêmes par an, l'un durant deux mois : ils vivaient alors de racines, d'herbes et de dattes. Toute infraction à la loi du jeûne était punie d'une excommunication temporaire. Longtemps, peut-être sous l'influence de leurs voisins, les Jacobites

1. Cosmas Indicopleustes. *Ibid.*, t. 38, col. 170.
2. Yule, *Marco-Polo*, t. II, p. 128, 398, 399; — *Cathay and the way thither*, t. I, p. 168.
3. Barros, Decad. II, l. I, ch. 3.
4. *Ibid.*; — Marcellin de Civezza, *Storia univ. delle missione franciscone*, t. VII, p. 230 et suiv.

d'Abyssinie, ils avaient uni la circoncision au baptême. Puis le baptême lui-même était tombé en désuétude [1].

Les Franciscains avaient commencé à relever cette pauvre chrétienté, quand, jugeant le poste trop dangereux pour la garnison, Albuquerque, en 1511, ordonna de l'évacuer. A contre-cœur, les missionnaires durent s'éloigner eux aussi. Tout espoir de revenir n'était pas perdu cependant, car on bataillait toujours pour réduire à l'impuissance les musulmans des environs [2].

Les insulaires retournèrent donc à leurs superstitions; ils retombèrent sous le joug arabe, furent décimés par les razzias des marchands d'esclaves, virent leurs enfants enlevés, et forcés de passer à l'Islam. Lorsque François Xavier parut, il y avait trente ans que l'oppression durait.

Dès qu'il le put, il entra en relations avec les indigènes. Il descendit deux fois à terre, s'informa des mœurs et coutumes, assista à un des offices du soir qui dura plus d'une heure et consista uniquement en oraisons et encensements à la croix. Il transcrivit trois ou quatre de leurs prières. Il ignorait la langue; mais, comme il restait encore aux Sokotorins quelques traces de christianisme, à force de gestes, que le zèle rendait expressifs, aidé certainement aussi par quelque interprète parlant arabe, il parvint, nous dit-il, à leur faire comprendre la nécessité du baptême, l'inutilité, la perversité de certaines pratiques musulmanes. On lui apporta des enfants à baptiser. La population semblait on ne peut mieux disposée : elle lui faisait signe qu'il fallait rester; tous, grands et petits se feraient baptiser. Ils lui offraient de leur pauvreté, ce qu'ils avaient, des dattes.

Mais ils voulaient que le bienfait du baptême fût pour eux tout seuls, à l'exclusion des Arabes, leurs ennemis mortels. Un jour que le saint parcourait leurs cases, baptisant de petits enfants, il arriva que, par mégarde, il aborda les deux fils d'une mahométane. Ils se sauvèrent, et leur mère, fort irritée, vint déclarer qu'elle entendait rester musulmane avec ses fils. Ce fut alors aux chrétiens d'intervenir : « Ne les baptisez pas, dirent-

1. Barros, *loc. cit.*; — Tursellini, l. I, ch. 16.
2. M. de Civezza, *loc. cit.*; cf. Correa, t. II, p. 171; Whiteway, p. 176.

ils, quand bien même ils le voudraient. Les Maures n'en sont pas dignes et jamais nous n'y consentirons[1]. »

Xavier eût voulu prolonger son séjour. Ne se devait-il pas tout d'abord aux chrétiens abandonnés? Le gouverneur s'y opposa. D'autres peuples attendaient l'apôtre; l'île n'était pas sûre, les Arabes l'infestaient, et il n'y avait personne pour le protéger. Il fallut repartir; ce fut à regret. Nous verrons que le saint ne perdit jamais de vue cette terre délaissée. Dès qu'il le put, il s'occupa d'y renvoyer des missionnaires[2].

Quittant les eaux de Sokotora, le *Coulam* poussa droit vers l'est. Le 6 mai 1542, au soir, il mouillait sous les îles Quemadas, un peu au-dessous de Goa[3]. Xavier avait sous les yeux la terre de ses rêves d'apôtre.

Au premier plan, les côtes déjà portugaises, ou qui n'allaient pas tarder à le devenir, de Bardez au nord et de Salcette au sud. Séparées par l'estuaire de deux rivières, ces deux péninsules avançaient l'une vers l'autre, leurs pointes élevées, Agoada et Mormugao, toutes désignées pour recevoir chacune sa forteresse. De l'une à l'autre s'allongeait, grondante, la barre des rivières.

Un peu en arrière, entre les deux promotoires, mourait, au ras des flots, l'angle le plus aigu de l'île de Goa, encadré au nord par la Mandovi, au sud par le Zuari. L'île montait vers l'est en pentes ondulées, couvertes de cocotiers, se confondant avec le continent dont elle n'était séparée que par un mince ruisseau. A l'horizon, arrêtant la vue, distantes à peine d'une vingtaine de lieues, se profilaient les crêtes verdoyantes des Ghâtes. Par derrière, indéfinie, c'était l'Inde mystérieuse et païenne, des Rajahs, des Brahmes, des castes et des dieux.

La ville de Goa, invisible du large, se trouvait en amont de la Mandovi à une dizaine de kilomètres de la barre, sur la côte nord de l'île.

1. *Mon. Xav.*, p. 255, 256.
2. Tursellini, l. I, ch. 16; Valignano, p. 18; Bartoli, l. I, n. 24; Souza, t. I, p. 892.
3. *Mon. Xav.*, p. 256. Les îles Quemadas, ou « îles brûlées », aujourd'hui îles Saint-Georges.

CHAPITRE IV

L'« ASIA PORTUGUESA »

I. — *Les Portugais aux Indes.*

Avant de suivre l'apôtre sur le terrain de ses labeurs, il nous faut dire en quel état il y trouvait la religion chrétienne.

Lorsque, cinquante ans auparavant, les Portugais avaient renoué les relations de l'Europe avec les Indes, il n'y avait, dans tout l'Orient, d'autres chrétiens que les Nestoriens du Malabar, lesquels se réclamaient de saint Thomas. Des églises fondées au XIII[e] siècle par les Franciscains et les Dominicains, le souvenir même avait disparu. Du jour où les Turcs, maîtres de l'Asie antérieure, avaient barré la route aux missionnaires latins, la chaîne apostolique avait été rompue. Personne, au temps de Xavier, ne se souvenait aux Indes que, vers 1330, Quilon, ou Coulam[1], avait eu pour évêque un dominicain français[2]. Et personne en Chine, quand Mathieu Ricci parvint à se fixer à Pékin, ne lui parla de la hiérarchie catholique fondée deux siècles plus tôt par les Franciscains. Un instant, l'on avait pu entamer la forêt vierge ; la forêt vierge s'était refermée sur la tombe des premiers défricheurs.

D'autres revinrent. En 1498, les caravelles de Vasco da Gama promenaient dans les eaux du Malabar leurs grandes voiles blanches peintes d'une immense croix rouge. Avec les soldats, débarquaient les aumôniers. C'était l'Eglise qui reparaissait.

Mais qu'est-ce que les Portugais venaient chercher de si

1. *Coilam*, *Coilum* dans Marco-Polo ; *Columbum* dans le latin du moyen âge ; *Coulão*, *Coulam*, chez les Portugais, aujourd'hui *Quilon*.

2. Jourdain de Sévérac, sacré évêque en 1328 (voir *L'Evangélisation de l'Inde au moyen âge* par A. Brou, *Etudes*, t. 87, p. 577).

loin? Tout le monde en Europe, sur la foi de Marco Polo, rêvait alors des incomparables richesses de l'Inde, et de celles, plus fabuleuses encore, du Cathay et de l'île Cipangu (Chine et Japon). Les Arabes en apportaient quelque chose au Caire, à Damas, à Constantinople, où les Vénitiens venaient le prendre. Les Portugais se demandèrent s'ils ne pourraient pas, eux, aller acheter sur place l'or, les épices, les soieries. Il y a plus; dans leur interminable croisade contre le Maroc musulman, ils eurent l'idée de solliciter l'alliance du fameux *Prêtre Jean*, ce roi chrétien qui, au moyen âge, vivait dans l'Asie centrale, et qu'aujourd'hui l'on signalait en Ethiopie. Comme on imaginait le continent africain assez court, l'Inde et l'Ethiopie n'étaient pas loin. Et les marins portugais étaient partis en explorateurs.

Le voyage fut plus long qu'ils ne croyaient. Cependant, à mesure qu'ils avançaient, tâtant les côtes, allant à l'aventure, ils plantaient la croix. Les stations marchandes devenaient de petites chrétientés. Ainsi fut créée la mission du Congo. Enfin, le Cap fut doublé; encore quelques escales, les Portugais étaient aux Indes.

Campagne politique et commerciale, mais d'où l'esprit apostolique n'était pas absent. Tout se fondait pour eux en une seule perspective: la gloire de Dieu, le service du roi, le salut des âmes, la haine du croissant, les gains du négoce, l'extension de leur empire, l'accroissement de la mère Eglise. Quand, en juillet 1497, Vasco da Gama mettait à la voile, une immense foule en deuil couvrait le rivage de Belen. On eût dit un enterrement. « Voilà, criait-on, à quelles folies entraîne la cupidité! » Les chefs voyaient plus loin. Entre les mains du grand amirante, le roi Don Manuel avait remis, symbole qui n'avait pas besoin de commentaire, l'étendard marqué de la croix.

De leur côté, les papes rappelaient aux rois, qu'au-dessus des intérêts des couronnes, il y avait la cause de Dieu. Or, la cause de Dieu, pour un peuple colonisateur comme le Portugal, comportait deux choses : l'affaiblissement des puissances musulmanes, l'évangélisation des infidèles. Voilà pourquoi, dès le milieu du xv[e] siècle, Nicolas V encourageait la guerre du Maroc. En 1493,

quand, sur la demande des cours de Madrid et de Lisbonne, Alexandre VI traça la fameuse *ligne de démarcation*, qui, dans les terres nouvelles, à partir d'un certain méridien, assignait l'ouest aux Castillans, l'est à leurs rivaux, il leur disait : « Nous vous ordonnons, au nom de la sainte obéissance, d'envoyer, dans les terres fermes et les îles mentionnées, des hommes probes, craignant Dieu, habiles, capables d'instruire les habitants desdits lieux, dans la foi catholique et les bonnes mœurs[1]. »

Rome ne pouvait pas en ce temps-là, comme aujourd'hui, suivre de près les conquêtes coloniales, les devancer même quelquefois, et, sur chaque terre nouvelle, fonder une nouvelle église. Il lui fallait s'en remettre au gouvernement conquérant. Il avait l'initiative, il faisait les frais des missions : Rome répondait à sa bonne volonté par l'octroi de privilèges nombreux. L'Eglise et l'Etat, normalement unis, travaillaient de concert à l'œuvre commune. Voilà pourquoi dès 1500, Alexandre VI reconnut au Roi Très Fidèle le pouvoir de nommer des inspecteurs apostoliques dans les terres découvertes jusqu'aux Indes[2]. C'était le fameux « droit de patronage » qui se formulait. Or, il était, dès l'origine, tout entier fondé sur ce principe que les conquêtes du Portugal ne pouvaient pas ne pas être en même temps les conquêtes de la foi.

Le long de l'Afrique occidentale, les Portugais n'avaient trouvé que des infidèles à convertir. Sur l'autre côte, passé le Zambèze, les musulmans commencèrent à apparaître. Aux Indes, là où ils n'étaient pas les maîtres politiques, ils étaient, du moins, les rois du commerce. Du premier coup, c'est à eux que les nouveaux venus se heurtèrent à Calicut. Ils les retrouvèrent partout, de Mozambique à Ceylan, d'Ormuz à Malacca et jusqu'aux Moluques, partout ennemis irréconciliables de la croix et défenseurs acharnés de leur monopole. Par Aden et la mer Rouge, ils s'appuyaient sur les Mamelouks d'Egypte ; par le golfe Persique, sur Bajazet II et Sélim. Une grande lutte s'imposait donc aux Portugais, s'ils voulaient être maîtres de la mer. La vieille croisade anti-islamique s'était déplacée, mais elle durait toujours.

1. Constit. *Inter cœtera*, 4 mai 1493.
2. Bref *Cum sicut majestas*, 26 mars 1500 (JORDAO, *Bullarium*, I, p. 59).

Aussi les papes ouvrent-ils leurs trésors spirituels, indulgences, jubilés, absolution des cas réservés, en faveur de ceux « qui vont aux Indes, y séjournent, y reviennent, qui meurent à la guerre, *pro amplificatione fidei* ». Evidemment, dans la pensée des rois qui sollicitent ces grâces, dans la pensée des papes qui les accordent, ce genre de récompenses ne s'adresse pas à des œuvres purement politiques[1].

Et voici que d'importantes conquêtes ont été faites. Léon X, au nom de l'Eglise, en remercie Don Manuel (17 juin 1513); il lui concède la nomination aux bénéfices dans toutes ses possessions d'outre-mer. D'autres privilèges suivront, organisant et étendant le droit de patronage. Alors, comme pour justifier ces faveurs, l'Orient lui-même vient défiler sous les yeux de Rome et de la cour pontificale. C'est en 1514. Le roi veut donner au pape une idée de ces Indes dont on lui assure le domaine au nom de Dieu. Une cavalcade étrange parcourt les rues de la ville, trois cents mulets chargés d'étoffes précieuses, un cheval portant sur son dos une panthère de Perse dressée à la chasse, un éléphant de Goa, et enfin, entouré de trompettes et de cymbales, l'ambassadeur du roi, sur un cheval couvert de perles, les pieds dans des étriers d'or massif.

Dans son discours, don Tristan d'Acunha souligna l'importance des conquêtes portugaises. La mainmise sur Ormuz ouvrait une voie nouvelle vers Jérusalem; Goa et Malacca enlevés aux musulmans compensaient les pertes éprouvées dans la Méditerranée[2].

Que ces pensées de croisade aient été sincères, nous n'avons pas le droit de le nier; mais nous ne pouvons nier non plus qu'elles n'aient été largement mêlées de vues humaines. Trop souvent, dans la suite, l'apostolat fut contredit par la politique, et une politique parfois détestable. La protection devint un esclavage et le patronat royal une entrave. Reste que la pensée chrétienne vivait toujours, et, parmi les rois et les gouverneurs,

1. L. A. Rebello da Silvas, *Corpo diplomatico Port.* (Lisb., 1862), t. I, p. 106, 269; IV, 255, etc.

2. Osorius, *De rebus Emmanuelis*, 1574, p. 297. *Commentaires* d'Albuquerque, Edit. Hakluyt Society, t. III, p. 167-172.

ceux-là précisément sont les plus grands devant l'histoire qui ont le mieux compris leurs responsabilités apostoliques[1].

Que le Portugal eût, de par Dieu, un grand rôle à jouer dans la propagation de l'Evangile, nul n'en doutait. De cette vocation l'on trouvait partout des signes manifestes. Mais l'esprit de foi risquait de tourner en crédulité. Des inscriptions mystérieuses déterrées çà et là, et auxquelles les indigènes donnaient de fantaisistes interprétations, celles-là même que ces bons Portugais désiraient; des pierres marquées d'une croix, des légendes locales, une foule de menus indices leur permettaient de se dire héritiers et continuateurs de saint Thomas[2]. Dieu n'intervenait-il pas directement en leur faveur? N'y avait-il pas quelque chose d'extraordinaire dans la rapidité de leur établissement aux Indes? Un jour, dans la mer Rouge, en la veille de l'Invention de la Sainte Croix, 1513, Albuquerque, avec toute son armée, n'avait-il pas vu, dans le ciel, une grande croix brillante? Et ce signe de la Rédemption, il l'avait salué comme le sceau et la consécration de ses conquêtes[3].

II. — *Les débuts de la mission.*

Les missionnaires furent à leur poste dès la première heure. A son voyage de découvertes (1497-1499), Vasco da Gama n'avait avec lui que ses chapelains[4]. Mais en 1500, l'escadre d'Alvrez Cabral emmenait huit Franciscains, autant de prêtres séculiers et un vicaire épiscopal, ce qu'il fallait pour organiser quelques églises provisoires[5].

La première fondation ne réussit pas. On avait cru pouvoir se fixer à Calicut; déjà les Franciscains avaient leur chapelle et

1. Jean de Castro, par exemple, Pierre de Mascarenhas, Constantin de Bragance.
2. Lucena, l. I, ch. 13.
3. Albuquerque, *Commentaires*, t. IV, p. 44. Le récit est rédigé par le fils d'Albuquerque, sur les lettres de son père. Cf. Correa, *Lendas*, *Lenda do Albuq.*, ch. 42, etc.
4. L'épisode de Pierre de Covilham, tué par les indigènes pour avoir prêché le Christ et mourant en prédisant l'arrivée de Xavier, se lit dans Bartoli (*Memorie istoriche*, l. I, ch. 8), et dans Sousa (*Oriente*, t. I, p. 477). Les biographes plus anciens l'ignorent, comme aussi les chroniqueurs Barros, Correa, Castanheda, etc. On ne le lit pas davantage dans les récits, pourtant très circonstanciés, que nous avons du voyage de Gama.
5. Barros, Déc. I, l. V, ch. 1 (t. I, p. 384).

prêchaient. Les Hindous eussent laissé faire, mais les musulmans redoutaient la concurrence européenne. Là-dessus, émeute et massacre. Les Portugais épars dans la ville furent tués et, avec eux, deux religieux. Cabral répondit en bombardant la ville et incendiant les vaisseaux du port. La guerre était déchaînée pour cent ans [1].

Calicut fermé à l'Evangile, on se rabattit sur Cochin, dont le rajah, toujours en rivalité avec son voisin, n'était pas fâché de recevoir ce renfort inespéré.

Nous ne suivrons pas les Portugais dans le détail de leurs conquêtes. Le gigantesque plan d'accaparement commercial, œuvre de François d'Almeida (1505-1509) et d'Albuquerque (1509-1515), fut réalisé en quinze ans. Les ports d'Afrique furent fermés aux Arabes. On ne parvint pas à clore la mer Rouge, mais Ormuz et Mascate furent occupés, bloquant le golfe Persique. Cochin remplaça Calicut comme tête des lignes de navigation entre l'Inde et l'Extrême-Orient. Il eût été sage de s'en tenir là; mais comment ne pas s'emparer encore de Malacca, clef de la Chine et des îles malaises ? Que si l'on s'arrêta aux Moluques, c'est qu'au delà il n'y avait plus rien.

Parfois il fallut détrôner les rois indigènes qui faisaient résistance. Souvent quelques volées de coups de canon suffisaient pour leur imposer un traité de commerce comportant les clauses suivantes : vassalité, tribut annuel, monopole du négoce, fermeture du port aux Arabes, fixation du prix des denrées, et concession d'une forteresse. Au pied de la forteresse, on bâtissait une église et l'on installait un vicaire. Une petite paroisse portugaise était fondée, qui pouvait devenir centre de mission. Tous les ans, la « flotte du roi » amenait un renfort de prêtres et de religieux, surtout de frères mineurs. En 1503, avaient paru les premiers Dominicains, chapelains préférés d'Albuquerque.

Que furent les travaux et les succès de ces missionnaires? nous ne saurions le dire en détail. On n'avait pas encore, en ce temps-là, l'idée d'envoyer régulièrement en Europe des statistiques précises et des relations circonstanciées. Les chroniques franciscaines et dominicaines sont écrites d'après des

1. *Ibid.*, ch. 5, p. 433. Cf. Marcellino de Civezza, O. S. F., *Storia univ. delle missione franciscane*, t. VI, ch. 6 à 9.

documents incomplets, souvent vagues et très optimistes. Sur ce dernier point, elles contrastent d'une façon curieuse avec les lettres de François Xavier. Le récit laisse deviner à chaque instant de grosses lacunes. La chronologie est flottante. On voit des stations se fonder, dont ensuite il n'est plus question.

Les prêtres séculiers formaient le clergé des principales forteresses, Mozambique, Ormuz, Cochin, San Thome, Malacca. Les religieux étaient aumôniers des garnisons et des flottes. On les rencontre dans toutes les batailles et tous les sièges [1]. Plusieurs s'occupaient de ramener à l'unité les Syro-Malabars. D'autres étaient attirés par les vastes régions du centre. En 1502 le franciscain Louis de San Salvador s'aventurait dans le grand royaume de Vijiyanagar, l'un des sept principaux Etats de l'Inde, suzerain plus ou moins effectif de toutes les petites provinces du sud. Là, en plein brahmanisme, il prêcha ; une émeute éclata sur ses pas. Le rajah voulut le voir; séduit par son courage et son désintéressement, il l'autorisa à rester. Il en fit même son intermédiaire auprès du vice-roi Almeida, en vue d'un traité de commerce (1505). Vers 1512, le franciscain mourut assassiné par un musulman[2]. Quels avaient été les fruits de sa prédication? Que devinrent par la suite les chrétiens qu'il avait dû grouper? Nous ne savons.

Un dominicain, Jean du Rosaire, paraît un instant à Ormuz, dont il devait faire un centre de missions pour la Perse et l'Arabie [3] (1507). A la même date, le franciscain Antoine de Loreiro essaie de fonder une église à Sokotora[4]. Un moment on voit passer d'autres frères mineurs aux Moluques[5]. En 1517, ils inaugurent à Colombo leurs missions de Ceylan[6].

L'année 1510 marque la fondation de l'église de Goa. Albuquerque voulait donner une capitale au nouvel empire maritime

1. Luis de Cacegas, O. P., *Historia de San Domingos particular do reino e conquistos de Portugal,* édition de Luis de Suza, Lisbonne, 1767, t. I, p. 302 et suiv.; — André Marie, O. P., *Les Missions dominicaines en Extrême-Orient,* Paris, 1865, t. I, p. 70 et suiv.

2. Wadding, *Annales Minorum,* ad annum 1505; — Judice Ricker, *Collecção de tratados,* t. I, p. 24, 118.

3. André Marie, *loc. cit.*

4. Wadding, t. XV, p. 295.

5. M. de Civezza, t. VII, p. 293.

6. Barros, *Decadas,* D. III, l. II, ch. 2, p. 118 et suiv.

des Indes. Cochin était trop au sud, trop loin des rajahs musulmans du nord, mal protégé contre un coup de main. Mais il y avait sur la côte ouest, à mi-chemin, un important marché musulman, fortifié de solides murailles, bien à l'abri à quatre lieues dans les terres, forte tête de ligne pour les voies commerciales de l'intérieur. C'était Goa. La ville appartenait au rajah musulman de Bidjapour, celui que les chroniques portugaises appellent le *Hidalcan*[1].

Enlevée le 17 février 1510, la place fut reprise par les indigènes six mois après, et définitivement reconquise le 25 novembre. C'était en la fête de sainte Catherine. La vierge martyre fut saluée patronne de la ville. On lui bâtit une chapelle en torchis, que devait bientôt remplacer une église paroissiale, remplacée à son tour par la cathédrale actuelle[2]. Une mosquée fut laissée aux Franciscains qui en firent l'église de leur couvent[3]. Les Dominicains construisirent dans le faubourg le petit prieuré du Rosaire[4].

Goa était une ville musulmane et brahmanique ; il fallait en faire une ville chrétienne ; Albuquerque y pourvut[5]. Il y attira des émigrants portugais; pour les fixer au sol, pour les moraliser surtout en leur donnant un foyer, il fit instruire et baptiser les captives que lui fournissait le droit de la guerre, les dota en terres, chevaux et maisons, puis leur fit épouser ses soldats et présida lui-même aux mariages. Il se fit des conversions. Une lettre du gardien des Franciscains nous apprend que, peu après la conquête, on avait enregistré plus de huit cents baptêmes. Il est vrai, déjà l'on constatait que le difficile n'était pas de baptiser nombre de pauvres gens ; il fallait les protéger contre le voisinage des idolâtres, contre les intrigues des brahmes et des pénitents hindous, qui sans cesse venaient du continent et jetaient le trouble parmi les néophytes[6].

Albuquerque mourut. Avec lui les jours héroïques sont finis.

1. Pour *Adil-Khan* ou *Adil-Shah*, fondateur du royaume à la fin du XV^e^ siècle.
2. A. de San Roman, *Hist. Gener. de la India Orient.*, Valladolid, 1603, p. 104, 449. Fonseca, *Goa*, p. 21.
3. Felippe Neri Xavier, *Resumo historico*, p. 23.
4. Cottineau de Kloguen, *Goa*, p. 53.
5. Osorius, *De rebus Emmanuelis regis*, Cologne, 1574, 8°. Livre VII.
6. M. de Civezza, t. VI, p. 272.

Au vice-roi intègre et sévère, au soldat chrétien et chevaleresque, ont succédé des gouverneurs incapables et cupides[1]. L'Inde est en proie aux intrigants, sans autre ambition que de faire prompte fortune, et, vite, retourner en Portugal. Cela dura dix années, les dernières du vieux roi Manuel (1515-1521) et les premières de Jean III (1521-1525). On dirait que tout va crouler. Partout, à Cochin, à Coulam, à Ormuz, éclatent les révoltes. L'empire indo-portugais n'a pas vingt ans; déjà on le croirait en décadence. L'œuvre d'Albuquerque est trop vaste pour les faibles épaules qui se la passent de trois en trois ans. Elle commence déjà à épuiser la métropole. Il eût fallu limiter les ambitions, et ne pas attacher à la fortune du Portugal plus de colonies qu'il ne pouvait en défendre.

Les missions subissent alors un temps d'arrêt. Les annales des grands ordres religieux se taisent. Les Dominicains ne sont plus là : ils ne reparaîtront qu'en 1548. De 1510 à 1539, Wadding, l'historien des Frères Mineurs, est à peu près muet sur les Indes. Pas encore d'épiscopat. De loin en loin seulement des commissaires apostoliques nommés par le roi, évêques et religieux, passent dans les principales villes, à Cochin, Goa, Ormuz, prêchant, confirmant, faisant des ordinations. Grâce à eux, vers 1542, toutes les forteresses ont leur clergé sous la direction d'un « vicaire[2] ».

Mais on devine ce que pouvait être cette église, éparpillée sur des milliers de lieues, sans chef permanent et sans surveillance.

III. — *Conversions d'infidèles.*

Un des gros défauts de ce clergé improvisé était d'aller, dans son apostolat, trop vite en besogne. On le savait, le roi tenait à ce que, chez les infidèles, fût énergiquement poussée l'œuvre des conversions. Les bons chrétiens ne manquaient pas, qui prenaient au sérieux ces royales exigences. Dans les terres lointaines où les menait leur commerce, ils plantaient la croix,

1. Albergaria 1515; Siquiéra, 1518; Ménézes, 1522. En 1524 Vasco da Gama revint en Orient comme gouverneur.

2. Nazareth, *Mitras lusitanas*, t. I, p. 11 et 13.

administraient le baptême à des gens dont ils entendaient à peine la langue, puis partaient et ne reparaissaient plus. Les prêtres eux-mêmes y allaient quelquefois avec une rapidité déconcertante. On écrivait en 1547 :

« La population de ce pays est corrompue ; on dirait qu'elle n'a pas l'usage de la raison. Ceux qui se font chrétiens, le font uniquement par intérêt temporel, et souvent même pour une mauvaise fin ; il ne peut en être autrement dans un pays où règne l'esclavage. Ceux qui sont esclaves de musulmans ou d'idolâtres se font chrétiens pour être émancipés, d'autres pour être protégés contre leurs tyrans, d'autres pour un bonnet, une chemise, une bagatelle, pour n'être pas pendus, pour épouser des femmes chrétiennes. Ce serait à canoniser celui qui se ferait chrétien par vertu. Voici comment se font les baptêmes : quel que soit le temps ou le lieu, quelqu'un manifeste-t-il le désir d'être chrétien, sans plus l'instruire, on le baptise et on le laisse aller. Aussi beaucoup retournent au paganisme ou à l'Islam.

« Les indigènes sont si pauvres qu'ils n'ont pour se couvrir qu'un lambeau d'étoffe autour des reins. Ils habitent dans des paillottes beaucoup plus basses que celles de nos bergers. Beaucoup de ceux qui les poussent à se convertir leur disent qu'une fois baptisés, ils seront *hidalgos* et passeront tout leur temps à manger. Ils sont peu intelligents en tout ce qui touche l'âme, très subtils pour les choses du corps. La malice règne chez eux, et le pays est si grand que mille prêtres ne suffiraient pas à l'évangéliser. Il exige des hommes énergiques, lettrés, vertueux, résolus à souffrir toutes les tribulations qu'ont endurées saint Paul et les autres saints. Il faut leur dire que cette terre est pire que celles qu'on évangélisait au temps de la primitive Eglise[1]. »

Le vén. Antoine Criminale est plus précis encore. Il écrivait à saint Ignace, en 1545 :« Il y a ici, à Goa, beaucoup de gens n'ayant personne pour leur dire la messe ni pour leur enseigner la doctrine. Aussi ne savent-ils dire autre chose si ce n'est qu'ils sont chrétiens. Si vous leur demandez quelle est leur croyance, ils vous répondront : « Nous croyons ce que croient les chré-

1. *Selectae Ind. Epistolae*, p. 25.

tiens », ou bien encore ils vous diront qu'ils n'en savent rien. Pour le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, ils ignorent ce que c'est et n'ont jamais appris ces prières.

« Quant à l'administration du baptême, elle se fait sans instruction préalable ; ceux qui se présentent en disant qu'ils veulent être chrétiens, le sermon fini, quand sermon il y a, sont aussitôt baptisés. Au moment du baptême et par interprète, on leur dit en quatre ou cinq mots ce qu'ils doivent croire. Au cours de la cérémonie, la signification du rite sacramentel est expliquée au fur et à mesure et toujours par interprète.

« Raisonnablement, ces gens-là devraient rester catéchumènes au moins quarante jours. Il y a là obligation. Voilà ce que j'ai dit. La *Summa Silvestrina* et l'*Antonina*, ainsi que saint Thomas, disent de faire attendre le baptême six mois. A ce propos, maître Diogo (de Borba) m'a répliqué : « De la sorte, vous ne baptiserez personne. Et pourtant une grande partie de l'Inde est déjà chrétienne. En faisant comme vous dites, il n'y aurait pas en tout quatre chrétiens. » Il ajoutait qu'il est nécessaire d'agir de la sorte, car autrement, les pères, mères, et autres parents seraient capables d'enlever à nos catéchumènes leurs bonnes dispositions. Il les baptisait donc vite et ainsi ils étaient déjà chrétiens. Ensuite venaient-ils à mourir, ils se sauvaient. Je lui repartis que, sans être baptisés, ils pourraient néanmoins se sauver grâce à ce bon désir [1]. »

Diogo de Borba cependant, nous le verrons dans l'histoire du roi de Tanor, n'était pas homme à se laisser berner par les faux convertis. A sa manière de faire, il est une explication qui a ici sa place, et dont il faudra se souvenir pour comprendre plusieurs épisodes de la vie de Xavier.

Dans l'évangélisation des infidèles deux procédés s'offraient. On pouvait commencer par faire à loisir l'éducation religieuse des candidats au baptême, les maintenir longtemps catéchumènes, ne les baptiser qu'une fois instruits et offrant des gages sérieux de persévérance. La méthode est lente, elle exige de nombreux ouvriers et un travail absorbant; mais elle donne les

1. Massara, *Criminale*, p. 38.

meilleurs résultats possibles. Elle s'impose d'autant plus que souvent l'intention de ceux qui demandent le baptême n'est pas d'une pureté parfaite. Les motifs sont honnêtes, on doit le supposer, mais humains. Il faut laisser au surnaturel le temps de prendre le dessus. Et parfois, c'est deux ans et davantage que se prolonge le catéchuménat. Aussi bien, c'était la règle universelle dans l'Eglise primitive, celle que les docteurs, moralistes et canonistes supposent presque toujours ; celle que les missionnaires de la Compagnie de Jésus pratiqueront, à Goa par exemple, en établissant près du collège Saint-Paul une maison de catéchumènes, celle enfin que suivent aujourd'hui tous les missionnaires.

Lorsque François Xavier vint aux Indes, les missionnaires avaient une manière de faire plus expéditive. La conversion s'opérait pour ainsi dire en trois temps : adhésion de l'esprit aux principaux dogmes sommairement expliqués, baptême, catéchisme. Méthode rapide mais dangereuse; car, à remettre l'instruction à plus tard, on risquait de l'oublier complètement. Mais elle avait pour elle, en certains cas, des raisons graves.

Pour qu'un adulte ignorant et borné, de ceux que les moralistes appellent *rudes* ou *rudiores*, puisse légitimement recevoir un sacrement, il est un minimum de science dont la théologie la plus indulgente ne saurait exempter. Aux docteurs de déterminer quelles sont les vérités de foi indispensables à savoir pour recevoir le baptême. A eux encore de fixer en quoi doit, à tout le moins, consister cette adhésion de l'esprit aux vérités nécessaires. Or, de certaines intelligences plus grossières, tout ce que l'on peut exiger, c'est une adhésion actuelle aux principaux articles de la foi et aux actes des vertus théologales, à mesure qu'on les propose ; les pauvres âmes ne sont pas capables d'un plus grand effort. Elles ne peuvent ni retenir, ni à plus forte raison exposer ce qu'elles ont une fois admis. Faut-il les priver pour cela des sacrements, et spécialement du baptême ? Sans compter qu'il est à craindre parfois que l'acte de bonne volonté qui les amène à la porte de l'Eglise ne dure pas, et que, repoussées, elle ne s'en éloignent pour toujours. Ne peut-on alors, tout d'abord et provisoirement, se contenter du minimum exigible ?

Mais les Indiens de caste infime, les seuls en somme qui fussent alors accessibles à la foi, ne pouvait-on les considérer comme intelligences bornées, à qui, sous peine de ne rien obtenir, il ne faut pas trop demander ? Ajoutez que, l'expérience en fait foi, la grâce sacramentelle est là qui produit des merveilles. Que de fois, le baptême survenant, l'âme se trouve éclairée, fortifiée, transformée ! elle comprend et retient sans difficulté ce qui, hier, lui restait inabordable. « Les effets du baptême, nous raconte un missionnaire, sont si sensibles à l'égard des Indiens qu'ils n'ont pas besoin d'autres preuves pour s'assurer de la vérité de la religion que le changement qui s'opère en eux[1]. »

Il fallait tenir compte aussi de ce fait que le baptême ne faisait pas seulement de l'Indien un enfant de Dieu ; plus ou moins, il le transformait en sujet du Portugal. A tout le moins, il l'introduisait dans la sphère d'influence et de protection du Roi Très Fidèle. Si l'on était en pays directement portugais, le néophyte recevait un nom chrétien et européen ; il s'appelait Manoel Fernandez, Duarte Barbosa, Francisco Alvarez, etc. Parfois même, on lui faisait adopter le costume de ses maîtres nouveaux. C'était un excès. Mais cette transformation forcée avait cette conséquence que la rupture avec le passé était profonde. L'Indien sortait en quelque sorte des cadres sociaux du pays. On le biffait de la liste des castes. Entre son passé et lui, il mettait une barrière infranchissable. Il y avait là une garantie de persévérance. Dans ces conditions, il semblait qu'on pût aller plus vite. Baptiser rapidement le candidat, c'était couper court avec toutes les tentations, c'était le soustraire à des causes multiples d'apostasie. Nous pouvons trouver à redire dans cette manière de faire : les conquérants de l'Inde la jugeaient normale. Donc, on se hâtait : c'était l'usage universel au temps de notre saint. Voici comment les choses se passaient encore à Ceylan cinquante ans plus tard.

La foule des indigènes étant réunie à l'église, un missionnaire

1. Abbé Perrin, *Voyage dans l'Indoustan*, t. I, p. 130. L'auteur cite le cas d'une ancienne prêtresse des idoles qui n'arrivait pas à concevoir l'idée d'un Dieu unique. Elle insistait pour être baptisée, alléguant l'action du démon qui lui enlevait toute mémoire. On la baptisa et l'intelligence s'ouvrit.

faisait un sermon sur la vanité des idoles et la vérité du christianisme. Il demandait à ceux qui étaient convaincus de rester à l'église pour une explication plus développée des articles de la foi. Il arrivait alors que les indigènes manifestaient leurs intentions par des malédictions lancées aux faux dieux. Puis commençait l'exposition du dogme, et la foule répondait en chœur à chaque point par un acte de foi explicite. Suivait un exercice semblable pour l'adhésion de volonté aux commandements de Dieu et de l'Eglise, un acte de détestation pour les idolâtries passées et les péchés commis. Tout se terminait par la cérémonie du baptême aussi solennelle que possible[1].

Si l'on s'en tenait à ce système, tout n'était pas fini, une fois le baptême administré.

Il fallait maintenant cultiver ce germe de foi, si frêle encore ; faire entrer dans la mémoire, dans l'intelligence, dans le langage même, et dans la pratique de la vie, ces notions chrétiennes nécessairement superficielles. Or, non seulement dans les pays lointains où passaient des marchands, plantant la croix, prêchant, baptisant, promettant de revenir, et ne revenant pas ; mais, dans la banlieue même de Goa, et jusque chez les néophytes de la ville, la seconde partie du programme trop souvent restait lettre morte. Vers ce temps-là, un fait qui tient étroitement à l'histoire de notre saint vint mettre cette lacune en pleine lumière.

Les Paravers étaient une caste de pêcheurs dont les villages s'éparpillaient le long des côtes méridionales, entre le cap Comorin et Ramnad. Ils vivaient de la pêche des perles. Mêlés au reste de la population, ils formaient cependant un groupe autonome. Ils avaient leurs coutumes, leurs lois, leur magistrat, et jusqu'à leur « roi ». Ce « roi des Paravers » était juge et administrateur suprême. Son privilège le plus appréciable était de pouvoir prélever sur la pêche de l'année deux barques pleines. Droit vraiment royal qu'il avait usurpé peut-être, quand les rajahs du pays, la vieille dynastie des Pandiyas, avaient été

1. Lettre du P. F. Negrão, O. S. F. (M. de Civezza, t. II, p. 97-101 de l'édition française). Cette lettre, notons-le, ne nie pas qu'il y ait eu des instructions préalables : mais elle n'en parle pas.

vaincus et annihilés par leur puissant voisin, le roi de Vijiyanagar.

Vers 1530, ils dépendaient nominalement de ce dernier, c'est-à-dire, en pratique, de ses lieutenants, les Nayakers du Maduré. Mais, comme ces derniers étaient en guerre avec le roi du Travancore, les Paravers se trouvaient à la merci du premier qui viendrait les exploiter. Ce furent les musulmans de la côte occidentale qui se présentèrent.

Les pêcheurs eurent fort à souffrir de leurs exactions. En 1534[1], l'un de ces nouveaux venus eut une rixe pour une bagatelle avec un des principaux Paravers, et ce dernier ne s'en tira que l'oreille déchirée[2]. L'insulteur fut tué. Les musulmans répondirent par des violences nouvelles. Exaspérés, les Paravers se jetèrent sur leurs ennemis et tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. A leur tour, les musulmans décidèrent l'extermination de la caste. Leur flottille bloqua la côte. Ils achetèrent à prix d'or la complicité des seigneurs locaux. Est-il vrai que la tête des pêcheurs fut mise à prix, cinq *fanoens*[3] pièce, environ 2 fr. 70, et qu'il se présenta tant de meurtriers pour toucher la prime que le tarif baissa jusqu'à un *fanoen* ? La chasse au Paraver ne rendant plus, la caste fut sauvée. Tel est du moins le récit des historiens portugais.

Il y avait alors sur la côte un Malabar européanisé qui se faisait appeler Jean da Cruz. Le roi de Portugal avait récompensé ses services en le nommant chevalier de l'ordre du Christ. Il était venu dans le pays faire le commerce de chevaux. Les Paravers lui demandèrent conseil. Jean da Cruz prôna la puissance des Portugais. Les pêcheurs avaient tout à gagner à se mettre sous leur protection et à se faire chrétiens. Là-dessus une petite ambassade fut envoyée à Cochin. Les députés avaient pour consigne de se faire baptiser et de remettre entre les mains du capitan les intérêts de la caste. Justement le vicaire

1. Xavier écrivait le 28 octobre 1542 qu'il y avait huit ans depuis que les Paravers s'étaient faits chrétiens. *Mon. Xav.*, p. 273.

2. « C'est la coutume de ces Paravers de porter l'oreille très ornée, très dilatée, de manière qu'elle pende jusqu'à l'épaule. Aussi déchirer l'oreille à quelqu'un est la pire injure. » *Mon. Xav.*, II, p. 84).

3. Le *fanõen*, ou *fanâm*, petite monnaie dont la valeur a beaucoup varié. En 1553, d'après Barros, elle équivalait à 20 *reis*. Mais le *rei*, vers ce temps-là pouvait valoir 0 fr. 0268 (YULE, *Glossary*, au mot *pardao*). Un *fanoen*, au temps de Xavier, pouvait donc revenir à 0 fr. 536.

épiscopal don Michel Vaz se trouvait là. Il plaida la cause des Paravers, et le gouverneur général, Nuno da Cunha, décida qu'on irait à leur secours.

Pendant qu'on préparait la petite expédition, les ambassadeurs étaient baptisés. Sur le conseil de Jean da Cruz, eux aussi voulurent se mettre sous la protection de la Sainte Croix en la faisant comme entrer dans leur nom. Et depuis ce temps, assure Texeira, les chefs de la caste se font appeler *da Cruz*[1]. La flottille portugaise n'eut qu'à se montrer. Les Maures furent dispersés et disparurent. Désormais les Portugais se chargèrent de protéger le monopole des Paravers. Tous les ans, la saison venue, deux petits vaisseaux étaient envoyés de Ceylan au lieu de la pêche, et les Portugais se faisaient payer ce service par le don d'une des deux barques concédées au roi de la caste[2].

Des Franciscains, avec Maître Diogo de Borba, avaient accompagné les soldats dans leur petite expédition. La moisson qui s'offrait, abondante et inopinée, fut par eux recueillie en grande hâte. Vingt mille baptêmes, dit-on, furent administrés. Puis les prêtres s'éloignèrent, comptant revenir pour parachever leur œuvre. En fait, tout se réduisit à quelques visites pendant les carêmes qui suivirent[3]. Lorsque, quelques années après, Xavier viendra chez les Paravers, il les trouvera absolument ignorants, ne sachant qu'une chose; ils étaient chrétiens, et avaient reçu, avec le baptême, un nom portugais[4].

1. Xavier, dans ses lettres de 1544, datées de la Pêcherie, parle plusieurs fois d'un Manuel da Cruz, son homme de confiance.

2. Je tiens ces détails d'un missionnaire du Maduré, bien au courant de l'histoire de sa mission.

3. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 5, p. 94.

4. Pour tout cet épisode, j'ai suivi le récit de Tursellini (l. II, ch. 5), de Lucena (II, ch. 7) et de Texeira (*M. X.*, II, 848). La version de Bartoli (I, n. 2) et de Sousa (p. 212-214) contient plusieurs détails peu vraisemblables. Ils racontent par exemple que les ambassadeurs paravers était au nombre de quinze, tous *patangatins*, c'est-à-dire chefs de village. Le capitan de Cochin aurait objecté que c'était peu pour représenter toute une *nation* ; alors il en vint soixante-dix. Cela paraît être du pur roman. Comment soixante-dix chefs de village eussent-ils pu gagner Cochin sans attirer l'attention des Maures ? Les Portugais n'étaient pas si difficiles à accepter les propositions de ce genre. — *Patangatins*, ou *Pattam-Katti*, dignitaire.

D'après l'historien des missions franciscaines, les Franciscains venus à la Pêcherie étaient au nombre de onze et avaient à leur tete le P. Manuel de Saint-Mathias. Jamais, ajoute-t-il, ils n'abandonnèrent leurs néophytes. Nous voyons, d'après do Couto (*loc. cit.*), qu'ils firent ce qu'ils purent, et qu'ils ne purent pas grand'chose. Saint François Xavier est formel : *Se do tempo que estes erão christãos houvera quem os ensinara... forão*

Cet épisode, dont nous aurons bientôt à raconter les suites, nous montre de quels procédés sommaires on usait parfois dans l'apostolat des infidèles. Il nous fait voir aussi dans quel milieu allaient se recruter les églises indigènes. Les Paravers étaient pauvres et de basse condition ; c'est chez les pauvres et dans les rangs infimes de la société indienne que, pendant longtemps, se feront exclusivement les conversions. Sans doute, c'est la loi générale dans l'histoire de la foi et de ses conquêtes : c'est l'application continue, à travers les siècles, de l'axiome : *pauperes evangelisantur*. Mais, en ces régions, l'axiome se trouvait avoir des corollaires inattendus et que les premiers missionnaires ne pouvaient soupçonner. On voit que nous voulons parler de la question des castes.

Quand les Portugais arrivèrent aux Indes, ils ne furent pas longs à s'apercevoir que la société hindoue était divisée en catégories tranchées, et qu'au sommet de la hiérarchie, il y avait les brahmes. Ils constatèrent que ces *castes* — le mot est portugais — ne se mêlaient pas, n'admettaient ni intrusion d'étrangers, ni passage de l'une à l'autre, qu'elles constituaient des corporations fermées, indépendantes, et imposaient à leurs membres des lois étranges. Là semblent s'être arrêtées leurs observations. La caste leur rappelait, mais avec beaucoup plus d'intransigeance, la distinction ordinaire entre nobles et roturiers. Ils ne paraissent pas avoir soupçonné que, d'une classe à l'autre, l'abîme était infranchissable, que la caste était la mesure à laquelle on jugeait toute chose, et qu'on allait les juger, eux, étrangers, d'après les lois de la caste. Ils voyaient les musulmans puissants, redoutés ; pouvaient-ils supposer que cette révérence extérieure cachait un mépris profond, parce que le musulman était hors les lois de la caste ? Ils avaient donc traité indifféremment avec tous, sans distinction. N'avaient-ils pas le prestige que donnent le succès et la force ? Les castes infimes leur fournissaient leurs gens de service. Ils bravaient les usages du pays, tuaient par exemple et mangeaient des vaches, l'animal divin dont le fumier purifie. Cela suffisait pour les

melhores christãos. Mon. Xav., p. 317. — Par ailleurs, do Couto nous autorise à corriger Tursellini quand il nous dit (l. II, ch. 5) : « *Sacerdotes illi... summa loci intemperie et alimentorum inopia territi, domos protinus remigrarunt.* »

juger : ils pouvaient être opulents, on les tenait pour plus vils qu'ils n'étaient riches.

Il y avait pis. Des indigènes avaient accepté la religion des nouveaux venus; ces néophytes étaient gens de basse caste. Elle aussi, dès lors, la religion chrétienne était jugée. On convenait sans peine qu'elle était pure, mais on ne l'embrassait pas. Les castes inférieures et moyennes l'eussent acceptée peut-être venant d'en haut; mais elle partait d'en bas. Elle avait tout d'abord ouvert ses rangs à ceux qui étaient méprisés de tous; elle était prêchée par ces étrangers qui communiquaient avec les parias, « plus abjects qu'un chien malade, rebuts des rebuts, bons, tout au plus, à nettoyer les égouts et à enfouir les charognes ». Se faire chrétien, ce serait perdre sa caste, encourir une sorte de mort civile, tomber au rang des gens hors caste, à qui les brahmes laissent par pure générosité leur place au soleil.

La conséquence saute aux yeux : d'où viendront à l'Eglise indienne ses recrues? Ni des riches, ni des brahmes; exclusivement des castes basses et des gens sans caste. La bonne nouvelle pour les pauvres et pour les pauvres d'abord : c'est bien le programme évangélique, et il est réalisé pleinement aux Indes. Mais, le programme n'est pas : la bonne nouvelle pour *les seuls* pauvres. Or, c'était à cette conclusion excessive que longtemps la prédication de la foi devait être acculée. « L'Eglise, écrivait un jésuite français au début du XVIII^e^ siècle, se recrute chez trois sortes de personnes » : chez « ceux qui se mirent sous la protection des Portugais pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les Paravers » ; chez « ceux que les Portugais avaient subjugués sur les côtes par la force des armes »; enfin chez « les gens de la lie du peuple », c'est-à-dire dans les basses castes[1].

C'est pour sortir de cette impasse que les successeurs de Xavier, à la suite du Père Robert de Nobili, organisèrent leur fameux apostolat des brahmes.

La prédication de l'Evangile ne se heurtait donc pas dans les Indes aux seuls obstacles ordinaires, tirés des mœurs, de l'igno-

1. *Lettres édifiantes et curieuses,* Indes, 1^er^ juin 1700 (t. I, p. 264).

rance, de l'idolâtrie. Il y en avait de très particuliers. Le christianisme ne pouvait se présenter que déjà compromis à l'avance. Compromis par son alliance avec le Portugal vainqueur et envahissant, compromis par les mauvais exemples des colons et des soldats, compromis encore par leurs maladresses, leur ignorance ou leur mépris des mœurs locales[1].

IV. — *Le diocèse de Goa.*

Au moment où les Paravers se convertissaient, l'*India portugueza* était en voie de relèvement. Jean III avait renvoyé en Asie le vieux Vasco da Gama. L'amirante n'y était arrivé que pour mourir (1524-1525). Don Henriquez de Ménézes, son successeur, attaqua vigoureusement les abus, mais, lui aussi, mourut trop tôt (1526). Les années qui suivirent furent remplies par les compétitions de deux gouverneurs, gens de mérite pourtant et bons soldats, mais ambitieux : Pierre de Mascarenhas et Lopo Vaz de Sampaïo. Enfin Jean III, qui comprenait ses devoirs, désigna pour vice-roi un homme austère et intègre, Nuno da Cunha, qui, pour le bien de l'Inde, resta en charge neuf ans (1529-1538).

On put se croire revenu aux beaux jours d'Albuquerque. De nouvelles conquêtes à l'angle nord-ouest des Indes assurèrent au Portugal la domination sur presque toute la côte occidentale. Baçaim, la ville la plus importante de la région, fut aussitôt occupée par les Franciscains. En même temps, ils évangélisaient la Salcette de Bombay. Les débuts furent assez rudes; on était au lendemain de la guerre et en pays célèbre par ses grands sanctuaires idolâtriques. Il y eut du sang chrétien répandu.

1. Etait-il possible d'éviter cette situation? La question est complexe. D'abord, Etat chrétien, le Portugal ne faisait que remplir un devoir en favorisant les missions dans la sphère de son influence. Puis Rome accepta cette alliance jusqu'au jour où elle devint une entrave à la création des évêchés nouveaux. De plus, les missionnaires, ne pouvant pénétrer aux Indes par la voie plus courte de l'Egypte ou de la Chaldée, devaient emprunter les vaisseaux portugais et faire de Goa leur centre d'action. Au fond, le grand malheur fut que le Portugal se montra ambitieux à l'excès, trop peu respectueux des droits politiques d'autrui, trop peu scrupuleux dans le choix de ses agents, — péchés communs à tous les peuples colonisateurs, — et, dans la suite des temps, trop étroitement attaché à ses droits de patronat. Mais ces fautes ne doivent pas faire oublier les services rendus.

Mais, avec le temps, toute la région se couvrit d'églises. Un siècle après, on comptait là 14.000 fidèles répartis en 24 villages[1].

Lentement donc, par l'afflux continu des colons nouveaux, par les conversions d'indigènes, par les mariages et les mélanges de races, l'Eglise indo-portugaise s'étendait. Il fallait songer à l'organiser.

En 1521, aussitôt après la prise de Goa, la fondation d'un évêché y avait été décidée en principe. Mais le projet mit dix-sept ans à se réaliser (1521-1538)[2]. En 1532, c'était chose faite, semblait-il ; l'évêque don François de Mello avait ses bulles, il était sacré, il allait s'embarquer, quand la mort le saisit (27 avril)[3]. Impossible de lui nommer un successeur. A son défaut, un franciscain évêque, Fernand Vaqueiro, coadjuteur du cardinal infant, don Henri, accepta de partir avec le titre de vicaire épiscopal. Deux ans durant, il prêcha, confirma, fit des ordinations, visita les diverses stations. Puis, épuisé de labeurs, il mourut à Ormuz en 1535, au moment où il allait retourner en Europe[4]. Trois ans s'écoulèrent encore en pourparlers. Enfin, le choix de la cour se fixa une fois de plus sur un franciscain, Jean d'Albuquerque, confesseur du roi. C'était un homme de haute vertu, ardent et humble, qui avait fait ses preuves comme provincial de son ordre. Il était castillan d'origine et déjà un peu âgé. Dans l'entourage du pape, on s'étonna de ce choix. « Le *frère* était vertueux sans doute, mais pourquoi nommer tant de *frades* (moines mendiants) aux évêchés, quand on avait des *clerigos* (prêtres séculiers) ? » Le cardinal des *Santi Quadro* (des Quatre Saints Couronnés), Antoine Pucci, répliqua qu'un religieux qui a tout quitté pour Dieu, ne fera pas difficulté d'aller ensevelir sa vie aux Indes. Pouvait-on en dire autant des autres? Le pape se laissa convaincre ; Jean d'Albuquerque fut nommé, consacré, et le roi pressa son départ[5].

1. M. DE CIVEZZA, t. VII, p. 231-232. Salcette, en 1321, avait déjà été arrosée par le sang de martyrs franciscains, le bienheureux Nicolas de Tolentino et ses compagnons. Il y a une autre Salcette, près de Goa, où furent tués en 1583 le bienheureux Aquaviva et quatre autres jésuites.

2. La bulle *Æquum reputamus*, qui créa le siège de Goa, est du 3 novembre 1534 (*Bullarium patronatus*, I, p. 148).

3. *Nazareth*, p. 18.

4. *Ibid.*

5. CROS, t. I, p. 203.

Il s'embarqua en 1538 avec le nouveau gouverneur, don Garcia de Noronha, et arriva aux Indes seulement le 25 mars 1539, trop malade pour qu'on lui fît la réception solennelle à laquelle il avait droit[1].

Dès qu'il fut un peu rétabli, il se mit au travail. Malheureusement, il n'avait plus l'énergique Nuno da Cunha pour le soutenir. Victime de la calomnie, le grand vice-roi s'en allait sur un vaisseau de louage, indignement traité par son successeur, et mourait en mer, de chagrin plus que de maladie[2]. Quant à Noronha, vieux, faible, indécis, intéressé, l'évêque n'avait pas à compter sur lui.

Quatre ans doivent encore s'écouler avant que Dieu lui envoie un collaborateur puissant en œuvres, François Xavier. En attendant, la tâche est immense. Jamais église ne fut plus éparpillée. Le diocèse de Goa comprend à ce moment une ville sur la côte africaine, Mozambique; Mascate, en Arabie où les Portugais ont un comptoir, et Ormuz un peu plus loin, desservi par quelques prêtres séculiers. Puis, dans la région actuelle de Bombay[3], Baçaim et Salcette, avec la plus florissante des missions franciscaines. Aux environs, ne tarderont pas à se fonder les établissements de Surate, de Damão, de Chaul. Il faut ensuite franchir quatre cents kilomètres pour trouver Goa. Des commencements de chrétientés s'ébauchent dans les îles et terres adjacentes. Bardez, Chorão, Divar, Salsette et Sunda. Descendant la côte du Canara, on trouvait plusieurs petites stations sans importance. Enfin, à 400 kilomètres de Goa, voici Cananore, mission fondée en 1502. Nous sommes au Malabar. Il faut passer par-dessus Calicut, toujours fermé à l'Evangile. Mais à deux pas de là, on trouve une station à Tanor, puis une autre plus importante à Cranganor avec séminaire, mission franciscaine et église de vieux chrétiens. La mission remonte aux temps héroïques de la colonie. Tout près, Cochin,

1. Correa, IV, 10.

2. Do Couto, D. V, l. V, ch. v, p. 449.

3. On rencontre en suivant la côte : *Diu* ou *Dio*, au sud de la péninsule du Gudjerat; de l'autre côté du golfe de Cambay, *Surate* (*Surat*); 80 kilomètres plus bas *Damaün* (*Damão, Daman*); puis à 130 kilomètres, Baçaim (*Bassein*). De l'autre côté d'un bras de mer, l'île de *Salcette*, avec une importante église à Tana (*Thana, Tannah*). L'île de Bombay en forme comme le prolongement. Plus au sud, sur le continent, *Chaul* (*Tschaul*).

la seconde ville de l'empire, a, elle aussi, son couvent de Franciscains et son clergé. Elle ne tardera pas à devenir évêché (1557). Descendant toujours, voici un centre chrétien jadis important, maintenant bien réduit, Coulam, le *Columbum* du moyen âge. Quelques lieues encore, et nous sommes au cap Comorin. Remontant au nord-est, on trouve immédiatement la chrétienté abandonnée de la Pêcherie. A Tuticorin, nous ne voyons pas, dans les lettres de Xavier, qu'il y ait eu autre chose qu'un comptoir portugais. De même à Négapatam. Mais San Thomé de Meliapor a son église et son vicaire. Au delà et à l'intérieur des terres, il n'y a rien. A Ceylan, Colombo possède depuis 1517 une station franciscaine qui végète. Six cents lieues vers l'est, on rencontre le poste de Malacca ; et il en faut encore huit cents pour atteindre l'extrême limite du diocèse, les Moluques. Quelques prêtres séculiers s'y occupent des Portugais et un peu des indigènes.

Quelle était la population chrétienne de ce diocèse disproportionné? Aucun document précis ne nous le dit. Elle était certainement assez restreinte, une poignée d'Européens instables çà et là, et, autour de leurs entrepôts, quelques centaines, quelques milliers tout au plus, d'indigènes baptisés. Quant aux ressources religieuses, un homme qui savait à quoi s'en tenir, le Père Valignano, nous dit: « Il y avait un si grand déficit de clercs, de religieux et autres ouvriers qui pussent aider l'évêque dans ses desseins, qu'ils ne suffisaient même pas aux besoins des Portugais. Par toute l'Inde, on ne rencontrait, comme religieux, que quelques Pères de saint François. Par leurs vertus et leurs bons exemples, ils avaient beaucoup fait. Mais, peu nombreux et isolés, ils ne pouvaient répondre à tous les besoins. Aussi, s'occupait-on peu de convertir les païens ; et les Portugais, surtout loin de Goa, n'étaient guère soutenus. A peine si, dans l'Inde entière, il y avait deux ou trois prédicateurs. Presque partout les Portugais restaient des années entières sans entendre la parole de Dieu ; souvent ils n'avaient près d'eux ni clercs, ni personne qui pût leur administrer les sacrements ou leur dire la messe[1]. »

1. *Mon. Xav.*, t. I, p. 38. On peut se demander si ce tableau n'a pas été un peu poussé au noir par les historiens jésuites, pour mieux faire ressortir l'action de

Ils auraient eu grand besoin cependant qu'on s'occupât un peu de leur âme. Qu'on en juge par ce qu'était la vie à Goa, une ville où cependant ne manquait aucun des secours essentiels de la religion. Nous la prenons en 1542, au moment où y arrive saint François Xavier.

leur saint. Mais la correspondance de Xavier est, sur ce point, en parfait accord avec ses biographes. Elle signale, dans les principales villes, un clergé séculier, pas toujours à la hauteur de ses devoirs, mais qui est à son poste. Elle nous montre aussi les Frères Mineurs à Baçaim, à Goa, à Cochin, à Cranganor et à Ceylan. Le saint ne semble pas connaître autre chose. D'autres documents permettent de porter à onze le nombre des couvents franciscains en 1542, et à 80 les résidences ou stations qui en dépendaient. Mais combien y avait-il de religieux dans chaque couvent, combien de prêtres, combien capables de prêcher ? (Nazareth, *Mitras*, t. I, p. 33 et 34.) En 1527, le couvent de Goa comptait 5 prêtres, 4 frères, 2 novices. Cette année-là, 13 Pères arrivèrent d'Europe : 2 moururent en débarquant ; 6, ne pouvant se faire au climat, rentrèrent à Lisbonne (M. de Civezza, t. VII, p. 272; Fonseca, *Hist. sketch of Goa* p. 220). Un homme de haute vertu, le Père Manuel de Morales, parlant de Ceylan, écrivait en 1552 : « Là règnent de grands abus ; tout aboutit au luxe et à la luxure. Il n'y a personne pour reprendre les coupables et leur donner la crainte du péché. Seuls, des Pères de saint François le font en particulier, mais non en public, car ils n'ont aucun prédicateur. Ils essaient de convertir, mais sans grand succès. » Polanco, *Chronic.* t. II, p. 761.

CHAPITRE V

LES PREMIERS MOIS A GOA

(1542, mai-septembre)

I. — *Goa. Le côté du mal.*

La capitale de l'Inde portugaise, en 1542, n'était pas encore le *Goa dourada*, la « ville dorée », qui s'annonçait de loin par ses dômes et ses tours sans nombre, émergeant des cocotiers, et dont on disait au XVII[e] siècle : « Qui a vu Goa peut se dispenser de voir Lisbonne. » Eglises, hôpitaux, chapelles, palais, tout se ressentait encore de l'improvisation des premiers jours. Saint François Xavier cependant, après un premier coup d'œil, ne put s'empêcher d'écrire : « Goa est tout peuplé de chrétiens. La ville est belle à voir. Elle a un nombreux monastère des Pères de saint François, et une *Séo* (cathédrale) très belle, avec un important chapitre, et beaucoup d'autres églises. Il faut grandement remercier Dieu Notre-Seigneur de ce que le nom du Christ est si florissant sur ces terres lointaines et parmi ces multitudes d'infidèles [1]. »

Derrière cette façade chrétienne, l'apôtre ne sera pas long à découvrir de tristes réalités.

D'abord l'idolâtrie. Elle est très loin, à cette date, d'avoir disparu. Elle ne reste point enfermée dans le huis clos des quartiers indigènes [2]. La population infidèle est nombreuse. Dès les premiers pas sur le port, le nouveau venu coudoyait

1. *Mon. Xav.*, p. 252. Ce qui suit est pris en grande partie à François Pyrard et à Jean Mocquet qui visitèrent Goa dans les premières années du XVII[e] siècle.
2. VALIGNANO, *Mon. Xav.*, p. 38-39.

toutes les races et tous les cultes, Musulmans de Gudjerat et d'Ormuz, Arabes et Perses, Hindous et Cafres. Mêlée aux éléphants débardeurs, s'agitait, courait, criait et chantait, la foule des portefaix, indigènes de la côte, tous païens.

Mais ce sont les chrétiens, qui, pour le moment, nous intéressent le plus. Une rapide promenade à travers la ville laisse entrevoir bien des misères.

Au milieu de la cohue indigène, les Européens passent, fiers, faisant de grands gestes, habillés de taffetas, satin et autres étoffes précieuses[1]. A cheval, sous d'immenses parasols, voici les *fidalgos* authentiques, suivis de leurs pages et d'une bande d'esclaves cafres prêts à dégainer au premier signe. Puis des soldats pauvres qui ont emprunté un haut-de-chausses pour sortir, loué un esclave au carrefour et s'en vont parader par la ville. On distingue à leur manteau les *casados*, gens mariés, petite aristocratie à part, qu'il ne fait pas bon traiter sans respect. Tous tranchent du grand seigneur devant les Indiens, et, simples vachers ou balayeurs de rue en Portugal, se donnent ici pour gentilshommes[2].

A la porte des maisons, sous la véranda, d'autres causent, sont étendus sur leurs chaises longues, arrêtent les passants, les interpellent, ou jouent de la guitare. Des esclaves les entourent, agitant l'éventail, écartant les mouches, arrosant le sol, Pyrard ajoute, « grattant les pieds du maître et ôtant les cirons[3] ».

Les esclaves? Goa en est peuplée, comme Lisbonne, hélas! Tout près de la cathédrale, au pied du palais du gouverneur, se tient le marché, où Indiens et Cafres à vendre sont amenés par troupes, examinés, tâtés, marchandés, livrés à vingt ou trente *pardãos* au plus[4].

Entrons dans une de ces maisons neuves à deux étages, blanchie à la chaux ou peinturlurée de rouge. Bien des détails nous inquiéteront. Les femmes — il y en a plusieurs, et que sont-elles pour le maître de céans? — sont jalousement

1. Biervillas, *Voyage à la côte du Malabar*, Paris 1736. Ce voyage est fictif, mais rédigé sur relations originales.
2. Pyrard, P. II, ch. viii, p. 125 et suiv.
3. *Ibid.*, P. II, ch. vii, p. 117, 118.
4. *Ibid.*, P. II, ch. iv, p. 64. Le *pardão*, vers 1600, valait environ 4 sh. 2 d. (5 f. 20), Yule, *Glossary*, p. 839-840.

gardées, à la mode musulmane. Elles passent leur temps à chanter, jouer des instruments, regarder la foule derrière leurs fenêtres grillées. On raconte à leur sujet d'étranges histoires. Faut-il en croire Jean Mocquet? Esclaves torturées à plaisir sur le moindre soupçon, femmes étranglées, noyées pour un regard, pour un rêve, et enterrées dans le jardin. De ces atrocités, Xavier ne dit rien dans sa correspondance, et, fussent-elles vraies, faut-il juger d'un peuple par sa gazette des tribunaux?

Aussi bien ce n'est pas aux Portugais que s'en prend ici le médecin français, mais aux métis. D'où vient, chez certaines races de sang mêlé, cette exaspération des passions mauvaises? Trop souvent elles sont comme marquées d'un péché d'origine. Ni la justice, ni la religion, n'ont présidé à leur formation, mais le libertinage et le caprice. Pas de religion non plus dans la suite pour moraliser les familles nouvelles. Les épouses indigènes ont été baptisées pour la forme. Africaines ou indiennes, elles gardent en secret leurs superstitions; elles ajoutent à leurs vices de race les vices de leurs maris, et passent le tout à leurs enfants[1]. Aussi verrons-nous Xavier attacher une extrême importance à l'instruction de ces pauvres femmes.

Des maisons, transportons-nous dans les églises. Les Goanais aimaient leurs sanctuaires. Ils se plaisaient aux cérémonies. Piété expansive, se traduisant en exhibitions bruyantes. Y avait-il fête quelque part? Les affiches, au coin des rues, les annonçaient, mentionnant les indulgences à gagner. Devant la façade, on plantait une avenue de palmiers, le sol était jonché d'herbes, de fleurs, de ramée. La foule se pressait : néophytes indiens ayant au cou leur gros chapelet de bois; esclaves, hommes et femmes, quelquefois les fers aux pieds; Portugais du commun toujours le chapelet aux doigts; Portugais riches en palanquin, l'épée au côté, suivis d'une vingtaine de pages portant parasols, chaises, coussins, tapis brodés. Peu de femmes.

Le tableau qu'on nous trace des nobles dames venant à

1. Valignano, p. 40.

l'église ressemble à une caricature. Une litière les dépose à l'intérieur même de la nef; elles en sortent, ruisselantes de pierreries, affreusement fardées, chancelantes sur leurs patins de liège. Tandis que les pages disposent en bon lieu tapis, nattes, chaise de bois doré, éventails, sachets, mouchoirs et livres de prières, elles mettent un quart d'heure à gagner leur place, précédées, comme en procession, par leurs enfants et servantes[1].

L'assemblée paraît peu recueillie. Mocquet se scandalisait de voir les Goanais causer et rire à l'église comme sur la place. A l'élévation, tous levaient la main pour montrer l'hostie et criaient deux ou trois fois, en se frappant la poitrine : *Deos de misericordia!* puis ils reprenaient leurs conversations[2].

Ces dehors accusaient une vie chrétienne peu intense. Avec les mœurs déréglées des Indes, nous dit le P. Valignano, « l'usage des sacrements était si bien tombé dans l'oubli que beaucoup restaient de longues années sans se confesser. Se confesser et communier plus d'une fois l'an passait pour hypocrisie. On n'osait le faire en public, et, comme Nicodème, on venait alors à Jésus pendant la nuit[3] ».

Faut-il parler des désordres publics ? Laissons ici la parole aux Portugais eux-mêmes. Il faut leur rendre ce témoignage qu'ils ont fait leur examen de conscience en toute sincérité et sans attendre l'heure de l'histoire.

En 1552, les juges de Goa écrivaient au roi : « Il n'y a plus de justice dans l'Inde, ni chez le vice-roi (c'était don Alphonse de Noronha), ni chez ceux qui devraient la distribuer. Ils ne s'occupent que de s'enrichir, et par tous les moyens... Seigneur, nous vous rappelons la mort du roi de Coulam, celle du roi de Pyllor (?), et des cruautés telles que le crédit des Portugais est perdu. Pas un Maure qui ait confiance en nous. On a tué le roi de Ceylan et pris son trésor. Les Maures ne parlent que de cela... Seigneur, nous vous demandons miséricorde, miséri-

1. Pyrard, t. II, ch. 3, p. 104.
2. Mocquet, p. 255.
3. *Mon. Xav.*, p. 40. Voir dans le Père Gonçalvez (Cros, t. I, p. 215), l'extrait d'un rapport envoyé au roi en 1542.

corde, miséricorde. Au secours, Seigneur, au secours, Seigneur, car nous périssons !..... Déchirez cette lettre[1]. »

De ces désordres, la première victime était l'Etat lui-même. Les finances allaient à la dérive. Les vaisseaux pourrissaient dans les chantiers. Les magasins restaient vides ; les denrées expédiées à la métropole arrivaient avariées. Du reste, il fallait se hâter pour faire fortune, car les cadres de l'administration se renouvelaient tous les trois ans. Chacun travaillait pour son compte ; on achetait sans payer aux indigènes, et on revendait fort cher au gouvernement. Avec cela, aucune prévision sérieuse de l'avenir. Les Portugais avaient la foi, mais une foi qui allait jusqu'à tenter Dieu. Les annales de la colonie à ses débuts racontaient une foule de faits, où il était permis de voir une intervention spéciale de la Providence. On s'était habitué à compter sur les miracles. C'était à décourager les prudents qui savaient bien, eux, que Dieu n'aide pas ceux qui s'abandonnent eux-mêmes[2].

Il faut lire ici les pages navrées sur lesquelles le vieux Gaspard Correa, en 1566, ferme son livre des *Lendas*. Il avait entrepris de raconter les exploits de ses compatriotes dans les Indes. Après les épisodes épiques des débuts, mêlés de prodiges et de miracles, il a fallu en venir aux années de décadence précoce. Il poursuit son récit jusqu'en 1551, l'avant-dernière année de notre saint. Arrivé là, il se décourage et, en posant la plume, il s'écrie : « Les malheurs présents, c'est la cruauté cupide qui les a causés ; le bien des premiers jours s'est tourné en calamité publique. J'ai été forcé de le décrire : j'espérais que mon travail aurait une conclusion heureuse. Il me semblait que, de ces maux que je voyais grandir, quelqu'un disparaîtrait devant le châtiment. Mais j'en ai tant vu, des gens d'ici, des homicides, s'en retourner au royaume sans craindre le moins du monde que la justice divine ou humaine punît leurs crimes, leurs vols commis sur les chrétiens, les Maures, les indigènes, les étrangers ! J'ai vu commettre tant d'offenses contre Dieu et

1. *India Office*, Londres. *Mss. Portuguese Records*, vol. 2.

2. Lettre de Cosme Anes, 30 déc. 1549, cité dans HUNTER, *Hist. of British India*, t. I, p. 164. Cf. LAVISSE et RAMBAUD, *Hist. Générale*, t. V, p. 898. Voir encore le *Soldado pratico*, ou *Observações sobre as principaes causas da Decadencia dos Portuguezes na Asia*, par DO COUTO, Lisbonne, 1790, 8°.

des offenses invraisemblables! Puis les coupables paraissaient devant le roi. Or, on ne punissait ni l'offense faite à la royauté, ni le meurtre des sujets de Sa Majesté. Ce sera un terrible compte à rendre à Dieu. La cause du mal est que les gouverneurs vivent sans avoir rien à redouter ; aussi, capitaines de forteresses, juges, administrateurs des domaines ou des finances, s'enhardissent et vont à tous les excès dans leurs charges. J'ai vu de grands coupables, déjà bien condamnés, et que l'on espérait fermement voir punir, arriver en Portugal et y être glorifiés, parce qu'ils revenaient fort riches. Je le sais, il n'y a que les pauvres à souffrir. Quant aux voleurs, ils donnent aux juges une partie de l'argent volé et gardent le reste ; ils triomphent et ont, tout comme d'honnêtes gens, les faveurs de la cour.

« Les récompenses, grâces, charges lucratives seraient dues à ceux-là qui, au début, ont conquis les Indes. Ils y comptaient, vu leurs bons services. Jamais ils n'en ont rien eu. Ils ont vieilli et s'en sont allés mourir à l'hôpital. La solde si bien gagnée qui leur était due, ne leur a jamais été payée, et elle reste lettre morte sur les registres à la charge du roi, qui, de tout cela, ne soupçonne rien. C'est que ses gouverneurs et mandataires donnent et distribuent les choses de l'Inde à leurs serviteurs et amis. Puis ceux-là les vendent aux vaillants qui les avaient conquises à coups de lance et à force de blessures, à ceux qui, estropiés au service du roi, ont été, sans plus d'examen, rayés sur la liste des salariés, à ceux qui avaient vieilli dans le travail. Ils n'auront donc d'autre récompense que Dieu seul ; mais Dieu seul aussi sera le châtiment des coupables. »

Correa poursuit, rappelant que les abus ont suivi les prodiges accomplis par Dieu en faveur du Portugal et il conclut : « Nous avons tout oublié. Notre ingratitude s'est manifestée par l'excès de nos péchés aux Indes ; c'est par où l'Inde en est venue à l'état où nous la voyons en cette présente année de 1551, cinquante-quatre ans après la découverte. Que la sainte miséricorde de Dieu, dans sa grande bonté, daigne me pardonner mes fautes ! Amen[1]. »

1. *Lendas da India*, t. IV, fin.

II. — *Le côté du bien.*

Correa était arrivé dans les Indes en 1512, il avait été secrétaire d'Albuquerque. Il avait pu suivre de près les alternatives de décadence et de relèvement qui remplirent la première moitié du XVI^e^ siècle. Impossible de récuser son témoignage. Il est clair cependant qu'il ne dit pas tout. A côté du mal, il y avait le bien. Mais le bien n'est pas intéressant à raconter, paraît-il, et ce n'est pas là ce qu'il faut chercher dans les vieilles relations. Déjà Maffei, compulsant les documents d'archives pour rédiger sa grande histoire des Indes, le constatait : « Très rares alors étaient les correspondances ; et dans ce qu'on a écrit, l'on ne trouve que récits de voyage, affaires de commerce, faits militaires; ou, pour les périodes de paix, les dissensions intestines. Quant au capital, les progrès du christianisme, les labeurs des apôtres pour évangéliser les barbares, leurs exploits, on dirait que cela ne regardait pas les écrivains, ils n'en parlent pas, ou ils passent en courant[1]. »

Il y aurait eu lieu cependant d'insister un peu ici et de nous donner quelques détails sur cet autre côté des choses. On trouvait de bons chrétiens à Goa, et plus nombreux sans doute que ne le feraient croire les plaintes de Correa. Le bruit mené par les prévaricateurs ne doit pas couvrir la voix plus modeste des marchands zélés, trop zélés même quelquefois, pour la gloire de Dieu, comme nous en rencontrerons souvent aux côtés de Xavier. Il n'y avait pas que des capitans cupides. Plus d'un comprenait ses devoirs et ses responsabilités. Pourquoi faut-il que ceux-là n'aient point d'histoire?

Le gouverneur venu avec l'évêque en 1538, don Garcia de Noronha, n'était pas l'homme dont l'Inde avait besoin : il ne fit que passer. En 1540, Etienne da Gama, fils du grand amirante, lui succédait. Il ne devait rester que deux ans en charge (1540-1542). Lui du moins se montra digne et de son nom et de son titre. Il commença par faire publiquement inventorier ses biens[2].

1. *Historia Indica*, l. X (*Opera omnia*, I, p. 270). Mêmes plaintes chez Lucena (l. I, ch. 14). La remarque vaut de presque tous les chroniqueurs. Ainsi, chez Correa, do Couto, Faria y Sousa, Andrada, François Xavier n'apparaît que de loin en loin.

2. Do Couto, D. V, l. VII, ch. I, p. 78.

Puis il assembla la noblesse, lui montra ce qu'elle se devait à elle-même et au public, lui reprocha ses excès, surtout son insolence à l'égard des faibles. Il parvint à faire accepter quelques règlements de police et de mœurs ; il alla jusqu'à combler de ses deniers les déficits du trésor. De ce côté du moins, l'évêque était sûr d'être compris. Il pouvait monter en chaire, tonner contre les abus, lancer au besoin l'excommunication. Le gouverneur le soutenait, et, chose rare à Goa, Gama s'approchait publiquement des sacrements[1].

Un autre secours, et très efficace, venait à l'évêque des « confréries de miséricorde ». Partout où les Portugais bâtissaient une forteresse, ils établissaient une de ces sociétés qui prenaient la surintendance de toutes les œuvres charitables. Il y en avait à Cochin, à Malacca, à Ternate, à Ormuz. Dans les ruines de ce qui fut la ville de Chaul, quelques pans de murs sont encore debout; les indigènes les appellent les *misri*. Là du moins, le dernier souvenir qui reste des anciens maîtres atteste leurs bonnes œuvres. Partout et toujours les « confrères » seront les meilleurs amis de l'évêque et de François Xavier. La charité chrétienne réparait les fautes de l'ambition et de la cupidité.

La confrérie de Goa était florissante. Un voyageur français, rien moins que favorable aux Portugais, le médecin Dellon, écrivait au XVII^e^ siècle: « Les bons bourgeois de la ville et ceux de la première qualité, sans en excepter le vice-roy, se font honneur d'être du nombre de ces frères. » Il ont à leur tête « un prieur qu'ils appellent *prouvedor :* il n'y avait autrefois que les nobles que le pouvaient être. Mais la richesse des marchands les a introduits à cette dignité. Tout y va au profit des pauvres, et un prieur qui fait bien sa charge y met dans une année plus de 20.000 livres du sien. Outre le prieur, il y a un trésorier et un prieur des prisonniers. Les deux derniers distribuent des aumônes et sollicitent les affaires des pauvres prisonniers, tant pour le civil que pour le criminel, et obtiennent souvent leur grâce après même qu'ils sont condamnés. Le *prouvedor* du corps a soin de toutes les affaires et soulage secrètement

1. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 117 ; Nazareth, *Mitras*, I, p. 21.

les veuves, les orphelins et tous les misérables. Tous les confrères sont obligés de visiter les prisonniers, d'ensevelir les morts, d'accompagner les patients au supplice, de les consoler jusques au dernier soupir, et de faire prier pour eux après leur mort. Toutes les charges de cette confrérie sont annuelles, afin que chacun y puisse entrer, et quoi qu'il en coûte, il n'y a personne qui ne les brigue. C'est une congrégation sincère où la charité règne glorieusement[1].»

L'évêque était encore soutenu dans son œuvre de zèle par un petit groupe de prêtres et de religieux dont les noms sont inséparables du sien et de celui de Xavier. Nommons Michel Vaz, son vicaire général, depuis longtemps dans la colonie, très au courant des besoins locaux, tenu pour un fanatique par les historiens protestants[2], mais très estimé de notre saint pour sa fermeté et sa clairvoyance[3], puis Diogo de Borba, Franciscain sécularisé, venu aux Indes avec l'évêque en 1539[4], et les trois Franciscains Antonio Padrão, custode des missions de son ordre, Vincent de Lagos, et Jean da Villa de Conde[5].

Or, examinant avec ses collaborateurs la situation de son gigantesque diocèse, don Jean d'Albuquerque avait reconnu que rien ne lui manquait plus, avec de bons prédicateurs, que des prêtres sachant les langues du pays et en mesure de s'occuper des indigènes. Il ne fallait point compter les faire venir de Lisbonne. Arrivés à Goa, ils n'en voudraient plus sortir et les forteresses éloignées resteraient sans pasteur.

Restait à se recruter sur place. La question du clergé colonial se posait donc, et aussi celle du clergé indigène. En principe elles étaient résolues depuis longtemps Entre 1531 et 1535,

1. Dellon, *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 in-12, t. II, p. 53, 55. Ce Dellon est un de ceux qui ont le plus chargé l'inquisition goanaise. — Les premières *Miséricordes* furent fondées à Lisbonne en 1498 par le trinitaire espagnol Michel de Contreras. Voir Costa Goodolphim, *As Misericordias*, Lisbonne, 1897, 8°; — Pyrard, édit Gray, t. II, p. 10 ; — *Mon. Xav.*, p. 269, 270.

2. « Miguel Vaz was a mere vulgar persecutor » (Whiteway, p. 63).

3. *Mon. Xav.*, p. 376. Vaz était vicaire général depuis 1530. Il mourut en 1548 (Nazareth, p. 36, 597).

4. *Mon. Xav.*, p. 264 ; Nazareth, p. 20, 595 ; Cros, I, p. 200. D'après do Couto, Maître Diogo rentra dans son ordre avant de mourir. D. VI, l. VII, ch. 5, p. 93.

5. Marcellino de Civezza, t. VII, p. 240, VIII, p. 281, etc.

le visiteur épiscopal don Fernand Vaqueiro avait déjà ordonné quelques Indiens, ceux-là peut-être que bientôt nous trouverons aux côtés de Xavier[1]. Mais personne ne nous dit où et par qui ils avaient été formés. L'Inde n'avait rien alors qui ressemblât à un séminaire.

Ce problème du recrutement sacerdotal en suscitait un autre, celui de l'éducation chrétienne. Comme il arrive souvent en pareille occurrence, l'initiative privée prit les devants. Dès 1535, les Franciscains avaient ouvert des écoles à Baçaim et dans la Salcette de Bombay[2]. En 1537, le capitan des Moluques, Galvão, essayait un séminaire indigène à Ternate[3]. En 1540, le frère mineur Vincent de Lagos en fondait un à Cranganor pour les Syro-Malabars[4].

A Goa, une fondation de ce genre s'imposait. Déjà Maître Diogo de Borba avait réuni quelques enfants récemment baptisés ; il leur enseignait la doctrine chrétienne, les éléments de grammaire latine, le portugais. Il s'en servait comme d'interprètes ; et il avait déjà, grâce à eux, opéré un grand nombre de conversions[5]. L'idée lui vint d'élargir son œuvre et de la transformer.

Un jour, dans un sermon, il fit appel au zèle et à la générosité des Goanais. Il ne lui était que trop facile de faire une triste peinture de la situation religieuse dans les Indes. Pas n'était besoin d'aller au loin chercher des exemples. Faisait-on un pas hors des frontières, on se heurtait aux plus abominables pratiques ; couramment les veuves se jetaient dans le bûcher sur le corps de leur époux. Mais, au cœur même de Goa, l'idolâtrie s'étalait sans contrainte. Dans l'île, on comptait à peu près 40.000 infidèles[6]. Nous ignorons si le prédicateur toucha à ces différents points ; mais il en est un qu'il ne pouvait omettre, la situation anormale des néophytes. Abus véritablement étrange, ses compatriotes semblaient se désintéresser des indigènes, dès qu'ils étaient leurs frères par la foi. « La population

1. Nazareth, *Mitras*, p. 12, 14.
2. *Mon. Xav.*, p. 560 ; — M. de Civezza, t. VI, p. 231.
3. Do Couto, D. V, l. VII, ch. 2 ; — Sousa, *Oriente*, t. I, p. 359. — Maffei, l. X.
4. *Mon. Xav.*, p. 360, 480, 490, etc.
5. Lettre de Nic. Lancilotti, 17 nov. 1546. *Sel. Ind. Ep.*, p. 10, 11.
6. *Ibid.*, p. 30.

païenne et musulmane, écrit le Père Valignano, était riche, influente, pratiquant son culte à ciel ouvert. Il y avait quelques convertis, mais peu nombreux, de si basse condition, si méprisés, qu'ils osaient à peine s'avouer chrétiens. Les idolâtres, nombreux, puissants, maîtres du commerce, fermiers des revenus de la couronne, poursuivaient et injuraient ceux des indigènes qui se disaient chrétiens... Même de la part de tels et tels officiers du roi, tous les honneurs, toutes les faveurs étaient pour les païens riches[1]. » En 1542, l'on écrivait au roi : « Mores et païens n'ont qu'à donner de l'or et il leur est permis d'opprimer à leur guise même les nouveaux chrétiens. A ceux-ci, aucune faveur ; aux riches infidèles, les plus importantes charges. Aussi les bonnes âmes qui voudraient embrasser le christianisme en sont-elles détournées et par le spectacle de la scandaleuse vie des Portugais et par la défaveur à laquelle semblent condamnés les nouveaux chrétiens[2]. »

La conclusion du prédicateur fut : « Nous ferons un registre où seront inscrits tous ceux qui voudront aider les nouveaux convertis en se constituant leurs *parrains*, afin que les gentils, voyant comment on leur fait honneur, et comment on les protège, soient plus excités à demander le saint baptême[3]. »

L'appel fut entendu. Une confrérie fut organisée par Diogo de Borba et Michel Vaz, avec le concours des officiers les plus en vue de la ville, Pierre Fernandez, auditeur général, et Cosme Anès, notaire de la matricule. L'œuvre, approuvée par l'évêque, le fut aussi par le grand inspecteur des domaines, Fernand Rodriguez de Castellobranco, qui gouvernait les Indes en l'absence de don Etienne da Gama. La confrérie, mise sous le patronage de saint Paul, apôtre des gentils, prit le nom de confrérie de la sainte Foi. A la tête devaient être deux protecteurs pris parmi les plus qualifiés dans l'administration. Deux majordomes portugais, et deux indigènes, gens riches et honorables, étaient chargés d'exécuter le programme.

Ce programme comprenait d'abord des œuvres de miséricorde. Au moyen d'aumônes, on devait venir en aide aux chré-

1. *Mon. Xav.*, p. 38, 39.
2. Cité dans Cros, I, p. 215.
3. *Ibid.*, p. 201, citant le P. Seb. Gonçalvez.

tiens pauvres, leur procurer des emplois, alléger leurs impôts, faire dire des messes pour leurs défunts, adopter les orphelins. Ce n'était pas tout. Ces chrétiens de la veille, il fallait les défendre : de là une sorte de police confiée à la confrérie. La famille, restée païenne, se refusait-elle à nourrir le converti, on la contraindrait à remplir ce qui était pour elle un devoir. Les brahmes qui insulteraient les néophytes, ou s'opposeraient à la conversion de leurs coreligionnaires seraient châtiés. Les scandales donnés par les anciens chrétiens seraient réprimés. On empêcherait de relever les vieilles pagodes et d'en construire de nouvelles. On veillerait à exclure les païens des charges publiques, enfin l'on ferait porter le poids des impôts sur les idolâtres plus que sur les baptisés [1].

Le 24 avril 1541, dimanche de la Quasimodo, Diogo de Borba monta encore en chaire, et, par devant l'évêque, la noblesse et le peuple, recommanda à la charité des fidèles l'œuvre qui s'organisait.

Mais elle n'atteignait que Goa et les environs.

Les vues ne tardèrent pas à s'élargir. Il fallait viser plus loin, songer aux régions où les néophytes manquaient de prêtres, donc avoir un séminaire indien. En conséquence, un modeste collège fut ouvert. C'était, il est intéressant de le noter, bien des années avant les décrets du concile de Trente sur les maisons de formation cléricale. Les élèves devaient se recruter surtout dans la population asiatique de Goa et de la banlieue. Toutes les races s'y mêlaient et bientôt l'on eut une trentaine, puis une soixantaine d'enfants, Canaras, Paravers, Malais, Bengalais, Cingalais. Il y en avait du Pégu, du Gudjérat, d'Abyssinie, jusqu'à des Cafres de Sofala ou de Mozambique et des Malgaches de l'île « Saint-Laurent [2] ». Plus tard, on devait y voir des Chinois et des Japonais.

A ces futurs prêtres, on ne pouvait demander une instruction profonde. Grammaire, cas de conscience, catéchisme, liturgie, musique d'église; cela pouvait suffire. L'important était de les former aux mœurs cléricales. Sur un point grave, les fondateurs commirent une erreur. Les enfants devaient être âgés

1. Cros, p. 202.
2. *Ibid.*, Saint-Laurent, ou Madagascar.

d'au moins treize ans ; c'était oublier que, chez ces races orientales, la nature est souvent terriblement précoce. Bien entendu, ceux-là seuls chez qui l'on constaterait une vraie vocation, recevraient les ordres[1]. Il ne fallait pas espérer tirer de ce séminaire un clergé qui pût rivaliser avec celui d'Europe. Saint François Xavier n'eut pas toujours à se louer de ses collaborateurs indigènes[2]. Mais, bien encadrés, bien soutenus et surveillés de près, ils devaient rendre de bons services.

L'œuvre fut vite populaire. Le public s'intéressait à ces jeunes Indiens, à leurs processions, à leurs offices[3]. Le gouverneur, Etienne da Gama, avec l'approbation du roi, affecta au séminaire le revenu de plusieurs pagodes des environs (10 nov. 1541)[4]. Bientôt on posa la première pierre de l'église sous le vocable de la conversion de saint Paul, et la maison fut désormais désignée indifféremment sous les titres de Saint-Paul ou de Sainte-Foi[5].

D'après les compromis de fondation (1541), les Pères de saint François devaient fournir les professeurs et les directeurs. En fait, cette clause ne paraît pas avoir été jamais exécutée, et il semble que, lorsque Diogo de Borba réclama l'année suivante l'appui de la Compagnie, il était à peu près seul à porter le poids de son collège[6].

On le voit, si l'Inde chrétienne avait grand besoin qu'on s'occupât d'elle, l'œuvre du salut était commencée. Les lamentations des chroniqueurs ne doivent pas nous faire oublier qu'il y avait des hommes de bonne volonté, le roi d'abord, puis les meilleurs gouverneurs, beaucoup d'officiers, l'évêque et ses conseillers. Mais les lacunes restaient immenses.

Un rapport envoyé à Jean III vers ce temps-là, cité par presque tous les historiens de Xavier, et lu par le Père Lucena dans les archives de la Compagnie à Coïmbre[7], après une peinture

1. *Loc. cit.*
2. *Mon. Xav.*, p. 379.
3. Du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables...*, t. I, p. 306.
4. Gonçalvez, *loc. cit.*, p. 202-203; Sousa, *Oriente*, t. I, p. 30; Valignano, p. 43.
5. *Mon. Xav.*, p. 261-262; *Sel. Ind. Ep.*, p. 11.
6. Gonçalvez, p. 203.
7. Lucena, l. II, ch. 2; — du Jarric, t. I, p. 89, 90; — Bartoli, *Asia*, I, n. 27; — Gonçalvez, dans Cros, I, p. 215.

lamentable des mœurs privées et publiques, se terminait ainsi : « Je prie Dieu qu'il lui plaise d'envoyer quelques saints personnages pour nous enseigner le chemin du salut. Les Portugais ne sont pas si obstinés. Ils laisseront de telles gens leur ôter la poutre qu'ils ont dans les yeux avant de s'occuper de la paille qui est dans l'œil du prochain. Les personnes spirituelles feront ici grand profit. Bientôt nous aurons une bonne chrétienté. L'Inde sera tirée du mauvais chemin où nous sommes engagés. Sans quoi nous allons à la potence, et l'on va disant devant nous (comme devant les condamnés) : *Ora pro ea*, et « Seigneur Dieu, miséricorde[1]. »

Le saint que l'on réclamait était prêt. Pendant qu'à la cour de Lisbonne on lisait ces appels pressants de la colonie, François Xavier mettait le pied sur la plage de Goa.

III. — *Les premiers travaux à Goa*

La première démarche du missionnaire fut d'aller se présenter à l'évêque . Il s'agenouilla, présenta ses lettres de nonce, ajoutant qu'il n'en userait qu'avec l'agrément du prélat. Touché de cette humble démarche, celui-ci répondit que le Père pouvait, en toute liberté, user de ses pouvoirs. La modestie du saint eut sa récompense immédiate ; entre l'évêque franciscain et lui se noua une sainte amitié pleine de confiance et d'abandon[2].

Ce devoir rempli, François alla demander une petite place à l'hôpital[3]. L'établissement était situé près du port, de manière à recevoir, à la sortie des vaisseaux, les malades que, tous les

1. « Per onde se vay chegando ao cadafalso, com o *Ora pro ea*, diante, e *Senhor Deos misericordia.* » (Lucena, p. 65.)

2. Inutile de raconter ici la façon assez étrange dont le nouveau gouverneur prit possession de sa charge, et les procédés plus que désobligeants dont il usa envers son prédécesseur. Xavier ne fut aucunement mêlé à cette fâcheuse affaire (Correa, *Lendas*, t. IV, 223, 230. — Do Couto, D. V., l. 8, ch. 9, etc.). — Au xvii[e] siècle, entre mai et septembre, c'est à Mormugao que l'on débarquait (Dellon, *Relation d'un voyage aux Indes orientales*, Paris, 1685, in-12, p. 242). C'est là aussi que les traditions locales font aborder Xavier. En souvenir, une belle statue du saint se dresse sur les quais de la nouvelle ville, dominant l'estuaire.

3. Tursellini, l. II, ch. 2, etc. *M. X.*, II, p.842.

Voir dans Pyrard (P. II, ch. 1) la curieuse description de cet hôpital, à la fin du xvi[e] siècle. Il était près des remparts du port. Cf. Fonseca, *Historical sketch of Goa*, p. 228, 230; F. N. Xavier, p. 114.

ans, par centaines, versaient sur la plage les caraques de Lisbonne. Il avait été fondé par Albuquerque pour ses soldats. Devenu hôpital royal, il s'était ouvert à tous les Portugais sans exception. C'était même une mode, à Goa, d'aller s'y faire soigner sous le contrôle des confrères de la Miséricorde. Le saint trouvait donc là des gens de toute condition, des pauvres et des riches, et probablement beaucoup de ses compagnons de voyage.

Il se remit au soin des malades. Le bruit de ses saintes œuvres sur le *Santiago* et le *Coulam* avait dû se répandre dès le premier jour dans le public. Bientôt le public fut en mesure d'en juger par lui-même[1]. On sut que, la nuit, il couchait sur le plancher, près du lit des infirmes en danger, pour être debout au premier signe. L'aube le trouvait levé, communiant et confessant. Sa messe dite, il était à la disposition de tous. Dans cette ville où, la veille, on montrait du doigt ceux qui s'approchaient des sacrements hors du carême, son confessionnal était assiégé. « Il venait tant de monde, dit-il, que, si j'eusse été en dix endroits à la fois, partout, j'aurais eu de l'ouvrage[2]. »

Mais déjà l'hôpital ne lui suffisait plus, il lui fallait les prisons. Il y en avait au moins trois à Goa de son temps. Le gouverneur, l'inspecteur des domaines et l'évêque avaient chacun sa geôle[3]. Pyrard de Laval nous dira ce que le saint dut y trouver. Lui-même avait été jeté dans le cachot « qu'ils appellent la salle, dit-il, et non sans cause, car c'est le lieu le plus ord et sale qui soit au monde... Il y avait là des esclaves, des galériens et autres sortes de vil peuple, pesle-mesle, en grande infection, quelquefois deux et trois cents et plus ». Les nuits y étaient affreuses. Sur les neuf heures du soir, une heure durant, les détenus chantaient leurs prières. Dès lors, le bruit ne cessait plus. Le geôlier sonnait de la cloche à un bout de la salle « pour savoir s'ils dormaient », et son fils, à l'autre bout, répondait par autant de coups. Les prisonniers étaient divisés en deux

1. Valignano, p. 41. — Tursellini, Lucena, etc.
2. *Mon. Xav.*, p. 256.
3. F. Neri Xavier énumère quatre prisons : le *tronco* (prison du gouverneur, près du rempart, à l'entrée de la *Rua direita*), le *corrente*, la *sala das bragas* (salle des culottes? où fut enfermé Pyrard), la *corrente da casa da palvora* (la chaîne de la poudrière). Il y eut plus tard la prison de l'Inquisition (p. 114).

escouades : tandis que l'une était censée reposer, l'autre faisait la garde et criait tant que durait la nuit : « *Vigia*, *vigia*, veille, veille[1]. »

Le soulagement de ces malheureux était du ressort des confrères de la Miséricorde. Ils leurs fournissaient un peu d'argent et des vivres, ils les visitaient régulièrement. A leurs aumônes matérielles, François se chargea d'ajouter l'aumône du catéchisme. Il les prépara à faire une confession générale[2].

Ce fut ensuite le tour des lépreux. Il y avait une ladrerie dans les faubourgs du sud-est. « Le dimanche, nous dit Xavier, j'allais, hors de la ville, dire la messe aux infirmes du mal de saint Lazare. Je les ai confessés et communiés, tant qu'il y en avait dans la maison. Je leur ai prêché une fois, et ils sont devenus mes amis et grands amis[3]. »

Il allait encore de porte en porte, mendiant pour ses lépreux, ses pauvres, ses prisonniers : « Faisons l'aumône, disait-il aux riches, ce sera l'expiation de nos péchés. » Et cette exhortation indirecte à la pénitence servait à préparer le retour des pécheurs[4].

Le missionnaire dut se rendre compte tout de suite que le grand mal des Goanais était l'ignorance religieuse. Aussi nous le voyons immédiatement ajouter à ses œuvres de charité une œuvre d'efficacité plus profonde, les catéchismes publics. N'était-ce pas le lieu de mettre en pratique ce qui naguère avait été réglé, entre lui, le Père Ignace et les autres Pères, sur l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants? Ce sera son grand travail en pays portugais ; à ce labeur humble et absorbant, il consacrera le meilleur de ses forces, et il deviendra l'un des plus grands catéchistes dont il soit fait mention dans l'histoire de l'Eglise.

Donc, il avisa, près de l'hôpital[5], une chapelle dédiée à Notre-Dame. Puis, en surplis, une clochette à la main, il s'en alla par les rues et les carrefours, criant à haute voix : « Fidèles chrétiens, amis de Jésus-Christ, envoyez vos fils, vos filles, vos esclaves,

1. Pyrard, P. I, ch. 28, et II, ch. 1.
2. *Mon. Xav.*, p. 256.
3. *Mon. Xav.*, p. 257-258.
4. Seb. Gonçalvez, dans Cros, I, p. 215.
5. *Mon. Xav.*, p. 256, « cerca del espital ».

hommes et femmes, à l'instruction chrétienne, pour l'amour de Dieu[1]. »

On accourait, on faisait cercle, enfants et grandes personnes, riches et pauvres, Portugais et indigènes. Le saint les mettait en file, et la procession se rendait à la chapelle. « Là, nous dit le Père Gonçalvez, tout ce qu'il faisait ravissait les auditeurs et spectateurs. Elevait-il les yeux au ciel, il y élevait les âmes. Faisant le signe de la croix, il en disait à haute voix les paroles, et cela si dévotement que le peuple, les enfants surtout, faisaient aussitôt comme lui. A ceux-ci il enseignait des cantiques résumant la doctrine, et il la fixait ainsi dans leur mémoire. Puis, les bras étendus ou levés vers le ciel, il entonnait une sorte de litanie dont chaque verset formulait très brièvement un objet, un point de l'enseignement de l'Eglise, et le répons chanté qui suivait exprimait un acte de foi[2]. »

François lui-même rédigea plus tard, à l'usage des Pères, un petit manuel où nous trouvons détaillée sa méthode... « Le peuple une fois réuni, dit-il, le catéchiste, tête nue, fera le signe de la croix, lèvera les mains vers le ciel, et, à voix haute et distincte, récitera le *Notre Père*. Deux enfants convenablement stylés, répéteront après lui chacun des mots de la prière ; puis il dira : « Mes frères, faisons profession de notre foi. Exerçons-nous à poser des actes des trois principales vertus qu'on appelle théologales, foi, espérance, charité. » Alors, commençant par la foi, il interrogera les assistants : « Croyez-vous en un seul vrai Dieu, tout-puissant, éternel, immense, sage infiniment ?...» Et la foule répondra : « Oui, Père, par la grâce de Dieu, nous croyons. — Eh bien ! dites tous en même temps avec moi : Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, donnez-nous la grâce de croire fermement cet article de notre sainte foi, et, pour l'obtenir, récitons un *Notre Père*. » Et toute l'assemblée priera en silence. Le maître, élevant de nouveau la voix : « Allons, dites avec moi : Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, obtenez-nous de Dieu la grâce de croire fermement cet article de notre sainte foi. Et, pour l'obtenir, disons tout bas ensemble un *Ave*. »

Le catéchiste devait passer alors à un autre point : « Croyez-

1. Gonçalvez, Cros, p. 216.
2. P. 217.

vous, mes frères, que ce vrai Dieu est un seul et unique Dieu en essence, un en trois personnes, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ? » Et la foule de répondre : « Nous croyons » ; et l'on priait pour obtenir le don de la foi. Et ainsi d'article en article.

Arrivé au bout, il ajoutait : « Nous allons dire sept *Pater* et sept *Ave* en l'honneur de l'Esprit-Saint, pour qu'il daigne enrichir nos âmes de ses sept dons, de ceux-là surtout qui peuvent nous aider à croire fermement ce que nous enseigne la sainte foi catholique.

Les sept *Pater* et *Ave* récités, le catéchiste concluait : « Nous avons fini, mes frères, notre profession de foi. » Et il ajoutait : « Il nous reste à exercer les actes des deux autres vertus, l'espérance et la charité. » Suivaient d'autres prières. Ce n'était encore que le prélude. Il fallait maintenant expliquer plus à fond un point de doctrine, article de symbole, sacrements, vertus, textes d'une prière. François le faisait aussi simplement que possible, dans une langue comprise de tous, sorte de patois, mêlé de portugais et d'indien[1], et il concluait par une histoire.

Enfin, il répétait une méthode de confession générale que les enfants redisaient après lui, point par point. Il leur faisait faire à tous un acte de contrition parfaite. On récitait trois *Ave Maria*, le premier pour les personnes présentes, les deux autres à d'autres intentions, au gré de chacun[2].

Tels étaient les catéchismes de saint François Xavier, exercices essentiellement populaires, mais exercices de prière autant que d'enseignement. Là est leur grande originalité. Xavier était pénétré de cette vérité que la foi est un don de Dieu. S'il y faut un effort des facultés naturelles, il y faut surtout la grâce, et par conséquent, il faut redire le mot des Apôtres : *Adauge nobis fidem.*

Lui-même, François constate le succès de sa méthode. Il écrit à saint Ignace : « Dans un ermitage de Notre-Dame, proche de l'hôpital, j'enseignais aux enfants le *Credo*, les prières, les commandements. Il y en avait parfois plus de trois cents à venir à la doctrine chrétienne. Le seigneur évêque a ordonné qu'on

1. Valignano, p. 42.
2. *Mon. Xav.* Doc. 115, p. 828.

fît de même dans toutes les églises. L'œuvre se continue, et il s'y fait, pour le service d Dieu Notre-Seigneur, un bien qui dépasse toutes les prévisions. » Le saint ajoute : « Depuis que je suis ici, je n'ai trouvé chez les habitants qu'affection et bonne volonté. Les dimanches et jours de fête, dans l'après-dîner, je prêchais en ce même ermitage de Notre-Dame, aux chrétiens indigènes, sur un article de la foi. L'affluence était telle que l'église débordait. La prédication finie, je leur apprenais le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le décalogue[1]. »

IV. — *Chez les pécheurs*

Telles étaient les journées de Xavier. Le travail les remplissait jusqu'à déborder; encore ne nous a-t-il pas tout dit. D'autres ont suppléé à son silence : ils nous ont parlé des longues heures qu'il savait perdre pour gagner les pécheurs. Il trouvait qu'on lui faisait bon accueil; c'est que sa vertu savait se faire accepter. Son ardent amour pour Dieu n'avait rien enlevé à son affabilité naturelle. Sur quoi son premier historien nous dit, en un style où l'on voudrait moins de mots et plus de choses :

« Dès qu'il s'agissait du salut des âmes, rien n'était puissant en lui comme l'union de la gravité et de l'amabilité. Ces vertus, contraires en apparence, s'unissaient si étroitement que l'une ne faisait aucunement tort à l'autre; il était à la fois et très grave et très bon. On a peine à imaginer le charme de son visage, de son geste, de sa parole, de ses manières. Les dons de la nature, portés à leur comble par Dieu, séduisaient et retenaient les cœurs. Le sourire toujours gai, l'abord facile, les relations très douces; il suffisait de le voir, malade pour être soulagé, en santé pour se sentir tout joyeux. Il arriva souvent qu'on allait le voir uniquement pour se dilater l'âme à son contact céleste, s'exciter au désir de la vie bienheureuse, s'enflammer

1. *Mon. Xav.*, p. 257. — Cet ermitage, ou chapelle de Notre-Dame, est ordinairement identifié avec le prieuré du Rosaire, qui, en 1578, fut acheté par les Jésuites pour servir d'église à leur *sanatorium* (Sousa, t. II, p. 153-154; cf. Gonçalvez, Cros, I, p. 216). On y montre même la chaire où le saint aurait prêché, petite plate-forme demi-circulaire autrefois entourée d'une balustrade. Il est possible que Xavier y ait prêché.

Mais l'ermitage de Notre-Dame était *cerca del espital*. Or le Rosaire est à vingt minutes de là. De plus, l'église actuelle n'a été bâtie qu'en 1543. Fel. Neri Xavier (*Resumo historico*, p. 35) indique, comme répondant davantage au texte de François, la chapelle de N.-D. de la Conception détruite en 1595. Texeira cependant parle de *Nuestra Senora del Rosario*, *M. Xav.*, II, 843.

le cœur. Impossible de le quitter triste ou languissant..... Dans ses conversations sur les choses de Dieu, il s'ingéniait pour prévenir l'ennui et les assaisonner de variété. Très habile dans les sciences astronomiques et philosophiques, il charmait la longueur des voyages par des entretiens sur le cours des astres. » Bref, il causait marine avec les marins, guerre avec les soldats, commerce avec les marchands. Il appelait cela « entrer par la porte des autres pour les faire sortir par la sienne[1] ».

Tout le monde, au premier abord, ne comprenait pas cette manière de faire. Un jour qu'il longeait la côte, parmi les passagers, se trouvait un gentilhomme, Diogo de Noronha, qui ne le connaissait pas, mais avait entendu raconter de lui des choses extraordinaires. Aussitôt en mer, il demanda à un ami : « Eh bien! où est ce grand Xavier? » — Le Père était à jouer aux dés avec un soldat notoirement libertin. — « Cela, un saint? s'écria Noronha, c'est un prêtre comme les autres. » Un autre officier, Pierre de Castro, eut beau rapporter force prodiges accomplis par ce prêtre, l'autre s'en tenait à son idée. Ce ne pouvait être un saint, cet homme qu'il voyait sans cesse en grande conversation avec des soldats et des matelots. A la première escale, où l'on devait faire aiguade, Xavier descendit à terre. Noronha le fit suivre et épier par un de ses gens. L'homme revint bien vite, le visage bouleversé, appelant son maître. Noronha et quelques autres suivirent. Sous un bois de palmiers, Xavier était à genoux, soulevé au-dessus du sol, le visage en feu, les yeux au ciel, immobile[2].

Les laïques n'étaient pas seuls à être déconcertés par certaines démarches du saint. Le Père de Quadros écrivait en 1555 : « Les détails qu'on m'a racontés sur sa façon d'attirer les hommes à Dieu m'ont, certes, grandement étonnés. En vérité, comme saint Paul, *omnia omnibus factus sum*. Il était soldat avec les soldats, et ainsi des autres; mais en cela, tant de circonspection, que jamais sa réputation n'eut à en souffrir, bien au contraire[3]. »

1. Tursellini, l. VI, ch. xi. — Bartoli, *Asia*, l. IV, n. 47.
2. Bartoli, *loc. cit.*, n. 46. Ce D. de Noronha fut capitan de Diu et laissa la réputation d'un vaillant et intègre soldat. Do Couto, *Dec.*, VII, l. IX, ch. 9.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 188.

Quels étaient donc ses procédés? Tous les pécheurs ne se convertissaient pas à ses discours publics; il en était qu'il devait comme forcer dans leur isolement coupable. De là toute une stratégie. Avant tout, il lui fallait se renseigner. Le bruit public lui révélait déjà bien des scandales. Ce n'était pas assez. Après ses catéchismes, l'instruction finie, il aimait à causer avec les esclaves. Là, il apprenait le nom des maîtres qui vivaient en concubinage. Il s'informait ensuite de leur vie passée. Il s'agissait d'y découvrir les beaux endroits, les actes de courage et de vertu dont il pourrait parler en bon lieu. Ignace, pour l'arracher au monde, n'avait-il pas été prônant son talent et lui procurant des élèves? Cela fait, il entrait en relation avec son pécheur, et trouvait moyen de lier amitié. Quand les avenues du cœur étaient prises, alors, et alors seulement, il s'aventurait à parler de Dieu. C'était le moment des audaces suprêmes. Bien imprudent qui l'eût imité de trop près; mais « tout est saint pour les saints ».

Un de ses procédés les plus fréquents était de s'inviter à dîner. Il abordait un homme dans la rue : « Consentiriez-vous, disait-il, à héberger aujourd'hui un pauvre prêtre, sans cérémonie, en famille[1]? » — On ne pouvait refuser. Et la scène se renouvelait, de Jésus s'asseyant à la table des pécheurs. Tout, autour de lui, parlait de désordre. Il n'y avait que des femmes à servir à table. Il faisait semblant de ne rien voir; il causait, prolongeait la conversation et se retirait sans avoir fait la moindre remarque. Encouragé par ce silence, le Portugais, quelques jours après, prenait lui-même l'initiative d'une invitation. Xavier acceptait, et, sans avoir l'air de rien soupçonner : « Est-ce que toutes vos sœurs se portent bien » ? disait-il. — On esquivait la réponse et Xavier n'insistait pas. Quelques jours après, ce mot si simple, entré dans l'âme du pécheur comme un aiguillon, le changeait à fond : il revenait au Père, acceptait toutes ses conditions, et commençait une vie exemplaire[2].

Ou bien il demandait à voir les enfants. On les lui présentait. S'ils étaient en âge de comprendre, il leur faisait une

1. Tursellini, l. II, ch. 3.
2. Orlandini, P. I, l. VIII, n. 114, 115.

petite leçon. Du moins il les bénissait, les caressait, les prenait dans ses bras, rendant grâces à Dieu qui donnait à cette famille l'espérance d'une belle postérité, et demandant pour eux une vie honnête et chrétienne[1].

Il allait plus loin. Dans ce pays de jalousie farouche, où la moindre indiscrétion eût été suivie d'un coup de poignard, où les femmes goanaises ne descendaient en public que voilées, portées dans un palanquin aux rideaux soigneusement tirés, il demandait à voir la mère de ces petits innocents qu'il venait de bénir. Il parlait si bonnement, on le savait si saint, qu'on allait chercher la mère. Il l'interrogeait doucement sur sa patrie, lui demandant si elle était chrétienne, depuis quand, et choses semblables. Il louait ses talents, ses charmes : « On dirait une Portugaise. Les enfants qui naîtront d'elle seront dignes de leur père. » Alors, résolument, simplement, Xavier mettait le pied sur le terrain défendu. — « Qu'est-ce donc qui empêche le mariage, poursuivait-il? Pouvez-vous trouver mieux? » Et il parlait de l'honneur de la mère qu'il fallait sauver, de la réputation des enfants. Souvent ces hardiesses saintes étaient bénies de Dieu, et lui-même avait la joie de mener l'affaire à bon terme. Quelquefois tout se réglait séance tenante[2].

Ou encore il s'invite, et, à peine assis : « Je ne prendrai rien que je n'aie eu l'honneur de voir la dame du logis, mon hôtesse. » Il fait si bien que celle qui, de fait, n'est qu'une hôtesse dans la maison, vient se mettre à table. Le repas fini, l'hôte et l'hôtesse se lèvent; mais François les fait se rasseoir. Il rappelle la loi de Dieu avec tant de charité, qu'il les décide à régulariser leur situation[3].

Il arrivait que la pauvre femme était une indienne noire ou une négresse d'Afrique, et les enfants gardaient le teint et les traits repoussants de leur mère. Pouvait-on songer à un mariage? Xavier savait quelle était ordinairement la misère de ces unions disparates : à brève échéance, l'infidélité du mari et

1. Tursellini, l. II, ch. 3.
2. *Ibid.*
3. Le procès de béatification (Cros, II, p. 441) rapporte ce fait à l'un des séjours du Père à Malacca. Bartoli (l. IV, n. 48) le met à Méliapor.

l'abandon de la femme. A tout prix, il fallait à l'Européen, sinon une Européenne, du moins une indigène de race moins dégradée. Et lui, qui, en toute autre rencontre, eût été pour la pauvre femme d'une bonté paternelle, feignait une sorte d'horreur : « Quel est ce monstre ? Est-ce le diable que vous hébergez ici ? Quels enfants pouvez-vous en avoir ? Congédiez-la et prenez une épouse digne de vous[1]. »

V. — *La vie intérieure.*

Telles étaient les journées de l'apôtre et l'on se demande quel temps il réservait au repos.

« Une personne qui le vit au travail dans les hôpitaux, raconte le Père de Quadros, me disait, qu'après toutes ses fatigues du jour, il se retirait la nuit, mais il n'avait d'autre sommeil que ce que la faiblesse de la nature lui arrachait. Il tombait à terre et dormait là, n'importe où. Cet homme ajoutait qu'au moindre soupir poussé par un malade, le Père était debout et allait le soulager. — Je lui demandai ce que faisait le Père quand il se retirait la nuit; il me répondit qu'il l'avait souvent observé, et l'avait toujours vu en prières jusqu'au moment où le sommeil le terrassait[2]. »

Tout en lui, du reste, parlait de mortification; son vêtement par exemple. Dans une ville, où, disait-on, l'argent était quasi plus commun que le fer, où la richesse des costumes allait à l'extravagance, où il n'y avait d'étoffe ordinaire que la soie, sa pauvreté à lui était comme une perpétuelle protestation contre le luxe.

Après sa longue traversée, la soutane qu'il portait depuis Lisbonne n'était qu'une guenille. L'hôpital où il logeait avait un vestiaire bien fourni. Au temps de Pyrard, tout malade sortant avait droit à un vêtement complet. Xavier pouvait donc sans indiscrétion demander l'aumône d'une soutane neuve, une

1. Tursellini, l. II, ch. 3. Une tradition populaire du Mangalore veut que Xavier ai renvoyé les concubines ainsi congédiées dans leur pays, la côte de Canara. Lui-même aurait visité la région (*The Mangalore Magazine*, t. I, p. 82).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186.

loba sans manches, pareille à celles des prêtres du pays. On lui en offrit une en soie moirée assez grossière. Elle lui parut trop riche. On eut beau lui faire observer que l'étoffe était à bon marché, que les prêtres n'en portaient pas de qualité inférieure, que les esclaves eux-mêmes avaient des habits de soie, et que le luxe, en ce pays-là, consistait à s'habiller de serge portugaise ; tout cela était trop beau pour lui. Il se fit faire une soutane en grossière cotonnade [1].

Il continua par la suite à mendier son vêtement, ses chemises, ses souliers. Mais il fallait qu'ils fussent absolument hors d'usage pour qu'il en acceptât d'autres. Si l'on voulait le prévenir, changer sa chaussure toute rompue : « Attendons, disait-il, celle-là peut encore aller. » A grand regret, il abandonnait ses vieilles soutanes ; il fallait user de ruse parfois, les lui enlever la nuit et les remplacer par une neuve. Et il arrivait qu'il ne s'apercevait pas du changement. « Quelle belle soutane vous avez là, mon Père ! » lui disaient un jour, chez son ami François Payva, des convives qui étaient dans le secret. Xavier sursauta, palpa la soutane et resta interdit comme un voleur pris en flagrant délit [2].

A cette sainteté de l'abnégation et du zèle, Dieu joignait-il déjà en son serviteur le prestige du miracle ? Dès ce premier séjour à Goa, l'apôtre se révéla-t-il le thaumaturge qu'il sera plus tard ? Parmi les innombrables merveilles qu'on racontera de lui un jour, un seul fait peut se rapporter à cette courte période.

Il avait, on s'en souvient, laissé à Mozambique la flotte sur laquelle il était venu de Portugal. Ordre avait été donné par le gouverneur de remettre à la voile aussitôt que possible. « Cependant, racontait Cosme Anes au procès de 1556, Maître François parlait souvent du *Santiago*. « Oh ! ce navire !... » disait-il ; et autres paroles que j'ai oubliées, car je n'y faisais pas grande

1. Seb. Gonçalvez, dans Cros, I, p. 215, 216. Texeira, *Mon. Xav.*, II, 813. — Tursellini, l. II, ch. 2 Vers 1600 l'usage des serges de coton avait prévalu dans le clergé. La laine coûtait cher, car elle venait du Portugal, mais on avait le coton pour rien. Les laïcs continuaient à préférer la soie. Pyrard, II, ch. v, vi, p. 65 et 98.
2. Cros, *ibid.*

attention. Or, au mois de juin, quatre vaisseaux sur cinq arrivèrent à Goa. Le gros temps avait séparé d'eux la capitane et bientôt on apprit qu'elle avait été jetée par la tempête sur la côte de Baçaim. La cargaison était perdue ; mais de tout l'équipage, deux personnes seulement avaient péri [1]. »

Les exemples de zèle donnés par l'apôtre n'attendaient pas l'appui du miracle pour produire leurs fruits. Les autorités faisaient leur profit du modèle que Dieu leur mettait sous les yeux. Le gouverneur prit l'habitude de visiter chaque semaine hôpital et prison, et le roi enjoignit au successeur de don Martin Alphonse de faire passer cette coutume en tradition [2]. Il voulut de plus que des écoles fussent ouvertes dans tous les villages [3]. François lui-même nous a déjà dit que l'évêque exigea qu'on fît régulièrement dans toutes les églises un catéchisme public [4]. L'ordonnance ne resta pas lettre morte. Cinq ans plus tard un missionnaire écrivait : « Il y a ici beaucoup d'églises, le culte divin est en progrès, et l'on observe les méthodes du Père François. C'est à bénir Dieu que de voir les enfants, deux fois le jour, matin et soir, venir empressés pour entendre et répéter la doctrine chrétienne. Les femmes aussi le samedi, et les hommes le dimanche, passent deux heures à l'église, en pieux exercices récitant le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Salve Regina*, les dix commandements, la méthode de confession générale et autres prières à la louange de Dieu qui les a tirés des ténèbres pour les mener à la lumière de la foi. Tout cela se fait dans leur patois [5]. »

D'autres ajoutent : « A Goa et ailleurs, dans les écoles, sur les chemins, aux carrefours, dans les maisons, les champs, sur les vaisseaux, les sottes et mauvaises chansons ont disparu. Au lieu de cela, on chante les rudiments de la doctrine chrétienne. A peine les enfants commencent à balbutier qu'ils apprennent les cantiques [6]. » Et encore : « De l'idolâtrie et des anciennes

1. *Process. 1556*, Goa, n. 7. Cf. *Mon. Xav.*, p. 256; Bartoli, l. I, n. 22 ; Correa, *Lendas*, p. 249; do Couto, Dec. V, l. VIII, ch. IX.
2. Gonçalvez (Cros, I, p. 208) ; du Jarric, I, p. 92.
3. F. Neri Xavier, p. 21, 22.
4. *Mon. Xav.*, p. 257 ; Sousa, *Oriente*, I, p. 29.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 29 (Jean de Beira).
6. Tursellini, l. II, ch. III.

erreurs, il n'y a plus trace[1], par la grâce de Dieu qui s'est servi de Maître François comme de son instrument. Et les habitants ont bien pleuré son absence quand il a dû partir pour d'autres régions[2]. »

1. Dans les familles chrétiennes, car il y avait encore des idolâtres à Goa.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 29. A l'usage des fidèles, Xavier avait encore composé un petit manuel de prières. L'imprimerie n'existant pas aux Indes, il en fit faire des copies qu'il déposa dans les églises de la ville (P. Seb. Gonçalvez, cité dans les *Mon. Xav.*, p. 820). Dans les anciennes éditions l'opuscule est méconnaissable. On le trouvera, correct et complet, dans les *Mon. Xav.*, p. 819-820, d'après le texte du P. Gonçalvez. Cf. *ibid.*, p. 942, n. 4.

LIVRE TROISIÈME

MISSION DU CAP COMORIN

1542-1544

CHAPITRE PREMIER

DÉPART POUR LA PÊCHERIE
(Octobre 1542)

I. — *Le Collège Saint-Paul.*

Goa ne pouvait être pour saint François Xavier qu'une étape, la dernière, dans son voyage vers les nations païennes. Il ne pouvait donc tarder beaucoup à s'éloigner de ce monde encore trop civilisé, pour chercher la gentilité sur son propre terrain. La capitale portugaise pourtant ne manquait pas d'infidèles. Notre saint eut-il, durant son premier séjour, le loisir de s'occuper d'eux? Il ne l'a pas dit. Par ailleurs on n'avait pas attendu sa venue pour commencer, sur les terres déjà conquises, l'œuvre d'assainissement moral et religieux. Mais la tâche était singulièrement ardue. Aux Musulmans, Albuquerque avait essayé d'interdire le territoire. Ils étaient revenus et vite. Maintenant ils tenaient le haut commerce indigène et les banques. Ils avaient l'argent : comment se passer d'eux ? Les bannis d'hier accaparaient les hautes fonctions qui ne se donnent qu'aux riches. Or les chrétiens indigènes étaient pauvres et de basse caste. Les Maures profitaient de la situation pour favoriser les leurs. Il y avait là un abus sur lequel Xavier ne sera pas le seul à attirer l'attention du roi, mais l'abus n'était pas de ceux qu'on supprime par édit. Du moins l'exercice public du culte musulman était interdit en principe ; il n'y avait plus de mosquée à Goa.

De même pour les idolâtres. On ne pouvait violenter les consciences. Mais on croyait pouvoir, on croyait devoir prohiber l'étalage public de l'idolâtrie. Plusieurs édits parurent dans ce sens. Récemment encore, le 30 juin 1541, avait été promul-

guée une provision royale enjoignant de détruire idoles et pagodes dans l'île de Goa et terres voisines. D'assez grands sanctuaires brahmaniques disparurent ou furent changés en églises. Les revenus des temples furent transférés aux œuvres chrétiennes[1].

Naturellement un des établissements qui profitèrent de cette confiscation fut le collège Saint-Paul.

Il fonctionnait depuis un an et l'on s'occupait de lui bâtir une église. Dès le premier jour, le Père François s'était intéressé à cette fondation. « Rien de plus nécessaire, écrivait-il à saint Ignace, et d'une nécessité tous les jours plus grande. Les rentes suffisent à l'entretien de cent élèves et plus, et ces revenus augmenteront... Il y a déjà plus de soixante écoliers indigènes... J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'avant peu d'années, il en sortira des hommes capables de propager la foi en ces contrées... Je crois bien qu'avant six ans, il y aura là trois cents élèves, de toute langue, de toute race, de toute nation[2]. »

Ces espérances optimistes ne se réaliseront point. Les difficultés étaient plus grandes que ne le prévoyait Xavier. Il en fut de lui comme de tous ceux que séduisit de loin l'œuvre, par ailleurs indispensable, du clergé indigène : aux grands espoirs succéda une extrême prudence.

Les difficultés en effet ne manquaient pas. Le collège était entre les mains d'hommes de grande bonne volonté, mais d'expérience pédagogique sommaire. La confrérie de la Miséricorde s'était chargée du temporel. Tout le poids de la direction et de l'enseignement retombait sur don Diogo de Borba, aidé tout au plus d'un laïque ou deux. Or comment assurer la discipline parmi ces adolescents de toute race, habitués à la vie libre, toujours prêts, dès qu'on voulait les tenir un peu de court, à sauter par-dessus les murs et à reprendre la clef des champs ?

1. *Archivo Portuguez Oriental*, fasc. V, p. 75 (3 vol. 1863).

2. *Mon. Xav.*, p. 260-261. Le saint disait de cette maison : « On l'appelle tantôt collège de la Conversion de saint Paul, tantôt collège de la Sainte-Foi. Ce dernier titre me paraît plus conforme au but qu'on se propose. » Les deux appellations subsisteront et nous les emploierons indifféremment. Plus tard on dira *Santa Fé* pour le séminaire indigène, et *São Paulo* pour le collège où vivaient les Pères. F. N. Xavier, *Resumo*, p. 122.

Il dut y avoir dès la première année des embarras graves, car, à peine le Père François fut-il arrivé, que plusieurs parlèrent de lui confier le collège. On connaissait, au moins sommairement, cette *Companhia de Jesu* qui, à peine fondée en Europe, envoyait déjà en pays infidèle trois de ses membres. Certainement elle en enverrait d'autres. Pourquoi ne pas se décharger sur elle du séminaire? Diogo de Borba, tout fondateur qu'il était, le comprenait : il importait au succès de l'œuvre qu'elle ne fût pas une entreprise individuelle, mais qu'elle passât aux mains d'une société permanente. Et il pressait Xavier d'accepter.

« Dieu, lui disait-il, nous a poussés à fonder cette maison, tandis que vous, à Rome, vous fondiez la Compagnie. Il a fait hiverner à Mozambique vos deux frères, pour qu'en arrivant ici, il trouvassent la maison prête[1]. » Mêmes souhaits chez les confrères de la Miséricorde ; mêmes instances de la part du gouverneur. Don Martin Alphonse sentait que, indispensable au point de vue religieux, l'œuvre n'était pas négligeable au point de vue politique. Les Indiens gagnés à la foi ne pouvaient que l'être à la cause portugaise. Et notre saint poursuivait dans sa lettre à saint Ignace :

« Le seigneur gouverneur, lorsque Dieu Notre-Seigneur lui aura donné la paix avec les infidèles, car ici nous ne sortons pas de la guerre, se chargera de pousser les travaux et de faire achever le collège en peu de temps ; c'est pour lui la plus pieuse de toutes les œuvres de l'Inde. De tels édifices, bâtis sur le Christ, procurent de nombreuses victoires contre les infidèles. Sa Seigneurie en a déjà remporté un grand nombre et de fort belles dans le passé ; il espère que Dieu, dans l'avenir, lui en accordera d'autres encore et plus éclatantes... Il écrit à ce sujet à Son Altesse pour qu'elle-même demande à Sa Sainteté d'envoyer ici quelques hommes de la Compagnie qui soient l'édifice spirituel du collège. »

Dans la pensée du gouverneur, la maison sera autre chose encore qu'un séminaire. Elle doit devenir pour l'Inde un centre de vie spirituelle et sacerdotale. Que le Père Ignace envoie donc un bon prédicateur — c'est cela surtout qui manque aux Indes — capable de donner les Exercices au clergé, de lui

1. S. Gonçalvez, Cros, I, p. 200-202 ; cf. Valignano, p. 42.

commenter l'Ecriture sainte[1] et le traité des sacrements. Car, ajoute François, tous les prêtres qui viennent ici ne sont pas lettrés. Ce Père mettrait en pratique ce qu'il leur enseignerait; cela les exciterait, les enflammerait à l'amour de Dieu et au zèle des âmes ; l'exemple est la plus puissante des leçons.

Il faudrait d'autres Pères encore pour confesser, administrer les sacrements, évangéliser les païens de l'île de Goa. En tout trois prêtres et un maître de grammaire[2].

On voit par ce dernier trait que déjà, en septembre 1542, notre saint était décidé à prêter un concours pratique au séminaire indigène. On voit aussi qu'il avait pour don Martin Alphonse de Sousa une sympathie sans réserves. Il demande que la Compagnie prie pour lui, afin qu'il gouverne bien « ces Indes immenses, et *quod sic transeat per temporalia ut non amittat aeterna* ». Ne pas lui être reconnaissant pour tout ce qu'il fait, serait à son avis une faute impardonnable[3].

Sousa semblait vouloir en effet pousser l'œuvre de réforme ébauchée par son prédécesseur. Enquêtes minutieuses sur les gens en place, efforts pour arrêter la dilapidation des douanes, interdiction faite aux soldats de se livrer au commerce, etc. Ces mesures pouvaient être un peu hâtives et manquer d'à propos. Elles provoquaient des murmures. Du moins prouvaient-elles une chose, l'intention de mettre à flot les finances royales. Sousa en viendra-t-il un jour à des procédés obliques ou violents ? personne n'en sait rien encore et notre missionnaire a tout droit, en septembre 1542, de vanter l'appui sérieux et convaincu qu'il en a reçu dans son apostolat à Goa. Il allait lui devoir plus encore[4].

1. Dans son *Port Royal* (t. III, p. 138) SAINTE-BEUVE insinue que Xavier faisait assez peu de cas de l'Ecriture sainte : « Xavier part le 15 mars 1540 sans autre équipage que son bréviaire, car c'est le bréviaire plutôt que l'Ecriture sainte. » — La réponse à cette observation d'inspiration protestante est dans le passage de cette lettre où notre saint parle d'organiser à Goa, pour les prêtres, des cours d'Ecriture sainte. Sainte-Beuve oublie, dans le désir de trouver les Jésuites en défaut, qu'un prêtre est tenu *en conscience* à dire son bréviaire.

2. *Mon. Xav.*, p. 263-265. — La lettre de Xavier contenait plusieurs demandes d'indulgences. « De tous les peuples que je connais, disait-il, il n'en est pas qui estiment les indulgences comme les Portugais,... et, sur ce point, le Gouverneur est très Portugais. »

3. *Mon. Xav.*, p. 262.

4. DO COUTO, Dec. V, l. X, ch. XI, p. 457, 458 ; LAFFITEAU, t. III, p. 480 (liv. XI).

II. — *Les Paravers après leur baptême.*

Le Pape et le roi de Portugal ne l'avaient pas envoyé aux Indes pour se renfermer dans l'apostolat des Européens. Sa vocation providentielle était d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Orient aux missionnaires, d'élargir certaines routes déjà connues, d'en frayer d'absolument nouvelles, par lesquelles, pendant plusieurs siècles, se précipiteront des foules d'ouvriers et de martyrs.

Désormais donc sa vie d'apôtre va se partager entre trois catégories d'âmes.

Il lui faudra toujours s'occuper des Européens et des métis, leur infuser un peu de sève chrétienne, quand ce ne serait que pour les empêcher d'arrêter, par leurs désordres, le progrès de la foi. Puis il y a les païens qu'il lui faut arracher à leurs superstitions ridicules et honteuses. Enfin, et cette dernière catégorie n'est pas celle qui l'absorbera le moins, restent les indigènes déjà baptisés, mais enrôlés à la hâte dans l'Eglise et demeurés sans instruction, sans prêtres, sans sacrements. Il vient de consacrer cinq mois aux Portugais de Goa; plusieurs fois, Dieu le ramènera vers cette partie du troupeau chrétien. Maintenant il lui faut aller à d'autres plus abandonnés.

La conversion des pêcheurs de perles remontait à huit ans déjà. Mais, rarement visités par les Fransciscains de Cochin, ils gardaient leurs mœurs et leurs superstitions. Un peu plus tard, après avoir vu de ses yeux l'état des choses, Xavier dira : « Il n'y a pas de Portugais à vivre parmi eux... ils n'ont personne qui les enseigne, personne qui leur dise la messe, leur explique les prières et les commandements[1]... Ils ne seraient pas où ils en sont si, une fois devenus chrétiens, ils avaient eu quelqu'un pour les instruire[2]. » N'eût été la présence intermittente à Tuticorin d'un capitan portugais et d'une poignée d'hommes, venus là pour prélever sur la pêche des perles la part de la couronne, on eût pu croire les Paravers complètement oubliés à Goa.

1. *Mon. Xav.*, p. 273.
2. *Ibid.*, p. 317.

Quelqu'un cependant pensait à eux. Le vicaire épiscopal, Michel Vaz, principal promoteur de cette mission, ne voyait pas sans tristesse son œuvre compromise, faute d'ouvriers. Il y avait bien, à Lisbonne[1] et à Goa[2], quelques jeunes Paravers qui se préparaient au sacerdoce. Mais on devait, on pouvait avoir mieux. Maître François était venu aux Indes pour les missions de ce genre : une visite aux Paravers lui fut proposée. Comment n'aurait-il pas accepté ? Enfin le rêve de ses nuits d'Italie allait se réaliser. Il allait prendre sur ses épaules l'Indien que Dieu lui avait montré. D'après Texeira l'initiative serait venue de Xavier lui-même. Le roi ne l'avait-il pas chargé de visiter les stations portugaises? Il pria pour avoir la lumière, consulta l'évêque et s'en remit à lui. L'évêque approuva quoique à regret, et ne le laissa partir qu'en pleurant. Quant au gouverneur, il entra d'autant plus volontiers dans ces projets que lui-même, quatre ou cinq ans auparavant, alors qu'il était *capitão mor*, grand amiral des forces portugaises, avait eu à s'occuper des Paravers.

Les pirates musulmans, amis et alliés du Zamorin[3] de Calicut, chassés en 1534, étaient revenus trois ans plus tard, avaient pillé Tuticorin et fait une rafle sur la côte. Les pauvres gens qui, selon le mot de Xavier, « vivaient collés à la mer[4] », se virent enlever leurs barques, leur gagne-pain. Un de ces pirates, Ali Ibrahim, s'était installé et fortifié à Beadala, aujourd'hui Vedalai, près de Ramnad.

Par deux fois Sousa voulut aller le déloger ; le mauvais temps d'abord, puis le manque de provisions l'arrêta. Enfin il doubla le cap Comorin[5]. « Il rejoignit les Maures, nous raconte Xavier, et en tua un grand nombre. Il les a complètement défaits, leur a pris tous leurs navires sans exception, ainsi que ceux qu'ils avaient enlevés aux chrétiens. Il a rendu ces derniers à leurs propriétaires ; et, quant aux pauvres qui n'en avaient pas et ne pouvaient en acheter, il leur a donné ceux des Maures. Ç'a été une grande et mémorable victoire. Notre-Seigneur l'avait aidé et il a su le reconnaître par sa libéralité envers les chrétiens. Maintenant on ne parle plus des Maures. Pas un d'entre eux n'ose bouger. Le gouverneur a

1. Barros, *Decadas*, *Indice*, *Vida de J. de Barros*, p. XXI.
2. *Mon. Xav.*, p. 273.
3. *Zamorin*, titre du roi de Calicut ; en tamoul, *Samuri*, le roi de la mer.

tué les chefs et tous les notables. Il ne s'éloigna pas de la Pêcherie sans y laisser une petite flotte pour surveiller quelque temps encore les environs[1]. »

« Les chrétiens, continue le saint, tiennent le gouverneur pour leur père; lui, les tient pour ses enfants *in Christo genitos*. Dieu sait combien il m'a recommandé ces nouvelles *Christi plantas*[2]. Il est encore sur le point de faire quelque chose de bien utile à la gloire de Dieu : il voudrait réunir tous ces chrétiens qui vivent éparpillés, les transplanter dans une île, leur donner un roi qui veillerait sur eux, administrerait la justice et aurait soin de leurs âmes. »

Ce projet d'émigration était peu pratique. Où trouver à portée une plage déserte et pourtant fertile, suffisant à faire vivre de dix à vingt mille âmes? Puis Lisbonne aurait-elle consenti à se priver des revenus tirés de la pêche des perles[3]? Mais les intentions du gouverneur étaient excellentes, et, plein de reconnaissance, Xavier suggérera bientôt à saint Ignace de lui obtenir du Pape un bref laudatif, à tout le moins de lui envoyer une lettre de sa main, laquelle certainement serait la bienvenue.

Sousa ne pouvait donc que souscrire aux projets de Michel Vaz et du Père François. Il en fit son affaire. Justement un officier allait partir pour la Pêcherie. Xavier se disposa à l'accompagner[4].

III. — *Le courrier de septembre 1542.*

On était en septembre, quatre ou cinq mois avant le départ des « vaisseaux du roi » pour le Portugal. Presque tous les ans, au mois de janvier, nous verrons François expédier alors son courrier d'Europe. Cette fois-ci il prit de l'avance. Deux lettres d'affaires, et une de récits et d'épanchements sont datées de Goa, 20 septembre 1542[5].

1. *Mon. Xav.*, p. 275-276.
2. « Engendrés dans le Christ... ces nouvelles fleurs du Christ. »
3. Le projet de Sousa sera repris plus tard par D. Constantin de Bragance; il favorisera l'émigration des Paravers sur la côte voisine de Ceylan où se trouvent d'autres pêcheries de perles.
4. *Mon. Xav.*, p. 273 ; VALIGNANO, p. 47.
5. Lettre 12 à la Compagnie, à Rome ; 13, à saint Ignace ; 14, à la Compagnie, à Rome (*Mon. Xav.*, p. 250-272).

A saint Ignace et aux Pères de Rome, il raconte son voyage et ses travaux à Goa, il dit où en sont les affaires du collège; il demande des maîtres et des prédicateurs, il réclame diverses faveurs spirituelles[1]. Une des lettres destinée à être copiée et communiquée aux Pères dipersés en Europe se termine par cette effusion :

« Voilà que le seigneur gouverneur m'envoie en une terre où l'on dit qu'on peut faire beaucoup de chrétiens. Trois indigènes vont venir avec moi. Deux sont « d'épître et d'évangile » (diacres); ils savent très bien le portugais et mieux encore la langue du pays. L'autre n'a que les ordres mineurs. Nous allons, je crois, faire beaucoup pour la gloire de Notre-Seigneur. Quand Paul (de Camerino) et François Mansilhas seront arrivés de Mozambique, le seigneur gouverneur me promet qu'il me les enverra sans retard là où je vais. C'est à 200 lieues de Goa. L'endroit s'appelle le cap de Comorin.

« Plaise à Dieu Notre-Seigneur, avec la faveur et aide de vos dévotes oraisons, ne pas considérer mes péchés infinis; mais qu'il me donne sa très sainte grâce pour que là, en ce pays, je le serve bien. Les travaux d'une si grande traversée, le soin à prendre de nombreuses infirmités spirituelles, quand on a peine à suffire aux siennes propres, le séjour en une terre si sujette au péché d'idolâtrie, et si pénible à habiter pour ses grandes chaleurs, endurer tous ces labeurs pour Celui-là seul pour qui nous devons les porter, voilà de grandes joies, une matière à nombreuses et grandes consolations. A mon avis, ceux qui ont goûté de la croix du Christ Notre-Seigneur, se reposent dès qu'ils entrent en ces travaux, ils meurent quand ils les fuient ou qu'ils en sortent. Quelle mort c'est qu'une grande vie, loin du Christ, après qu'on l'a connu, quand on

1. La plus notable concerne le carême (p. 271). Cette période liturgique coïncidait aux Indes avec les plus grandes chaleurs; il est alors impossible de conserver le poisson : première difficulté. Il y en a une autre : c'est le moment où la mousson permet de prendre la mer; de là, dans les ports, une agitation fiévreuse qui rend difficile l'accomplissement des devoirs de chrétiens. Ne pourrait-on rejeter le jeûne et la communion à une autre époque? Déjà la Fête-Dieu avait été transférée de la saison des pluies à la saison sèche (*Bull. Patronatus*, t. I, p. 285, 11 mai 1537). La requête fut présentée au pape (*Mon. Xav., Doc.* 143, p. 815, 818). Six ans plus tard la réponse n'était pas encore venue, et Xavier constatait que, tout bien pesé, il n'y avait pas lieu d'insister (p. 449). Cf. *Epist. S. Ignatii*, t. I, p. 431.

suit ses propres opinions et passions ! Non, il n'est pas de labeur égal à celui-là. Et au contraire, quel repos que de vivre en mourant chaque jour, d'aller contre nos propres désirs, cherchant *non quae nostra sunt sed quae Jesu Christi*[1].

« Pour l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur, je vous prie, *fratres* très chers, écrivez-moi en détail sur tous ceux de la Compagnie. Je n'espère plus vous voir en cette vie *facie ad faciem*. Que je vous voie *saltem per enigmata, id est per litteras*[2]. Ne me refusez pas cette grâce, bien que je ne la mérite pas. Souvenez-vous que Dieu Notre-Seigneur vous a comblés, afin que moi, par vous, je puisse espérer et obtenir beaucoup de mérite et de consolation.

« Sur la façon dont je dois me comporter avec ces infidèles et ces Maures chez lesquels je vais, écrivez-moi tout au long, pour le service de Dieu Notre-Seigneur. Car, par votre moyen, j'espère que le Seigneur me donnera d'entendre ce que je dois faire pour les convertir à la sainte foi. En attendant vos réponses, je me tromperai ; mais j'espère en Notre-Seigneur que ces lettres de vous m'éclaireront sur mes manquements et m'aideront à me corriger. Cependant, par les mérites de la sainte mère Eglise, en qui je mets mon espérance, dont vous êtes les membres vivants, j'ai confiance que Dieu Notre-Seigneur m'exaucera ; il m'accordera la grâce d'user de moi, instrument inutile, pour planter sa foi entre les gentils. Sa Majesté se servira de moi ; grand sujet de confusion pour ceux qui pourraient faire beaucoup, et encouragement pour les faibles. Voyant ce que je suis, *pulvis et cinis*[3], et pire encore, voyant, et cela de mes yeux, le grand besoin qu'on a ici d'ouvriers, je me ferais à perpétuité l'esclave de tous ceux qui voudraient venir ici *ad laborandum in amplissima vinea Domini*[4].

« Je m'arrête, priant Dieu Notre-Seigneur que, par son infinie miséricorde, il nous réunisse dans sa sainte gloire, pour laquelle nous avons été créés ; qu'il nous donne la force, dans cette

1. « Cherchant, non ce qui est de notre intérêt, mais l'intérêt de Jésus-Christ. » Phil. II, 26.

2. « Face à face... au moins en énigmes, c'est-à-dire par lettres. »

3. « Poussière et cendre. »

4. « Pour travailler dans l'ample vigne du Seigneur. »

vie, de le servir en tout et pour tout, comme il le veut, et que sa sainte volonté soit accomplie ici-bas.

« De Goa, 20 septembre 1542

« *Vester inutilis frater in Christo* [1],

« Franciscus de Xabier. »

Notre saint est tout entier dans cette fin de lettre, avec sa soif de souffrances pour le bien des âmes et la gloire de Dieu, avec sa persuasion que l'apôtre ne fait rien d'efficace sans s'immoler lui-même, que sa force lui vient, après Dieu, de la communion des saints, du mystérieux échange de mérites qui se fait entre les membres de la sainte Eglise.

Désormais des lettres de ce genre s'en iront tous les ans porter à la Compagnie de Rome ou de Lisbonne le meilleur de son âme. Il vit toujours, par le souvenir, auprès de ceux qu'il a laissés ; sa joie est de le leur redire sous toutes les formes. En Europe, on attendra ses lettres avec impatience ; car, sans parler des détails intéressants sur les lointains pays, elles arrivent toujours chaudes de l'amour de Dieu et des âmes, toujours tendres et expressives. Xavier ne s'y mettra pas en frais de littérature. Les amateurs de beau langage et de composition savante ne trouveraient là que phrases souvent embrouillées, à peine correctes, écrites au courant de la plume par un homme dont tous les moments sont dus au prochain. Au texte castillan se mêlent des bouts de phrases latines, des mots portugais, les premiers qui lui viennent sous la plume[2].

Mais tout cela est vivant et comme haletant. On s'imagine le voir, dictant ou écrivant sa lettre, à chaque instant interrompu, et reprenant comme il le peut le fil de ses idées. Il ne cherche qu'une chose, soulager son cœur, dire à ses frères combien il les aime, les appeler au secours, leur communiquer un peu du feu divin qui le dévore, et vivre en communauté d'idées et de mérites avec ceux qui combattent sur d'autres plages.

1. « Votre inutile frère en Jésus-Christ. »

2. Ainsi dans la lettre 12e, p. 256, *toneles*, pour *toneladas* ; p. 259, *presto* pour *valgo*. Cf. p. 369, 481, notes, etc., etc.

IV. — *De Goa au cap Comorin.*

Le mois de septembre touchait à sa fin. La flotte du roi devait arriver d'un jour à l'autre, ramenant de Mozambique Paul de Camerino et François Mansilhas. Mais elle était en retard d'un mois[1]. Xavier ne pouvait attendre.

Comme à son départ de Lisbonne, on lui offrit de l'argent et des provisions. Le dévoué Cosme Anes voulut le fournir d'un petit bagage. Il refusa. Il avait ce qu'il fallait, bréviaire, surplis, chapelle et une paire de bottes. Ajoutons ce que Bartoli appelle avec embarras un « je ne sais quoi pour se défendre du soleil[2] », ce que le Père Cros entend d'un parasol[3] et les anciens auteurs d'un pourpoint de cuir[4].

De Goa à Tuticorin, en serrant de près le littoral, le voyage était d'un millier de kilomètres au moins. Treize fois en dix ans, dans un sens ou dans l'autre, Xavier longera cette côte. L'île de Salcette d'abord, dont la conversion, quarante ans plus tard, sera achetée par le sang du B^x^ Rodolphe Aquaviva et de ses compagnons; puis les rives peu hospitalières du Canara qui ne seront évangélisées qu'au XVIII^e^ siècle par les Oratoriens brahmes de Goa; puis Mangalore, où les Franciscains avaient en 1576 fait quelques conversions, mais qui depuis était devenu centre d'opposition à l'influence portugaise[5].

Cent vingt kilomètres plus au sud, sur la côte malabare, Cananore, station portugaise et mission franciscaine : Xavier y fera une courte apparition en 1544[6]. Encore quatre-vingts

1. Les deux Pères arrivèrent le 20 octobre (Correa, *Lendas*, t. IV, P. I, ch. 13). — Valignano (p. 47) et Gonçalvez (Cros, I, p. 228) se trompent donc d'un an quand ils disent que Mansilhas partit avec le Père François. Mansilhas attendit à Goa qu'il revînt l'y chercher (*Sel. Ind. Ep.*, p. 12).

2. *Asia*, l. I, n. 29.

3. *Vie*, I, p. 436.

4. Tursellini, II, ch. v; du Jarric, I, p. 94. Sousa, I, p. 215. Le procès de 1556 porte : « Ja' tinha humas botas et hum coura ho sol... Dixit se habere ocreas et corium ad impediendum solis ardorem. » (*M. Xav.* II, 185-232).

Le P. Texeira : « una cuera y unas botas », p. 850. Ne faudrait-il pas entendre : « Des bottes, et du cuir pour en faire de nouvelles » ? car, d'une part, il était impossible, sur le sable brûlant, de se passer de chaussures; et, d'autre part, le saint eût difficilement trouvé du cuir en ce pays. C'est pour l'Indou une substance des plus impures (Dubois, *Mœurs... de l'Inde*, p. II, ch. 3).

5. Mangalore fut évangélisé dans la suite par les Carmes. Les Jésuites y sont depuis 1878.

6. Valignano, p. 58.

kilomètres, voici Calicut, la plus forte cité du littoral, toujours hostile ; plus tard, en 1597, les Jésuites y seront appelés par le rajah lui-même[1]. Tout près on rencontre le petit royaume de Tanor dont le roi bientôt va jouer aux dépens de l'évêque la comédie d'une conversion[2].

Descendons toujours : cent quarante kilomètres nous séparent de Cranganor, centre des chrétiens syro-malabars avec de belles œuvres franciscaines[3]. A cet endroit de la côte commence un long chapelet de lagunes ou marigots qui, de Cranganor à Trivandram forme, parallèlement à la mer, une sorte de canal[4]. De temps en temps, l'étroite flèche de terre qui sert de digue se déchire et laisse passage à un cours d'eau. A l'une de ces ouvertures, un peu au-dessous de Cranganor, se trouve Cochin, entre la lagune et l'océan, port très sûr, mais d'un accès difficile. Centre du commerce de poivre, c'est de là qu'ordinairement partent pour Lisbonne les chargements d'épices[5]. Xavier y fera de longs et fréquents séjours. Beaucoup de ses lettres seront datées de Cochin. Il est vraisemblable qu'à ce premier voyage il y ait fait escale, et qu'il ait visité les Franciscains, jusque là seuls apôtres des Paravers.

Le Travancore fait suite au Malabar, côte dangereuse, toujours battue par la houle, avec un seul port, la petite ville déchue de Coulam.

Enfin nous touchons à l'extrémité du continent indien. La chaîne des Ghâtes, que nous n'avons cessé de voir, fermant l'horizon de ses hautes terrasses en escalier, se redresse une dernière fois en un majestueux massif couronné de pics aigus jusqu'à une hauteur de 1.400 mètres, puis s'abaisse par degrés et disparaît sous une mer de cocotiers. A cet endroit s'étale une plaine large d'une vingtaine de kilomètres semée d'étangs et de villages. Le rivage la contourne de l'ouest à l'est et se

1. Du Jarric, I, p. 467.
2. Cros, t. II, p. 323, 328.
3. *Mon. Xav.*, p. 360, 480, 501, etc.
4. Reclus, *Inde*, p. 524, 530. W. W. Hunter, *Imperial Gazeteer of India*, Londres, 1885, t. IV, p. 1.
5. Pyrard, trad. Grey, t. I, p. 466. Cochin est aujourd'hui possession britannique avec évêque portugais.

termine brusquement à une pointe basse et sablonneuse, le cap Comorin. C'est là probablement que Xavier débarqua[1].

Il se trouvait à l'un des lieux sacrés de l'Inde païenne. A cette extrême pointe de la péninsule, entre la mer infinie et le continent, pandémonium de tous les cultes, les idolâtres avaient voulu avoir leur sanctuaire. Aujourd'hui encore, ils y viennent par milliers en pèlerinage à la pagode de la déesse Dourga, l'« inabordable », l'« exterminatrice des monstres »[2]. Ils s'y baignent au « cap de la vierge », dans les eaux mêlées des deux mers[3]. Mais, au temple idolâtrique, les Syro-Malabars avaient opposé leur chapelle. Plus près encore des flots, ils avaient construit, nous ne savons à quelle époque, un ermitage de Notre-Dame. Pour eux, le Comorin put rester le « cap de la Vierge[4]. » On nous dit qu'au début du XVI[e] siècle, les marins en passant lui payaient tribut. A l'occasion, les Portugais y faisaient dire la messe. Qu'en restait-il en 1542? nous ne savons. Mais plus tard il y eut là une église de Notre-Dame des Délices, « car ce fut un délice, un grand délice, pour saint François, dit une vieille relation, d'aborder pour la première fois au cap Comorin, et d'y jeter les bases de la conversion de tant d'infidèles, chose qui n'a pas causé moins de joie aux anges du ciel[5] ». Au commencement du XVIII[e] siècle, les Jésuites retrouveront encore l'oratoire de Marie signalé de loin aux voyageurs par une croix plantée sur un îlot.

1. Les lettres ne précisent pas, non plus que les anciens biographes. Elles indiquent seulement qu'il descendit assez loin de Tuticorin et qu'il y arriva à pied, allant de village en village (*Mon. Xav.*, p. 273-275). Le P. Astrain (t. I, p. 468) semble le faire débarquer à Cochin, et ce serait de là qu'il gagna la mission. Les traditions locales se partagent. Quelques-unes paraissent indiquer Manapar (Guchen, *Cinquante ans de Maduré*, t. II, p. 191). Les plus anciennes sont pour le cap Comorin. C'était au moins la croyance commune un siècle après Xavier (Rapport du P. André Lopez, 1644, *Translated extracts*, p. 13). Cette tradition est consignée dans Sousa (t. I, p. 215).

2. Dourga est l'épouse de Siva; on l'appelle encore *Devi*, la « déesse », ou *Tchandika*, la « furieuse », ou *Kali*, la « noire » (*Grande Encyclopédie*, au mot *Devi*). — On signale au cap Comorin, une stèle portant un décret du roi de Travancore en faveur des chrétiens (Syro-Malabars) du lieu, et datant de 1526. Il défend de les molester et allège leurs impôts. Nagam Aiya, *The Travancore State manual*, t. I, p. 295-298.

3. Duarte Barbosa, *A description of the coast of East Africa and Malabar*, Hakluyt S[ty], 1876, p. 163.

4. A. Lopez, *loc. cit.*

5. *Lettres édif. et curieuses*, Indes. Lettre du Père Pierre Martin, 1[er] juin 1700. La chapelle chrétienne a aujourd'hui disparu, et le cap est tout entier aux adorateurs de Dourga. Suau, *L'Inde tamoule*, p. 184.

Et maintenant le missionnaire allait, remontant vers le nord et suivant la côte. Elle s'allongeait devant lui, indéfinie, monotone, entre la mer et la claire forêt de cocotiers. Plage de sable fin, sans cesse remuée par le vent, et couvrant sous ses ondulations plus d'un village enseveli. Nombreux hameaux sous les grands arbres. Xavier en voyait sortir des indigènes bruns et maigres, coiffés du turban, ceints d'un pagne. Sur leurs petites barques à voile en queue d'hirondelle, ou sur leurs radeaux de troncs d'arbres, ils partaient pour la pêche et prenaient le large. C'était là les Paravers qu'il venait catéchiser

CHAPITRE II

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES
(Octobre 1542-septembre 1543)

I. — *Le paganisme populaire.*

Les Paravers[1] pêcheurs de perles ne formaient pas une nation, ayant un territoire distinct. C'était une caste, laborieuse, humble, mais non des plus basses. Ses villages en paillottes s'éparpillaient sur soixante kilomètres de grèves, du cap Comorin au bourg de Vembar[2], distants de deux ou trois lieues et plus ou moins mêlés à ceux des autres castes. Telles de leurs agglomérations n'étaient que des faubourgs de grosses villes idolâtriques[3]. Ce mélange ne les empêchait pas d'avoir une organisation tout à fait à part. Pour tout ce qui se passait à l'intérieur de la caste, ils ne dépendaient que d'eux-mêmes, et de leurs magistrats. Seuls, dans ce coin de l'Inde, ils avaient un chef, un « roi », de qui toutes les autres autorités tenaient l'investiture. Du haut de sa barque, c'est lui qui présidait à la pêche des perles[4].

Ainsi enserrés au milieu des autres castes, les Paravers étaient comme noyés dans le paganisme. Xavier ne put faire dix pas sur la côte sans le constater. Partout, petites chapelles obscures, grossières idoles enfumées et frottées d'huile, Pulléars ventrus

1. *Paraver*, fém. *paraverte*. Les Portugais disaient plutôt *Parava*, ou *Paravar*. C'est le nom que leur donnent les autres castes. Eux, préfèrent se nommer les *Parathars*, descendants de *Parathan*, aïeul de Kulasagara-Pandyam, fondateur de la dynastie des *Pandyans* qui fut longtemps maîtresse du sud de l'Inde. Xavier ne connaît aucune de ces expressions. Il dit toujours les « Malabars ».

2. *Vembar* ou *Bembar*, à six lieues au nord de Tuticorin.

3. Ainsi Manapar et Virandapatanam.

4. Ce « roi », ou *Jadi-Jalaver*, n'apparaît pas une fois distinctement dans la correspondance de Xavier.

à tête d'éléphant, cônes de boue badigeonnés de rouge et de blanc, chevaux d'argile à l'usage des dieux qui voudront galoper dans les ténèbres, cent autres inventions grotesques et obscènes. Cela, c'était l'idolâtrie qu'il fallait attaquer.

Se cachait-il quelque chose de pur derrière ces apparences? Xavier n'aura ni le temps, ni les moyens, ni peut-être le goût de le démêler. Sans doute, il n'abordait pas l'Inde tamoule avec la naïveté des compagnons de Vasco da Gama qui prenaient les pagodes pour des églises, la déesse Mahya allaitant Krishna pour la Vierge Marie, et les Brahmas à défenses d'éléphant pour de simples diables. Mais il n'était pas davantage un érudit, et il ne voyait en tout cet étalage mythologique que le triomphe insolent du démon et l'abrutissement des créatures faites à l'image de Dieu.

C'est une triste chose que l'idolâtrie hindoue. Je ne parle pas du brahmanisme pittoresque cher aux touristes, ni du brahmanisme transcendant, avec sa métaphysique abstruse, qui, après coup, donne un sens élevé aux rites impurs et aux légendes sottes. Seul le culte populaire importe ici, tel qu'il s'étale dans le brouhaha des fêtes en plein vent, tel qu'on l'entrevoit dans le mystère des pagodes.

Jungle inextricable de superstitions; chaos d'esprits, de démons, de demi-dieux, de saints déifiés, de dieux domestiques, de dieux locaux, de dieux universels, de dieux des dieux. Chaque race y a mis du sien. Les vaincus des temps préhistoriques, aborigènes ou Dravidiens, ont fourni ce qu'il y a de plus impur et de plus cruel, culte du serpent, sorcelleries, emblèmes dégradants. Les brahmes, arrivés avec des croyances panthéistes encore élevées et un culte relativement chaste, ont tout accepté, tout justifié, tout fondu dans une mythologie précise et absurde. Il fallait cela, pensaient-ils, pour le peuple. Aux esprits cultivés, une doctrine ésotérique faite de métaphysique et de mysticisme; au populaire, les avatars de Vichnou et les caprices honteux de Siva. Et voici, dans l'entassement mystérieux des temples, les Sivas au collier de crânes, les Ramas colossaux au regard stupide, les Pulléars obèses à califourchon sur un rat; les dieux à trois têtes symboles d'intelligence, les dieux à quatre bras symboles de puissance, les dieux à quatre

jambes symboles de vitesse ; et Vichnou lion, Vichnou sanglier, Vichnou tortue, etc... Vichnou poisson était jadis le dieu des Paravers.

Passons sur les infamies. Tout est ignoble à qui sait regarder, et les sculptures dévergondées qui, du haut en bas, couvrent d'une dentelle de pierre la pyramide rouge des temples ; et les symboles inoffensifs qui partout, sur les collines, au détour des routes, au fond des chapelles, attirent le regard, et jusqu'aux signes mystérieux que les dévots portent sur le front. Avec quel accent, dans les baptêmes solennels, Xavier devait lancer l'anathème de l'Eglise : « *Fuge, immunde spiritus!* »

La laideur impure ne va guère sans dureté de cœur, et les dieux de séduction sont frères des dieux atroces. Siva, dieu de la production, est aussi le « grand destructeur », le seigneur des troupeaux, entendez, maître du bétail humain. Il est le chef des esprits malfaisants, qui hantent les places d'exécution et celles où l'on brûle les morts, et il rôde avec eux à l'entrée de la nuit. Il est le dieu de la folie furieuse et aussi le dieu de l'ascétisme et des austérités. Ce sont les dévots de Siva, ces ermites vagabonds qu'on rencontre çà et là, hirsutes, des amulettes sur la poitrine, enguirlandés de crânes, dédaigneux des ablutions, gourmands de charognes. La déesse Kâli, sa femme, est plus farouche encore. Il lui fallait, il y a cent ans encore, des sacrifices humains. Ses grands dévots étaient les *Tugs* étrangleurs. En son honneur, des victimes volontaires se laissaient enlever, au-dessus d'une foule en délire, à l'extrémité d'une longue poutre, par des crocs de fer enfoncés dans les épaules[1]. Jusqu'en 1744, à Tiruwella, tous les ans, l'on immolait à Kâli une jeune mère enceinte de son premier enfant[2].

Ces diaboliques inventions sont comme des accidents au

1. Sur le *hook swinging*, comme on l'appelle, voir DUBOIS, p. 598. L'éditeur anglais assure qu'il est encore pratiqué au district de Madura. Les magistrats ont pour consigne d'en détourner le plus possible les indigènes, mais ils ne peuvent le punir comme un crime. Cf. Edg. THURSTON, *Ethnographical notes in Southern India*, Madras, 1906, p. 487. MATEER, *The land of Charity*, p. 200. *Lectures pour tous*, 1900, t. I, p. 707.

2. En 1906, près de Ramnad, une jeune brahmine enceinte faillit être tuée par les Pattunulkarers (tisserands de soie), en quête d'un trésor. Vers le même temps, près de là, à Tangutchimadam, pour empêcher le chemin de fer de passer près du sanctuaire de Rameswaram, des païens imaginèrent qu'il fallait sacrifier sur la voie ferrée sept femmes enceintes. Heureusement on n'en fit rien.

milieu de la vie ordinairement indolente et douce des Indiens. Plus impitoyables en somme, parce que leur action est plus continue, sont les sacrifices de tous les instants que les mœurs imposent à certaines catégories de personnes. Nous aurons à parler de l'abjection qui est le lot des très basses castes. Quant à la femme et à son esclavage, tout a été dit sur ce triste sujet. Si le sort de l'épouse aux Indes n'est pas en somme plus dur qu'il ne l'était en Grèce, si elle ne connaît pas les hontes du harem[1]; avec le veuvage, c'est pour elle l'enfer qui commence. Avant la conquête anglaise, dans les familles nobles, on gardait scrupuleusement l'usage abominable de brûler les veuves sur le bûcher du mari. A toutes, les secondes noces sont interdites. Quel que soit leur jeune âge, eussent-elles été mariées tout enfants, il n'y a pour elles que deuil, solitude, et par suite désordre et infanticide[2].

Ce n'est pas tout. Ces pauvres gens se sentent parfois en contact immédiat avec le démon. Aussi bien le démon est là chez lui. Des missionnaires, même protestants, le constatent : un ministre presbytérien écrivait naguère : « Dans les contrées païennes comme celle-ci, Satan exerce encore maintenant un pouvoir qui lui était anciennement accordé, mais dont il est actuellement en grande partie privé dans les pays chrétiens[3]. » Nous ignorons quelles étaient au juste les superstitions propres aux Paravers. Mais leurs proches voisins, les Sanars, rendent un culte très net au démon, ou, si l'on veut, aux fantômes, aux mauvais génies qui errent par le monde, hantent les cimetières et possèdent le corps des hommes. L'idolâtre indien est sous la main d'une puissance mauvaise qui le déprime. A ce terrible inconnu, il attribue les maladies inexpliquées. Il le voit dans les spectres de la nuit et les hallucinations du jour. Il l'entend qui, dans l'ombre, hurle de douleur pour attirer à l'écart et massacrer les gens compatissants. C'est lui qu'on rencontre parfois, petit nain, pansu, aux jambes courtes, velu comme une vache, ou encore grand comme un géant. Il a ses

1. Suau, p. 176.
2. Dubois, p. 339, 340, 343-355, 605. — Thurston, p. 302-309.
3. Mateer, *loc. cit.*, p. 197. Cf. Dubois, p. 644; — Coubé, p. 139; — Guchen, II, p. 264; — A. Rice, *Native life in South India*, p. 73.

lieux, ses jours et ses heures. Jusqu'à minuit, il erre le long des routes, guettant les passants qui n'ont pas la précaution de s'armer d'un anneau ou d'un bâton de fer.

Aussi on cherche à l'apaiser par des sacrifices, des formules magiques, des prières. On lui consacre les enfants. Qu'un homme tombe frappé d'une maladie inconnue, c'est un possédé à exorciser. Le diseur de formules, convoqué, récite ses textes; parents et amis se mettent à chanter, à sauter, à pousser des cris; ils questionnent le démon, lui présentent des friandises et recueillent comme des oracles les paroles incohérentes échappées au patient.

Comme les autres, les pêcheurs de perles étaient esclaves de cette tyrannie. Gens paisibles, se contentant, pour sacrifices, d'offrir à leurs dieux des poissons; parfois la fureur s'emparait d'eux, et alors le sang coulait[1]. Ils parlaient de possessions diaboliques; le démon menaçait, si on ne lui donnait de l'argent, de tuer sa victime[2]. Ils étaient hantés par des apparitions farouches. A peine osaient-ils aller seuls au rivage : ils voyaient, entre les barques, danser des fantômes de feu, et ne les chassaient qu'en bâtissant des pagodes nouvelles. Voilà ce que, plus tard, une fois délivrés par la vie chrétienne, ils racontaient aux missionnaires[3].

C'était la paix de l'âme que Xavier leur apportait.

II. — *Du Comorin à Tuticorin.*

Il cheminait donc, suivi de ses trois clercs interprètes. Il ne savait rien du tamoul, la langue parlée en ce quartier. Le loisir lui manquait pour l'apprendre, et aussi les livres. Les Portugais ne s'étaient point préoccupés de composer grammaires ou lexiques. Ils allaient et venaient, ne se fixant guère, et trouvaient plus simple de faire apprendre un peu de leur propre langue à quelques indigènes. Xavier dut faire comme eux.

Bien vite, il eut constaté qu'on n'avait pas exagéré l'ignorance

1. E. de Morales, 28 nov. 1552. *Sel. Ind. Ep.*, p. 146.
2. H. Enriquez, 21 nov. 1549. *Ibid.*, p. 92, 93.
3. Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 352 (lettres de Enriquez, 1548); — du Jarric, I, p. 205.

des néophytes. « Aussitôt arrivé, dit-il, j'ai cherché à savoir quelle connaissance ils avaient du Christ Notre-Seigneur. Je leur ai demandé, au sujet des articles de foi, ce qu'ils croyaient de plus qu'avant leur baptême. Je n'en eus d'autre réponse que celle-ci : « Nous sommes chrétiens. » Ils ne comprennent pas notre langue, et ne savent rien ni de notre loi, ni de ce qu'ils ont à croire [1]. »

Avant tout, il fallait donc catéchiser. Ce que durent être ces premiers enseignements, combien lents et pénibles, on le devine. Quelle que fût la bonne volonté de ses auxiliaires, c'était un procédé traînant et lourd que de traduire à mesure le dialogue incessant de l'apôtre et de ses auditeurs.

Il se mit à l'œuvre pourtant, allant de village en village, prêchant, baptisant les petits enfants, bénissant les malades. Il suivait ainsi la côte dans la direction du nord. Lentement il franchit les cent kilomètres qui le séparaient de Tuticorin. Que se passa-t-il exactement pendant ces deux ou trois semaines? Ses lettres sont, comme toujours, sobres de détails personnels. Mais elles laissent assez entrevoir qu'il se fit un ébranlement soudain dans la rude et bonne population des grèves. Le souffle de Dieu passait. Rien n'y manqua, pas même les miracles. Parvenu à Tuticorin, François écrivait à saint Ignace (28 octobre) :

« J'ai baptisé tous les enfants qui ne l'étaient pas. Un grand nombre parmi eux étaient tout petits, *quid inter dexteram et sinistram intersit ignorantes*[2]. » Ce baptême des enfants fut toujours une des consolations de notre saint. Il se félicite quelque part d'en avoir ainsi sauvé en peu de temps un millier[3]. Travail fructueux, s'il est facile, car, dans l'Inde, par suite des guerres, des famines, des fléaux de toutes sortes, la mortalité infantile est parfois effrayante. Tel missionnaire plus tard, à lui seul, régénéra plus de quarante mille enfants [4].

« Ceux qui étaient un peu plus grands, continue notre saint, ne me laissaient le temps ni de dire mon office, ni de dormir.

1. *Mon. Xav.*, p. 279.

2. *Mon. Xav.*, p. 273 : « Ne sachant distinguer leur main droite de leur main gauche. » (Jonas, IV, 11.)

3. *Ibid.*, p. 295. C'est ce qu'un protestant appelle des « enfantillages ». DIETERLEN, *François Xavier. L'Accommodation.* Cahors, 1903, p. 21.

4. PERRIN, *op. cit.*, p. 223.

Il fallait leur apprendre quelque prière. J'ai commencé alors à comprendre *quoniam talium est regnum caelorum*[1]. De si saintes importunités, je ne pouvais m'y soustraire que *impie*. Je me mis donc à leur enseigner la confession du Père, du Fils et du Saint-Esprit[2], puis le *Credo*, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*. J'en ai trouvé de très intelligents. S'il y avait quelqu'un pour leur enseigner la sainte foi, je tiens pour certain qu'ils seraient bons chrétiens[3]. »

« Poursuivant ma route, j'arrivai à une localité de païens. Il n'y avait là aucun baptisé. Ils n'avaient pas voulu se laisser faire, quand leurs voisins se convertirent à la foi. Ils disaient qu'ils étaient vassaux d'un seigneur idolâtre, lequel ne voudrait pas qu'ils fussent chrétiens. Or il y avait là une femme qui, depuis trois jours, était dans les douleurs de l'enfantement. Beaucoup désespéraient de sa vie[4]. » Autour de la malade, on multipliait les superstitions. Dans l'Inde comme ailleurs, les maladies passent pour être l'œuvre des mauvais esprits. Pour les guérir, c'est peu d'être médecin, il faut surtout être sorcier, connaître les formules magiques, les *mantram*, propres à chaque infirmité. A la naissance des enfants, la mère et le nouveau-né sont plus que jamais exposés au mauvais œil, à l'influence des planètes et des jours néfastes. Elle aussi, par conséquent, la sage-femme est par excellence la diseuse de *mantram*[5].

« Comme les prières de ces infidèles déplaisaient à Dieu, parce que *omnes dii gentium daemonia*[6], leurs demandes n'étaient ni écoutées ni regardées *in conspectu Domini*[7]. Avec un des clercs, mes compagnons, j'allai à la case de cette femme. J'y entrai, et *coepi confidenter invocare magnum Christi nomen nihil cogitans quod eram in terra aliena, sed potius judicans quia Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et uni-*

1. « Qu'à ceux-là appartient le royaume des cieux. »
2. C'est-à-dire le signe de croix.
3. Un missionnaire, quelques années après, trouvait les enfants indiens plus intelligents que les Européens de leur âge (Polanco, *Chronicon*, t. V, p. 656).
4. *Mon. Xav.*, p. 274.
5. Dubois, p. 142.
6. « Tous les dieux des gentils sont des démons. » (Ps. 95, 5.)
7. « En présence de Dieu. »

versi qui habitant in ea[1]. Je commençai par réciter le *Credo*. Le clerc, mon compagnon, traduisait à mesure. Cette femme en vint *per Dei clementiam*[2], à croire les articles de la foi : « Voulez-vous être chrétienne? lui demandai-je. Elle répondit qu'elle le désirait grandement. Alors je lus les Evangiles dans cette case où, je crois, jamais on n'en avait entendu parler, et puis je la baptisai. » *Quid plura? Post baptismum, subito peperit, quae confidenter in Christo Jesu speravit et credidit*[3].

« Je baptisai ensuite le mari, les fils, les filles *et infantem illo die natum*[4]. Le bruit se répandit par la bourgade de ce que Dieu avait opéré en cette cabane. Alors j'allai trouver les notables, les requérant de la part de Dieu de croire en Jésus Christ, son Fils, *in quo unico est salus*[5]. Ils me répondirent qu'ils n'osaient pas sans la permission du seigneur. J'allai trouver un homme du dit seigneur, venu là pour lever quelques impôts. Je lui parlai. Il déclara que le christianisme était une bonne chose et qu'il leur permettait de se faire chrétiens. Cet homme faible leur donna un bon conseil qu'il ne sut pas prendre pour lui. Alors je baptisai les principaux avec toute leur maison; puis ceux du village, grands et petits. Cela fait, je gagnai Tuticorin. Les Pères[6] et moi y fûmes reçus avec grand amour et charité. Nous espérons en Notre-Seigneur y faire beaucoup de fruit[7]. »

1. « Je commençai à invoquer avec confiance le grand nom du Christ, oubliant que j'étais sur une terre étrangère, et me disant plutôt qu'au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle renferme, l'univers, et tous ceux qui l'habitent. »

2. « Par la clémence de Dieu. »

3. « Quoi de plus? aussitôt baptisée, elle enfanta, elle qui avait eu pleine confiance, espéré et cru dans le Christ Jésus. »

4. « Et l'enfant né ce jour-là. »

Il est intéressant de noter que cette délivrance d'une femme en mal d'enfant fut racontée au procès de 1616 par des témoins qui ne pouvaient guère la connaître que par tradition (*Processus 1616* : test. 85, Thomas Vaz, Indien; 91, Ant. Roiz, Portugais; 97, Marc de Miranda, prêtre indigène). Or, dans leur récit, comparé à celui de Xavier, on ne discerne pas trace de développement légendaire. Sans prétendre exagérer l'importance de cette constatation, ne peut-on y trouver un commencement de garantie pour la fidélité générale des souvenirs enregistrés au procès, soixante et soixante-dix ans après les événements ?

5. « En qui seul est le salut. »

6. Il s'agit des clercs indigènes.

7. *Mon. Xav.*, p. 275.

III. — *Tuticorin.*

Tuticorin, où notre saint venait d'arriver[1], est aujourd'hui une agréable petite ville de 30.000 habitants, assez vivante, centre de communication entre l'Inde et Ceylan. En 1542, ce ne devait être qu'un gros bourg indigène, de cinq à six mille âmes[2]. Plage aride, côte inhospitalière, barre dangereuse : c'est pourtant un des moins mauvais havres du littoral, malgré les écueils dont il est encombré.

Xavier fit à Tuticorin un séjour assez long. Il avait à y exécuter un travail délicat et difficile. Plus d'une fois depuis un mois, il avait dû se sentir paralysé par son ignorance de la langue. Dépendre absolument des interprètes enchaînait son action ; et puis pouvait-il toujours compter sur eux? En attendant qu'il pût s'exprimer dans l'idiome du pays, il fallait s'ingénier. Voici ce qu'il imagina :

« Ils parlent le malabar, dit-il (c'est-à-dire le tamoul). Ma langue à moi, c'est le basque. J'ai donc réuni ceux d'entre eux qui étaient plus instruits. J'ai cherché des gens qui entendissent et leur langue et la nôtre, et nous nous sommes mis au travail. Nous avons passé de longs jours à rédiger les formules de prière : d'abord le signe de la croix avec la profession de foi en un seul Dieu en trois personnes, puis le *Credo* et les commandements, le *Pater*, l'*Ave*, le *Salve Regina*, le *Confiteor*[3]. » A ces prières, Xavier ajouta une instruction « sur ce qu'est un chrétien, sur le paradis et l'enfer, sur ceux qui vont dans l'un, ceux qui vont dans l'autre[4] ». Armé de cet instrument d'apostolat un peu primitif, il pouvait désormais s'en aller seul au milieu des indigènes. Il ne s'y trouvait plus absolument annihilé.

Ce travail de traduction était moins simple qu'il ne paraît au premier abord. Il y avait des difficultés d'ordre philologique. L'alphabet européen était insuffisant pour rendre les multiples sons du tamoul. Il fallait combiner lettres et syllabes pour traduire des nuances qu'une oreille étrangère avait peine

1. De Tuticorin est datée la lettre 15 adressée à S. Ignace, et datée du 28 octobre.
2. En 1644, Tuticorin comptait 8270 chrétiens (A. Lopez, p. 20).
3. *Mon. Xav.*, p. 279, 280.
4. P. 286.

à saisir. Ces sons malaisés à noter, étaient encore plus malaisés à rendre. La prononciation tamoule est toute en nuances, et il suffit d'une erreur pour rendre tout inintelligible[1].

Autre embarras : il fallait créer une langue chrétienne, plier un idiome exclusivement païen jusque-là à rendre des idées absolument inédites; travail délicat où le dogme était en jeu. Quand Xavier demandait quelles syllabes indiennes répondaient à tel mot du symbole portugais, *créateur*, *résurrection*, *rémission des péchés*, et qu'on lui faisait entendre des sons qu'il ne comprenait pas, il ne pouvait que les enregistrer de confiance. Les apôtres des premiers siècles, quand ils créèrent la langue chrétienne, avaient la ressource de prêcher dans leur langue à eux, et de savoir exactement le sens matériel des expressions qu'ils revêtaient de sens nouveaux et mystérieux[2]. Pour Xavier, rien de tel; et, du tamoul, il ne savait pas le premier mot. Lui-même dut constater dans son travail de grosses erreurs. Il en corrigea quelques-unes, et les corrections ne sont pas toujours heureuses[3]. Ses successeurs durent modifier encore le texte, sans parvenir à en faire une œuvre présentable. Le Père de Nobili voyait, dans la barbarie de ce tamoul, un obstacle à la diffusion du christianisme parmi les Indiens instruits[4].

Quelque imparfaite qu'elle fût, cette traduction fut pénible

1. « Pour discerner les moindres nuances de prononciation, écrivait un missionnaire il y a soixante ans, il faut que chaque mot se présente à la porte de l'intelligence indienne sous le costume qui lui est propre; n'eût-il sur son habit qu'une petite pièce de couleur inusitée, cela suffit pour le rendre méconnaissable... Cela est si vrai que, quand nous parlons à des personnes qui nous entendent pour la première fois, il est extrêmement rare que nous soyons compris, à moins que nos phrases ne leur soient répétées par une bouche indienne. » *Lettres du Maduré*, t. IV, p. 380; cf. t. II, p. 43, III, p. 61.

2. L'Eglise primitive avait eu recours à un langage figuré. Chez les premiers fidèles, les mots *bain*, *bonne nouvelle*, *fraction du pain*, *lieu du rafraîchissement*, étaient parfaitement intelligibles aux initiés. Les missionnaires de l'Inde recoururent de même à d'ingénieuses périphrases. A cette question : « Combien y a-t-il d'*emblèmes de la divine opulence* (sacrements)? » l'enfant tamoul répond : « Il y en a sept, *le bain spirituel*, *la solide crépissure*, *la bonne grâce*, *la subsécutive affliction*, *la crépissure de la détresse*, *la qualité du maître spirituel*, *la véritable union*. » Pour imaginer ce curieux vocabulaire, il fallait autre chose qu'une connaissance superficielle des mots et des tours de la langue, il fallait en avoir pénétré la psychologie latente (*Lettres du Maduré*, t. III, p. 132. — Perrin, *Voyage dans l'Indoustan*, II, p. 290).

3. *Mon. Xav.*, p. 317.

4. On m'écrit des Indes que la traduction de Xavier, retouchée par le Père Enriquez, trouvée barbare par Nobili, fut en usage à la Pêcherie jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

à exécuter : « Nous y avons passé de longs jours », disait le saint[1]. Enfin, après quatre mois, ce fut achevé. Muni de ses formules, toujours suivi de ses interprètes catéchistes, Xavier repartit.

IV. — *A travers les villages.*

Nous ne pouvons suivre le missionnaire dans ses marches et contremarches. Du 28 octobre 1542, au 15 janvier 1544, quatorze mois se passent sans que nous ayons aucune lettre de lui. Durant tout ce temps, il alla du nord au sud et du sud au nord, du cap Comorin au pont d'Adam, sur un espace de deux cent cinquante kilomètres, de bourgade en bourgade, tenant ses néophytes en haleine. Il ne paraît pas s'être jamais enfoncé dans l'intérieur des terres, dans le Maduré par exemple, ni être monté dans le Marava, ni s'être aventuré sur les côtes de Ceylan. La liste des « résidences » que les Jésuites possédaient au XVII[e] siècle, le long de la Pêcherie, marque, à peu de choses près, les étapes invariables de ces courses. C'était, en partant du sud, Perumanel, Talle, Manapar, Alendale, Virandapatanam, faubourg de la ville païenne de Trichendur, Combuturé, Punicale, Tricalur, Caël Velho ou Palaya Kayal, Tuticorin, Vaipar, Bembar.

Là finissait la région des Paravers. Le dernier village chrétien, Periapatanam, appartenait à une autre caste de pêcheurs, les Palavalis[2].

Dans plusieurs localités, le passage répété de l'apôtre a laissé des traditions ou des légendes, un puits dont l'eau a jailli à sa

1. *Mon. Xav.*, p. 280.

2. A. Lopez, *Translated extracts*, p. 15-21. Dans le préambule du procès de Tuticorin (1616) on lit que, sur les 40 lieues de côte qui vont du Comorin *ad syrtes Chilai* (*os baixos de Chilao*, le pont d'Adam), il y a 24 églises dans 8 belles paroisses, toutes bâties, ou mieux fondées, par Xavier. — Valignano (p. 47) assigne comme limites septentrionales à son apostolat *Beadala* (auj. *Vedal-i*, près de Ramnad) et *Ramanancor* (île de Rameswaram). — En 1556, au procès de Baçaim (n. 3), le témoin Jean d'Arriaga disait « constare sibi a *Brin Jane* (*Berinjão*, Cros, II, p. 438, ou *Brinjam*, Lopez, p. 10) usque ad *Permanelem* (*Perumanel*) novem aut decem gentilium vicos... conversos fuisse; ejusdemque opera circa *Viadelem* (*Vedalai*) et *Tramancorem* (*Ramanancor*) ad sex aut septem pagos infidelium Christo nomen dedisse. » Les limites extrêmes de l'apostolat de Xavier sont donc : sur la côte orientale, Vedalaï ; sur la côte occidentale du Travancore, Brinjam. Ce dernier village en 1644 dépendait de la résidence de Reytora.

voix, une église qu'il a construite, une chapelle élevée pour commémorer un miracle. A Palaya Kayal, un petit sanctuaire marque l'endroit où il a prêché ; et, pour qu'on ne s'y trompe pas, sa statue sommairement taillée dans un morceau de bois, le représente la bouche ouverte[1]. A Manapar, un éperon rocheux forme promontoire. Dans la falaise à pic, au ras des vagues, s'ouvre une grotte à triple nef, profonde et haute de quatre mètres, un ancien sanctuaire idolâtrique peut-être. La tradition rapporte que son gardien, un pénitent sivaïte, la céda à notre saint qui s'y retirait pour prier[2]. Au-dessus, la grande église de Sainte-Croix, bâtie plus tard, remplace un édifice plus modeste qui pouvait se réclamer du *Santo Padre*.

Nous aimerions à savoir par le menu ce qu'était, durant ces courses, la vie du missionnaire. Malheureusement les contemporains s'en sont tenus à de pieuses généralités. C'est avec humeur que nous lisons au procès de béatification ce témoignage de François Mansilhas, si bien placé cependant pour nous renseigner : « Je n'en finirais pas si je voulais dire tout ce que j'ai vu . on ne saura jamais tout ce qu'il a souffert[3] » ; et encore ces lignes d'un Père de Coïmbre : « Le licencié Jean Vaz nous a conté sur Maître François, avec qui il a vécu six mois, des choses étonnantes. Il en avait appris une foule de particularités que, ni le Père, ni personne là-bas, n'aurait songé à écrire et que je n'ai pas le temps de raconter[4]. » Que n'a-t-on donné un peu de loisir au Père Martin de Sainte-Croix pour rédiger ces particularités « étonnantes » !

Ses tournées, Xavier les faisait en vrai pauvre. Une vieille soutane rapiécée, une casaque, un bonnet usé, un mauvais capuchon de toile noire : c'était tout son vestiaire[5]. Il allait toujours à pied. Ce que pouvait être sa marche, nous le devinons à travers les descriptions que nous ont laissées d'autres missionnaires. Sables si brûlants que, même à travers le cuir des chaussures, on croirait poser le pied sur des charbons en

1. Renseignements particuliers envoyés des Indes.
2. J. B. Dessal, *Le P. L. Verdier*, Paris, 1902, p. 98, 100.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 13.
4. *Ep. Mixtae*, t. I, p. 231.
5. *Ibid.*

feu ; atmosphère enflammée où la chaleur qui tombe du ciel se double de celle que réfléchit le sol ; calme plat où l'on étouffe sans pouvoir respirer. Si le vent souffle de la côte, il arrive tout chargé des ardeurs des grèves qu'il a traversées et brûle comme la gueule d'un four. S'il tombe des montagnes, il soulève en tourbillons la poussière qui pénètre partout, jusque dans les coffres les mieux fermés. S'enfonce-t-on sous bois pour avoir un peu d'ombre, on se déchire les jambes aux épines. Si l'on part de grand matin pour éviter les rayons du soleil, il faut subir, de 4 à 6 heures, une rosée abondante, malsaine pendant plusieurs mois de l'année[1].

Au temps des pluies, les chaleurs sont moins intolérables, mais les averses multipliées transforment les plaines en océan de boue, et les rivières en torrents[2]. C'est durant cette saison qu'eut lieu le fait suivant rapporté au procès de 1616 par le Paraver Louis Fernandez : « Mon père était *canacapole* de l'église de l'Assomption à Vaipar. Le Père François vint prêcher jusque là... C'était au printemps. Voulant repartir, il monta sur une barque pour traverser un cours d'eau lequel était alors profond, débordé, et se précipitait vers la mer avec furie. Mon père, François Fernandez, voulut l'accompagner et monta avec lui. Xavier lui ordonna de descendre et de rester à terre, puis il regarda ailleurs, songeant aux choses de Dieu, et la barque fila droit devant elle. Arrivée au milieu du courant, déjà elle entrait dans la mer, quand François, regardant en arrière, vit mon père qui ne lui avait pas obéi, et qui était dans la barque. « Pourquoi n'êtes-vous pas descendu ? lui dit-il. — J'ai craint la rapidité du fleuve, répondit mon père. — Ne craignez rien, reprit Xavier. » Il le bénit d'un signe de croix, et lui enjoignit de descendre et d'aller à terre. Mon père le fit, sauta dans l'eau, et, tout à coup, sans savoir comment, se trouva transporté sur le rivage. Il tenait cela pour un vrai miracle[3]. »

1. D'après les lettres du Père Martin, 30 janv. 1699 et 1er juin 1700 (*Lettres édif. et curieuses, Indes,* p. 296) et du Père Balt. da Costa, 1653 (Bertrand, *Maduré*, t. III, p. 3-5).

2. *Lettres des nouvelles missions du Maduré*, t. I, p. 243.

3. *Process. 1616*, n. 81. Le *canacapole* (*canacapillai*, scribe, comptable. Cf. Yule and Burnell, *Glossary*, au mot *Conicopoly*) était le catéchiste, maître d'école, surveillant du village.

Aux journées ou aux nuits de marche succédaient les journées de labeurs. Dès le matin, ses heures et sa messe dites, le saint allait par le village suivi d'un enfant, la croix à la main. Y avait-il des morts à ensevelir, des malades à assister, des nouveaux-nés à baptiser, des adultes qui voulussent se convertir? Sur les malades il récitait un évangile, sur les défunts il récitait l'office des morts. Pendant ce temps, son compagnon réunissait les enfants pour la *doctrine*. Souvent lui-même allait, agitant sa clochette et groupant ses auditeurs. Le catéchisme du matin achevé, il rentrait dans sa paillotte, priait et se reposait un peu pendant qu'on lui préparait son repas[1].

Que pouvait être sa nourriture? Le pays était sans ressources, et tel missionnaire déclarait, plus tard, qu'en ce genre le Maduré avait dépassé son attente. Il savait, en y arrivant, qu'il n'y trouverait ni pain, ni viande, ni œufs, ni vin autre que celui de la messe. Mais c'était peu au prix de la réalité. Une eau boueuse prise à l'étang où se lavent hommes et bêtes, des herbes et légumes insipides ou amères, du beurre répugnant tant il est mal préparé, du riz à l'eau, rarement quelques fruits, raves ou concombres[2]. Xavier devait avoir d'autant moins de mal à s'en contenter que, même en pays européen, à moins que la politesse n'exigeât le contraire, jamais il ne se permettait ni viande, ni vin. Il ne faisait qu'un repas par jour. « Parfois, en vingt-quatre heures, nous dit le Père de Quadros, il ne mangeait pas pour deux *quatrini* de pain[3]. » A la Pêcherie, il mendiait le peu qu'il lui fallait. On nous le représente faisant parfois sa cuisine lui-même et mangeant mêlé aux enfants. C'était du poisson mal apprêté, et le plus souvent, du riz, riz à l'eau, riz au lait caillé, et, les jours de régal, quelques gâteaux de riz[4].

La soirée se passait à donner audience aux chrétiens, à répondre à leurs difficultés, à trancher leurs différends. Autre mortification, car l'Indien n'est jamais pressé, il ignore le prix du temps : il faut se résigner avec lui à des préambules sans fin et à un flux de paroles interminables. Le soir encore, second

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 3 (cf. Cros, I, 437); Valignano, p. 40.
2. *Lettres édif. et curieuses*, Indes, 1er juin 1700, p. 296 (P. Martin).
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186.
4. Cros, II, p. 437. *Process. 1613*, n. 84.

catéchisme public. Puis, quand le jour allait tomber, que les gens rentraient au village, il se rendait là où il comptait trouver plus d'hommes réunis et il prêchait selon l'inspiration du moment. La nuit était venue. « Un homme qui fut alors son compagnon, raconte le Père de Quadros, me disait qu'ordinairement il dormait fort peu. C'était beaucoup quand ses fatigues continues et son travail lui arrachaient deux ou trois heures de sommeil. » Un autre déclare qu'il ne se souvient pas de lui avoir jamais vu ni matelas, ni draps, mais seulement un coussin. Le gouverneur lui envoya un jour une courte-pointe, une casaque en drap de Portugal de première qualité et deux barils de vin. Tout fut pour les pauvres[1].

Où dormait-il? En plein air sans doute bien souvent, ou dans quelque hutte en terre à moitié diluée par les pluies, dans quelque taudis étouffant, sans fenêtre, envahi par les fourmis blanches, les insectes venimeux, les serpents et les rats[2]. Comme toujours, la nuit était presque toute pour la prière.

La prière, c'était le fond essentiel de sa vie. Aussi son extraordinaire union à Dieu commençait à se manifester au dehors par l'extase, avec tous ses signes miraculeux. On en parlait encore soixante-dix ans après dans le pays. Jean de Pina et sa femme Catherine, contant des histoires de saints à leur neveu Antoine, lui disaient avoir regardé le Père François, durant la messe, élevé d'une coudée au-dessus du sol. Le Paraver Pierre Aloysio, son interprète et sacristain, le vit une fois, dans l'ermitage de la Sainte-Croix à Manapar, élevé d'une palme au-dessus du sol, et cela, un bon espace de temps. Un autre, passant à Tivanapatao (?), apprit des chrétiens du lieu que, trois jours auparavant, on l'avait aperçu, pendant sa messe, soulevé de la même manière : toute l'assistance l'avait constaté. Thomas Fernandez, boucher à Manapar, a plusieurs fois hébergé le Père. Il l'a surpris pendant la nuit dormant sur le sol nu, entouré d'une auréole, soulevé d'une palme au-dessus du plancher. Et de même quand il disait la messe[3].

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 3; — Cros, II, p. 438.
2. Bertrand, *Maduré*, t. III, p. 35.
3. *Process. 1616*, n. 64, 72, 120; — Cros, II, p. 445, 446.

V. — *Les catéchismes.*

Dans ces journées si bien remplies, la place d'honneur était toujours laissée à l'enseignement religieux. A la Pêcherie comme à Goa, François resta catéchiste et catéchiste incomparable. Suivons-le dans ce labeur de patience et laissons-le nous exposer sa méthode.

« Ayant achevé mes traductions, et les ayant apprises par cœur, j'allais tout au travers du village, une clochette à la main, appelant tous les enfants et les hommes que je pouvais, et, les ayant réunis, je leur faisais deux leçons par jour. Je mettais un mois à leur enseigner les prières, et il était réglé que les enfants répétaient à leurs pères et mères, à tous ceux de leur maison et aux voisins la leçon apprise à l'école[1]. »

Ainsi une heure de catéchisme le matin, et autant le soir, c'était le labeur quotidien pendant la semaine. Le dimanche, le saint contrôlait les résultats : « Ce jour-là, poursuit-il, je réunissais toute la population, hommes et femmes, grands et petits, [jeunes et vieux], pour répéter les prières en leur langue. Ils s'y portaient avec plaisir. [On les voyait accourir en hâte, joyeux et manifestant leur entrain par des gestes fort expressifs.] Nous commençions par la profession de foi en un Dieu unique et trois Personnes (le signe de la Croix). Puis, à haute voix, ils disaient le *Credo* en leur langue. Je parlais le premier et ils répétaient.

« Reprenant alors le symbole, je le redisais tout seul, article par article, [les séparant bien les uns des autres par des pauses], et m'arrêtant à chacun des douze. Je les avertissais qu'être chrétien c'est tout simplement croire fermement, sans hésitation, ces douze points. Puis donc qu'ils se reconnaissaient chrétiens, je leur demandais, à chaque article, s'ils le croyaient fermement. Tous élevaient la voix, hommes et femmes, grands et petits, et répondaient « oui » ; et ils se tenaient les bras posés en croix l'un sur l'autre. Je leur faisais répéter le *Credo* plus

1. *Mon. Xav.*, p. 285 et suiv., 298 et suiv. (Ep. 17, 15 janvier 1544). Nous avons de cette lettre deux textes, espagnol et latin; ils offrent de notables différences. Il ne faut pas oublier que le saint expédiait souvent ses lettres en plusieurs copies; elles n'étaient pas nécessairement identiques (Cros, *Vie*, t. I, p. 39). Dans les citations, les mots entre crochets sont pris au texte latin.

souvent que les autres formules, parce que c'est par la foi en ces douze articles que l'homme peut se dire chrétien.

« Je passe ensuite aux commandements, leur disant que la loi chrétienne consiste uniquement en dix préceptes, qu'un bon chrétien est celui qui les observe comme Dieu le veut : l'autre est un mauvais chrétien. Tous, chrétiens et infidèles, restent stupéfaits de voir combien sainte est la loi de Jésus-Christ et conforme à la raison naturelle.

« Le *Credo* et les commandements achevés, je dis le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Et toujours, à mesure que je parle, ils me répondent. Nous récitons douze *Pater* et douze *Ave* en l'honneur des douze articles de la foi. Cela fait, nous en récitons dix en l'honneur des commandements. Et voici quel ordre nous suivons.

« Nous prononçons le premier article de la foi. Puis je dis en leur langue et ils répètent avec moi : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, donnez-nous la grâce de croire fermement, sans hésiter, le premier article de la foi. » Et, pour mériter cette grâce : *Pater noster*. Alors, tous ensemble : « Sainte Marie, mère de Jésus-Christ, Fils de Dieu, obtenez-nous de Jésus-Christ votre fils la grâce de croire fermement et sans hésiter le premier article de la foi. » Et, pour obtenir cette grâce : *Ave Maria*. Et nous suivons le même ordre pour les onze autres articles.

« Le *Credo* achevé, ainsi que les douze *Pater* et *Ave*, nous passons aux commandements et nous procédons ainsi. Je dis le premier commandement, et puis tous après moi ; alors, tous ensemble : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, donnez-nous la grâce de vous aimer par-dessus toutes choses. » Cette grâce demandée, *Pater noster*... Ensuite : « Sainte Marie, Mère de Jésus-Christ, obtenez-nous de votre Fils de pouvoir observer le premier commandement. » *Ave Maria*. Et de même pour les neuf autres préceptes.

« Telles sont les grâces que je leur apprends à demander en récitant nos prières, leur disant que s'ils les obtiennent de Dieu Notre-Seigneur, il leur donnera tout le reste par surcroît et plus abondamment qu'ils ne sauraient le souhaiter. »

Ces exercices se pratiquaient un mois. Le jour du baptême venu, « je fais, poursuit Xavier, réciter à tous la confession

générale, surtout à ceux qui vont être baptisés, et ensuite le *Credo*. Je les interroge sur chaque article : « Croyez-vous fermement ? — Oui. » Je leur répète la loi de Jésus-Christ qu'ils ont à garder pour être sauvés et je les baptise. Nous terminons toutes nos prières par le *Salve Regina*[1].»

Lorsque ce travail était fini dans un endroit, le saint passait dans un autre. Il écrivait : « Telle est la multitude de ceux qui se convertissent ici à la foi de Jésus-Christ... que souvent j'ai les bras fatigués de baptiser ; et, à force de redire le *Credo*, les commandements et autres prières, avec une instruction où je leur explique ce que c'est qu'être chrétien... je ne puis plus parler. Il y a des jours où je baptise un village tout entier. Et déjà, le long de cette côte, il y a trente chrétientés[2].»

Une question se pose ici : cette instruction donnée par Xavier aux Paravers, que valait-elle ? Cent ans plus tard, lors de la conquête hollandaise, des ministres protestants essayèrent de séduire les enfants de saint François Xavier. Ils échouèrent devant cette fin de non-recevoir : « Faites-nous autant et plus de miracles que lui. » Dans leurs relations, les ministres évincés parlèrent du grand apôtre ; ils ne pouvaient lui refuser l'hommage de leur admiration. L'un d'eux, Philippe Baldaeus, écrivait : « Zèle incomparable chez un prédicateur : on en trouverait difficilement un semblable. Si la religion de Xavier était la nôtre, certes, nous devrions le vénérer comme un autre Paul. Son ardeur, son zèle, sa piété doivent exciter tous ceux qui se piquent de piété à ne pas faire négligemment l'œuvre de Dieu... J'ai peine à élever ma pensée jusqu'à la hauteur d'un tel homme : ma plume n'en peut rien exprimer. Quand je considère son courage, sa patience à verser goutte à goutte la sainte liqueur de l'Evangile dans les vases grands et petits, son endurance dans les tribulations, je puis dire avec Paul : « Qui est capable de ces choses-là ? » En vérité que n'est-il des nôtres[3] ! »

1. *Mon. Xav.*, p. 280.

2. *Ibid.* Dans le rapport du Père A. Lopez, ces trente *lugares de xpos* (*christianos*), dont parle Xavier, apparaissent groupés autour des douze églises que nous avons énumérées plus haut, Perumanel, Talle, Manapar, etc.

3. *Wahrhaftige ausführliche Beschreibung der berühmten ost-indischen Küsten Malabar und Coromandel als auch der islen Zeylon*, Amsterdam, 1672, f°, ch. XIII.

Mais les restrictions ne sont pas loin. Les chrétiens de Xavier savaient les prières et rien de plus [1]. Ce reproche a été souvent reproduit et amplifié par les historiens et les missionnaires protestants. François se contentait à trop peu de frais. Il ne disait rien à ses fidèles des Saintes Ecritures, peu de chose pour exalter le Christ et l'œuvre de l'Esprit-Saint dans les âmes [2]. En revanche place exagérée à l'invocation de Marie, etc.

En bon français, le grand missionnaire « papiste » eut le double tort de ne pas donner à ses chrétiens un enseignement protestant et un enseignement plus approfondi. De l'héroïsme extérieur et comme matériel, tant qu'on voudra [3], mais dépensé en pure perte et pour un résultat médiocre. Nous n'avons pas à nous demander si les protestants sont qualifiés pour faire ainsi le procès aux méthodes et aux succès de Xavier. Leurs missionnaires n'ont-ils pas, en plusieurs cas, fait au dogme chrétien le plus élémentaire, des suppressions scandaleuses? Quand ils tracent le programme de ce qu'il convient d'enseigner aux Tamouls païens, dépassent-ils tellement les exigences de notre Saint [4]?

Nous avons entendu le saint nous décrire lui-même sa méthode. Evidemment elle n'était pas suffisante pour former des catéchistes ; l'on aurait le droit d'exiger davantage de néophytes plus lettrés. Elle ne pouvait fournir aux chrétiens que l'indispensable, un peu plus que les vérités nécessaires de nécessité de salut. Mais, plus tard, quand les idées et les mœurs chrétiennes auront eu le temps de pénétrer davantage les

1. *Ibid.*, ch. XXII, p. 150.

2. H. VENN, *The missionary life and labour of Francis Xavier*, Londres, 1863. Traduction de W. Hoffmann, Wiesbaden, 1869, p. 251-260.

3. Et encore il ne manque pas de protestants pour rabaisser l'intrépidité de Xavier. Il n'osa jamais s'aventurer bien loin des côtes et du canon portugais (Venn-Hoffmann, *op. cit.*). C'est d'abord se faire une idée exagérée de la puissance portugaise : même à la Pêcherie, on était loin du canon portugais. Puis c'est oublier l'apostolat dans l'île du More, au Japon, et la tentative sur la Chine.

4. « Notre enseignement dans les missions est, la plupart du temps, élémentaire : être et paternité de Dieu; péché d'idolâtrie, malice du péché en général, le don d'un Sauveur; les principaux épisodes de la vie de Notre-Seigneur, sa mort pour nos péchés, sa Résurrection, son Ascension, sa médiation, son retour au jugement dernier; le repentir, la foi, l'œuvre régénératrice du Saint-Esprit; la nature du culte chrétien, la vie chrétienne. » (Henry RICE, *Native life in South India*, Londres, s.d., in-16, p. 133.) Sauf la « nature du culte chrétien », formule qui doit cacher une attaque au culte catholique, qu'y a-t-il dans ce programme qu'on ne trouve dans l'explication du *Credo* et des commandements telle que la pratiquait François?

consciences, quand les générations nouvelles seront à même de profiter du christianisme de leurs pères, n'y aura-t-il pas des âmes plus élevées et qu'il sera aisé d'instruire davantage ? Pour le moment, de la masse grossière, hier païenne, vivant dans une atmosphère morale plus énervante encore pour l'âme que l'atmosphère physique ne l'était pour le corps, pouvait-on exiger beaucoup plus que le minimum ?

En somme, François et, avec lui, ses successeurs, offraient aux pêcheurs de perles ce qu'ils pouvaient porter. Ce n'est pas en quelques mois qu'on arrive à donner à un peuple pauvre, absorbé dans son rude labeur manuel, un degré de plus d'intelligence. Pour ce long travail, dont les progrès lents échappent nécessairement à l'observation immédiate, Xavier savait compter sur le temps et sur la grâce. Il connaissait trop les hommes pour s'imaginer que cette instruction sommaire, suffisante au salut, suffirait à faire entrer immédiatement l'esprit chrétien dans les âmes. C'est dans l'avenir qu'il espérait, et l'avenir, c'était les enfants.

Il écrivait donc : « J'ai confiance en Dieu Notre-Seigneur qu'ils seront meilleurs que leurs parents. Ils montrent une grande bonne volonté pour notre loi, pour savoir les prières, pour les enseigner. Ils ont en abomination les idolâtries des païens, à ce point que souvent ils leur cherchent querelle, reprenant leurs pères et mères quand ils les voient adorer les idoles et viennent me les dénoncer. Quand je reçois avis de quelque acte de ce genre commis au dehors (car on n'ose plus en commettre dans les villages, par crainte des enfants), je les réunis tous et vais avec eux là où l'on a adoré les idoles. Et le diable reçoit d'eux plus d'injures qu'il n'avait reçu d'honneur de leurs parents au temps où ils fabriquaient et adoraient les idoles. Les petits prennent les idoles, les broient menu comme de la cendre, les jettent au feu, leur brisent la tête, crachent dessus, les foulent aux pieds. Ils leur font encore une foule d'autres affronts que je ne veux pas préciser. Mais cela fait honneur à ces enfants d'accabler ainsi celui qui a poussé l'audace jusqu'à se faire adorer de leurs parents [1]. »

1. P. 283.

CHAPITRE III

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

I. — *La caste reine.*

Ainsi les petits et les simples se laissaient instruire et entraîner. Ni l'attache excessive aux biens de la terre, ni l'orgueil de l'esprit n'enchaînaient leurs âmes. Mais il y en avait d'autres qui se raidissaient et refusaient de voir. L'Inde avait ses pharisiens que rien ne pouvait réduire, ni raisons, ni miracles, et dont l'obstination enrayait le mouvement des foules.

Xavier connaissait les brahmes. Il y en avait à Goa [1]. Il en rencontra un peu partout à la Pêcherie. Entre Manapar et Tuticorin, plus d'une fois, il eut à traverser Trichandur, la ville païenne, dont la haute *gopoura*, du haut d'un promontoire, domine l'horizon. Grand pèlerinage et ville de brahmes. Il put donc voir de près et entretenir ces fiers indigènes. Il ne paraît pas avoir été le moins du monde sensible à tout ce qui en eux, les traits, le geste, les attitudes, l'accent, trahit une race supérieure. Leur perversité, leur incommensurable orgueil, l'obstacle inouï qu'ils allaient opposer à la propagation de la foi, voilà ce qui le frappa.

On sait que le brahme se taxe d'une noblesse extravagante. Il est sorti de la propre bouche de Brahma. S'il regarde la grande ourse, il y voit ses ancêtres, les sept *Richis*, pères des brahmes. Sa première prière en se levant est de se dire : « Je suis dieu ; pas d'autre dieu que moi ; brahme, mon bonheur est parfait, je suis au-dessus de tout changement. » Avant de sacrifier : « Je suis moi-même le dieu auquel je fais cette offrande. » Que peut être l'humanité vulgaire devant une telle aristocratie ? Ces

1. Mais d'un rang peu élevé et dédaignés par ceux de l'intérieur.

dieux terrestres ont tous les droits; ils sont les seuls propriétaires ici-bas; l'aumône qu'on leur fait, s'ils sont pauvres, n'est qu'une restitution.

Le brahme a mis l'orgueil et le mépris à la base de la société indienne, et l'Indien a tout accepté. Il ne conçoit plus que les choses puissent être autrement. Il a dans le sang ce qu'on pourrait appeler l'humilité sociale. Il se plie au cérémonial odieux qui lui vient des ancêtres, s'arrête devant le brahme à la distance réglementaire, n'entre pas dans une auberge tant qu'un brahme y est, accroupi devant la feuille de bananier qui lui sert de vaisselle, ne lui parle qu'en mettant la main devant la bouche pour ne pas le souiller de son haleine. Il accepte, s'il est un *soudra*, la situation amoindrie que lui font les défaites subies par les ancêtres, il y a deux mille ans. Le brahme réduit toute la moralité du vaincu à la soumission, et il lit dans ses lois (les lois de Manou): « L'homme désireux d'une longue vie ne donnera rien à un soudra, pas même les restes de sa table, pas même un conseil. Il ne lui enseignera ni les lois ni les cérémonies S'il les lui enseigne, il tombera dans l'enfer avec son disciple. Un chef soudra est plus vil que dix lupanars. » — Voici maintenant pour le code pénal : « Un soudra qui injuriera un homme de haute caste aura la langue coupée ; s'il l'injurie en spécifiant la caste et le nom, on lui enfoncera, de dix doigts dans la bouche, un stylet brûlant; s'il ose faire des remontrances à un brahme, on lui versera de l'huile bouillante dans la bouche et les oreilles; s'il crache dans la direction d'un brahme, il aura la moitié du pied coupé. » Ces lois farouches ont-elles jamais été exécutées? Mais n'est-il pas monstrueux déjà qu'elles aient été écrites?

Et, par delà les soudras, cet orgueil a encore enfoncé plus bas certains êtres, le « rebut des rebuts », les parias et leurs semblables, bons tout au plus à nettoyer les égouts, à enlever les charognes et à s'en nourrir, ayant pour habitation la jungle, pour vêtements la dépouille des morts, pour plats des tessons de vaisselle, et pour tombeau le ventre des chacals.

En tout cela, le mépris, un mépris instinctif, agressif, contagieux. Méprisé de ceux qui sont en haut, chacun prend sa revanche sur ceux qui sont en bas. Mais le châtiment n'est pas loin.

Cet orgueil mène droit à la destruction du sens moral. Où est le péché, la vraie souillure de l'âme, pour un bon hindou? Dans le contact avec un individu de caste inférieure. Le reste est bagatelle.

Aussi, tout en maintenant rigoureusement les distances, les brahmes n'ont-ils aucun scrupule d'exploiter par le mensonge les classes ignorantes. Voilà surtout ce qui révolta saint François Xavier. Ils n'ont pu faire accepter leur domination qu'en avilissant leurs dupes.

Des ancêtres, ils tenaient une religion qui n'était pas sans grandeur : ils l'ont gardée pour eux. Au vil peuple ils ont laissé ses croyances dégradantes; et, aujourd'hui encore, quand on leur signale les turpitudes de leurs fêtes, ils répondent : « Il le faut pour les soudras. »

Notre saint n'exagérait donc pas quand il écrivait : « Il y a ici une race d'hommes qui s'appellent les brahmes. Toute la gentilité se charge de leur entretien. Ils ont soin des édifices où sont les idoles[1]. C'est la plus perverse race du monde. On peut dire d'eux avec le psaume : *De gente non sancta, ab homine iniquo et doloso eripe me*[2]. Ces gens-là ne disent jamais la vérité. Ils n'ont qu'une chose en tête, inventer de subtiles impostures pour tromper les pauvres, simples et ignorants. Les brahmes affirment que leurs idoles exigent telles offrandes : c'est justement ce dont les brahmes ont besoin pour s'entretenir, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs maisons. Ils font croire aux simples que les idoles mangent; de là vient que beaucoup, avant chaque repas, offrent une pièce de monnaie pour l'idole. Les brahmes mangent deux fois le jour. Pendant ce temps, les tambours font grand tapage comme pour une fête. C'est, dit-on aux pauvres, que les idoles prennent leur repas. Quand les brahmes voient que leurs provisions sont presque épuisées, ils disent au peuple que les idoles sont irritées, parce qu'on ne leur envoie pas ce qu'elles ont demandé. Si on ne se hâte pas, il y a à craindre de leur part, la mort, les maladies, ou encore une invasion de démons dans les maisons.

1. Plus exactement peut-être, ils vivent sur les revenus des pagodes. Il y a dans les temples beaucoup d'autres prêtres qu'eux.

2. « De la race impie, de l'homme pervers et menteur, délivrez-moi. » Ps. 42, 1.

Les pauvres gens croient tout cela et, craignant tout de leurs dieux, envoient ce que les brahmes désirent[1]. »

Ainsi les vieilles supercheries que raillaient les Pères de l'Eglise chez les prêtres des faux dieux, on les retrouve chez les brahmes, plus enfantines et plus impudentes : faux oracles, faux possédés, faux prodiges, comédies de résurrection, idoles parlantes, idoles qu'on trouve un matin couvertes de chaînes parce qu'elles ont des créanciers impitoyables, idoles malades et qu'on frotte d'onguents. Le culte de Vichnou consiste à reproduire toutes les phases de la journée humaine. On réveille l'idole, on lui fait sa toilette, on lui apporte ses repas, on lui fait faire sa sieste, et nous supprimons quantité de détails réalistes, grotesques, honteux[2].

A chaque instant, l'Indien consultera le brahme, pour une maladie, une chute, un procès, une maison à bâtir, un rêve, etc., etc. Le brahme répondra toujours sans sourciller, inventera des histoires à dormir debout, qu'il débitera avec emphase; après cela il faudra payer la consultation. Comme charlatan, il en est sans rival. L'Indien ment avec ingénuité. Le brahme ment plus que n'importe quel Indien et s'en fait gloire[3]. Xavier avait donc parfaitement raison quand il représentait les brahmes comme d'effrontés exploiteurs de la naïveté publique.

Etait-il aussi bien renseigné quand il ajoutait : « Ce sont gens de peu de lettres[4] »? Ce qu'il put voir de la vie quotidienne de ces prétendus sages n'était pas pour inspirer une haute idée de leur intelligence. Rien de grotesque comme les rites dont ils enveloppent leurs actions les plus communes et les plus viles. La mort elle-même n'échappe pas au ridicule. Pour entrer sûrement dans l'autre monde, par-dessus le fleuve de feu, il faut se faire étendre sur un sol enduit de bouse de vache, et, tenant la queue de l'animal, lui insuffler dans le corps son âme en expirant, trop heureux si la bonne bête daigne alors arroser le mourant et lui conférer la purification suprême.

Ce n'est pas qu'il n'y eût des savants et des lettrés chez les

1. *Mon. Xav.*, p. 288.
2. Dubois, P. III, ch. IV. — *Gr. Encyclopédie*, t. XX, p. 102-103. — Le P. Balt. Nunez, compagnon de Xavier, donne des détails plus précis et plus crus. *Sel. Ind. Ep.*, p 40.
3. Dubois, P. II, ch. X.
4. *Mon. Xav.*, p. 288.

brahmes. Il existait une science indienne. La ville de Madura, non loin de la côte où travaillait Xavier, possédait une sorte d'université. Les missionnaires du XVII^e^ siècle, ayant pénétré assez avant dans l'étude des choses indiennes, jugeront utile, pour lutter à armes égales avec les brahmes, de se faire eux-mêmes littérateurs et poètes hindous. Dans ses controverses, le Père de Nobili, aux prises avec les subtilités de la métaphysique indigène, devra recourir à toutes les distinctions de la dialectique occidentale.

Reste que cette science indienne, superficielle et figée chez les lettrés, se réduisait, chez les autres, à réciter par cœur des formules rituelles en une langue, le sanscrit, auquel ils ne comprenaient pas plus que chez nous, au latin, les chantres de village[1]. Et Xavier avait raison, en somme, de dire et de répéter : « Ces brahmes sont gens de peu de littérature. »

Il était encore plus dans le vrai, quand il voyait en eux le suprême obstacle à l'Evangile. Aux yeux de la caste reine, tout progrès de la foi était une perte d'influence, une menace pour ses revenus, la mise en question du droit pour le brahme d'être vénéré, obéi, nourri par la communauté. « Leur unique affaire, a-t-on dit, n'est pas d'enseigner, mais de manger. » Eux-mêmes ne s'en cachaient pas toujours.

« Ce qui leur manque en vertus, écrit encore Xavier, est compensé, et au delà, par la méchanceté et l'injustice. Ceux de cette côte où je vais, sont fort ennuyés de ce que ma grande occupation est de dévoiler leur malice. Quand nous sommes en tête à tête, ils m'avouent la vérité : ils trompent le peuple. Mais ils n'ont d'autre patrimoine que ces idoles de pierre, et c'est d'elles qu'ils vivent à force de mensonges. Ils me considèrent comme en sachant plus long qu'eux tous. Ils me font visiter, me font porter des présents et sont fort mortifiés de ce que je ne les accepte pas. Ils voudraient m'empêcher de dévoiler leurs secrets. Ils savent bien, disent-ils, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et ils promettent de le prier pour moi. En retour je leur dis ce qui me paraît bon ; et ensuite, aux pauvres sots (*tristes simplices*) qui ne leur sont dévoués que par

1. *Lettres des nouv. missions du Maduré*, t. t. II, p. 36. Cf. DUBOIS, t. II, ch. 21 ; BERTRAND, *Maduré*, t. II, p. 72-90 ; SUAU, *L'Inde tamoule*, p. 19.

crainte, je dévoile, jusqu'à m'en fatiguer, leurs menteries, leurs faussetés. Beaucoup perdent la dévotion qu'ils avaient au démon et se font chrétiens. Sans les brahmes, tous les gentils se convertiraient à notre foi[1]. »

En général, semble-t-il, les brahmes faisaient bon accueil au missionnaire. Le moment n'était pas encore venu où la multiplication des chrétiens dans les castes infimes, et jusque chez les parias, allait jeter le discrédit sur l'Evangile, et, par suite, sur tous les Européens, quels qu'ils fussent. Xavier devait apparaître, aux yeux de ces orgueilleux docteurs, comme un pénitent sublime venu de très loin. Il n'avait pas le costume de leurs *saniassis*, la toile jaune, les socques de bois, le bambou à sept nœuds et la calebasse; mais, lui aussi, vivait d'aumônes, s'adonnait la nuit à la contemplation, et de plus il était humble, doux, bon, puissant en œuvres. François profitait de cet ascendant pour provoquer les brahmes à la controverse. Il les relançait jusque dans leurs pagodes. Il voulait leur salut assurément, sans beaucoup l'espérer; du moins il cherchait à ruiner leur ascendant sur le peuple en les humiliant.

« Tandis que je visitais les chrétientés, j'ai dû passer près de nombreuses pagodes. Dans l'une d'entre elles (à Trichandur sans doute) vivaient plus de 200 brahmes. Ils vinrent me voir. Entre autres choses, je leur posai la question suivante : « Qu'est ce que les dieux et les idoles que vous adorez vous ordonnent de faire pour aller au ciel? » — Là-dessus, grande contestation pour savoir qui me répondrait. Un des plus vieux en fut chargé. Il avait plus de 80 ans. Il demanda que, tout le premier, je disse ce qu'ordonnait le Dieu des chrétiens. Je vis le piège et refusai de rien dire avant qu'il n'eût répondu. Il fut forcé de mettre à nu son ignorance. « Les dieux, répondit-il, ordon-« nent à qui veut mériter d'aller là où ils sont, 1° de ne pas « tuer les vaches, mais de les adorer, eux, en elles; 2° de faire « des aumônes et cela, aux brahmes des pagodes. » Sur cette réponse, attristé de voir cet empire des démons aller jusqu'à se faire adorer des hommes à la place de Dieu, je me dressai, disant aux brahmes de rester assis, et, élevant la voix, je récitai le

1. *Mon. Xav.*, p. 288-289.

Credo et les commandements en leur langue, m'arrêtant un peu à chaque précepte. Cela fait, j'ajoutai une exhortation, toujours en leur langue, leur expliquant ce qu'est le ciel et l'enfer, qui va d'un côté et qui tombe de l'autre. Mon sermon achevé, tous se levèrent, me firent de grandes caresses, disant que vraiment le Dieu des chrétiens est le Dieu véritable, puisque ses préceptes sont si conformes à la droite raison [1]. »

L'entretien continua. On parla de l'immortalité de l'âme. « Ils me demandèrent si l'âme meurt avec le corps comme l'âme des animaux. Dieu m'inspira des arguments en rapport avec leur capacité. Ils comprirent l'immortalité de l'âme et en montraient grande joie. Les raisons qu'il faut donner à ces pauvres esprits ne doivent pas être subtiles comme celles des docteurs scolastiques. »

Ces derniers mots prouvent que Xavier n'avait point affaire à des brahmes lettrés. Ceux-là, s'il les avait entretenus, l'eussent peut-être étourdi dans le tourbillon de leurs théories panthéistiques et mystiques. Rien de tel ici : c'est de la psychologie enfantine. « Ils me demandaient : « Quand un homme meurt, « par où l'âme sort-elle ? Quand il dort et qu'il rêve être quelque « part avec ses amis et connaissances (que de fois cela m'est « arrivé, d'être ainsi avec vous, frères bien-aimés!) l'âme s'en « va-t-elle et cesse-t-elle d'*informer* le corps ? » Ils me demandèrent encore : « Dieu est-il blanc ou noir? Les hommes sont « différents de couleur. Sur cette terre de l'Inde, ils sont noirs. « Cela semble bien être la couleur de Dieu. Oui, Dieu est noir », concluaient-ils, et toutes leurs idoles sont noires. Et ils ne cessent de les frotter d'huile. Aussi sentent-elles affreusement mauvais, et sont-elles laides à faire peur.

« A toutes leurs questions, je répondis de manière à les satisfaire. Et, quand j'en vins à cette conclusion : « Il faut vous « faire chrétiens, puisque vous connaissez la vérité » ; ils répondirent (et beaucoup chez nous font la même réponse) : « Que « dira le monde si nous changeons à ce point de manière de « vivre?... » Voilà quelle est leur tentation ; se faire chrétien, ce serait s'exposer à manquer du nécessaire. »

1. *Mon. Xav.*, p. 289, 290.

François ne fut pas longtemps sans découvrir que, sous les croyances puériles des brahmes se cachaient parfois des restes de vérités. Ils avaient une doctrine secrète[1]. Dans le fatras des dogmes hindous, les apparences monothéistes ne font pas défaut. Infiltrations musulmanes et chrétiennes peut-être, peut-être aussi, dans les Védas par exemple, traces de la révélation primitive. Ce fut l'opinion des missionnaires au XVII^e^ siècle, et, à ces vieux poèmes, ils demandèrent des arguments dans leurs polémiques, comme les saints Pères en avaient demandé à Platon. Certainement ils lurent les Védas d'un œil prévenu; ils prêtèrent trop facilement à ces dogmes erronés des dessous chrétiens. Ils ne discernèrent pas assez le fond panthéistique. Par ailleurs comment ne pas s'y tromper, quand on entend parler d'un Etre un et sans second, exempt de modes, pensée pure et pure béatitude, sachant tout, voyant tout, menant tout, juge des consciences et ordonnateur de l'avenir?

Mais la connaissance de ces formules n'est pas le fait de la caste tout entière. Il est vrai, tout brahme est un initié. Le jour où l'enfant est ceint du cordon sacré, son père lui révèle à voix très basse certains secrets rituels, des *mantram*, en sanscrit, avec un nom mystérieux, le seul nom authentique de Dieu, qui doit rester inconnu aux étrangers. Y a-t-il rien compris? Plus tard seulement, s'il va aux écoles, la clef de l'initiation lui sera donnée et il pourra entrevoir ce qui se cache de monothéisme épars et inconsistant dans les dogmes brahmaniques[2]. Xavier rencontra un de ces docteurs indiens et provoqua une entrevue.

« Il me révéla en grand secret, dit-il, que la première chose qu'exigent les maîtres dans ces écoles, c'est le serment de ne jamais dévoiler telles et telles doctrines qui seront enseignées. En grand secret encore, et par amitié pour moi, il me fit la

1. *Mon. Xav.*, p. 291. — Un brahme, plus tard, dans un accès de franchise, faisait cet aveu à un missionnaire : « Pourquoi, lui demandait-on, trompez-vous le peuple en lui enseignant qu'il faut adorer une multitude de dieux, vous qui, dans le secret de votre cœur, n'en connaissez qu'un? — *Kadouppou, Souhami, kadouppou*, répondit le brahme en soulignant d'un geste, — le ventre, Seigneur, le ventre. » (PERRIN, t. II, p. 39.) Même réponse faite à M. Dubois. T. II, ch. x, p. 294.

2. DUBOIS, P. II, ch. I (p. 166). — Silvain LEVY, art. *Hindouisme* dans la *Grande Encyclopédie*, p. 101; — *Encycl. des sciences religieuses*, article *Inde*, par BARTH, p. 536.

confidence de ces choses secrètes. En voici une: « Ne jamais « dire qu'il y a un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, « lequel est aux cieux, mais l'adorer, lui, et non les idoles qui « sont des démons. » Ils ont quelques livres où sont les commandements (les lois dites de Manou, peut-être). Il y a une langue (le sanscrit) qui sert à l'enseignement, comme chez nous le latin. Il m'a exactement dit les commandements, accompagnant chacun d'une bonne explication. Chose à peine croyable, ces sages observent le dimanche. Ce jour-là ils ne disent pas d'autres prières que celle-ci, qu'ils répètent souvent: « *Oncerii naraina noma*[1] », c'est-à-dire: « Je t'adore, ô Dieu, avec ta grâce et ton secours à jamais. » Mais ils profèrent cette prière tout bas, pour tenir leur serment. Il me dit que la loi naturelle défend la polygamie, qu'il est écrit dans leurs livres qu'un temps viendra où tous les hommes vivront sous la même loi. Il ajouta que, dans leurs universités, on enseigne l'art des enchantements (les *mantram*). »

Il y a quelques erreurs dans cet exposé. L'observation du « dimanche » ne répondait pas à ce que le saint croyait. La formule de prière secrète n'avait pas le sens chrétien que, par la faute de ses interprètes sans doute, il avait cru comprendre. Quant au Dieu unique, si nettement distingué des démons, n'était-ce pas tout simplement le Brahma impersonnel, être suprême, un et sans second, réalité unique, dont le Brahma personnel, Vichnou et Siva, ne sont que les hypostases ? Au peuple ignorant de s'arrêter aux émanations de la divinité: le philosophe devait monter plus haut, jusqu'au premier terme de l'évolution de l'absolu, jusqu'à la première forme, l'« embryon d'or », l'âme du monde « qui tire les réalités inférieures de sa propre substance et les ramène à soi, comme l'araignée lance et ramène son fil ». Simple panthéisme, mais qui facilement

1. L. Pagès (t. II, p. 89) donne le texte suivant : *Om Çrî narâyanaya nama*, c'est-à-dire « Salut au Seigneur narâyana ». *Narâyana*, « celui qui repose sur les eaux », est un surnom de Vishnou. — Pour ce qui est de la semaine, les Hindous la connaissent. Le jour qui correspond au dimanche astronomique s'appelle *Ravi-vâra* ; mais ce qui est dit ici de l'observation du dimanche n'est pas confirmé par les indianistes modernes (S. Levy, *loc.cit.*, p. 203). Seulement le dimanche (avec le mardi et le samedi) est jour de mauvais augure: on n'entreprend ce jour-là aucun voyage, aucune affaire importante. — Dubois, p. 382.

pouvait prêter, chez les gens mal avertis, à une interprétation à peu près orthodoxe.

« Le brahme, poursuit Xavier, me demanda de lui dire les points principaux de la doctrine chrétienne et me promettait de me garder le secret. Je lui dis que je n'en ferais rien si tout d'abord il ne s'engageait à proclamer ce que je lui dirais. Il me le promit. Alors je lui dis et exposai avec une vraie joie ces importantes paroles de notre loi: *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.* Il les écrivit en sa langue avec le commentaire ; je lui exposai tout le *Credo* et, comme tout se tient, j'y joignis les commandements.

« Il me dit qu'une nuit il rêva, et avec un grand plaisir, qu'il était chrétien, qu'il voudrait s'en aller avec moi et être mon compagnon. Il me demanda de le faire chrétien en secret, et de plus, sous certaines conditions inacceptables. J'espère en Dieu qu'un jour il le sera sans conditions. Je lui dis d'enseigner aux simples à n'adorer qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre et vivant aux cieux. Lui, retenu par son serment et par crainte d'être tué du démon, s'y refusa [1]. »

De ces entretiens, quel fut le résultat? Le saint nous le dit lui-même: « Depuis que je suis ici je n'ai encore converti qu'un brahme. C'est un excellent jeune homme. Il s'est fait catéchiste des enfants [2]. » Xavier parlait ainsi après une grande année passée à la Pêcherie.

Eut-il plus de succès par la suite? Il n'y paraît guère et ses successeurs immédiats n'en eurent pas davantage. Les *jogues* ou pénitents, dont, de loin en loin, leurs lettres enregistrent la conversion, ne sont pas nécessairement des brahmes; et, d'autre part, l'importance qu'on attache à ces conquêtes en montre la rareté. Si jamais se sont vérifiées les sévères paroles de Jésus à l'égard des riches et des orgueilleux de ce monde, ce fut, certes, chez la caste reine. Il n'est pas exact, comme on l'a quelquefois écrit, que saint François Xavier ait désespéré d'elle ; il n'en avait pas le droit, et le ciel est ouvert à tous. Mais il est certain que le début n'était pas encourageant et

1. *Mon. Xav.*, p. 292-293.
2. *Ibid.*, p. 289.

l'on comprend que d'autres se soient résolument et définitivement tournés vers des âmes plus accessibles parce qu'elles étaient plus humbles.

Et cependant, à la prédication de Xavier, rien ne manquait de ce qui, semble-t-il, aurait dû convaincre, pas même le miracle.

II. — *Le thaumaturge.*

Saint François Xavier fut-il le thaumaturge que décrit la bulle de canonisation? Est-il vrai, comme l'affirme Urbain VIII, que les « signes et prodiges par lesquels le Seigneur confirma la parole des apôtres, dans les premiers temps de l'Eglise naissante, sa miséricorde les renouvela, pour l'accroissement de cette autre famille, sous la main de son serviteur François[1] »?

Les adversaires du surnaturel catholique, protestants et rationalistes, l'ont souvent nié, et ils se sont fait un argument du silence gardé, disent-ils, par le missionnaire sur ses prétendus miracles. Argument étrange : si vraiment Dieu a départi à ses saints pareil pouvoir, c'est qu'ils étaient humbles profondément. Or cette humilité ne pouvait que leur fermer la bouche. En fait, ou bien ils semblent ne pas voir les prodiges qui leur coulent des mains, ou ils ont, pour les interpréter, des explications qui font sourire. Ce qu'on leur attribue déconcerte l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes.

Mais leur silence est-il aussi absolu qu'on le dit? Saint Bernard parle de ses miracles et s'en inquiète[2]. Pour lui, Xavier nous a, par deux fois, fait ses confidences. Il est vrai, elles sont ce qu'elles pouvaient être de sa part, involontaires et indirectes. Elles rejettent sur la foi des miraculés ce que nous attribuons à ses mérites. Déjà nous l'avons entendu nous raconter lui-même comment, pour amener un village au christianisme, il délivra, par une simple prière, une femme qui se mourait en mal d'enfant; et, cette guérison, il la donnait comme miracle.

Ailleurs (lettre du 15 janvier 1544), il constate qu'il se fait

1. Bulle *Rationi congruit*, 1623. Voir, t. II, à l'*Appendice*, un complément de discussions sur les miracles du saint.

2. VAGANDARD, *Hist. de S. Bernard*, t. II, p. 332.

autour de lui un grand concours de peuple : « Ils étaient si nombreux, ceux qui venaient me chercher pour aller dans leurs cases réciter quelques prières sur les malades, tant d'autres venaient me montrer leurs infirmités, que, rien qu'à lire sur eux des évangiles, j'avais déjà bien assez de travail ; et il me restait à catéchiser les enfants, à baptiser, à enseigner les prières, à répondre aux consultations, à ensevelir les morts... Travail vraiment excessif. Mais il fallait assurer leur persévérance. Je ne pouvais me refuser à leurs saintes importunités. Pourtant les choses en vinrent à ce point qu'il me fut impossible de satisfaire tout le monde. Je ne pouvais empêcher les querelles : c'était à qui m'aurait le premier. Alors je m'ingéniai. J'ordonnai aux enfants qui savaient les prières d'aller aux cases des malades, de réunir habitants et voisins, de réciter ensemble plusieurs fois le *Credo*, disant aux malades de croire et qu'ils seraient guéris... Et il arrivait que la foi des gens de la case, des voisins et de l'infirme lui-même, était récompensée de Dieu. Il donnait le salut du corps avec le salut de l'âme. Dieu, dans sa grande miséricorde, attirait ainsi les malades comme de force à la foi par l'infirmité[1]. »

Tel est le témoignage que saint François Xavier se rend à lui-même. S'il ne s'agit pas ici de guérisons miraculeuses, toute cette page est inintelligible. Mais on voudrait, pour la corroborer, des témoins oculaires. Ont-ils manqué autant qu'on le dit quelquefois ? Un certain nombre fut entendu au procès de 1556 : parmi eux un seul Indien[2]. Les autres, marchands portugais, ou magistrats : le texte latin des procès les qualifie de *senator*, *eques*, *homo regis patritius*, *vir nobilis*, *quaestor regius*, *triumvir*. Deux ou trois prêtres ou religieux. Il est vrai que, dans la période qui nous occupe, les Européens étant rares à la Pêcherie, rares aussi sont leurs témoignages ; ils le seront un peu moins pour d'autres missions. Mais, en 1557, le Père de Quadros écrivait : « Pour ses miracles, je tiens de personnes qui ont vécu avec lui au Comorin (Mansilhas peut-être) qu'il en faisait continuellement, pour rendre la santé aux malades ou

1. *Mon. Xav.*, p. 284.
2. Jean da Cruz, paraver, notable de sa caste (Cochin, n. 11).

délivrer les possédés. On m'assurait que rarement il récita une prière sur un malade sans le guérir[1]. »

Abrité derrière ces autorités, nous pouvons, ce semble, avec quelque assurance, citer les récits faits, non seulement en 1556, mais aussi en 1616. Ils ne sont que le commentaire épisodique de la lettre de Xavier. Des erreurs, certainement, se sont glissées dans ces dépositions. Les enquêtes où nous puisons sont loin d'être satisfaisantes. Des missionnaires très graves, comme le Père Valignano, ont pu, trente ou quarante ans après la mort du saint, se plaindre qu'on ait grossi ou dénaturé les faits, même dans les procès canoniques. Ces inévitables erreurs, ces légendes si l'on veut, nous n'avons, à l'heure qu'il est, aucun moyen de les contrôler. Un fait reste, et il nous est attesté par Xavier en personne : en ce temps-là, sur la côte de la Pêcherie, partout où il passait, il se faisait des guérisons dues à ses prières ou à celles de ses enfants.

Un jour, à Manapar, on le pria d'aller au secours d'un indigène riche, possédé du démon. Le Père faisait le catéchisme ; mais l'on comptait bien que, vu la qualité du malade, il laisserait là son instruction. Mais non, il passa son crucifix à quelques enfants, leur dit ce qu'ils avaient à faire et les envoya à sa place. C'était montrer à l'ennemi du genre humain le peu de cas qu'il faisait de lui. Les enfants prièrent, forcèrent le malade à baiser le crucifix et il fut délivré[2].

Le chapelet qu'il portait ordinairement au cou, raconte son catéchiste Jean d'Artiaga, servait aussi à opérer des guérisons. On le lui empruntait, il passait de malade en malade et était souvent longtemps avant de lui revenir. « A Punicale, dit le même témoin, il y avait beaucoup de malades. Ils appelaient à eux ledit Père François, se faisaient réciter un évangile, et ils étaient guéris. Il n'y eut bientôt plus que des gens en bonne santé dans la ville... J'ai vu au même endroit un disciple du Père qui fut rappelé à la vie par ses mérites et la miséricorde de Dieu, et de même un enfant et une femme qui étaient morts. Tous ces faits, dont je porte témoignage, je les ai vus

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 189.
2. Bartoli, *Asia*, l. I, n. 37.

de mes propres yeux... A Bembar (ou Vembar), j'ai ouï dire qu'il avait ressuscité un mort. Je lui ai demandé ce qui en était : il ne m'a pas répondu. Il attribuait à Dieu, non à lui-même, la gloire de ses œuvres divines[1]. »

Un de ces traits extraordinaires paraît avoir beaucoup frappé les contemporains. Trois témoins en parlèrent en 1556, et sept au moins en 1616. A Combuturé, un enfant s'était noyé dans un puits. Déjà on voulait l'ensevelir. Mais la mère, le prenant dans ses bras, supplia le saint de lui rendre la vie. Xavier pria, et l'enfant se leva vivant. Toute la foule alors de crier au miracle. Xavier essaya en vain de la faire taire ; bientôt l'événement était connu dans tout le pays[2].

Ces miracles nous sont connus par l'enquête de 1556. Mais le procès n'avait pas, il s'en faut, épuisé tous les souvenirs. Soixante ans après, quand il fut repris, de tous côtés arrivèrent des témoins, racontant, les uns ce qu'ils avaient vu de leurs yeux dans leur petite enfance, les autres ce qu'on répétait autour d'eux, dans leur entourage.

C'est l'histoire d'un pauvre infirme, couvert d'ulcères et mendiant, dont Xavier lavait les ordures et pansait les plaies. Un jour, par mortification, il but l'eau contaminée qui venait de lui servir, se mit en prière, et le mendiant fut guéri. « Cela, assure Gaspard de Miranda, Indien Paraver, « âgé de 78 ans et plus », je l'ai vu de mes yeux, un jour que je me trouvais avec Augustin de Pina. » Et Augustin de Pina, pour lors serviteur de Xavier, l'avait raconté à d'autres qui vinrent, sous serment, le redire aux enquêteurs. Le fait s'était passé au cap Comorin[3].

« Je n'ai pas connu le Père François Xavier, disait le Paraver Thomas Leam,... mais, il y a quelques années, j'allai au cap

1. *Process. 1556.* Baçaim, n. 3.

2. *Process. 1556.* Cochin, n. 4, 5, 13; *1626,* n. 78, 80, 82, 83, 85, 97, 98. — En 1616, le Paraver Jacques Fernandez (n. 98) âgé, disait-il, « de 76 ans et plus » (les Indiens n'ont souvent qu'une idée approximative de leur âge), assura sous serment qu'il avait vu le miracle de ses yeux. Souvenir d'enfance alors ; car, en lui donnant dix ans de plus qu'il n'en accusait, il n'aurait encore eu que 13 ans en 1543. — Le fait est enregistré dans la bulle de canonisation : mais la vérité matérielle de ce retour à la vie n'entraîne pas nécessairement la résurrection au sens rigoureux du mot. Il s'agit d'un noyé, et qui dira quelle est, dans ce cas, la limite entre la mort apparente et la mort réelle ? Reste que, pour ramener un noyé au sentiment, il ne suffit pas d'une prière et d'un signe de croix.

3. *Process. 1616,* n. 70, 71, 82, 87 ; — voir la bulle de canonisation.

Comorin, et là, causant avec d'autres Indiens, gens respectés et de confiance, l'entretien vint à tomber sur le Père François. L'un d'eux, vieillard de l'endroit, nous raconta qu'un jour, avec d'autres marchands, il venait en bateau du Coromandel. Près du cap, ils furent dépouillés par des pirates malabars. Avec eux était un soldat nommé Mendosa. Naufragé, mendiant, sans ressources, il alla trouver le Père Xavier et lui demanda la charité. Xavier fouilla dans sa poche pour y chercher quelque pièce de monnaie. Elle était vide. Pris de pitié, il s'écarta un instant, leva les yeux au ciel, se mit à genoux et pria; puis il revint, fouilla de nouveau dans sa poche vide et en tira la main pleine de 50 pièces, or et argent. « Cela, dit de son côté le vieux Gaspard de Miranda, je l'ai vu, et le Père, en remettant la somme au naufragé, lui dit : « Voilà ce que vous envoie la Providence[1]. »

« A Punicale, assurait le Paraver Thomas Vaz, maître François vint loger chez mon père, car il n'avait pas de maison à lui. Or mes parents n'avaient que trois filles, ils désiraient fort un garçon. Ils demandèrent au dit Père François de prier pour eux. « Confiance en Dieu, répondit-il; vous aurez un garçon. « — Oui, nous avons confiance, mais nous voudrions avoir un « billet signé de vous, quelques paroles du saint Evangile. » (C'est en effet une dévotion commune à la Pêcherie que de demander au prêtre des billets de ce genre, dans les maladies et nécessités, et on les porte attachés au bras ou au cou.) Le Père donna le papier, et mes parents eurent trois garçons. Je suis le troisième. J'ai vu souvent ce papier parmi ceux de la famille, et mon père me disait : « Gardez-le avec soin, car c'est après l'avoir obtenu de ce grand serviteur de Dieu que, par ses mérites et prières, j'ai pu avoir des garçons, toi et tes deux aînés[2]. »

L'Inde est le pays des serpents. Sur plus de deux cents espèces, on en compte trente-trois, dit-on, dont la morsure est venimeuse. Le *cobra capello,* ou serpent à lunettes, tue en moins d'un quart d'heure, et ce redoutable ennemi se glisse par-

1. N. 69 et 71. Un autre ajoute que ces pièces étaient d'un métal plus fin que les monnaies ordinaires. *Ibid.*, n. 97.

2. *Process. 1616*, n. 85. Cf. Cros, II, p. 395.

tout. Notre saint dut avoir plus d'une fois l'occasion d'intervenir en ces accidents. Un témoin de Manar, en 1616, Giralt de Miranda, prêtre indigène, disait : « Mon père, Antoine de Miranda, étant enfant, servait au Père François de compagnon dans ses catéchismes. Un jour, à Talle (Taley, près de Manapar), un autre serviteur du Père, tout à coup, tomba à terre mourant, la bouche écumante, et rendit l'âme. Il avait été mordu par un serpent. Aussitôt le Père lève les yeux au ciel, se met à genoux et prie. D'un peu de salive il mouille le pied de l'enfant, qui se lève sain comme auparavant[1]. »

Le témoin Thomas Paninguem, maître d'escrime, disait encore : « J'ai connu Antoine de Miranda, qui fut serviteur du Père Maître François et lui aidait à dire la messe. Il me racontait qu'allant de nuit pour certaine affaire à Combuturé, il fut mordu par un serpent venimeux. Aussitôt après, comme paralysé, il tomba et demeura là sans parole. On le trouva ainsi étendu et privé de sentiment. Averti, le Père Maître François ordonna qu'on lui portât Antoine; et, quand il fut là, sans parole ni sentiment, le Père pria avec tous les assistants. La prière finie, il mit avec son doigt un peu de salive sur le pied d'Antoine, à l'endroit mordu, et, au même instant, Antoine reprit ses sens, la mémoire, la parole et il se trouva guéri. Depuis, j'appris les détails de ce même fait de la bouche de plusieurs témoins oculaires[2]. »

Il y a trente ans, raconte un témoin de Manar, j'entendis un nommé Augustin de Payva, qui avait été serviteur de Maître François, parler ainsi : « A Pandacal, localité de la Pêcherie, je dormais, et un autre enfant avec moi, dans une paillotte. Un serpent très venimeux appelé *capel* (le cobra) mordit mon camarade qui mourut. Je ne m'en aperçus que le matin en me réveillant; car, appelant mon compagnon, comme il ne me répondait pas, j'allai à lui et le trouvai mort. Tandis que je me lamentais, je vis le serpent qui s'enfuyait. Je courus trouver le Père et lui annonçai le malheur. Lui, souriant, me dit : « Augustin, ce n'est

1. *Ibid.*, n. 95. Cf. Cros, II, p. 393.

2. Je cite la version du Père Cros, t. II, p. 392. Celle de la traduction latine des procès, que j'ai sous les yeux, est légèrement différente. Il se peut que, dans le souvenir des témoins, divers épisodes aient été confondus (*Process. 1616*, n. 68; cf. 89 et 90). Le prêtre André Vaz, indigène, dit tenir le fait des parents du miraculé (n. 89).

rien » ; et, allant au mort, il le prit par la main et l'enfant se leva en pleine santé comme s'il ne lui fût rien arrivé[1]. »

Tous ces faits, qui ont eu la Pêcherie pour théâtre, n'ont sans doute pas eu lieu dans le même temps, durant le premier séjour de François chez les Paravers. Mais plusieurs sont certainement de cette époque. Aussi quand, dans les derniers jours de 1543, il jugea utile au bien de sa mission de retourner un instant à Goa, il s'y trouva précédé par sa réputation de thaumaturge. On contait de lui des choses merveilleuses, non sans les exagérer ; si bien, remarque le Père Valignano, qu'on ne savait plus à quoi s'en tenir[2]. Plusieurs voulurent se renseigner auprès du saint lui-même. Cosme Anes, son ami, disait en 1557, au procès de Goa :

« Des gens revenant du Comorin avaient rapporté au Père Maître Diogo (de Borba) qu'un jour une foule s'en allait ensevelir un enfant bien connu, de famille noble. Pleurant et criant, elle s'arrêta devant ledit Père François, qui prit l'enfant par la main, et le fit lever vivant. Ledit Maître Diogo me le rapporta, affirmant qu'on lui avait donné la chose pour certaine. Il me proposa d'aller trouver ensemble le Père François et de lui demander ce qui en était. Je répondis que je n'oserais pas poser telle question ; à lui de le faire. Ce fut chose réglée. A quelques jours de là, ledit Maître Diogo me raconta ceci : « J'ai interrogé Maître François sur cet enfant ressuscité, lui disant : « Père Maître François, pour la gloire et louange de Dieu, di- « tes-moi ce qui s'est passé à propos de cet enfant que vous avez « ressuscité au cap Comorin. » Il rougit, m'embrassa en riant et me dit : « *Bone Deus !* Père Maître Diogo, moi, ressusciter un « mort ? Moi pécheur ? Ces hommes apportaient cet enfant, mais il « venait vivant. Je lui ai parlé, je lui ai dit de se lever au nom « de Dieu, et il s'est levé. Et ce peuple de s'étonner ! » Ledit Maître Diogo me déclara : « N'en doutez point. Le Père Maître « François, par la grâce de Dieu, a ressuscité cet enfant qui était « bien mort. » ... Pour moi, conclut Cosme Anes, je tiens pour incontestable ce que m'a raconté Maître Diogo, aussi incontes-

1. Cros, II, p. 392. Au lieu de *Pandacal*, c'est peut-être *Punicale* qu'il faut lire.
2. *Mon. Xav.*, p. 50.

table que si j'en avais été le témoin. Telle fut en effet la vie de François, telle fut sa mort, que, de sa part, des faits de ce genre n'avaient rien qui dût étonner[1]. »

De même, un peu plus tard, Antoine Diaz s'en allait de Goa à Cochin, en même temps qu'Antoine Cardoso, secrétaire d'Etat dans l'Inde. « Je vis Cardoso, dit-il, demander au Père Maître François ce qui en était de cet enfant qui, noyé dans un puits, et inanimé, avait été par lui, Père Maître François, ressuscité, à ce qu'on disait. Et le Père lui répondit : « C'est vrai, j'ai dit un évangile sur cet enfant : il n'était pas mort, mais vivant. » Il n'empêche que j'ai entendu affirmer par d'autres que l'enfant était bel et bien mort, et que le Père, avec l'aide de Dieu, l'avait ressuscité[2]. »

Ces pieuses indiscrétions semblent avoir eu un résultat fâcheux. Le *Santo Padre* n'étalait pas ses miracles ; ses lettres pourtant en avaient laissé entrevoir quelque chose. Bientôt il s'enveloppera d'un silence absolu. Il ne racontera plus rien en ce genre, même pour l'attribuer à la foi des miraculés. Ses contemporains ne seront pas sans noter cette attitude, et ils l'expliqueront par un calcul d'humilité. Le Père Polanco, qui, à Rome, rédigeait sa chronique sur les lettres qui lui venaient de tous côtés, écrivait à la date de 1548 : « On rapportait du Père François de nombreux miracles, mais lui, les dissimulait[3]. » « J'ai connu le Père François aux Indes, à Malacca, ailleurs encore, disait en 1556, Christophe Carvalho, sénateur de Cochin... Il a fait de nombreux miracles chez les idolâtres; mais il ne voulait pas les publier, il suppliait qu'on n'en parlât pas[4]. » Plus tard, en 1593, recueillant à Goa de nombreux souvenirs, le Père Sébastien Gonçalvez écrira : « François dissimulait son don des langues, attesté cependant par plusieurs témoins[5]. »

III. — *Voyage à Goa* (décembre 1543-janvier 1544).

Il y avait un an que Xavier travaillait à la Pêcherie. Il était toujours seul, avec ses trois élèves indiens. La chrétienté ce-

1. *Process. 1556*, Goa, n. 4.
2. *Ibid.*, n. 7.
3. *Chronicon*, t. I, p. 545.
4. *Process. 1556*, Cochin, n. 10.
5. Cros, t. I, p. 313.

pendant augmentait par l'afflux continuel des néophytes. Le travail devenait écrasant. Le gouverneur pourtant avait promis au missionnaire qu'aussitôt arrivés à Goa, Paul de Camérino et Mansilhas lui seraient envoyés [1]. Les mois passaient et les deux Pères ne paraissaient pas.

Lui cependant, pour assurer la persévérance immédiate de ses chrétiens et ne pas retomber dans l'erreur de ses prédécesseurs, avait ébauché une première organisation religieuse : « Partout, dit-il, je laisse en partant quelqu'un qui poursuive l'œuvre commencée (un *cànacapole*, catéchiste et surveillant). Dans tous les villages, je dépose une copie des prières. A ceux qui savent écrire, j'enjoins d'en multiplier les exemplaires, de les apprendre par cœur, de les réciter tous les jours. Je règle que, le dimanche, tous se réuniront pour les réciter, et je charge quelqu'un d'y veiller [2]. »

C'était quelque chose, mais il fallait mieux, il fallait des prêtres. Il se décida donc à laisser quelques mois ses néophytes à la garde de Dieu. Suivi de quelques jeunes Paravers qu'il destinait sans doute au sacerdoce, il partit et, en décembre 1543, il était à Goa [3]

Dans quel état trouva-t-il la cité ? Elle sortait d'une série de jours mauvais. Une épidémie, le choléra peut-être, avait décimé la population. L'on avait eu douze, quinze et vingt décès par jour. Les cloches de la cathédrale, l'unique paroisse, ne cessaient de sonner le glas, et le gouverneur avait fini par interdire les sonneries qui terrifiaient les habitants. Pour faciliter

1. *Mon. Xav.*, p. 258.

2. *Mon. Xav.*, p. 285, 286. Cette organisation fut complétée dans la suite. Le *canakapillai*, catéchiste, surveillant et censeur, président des réunions religieuses, percepteur des revenus, était payé par la misssion. Il avait sous lui : les *mourdoums* (majordomes) chargés de présider certaines fêtes ; ils étaient deux, nommés par les notables (*urars*), non payés, et alternant de six mois en six mois ; — les *altaricatars*, sacristains et chantres, sous un *annávi*, chef de musique ; — le *melingi*, sorte de bedeau ; — le *presenti*, dont la charge durait un an, et qui était chef d'une congrégation . Entre cette hiérarchie et celle de la caste, il y avait souvent rivalité, d'autant plus qu'elle tendait à devenir héréditaire dans les familles. Lui-même, Xavier, nous le verrons, se défiait beaucoup des chefs de village, ou *patangatins*, mal guéris de leur paganisme, et il leur opposait volontie s ses catéchistes mieux formés et plus obéissants. Les autres charges, si elles ne furent pas instituées par lui, le furent par ses successeurs immédiats (Détails fournis par un missionnaire du Madaré). Voir Texeira, p. 852.

3. *Process.* 155[illegible], Goa, n. 7.

le travail des prêtres, l'évêque avait organisé trois autres paroisses. L'épidémie passée, la ville avait repris son train de vie habituel

Maître Diogo de Borba obtint du missionnaire qu'il vint loger au collège[1]. Xavier eut la joie de constater que l'établissement[2] avait progressé pendant son absence. L'année 1523 avait été heureuse pour l'œuvre de Diogo de Borba. Quelques jours seulement après le départ de Maître François pour la Pêcherie, 20 octobre 1542, Paul de Camérino et François Mansilhas étaient enfin arrivés, et immédiatement s'étaient mis au service du séminaire Le public prenait grand intérêt à la maison.

L'annaliste Corréa y admirait tout, les dortoirs, le réfectoire, la bonne nourriture, la piété des enfants. Un mot revient plusieurs fois sous sa plume : ils chantent l'office à deux chœurs « comme des moines ». Le 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, l'église fut consacrée. La ville entière prit part à la cérémonie. La noblesse portugaise, le gouverneur en tête, y assista. Toutes les cloches de Goa sonnèrent. Les petits clercs noirs de la maison firent les frais de la musique. A la messe, l'évêque fut assisté par deux indigènes, diacre et sous-diacre. Maître Diogo donna le sermon[3]. L'œuvre était donc prospère. Xavier, la retrouvant après un an d'absence, lui rendait ce bon témoignage :

« Les élèves sont déjà nombreux, parlant diverses langues, et tous nés de parents infidèles. Dans ce collège, où déjà une bonne partie des bâtiments est achevée, beaucoup étudient le latin, d'autres apprennent à lire et à écrire. Micer Paul est avec les étudiants. Il leur dit tous les jours la messe et les confesse, il ne cesse de les former à la vie spirituelle. Il s'est chargé aussi du matériel nécessaire à leur entretien. La maison est vaste : il y peut tenir plus de 500 étudiants. Les rentes sont suffisantes, les aumônes viennent nombreuses. Le gouverneur favorise largement l'établissement. Tout chrétien doit rendre grâces à Dieu de cette fondation sainte. Avant peu d'années, je l'espère de la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, le nombre

1. Corréa appelle cette maladie le *moryxy* (*Lendas*, t. IV, p. 288). Or un médecin portugais du XVI^e^ siècle désigne le choléra par le mot *mordechi* (*Gr. Encycl.*, *Choléra*). C'est peut-être le même mot. — Cf. NAZARETH, *Mitras*, p. 26.

2. *M. Xav.*, II, p. 853.

3. CORREA, t. IV, p. 290.

des chrétiens aura beaucoup grandi, l'Eglise aura dilaté ses limites, grâce aux élèves de ce collège[1]. »

Mais ce progrès même allait gêner Xavier dans ses plans. Il était venu chercher du secours; il comptait emmener avec lui ses deux compagnons. Il fallait cependant se rendre à l'évidence, et donner au séminaire l'aide dont il avait besoin. Paul de Camérino resta. Quant à Mansilhas, Xavier ne voulait se décharger sur nul autre du soin de lui faire faire son noviciat. Du reste, trop ignorant pour rendre service dans un collège; il partit donc avec le missionnaire.

D'autres ouvriers s'étaient mis sous ses ordres, sur lesquels nous avons peu de renseignements : un prêtre espagnol, Jean de Lizano[2], et un prêtre indigène, peut-être ce François Coelho dont le nom revient plusieurs fois sous sa plume[3]. Il y avait même un laïque[4], Jean de Artiaga, ancien soldat[5], qui ne put supporter jusqu'au bout la rude vie que menait l'apôtre, mais qui, au procès de 1556, fit sur son ancien maître une déposition intéressante. Il se donna pour témoin oculaire de plusieurs miracles notables, rapporta ce que disait le prêtre Lizano sur l'exquise chasteté du saint qu'il avait souvent confessé, fournit quelques détails sur l'existence mortifiée et laborieuse de Xavier, et termina par ces mots candides : « A mon avis, il avait encore beaucoup d'autres vertus plus intéressantes encore, mais je suis trop ignorant pour les discerner et les décrire[6]. »

La chère chrétienté allait donc avoir maintenant un supérieur, des prêtres, des interprètes, des catéchistes. A ces derniers, il fallait un traitement. Le gouverneur, peut-être inspiré par Xavier, eut une idée originale. Tous les ans on payait à la reine de Portugal une redevance de 400 *pardaos* d'or, « *para os chapims da Raihna*, pour les escarpins de la Reine ». François se chargea de proposer à la pieuse épouse de Jean III, de renoncer à ce tribut en faveur des *canacapoles;* il lui écrivit une

1. *Mon. Xav.*, p. 297.
2. *Mon. Xav.*, p. 210, 354, 397, etc.
3. *Hist.*, p. 321, 324, 336.
4. Plusieurs laïques, d'après le Père DE SOUSA, I, p. 33. — Parmi eux était peut-être ce licencié, Jean Vaz, dont nous aurons plusieurs fois à parler.
5. *Mon. Xav.*, p. 310, note.
6. *Process. 1556*, Baçaim, n. 3.

lettre dont il nous reste cette phrase : « Les petits chrétiens, fils et petits-fils de païens, élevés, grâce à cette largesse, vous seront meilleurs escarpins, et plus sûrs que tous les autres, pour arriver au ciel[1]. »

1. Tursellini, l. II, ch. 8 ; — Cros, I, p. 236, note. Il s'agit vraisemblablement de ce qu'on prélevait sur la pêche des perles en retour de la protection accordée aux pêcheurs durant leur travail. Une partie était réservée à la reine. Ce serait l'origine de ces revenus provenant de la pêche sur lesquels pendant longtemps vécurent les églises de la côte, revenus que parfois les capitans portugais cherchaient à s'approprier.

CHAPITRE IV

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

I. — *Le courrier de janvier 1544.*

Le court séjour de François à Goa fut marqué par une grande consolation. Une lettre de saint Ignace, la première qui lui arrivait de Rome, lui avait été remise. Ecrite deux ans auparavant, janvier 1542, partie de Lisbonne en mars, elle n'était parvenue à Goa qu'en novembre 1543, et, disait Xavier, « Dieu sait quelle joie avec elle[1] ! » Il apprenait enfin que son Père avait été élu général de la Compagnie[2], et que ses anciens compagnons présents à Rome avaient prononcé avec lui leurs vœux solennels[3]. A son tour de se lier à sa vocation par un engagement définitif. Nous ne savons à quelle date il le fit. Ce dut être à Goa, entre les mains de l'évêque, durant les quelques semaines qu'il passa loin de la Pêcherie[4]. L'original de la profession fut envoyé à Rome[5]. Jusqu'à la fin de sa vie, le saint garda, dit-on, sur son cœur, dans un sachet, une signature de saint Ignace, une parcelle des reliques de saint Thomas et la formule de ses vœux[6].

Toutes ses affaires réglées, François, qui avait hâte de revoir sa mission, repartit. Dans le courant de janvier 1544, il était à Cochin. La flotte royale allait appareiller pour l'Europe. C'était le moment de rédiger sa correspondance.

A la reine, il recommanda ses catéchistes, et, au roi, les

1. *Mon. Xav.*, p. 279.
2. 9 avril 1541.
3. 22 avril.
4. Cros, t. I, p. 246 (P. Sébastien Gonçalvez).
5. *Epistolae mixtae*, t. I, p. 98.
6. Cros, *loc. cit.*

chrétiens de Socotora. Le roi pouvait, disait-il, sans plus de frais, enjoindre à la flotte de croiser parfois dans les parages de l'île. Il n'en faudrait pas plus pour mettre à la raison le tyran musulman qui opprimait les pauvres chrétiens[1]. Ces deux lettres sont perdues; mais il nous reste la longue épître destinée aux Pères de Rome et qu'il savait devoir être communiquée à toute la Compagnie.

Il y racontait ses travaux au cap Comorin. Tout à coup il s'interrompt. Au moment où il écrit, il revient dans sa mission, préoccupé de l'immense travail qui s'impose et du petit nombre des ouvriers. Tant d'âmes périssent ici, et, en Europe, tant de gens d'Eglise vivent inutiles! Sa pensée se reporte vers les universités. « Que de fois, s'écrie-t-il, l'envie m'a pris d'aller à travers les écoles, là-bas, et, à grands cris, comme hors de sens, dans cette université de Paris, en pleine Sorbonne, de crier à ces docteurs qui gardent pour eux leur science, combien d'âmes ici manquent leur ciel et vont en enfer par leur négligence à eux! Tandis qu'ils étudient les lettres, que ne songent-ils à étudier le compte que Dieu leur demandera de leur talent? Ils se laisseraient toucher... ils chercheraient dans les Exercices spirituels la volonté de Dieu... ils lui diraient : « *Domine ecce adsum, quid me vis facere? mitte me quo vis, et si expedit, etiam ad Indos*[2]. » J'avais presque pris la résolution d'écrire à l'Université de Paris, au moins à notre maître de Cornibus et au docteur Picard[3], qu'il y a des millions et des millions d'infidèles qui se feraient chrétiens si les ouvriers ne manquaient pas; pour qu'ils se missent à découvrir et à favoriser les personnes qui *non quaerunt quae sua sunt, sed quae Jesu Christi*[4]. »

1. Orlandini, *Hist. Soc. Jesu*, p. I, l. III, n° 88.

2. « Seigneur, me voici, que voulez-vous que je fasse? Envoyez-moi où vous voulez, et s'il le faut, même aux Indes. »

3. Maître Cornet, cordelier, grand prédicateur, qui en plusieurs occasions prit à Paris la défense des Jésuites. — François le Picart, docteur en théologie, autre ami de la Compagnie (Polanco, I, p. 94. *Epist. Mixtae*, I, p. 69).

4. *Mon. Xav.*, p. 286. « Ceux qui cherchent non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. »

Cette lettre à l'université de Paris fut-elle jamais écrite? Un conseiller et auditeur de Navarre, qui pour lors étudiait à Paris, Jean de Rada, affirme l'avoir lue et s'en être procuré une copie. Beaucoup d'autres en avaient fait autant (*Mon. Xav.*, p. 303, note). Que sont devenues ces copies? N'y a-t-il pas eu confusion? N'a-t-on pas pris pour lettre à l'université la lettre aux Pères de Rome qui fut imprimée à Paris vers ce temps-là?

Il est intéressant de noter que, cent ans plus tard, le bienheureux Jean Eudes, au cours

Ces plaintes échappées à son cœur d'apôtre, Xavier revient un instant à son récit. Il parle du gouverneur, du collège, des brahmes. Puis, une seconde fois, il s'interrompt ; c'est pour faire une confidence et revenir au sujet qui lui tient à cœur : « Je n'ai plus rien à vous écrire sur ces pays, si ce n'est qu'elles sont grandes les consolations que Dieu Notre-Seigneur communique à ceux qui vont parmi les infidèles pour les convertir à la foi de Jésus-Christ. S'il y a une joie en cette vie, c'est bien celle-là qu'on peut désirer. Il m'arrive souvent d'entendre dire à une personne qui vit parmi les infidèles : O Seigneur, faites trêve à vos consolations. Ou, puisque votre infinie bonté et miséricorde veut les répandre, appelez-moi à votre sainte gloire. Car c'est une grande souffrance que de vivre sans vous, une fois que vous vous êtes communiqué intérieurement à votre créature... Oh ! si ceux qui étudient se donnaient autant de mal pour se disposer à jouir de pareilles joies qu'ils s'en donnent nuit et jour pour acquérir la science ! Oh ! si le plaisir que l'étudiant cherche à comprendre ce qu'il étudie, il le cherchait à enseigner au prochain la science de ce qui est nécessaire pour connaître et servir Dieu, comme il serait consolé, comme il serait prêt au jour où il faudra rendre ses comptes, lorsque le Christ lui dira : « *Redde rationem villicationis tuae*[1]. »

Arrivé au terme de sa lettre et sur le point de conclure, Xavier ne peut maîtriser le flot de charité qui gonfle son cœur. Tous les sentiments à la fois font explosion, retours vers le passé, humilité, conviction de son néant, reconnaissance pour les bienfaiteurs de la Compagnie. Sa meilleure joie est de se rappeler le temps où il vivait avec ses frères d'Europe. Mais il en a si mal profité ! Du moins ils prient pour lui, et la grande grâce qui lui vient par eux, c'est de connaître l'infinie multitude de ses péchés. Une autre joie c'est de voir la Compagnie confirmée par

de ses missions de Normandie, poussa le même cri de détresse (oct. 1641) : « Que font à Paris tant de docteurs et tant de bacheliers pendant que les âmes périssent par milliers faute de personnes qui leur tendent la main pour les retirer de la perdition et les préserver du feu éternel ? Certainement, si je m'en croyais, je m'en irais à Paris crier dans la Sorbonne et dans les autres collèges : Au feu ! au feu de l'enfer qui embrase tout l'univers ! Venez, messieurs les docteurs ; venez, messieurs les bacheliers ; venez, messieurs les abbés ; venez, messieurs les ecclésiastiques, nous aider à l'éteindre. » H. Joly, *Le Vén. J. Eudes* (*Les Saints*), 1907, p. 63.

1. P. 293. « Rendez compte de votre administration. »

le pape, et manifestés au grand jour les secrets révélés par Dieu à son serviteur Ignace, « notre Père ». Aussi quelle gratitude pour le cardinal Guidiccioni dont Dieu s'est servi en cette occasion! Il ne sait plus le nombre de messes qu'il a dites pour lui. Toutes ses messes, croit-il, sont à son intention. Mais il faut qu'on lui écrive le bien que Sa Seigneurie Révérendissime fait dans l'Eglise. Dieu veuille enfin, après avoir réuni, puis séparé ses serviteurs ici-bas pour sa gloire, les réunir encore, et pour toujours, au paradis. « Pour mériter cette grâce, conclut-il, prenons pour intercesseurs et avocats toutes les saintes âmes d'ici qui, baptisées par mes mains, ont été, avant de perdre leur innocence, prises par Notre-Seigneur dans sa sainte gloire. Je crois qu'il y en a plus de mille. A toutes, je demande de nous obtenir de Dieu Notre-Seigneur la grâce, tant que durera notre exil, de connaître et de sentir en nos cœurs sa sainte volonté et de l'accomplir parfaitement.

« De Cochin, le 15 janvier 1544.

« Votre très aimant frère en J.-C.
« Francisco[1]. »

La lettre de François, partie en janvier, dut arriver à Lisbonne six ou sept mois plus tard, et sans retard être expédiée à Rome.

Il s'en fit aussitôt des copies pour les maisons de la Compagnie, pour les amis et les bienfaiteurs. Déjà les précédentes avaient commencé à circuler[2]. On les lisait à la cour de Portugal; Jean III voulut faire partager son édification à ses voisins, les princes espagnols. La grande lettre de Maître François fut lue du haut des chaires. « Les auditeurs, nous dit-on, voyant chez le missionnaire tant d'ardeur apostolique, rougissaient de

1. P. 294-295.

2. Elles étaient parvenues à Lisbonne à la fin de 1543. Le cousin de Xavier, Etienne de Eguia, était alors occupé à régler ses affaires de père de famille à Estella, avant d'aller rejoindre son frère Jacques à Rome. François de Rojas lui écrit de Lisbonne, 30 janvier 1544 : « J'ai dû, faute de messager, retarder la joie que vous donnera en N.-S., je le sais, la lecture des lettres de Maître François. » (*Ep. Mixtae*, t. I, p. 156. Cf. Cros, I, p. 246.)

leur vie tiède ou coupable[1]. » Le Père Araoz écrivait à Rome que Xavier ne faisait pas moins de bien en Espagne et en Portugal par sa lettre, qu'aux Indes par sa prédication[2]. Le duc de Gandie, François de Borgia, communiquait au Père Jacques Miron son admiration pour tant de merveilles[3]. Grâce à ces lettres, la Compagnie était connue, appréciée dans la péninsule et le bienheureux Pierre Le Fèvre, témoin de ce mouvement, disait à saint Ignace : « On nous connaît maintenant dans toute l'Espagne. Là où personne n'avait entendu parler de nous, ou bien où l'on ne nous jugeait que d'après des calomnies venues de Rome, aujourd'hui, grâce à Dieu, il n'y a pas d'endroit, palais ou prison, cour ou hôpital, il n'y a pas de personne, riche ou pauvre, noble ou non, savante ou ignorante, femme ou enfant, qui ne sache ce que nous sommes, ce qu'est notre manière de vivre et l'objet de notre institut[4]. »

Un de ceux que, vers ce temps-là, Xavier, par ses lettres, attirait à la Compagnie, nous a lui-même raconté sa curieuse vocation. Etudiant à Paris, Jérôme Nadal avait connu Ignace, Lainez, Salmeron, Bobadilla, et sans doute aussi François Xavier. Les disciples d'Ignace avaient essayé de le gagner. « Lainez vint chez moi. Je lisais Théophylacte. Il me parla du sens mystique des Ecritures. Je n'y compris rien. Le Fèvre ne fut pas plus heureux. Mon confesseur, le Père Miona, me poussait vers Ignace. Je lui répliquai : « Comment, vous n'êtes pas *iniguiste*[5], et vous cherchez à faire de moi un *iniguiste!* » Lui aussi, le saint eût voulu inspirer à Nadal le goût de la vie parfaite. Mais l'étudiant se défiait. Ignace un jour lui lisait une lettre qu'il envoyait à un sien neveu pour le détacher du monde. Nadal montra son Nouveau Testament. « Voilà mon livre à moi; vous, je ne sais

1. Orlandini, l. V, n° 6, 65 ; — Astrain, t. I, p. 250, note ; — Polanco, I, p. 161. Cf. *Précis historiques*, 1886, p. 528 (lettre du P. Ribadeneira à S. Ignace).

2. *Epistolae Mixtae*, t. I, p. 225.

3. Lettre citée par le P. B. Alcazar, *Chrono-Historia de la Prov. de Toledo*, Madrid, 1710, t. I, p. 48. Cette lettre est-elle authentique ? On ne la trouve pas dans l'édition des lettres de Borgia publiées dans les *Monumenta historica S. J.* Elle contient de curieuses réflexions sur ces nombreuses conversions opérées, *sans miracle*. Ce trait ne prouverait qu'une chose : en 1545, la réputation du thaumaturge n'avait pas encore passé les mers.

4. P. Joseph Boero, *Vita del beato Pietro Fabro*, Rome, 1873, p. 178.

5. Le fondateur de la Compagnie avait reçu au baptême le nom d'*Inigo*. Celui d'Ignace, apparaît dans ses lettres en 1537 (Astrain, I, p. 2, 3). — Miona avait été confesseur du saint à Alcala. Il entra dans la Compagnie en 1544.

pas où vous allez. Ne parlons plus de tout cela, et laissez-moi en paix. » Ce fut fini. On se sépara, et Nadal oublia ses condisciples de Paris.

Dix ans passèrent. Dieu, qui l'appelait, ne lui laissait pas la conscience en paix. Il cherchait quelle pouvait être la volonté divine à son égard, mais la volonté divine se cachait. « Je me rappelle les souffrances de mon âme, elles étaient sans relâche. Plus de confiance dans l'étude, impossibilité de prêcher, maux d'estomac, maux de tête. J'étais à charge à moi-même. Nulle part le repos et la consolation. Pendant sept ans, j'ai vécu dans mon pays sans un jour, sans une heure, que dis-je? sans un moment qui n'ait eu ses anxiétés, sés troubles, ses souffrances. J'étais triste; mes amis s'étonnaient, me croyaient devenu misanthrope. Toujours entouré de médecins et de remèdes. »

Et il continue dans ses Mémoires la triste peinture : ennuis, insuccès de prédicateur et de conférencier, difficultés de famille, obscurités sur la voie à suivre. Serait-il ermite? Réunirait-il autour de lui des prêtres pour travailler ensemble à la gloire de Dieu? « J'étais flottant. Je cherchais le repos ; le repos me fuyait parce que je fuyais à l'appel de Dieu. Mais Dieu, suavement et miséricordieusement, prit un détour. Un ami de Rome m'envoya copie d'une lettre de Maître François Xavier, où cet admirable Père raconte les merveilleux fruits produits par Dieu dans les âmes, et rend grâces de ce qu'il lui est donné de voir la Compagnie de Jésus approuvée par le Siège Apostolique. Cela m'éveilla comme d'un long sommeil. Je me rappelai Ignace et mes rapports avec lui ; tout ému, je frappai de la main sur la table : « Pour « le coup, cela, c'est quelque chose. » C'était comme la suite de mon entretien d'autrefois avec Ignace. Je reconnus la grâce de Dieu, et décidai d'aller à Rome[1]. » Nadal entra dans la Compagnie, et fut pendant plusieurs années le bras droit du fondateur, dans l'organisation de son ordre.

En ce temps-là quelques Pères habitaient à Paris, au collège des Lombards[2]. La grande lettre de 1544 parvint jusqu'à eux. Peu après elle était traduite en français avec deux autres de

1. *Epist. P. Nadal*, t. I, p. 11, 12 (*Mon. Hist. Soc. Jesu*).
2. H. Fouqueray, *Hist. de la Comp. de Jésus en France*, t. I, p. 133 et suiv.

1542, et publiée. Détail intéressant, l'*imprimatur* fut donné par Jacques Govéa, celui-là même qui, dans son collège de Sainte-Barbe, avait assisté à la naissance de la Compagnie, et à l'initiative duquel Xavier, l'ancien *barbiste*, devait d'être aux Indes [1].

On aimerait à savoir si l'appel de Maître François aux docteurs et bacheliers de l'université fut entendu, et quels effets apostoliques produisirent ses lettres ardentes. Le Père Pascase Broët, un peu plus tard, écrira de Paris que les amis de la Compagnie étaient friands des lettres venues des Indes [2].

D'ores et déjà, les Jésuites d'Europe profitaient de la popularité qui commençait à s'attacher à ceux des missions. Mais nous ne voyons pas que, à cette date, dans les vieilles écoles du « pays latin », se soit produit le moindre mouvement vers l'évangélisation des infidèles. Il n'en est pas tout à fait de même dans la péninsule. Vers ce temps-là, un Dominicain portugais que nous retrouverons bientôt à Goa, le Père Jacques Bermudez, s'occupait de faire reprendre à ses confrères le chemin de l'Orient. De même qu'au couvent de Salamanque s'organisait une sorte de séminaire pour les missions du nouveau monde espagnol, lui, à Lisbonne, fondait la « congrégation de Sainte Croix des Indes orientales » qui devait bientôt former aux pays d'outre-mer une province autonome [3]. Les lettres de François Xavier furent-elles pour quelque chose dans ce renouveau de l'esprit apostolique ? Rien ne nous autorise à l'affirmer. Mais il faut noter la coïncidence. Il est certain qu'au milieu du XVI[e] siècle, sur les vieux ordres apostoliques, un souffle nouveau passa, qui rajeunit le zèle.

1. Le petit volume a pour titre : « *Copie dunne lettre missive envoiée des Indes, par monsieur maistre François Xavier frère treschier en Ihesuchrist de la société du nom de Ihesus à son prévost monsieur Egnace de Layala et à tous ses frères estudians aux lettres à Romme, Pavie, Portugal, Valence, Coulogne et à Paris. Item deux aultres épistres faictes et envoiées par le diet seigneur Maistre François Xavier à son prévost et frères très chiers en Ihesuchrist de la société du nom de Ihesus l'une de la cité de Goa et l'autre de Tatucurum.* On les vend à Paris à l'enseigne des Porcellets devant le collège des Lombards, chez Jehan Corbon, avec privilège, 1545. » — Le privilège est du 21 janvier 1545. Ce recueil contient les lettres du 15 janvier 1544, du 20 sept. 1542 et du 28 oct. 1542, écrites à Cochin, Goa et Tuticorin. Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris, sous la cote O^2 K. 493.

2. *Epistolae*, p. 76, 80, lettres de 1552 (*Mon. Hist. Soc. Jesu*).

3. André Marie, O. P., *Missions dominicaines en Extrême-Orient*, t. I, p. 83.

II. — *Les collaborateurs.*

Au mois de février 1544, saint François Xavier était rentré dans sa chrétienté. Il reprenait sa vie de dévouement obscur, la même que nous avons décrite, à cette différence près qu'il n'était plus seul, et qu'il allait pouvoir étendre son action.

A chacun de ses compagnons, prêtres, clercs ou laïques, il assigna sa tâche, et problablement, car c'était sa coutume, il remit un petit mémorial, règlement de vie intérieure et d'apostolat [1]. Il entretenait avec eux une correspondance suivie, encourageant, redressant, et, au besoin, sachant parler raide. Malheureusement, de ces billets au jour le jour qui eussent été si intéressants, nous ne possédons que ceux qu'il adressait à François Mansilhas pendant les années 1544-1545 [2]. Ils sont au nombre de vingt-six.

Lettres précieuses entre toutes. D'autres sont plus éloquentes, plus riches de doctrine ascétique ou d'anecdotes ; celles-là sont de simples avis écrits à la hâte. Nulle part Xavier ne se dévoile avec plus d'abandon, bon et ferme, tendre et attristé, préoccupé, avec une pointe de découragement à certaines heures. Nous le voyons aller et venir d'une chrétienté à l'autre, s'occuper des moindres détails, plaisanter doucement quelquefois, s'indigner, s'attendrir, faire des projets et des confidences, réclamer des nouvelles, exiger des rapports détaillés, blâmer, encourager, redresser. Il lui arrive de prendre la plume deux fois dans une journée pour compléter, corriger, insister, à mesure que les nouvelles se succèdent. C'est bien, selon l'heureuse expression du Père Cros, « le journal de ses sollicitudes apostoliques [3] ».

Mansilhas était homme de bonne volonté. Tant qu'il fut sous la direction paternelle du saint, il travailla et fit du bien. Pour le moment, il n'est pas encore prêtre ; on en est à se demander s'il le sera jamais, car la science lui fait trop défaut, même pour ces pays-là. Mais il est catéchiste, il baptise, enseigne les prières, ensevelit les morts. La tâche est rude, et il lui arrive de perdre

1. *Mon. Xav.*, p. 313, 845, etc.

2. Lettres 18 à 45 pour 1544, et 50 pour 1545. Les lettres 29, 42, 45, 51 sont à négliger comme compositions factices. *Mon. Xav.*, p. 966, 965. Cros, II, xxxi, xxxii.

3. *Vie*, t. I, p. 247.

cœur, de s'impatienter, de se mettre en colère. Ces Paravers sont l'indolence même, lents à comprendre, prompts à oublier, retournant sans cesse à leurs superstitions. Le raisonnement n'a aucune prise sur eux : ils avouent tout ce qu'on veut et, quand il faut en venir à la pratique, on se heurte à cette fin de non-recevoir : « Nos pères ont fait ainsi, nous ferons comme eux. » Et Xavier, qui les connaît, écrit à son disciple : « Souvenez-vous de ce que je vous ai laissé par écrit. Priez Dieu qu'il vous donne une grande patience. Vous êtes en purgatoire, à expier vos fautes. De la part de Dieu, c'est une précieuse miséricorde que de vous faire expier vos péchés dès cette vie[1]. »

Une vingtaine de jours après : « Je vous en prie, avec ces gens, soyez comme un bon père avec de mauvais fils. Pas de découragement, quel que soit le nombre des misères dont vous êtes témoin. Dieu, qu'ils offensent, qui pourrait les punir, et ne les punit pas, ne leur refuse pas ce qui est nécessaire à leur subsistance ; et il pourrait le leur enlever. Pas de découragement. Vous ferez plus de bien que vous ne croyez. Si vous ne faites pas tout celui que vous voudriez, contentez-vous de celui que vous faites, puisqu'il n'y a pas de faute de votre part[2]. »

Six jours se passent. Mansilhas a repris courage, et Xavier lui dit : « Mon très cher frère en Jésus-Christ, vous m'avez écrit que vous vivez consolé : c'est pour moi une grande consolation. Puisque Dieu se souvient de vous, souvenez-vous de lui, en persévérant à faire ce que vous avez commencé. Rendez-lui grâces de vous avoir appelé à un emploi aussi noble que le nôtre[3]. » Et il revient sur le conseil déjà donné : « Je vous en prie, et j'insiste, avec ces gens, je dis avec les chefs tout comme avec le peuple, soyez affectueux. Si le peuple vous aime, s'il est bien avec vous, Dieu en sera grandement servi. Sachez supporter leurs faiblesses en toute patience, songeant que, s'ils ne sont pas bons maintenant, ils le seront un jour[4]. » Se faire aimer, c'est un point qui lui tient au cœur ; il écrit encore le

1. *Mon. Xav.*, p. 310. Cf Perrin, *Voyage*, t. II, p. 96.
2. P. 311.
3. P. 313.
4. P. 313-314.

27 mars : « Traitez-les toujours avec beaucoup d'amour, faites tout pour qu'ils vous aiment[1]. »

Il est à croire que le disciple fut fidèle aux avertissements, et plus encore aux exemples du saint; car Xavier ne touche plus qu'une fois à cette question de la bonté, et c'est pour y ajouter une restriction nécessaire. « Pour rien au monde, pas de mauvaise humeur avec ces gens, quelque ennuyeux qu'ils soient. Si vous vous voyez tellement accablé de travail qu'il vous soit impossible de faire face à tout, faites ce que vous pouvez, et soyez content. Rendez grâces au Seigneur d'être en un pays, où, quand même vous voudriez être oisif, vous ne le pourriez pas, tant vous avez à faire, et toujours pour le service de Notre-Seigneur. Soyez toujours patient. Mais s'il en est avec qui vous n'arrivez à rien par la bonté et qu'il faille châtier, c'est encore là une œuvre de miséricorde, châtiez-les[2]. »

C'est un travail énorme qu'il exige des siens, un dévouement sans relâche aux besoins corporels et spirituels des Indiens. Le missionnaire ne fait jamais de bien longs séjours dans sa *ramada*, le hangar en planches, boue et feuilles de palmier, qui lui sert d'abri et d'église. Sans cesse il est en route, allant d'un bourg à l'autre. A cela, bien des avantages. Il est dangereux pour le missionnaire de rester en contact trop continu avec les indigènes. Facilement le respect se perd. Il faut donc tenir les fidèles à une certaine distance et empêcher les familiarités indiscrètes. Mais surtout, par ce labeur sans interruption, l'on excite la bonne volonté des néophytes et l'on supplée au petit nombre des ouvriers. Donc, « je vous recommande de ne pas avoir de résidence fixe, mais d'aller toujours à droite et à gauche, comme je faisais moi-même quand j'étais là où vous êtes, et comme je fais encore ordinairement, sauf pour le moment où je suis sans interprète. Voyez la vie que je mène, et les pratiques que je suis. Je baptise les enfants, pour cela je n'ai pas besoin d'interprète, et les pauvres n'en ont pas besoin pour me faire comprendre leurs nécessités ; il me suffit de les voir[3]. »

Rude métier, vrai purgatoire. Mais comment rien refuser à

1. P. 317.
2. P. 322-323.
3. P. 326. Cf. Bertrand, *Lettres du Maduré*, t. I, p. 97.

un supérieur si bon ? Mansilhas eut le malheur, faute de savoir obéir, d'être congédié de la Compagnie. Jamais il n'oublia la tendre bonté de celui-là même qui ne voulait plus de lui pour collaborateur. Le petit paquet de lettres qu'il en avait reçues resta son trésor ; et bien souvent il dut pleurer, le pauvre banni, en y relisant çà et là de ces phrases affectueuses que son père, autrefois, jetait au courant de la plume, et qui, sous leur apparente banalité, lui en disaient si long.

« Mon très cher frère en Jésus-Christ, c'est une grande joie pour moi, quand vous m'écrivez que vous vivez très heureux ! Puis donc que Dieu se souvient ainsi de vous, vous, ne l'oubliez pas, ne vous découragez pas à poursuivre les œuvres commencées. Rendez-lui toujours des actions de grâces pour vous avoir appelé à un office aussi noble[1]... Mon très cher frère, j'ai été bien heureux d'apprendre de vos nouvelles par vos lettres et d'y voir le bien que vous faites. Dieu vous donne la force pour persévérer et aller du bien au mieux[2]... Dieu vous donne autant de consolation en cette vie et de gloire en l'autre, que je m'en désire à moi-même[3]... Mon très cher frère, je me réjouis beaucoup de votre visite aux localités que je vous avais désignées, et plus encore du bien, qu'au dire de tous, vous y avez fait. J'attends ici pour aujourd'hui ou demain, un message du gouverneur. S'il est tel que je l'espère, je ne manquerai pas de venir et de prendre les chemins qui me mèneront vers vous, car je désire beaucoup vous voir, bien que, en esprit, je ne vous perde jamais de vue[4]... Très cher frère en Jésus-Christ, j'ai grand désir de vous voir : plût à Dieu que ce fût bientôt ! Aucun jour toutefois ne se passe que je ne vous voie en esprit, et vous me rendez la pareille, de sorte que nous sommes continuellement présents l'un à l'autre[5]. »

Les autres collaborateurs du saint nous sont mal connus. Du prêtre espagnol Jean de Lizano, nous ne savons rien, si ce n'est qu'il était encore à la Pêcherie en 1546[6]. François Coelho paraît

1. P. 313.
2. P. 316.
3. P. 317.
4. P. 318.
5. P. 320.
6. *Mon. Xav.*, p. 397.

avoir été un homme entendu en affaires ; Xavier a souvent recours à lui [1]. Quant aux prêtres indiens qui vinrent le rejoindre, il semble n'avoir pas toujours eu à s'en louer : « Ces prêtres malabars, écrivait-il à Mansilhas, vous les répartirez selon que vous le jugerez à propos. Veillez bien à ce qu'ils édifient le peuple par l'honnêteté, la chasteté de leur vie, leur zèle au service de Dieu... Ayez l'œil sur leur conduite afin qu'ils ne se damnent pas ; châtiez-les, s'il le faut ; car c'est un péché de ne pas châtier qui le mérite, surtout quand la mauvaise vie de quelqu'un est un scandale pour une foule d'autres [2]. »

Les travailleurs d'occasion ne manquaient pas ; Xavier trouva d'excellents amis prêts à payer de leur personne et de leur argent. Manuel da Cruz se met entièrement, lui et sa bourse, à la disposition du missionnaire. Un jour le saint lui emprunte de l'argent pour payer ses catéchistes ou secourir des chrétiens dans le besoin ; une autre fois il le charge de veiller sur une chrétienté ou de bâtir une église. Avec instances, il demande de ses nouvelles. On dirait son homme d'affaires. Puis voici un nommé Antoine Fernandez, un très homme de bien, déclare Xavier, très zélé pour l'honneur de Dieu. Il connaît les indigènes et sait comment traiter avec eux. « Faites ce qu'il vous dira — ces paroles s'adressent à Mansilhas — sans y contredire en rien. Ainsi ai-je fait moi-même, et je m'en suis toujours bien trouvé [3]. » Il était moins heureux avec l'ancien soldat Jean de Artiaga. Plus d'une fois il fallut le reprendre. Il était intéressé [4], versatile [5], et enfin, après un an, Xavier dut le congédier [6]. Brave homme du reste, et qui rendit à la patience du Père à son égard ce témoignage : « Il était ordinairement sévère pour ceux qui commettaient quelque faute, mais pas de colère dans son âme. Au contraire, il priait pour eux [7]. »

Voici maintenant de très modestes auxiliaires : François Fernandez, son sacristain, qu'il sauva un jour de la mort sur une

1. P. 379-380.
2. P. 318, 323, 324, 325, 340, 343, 346.
3. P. 353.
4. P. 310.
5. P. 318, 320, 333.
6. P. 380.
7. *Process. 1556*, Baçaim, n° 3.

rivière débordée[1]; Antoine de Miranda, son serviteur, qui, mordu par un serpent, fut miraculeusement guéri[2]; puis deux étranges interprètes, Rodrigue et Antoine, « qui ne le comprennent pas et qu'il entend moins encore[3] », tous indigènes. Voici surtout le petit Mathieu, quelque orphelin recueilli par lui et qui servait d'enfant de chœur. Le saint se montre pour lui d'une bonté charmante. « Dites à Mathieu d'être un bon fils, je lui serai un bon père; j'aurai grand soin de lui. Je veux que, le dimanche, il parle bien haut quand il traduit ce que vous dites. Il faut que tout le monde l'entende. Il faut que nous l'entendions d'ici, de Manapar[4]... Donnez à Mathieu tout ce dont il a besoin pour le vêtement. Soyez-lui un bon compagnon pour qu'il ne vous lâche pas, car il est libre. Traitez-le avec beaucoup d'amour : ainsi ai-je fait tant qu'il a été avec moi[5]... Vous direz à Mathieu de ma part de bien vous servir. Si vous êtes content de lui, je serai pour lui un père et une mère. S'il vous désobéit, je ne veux plus le voir ni l'entendre[6]... Dites à Mathieu d'être bon enfant, de parler haut, de bien traduire ce que vous prêchez. Quand je passerai, je lui donnerai quelque chose qui lui fera plaisir[7]. »

Tels furent les collaborateurs de Xavier pendant la rude année 1544-1545, qui allait commencer. Tandis qu'à Rome et à Lisbonne on s'occupait de lui envoyer du renfort, lui, reprenait sa tâche écrasante, un peu soulagé par quelques bonnes volontés.

III. — *L'éducation des néophytes.*

Le missionnaire devait s'occuper maintenant d'infuser à ses néophytes la sève chrétienne. Ils étaient baptisés, mais il s'en fallait qu'ils fussent parfaits. De longues années de soins et de surveillance ne seront pas de trop pour déraciner en eux les

1. Voir ci-dessus, p. 201.
2. *Ibid.*, p. 223, 225.
3. *Mon. Xav.*, p. 336, 337.
4. P. 313.
5. P. 317.
6. P. 319.
7. P. 320.

restes du paganisme. Ils sont frêles dans la foi et naturellement susceptibles; aussi faudra-t-il au prêtre une infinie douceur et une inconfusible patience. Il devra être constant et calme dans son énergie, car ce sont de grands enfants qui souvent n'entendent que si l'on frappe fort. A ces conditions, le *Santo Padre*, c'est le nom qu'on lui donne déjà, sera comme le roi du pays. En ce qui concerne le service de Dieu, il aura le droit de parler en maître, et le service de Dieu s'étend loin.

D'abord il se charge de la police des mœurs. Il y a beaucoup à réformer. Il faut supprimer l'ivrognerie, car les Paravers n'ont pu résister aux séductions du vin de palme, l'*arack*, alcool brûlant que leurs voisins les Sanars tirent des bourgeons de cocotier[1]. Xavier organisa une surveillance sévère et fixa des châtiments : « Je vous envoie, écrit-il à Mansilhas, un huissier (*meirinho*) qui fera le service en mon absence. Pour chaque femme qu'il prendra buvant de l'*arack*, je lui donne un *fanâo* (quelques sous) et le coupable aura deux jours de prison. Que cela soit publié dans toute la localité. Vous direz aux patangatins que si, dorénavant, on boit de l'arack à Punicale, ils me le paieront cher. D'ici à mon retour, faites que ces patangatins changent de mœurs, sinon je les expédie tous prisonniers à Cochin, et ils ne reverront plus Punicale : ils sont la cause de tout le mal qui se fait ici[2]. »

Xavier n'avait pas toujours à se louer de ces petits officiers de village. « Je n'ai aucune confiance en eux », écrira-t-il bientôt[3]. Un jour, pour je ne sais quelle fête, ils invitent et paient des deniers publics, quelques bayadères. Gros scandale : ces pauvres danseuses consacraient ordinairement leur art aux solennités païennes[4]. Une autre fois, ils s'obstinent à habiter dans un endroit que, pour de bonnes raisons sans doute, le Père leur interdisait. « Dites à Antoine Fernandez le Gras[5] et à ces patan-

1. De l'arabe *araka*. L'ivrognerie n'est pas un vice indien ; elle n'est le fait que des parias et des basses castes. L'usage du vin de palme, le *surapana*, est un des cinq péchés irrémissibles pour les brahmes (Dubois, P. II, ch. v).
2. *Mon. Xav.*, p. 312.
3. P. 329.
4. P. 338.
5. P. 330. Fernandez le Gras doit être un Indien. Les baptisés prenaient ordinairement outre leur nom de baptême, un nom portugais, celui par exemple de leur parrain

gatins de Caël Velho que je leur défends d'aller repeupler Caël Velho. S'ils le font, ils me le paieront cher[1]. »

Xavier ne reculait donc pas devant les châtiments, et telle de ses exécutions ne laisse pas que de surprendre. Dès qu'il s'agissait d'actes idolâtriques, il était impitoyable : mais pouvait-il être compris s'il ne frappait fort ? Un chrétien s'obstinait dans ses superstitions. « Le Père, dit Bartoli, trouva pour le convaincre et effrayer les autres un moyen proportionné à sa sottise. Il fit mettre le feu à la hutte du coupable. » C'était une de ces misérables paillottes qui ne coûtent que la peine de les élever. On supplia le saint, le mobilier fut sauvé, mais la case eut vite disparu et avec elle les idoles. L'homme se le tint pour dit, « il avait compris quel autre feu plus terrible eût mérité son infidélité[2] ».

Il est à noter que les Indiens n'étaient aucunement choqués du procédé. Un petit seigneur déclarait plus tard à l'abbé Perrin : « Mon Père, vous demeureriez vingt ans parmi nous que votre zèle serait sans succès. — Comment cela ? — Parce que vous ne voulez pas nous frapper autrement que par vos discours. Sachez que pour nous rendre bons, il faut que les avis entrent dans nos têtes à mesure que le sang sort de nos veines. Les Jésuites, qui nous gouvernent depuis si longtemps, savent ce qui nous convient ; aussi nous mènent-ils comme il leur plaît[3]. »

Faisons dans cette déclaration la part de l'emphase orientale ; une chose reste vraie : il fallait être sévère et sévère en actes. Un peu de mise en scène n'est pas pour déplaire aux Indes. L'Indien se rend aux arguments palpables. Donc, des châtiments, même corporels : ils seront acceptés et compris. Mais il faut que ce soit des châtiments vrais et pénibles, dussent-ils paraître quelque peu exagérés à des Européens du xx^e^ siècle. François, qui connaissait son monde, ne recula pas devant la conséquence. Il paraît s'en être tenu à des sanctions pécuniaires et à une réclusion dont les conditions nous sont inconnues.

Avec le temps, ces rudes leçons portèrent leur fruit. L'apôtre

1. Caël Velho (Caël le Vieux) ou Palaya Kayal, à une demi-lieue de Punicale, et à trois lieues et demie au sud de Tuticorin (A. Lopez, p. 19).

2. *Asia*, l. I, n. 31.

3. *Op. cit.*, t. II, p 200, 208, 210.

eut enfin la joie d'écrire : « Soyez bons pour eux. Je suis heureux de voir qu'ils ne boivent plus d'arack, ne font plus de pagodes[1], et, le dimanche, vont à la prière. Si, au temps où ils ont été baptisés, on les avait instruits comme vous le faites maintenant, ils seraient bien meilleurs qu'ils ne sont[2]. » L'ivrognerie disparut : on n'entend plus parler de ce vice dans les lettres des missionnaires[3].

Ces progrès, il fallait les acheter cher. Le *Santo Padre* suivait de très près ses néophytes. Ses lettres ne nous disent pas la millième partie de ce qu'il faisait et faisait faire. Mais, au peu qu'il raconte, nous devinons le reste. Il voulait être informé de tout.

« On a promis de faire une église à Combuturé et Manuel de Lima a promis cent *faneons*. L'église est-elle bâtie[4]? Dans telle chrétienté, les enfants sont-ils instruits? J'ai payé les maîtres, je voudrais savoir ce qu'ils font, moi absent. Ecrivez-moi longuement là-dessus[5]. »

Une autre fois, il s'occupe d'un mot à changer dans les formules de prières : « Dans le *Credo*, là où ils disent *engubenum*, au lieu de *venum*, mettez *vichuam; venu* veut dire « je veux », et *vichuam* « je crois ». Il faut dire « je crois en Dieu » et non « je veux Dieu ». Ne dites pas *vao pinale;* cela signifie « par force »; le Christ souffrit volontairement et non par force[6]. »

Le même jour, c'est une réunion à faire au retour de la pêche,

1. Le mot *pagode* était souvent employé jadis au sens d'idole.

2. *Mon. Xav.*, p. 317.

3. Plus tard seulement, après la suppression de la Compagnie, les Paravers, abandonnés aux prêtres goanais, retombèrent dans le même péché. Quand les Jésuites revinrent, il fallut reprendre les procédés énergiques de S. François Xavier : organisation d'une police spéciale et pénitence publique, y compris les verges. Or c'était les Indiens eux-mêmes qui avaient pris l'initiative des sévérités et se faisaient, même en l'absence du Père, les exécuteurs des sentences (BERTRAND, lettre du 6 août 1841. *Lettres des nouv. Missions du Maduré*, t. II, p. 238).

4. *Mon. Xav.*, p. 324.

5. P. 329.

6. P. 317. Un missionnaire m'écrit des Indes :

« *Enakku-venu* (pour *enakku-venum*, *engubenum*) ne signifie ni « je veux », ni « je crois », mais mot à mot « *mihi opus*, j'ai besoin de ». — *Visuvāsam* (*vichuam*) veut dire « croyance » et non « je crois ». « Je crois » se dit *visuvāsikren*. Le *vao pinale* était encore pire. *Pinale* signifie « par derrière ». Quant à *vao* ?... Comment le tout a-t-il pu être interprété après correction « par force », c'est un mystère. »

la visite des malades pendant laquelle les enfants diront les prières, et Mansilhas récitera l'Evangile[1]. Ou encore il recommande de réunir les hommes à part, et les femmes à part, en des jours différents, de veiller à la prière en famille[2].

Ainsi, grâce à Dieu, l'on faisait de bon ouvrage, et le saint pouvait redire à Mansilhas : « Mon très cher frère en Jésus-Christ, aujourd'hui, premier mai, j'ai reçu une lettre de vous qui m'a rendu bien heureux. Je ne saurais trop vous dire quelle consolation vous m'avez donnée. Sachez que j'ai eu cinq ou six jours de fièvre continue, on m'a saigné deux fois ; aujourd'hui je vais mieux. J'espère bien que, par la grâce de Dieu, je vous verrai à Punicale la semaine qui vient[3]. »

IV. — *Espérances et épreuves.*

La Pêcherie ne pouvait retenir indéfiniment notre apôtre. D'autres terres devaient le tenter, l'île de Ceylan au sud, le grand royaume de Vijiyanagar au nord-ouest, et, tout près, de l'autre côté du Comorin, celui du Travancore. C'est de ce dernier pays que lui vinrent les avances. Le 20 mars 1544, il écrivait à Mansilhas : « Dites-moi, a-t-on des nouvelles du gouverneur? vient-il à Cochin? Ici va se découvrant une chose qui sera de grande importance pour le service de Dieu. Priez le Seigneur de la faire aboutir, et de donner là-dessus pleine lumière[4]. »

Il n'en dit pas plus long. De quoi s'agissait-il? La venue du gouverneur à Cochin avait-elle, dans sa pensée, quelque connexion avec cette affaire si importante pour le service de Dieu? Le jour suivant, il parle d'un voyage chez le roi de Travancore[5]. Plus tard, au mois de septembre, c'est le roi de Travancore qui veut le voir[6]. Faut-il relier ces éléments, et conclure que le rajah voulait utiliser son influence auprès du gouverneur général, et que, lui, songeait à profiter de l'occasion pour le bien de son apostolat?

1. *Mon. Xav.*, p. 318.
2. P. 319.
3. P. 321.
4. P. 313.
5. P. 316.
6. P. 343.

Mais que pouvait bien souhaiter le rajah? Nous sommes réduits aux conjectures. Depuis cinquante ans les rois du Travancore dominaient sur le Tinnevelly, du cap Comorin à Punicale, et peut-être jusqu'à Tuticorin. C'était donc sur leurs terres que Xavier avait travaillé. Le prince se nommait alors Udaya-Marthanda-Varna[1]. Le missionnaire, l'entendant appeler par les gens du pays « *ennaku-tamburan*, notre roi », crut que c'était un nom propre, qu'il interpréta *Iniquitribirim*[2]. Or ce « grand rajah », comme on disait, était loin d'être maître incontesté de sa conquête et même de son royaume. Au dehors il avait à compter avec les Nayakers du Maduré, ses voisins, gouverneurs pour le roi de Vijiyanagar. A l'intérieur, il fallait lutter contre une manière de barons féodaux remuants et batailleurs, les *Pulas* ou *Poligars*[3], menus tyrans locaux également redoutables au roi et à ses sujets[4]. Sur ses côtes, je ne sais s'il avait à se plaindre des musulmans de Calicut[5], mais certainement il avait dû trouver plus qu'étranges les procédés du gouverneur portugais, don Martin Alphonse de Sousa, qui, sans déclaration de guerre, en pleine paix, s'était jeté sur une riche pagode de son royaume, près de Coulam, et l'avait pillée[6].

Voulait-il, par une alliance en règle avec les Portugais, prévenir de pareilles aventures? Voulait-il obtenir un secours contre les Pulas[7], les prévenir même dans la tentation qu'ils pouvaient avoir de s'appuyer contre lui sur les étrangers? Certains indices

1. C'est le nom donné par R. Caldwell (*A political and general history of the district of Tinnivelly*, Madras, 1881, p. 69-70) et par Nagam Aiya (*Travancore state manual*, t. III, p. 153) mais t. I, p. 297, ce dernier auteur appelle ce roi Bhutala-Vira-Kerala-Varma.

2. Nagam Aiya, t. III, p. 153-157.

3. A une époque encore récente, les huit chefs de district, dans le Travancore, étaient presque indépendants. L'un d'eux, celui de Trivandrum, avait fini par s'imposer comme « grand rajah ». Mais ces Pulas restaient redoutables et remuants. L'abbé Dubois les compare aux barons du moyen âge (P. III, ch. IX, p. 677). Il y en avait aussi dans les autres pays du Sud. Ils subsistent encore aujourd'hui très amoindris sous le nom de *Zemindars*.

4. Xavier parle du « temps des Pulas » comme d'une époque où le peuple eut beaucoup à souffrir (p. 315).

5. Ils avaient essayé dix ou douze ans auparavant de s'emparer des pêcheries de perles.

6. Do Couto, D. V, l. IX, ch. 7, p. 344; — Corréa, *Lendas*, t. IV, p. 324; — Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 92.

7. Xavier semble l'insinuer. *Mon. Xav.*, p. 343.

permettent d'entrevoir quelque chose de semblable. Corréa parle d'un petit seigneur du cap Comorin, un enfant, qui, pris dans son château par le rajah, avait été jeté en prison avec sa mère. Les vaincus s'adressèrent à Xavier, lui écrivirent en grand secret, promettant monts et merveilles si on les secourait, offrant un gage de 200.000 pardaos que le Père aurait enfouis en lieu sûr. Mais tandis que le gouverneur averti faisait une enquête et se préparait à tout événement, les deux adversaires se réconcilièrent[1]. Tout n'est peut-être pas légendaire dans ce récit ; il en faut au moins retenir ce trait que le Père François commençait à être connu dans le sud. Pourquoi le roi de Travancore n'aurait-il pas cherché à faire parvenir par lui jusqu'au gouverneur ses requêtes, quelles qu'elles fussent ? Ce qui est certain c'est qu'au printemps de 1544, des pourparlers ont été ouverts. L'on a dû entrer en relations avec le missionnaire à Manapad. Il parle d'aller trouver Iniquitribirim[2]. Soudain tout paraît compromis.

Depuis quelque temps, certains faits regrettables avaient attiré son attention, et, dans la même lettre où il écrivait à Mansilhas ses vues sur le Travancore, il demandait : « Renseignez-moi sur les chrétiens de Tuticorin. Les Portugais qui habitent là leur font-ils quelque tort[3] ? » Cette lettre était du 20 mars. Le 21, autre lettre ; toutes ses craintes sont justifiées : son cœur d'apôtre s'indigne, et il reprend la plume : « Mon cher frère, je ne saurais vous dire combien je désire aller par cette côte. En vérité, j'aurais une barque que je partirais tout de suite. Voici que viennent de m'arriver trois païens, gens du roi (de Travancore) avec une plainte de leur maître. Ils assurent qu'à Patanao[4] un Portugais s'est emparé d'un messager de ce roi, qu'il l'a emmené prisonnier à Punicale et va le conduire à Tuticorin. Sachez ce qui en est. Ecrivez-en au capitan. Si le Portugais est là, quel qu'il soit, qu'il élargisse le captif. Si l'idolâtre lui doit quelque chose, qu'il aille devant le prince réclamer justice, et qu'on ne vienne pas troubler ce pays plus

1. *Lendas*, t. IV, p. 304, 308.
2. P. 313, 315.
3. P. 313.
4. Aujourd'hui *Patnam*, un peu au nord de Manapar.

qu'il ne l'est déjà. Voilà les choses qui nous empêchent de progresser. Autrement, il me semble que je ne pourrai pas aller voir le roi. Ces gens sont exaspérés. On les déshonore, on se saisit d'eux sur leurs propres terres. On n'en faisait pas tant sous la domination des Pulas. Je ne sais que faire ; mieux vaudrait ne plus perdre votre temps, ne plus rester parmi ceux qui se désintéressent de tout cela, et ne punissent aucun méfait. Si ceux qui ont volé le *parao*[1] avaient été punis (François fait allusion à quelque pillerie antérieure), les Portugais n'auraient pas fait ce qu'ils font. Que si le prince poursuit les chrétiens pour venger la capture de son serviteur, ce sera tout simple. Ecrivez au capitan quelle peine j'ai ressentie de cet emprisonnement. Pour moi, je ne veux plus écrire à des gens qui font leur spécialité du mal sans qu'on puisse ni réclamer, ni protester. Si le prisonnier est à Tuticorin, pour l'amour de Dieu, allez là où est le capitan, faites élargir l'homme, et que le Portugais vienne là dire ce qu'il réclame.

« On trouverait mauvais qu'un païen, en territoire portugais, s'emparât d'un Portugais, le capitan étant là, et l'entraînât à l'intérieur. Tout de même, eux trouvent mauvais qu'un Portugais s'empare d'un Indien chez eux pour le mener au capitan, comme s'il n'y avait pas de justice sur le territoire.

« Si vous ne pouvez y aller vous-même, que Paul Vaz aille, avec une lettre de vous, trouver le capitan.

« Je vous assure que je ne saurais vous dire à quel point cet événement m'a contristé. Que Notre-Seigneur nous donne la patience pour souffrir de telles folies.

« Ecrivez-moi vite tout ce qui s'est passé au sujet du messager du roi, s'il est vrai qu'un Portugais s'en soit emparé, et pourquoi, s'il l'a mené à Tuticorin. Si tout cela est vrai, je suis bien résolu à ne pas aller à la résidence du roi[2]. »

Ce n'était là malheureusement qu'un épisode entre plusieurs autres, et, pour François, l'*initium dolorum*. Ses premières lettres de la Pêcherie ne signalaient pas dans le pays la présence des Portugais. Il n'y est question ni des marchands ni du capi-

1. *Parao*, en anglais *prora*, toute espèce de petite embarcation (YULE, *Glossary*).
2. P. 313, 315.

tan[1]. La situation a-t-elle changé? ou, plus simplement, les Portugais ne viennent-ils au Comorin qu'au moment des pêches? Toujours est-il qu'ils sont là, et qu'il n'y a pour certains d'entre eux ni droits ni lois. Xavier écrit encore :

« Tous les torts que païens et Portugais font aux chrétiens, je ne puis m'empêcher d'en être blessé jusqu'au fond de l'âme, et il y a de quoi... Voir toutes ces offenses faites aux chrétiens, et ne pouvoir y remédier, c'est une blessure qui ne guérit pas.

« J'ai écrit aux vicaires de Coulam et de Cochin au sujet des femmes esclaves que les Portugais ont volées à Punicale : il faut que de solennelles excommunications fassent découvrir les coupables. Il y a trois jours que j'ai fait cette démarche, dès que j'eus reçu l'*ola* (lettre sur feuille de palmier) des patangatins[2]. »

Ainsi rien ne manquait déjà à la série des abus, vol de barques, arrestations arbitraires, enlèvement d'esclaves. Personne n'était à l'abri des violences, ni les gens du rajah, ni les chrétiens. Disons immédiatement que l'affaire du messager de Travancore paraît s'être arrangée; car, un mois plus tard, nous voyons Xavier entrer en pourparlers avec des seigneurs du pays[3]. Mais la blessure était faite au cœur du saint, et elle ira s'élargissant. Nous le verrons plus tard s'enfuir au Japon pour éviter cette croix, la plus intolérable de toutes. Dès 1544, on dirait, à le lire, qu'il est pris de dégoût. Il voudrait quitter les Indes et s'en aller chercher un pays libre où, du moins, les entraves ne lui viendraient pas de ses frères les Européens.

Il n'était pas sans savoir ce qui se passait en Ethiopie depuis un demi-siècle. Le Portugal avait des relations intermittentes avec ce qu'on appelait le pays du Prêtre Jean. Il y avait eu échange d'ambassades. A Goa, il avait pu rencontrer Jean Bermudez, ancien médecin, favori du négus, patriarche, et, avec lui, les débris de l'expédition qu'avait commandée l'héroïque Christophe da Gama. On lui avait conté les prodiges de valeur accomplis par ce fils du grand Vasco, dans sa lutte contre les

1. Il disait même très nettement : « *En estos lugares no abitan portugeses, por ser la tierra muy estéril...* », p. 273.
2. P. 316, 317.
3. P. 320, 321.

musulmans, et sa mort, on pourrait presque dire son martyre. Un instant ouvert au catholicisme, le pays s'était refermé. Encore un an ou deux, saint Ignace se préoccupera d'y faire entrer des missionnaires et des évêques. La question d'Ethiopie s'imposait donc à l'attention de tous ; et c'est de ce côté qu'à certaines heures l'esprit de Xavier se reportait. Il écrivait à Mansilhas : « Pour ne plus entendre parler de tout cela, j'irai là où je désire aller, au pays du Prêtre Jean où l'on peut tant faire pour le service de Dieu sans être contrecarré [1]. Il ne tient à rien que je ne m'embarque à Manapar sur un *tony* [2] pour gagner l Inde immédiatement et de là les côtes d'Afrique [3]. »

1. Au moins par les Portugais.
2. Petite barque indienne, basse et embarquant beaucoup. On dit encore *doney*, *dhony*
3. P. 316.

CHAPITRE V

LES BADAGES
(Juin-novembre 1544).

I. — *L'invasion des Badages.*

Saint François Xavier en était là de ses pensées quand soudain un violent orage se déchaîna sur le pays. Une avalanche de soldats tomba sur les plaines du sud, ravageant tout, et roula jusqu'à la côte.

La guerre était fréquente entre le roi de Travancore et ses voisins du Maduré. L'enjeu de la lutte était le Tinnevelly, la côte de la Pêcherie et les plaines qui, par le sud, donnent entrée sur le Travancore. Le Maduré était occupé par les lieutenants du roi de Vijiyanagar, et c'était leur cavalerie qui envahissait les territoires contestés. Ceux qu'on appelait les *Badages*[1], les « hommes du Nord », formaient une caste noble et batailleuse appartenant à la race Telougou. Un jour viendra où ils fourniront à l'Eglise d'excellentes recrues[2]. Pour le moment les relations des missionnaires nous en font un portrait redoutable.

Cantonnés au Maduré dans des villes enceintes de murailles[3], ils se jetaient de là, au signe de leurs chefs, sur les pays à rançonner. Ils profitaient de la nuit pour tomber dans les villages sans défense[4]. Sur leurs chevaux arabes, ils apparaissaient tout à coup, chassant devant eux les indigènes effarés et les acculaient à la mer. Où ils avaient passé, il ne restait que des ruines.

1. Les *Vadugas*, en tamoul *Vadagar*, en canarin *Badagu*, dans les transcriptions portugaises *Badega*. On dit encore *Vadakar*, *Vadougher*. *Baddaghar*. YULE, *Glossary*, au mot *Badega*.
2. BERTRAND, *Maduré*, passim.
3. VALIGNANO, p. 62, 63.
4. *Mon. Xav.*, p. 322.

Dans la première quinzaine de juin, Xavier travaillait en paix aux environs de Punicale. De Virandapatanao[1], il envoyait à Mansilhas un billet où ne se traduisait aucune inquiétude. Il lui rappelait ses recommandations, donner souvent de ses nouvelles, achever une église, baptiser les nouveaux-nés, etc. « Mon souvenir à Manuel da Cruz, disait-il; à Mathieu, qu'il soit bon fils. Vous, soyez toujours affable avec vos gens; traitez-les avec amour. Soyez bons pour les *adigars*[2] (agents du roi de Travancore). » Ce billet doit être du 11 juin[3]; tout alors était en paix. Soudain, passant à Combuturé[4], mauvaises nouvelles. Les Badages se sont jetés sur le cap Comorin. Il y a des chrétiens emmenés captifs. Les autres se sont réfugiés en mer sur des récifs à fleur d'eau. « Là ils meurent de faim et de soif[5]. » Aussitôt Xavier qui se dirigeait vers le nord, reprend la route du sud[6]. Il arrive à Manapar. « Cette nuit, écrit-il le 16 juin, je m'embarque et vais les secourir avec vingt tonys. Priez Dieu pour eux et pour nous. Que les enfants surtout prient à cette intention[7]. »

Mais pourquoi cette agression soudaine et cette reprise d'hostilités entre les Nayakers du Maduré et le roi de Travancore? nous ne savons. A lire les lettres de notre saint, on dirait que les envahisseurs en voulaient spécialement aux néophytes Paravers. Les pêcheurs payaient tribut au « Grand roi » : ils avaient le tort d'échapper ainsi aux maîtres du Maduré, héri-

1. *Virandapatanao, Virandapatuam,* aujourd'hui *Virapandiapatnam.* On lit encore *Viranao-dianpatarnao, Varivan diaopatanao* (*Mon. Xav.*, p. 325, 342).

2. *Adigar, addikar,* « one possessing authority... a rural head man » (Yule). Terme général pouvant s'appliquer soit aux autorités de village, soit aux délégués du roi.

3. *Mon. Xav.*, p. 325. — Les deux lettres 27 et 28 sont mal datées. — Le n° 27 porte « *secunda feria 20 de Junho* » : le 20 juin tombant un vendredi, il faut lire 16 juin. — Le n° 28 est daté du 22 juin. Mais, si le Père est parti en mer le 16 au soir (*esta noite me parto*, p. 324), et s'il est resté 8 jours en mer (*oito dias estive em mar*, p. 329), donc du 16 au 24, il n'a pu écrire le 22. Par ailleurs cette lettre ne contient aucune allusion aux événements du moment. On propose de lire 11 au lieu de 22 (*Mon. Xav.*, p. 966).

La lettre 29 est apocryphe (Cros, II, p. xxxi).

4. P. 24. Combuturé est à une lieue au nord de Virandapatanao.

5. Le P. Cros (p. 259) croit que ces récifs sont ceux du Pont de Rama. De même le Père Michel (p. 128). C'est une erreur. Il y a, au cap, des rochers plats, assez éloignés de la côte pour que des réfugiés puissent y être en sûreté. Voir la gravure dans Nagam Aiya, t. I, p. 31.

6. Le 11, il est à Virandapatanao; quelques jours plus tard à Combuturé, plus au nord.

7. P. 324.

tiers de leurs anciens rois. Les Badages, à la fois maraudeurs et percepteurs, venaient leur apprendre qu'ils avaient d'autres despotes à satisfaire.

L'endroit où ils avaient opéré était cette plaine, large de quinze à vingt kilomètres, qui, de la mer jusqu'aux premières terrasses des monts Cardamomes, monte insensiblement sous les rizières et les palmeraies. Là se rejoignent la Pêcherie et le Travancore. Au nord-ouest du cap, à dix kilomètres de la mer, est la petite ville de Cotate, ou Kotar. C'est là que les Badages s'étaient rués, pillant, faisant des prisonniers et acculant les fuyards au rivage.

II. — *Xavier pendant l'invasion* (juin-septembre).

Les Badages barrant le chemin par la côte, Xavier voulut gagner le cap par la voie de mer; c'était l'affaire d'une soixantaine de kilomètres, et d'une journée avec bon vent. Huit jours passèrent; la flottille, partie le 16 au soir, rentrait au port le 24. Il avait été impossible d'avancer. Le vent était contraire et le temps mauvais. Toute une semaine, les pêcheurs avaient lutté contre la mousson. Les tonys tenaient difficilement la haute mer. On avait essayé la rame, puis le hâlage. Peine perdue, et le saint, six jours après son retour, écrivait: « Dieu sait ce que j'ai souffert... J'ai été une semaine en mer, et vous savez ce que c'est qu'un voyage en tony avec vent debout. » Mais il ajoutait: « Aussitôt le vent tombé, je tâcherai de partir[1]. »

Durant ce temps, la panique continuait au cap Comorin. « Tous les jours, écrit le saint, ces infortunés chrétiens arrivent par bandes à Manapar, dévalisés, indigents, affamés, sans vêtements. » Il s'occupa de venir en aide à tant de misères. « J'ai mandé, dit-il, aux patangatins de Combuturé, de Punicale et de Tuticorin, d'envoyer des aumônes à ces malheureux chrétiens. Qu'ils ne tirent rien des pauvres. Les *campanotes*[2] (ou pilotes) donneront ce qu'ils voudront. Que personne ne soit contraint. Opposez-vous à ce qu'on tire rien des pauvres; je l'ai écrit aux

1 *Mon. Xav.*, p. 328.

2. *Campanotes, champanotes*, dérivé de *Sampan*, petite barque YULE, *Glossary*, au mot *Sampan*.

patangatins, mais je n'ai aucune confiance en eux. Ne consentez pas à ce qu'on extorque rien à personne, pauvre ou riche. J'ai plus d'espoir en Dieu que dans les patangatins[1]. »

Le mauvais temps durant toujours, Xavier ne put attendre davantage. Il voulut aller lui-même diriger l'émigration des fuyards. Il prit donc à pied la direction du sud, bravant le danger de tomber aux mains des Badages. Que trouva-t-il au cap Comorin ? A deux ou trois encablures du rivage, il y avait un îlot rocailleux entouré de récifs. Les fugitifs s'y étaient entassés. « Quelle pitié! Les uns n'avaient rien à manger. D'autres étaient trop vieux pour nous suivre. Beaucoup étaient morts. Des femmes avaient enfanté en chemin... Priez le Seigneur Dieu de toucher le cœur des riches[2]. » Les plus misérables furent évacués sur Manapar, et François allait à travers les villages quêtant pour eux[3].

Durant tout le mois de juillet, il resta au cap Comorin et dans les environs, trop absorbé pour envoyer des nouvelles à Mansilhas. De ses travaux pendant ce temps, un seul épisode nous a été conservé. Voici comment on le raconta au procès de 1556. Un des témoins qui déposèrent était Mansilhas lui-même. Un jour une nuée de pillards se jeta sur un village. La population s'enfuit. Les Badages l'eurent vite enveloppée. Xavier n'était pas loin : il se mit à genoux, pria un moment, puis alla droit aux ennemis. Là, au milieu de son troupeau apeuré, il se mit à regarder les brigands en face, les interpella avec un tel air d'autorité que, stupéfaits, ils s'arrêtèrent et tournèrent bride[4].

1. *Mon. Xav.*, p. 328.
2. P. 330.
3. *Process. 1556*, Cochin, p. 13 (témoignage de Mansilhas).
4. *Ibid.* Cette version primitive se retrouve dans les historiens les plus anciens (Tursellini, l. II, ch. xi ; Lucena, II, 17 ; Acosta, *Rerum a Societate Jesu... De rebus indicis commentarius*, p. 7). Trois témoins l'on reproduite en 1616 (n. 94, 95, 97). Mais un autre ajouta plusieurs détails inédits. Les chefs, voyant leur troupe s'arrêter et reculer, demandèrent ce qu'il y avait. Les Badages assurèrent que, devant eux, s'était dressé un homme grand, majestueux, terrible, vêtu de noir. Ils n'avaient pu soutenir le feu de son regard (*Process. 1616*, n. 107, test. Th. de Gouvea). C'est la version que reproduit le cardinal del Monte dans sa *Relatio facta in consistorio*. Il ne présente pas le fait comme miraculeux, mais comme prouvant l'espérance héroïque du saint (p. 19). Bartoli adopte ce récit, non sans forcer la mise en scène (*Asia*, livre I, n. 42 ; *Memorie*, l. I, n. 15). Remarquons spécialement que, là où le procès disait que le saint apparut « grand », Bartoli traduit « de taille surhumaine ». Dans la bulle de canonisation, ce n'est pas François lui-même qui apparaît aux Badages ; c'est un autre personnage dont

Enfin, après plus d'un mois, l'armée ennemie parut s'écarter du sud. Xavier revint à Manapar. Mais tout n'était pas fini. On attendait les Badages plus au nord, et il avertit Mansilhas, qui était à Punicale, de faire bonne garde (1er août). Le surlendemain le danger est imminent. « J'ai ordonné au Père (un des prêtres auxiliaires) d'aller partout aux environs. Il faut qu'on tienne les embarcations à la mer, et qu'on puisse mettre à la voile au premier signal. Il me paraît certain que vous allez être assaillis : on veut réduire les chrétiens en captivité. Certainement l'ennemi viendra jusqu'à la côte. Je tiens ces nouvelles d'un des principaux *canacars* (ou magistrats), ami des chrétiens (8 août)[1]. »

Le juge indien, qui avait beaucoup de parents parmi les néophytes, promit de faire son possible. François comptait sur lui pour être averti à la première alerte. En même temps, il écrivait au rajah de Travancore, dont ce canacar était le favori : « Puisque vous êtes ami du seigneur gouverneur, ne souffrez pas que ces Badages fassent du mal aux chrétiens. Le gouverneur le verrait d'un mauvais œil. »

on ne dit pas le nom, et que certains historiens croient être saint Ignace (Massei, P. II, l. V, ch. 6).

Le Père de Sousa (t. I, p. 233-235) ajoute quelques détails curieux. D'abord, avec Tursellini, Lucena, etc., il met cet épisode au cours de la mission du Travancore. Les Badages se seraient alors rués sur les chrétientés nouvelles par haine du christianisme, et peut-être appelés par les infidèles du pays. Le « Nayque » du Maduré se serait mis à la tête d'une grosse armée, et l'aurait conduite en bon ordre vers le sud. Sur quoi le roi de Travancore aurait levé des troupes qu'il commandait en personne. Or il était vaincu à l'avance, car les Badages étaient plus forts et plus aguerris. Alors Xavier prit sur lui tout le poids de la guerre, et, après une fervente prière, marcha droit à l'ennemi qui s'avançait en bon ordre. Les brahmes du pays, poursuit le Père de Sousa, dans leurs annales, racontent l'affaire autrement et attribuent cette invasion à de purs motifs temporels, et non pas à la haine de la foi. Ils disent de plus que le roi pria le saint apôtre de venir à son secours. A quoi le saint répondit qu'il n'était point soldat, mais religieux, et n'avait d'autres armes que ses prières. — On peut objecter à tout ce récit que, au moment où François faisait sa mission du Travancore, la paix était faite entre le rajah et les Badages. Il est invraisemblable aussi de voir les deux rois se mettre à la tête de leurs armées pour attaquer ou pour défendre des villages de néophytes. Bref, il y a dans tous ces récits une part de légende, et le plus sûr est de s'en tenir à la version primitive de 1556, due en partie à quelqu'un qui était sur les lieux. — Pour la date, Mansilhas est précis : *Venerant... Badagae... ; ubi primum dictus P. M. Fr. hoc rescivit, statim, e loco in quo erat, in dictum Travancoris regnum profectus fuit... et absque formidine ulla... ad illos accessit* », etc. — La tradition du XVIIe siècle donnait à ce fait pour théâtre une plaine de deux lieues au nord de Kotar. Lettre du Père Martin ; cf. Bertrand, *Maduré*, t. IV, p. 18.

1. *Mon. Xav.*, p. 331. « *Canacar*, nome de cargo appartenente à justiça », P. Filipucci, dans les *Mon. Xav.*, p. 944. C'est donc un titre judiciaire.

A Punicale aussi l'on était menacé. François demanda au capitan de Tuticorin d'y envoyer une embarcation de guerre, ou *catur*, et il écrivait à Mansilhas : « Tant que vos gens sont encore sur la terre ferme, veillez à ce qu'ils fassent bonne garde. Car les Badages viennent de nuit, à cheval, et ils surprennent sans laisser le temps de s'embarquer. Veillez sur ce pauvre peuple. Il manque de savoir-faire : pour épargner deux *fanaons*, il négligerait de poser des sentinelles. Faites que tous les navires soient bientôt mis à flot : qu'ils y embarquent leurs nippes, que les femmes et les enfants redoublent de prières plus que jamais ; nous n'avons de secours qu'en Dieu... A Antoine Fernandez le Gras vous direz de ma part que, s'il veut être mon ami, il doit veiller sur ce peuple. Les pauvres misérables ne seront pas gardés esclaves. Les Badages ne conserveront que ceux qui peuvent se racheter. » Xavier laisse entendre qu'ils tueront le reste[1].

Quinze jours se passent : la panique continue. Les Badages avancent, faisant des pointes de côté et d'autre. Puis voilà qu'au nord, à Tuticorin même, les affaires se gâtent. Evidemment les Badages ont paru aux environs. Peut-être même ont-ils envahi la ville : car bientôt nous voyons les chrétiens indigènes réfugiés sur les îlots qui barrent l'entrée du port. Que faisait cependant le capitan portugais, Cosme de Paiva, venu à Tuticorin pour protéger les pêcheurs ? Toute cette invasion ne laissait pas que de le mettre dans l'embarras. Si nous comprenons bien les allusions éparses dans la correspondance de Xavier, il faisait d'assez bonnes affaires avec un chef de Badages, Betibumal. Il les fournissait de chevaux perses et arabes[2]. Source de gros revenus qu'il ne tenait pas à voir se tarir. Aussi ménageait-il les brigands et il ne faisait rien pour les néophytes.

Et Xavier écrit : « J'ai grand peur que les *cavalerias* de Tuticorin ne portent malheur à ces pauvres chrétiens. Ce peuple est plus affolé que je ne saurais le dire... Je vous en prie, et j'insiste, dès que vous aurez des nouvelles certaines, faites-les-

1. *Ibid.*, p. 331-332.

2. A cela sans doute fait allusion le mot *caballeria*. Nous savons par ailleurs que les Portugais fournissaient de chevaux arabes et perses le souverain de Vijiyanagar (roi du Canara, dans DO COUTO, D. VI, l. V, ch. 4, p. 373). Sans doute le capitan de Tuticorin servait d'intermédiaire dans ce commerce, avec le Nayaker du Maduré, chef des Badages et lieutenant du rajah.

moi savoir. Dites-moi en détail ce que vous apprendrez sur les Portugais de Tuticorin, pour soulager mon angoisse. Y en a-t-il eu de blessés, ou de tués? De même pour les chrétiens[1]. »

Mais voici une lueur d'espoir. La lettre au rajah de Travancore n'a pas été inutile. Un brahme vient d'arriver à Manapar avec un interprète du capitan ; il va proposer la paix aux Badages. Il est temps, car Xavier ajoute en post-scriptum que les chrétiens de nous ne savons quelle localité sont en fuite dans la forêt. Les Badages les ont dévalisés ; deux blessés, un chrétien et un païen. De tous les côtés, mauvaises nouvelles, mais « loué soit le Seigneur à jamais ». (Lettre du 19 août.)

Les messages se croisent. Mansilhas a dû se plaindre de l'attitude ambiguë du capitan : le Père lui répond le 20 août : « Mon bien cher frère, Dieu soit toujours avec vous, amen. Le mot de Notre-Seigneur : *Qui non est mecum contra me est*[2], vous fait assez voir combien nous pouvons compter de vrais amis sur cette côte, de ceux qui nous aident à convertir cette nation. Mais pas de découragement. A la fin, Dieu donnera à chacun son salaire. S'il le veut, quelques hommes le servent autant qu'un grand nombre. J'ai pourtant plus de pitié pour ceux qui se tournent contre Dieu que de désir de les voir châtiés, car je sais qu'en fin de compte Dieu est terrible dans la justice qu'il tire de ses ennemis : nous avons pour preuve l'enfer[3]. »

Xavier conclut sa lettre en recommandant à Mansilhas le brahme ambassadeur. A tout prix, qu'il arrive au plus tôt à Tuticorin. Il devait sans doute entrer de là en pourparlers avec le chef des Badages qui pour lors tenait campagne aux environs. Mais que fera le capitan? Xavier semble redouter on ne sait trop quel esclandre de la part du personnage, car il ajoute en post-scriptum : « Pour l'amour de Dieu, mettez vite en chemin ce brahme; et un mot au capitan pour qu'à tout le moins, il le traite avec honneur. »

Cette ambassade donne bon espoir à François. Elle réussira sans doute, et déjà il combine des projets pour un avenir

1. P. 333.
2. « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » (Math., XII, 30.)
3. P. 335.

prochain. Au nord et au sud, la chrétienté va pouvoir s'étendre. Il compte aller au Travancore; mais voici qu'on l'appelle à Ceylan, dans les îles de Manar. On l'appelle encore aux environs de Ramnad. Il faut attendre. « Faites-moi avertir, dès que ce pays sera délivré des Badages, afin que, sans péril pour les chrétiens, j'envoie François Coelho vous remplacer. Vous irez alors rendre à Dieu le service de baptiser ceux de Careapatao[1], comme aussi les Caréas[2] (ou pêcheurs) de Beadala[3] et leur *mudeliar*[4]. Le capitan de Négapatam est en faveur auprès du roi de Jafnapatam, de qui dépendent ces îles de Manar. Il pourra se charger de les recommander à leur roi. Dès que votre région sera assurée contre les Badages, qu'il me vienne un messager de vous, afin que, sans retard, je vous envoie François Coelho avec de l'argent, des lettres, et une instruction sur ce que vous aurez à faire à Manar[5]. »

Cependant les Badages se retiraient de la côte. La sécurité revenait. Mais à l'intérieur, où l'on était moins au courant des démarches du roi de Travancore, les ravages continuaient. Autour du saint, tout se trouvait désorganisé.

« Ici (à Punicale), je vais sans interprète. Antoine est resté malade à Manapar. Rodrigue et Antoine, voilà mes interprètes; par où vous pouvez imaginer la vie que je mène. Mes interprètes ne me comprennent pas, je ne les comprends pas. Jugez de mes entretiens avec le peuple. Je baptise les nouveau-nés et les autres qui peuvent recevoir le baptême. Pour cela, pas besoin d'interprète; sans interprète, je vois et je comprends. Pour les choses plus importantes, je puis donc me passer d'in-

1. Ce *Careapatao* doit être identifié avec la résidence de Manar, appelée au XVII^e^ siècle « le village des Careas, *lugar dos Careas* », ou *Peinale. Patan*, pour les Portugais *patao*, est le même mot que *patnam*, ville, village (*Translated extracts*, p. 22).

2. Les *Caréas* sont les pêcheurs tamouls de Ceylan et de la Pêcherie (*Mon. Xav.*, t. I, p. 944). « *Karaiyàn*, a respectable class of fishermen, or boat people, one who resides on the sea. » (Percival, *Tamil-english dictionary*, Madras, 1870.) Le mot vient de *Karaï*, frontière, bord, rivage. Le sens premier est donc « celui qui vit au bord de la mer. » Ces Careas des environs de Ramnad sont appelés aujourd'hui par leurs missionnaires *Kadeyer*.

3. *Beadala, Vedalai*, près de Ramnad.

4. *Mudeliar, modelliar, modliar*, dans les districts tamouls de Ceylan, chef indigène; dans le sud de l'Inde, titre honorifique. Yule, *Glossary*.

5. *Mon. Xav.*, p. 336.

terprètes... Ce soir, je pars pour Talle[1] où il y a foule de pauvres gens[2]. »

Au mois de septembre la *furia*[3] des Badages est passée.

Reste à réparer les ruines accumulées depuis trois mois. Malheureusement les hommes n'y mettent pas grande bonne volonté. Tout le monde a souffert, et c'est à qui se compensera aux dépens du voisin. Dans la chrétienté de Mansilhas, les Adigars, percepteurs de l'impôt au nom du rajah de Travancore, sont sans pitié. Ils maltraitent les néophytes, probablement pour les pressurer au nom du fisc.

A ce moment Xavier se trouve au petit bourg de Talle près de Manapar. Le seigneur du lieu est neveu d'Iniquitribirim. Xavier le connaît : il se plaint à lui de ce qui se passe, et le prince envoie des ordres. Il exige que le nom des Adigars persécuteurs lui soit livré, et il en référera à son oncle. Un de ses officiers est chargé de cette police et Xavier demande qu'on lui fasse bon accueil. « Ayez soin que les patangatins le paient du mal qu'il se donne. Ce n'est que juste. Ils perdent leur argent pour des bayadères ; ils feraient mieux de l'employer pour le bien de leur peuple[4]. »

Xavier compte toujours sur le rajah de Travancore. Il espère pouvoir bientôt aller le voir lui-même. Déjà le prêtre François Coelho a été très honorablement reçu. On lui a accordé tout ce qu'il demandait pour les chrétiens. Le titre de patangatins a été concédé à quatre hommes de Manapar, et, contrairement aux vieilles coutumes, sans que le peuple ait rien à payer. Une autre fois, pour honorer ce prêtre qui se présentait entouré de nombreux indigènes, le rajah conféra ce même titre à trois d'entre eux et toujours gratis. Cela donne espoir. Les chrétiens vont donc avoir un protecteur, intéressé peut-être, mais puissant. Encore faut-il que leurs protecteurs naturels, les Portugais, ne viennent pas contrecarrer tous ces projets. Justement, une fois de plus, l'un d'eux vient de commettre une faute qui peut tout brouiller.

1. *Talle*, *Tala*, *Tale*, *Talai*, aujourd'hui *Periataléi*, au sud de Manapar.
2. P. 336, 337.
3. « Esta furia dos Badegaz », p. 333.
4. *Mon. Xav.*, p. 338.

« Faites-moi savoir s'il est vrai qu'à Tuticorin, un Portugais ait fait prisonnier un serviteur de ce prince (le seigneur de Talle), et sous quel prétexte. Je vous ai déjà longuement écrit là-dessus. Si la chose est vraie, mieux vaut demeurer ici que d'aller voir le roi. C'est un fort vilain cas[1]. »

Est-il exact, comme on l'a supposé, que le capitan ait été de connivence avec le coupable, s'il n'était pas le coupable en personne? La chose n'est que trop vraisemblable. L'ami secret des Badages ne pouvait être que l'ennemi du rajah. Quoi qu'il en soit, le personnage n'inspirait aucune confiance à Xavier, et, il faut le dire, la défiance était réciproque. Mais enfin le missionnaire, à cette heure, ne demande qu'une chose : que, pendant le mois de septembre, le capitan ne fasse rien, ou ne laisse rien faire contre les sujets du « Grand roi ». Il compte bientôt partir pour Cochin et voir le prince en passant. Il voudrait n'avoir à subir aucune doléance. Mais il n'ira pas le trouver si le mal est sans remède. Sur toutes ces affaires, nous ne savons qu'une faible part de la réalité, car Mansilhas avait écrit au Père qu'il en avait trop à dire pour une lettre, sur le capitan, les Portugais et les chrétiens; il lui fallait un entretien[2].

Cependant l'affolement des chrétiens durait toujours. Tandis qu'on négociait la paix, une foule de réfugiés se tenaient sur les îlots qui s'étendent en face de Tuticorin, en sûreté, mais sans vivres, sans eau potable. Personne ne s'occupait d'eux. Xavier, lui, s'inquiétait. Il était à Alendalé, entre Punicale et Manapar. « Je suis fort anxieux, écrit-il, des chrétiens de Tuticorin... Pour l'amour de Notre-Seigneur, faites-moi immédiatement savoir ce qui se passe. Est-il du service de Dieu que vous y alliez ? Alors, réunissez le plus de tonys que vous pourrez à Combuturé et à Punicale. Tirez ces gens de leurs îles, menez-les à Combuturé, à Punicale, à Trincontur (Trichandur). Tout de suite, sur l'heure, partez avec tout ce qu'il y a de barques à Punicale, et mandez à ceux de Combuturé de vous suivre de près. Ne laissez pas ces pauvres gens mourir de faim et de soif pour l'amour de Betebumar (*sic*) et de ses chevaux. Quant au

1. *Ibid.*
2. P. 338, 339.

capitan, on lui saurait gré de songer aux chrétiens, plus qu'aux chevaux de Betebumar.

« Ci-joint un mot pour les patangatins de Punicale et de Combuturé, je leur ordonne de tenir prêts leurs tonys pour aller au secours des fugitifs de Tuticorin... qui meurent de faim et de soif sur leurs îles... S'il n'y a pas nécessité d'aller, n'allez pas, faites ce qui vous semblera bon, je vous en laisse juge. Mais si vous allez, veillez à ce que les tonys soient pourvus de vivres et d'eau. Notre-Seigneur soit toujours avec nous, Amen. Dites-moi comment vont Manuel da Cruz et Mathieu, je les ai laissés fort désolés. »

A peine ces ordres étaient-ils donnés, que, dans la journée, arrivent d'étranges nouvelles. Retour offensif des Badages ; pillage de Tuticorin, le capitan lui-même n'est pas épargné, sa maison, son vaisseau sont brûlés, il est en fuite, réfugié aux îles. Aussitôt nouveau courrier : « Pour l'amour de Dieu, vite, avec tous vos gens de Punicale, allez ; embarquez toute l'eau que vous pourrez sur ces tonys. Aux patangatins j'écris fort raide de partir avec vous. »

Tel fut le premier mouvement du saint, et il s'agissait de l'officier coupable, presque un ennemi. Voyons le second.

« Si je savais que le capitan fût heureux de me voir, j'irais et vous laisserais à Punicale. Mais il m'a envoyé une lettre où il déclare qu'il ne pourrait sans un très grand scandale écrire tout le mal que je lui ai fait. Dieu sait, et tout le monde sait ce qui en est. Mais j'ignore s'il me verrait avec plaisir. Pour cela et pour d'autres raisons encore je n'irai pas le voir. J'ai écrit aux patangatins de Combuturé et de Bembar d'aller à lui avec tous leurs tonys, pour lui porter de l'eau et des vivres. Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous. Vous voyez que le capitan est dans une grande détresse ainsi que tous ces chrétiens. Pour l'amour de Dieu dépêchez vous[1]. »

Que s'était-il passé, et d'où venait cette reprise d'hostilités? Il était dit que les Européens commettraient toutes les fautes imaginables : rien ne les éclairait.

D'une part, le petit seigneur de Talle, neveu du roi de Tra-

1. P. 341

vancore hier si favorable aux chrétiens, venait de se voir enlever par un Portugais un de ses serviteurs. Outré de colère, il avait juré de se venger sur les Paravers baptisés. D'autre part, à l'heure même où l'on était en pourparlers en vue de la paix, c'est le beau-frère du chef des Badages en personne que les colons, nous ne savons pourquoi, font prisonnier. Et maintenant les pauvres chrétiens sont pris entre deux feux, les Badages et les Travancorais. C'est au cap Comorin qu'ils sont menacés surtout. On parle très haut de les emmener captifs.

Que faire ? les stations de Virandapatanâo et lieux voisins ont absolument besoin d'être visitées. Mais on écrit à Xavier du cap Comorin que là sa présence est indispensable ; sans lui les plus grands malheurs sont à craindre. Le seigneur de Talle s'est rendu au cap pour venger son injure sur les néophytes qu'il protégeait hier. Il profère les menaces les plus significatives [1]

III. — *Après l'invasion.*

Par bonheur les intérêts du roi de Travancore étaient en conflit avec ceux de son neveu. Il avait besoin des Portugais. Plus que jamais, il réclamait la visite du *Santo Padre*. Il lui avait écrit. Il avait des choses importantes à lui communiquer. Lesquelles ? « Je crois bien qu'il a besoin du seigneur gouverneur. Les Pulas sont riches, ils prospèrent. Il a peur qu'ils n'achètent à prix d'or l'aide du gouverneur [2]. »

Nous sommes loin de connaître le fond des choses. Mais l'heure était propice aux ambitions. Le traité conclu avec les représentants du roi de Vijiyanagar abandonnait à ce dernier le Tinnevelly ; d'autre part il imposait au vice-roi du Maduré de mettre fin à ses incursions dans le Travancore[3]. Les seigneurs locaux pouvaient être tentés de se retourner contre leur suzerain humilié et d'appeler les Portugais à la rescousse. C'est pour prendre les devants que le Grand roi recourait à cet étranger qu'on disait si bien en cour à Goa.

1. *Mon. Xav.*, p. 342.
2. *Mon. Xav.*, p. 343.
3. Nagam-Aiya, p. 299.

Xavier n'avait point à s'occuper de ces intérêts de politique locale. Mais, pour mieux le gagner, le roi lui faisait dire que les chrétiens seraient en sûreté chez lui, qu'il les défendrait. Pourquoi ne pas profiter de cette offre et ne pas envoyer au Travancore tous les néophytes en détresse? Donc, « ce soir même, je pars pour Manapar et de là... je vais voir Iniquitribirim et traiter avec lui la question de l'asile à donner aux Paravers ». Mansilhas s'occupera des pêcheurs de Tuticorin, il les réunira à Combuturé et à Punicale, d'où sans doute Xavier compte les évacuer sur l'autre côte. Cela, sans préjudice des autres travaux nécessaires. « Que Notre-Seigneur, conclut le saint, daigne nous donner plus de repos dans l'autre vie que dans la vie présente[1]. »

Trois jours après, 10 septembre, Xavier est à Manapar : il attend le moment de partir pour le Travancore. Les nouvelles se croisent bonnes et mauvaises. A Tuticorin, les Badages se sont éloignés ; le capitan est sauvé et tous les autres : « Dieu soit avec eux comme je désire qu'il soit avec moi[2]. » Mais le bruit court que les Badages n'ont disparu que pour se porter en hâte sur un autre point. Au dire du seigneur de Talle, ils veulent aller surprendre le Grand roi par la côte. Cependant la tranquillité revient au cap Comorin : la paix est faite, le pays se calme. Et voilà que les adigars du rajah, soi-disant au nom de leur maître, se mettent à pressurer les chrétiens ruinés. Ils arrêtent les arrivages de riz et autres vivres. Le Père François Coelho, qui a été bien reçu par le seigneur de Talle, va tâcher d'agir encore sur lui pour obtenir des ordres, tandis que lui, François, s'adressera au rajah[3].

On respirait donc enfin. Maintenant la visite au Grand roi n'était plus aussi urgente : il devenait inutile de lui demander l'hospitalité pour les chrétiens. Xavier différa donc son départ. Vers le 20 septembre nous le trouvons à Tuticorin. Un rapprochement s'est opéré entre le capitan et lui. Xavier lui a écrit[4]. Disons-le tout de suite, l'accord ne devait pas durer. Le saint

1. P. 343, 344.
2. P. 344.
3. P. 345.
4. P. 345.

continuera à s'inquiéter pour cette âme en péril, mais il n'osera guère intervenir de sa personne. Ses conseils, ses reproches sont mal accueillis ; l'heure n'est pas loin où il devra menacer.

« Aidez Cosme de Paiva, écrira-t-il un jour à Mansilhas, à décharger sa conscience des nombreux vols qu'il a commis sur cette côte, des maux, des meurtres dont il est responsable à Tuticorin, de sa grande cupidité. De plus, conseillez-lui, au nom de son honneur, de restituer l'argent que lui ont donné les meurtriers des Portugais. C'est chose si honteuse de vendre pour de l'argent le sang des Portugais! Je ne lui écris pas, car je n'espère de lui aucun amendement. Mais avertissez-le de ma part que je vais aviser le roi de ses méfaits ainsi que le seigneur gouverneur, pour qu'il soit châtié ; et je vais demander à l'infant don Henri (grand inquisiteur) que l'Inquisition punisse les persécuteurs de ceux qui se convertissent à notre sainte foi. Donc, qu'il s'amende[1]. »

Septembre s'était passé, puis octobre, à remettre un peu d'ordre dans les chrétientés. Dans les premiers jours de novembre, saint François Xavier était encore à la Pêcherie. Il venait de recevoir deux nouveaux prêtres indigènes que l'évêque de Goa lui envoyait[2]. Il jugea donc pouvoir, sans trop d'inconvénients, s'absenter quelques mois.

Avant de s'éloigner, il fit ses dernières recommandations à Mansilhas. Elles sont d'un homme qui s'est acquis le droit de parler en maître. Il est devenu la grande autorité de ses chrétiens, leur providence visible. Il supplée à ce que ni les chefs locaux, ni les capitans portugais ne savent ni ne veulent faire. Et n'est-ce pas là le secret de l'animosité dont le poursuit Cosme de Paiva[3] ?

« Vous me ferez plaisir de visiter les chrétiens exilés de Tuticorin. Comme ils n'ont pas, là où ils sont, de lieux de réunion, convoquez-les en plein air et là enseignez-les. A Nicolas Barbosa, déclarez sérieusement qu'il ne doit pas admettre à la pêche des perles ceux qui sont restés à Tuticorin et se sont

1. *Mon. Xav.*, p. 380, lettre du 7 avril 1545.
2. Valignano, p. 54.
3. *Mon. Xav.*, p. 349. Dans la citation qui suit, les mots entre crochets sont empruntés à la version du Père Poussines, qui avait sous les yeux une copie plus complète.

emparés de la maison des fugitifs. J'entends bien que des gens si désobéissants, ou, pour mieux dire, de vrais apostats, ne jouissent pas des fruits de notre mer. Que si ceux de Punicale veulent aller pêcher sur les bancs de Tuticorin, qu'ils aillent, et fassent bonne pêche. Mais dites à Barbosa de bien se garder de toute faute : son passé n'en est que trop chargé. »

Enfin, vers la mi-novembre, Xavier quittait Manapar. Son voyage avait plusieurs objets. Avant tout, il voulait, au passage, répondre à l'appel du rajah de Travancore, se charger de ses requêtes pour les présenter au gouverneur. En retour, il en obtiendrait, pour son apostolat et la liberté des chrétiens, des concessions importantes. De là il monterait à Cochin, puis à Goa. Il reviendrait ensuite, toutes affaires réglées, et pourrait s'occuper des demandes qui lui étaient venues de Ceylan.

Il lui fallait, pour gagner la résidence du roi, traverser les cent kilomètres de plaines qui venaient d'être le théâtre de la guerre. Le pays n'était pas sûr. Les hostilités avaient pris fin : les Badages étaient rentrés au Maduré ; mais les esprits restaient surexcités. Les chrétiens ne manquaient pas d'ennemis, et ils redoutaient pour leur père ce long voyage. Quant à lui la mort ne l'effrayait pas, au contraire ; il l'eût reçue avec joie. « Souvent, raconte Mansilhas, il me proposa d'aller au royaume du Prêtre Jean pour y chercher le martyre, s'il plaisait à Dieu[1]. » « Je m'en vais donc, écrit-il lui-même, et je prends la voie de terre pour m'éloigner du cap Comorin. J'irai visitant les chrétientés et baptisant les nouveaux-nés... Priez pour moi, faites prier les enfants. Avec ce secours, je suis au-dessus de toutes les craintes que les chrétiens d'ici voudraient m'inspirer. Ils me disent de ne pas aller par terre, que tous ceux qui leur en veulent m'en veulent aussi. Je suis si ennuyé de vivre que le meilleur pour moi serait de mourir pour la défense de notre foi et de notre loi. Voir se commettre tant de péchés et n'y rien pouvoir!... Non, je n'ai pas d'autre peine que de n'avoir pu arrêter ceux que vous savez bien et qui si cruellement offensent Dieu[2]. »

Quels étaient au juste les ennemis dont le saint avait à

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 13.
2 *Mon. Xav.*, p. 318.

redouter les fureurs, il ne nous le dit pas. Les prêtres des idoles, brahmes et desservants des pagodes, sans doute, dont il avait si souvent démasqué les fourberies ; mais aussi, ajoute le Père Lucena, les mauvais chrétiens dont il dénonçait les abus [1].

Les périls redoutés se présentèrent. « Ils étaient continuels, écrit le Père de Quadros,... et les bons néophytes ne cessaient de veiller sur lui, surtout la nuit. Il lui arriva une fois, pressé par les gentils qui voulaient le tuer, de se réfugier sur un arbre et d'y attendre le jour. C'est ainsi qu'il leur échappa [2]. » Il fut attaqué à coups de flèches et blessé [3]. Une nuit même les infidèles mirent le feu à sa paillotte [4], et la tradition racontait plus tard qu'elle avait été réduite en cendres autour du saint qui priait, absorbé en Dieu [5]. Le martyre tant désiré lui échappait.

1. Lucena, l. II, ch. 17.
2. Tursellini, l. II, ch. 1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186.
3. Lucena, *loc. cit.*
4. *Ibid.*
5. Lettre du P. Martin, 1er juin 1700 (*Lettres édif. et curieuses. Indes*).

CHAPITRE VI

UN MOIS AU TRAVANCORE
(Novembre-décembre 1544)

I. — *La moisson.*

Au milieu de novembre, Xavier était au Travancore, chez le rajah[1].

En dépit de son titre, le Grand roi était un prince assez modeste. Son domaine, long de 70 lieues et large au plus d'une trentaine, isolé du reste du monde par un réseau compliqué de montagnes et un littoral inhospitalier, formait un petit monde à part. Région païenne par excellence, et, aujourd'hui encore, une de celles qui ont le moins subi l'influence européenne. Les brahmes y étaient puissants : ils trouvaient là une population disposée à subvenir à leurs besoins. Ils percevaient double dîme, et, naïvement, appelaient le Travancore la « terre de charité ». Supérieurs au roi lui-même, simple guerrier de la caste des Naïrs[2].

Xavier était attendu à la cour et fut bien accueilli. Un Portugais qui l'accompagnait, le licencié Jean Vaz, nous dit : « Il était aimé de tous, et *invenit gratiam apud regem unum*[3]. » Pas

1. Nous ignorons l'itinéraire de Xavier. Le rajah réside aujourd'hui tout au nord, à Trivandrum, mais il a un pied-à-terre tout près du Comorin. Au XVII[e] siècle, il habitait Calculam, à cinq lieues ouest de Kotar, tout près de la petite ville de Travancore qui a donné son nom au royaume. Nous voyons le saint profiter de la permission du roi pour évangéliser les pêcheurs, en suivant la côte du sud au nord. Il est donc assez vraisemblable qu'il ait vu le roi dans quelqu'une de ses résidences du sud.

2. D[r] Milne Rae, *The Syrian Church in India*, Edinburg, 1892, p. 5. On avait trouvé le moyen de remédier à cette humiliante infériorité. A son avènement, le roi faisait fondre une vache en or, y entrait, et en sortait brahme. Aujourd'hui un simple cylindre fait l'affaire.

3. « Il a trouvé grâce devant le roi. » (*Ep. Mixtæ*, t. I, p. 230.) Nous ne connaissons le témoignage de Vaz que par le résumé du Père de Sainte-Croix. Or ce résumé contient des

d'autres détails sur l'entrevue. Nous ne savons quelles questions politiques furent discutées entre le prince et le prêtre. Xavier ne pouvait qu'une chose, écouter les propositions du rajah et promettre de les communiquer au gouverneur. Ce qui lui importait davantage, c'était la liberté des conversions. Elle lui fut accordée, et, poursuit Jean Vaz, « dans tout le royaume, il a été proclamé par criée qu'on était tenu d'obéir au *Balea Padre*[1], le « grand Padre », frère du roi, comme à lui-même. On a pleine liberté de se faire chrétien. Le roi a donné au Père une forte somme pour la nourriture et le vêtement des pauvres ».

La concession n'était peut-être pas aussi importante qu'on pourrait le croire. Il y entrait un peu d'emphase orientale. Quoi qu'il en soit, Xavier résolut d'en profiter amplement et sans retard. Avec les Asiatiques, il faut toujours faire vite, car est-on jamais sûr de leurs promesses? Tandis qu'à leurs yeux, il n'est rien de tel qu'un fait accompli.

Il revint donc vers la côte. Suivi de quatre prêtres indigènes récemment ordonnés, il allait à travers les villages, « nu-pieds, nous dit son compagnon (l'on était à la saison des pluies), la

exagérations. Il ne faut pas prendre à la lettre cette proclamation faite *par tout le royaume*. De même cette phrase: « *Tiene hechas quarenta y quatro o quaranta y cinque yglesias a luengo del mar* » (p. 231). Xavier a-t-il vraiment fait faire 44 ou 45 églises sur la côte de la Pêcherie et du Travancore ? En 1616, dans le préambule du procès canonique fait à Tuticorin, on lui attribuait 24 églises dont 8 belles paroisses. Mais en 1556, le catéchiste Jean de Artiaga (*Proc. 1556*, Baçaim, n° 3) parle seulement de 9 à 10 villages convertis au Travancore, entre Perumanel et Brinjam. Par ailleurs, dans ses notes sur Ribadeneira, le Père Texeira déclare :

« *Em a (costa) de Trauancor não fundou elle igreia alguma, mas o P^e Amrrique foi o P^e que naquela costa fundo igreia, segundo elle mesmo me dise, porque ate emtão qua [ndo] dizia algumas vezes missa em algum lugar era debaixo de aruores concertando primeiro de [centemente] algum altar. Na costa da Pescaria mandaria o P^e Mestre Francisco fazer algumas igreias de rama e palha ou barro, como ainda atégora são algumas, ou as mais dellas* (Rome, arch. di Stato, *Cens. librorum*, t. I, fol. 22, v.). Il est à croire que les « églises » dont avait parlé le licencié Vaz n'étaient que de pauvres huttes élevées à la hâte, et qu'elles ont dû vite disparaître.

1. Bartoli (*Asia*, l. I, n° 42) et Sousa (t. I, p. 235) assurent que ce titre fut donné par le rajah lui-même en souvenir de la façon merveilleuse dont Xavier avait arrêté une bande de Badages. « On m'appelle le « Grand roi », on vous appellera le « Grand *padre* ». Ce détail est inconnu des premiers historiens. Tursellini dit simplement (l. II, ch. xi) : « *Vulgo magnus pater vocabatur.* » — *Padre* est le terme portugais pour désigner le prêtre : Xavier l'emploie même pour des prêtres séculiers. *Balea*, m'écrit-on, semble répondre au mot tamoul *pèriya*, et l'expression signifie le « *padre*, chef des autres *padre* ». — « Il y a vers le cap Comorin, dit le protestant La Croze, une vieille idole de F. X., vers laquelle les gentils mêmes vont en pèlerinage. Ils l'appellent la pagode du *Parapadri*, c'est-à-dire du grand père. » (*Hist. du Christianisme de l'Inde*, la Haye, 1758, t. II, p. 31.)

soutane en lambeaux, la tête couverte d'un lamentable capuchon de toile noire[1] ».

Les indigènes auxquels ils s'adressait de préférence étaient encore des pêcheurs, frères des Paravers, mais plus rudes, plus indisciplinés, et un peu pirates. « Excellents marins, dit un voyageur du xv^e^ siècle, mais grands larrons et dépourvus de toute vergogne,... esclaves du roi et des Naïrs, quelquefois riches et toujours en danger d'être pillés par le rajah[2]. » Cent ans après leur conversion, l'on dira d'eux : « Les Pères ont fort à faire ici, car la population est grossière, peu soumise à l'Eglise, toujours prête à en appeler aux autorités païennes... et prompte aux superstitions[3]. » Un Père qui les verra peu après le passage de Xavier dira : « C'est une erreur de croire les barbares faciles à convertir. Plus ils sont barbares, plus il leur est malaisé d'apprendre et de suivre le chemin de la vertu[4]. » On les appelait les *Macuas*[5].

Cependant ce fut dans ce milieu difficile que Xavier fit une de ses plus extraordinaires moissons.

Avec un peuple de ce genre, quelle méthode employer? Il avait peu de temps devant lui. La faveur royale était précaire; il fallait donc se hâter. A chaque village, l'apôtre n'avait qu'un temps fort court à consacrer, juste ce qu'il fallait pour constater la bonne volonté, l'exciter au besoin, donner à la foule une instruction sommaire, en obtenir les actes indispensables à la réception du baptême; et il enrôlait dans l'Eglise ces nouveaux enfants, qui, s'il ne se hâtait, demain peut-être et à jamais, lui auraient échappé.

Lui-même nous a dit comment il procédait. Il allait de bourg en bourg, s'arrêtant là où on l'appelait, ne pouvant suffire à toutes les requêtes, mais gardant mémoire des lieux où il ne pouvait s'arrêter, pour y revenir plus tard[6]. Il réunissait d'abord à part hommes et jeunes gens. Par trois signes de croix, il leur

1. *Ep. Mixtae*, t. I, p. 231, 232.
2. Odoardo Barbosa, dans *Ludovico di Varthema*, par H. Cordier, Paris, 1888, p. 316.
3. A. Lopez, p. 8, 9.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 128.
5. *Macua*, *mucoa*, *machoa*, etc. Ce terme est traduit par Yule (*Glossary*, au mot *Mucoa* « a driver »).
6. *Mon. Xav.*, p. 351.

faisait faire un acte de foi dans le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Puis il récitait lentement, la foule les répétant après lui, les principales prières. Suivait l'explication des articles de la foi et des commandements, au moyen des traductions qui lui avaient servi à la Pêcherie. L'instruction finie, il demandait si l'on croyait. Il reprenait chaque article, et, les bras en croix sur la poitrine, les Macuas répondaient : « Je crois. » Alors il les baptisait, et leur donnait leur nom par écrit. Puis venait le tour des femmes. Le village une fois baptisé, il présidait à la destruction des idoles et des pagodes. « C'est pour moi, disait-il, une indicible joie que de voir tomber ces idoles sous les coups de ceux-là mêmes qui les adoraient. Partout je laissais un exemplaire des prières en langue indigène, et je réglais que, tous les jours, matin et soir, on se réunirait pour les apprendre. Cela fait dans un village, je passais dans un autre. J'allais ainsi de bourgade en bourgade, et je ne saurais ni vous écrire, ni vous dire quelle était ma consolation[1]. »

L'ébranlement fut prodigieux. Au dire de Jean Vaz, le saint groupait des auditoires de deux, trois, quatre, six mille personnes. Il lui fallait grimper sur un arbre, et c'est de là qu'il prêchait[2]. Par centaines, tous les jours, se faisaient les baptêmes. Ceux qui résistaient à la grâce étaient touchés cependant. Quand ils voyaient les néophytes confesser publiquement, à haute voix, leurs fautes passées, « les gentils, nous dit Xavier, s'émerveillaient d'entendre la loi divine. Ils rougissaient de voir comment ils avaient vécu, faute d'avoir connu Dieu. Ils montraient un vrai plaisir à écouter notre loi. Ils me faisaient de grands honneurs, tout en refusant d'adhérer à la loi que maintenant ils connaissaient[3] ».

Comment expliquer ce soudain entraînement vers le christianisme ? La proclamation du rajah favorisait le mouvement, en assurant la liberté des conversions, mais elle ne suffisait pas à le produire. Par ailleurs, les Macuas n'étaient pas, comme naguère leurs voisins les pêcheurs de perles, des opprimés criant vers la délivrance et se servant du baptême pour chan-

1. P. 368.
2 *Ep. Mixtae*, p. 231.
3. *Mon. Xav.*, p. 367.

ger de maîtres. La protection du Portugal ne leur était pas indispensable. On pouvait leur en vanter les bienfaits, leur montrer l'exemple des Paravers. Chrétiens, ils n'auraient rien à craindre, dans leur pêche et leur commerce, des musulmans, car ils pourraient aller et venir sous la sauvegarde de la flotte européenne. Le capitan de Coulam serait leur défenseur.

Si nous comprenons bien la page de Valignano qui nous fournit ce détail, le capitan de Coulam avait eu à intervenir déjà dans les affaires des Macuas. Il avait fallu « punir leurs méfaits », on ne nous dit pas lesquels: quelques actes de piraterie sans doute, ou la complicité avec les ennemis musulmans de Calicut. Et Xavier lui-même aurait conseillé, par manière de leçon, de leur interdire la pêche. Chrétiens, alliés du Portugal, ils n'auraient plus rien à craindre de semblable. Et Valignano conclut : « Finalement, *compellendo eos intrare ad nuptias*, comme dit le Seigneur, il en amena une grande multitude à se faire chrétiens[1]. »

Il ne faut pas prendre à la lettre cette dernière phrase. Xavier n'avait à son service aucun moyen de coaction; il était seul. Mais il pouvait dire aux Macuas, ce qui était la vérité, qu'il y avait pour eux des avantages même temporels à se faire chrétiens. Bien entendu, il disposait d'autres arguments.

Avant tout, les œuvres de charité[2]. Le bruit de ce qu'il avait fait pour les Paravers s'était certainement répandu sur tout le littoral. On connaissait chez les Macuas ses prodiges d'abnégation et ses miracles. Au Travancore les occasions ne lui manquèrent pas de donner à ces pauvres gens le spectacle absolument nouveau du dévouement désintéressé. Un étranger, un homme respecté et aimé du prince, s'abaissant jusqu'à des gens de caste infime, leur distribuant argent et habits, c'était chose inouïe. Sans doute il fit davantage, car cette région de lagunes est malsaine, c'est le pays de la dysenterie, de la malaria, de l'éléphantiasis. On a négligé de nous dire ce que le saint osa pour tant de misères : mais il suffit de se rappeler ses héroïques folies chez les Incurables de Venise.

1. « Les forçant d'entrer dans la salle des noces », allusion à Luc, XIV, 24. *Mon. Xav.*, p. 55.
2. *Ibid.*, « con las obras de charitad ».

II. — *Les miracles. Le don des langues.*

A l'argument de la charité faut-il ajouter celui du miracle? Il serait étrange que, thaumaturge à la Pêcherie, il eût cessé de l'être, passé la frontière du Travancore. La question cependant n'est pas sans quelque difficulté.

Les enquêtes de 1556 ne nous fournissent aucun fait pouvant avec certitude être rapporté à cette période[1]. Le licencié Jean Vaz, témoin oculaire, racontait l'année suivante aux Pères de Portugal des *cosas muy grandes*[2]. Parmi ces « grandes choses », il faut compter les miracles sans doute ; mais où sont les détails? Le souvenir s'en conserva cependant, si bien que, plus tard, par ordre des supérieurs, des enquêtes furent faites à ce sujet, spécialement sur les cas de résurrection. Mais le Père Texeira notait à ce propos[3] : « Tout est possible avec une sainteté comme celle de François : mais, tout bien examiné, ce qu'on raconte est douteux... Le Père Enriquez, qui est depuis quarante ans dans la mission, a cherché des témoins oculaires et n'en a pas trouvé. » Voilà pourquoi peut-être le Père Valignano, énumérant les raisons qui amenèrent à la foi toute la caste des pêcheurs, ne parle pas des miracles[4].

Lorsque, soixante-dix ans après la mort du saint, les procès canoniques furent repris, les témoins oculaires ne manquèrent pas tout à fait. Deux ou trois très vieux Indiens ajoutèrent les souvenirs lointains de leur petite enfance à ceux de la tradition locale. D'autres, simples témoins auriculaires, firent entendre des voix un peu plus jeunes ; et, de tous ces témoignages combinés, quelque chose passa dans la bulle de canonisation. Laissons parler les déposants de 1616.

« Il y a une trentaine d'années, disait le Paraver Pierre Gon-

1. La raison en est sans doute qu'en 1556 ne furent entendus que des Portugais. Or, pendant la mission des Macuas, à part Jean Vaz, Xavier n'avait avec lui aucun Portugais.
2. *Ep. Mixtae*, p. 231.
3. *Loc. cit.*, fol. 23.
4. *Mon. Xav.*, p. 55, 56. Notons que Valignano cite plusieurs miracles de Xavier, ceux qu'il paraît avoir fait vérifier sur place. S'il n'en rapporte pas davantage, dit-il, c'est qu'il est plus utile d'être édifiés sur des vertus qu'on peut imiter, que sur des miracles (p. 198).

çalvez, j'allai, sur la côte du Travancore, au bourg de Raigue-Mangalam[1], dont l'église est dédiée aux Rois Mages, près du cap Comorin. Quelques patangatins, notables de l'endroit, me dirent qu'il y avait là un homme que le Père François avait ramené à la vie. Je demandai à voir ce ressuscité, pour ma grande consolation. Il vint à mon logement : « Est-il vrai, lui demandai-je, « que tu as recouvré la vie par les mérites et prières du Père « François Xavier? » Il répondit que c'était la vérité ; ses parents, ses concitoyens le lui affirmaient. Ils étaient là, avaient tout vu de leurs yeux. Lui, se rappelait qu'il avait été gravement malade et désespéré. Même il savait certainement qu'il était mort et qu'ensuite il se vit soudain, sain et vaillant, en présence du Père François Xavier. Alors deux notables parmi ces patangatins, âgés tous deux de soixante-dix ans, plus ou moins, me dirent, en présence de cet homme ressuscité et de beaucoup d'autres, que, étant enfant, il avait été pris d'une maladie pestilentielle dans la ville de Mutan[2], au Comorin. Eux, entendant pleurer les parents sur leur enfant mort, allèrent trouver le Père François. Voyant l'enfant ainsi mort, il eut pitié du deuil des père et mère. A leur prière, il se mit à genoux, supplia Dieu de rendre la vie au défunt, et, cela fait, il lui enjoignit, au nom de Jésus-Christ, de se lever. Aussitôt il le rendit à l'existence et à ses parents, vivant et bien portant. Ce fait, ainsi raconté par eux, ces notables l'avaient vu de leurs yeux, ils le tinrent pour miracle. Tous rendirent grâce à Dieu d'un tel prodige, louant fort la sainteté du Père Maître François Xavier[3]. »

D'autres témoins appuient ce récit. Le Paraver Emmanuel Gago Belandem, âgé de soixante-quatorze ans et plus, déclare sous serment que, lui étant présent, au bourg de Mutan, le Père François a ressuscité un enfant emporté par une fièvre pestilentielle. Il était déjà revêtu de ses habits funèbres, prêt à être mis en terre. Le Père le vit, pria, l'aspergea d'eau bénite,

1. Probablement *Rajaka Mangalam*, résidence dont dépendait au XVII^e^ siècle l'église du Comorin. Elle était alors dédiée à la nativité de Notre-Seigneur. A. Lopez (p. 12) l'appelle *Pakia mangalam*.

2. *Mutan*, ou *Butan*, entre Cariapatao et Alicale, dit le Père de Sousa (t. I, p. 237). Nous ignorons où était *Alicale* : mais il y avait un *Cariapatao* sur la côte ouest à une vingtaine de kilomètres du cap (Lopez, p. 12). On trouve aujourd'hui vers cet endroit le village de *Muttum*.

3. *Process*, *1616*, n. 84.

déchira le linceul, et l'enfant se leva. Un autre Paraver, Jean Anddicondam, soixante-dix ans et plus, fut témoin du même fait ; il était là, avec son vieux père et son vieil oncle. Il raconta le miracle, dans les mêmes termes [1].

Un prodige analogue eut pour théâtre une église de Coulam. « Je sais, racontait le Paraver Diogo Fernandez, âgé de soixante-seize ans et plus, je sais, pour l'avoir vu de mes propres yeux, que, ledit Père François Xavier prêchait un jour, et que la veille on avait enseveli un mort dans l'église. Ledit Père sentait une grande difficulté à convertir certains idolâtres. Alors il pria quelque temps pour leur conversion, puis il ordonna d'ouvrir la fosse. Dieu, disait-il, voulait bien, en faveur de leur âme, rendre la vie au défunt. La fosse découverte, le linceul déchiré, le cadavre apparut aux yeux. Xavier pria, et le mort se leva vivant... Les infidèles qui étaient là, et beaucoup d'autres crurent en Jésus-Christ et furent baptisés par le Père [2]. »

Ces deux prodiges, inscrits dans la bulle de canonisation, nous reportent, l'un tout au sud, l'autre tout au nord du champ de travail parcouru par Xavier en décembre 1544. Rien de bien net ne se place dans l'intervalle, et il faut nous contenter de ces lignes, écrites du Travancore quatre ans seulement après par le Père Balthasar Nunès : « En ces terres par lesquelles je vais, il a laissé une réputation telle que vous auriez peine à y croire. Il y a de ces choses que je ne puis écrire, de telle nature qu'on ne peut les confier au papier. Seulement *os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium*... Je regrette de ne pouvoir vous donner des détails sur les merveilles que l'on raconte ; j'en suis plus ennuyé que vous. Sachez, mais n'en dites rien, que Dieu fait par lui de ces choses, et en grand nombre, dont il n'est pas licite de parler [3]. »

Parmi ces merveilles, faut-il mettre le don des langues, ce miracle si nettement affirmé dans le bulle d'Urbain VIII ?

C'est une phrase du licencié Jean Vaz qui nous amène à poser la question. Durant cette mission chez les Macuas, Xavier n'était pas sorti du domaine tamoul, s'il est vrai que le

1. *Ibid.*, n. 129, 130 et 134.
2. *Process. 1616*, n. 97 et 98.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 38.

village de Brinjam marque le terme de sa prédication[1]. Un peu au-delà, passé Trivandrum, commence le pays du malayalam, qui est au tamoul ce que le portugais est à l'espagnol. Si donc notre missionnaire se faisait entendre aux indigènes de la Pêcherie, pas n'était besoin d'un miracle pour converser avec leurs voisins. Mais précisément lui-même nous fait clairement savoir qu'on ne le comprenait pas, qu'il ne comprenait pas davantage. Et cependant Jean Vaz affirmait aux Pères de Lisbonne, l'année suivante (1545), qu'il parlait fort bien la langue du pays[2]. Comment concilier ces données contradictoires? Il faut en croire Xavier se plaignant de son impuissance. Par ailleurs, si Xavier parlait mal, pourquoi le licencié aurait-il inventé qu'il parlait bien, et cela, deux lignes seulement après avoir dit que quatre prêtres indigènes lui servaient d'interprètes[3]?

Voici peut-être la réponse. D'une part, le Père Seb. Gonçalvez nous avertit que ce don des langues était un des miracles que Xavier dissimulait, mais qu'il est attesté par plusieurs témoins[4]. Xavier avait donc raison de se plaindre comme il le faisait, mais il n'ajoutait pas que Dieu lui venait en aide. Par ailleurs, le Père Martin de Sainte-Croix, qui nous transmet le témoignage de Jean Vaz, le donne-t-il tout entier? N'aurait-il pas, par timidité et réserve, supprimé quelque détail, une de ces *cosas muy grandes*, qu'il nous importerait tant de savoir et qu'il n'a pas osé raconter?

Quoi qu'il en soit de la mission du Travancore, voici ce qui fut raconté dans les procès de canonisation.

En 1556, Antoine Pereira, qualifié par le procès-verbal de *regiae familiae patritius*, et fils d'un des meilleurs amis de Xavier, disait : « En quelque pays que le Père se transportât, il ne lui fallait que quelques jours pour apprendre et parler la langue. Ainsi, sur les côtes du Malabar, à Malacca, au Japon.

1. Lui-même (p. 367) nous dit qu'il donnait aux Macuas une traduction des prières *en su lengua, en su mesma lenguaje*, celle dont il se servait depuis deux ans.

2. P. 232, *sabe muy bien su lengua.*

3. *Trae quatro sacerdotes... que son aquellos que los dias passados escrivio que eran lenguas.* Le Père écrivait en octobre 1545, après avoir reçu le courrier de janvier. Mais, dans les lettres qui nous restent, on ne voit pas que Xavier parle de ces interprètes.

4. Cros, I, p. 313.

Moi-même je savais toutes ces langues, et souvent je m'en suis servi pour converser avec le Père. Ainsi j'ai causé avec lui en malais. » Le témoin ajoutait qu'à Malacca, Xavier s'entretenait avec les noirs, les comprenait et s'en faisait comprendre à leur grande stupeur[1]. Un autre nous le montre, sur le vaisseau qui le mène à Amboine, parlant avec les gens de l'équipage dans leur patois[2]. De même Gaspard Lopez, contrôleur de la matricule royale : « Le bruit public assurait que le Père comprenait la langue des Indiens et en était compris, ce dont ils s'étonnaient fort[3]. » Un nommé Gaspard Secheira Abreu jurait avoir entendu Xavier prêcher au Japon en portugais et les Japonais le comprenaient en leur langue[4].

Ces affirmations parurent-elles insuffisantes aux premiers historiens? Valignano, Tursellini, d'Acosta, du Jarric, n'en parlent pas[5]. Le procès de 1556 était connu pourtant, et, dans son histoire manuscrite, le Père Gonçalvez en appelait sur ce point aux témoignages d'Antoine Pereira et de Lopez, sans parler des Pères Durão, Jean Lopez et du Fr. Melchior Figuereido[6].

En 1616, plusieurs dépositions intéressantes furent enregistrées. Le Paraver Emmanuel Fernandez, quatre-vingts ans et plus, disait, après les serments d'usage : « J'ai connu le Père François Xavier à la côte de la Pêcherie, il y a de cela soixante et tant d'années. J'étais pour mon commerce au port de Tevanapatam, au Coromandel. J'y vis ledit Père, et, par révérence, allai lui baiser la main. Me trouvant là, pendant sa messe, je le vis, et tout le

1. *Process. 1556*, Malacca, n. 2. « Dixit insuper quamcumque in regionem dictus Pater venisset, paucissimis eum diebus proprium gentis idioma et callere et loqui solitum, idque accidisse tum in ora malabarica et in Maluco, tum in Japonia, quoniam ipse testis omnium harum linguarum fuerat peritus, et iisdem saepe loquutus fuerat cum Patre, sicut etiam cum eodem sermones contulerat in lingua malayca. »

Dans le texte portugais : « Omde quer que o dito Mtre. Francisco chegaua, em muito poucos dyas tomava a falava a limgoa da terra, como foy no Malauar, e em Maluco, e em Japão; porqué as sabe elle, testemunha, falar, e as pratico com ele; e tambem a Malaya. » *M. Xav.*, II, p. 418, 436.

2. *Process. 1556*, Baçaim, n. 7. (témoignage de Ruy Diaz Pereira). Voir plus loin, l. IV, ch. II, n. 1.

3. *Ibid.*, Goa, n. 1.

4. *Relatio facta in Consistorio*, p. 34.

5. Lucena (l. IV, ch. I) rapporte le miracle survenu durant le voyage à Amboine.

6. Cros, I, p. 313.

peuple avec moi, soulevé par une force divine au-dessus de terre de plus d'une coudée... J'ai vu de plus que le Père prêchait à ces gentils en leur langue, et tous admiraient de le voir si bien parler, alors qu'il ne venait que d'arriver, et n'avait pas eu le temps d'apprendre leur langue qui est fort difficile. Et, comme il y avait dans ce port et dans cette ville des gens de nations diverses et de divers idiomes, dans un sermon auquel j'assistais, tous le comprenaient comme s'il parlait à chacun dans sa langue. Moi-même je l'ai compris dans la mienne. Le bruit courait partout que, dès qu'il arrivait dans un pays, quelle qu'en fût la langue, il la parlait. Aussi y eut-il beaucoup de conversions parce qu'on voyait là un grand miracle[1]. »

Telles sont les attestations qui ont inspiré les lignes suivantes dans le bulle d'Urbain VIII : « Les signes et prodiges par lesquels le Seigneur, au berceau de l'Eglise naissante, confirmait l'enseignement de ses apôtres... dans sa miséricorde, il les a renouvelés en la personne de son serviteur François. Ainsi il lui arriva de parler soudain, sans les avoir apprises, les langues de peuples divers et inconnus. Dieu les lui enseignait, et il les parlait très purement, comme s'il avait été élevé en ces régions-là. Il arriva encore parfois que, parlant à une foule composée de races diverses, chacun en même temps l'entendait dans sa langue maternelle raconter les grandeurs de Dieu. On en était stupéfait et comme en extase, et, frappée de ce miracle, une grande multitude recevait la parole de Dieu[2]. »

1. *1616*, n. 79. Cf. n. 85. Cette ville de *Tevanapatam* a été identifiée avec *Jafnapatam* et *Negapatam*. Ne serait-ce pas plutôt *Devadapatnam*, au Coromandel, où les Jésuites eurent plus tard une église dépendant de San Thomé, et qui disparut à la conquête hollandaise ? (A. Lopez, p. 29) On se trouvait à la limite de la langue *telougou*

2. *Mon. Xav.*, p. 709. Ecrivant pour des croyants, nous n'avons pas à établir la possibilité d'un miracle attesté par le livre des Actes et les épitres de saint Paul. On sait aussi que, dans la vie de saint Vincent Ferrier, Espagnol prêchant à des Français et à des Bas-Bretons, on lit des récits semblables (*Vie* par le P. Fages, O. P., t. II, p. II, ch. 6). Un autre missionnaire de Basse-Bretagne, le Vén. Julien Maunoir, S.J., raconte lui-même que, ne sachant pas un mot de breton, il reçut de ses supérieurs, un jour de la Pentecôte, la permission d'étudier cette langue en vue des missions. Le mardi, il en savait assez pour faire le catéchisme. Six semaines plus tard, il prêchait sans préparation (*Vie* par le P. Séjourné, t. I, p. 39).

Notons que chez Xavier, le miracle ne fut que transitoire. Il ne le dispensa jamais ni d'avoir des interprètes, ni de faire des traductions à l'avance. Il ne le mit à l'abri, en temps ordinaire, ni des solécismes, ni des tours inintelligibles et ridicules. Il semble du

III. — *Les résultats.*

« Une grande multitude », c'est à la mission du Travancore que le mot peut s'appliquer. Ce que fut le résultat de ce mois de travail, François nous le dira lui-même : « Mon très cher frère en Jésus-Christ (c'est à Mansilhas qu'il s'adresse). Le 16 de ce mois de décembre, je suis arrivé à Cochin. Sur mon chemin, j'ai baptisé tous les Macuas que j'ai rencontrés. Dieu sait avec quelle joie j'irais achever l'ouvrage, et baptiser ce qui reste[1]. » Et à saint Ignace : « En fait de nouvelles des Indes, j'ai à vous apprendre comment Dieu Notre-Seigneur, en un royaume où je suis, a déterminé une foule de gens à se faire chrétiens; à ce point qu'en un mois j'ai baptisé plus de dix mille personnes[2]. »

C'était une moyenne de quatre cents baptêmes par jour. On comprend que le chiffre ait paru exorbitant. Certains n'ont voulu y voir qu'une glose pieuse, entrée, par fraude ou par erreur, dans le texte[3]. Mais il n'y a ni fraude, ni erreur. François avait procédé au Travancore comme avant lui on avait procédé à la Pêcherie. Il ne croyait pas, pour cette fois du moins, devoir renoncer aux conversions par masses, quelque étrange que le système puisse paraître aujourd'hui. Nous avons dit plus haut ce qui, en certains cas, le justifie[4]. Il faut tenir compte aussi d'un grand fait général. Plus les races sont intelligentes, et plus les âmes ont conscience d'elles-mêmes et de leur individualité ; plus aussi la conversion est affaire personnelle, intime, se réglant entre l'homme seul et Dieu seul, sans

reste avoir été plus dans l'intelligence des auditeurs qui le comprenaient, parfois chacun en sa langue, que sur ses lèvres. Dans un ordre d'idées analogues un témoin a raconté qu'au Japon, le saint répondait par une seule réplique à vingt questions disparates.

Sur les objections faites par M. Dickson White dans son *History of the warfare of Science with Theology*, Londres, 1896, voir *Analecta Bollandiana*, t. XV, p. 62.

1. *Mon. Xav.*, p. 351.

2. P. 367. *En un mes baptizé mas de diez mil personas.*

3. *Grande Encyclopédie*, t. XVIII, p. 52, article E. H. Krüger. Ce chiffre 10.000 se lit dans toutes les copies, dans le fragment donné par Valignano (p. 56), dans Polanco (t. I, p. 145).

4. Après tout les Apôtres, parfois, n'ont pas procédé autrement. Ainsi le jour de la Pentecôte : *et appositae sunt in die illa animae circiter tria millia* (*Act.*, II, 41). Les miracles de Xavier ne constituaient-ils pas une sorte de petite Pentecôte ?

entraînement du milieu. Tels les Japonais, qui se laisseront gagner un à un, et chacun pour des raisons qui lui seront propres. Dans les peuples moins civilisés ou moins intelligents, les âmes tiennent davantage les unes aux autres : la responsabilité personnelle en est quelque peu amoindrie. Ce qu'on appelle le respect humain vient de causes profondes, et n'est parfois qu'une forme de cette solidarité inférieure. On ne gagnera et on ne gardera les individus qu'à la condition d'atteindre la masse. L'observation est d'une application constante en pays de mission. Avec la grâce de Dieu et une volonté ferme, des convertis intelligents persévéreront, même isolés. Pour les autres, il faudra, ou bien gagner du même coup toute la famille, tout le village, toute la tribu, ou mettre les convertis à l'écart et reconstituer artificiellement autour d'eux un milieu nouveau tout chrétien. Ce dernier système fut celui des *réductions ;* l'autre fut appliqué par saint François Xavier à la Pêcherie et au Travancore.

Mais ce n'était pas assez de gagner ainsi, comme d'un coup de filet, toute une caste de pauvres gens. Il importait de ne pas tomber dans la faute commise chez les Paravers. Après avoir baptisé, il fallait instruire et assurer la persévérance.

Nous ne tarderons pas à voir avec quelle énergie Xavier maintiendra chez les Macuas des prêtres et des catéchistes, en dépit de la persécution. Pour le moment, c'est avec les autorités portugaises qu'il veut régler la situation de ses néophytes.

Arrivé à une soixantaine de kilomètres du Comorin, au bourg de Brinjam, ayant converti neuf ou dix centres importants[1], il gagna Coulam. Or Coulam, en ce temps-là, avait un capitan qui, par bonheur, ressemblait peu à son collègue de Tuticorin. Il accepta de collaborer pour sa part à l'éducation des nouveaux baptisés.

« Le Père, nous dit encore Valignano, avec sa prudence ordinaire, avait compris combien ces peuples de l'Inde sont inintelligents des choses de Dieu. La raison a moins de prise sur eux que la force. Aussi jugeait-il qu'il serait malaisé de fonder une chrétienté chez ces noirs (*entre los negros*), et plus

1. Voir p. 199, note 2.

encore de la conserver, s'ils n'étaient sous la domination du Portugal, ou du moins en des lieux où cette domination se fît sentir, comme sur le littoral où passent et repassent les *armadas* du roi, prêtes à récompenser ou à châtier les peuples selon leurs mérites. » Comprenons bien ce passage : il ne s'agissait pas, comme l'a dit et répété la légende protestante et voltairienne, de convertir les gens à coups de mousquet, mais, à coups de mousquet, s'il le fallait, d'éloigner d'eux les causes de perversion.

Donc le capitan acceptait de veiller sur les néophytes. Il leur assurerait, contre les pirates voisins, la liberté de leur métier, et la liberté de conscience contre les revirements toujours possibles du rajah de Travancore. Il ferait plus. Comme Xavier à la Pêcherie, il s'attaquerait aux vices des indigènes. Longue et fastidieuse lutte. Il y aurait à châtier. Mais, eux aussi, comme les Paravers, les Macuas sont de grands enfants, et il faut leur parler le seul langage qu'ils comprennent. En certains cas, on leur interdira la pêche. Or la pêche est leur gagne-pain. A la grièveté de la peine, ils mesureront la grièveté de la faute[1].

Cette police rigoureuse établie par le saint fut longtemps maintenue au Travancore, et rendue officielle par acte royal. Un siècle exactement après le passage de Xavier, on écrivait : « Jadis les Pères, pour tenir ces mauvaises têtes en échec, avaient obtenu du roi Sébastien ordre au capitan de Coulam, de ne délivrer les patentes de pêche que sur la production d'un certificat signé par le propre missionnaire du requérant, attestant qu'il dépendait de telle église, et méritait la faveur demandée. Cette loi est encore en vigueur (1644)[2]. »

Le Portugal se devait d'assumer pareil patronage. D'abord il y trouvait son profit. « Aux flottes royales et marchandes qui souvent croisaient le long des côtes, il importait fort, nous dit Valignano, d'avoir sur le littoral des populations chrétiennes, surtout à cet endroit, où le rivage était plein de repaires de brigands, qui, sur mer et sur terre, faisaient le plus de mal possible aux Portugais[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 54, 56.
2. A. Lopez, p. 8, 9.
3. *Mon. Xav.*, loc. cit.

Mais surtout le Portugal avait un devoir à remplir, celui du proche parent qui accepte la tutelle de l'enfant abandonné. La conversion au christianisme, en effet, créait aux Indiens, dans la société indigène, une situation fausse et douloureuse. Cette société, on le sait, est toute fondée sur la caste. Perdre sa caste, c'est se mettre en dehors ou en marge du monde indien, c'est une déchéance, une mort civile, le rejet dans les classes infimes qui ont à peine le droit à l'existence. Or on ne peut abandonner la religion hindoue sans perdre sa caste. Dans le langage courant, l'on ne passe pas au christianisme, on y « tombe[1] ». « Si l'Indien se fait chrétien ou musulman, dit l'auteur hindou d'un livre sur les castes et sectes de son pays, ses propres parents l'excluent de leur maison : plus de rapports entre eux, si ce n'est à distance. Sous le toit de famille, il ne pourra même plus obtenir une gorgée d'eau, sauf dans un pot de terre; et, ce vase, personne ne voudra plus le toucher, pas même les serviteurs de la maison. Ce sera à lui de l'enlever, s'il n'y a pas de balayeur à portée[2]. »

Il est vrai, Paravers et Macuas n'avaient pas à « tomber » de bien haut. Surtout l'esprit de caste, terrible obstacle aux conversions individuelles, était, dans le cas de conversions en masse, un gage de persévérance. Reste que les convertisseurs européens avaient l'obligation stricte de suppléer à ce que ne faisait plus la société hindoue, et d'assurer aux néophytes sécurité, dignité, ressources. La conquête évangélique des Paravers et des Macuas ne conférait aux Portugais aucun droit nécessaire. Tout au plus acquéraient-ils par là ceux que le roi du Travancore, chef légitime de ces deux castes, leur laissait prendre. Mais ils assumaient des devoirs, ils devenaient les tuteurs des faibles, et c'est le détail de cette tutelle qu'au passage, saint François Xavier dut régler avec le capitan de Coulam. Cela fait, il gagna Cochin (16 décembre)[3]

1. Suau, *L'Inde Tamoule*, p. 71.
2. Jogendra Nath Blattacharya *Hindu caste and sects*, p. 316, 317, Calcutta, 1896.
3. *Mon. Xav.*, p. 358.

IV. — *A Cochin.*

Un abondant courrier d'Europe l'y attendait, plein de bonnes nouvelles, qu'il se hâta de transmettre à Mansilhas. On lui écrivait les progrès de la Compagnie en Italie et en Portugal. Une lettre du roi annonçait le départ de deux missionnaires, et en disait beaucoup de bien. Comme on ne les avait pas encore vus aux Indes, Xavier pensait qu'ils hivernaient à Mozambique : il se trompait. Les deux Pères avaient quitté Lisbonne ; mais le vaisseau qui les portait avait dû presque aussitôt rentrer au port. Bonne nouvelle pour Mansilhas surtout, car, de Rome, lui arrivait l'autorisation de recevoir les ordres[1].

François ne resta pas à Cochin plus de cinq ou six jours. Son intention était, une fois le message du roi de Travancore transmis aux autorités portugaises, de revenir en arrière et de poursuivre le travail commencé. Il avait largement semé ; maintenant il fallait cultiver, c'est-à-dire passer et repasser comme à la Pêcherie, en catéchisant, organisant, fécondant la chrétienté nouvelle.

Mais déjà d'autres œuvres se présentaient, urgentes, dont nous allons bientôt parler et qui l'appelaient ailleurs. Le vicaire général, Michel Vaz, qu'il trouvait à Cochin, attendant le moment de partir pour le Portugal, fut d'avis que, toutes affaires cessantes, il allât au plus pressé et remît à plus tard son retour au Travancore. Ce n'était pas la dernière fois que les événements venaient contrecarrer les projets de l'apôtre et le jeter en des entreprises auxquelles il n'avait pas songé.

Il était indispensable cependant de pourvoir au besoin des néophytes. Xavier pensait que les deux Pères annoncés n'allaient pas tarder beaucoup, deux ou trois mois au plus. Il comptait certainement les envoyer, dès leur arrivée, au cap Comorin. De plus, il trouvait à Cochin deux prêtres séculiers, Manuel et Gaspard, des indigènes sans doute, prêts à partir pour la Pêcherie[2]. Il y avait déjà là quatre ou cinq autres prêtres, peut-être davantage, indigènes aussi pour la plupart. Il pouvait dégarnir quelque peu cette chrétienté plus ancienne en faveur de la nouvelle. Passant donc par-dessus certains

1. *Ibid.*, p. 352, 554.
2. *Mon. Xav.*, p. 352.

ordres déjà donnés, relatifs à l'île de Manar, Xavier écrit à Mansilhas, et l'on devine à son insistance que l'affaire lui tient à cœur.

Aussitôt la lettre reçue, Mansilhas partira de Manapar en barque, avec Mathieu, un canacapole pour écrire les prières, et autres gens de service. Il se rendra d'abord au village de Momchuri[1], près du cap : il y a là des gens qui ont demandé le baptême. Puis il visitera les néophytes de la côte, établissant partout une école[2]. Cela réglé, le saint était libre de s'éloigner et d'aller là où le poussait l'esprit de Dieu.

Il comptait revenir au plus tôt; mais Dieu avait ses desseins. Xavier ne reparaîtra plus qu'en passant dans ses chères chrétientés du cap Comorin. D'autres missionnaires vont arriver qui élargiront et cultiveront le champ conquis par lui sur la gentilité. En quel état trouveront-ils la mission et quels furent en somme les résultats de ces deux ans de labeur?

Il est difficile de donner un chiffre précis. Quelques indices permettent cependant de se faire une idée assez voisine de la réalité. Le saint lui-même est notre premier témoin. Dès le 15 janvier 1544, il nous parle de multitudes converties, de ses mains fatiguées à force de baptiser tout le jour, de trente chrétientés fondées, de plus de mille enfants envoyés en paradis par le saint baptême[3]. C'est à lui encore que nous devons une idée de ses conquêtes au Travancore : dix mille âmes, chiffre rond[4]. Une lettre de 1547 ou de 1548 donne le chiffre de vingt-six mille indigènes amenés à la foi par le saint, ce qui semble un peu trop pour le seul Travancore, et pas assez pour le Travancore uni à la Pêcherie[5]. On ne sera probablement pas très éloigné de la réalité en disant que, vers 1545, ce qu'on appelait la mission du cap Comorin ne comptait pas loin de trente mille fidèles[6].

1. Momchuri, probablement *Manamcuri*, *Manacury* (A. Lopez, p. 13).
2. *Mon. Xav.*, p. 353, 354.
3. *Mon. Xav.*, p. 286.
4. P. 367.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31.
6. Il y a donc une grosse exagération chez Lucena, quand il dit que *tout* le royaume du Travancore fut converti. Il n'y eut qu'une caste de baptisée, dix villages. De même, dans la copie d'une lettre du Père Fr. Pérès, datée de 1547, on lit que, sur une longueur de 70 à 80 lieues de côtes, il y avait alors plus de 200.000 chrétiens (*Sel. Ind. Ep.*, p. 68);

Quant à la valeur de ces chrétiens, on s'en fera une idée peut-être en rapprochant deux fragments de lettres à peu près contemporaines. A la fin de 1548, parlant des néophytes qu'il avait pu voir dans les stations portugaises de Cochin et de Goa, le Père Nicolas Lancilotti écrivait : « Pour beaucoup, c'est l'espérance des faveurs royales qui les amène à la foi du Christ. Cette race est si aveuglée, si peu intelligente, même naturellement, que, pour concevoir les choses divines et invisibles, il lui faut passer par le visible. Tel et tel peut-être n'admettra pas que l'on donne le baptême à ceux que l'homme a touchés beaucoup plus que Dieu : c'est une erreur. Les adultes, il est vrai, sont incapables d'embrasser dans toute sa perfection la loi évangélique; mais, s'ils ne négligent pas les sermons et la doctrine chrétienne, il y a lieu d'espérer qu'ils arriveront avec le temps à comprendre le vrai culte de Dieu; bien que, pendant quelque temps, leur adoration n'ait pas été aussi pure qu'il le faudrait[1]. »

Aux chrétiens du Comorin et surtout de la Pêcherie, les sermons n'ont pas fait défaut, et, dès 1545, le Père Jean de Beira pouvait écrire : « Il y a au cap de nombreuses églises où le culte grandit par l'observation des règles de Maître François. C'est chose admirable que le zèle des enfants à venir, le matin et le soir, réciter la doctrine chrétienne et en écouter l'explication. Les femmes, le samedi; les hommes, le dimanche, passent deux heures à l'église, pour apprendre les prières, les dix commandements, la méthode de confession générale, et y louer Dieu qui les a menés des ténèbres à la lumière. Déjà plus trace ni mention d'idolâtrie. Dieu s'est servi de Maître François pour opérer tant de bien, et il y a eu grande douleur et regret quand il s'est éloigné d'ici pour aller évangéliser d'autres contrées où il a également ramené un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ[2]. »

Polanco, I, p. 354). Reproduisant ce chiffre en 1710 le Père de Sousa (*Oriente*, t. I, p. 262) constatait que, de son temps, il n'y avait pas plus de 60.000 chrétiens au Comorin. Le Père A. Lopez en comptait pour 1644, 40.920 (26.218 à la Pêcherie, et 14.702 au Travancore) Il n'est pas vraisemblable qu'une chrétienté cultivée avec autant de soin que celle-là, soit tombée, sans persécution, de 200.000 à 40.920 âmes. N'y avait-il pas simplement, dans la copie envoyée à Rome de la lettre de Pérez, un zéro de trop ?

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 36.
2. *Ibid.*, p. 29.

LIVRE QUATRIÈME

LA MISSION DE CEYLAN

(1544-1545)

CHAPITRE PREMIER

LES MARTYRS CINGHALAIS
(Fin de 1544)

I. — *Le martyr de Cotta.*

Les affaires urgentes qui arrachaient Xavier à la mission à peine ébauchée du Travancore étaient celles de Ceylan. Une occasion se présentait d'y porter la foi qu'il ne fallait pas négliger.

Le christianisme en effet n'y avait encore été montré que sur deux ou trois points du littoral. Des missionnaires y avaient certainement paru à des époques diverses. De vagues légendes médiévales y faisaient passer saint Thomas, et même l'eunuque de la Candace d'Ethiopie. Au XIV^e^ siècle, le Franciscain Jean de Marignollis y chercha les souvenirs du Paradis terrestre. On n'en sait guère davantage, et, s'il y eut des missions cinghalaises aux siècles anciens, tout souvenir en est perdu. Au début du XVI^e^ siècle, l'île était le domaine à peu près incontesté des sectes bouddhiques. Elles avaient leur centre à Kandy, dans une célèbre pagode où l'on vénérait une dent de Bouddha.

En politique, complète anarchie. L'hégémonie appartenait de droit au rajah de Kandy. En fait, il y avait huit ou dix rajahs indépendants, le plus souvent en guerre. Le plus puissant était celui de Cotta, près de Colombo, sur la côte occidentale. Les Portugais, qui longtemps ne connurent que lui, l'appellent dans leurs chroniques le roi de Ceylan. Les autres principautés étaient : Ceitavaca, entre Cotta et Kandy ; Galle, Jala, Vilacem, au sud ; Batticaloa et Trincomali à l'est, et Jafnapatam au nord[1]. D'un royaume à l'autre, c'était un chassé-croisé d'intrigues et d'usur-

1. Barros, *Déc.* III, l. II, ch. 1. G. Mercator (*Atlas*, Amsterdam, 1619) donne dans sa carte les royaumes de Cota, Ceitabaca, Candea, Jala, Baticalon, Triguélemale, Chilao, reino das sete Molas, Jafanapatam.

pations où l'esprit se perd [1]. Presque tous les princes dont nous parlerons avaient acquis leur couronne par la révolte et le meurtre. Aussi l'île était ruinée. Plus d'irrigation pour les rizières. L'opulente Ceylan vivait maintenant des denrées que lui apportaient les Arabes. Survinrent les Portugais (1518). Le rajah de Cotta (il s'appelait Dharma-Prakrama-Bahu IX) fut obligé de céder au gouverneur, Diogo Lopez de Sequeira, un petit fort à Colombo. En dépit des musulmans, les chrétiens prirent donc pied sur le littoral, y bâtirent la forteresse de Notre-Dame-des-Vertus et y plantèrent la croix. Les Franciscains y eurent bientôt une station. Mais leur sphère d'action ne pouvait s'étendre loin du drapeau portugais.

La région en effet était continuellement troublée par la guerre : guerre du dehors et guerre civile. D'une part, une sorte de parti national, dont le centre était à Kandy, formé de tous les mécontents de l'intérieur, et appuyé sur les musulmans du Malabar. D'autre part, le rajah de Cotta, vassal forcé des Portugais. Celui qui avait accueilli les étrangers avait été assassiné par son petit-fils, Maaya Dunnaï, le Maduné-Pandar des chroniques portugaises. Son domaine fut partagé en trois. Le nouveau rajah s'appelait maintenant Bhuwaneka Bahu VII. L'un des trois larrons étant mort, la guerre éclata entre les deux autres, Maaya aspirant à devenir chef de l'île entière, Bhuwaneka continuant la politique de son prédécesseur et s'appuyant sur les Portugais. Inutile de raconter les batailles, sièges, interventions musulmanes et chrétiennes, qui remplirent les années 1536-1539. Au milieu de ces luttes, quelles conquêtes la foi pouvait-elle faire ? Les Franciscains restaient enfermés dans le cercle étroit des Européens de Colombo, donnant leur sang pour la foi [2], mais ne parvenant pas à dilater son domaine.

1. Les annalistes confondent à plaisir les royaumes. Bartoli met à Jafnapatam ce qui s'est passé à Cotta. Quant aux généalogies, c'est un écheveau compliqué. Comparer les listes de E. Tennent (*Christianity in Ceylon*, London, 1850, et *Ceylon*, 1860) avec les notes ajoutées par Legrand à l'*Histoire de l'île de Ceylan* par J. Ribeiro (Trévoux, 1701) p. 32.

2. 17 février 1252, mort d'un anonyme, gardien d'un couvent, tué par un des neuf rois de Ceylan ; même année, 26 avril, mort de Martin de Guarda et d'un autre, tués par des pirates malabars ; 10 mai 1530, sur la côte orientale, mort dans les tourments du fr. Louis de Amarold. Autres morts à l'île des Vaches, en 1542. (Fortunat Hueber, O. S. F., *Menologium*, Munich, 1698, f°, p. 886, 926, 1028. Marcellino de Civezza, *op. cit.*, t. VI, p. 244, 249 et 274. — *O Gabineto litterario das Fontainhas*. Nova Goa, 1845, t. I, p. 37 et suiv).

Cependant, Bhuwaneka, de plus en plus abandonné de ses compatriotes, sentit le besoin de se rapprocher des étrangers. Il leur fit des avances d'argent; c'était pour pouvoir demander leur appui dans ses projets dynastiques. Il voulait assurer la royauté dans sa famille[1]. Arrivé au trône par le meurtre, tenu à l'écart par ses complices et parents, parviendrait-il, tout seul, à fixer la couronne sur la tête d'un de ses fils? Son héritier s'appelait Dharma Pala. Il le recommanda au roi de Portugal et le fit couronner en effigie à Lisbonne (1541). Les ambassadeurs revinrent baptisés, avec six Franciscains[2]. Le rajah ne pouvait plus décemment refuser la liberté aux missionnaires. Une ère nouvelle allait-elle commencer pour le christianisme?

Les religieux se répandirent dans le royaume, fondèrent plusieurs chrétientés sur la côte, entre Colombo et Galle. On pouvait beaucoup espérer. Bhuwaneka lui-même laissait entrevoir qu'un jour il pourrait bien embrasser le christianisme.

Soudain les progrès s'arrêtèrent net. Le rajah n'était pas au bout de ses ambitions. Non content d'assurer la couronne à son fils, il voulait, dès à présent, augmenter ses domaines et comptait sur la complaisance des Portugais. Pour deux de ses fils, il demandait les couronnes de Jafnapatam et de Kandy. Du côté de Jafnapatam, la prétention pouvait se soutenir. Le rajah du lieu, un Tamoul du continent, avait usurpé le trône aux dépens des princes de Cotta[3]. Quant au royaume de Kandy, c'était le centre de toutes les hostilités. Le Portugal aurait eu intérêt à y être le maître. Mais, et non sans raison, il ne jugea pas à propos de se mettre sur les bras une guerre difficile, alors qu'il avait tant d'autres luttes à soutenir ailleurs. Il se récusa; première cause de froideur. Tout à coup une découverte faite par le roi, fit éclater l'orage, 1543. Ecoutons un acteur et témoin des faits, André de Sousa, résident portugais à la cour de Bhuwaneka[4].

« Etant à Ceylan par ordre de don Martin Alphonse de Sousa, je requis le fils du roi de Ceylan de se faire chrétien, et cela

1. Cros, *Vie*, I, p. 279, 280.
2. Do Couto, *Dec.* VI, l. IV, ch. 7, p. 321; Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 98; cf. Tennent, *Christianity in Ceylon*, p. 15.
3. Do Couto, *loc. cit.*; — Wadding, *Annales*, t. XVII, p. 461, ad annum 1540.
4. Cros, *loc. cit.*
Cros, p. 283.

bien longtemps, et je continuai mes instances par l'entremise de deux *frayles* de saint François que j'avais amenés avec moi. Je travaillai tant qu'il se convertit, et j'allais partir avec lui pour le faire baptiser à Goa, quand le roi son père le sut. Il le fit tuer par trahison et ordonna que l'on brûlât son corps avec grande cérémonie, selon l'usage. Dieu, à cette occasion, fit bien des miracles : la terre trembla, on vit dans le ciel une croix de la grandeur d'un mât, et, là où on le brûla, la terre s'entr'ouvrit aussi en forme de croix. Quand le roi l'apprit, on fit combler ces ouvertures, mais la croix se forma de nouveau chaque fois qu'on la fit disparaître ; ce qui occasionna la conversion d'un grand nombre de gens. Pour moi, j'ai fait de mes mains, deux cents chrétiens.

« Le roi voulait tuer ses deux autres fils plus jeunes, et moi avec eux. Nous nous réfugiâmes, les deux princes et moi, avec quarante à cinquante Portugais et beaucoup de chrétiens du pays, dans une église, et puis, non sans grande difficulté, risque de ma personne et perte de mes biens, nous sommes arrivés dans l'Inde. »

Conversions et martyre eurent lieu vers la fin de 1543. En janvier suivant, André de Sousa débarquait à Cochin avec l'un des deux princes. Son frère le rejoignait bientôt, suivi de nombreux nobles cinghalais. Lui aussi, poursuivi, menacé de mort par son père, réduit à se cacher, aidé dans son évasion par sa mère, il venait demander aide aux Portugais. Peu après, tous étaient à Goa, où le gouverneur leur faisait bon accueil. Baptisés l'un et l'autre, ils devenaient les princes don Jean et don Louis[1].

L'affaire était grave. L'honneur de Dieu avait été grandement lésé ; et il y avait des gens à Goa qui reconnaissaient au pouvoir civil le droit de s'en constituer le vengeur. Quant à l'honneur du Portugal, il était menacé. Les événements de Cotta trahissaient un revirement dans l'esprit du rajah ; ou plutôt, ils montraient que, de longue date, ce prince jouait double jeu. Il fallait prendre parti. Accueillir ses fils réfugiés, c'était lui

1. Cros, *loc. cit.* — Lucena (l. II, ch. 19, p. 130) se perd en conjectures sur le royaume où eurent lieu ces événements et il se prononce pour Jafnapatam. — De même Bartoli. Le P. de Sousa (t. I, p. 240, 241) conjecture que ce doit être Cotta, à moins que ce ne soit Kandy. Les pièces traduites par le P. Cros ont apporté pleine lumière sur tous ces faits.

déclarer la guerre. Don Martin Alphonse n'hésita pas ; il résolut d'agir vite, une expédition fut résolue ; le persécuteur allait être détrôné et remplacé par ses fils. André de Sousa était chargé de l'affaire. Tout était réglé, on allait partir. Soudain de mauvaises nouvelles arrivèrent du nord : les musulmans s'agitaient, la guerre était imminente. Il fallait courir au plus pressé, et, pour le moment, les affaires de Ceylan furent suspendues[1].

II. — *Les martyrs de Manar.*

François Xavier n'avait point été mêlé à ces événements. Il se peut cependant qu'en janvier 1544, retournant de Goa au cap Comorin, en compagnie de Mansilhas, il ait croisé à Cochin les deux princes cinghalais[2]. Revenu à son poste, il s'était absorbé dans le soin de ses chrétiens. Puis avait éclaté la guerre des Badages. Elle battait son plein, quand, vers la fin du mois d'août, son attention fut attirée vers Ceylan. Cette fois, il s'agissait de l'île de Manar et du royaume de Jafnapatam.

Manar est une terre basse, longue de six lieues sur une de large, formant le dernier anneau, vers l'est, de cette chaîne rocheuse, le Pont de Rama, qui unit le continent à la grande île. Jafnapatam est au nord, dans l'archipel madréporique qui fait la pointe extrême de Ceylan. Toute cette région avait été enlevée naguère aux rois de Cotta par des envahisseurs malabars. Le rajah, qu'un crime avait porté au trône, vivait isolé de ses voisins par des forêts et des plaines de sables, surveillant la haute mer, redouté des flottes qui passaient au large, exerçant sur les naufragés le droit d'épave[3]. En 1543, croisant dans les environs, don Martin Alphonse de Sousa avait réglé avec lui de vieux comptes et l'avait menacé d'une guerre s'il ne payait tribut. Le prince, sans alliances au dehors, détesté au dedans, se sentant partout menacé, avait cédé, payé de fortes sommes, restitué des pièces d'artillerie. Le gouverneur s'était éloigné.

1. Cros, p. 284, 285.

2. Dans une lettre du 27 janvier 1545 (*Mon. Xav.*, p. 369), un an après les événements, il en raconte quelque chose aux Pères de Rome, et dit avoir vu le prince héritier fugitif. Cette entrevue dut avoir lieu à Goa vers la fin de l'année 1544, ou en janvier 1545.

3. Tennent, *Christianity in Ceylon*, p. 13 ; — Andrada, *Cronica*, p. 122, 123 ; — Cros, I, p. 285.

Pendant quelque temps, les relations paraissent avoir été pacifiques entre les Portugais et le roi. On le voit en bons termes avec le capitan de Négapatam[1]. Mais que pouvait bien cacher cette tranquillité de surface ?

Un mouvement vers le christianisme se manifesta en ce temps-là chez certaines populations du littoral. Des Franciscains avaient dû paraître dans la région. Surtout les relations étaient fréquentes d'un côté à l'autre du golfe de Manar. Le nord de Ceylan était peuplé de Tamouls. Les pêcheurs cinghalais ne pouvaient ignorer ce qui se passait chez leurs frères les Paravers, les œuvres du *Santo Padre*, ses prédications, ses miracles. Ils savaient qu'il y avait avantage à se mettre sous la protection des Portugais. Dans le courant du mois d'août[2], ils écrivirent au saint : eux aussi voulaient être chrétiens.

On était en pleine invasion badage; Xavier ne pouvait ni s'éloigner, ni distraire aucun de ses auxiliaires. Mais à la première éclaircie, il se souvint des Manariens. Mansilhas reçut l'ordre de monter vers le nord, d'aller baptiser des pêcheurs aux environs de Ramnad et de passer jusqu'à l'île. Le Père comptait que le capitan de Négapatam userait de son influence sur le rajah de Jafna pour protéger les chrétiens[3]. Hélas ! il ne connaissait ni le rajah ni le capitan. La reprise des hostilités empêcha sans doute Mansilhas de remplir ce programme; mais, deux ou trois mois après, au moment où le saint se dirigeait vers le Travancore, un prêtre indigène se rendait chez les insulaires[4].

La conversion fut facile : « A ses envoyés, dit le Père de Sousa, François avait coutume de communiquer quelque chose de son esprit, ainsi que nous l'avons vu chez les enfants de la Pêcherie. Ce prêtre se porta donc à ce ministère avec tant de zèle et de ferveur qu'en peu de temps il instruisit et baptisa une grande partie des habitants[5]. » Mais il était facile de prévoir

1. *Mon. Xav.*, p. 336.
2. *Mon. Xav.*, p. 336. Le 21 août, le départ de Mansilhas est déjà décidé.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 368: Une tradition veut que ce prêtre ait été le premier indigène baptisé par Xavier à Goa, puis ordonné par ses soins. Selon un usage qui n'a pas encore partout disparu, il aurait à son ordination pris le nom de son bienfaiteur, et aurait été enveloppé dans le massacre de Manar (Mgr Zaleski, *Les Martyrs de l'Inde*, ch. 10).
5. *Oriente*, t. I, p. 239.

que cette conquête n'irait pas sans contestation de la part du rajah. Pour lui, ce passage au christianisme était un passage aux Portugais.

Eut-il alors connaissance des troubles qui éclataient au nord de l'Inde et qui nécessairement devaient immobiliser le gouverneur et sa flotte autour du golfe de Cambay? Mais certainement les révoltes du royaume de Cotta, l'impunité avec laquelle son rival et voisin avait fait couler le sang chrétien et bravé le Portugal, l'encouragèrent à agir. Ce fut vite fait. Le prêtre avait dû partir vers septembre-octobre 1544. Deux mois après, la chrétienté s'effondrait dans un massacre général.

A la nouvelle de la conversion, le roi avait envoyé ses troupes, avec ordre de tout mettre à feu et à sang. Six cents néophytes périrent au village de Patim. Les uns après les autres, ils reçurent le choix entre l'apostasie et le martyre. Ces chrétiens baptisés d'hier, instruits sommairement, mais en qui la grâce du sacrement agissait avec une efficace merveilleuse, préférèrent la mort. On vit des mères proclamer que leurs enfants, qui ne parlaient pas encore, étaient chrétiens comme elles, et mourir avec eux[1].

Le massacre de Manar fit grande impression dans le public. Notre saint y vit le présage d'une plus abondante récolte d'âmes, et ne put s'empêcher de remercier Dieu[2]. La nouvelle, toute fraîche encore, partie par les vaisseaux de janvier 1545, arriva en Europe vers octobre. Du même coup, l'on apprit à Lisbonne et les conquêtes de François au Travancore, et la mort des pêcheurs cinghalais. Comme pour commenter la lettre de son ami, le vicaire général de Goa, Michel Vaz, débarquait à Lisbonne. Plus que tous les autres, en homme de foi qu'il était, Jean III laissa éclater sa joie, et, tout de suite, en vint aux résolutions pratiques. Les martyrs lui semblaient réclamer des apôtres : il décida d'en envoyer un bon nombre par le prochain départ. Lui-même en écrivit à Pierre Le Fèvre qui venait de quitter le Portugal et se dirigeait vers le concile de Trente : il le priait de recruter au passage le plus de missionnaires qu'il pourrait[3]. De son côté,

1. Tursellini, l. II, ch. 12; — Lucena, l. II, ch. 19, p. 126; — Bartoli, *Asia*, l. I, n. 45. Sousa, t. I, p. 239. D'après André Lopez (p. 22), le lieu du martyre serait Totavaly.
2. *Mon. Xav.*, p. 368, 369.
3. Lucena, l. II, ch. 22, p. 140.

le recteur de Coïmbre, Martin de Sainte-Croix, lui disait : « Les lettres de Maître François viennent de nous arriver. Nous en sommes tout émus. Si je voulais faire émigrer le collège tout entier dans les Indes, ce serait vite fait... Au rapport des Portugais qui viennent de là-bas, les martyrs dont parle Maître François sont au nombre de six cents. Le roi fait annoncer, du haut de la chaire, les nouvelles des Indes, je veux dire celles des missions. Et il y en a plus que n'écrit Maître François. Le roi me demande une douzaine de Pères à envoyer aux Indes cette année[1]. »

Dans sa réponse, le bienheureux ne manque pas de tirer des événements les conclusions ascétiques qui s'imposaient : « Ces martyrs de l'Inde parlent à notre âme et semblent nous inviter à faire de grandes choses. Ils nous accusent, ils convainquent notre esprit de sa bassesse. Le temps ne nous a pas manqué pour atteindre à la perfection, et nous n'y sommes pas arrivés. Que Jésus-Christ nous enflamme de la passion de ses honneurs et de ses opprobres, de ses richesses et de ses misères, de sa gloire et de sa croix et de tout ce qui constitue sa sainte, ravissante et parfaite volonté ! »

Au supérieur de la province, Simon Rodriguez, il répondait plus directement : « La joie spirituelle que nous causent les nouvelles de Maître François est aussi grande que la source dont elle provient. Dieu sait combien volontiers j'enverrais d'ici du monde aux Indes pour l'aider dans ses grandes entreprises ; combien plus volontiers encore je me verrais choisir par le roi pour y être envoyé. Autour de nous, en Espagne, une foule de besoins, il est vrai, réclament des Pères de la Compagnie. Mais, à voir ce qui se fait dans les Indes, à considérer les ardents et persévérants désirs de Leurs Altesses, il est bien juste que la Compagnie tout entière, et chacun de ses membres, désire former des sujets pour les missions lointaines. Puissé-je, par la grâce de Dieu, m'y employer, et montrer à Dieu, par là, quelle reconnaissance je lui ai pour les éminentes faveurs dont il a comblé Leurs Altesses, en leur prodiguant avec surabondance ces ardents désirs et ce zèle efficace pour

1. *Epistolae Mixtae*, t. I, p. 231, 232.

dilater et glorifier le nom de Jésus-Christ, notre Rédempteur. Cette mort glorieuse de six cents martyrs me comble de joie. Que nous serions heureux, nous autres, vétérans dans la foi, de posséder les restes de leurs corps sanglants, combien plus encore si nous pouvions constater ici une force d'âme pareille à la leur[1]. »

III. — *Le voyage dans le nord.*

Si l'on pouvait se réjouir en Dieu de ces triomphes, n'y avait-il pas autre chose à faire ? Le gouvernement portugais pouvait-il regarder d'un œil indifférent ce qui se passait à Jafnapatam et à Cotta? N'était-il pas le protecteur-né des chrétiens indigènes, où qu'ils fussent, et n'était-ce pas les défendre efficacement que de venger leurs frères massacrés? Puis, aux questions religieuses, se mêlaient, comme toujours en pareil cas, les considérations politiques.

Le rajah de Jafnapatam, si nous en croyons les lettres du temps, était impopulaire pour sa tyrannie . Les chrétiens n'étaient pas seuls à souffrir, aussi un parti s'était formé contre lui, dont le chef était son frère aîné. A l'orientale, il voulut s'en débarrasser par la mort. Le prince parvint à s'enfuir. Suivi d'une poignée de partisans, il gagna le continent, et à pied, avec bien des fatigues, prit le chemin de Goa[3]. En passant, il vit, nous ignorons le lieu et la date, saint François Xavier[4]. Ce fut probablement au Travancore ou à Cochin, peu après le massacre de Manar. Il s'en allait, disait-il, chercher le secours du Portugal ; au cas où on l'aiderait à s'emparer de la couronne, il promettait de se faire chrétien.

La perspective était séduisante. François, qui n'avait pas encore pleine expérience des roueries indiennes, paraît avoir cru à ces avances. A tout le moins, ces bonnes dispositions, même feintes, n'étaient pas à négliger. Il y avait à châtier le rajah, à le remplacer même ; et son successeur, fût-il idolâtre, devant sa couronne au Portugal, ne pouvait que laisser la liberté reli-

1. Lucena, p. 140, 141.
2. Cros, I, p. 285.
3. Du Jarric, I, p. 118. Bartoli, l. I, n. 45. Ce dernier récit mêle constamment les princes de Cotta et ceux de Jafna. Guzman, p. 32.
4. Cros, I, p. 288 (Lettre de Jean III à Jean de Castro).

gieuse à ses sujets. Mais le saint ne connaissait pas toutes les faces de la question. Un des princes de Cotta, baptisé, frère du martyr, lui aussi réclamait la couronne de Jafnapatam. Il était fils du possesseur légitime de ce royaume, tandis que l'autre prétendant n'était que le frère de l'usurpateur. Il y avait de ce côté des droits sérieux et de sérieuses garanties.

Le vicaire général, don Michel Vaz, se trouvait à Cochin lorsque, coup sur coup, y arrivèrent la nouvelle des événements de Manar, le prince fugitif et François. Il pensa qu'il fallait agir vite et ferme : c'était sa manière. Le gouverneur, qui se trouvait retenu dans le nord de l'Inde, au golfe de Cambay, devait être averti. François accepta de partir. Il monta sur une barque indigène rapide, un *catur*, et prit la route du nord. C'était vers le 20 décembre[1]. Il fit escale à Goa, juste le temps de constater que les Pères qu'il attendait n'étaient pas arrivés[2], et, quelques jours après, il se présentait au gouverneur. Il eut vite fait de le mettre au courant des affaires de Ceylan, de la Pêcherie, du Travancore ; intervention nécessaire à Jafnapatam, protection plus efficace des Paravers, requêtes du « Grand roi ». Sa correspondance ne nous parle que de Ceylan.

« Le gouverneur, dit-il, a été si affecté du meurtre des chrétiens de Manar, quand je lui en ai parlé, qu'il ordonna d'équiper une flotte pour s'emparer du roi et le mettre à mort. J'ai dû apaiser cette sainte colère. Le roi meurtrier a un frère, héritier présomptif, qui a fui du royaume, par crainte d'être tué. Il dit que, si le gouverneur le met en possession de la couronne, il se fera chrétien, lui et les principaux du royaume. Le gouverneur, en conséquence, a ordonné à ses capitaines que, si ce dernier tient sa promesse, lui et les siens, on lui donne le royaume. Quant au roi qui a tué les chrétiens, il doit être mis à mort ; ou du moins, on fera ce que je demanderai en vertu des pouvoirs que le gouverneur me délègue. J'espère en Dieu, Notre-Seigneur, en son infinie miséricorde et dans les prières de ceux que le roi a martyrisés, qu'il reconnaîtra sa faute, demandera pardon à Dieu et fera une salutaire pénitence[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 351.
2. P. 373. Xavier était à Goa vers le 27 décembre.
3. *Mon. Xav.*, p. 369.

En somme, on devait aller prendre à l'improviste le rajah coupable, assurer sur ses terres la liberté de conscience, lui donner un successeur plus humain. Mais, comme pareilles exécutions ne se font guère sans excès qui compromettent les meilleures causes, le Père devait, non pas diriger, mais surveiller et empêcher qu'il ne se fît rien contre la gloire de Dieu et le bien surnaturel des indigènes. Pour les autres questions en suspens, les lettres ne nous disent pas ce qui fut décidé.

Cette page de l'histoire de Xavier a paru étrange à quelques-uns. Des écrivains protestants la déclarent inconcevable [1]. Violation du droit des gens, l'Evangile prêché à coups de canon! Plût à Dieu que, dans l'histoire de la colonisation européenne, il n'y eût pas de violation du droit des gens plus grave que celle-là!

Aujourd'hui, en vertu du principe égoïste de non-intervention, l'on assiste, en gémissant, mais sans bouger, au massacre de populations entières. Au XVI^e^ siècle, alors que subsistait encore, dans les mœurs et les principes, quelque chose de l'esprit des croisades, on eût pris les armes et l'on eût infligé aux coupables une verte leçon. Les forts savaient encore se faire les vengeurs de l'iniquité et les défenseurs des faibles. Un autre souffle a passé sur le monde : ne faisons pas un crime à saint François Xavier de ne pas l'avoir respiré trois siècles à l'avance.

Tout étant réglé, François repartit. Le voyage se fit avec une rapidité qui tient du prodige. Le 20 janvier, il était de retour à Cochin, après à peine un mois d'absence [2].

Les voyages de ce genre se multiplieront dans la vie de notre saint. Une part notable de son temps se passera sur le pont des navires ou au fond des barques indigènes. Ce qu'il souffrira durant ces incessantes allées et venues, sous le soleil tropical ou sous les pluies, dans ces vaisseaux encombrés de ballots, de bêtes et de gens, dans ces nacelles indiennes ou malaises, sans pont ni abri, nul ne le saura jamais. Mais ce n'était rien pour lui dès qu'il y avait des âmes à convertir et un coin pour prier Dieu.

1. H. Venn, *op. cit.*
2. Il y a une lettre de lui écrite à Cochin et portant cette date (*Mon. Xav.*, p. 361).

C'était sa coutume, à bord, de rester en oraison de minuit au lever du soleil. « Pendant ces heures-là, disaient les matelots, le navire est en sûreté : le Père François tient le gouvernail[1]. » Durant la journée, il continuait son œuvre d'apôtre. Sur le *catur* qui l'emmenait de Cochin vers le nord, il avait trouvé un officier aux mœurs dévergondées. Il fit d'abord semblant de ne rien savoir, et se montra courtois et affable. Bientôt le Père et le soldat eurent lié amitié. Lorsque Xavier hasarda un mot sur les grandes vérités du salut, l'autre feignit de ne pas entendre. Quand on vint à parler confession, le pécheur se mit à rire, et le prêtre se tut. La barque fit une courte escale à Cananore. Xavier invita son étrange ami à une petite promenade dans la forêt de cocotiers. Dès qu'ils furent seuls, le saint s'agenouilla, découvrit ses épaules et se mit à se flageller. Le sang jaillissait sous la discipline : « Cela, criait-il, c'est pour vous. Je ferai tout pour expier vos fautes, mais vous avez coûté au doux Jésus infiniment davantage. Mon Dieu ! par le sang de votre Fils, éclairez cette âme, et tendez-lui la main pour qu'elle ne se perde pas ! » Bouleversé, l'officier arracha la discipline et, à genoux, sanglotant : « C'est à moi, cria-t-il, de faire pénitence. Vous m'avez vaincu. » Bientôt la confession était faite, et tous deux rentraient à bord[2].

De même pendant le voyage du retour. Au port de Chaul, on lui signala un matelot, joueur, blasphémateur, qui ne s'était pas confessé depuis sept ans. Le Père fit exprès de monter dans le bateau où cet homme était engagé. La présence du missionnaire n'empêcha pas les blasphèmes d'aller leur train. Un jour le malheureux perdait au jeu sans désemparer. Il venait d'engager jusqu'à ses bagages, et ne répondait à qui voulait le calmer qu'en redoublant d'imprécations. Le Père, à ce moment, disait son office dans sa cabine. Il demanda quel était ce bruit. Quand il sut de quoi il s'agissait, il envoya son compagnon porter au matelot une poignée de pardaos, lui faisant dire de jouer encore, il serait plus heureux. En effet le matelot regagna tout ce qu'il avait perdu et jusqu'à son bagage. Mieux encore, il sortit du jeu tout changé, décidé à mieux vivre.

1. Sousa, t. I, p. 632.
2. Lucena, II, ch. 20, p. 133.

A Cochin, Xavier le prit, le conduisit à l'ermitage de Saint-Jean-hors-les-Murs, le confessa, lui donna l'absolution ; puis, le laissant faire sa pénitence dans la chapelle, s'en alla dans un bois voisin. La pénitence finie, le matelot sortit, chercha le Père et le trouva qui se flagellait. Il voulut l'arrêter. « Laissez-moi, dit François, faire un peu pénitence pour vous. » Mais le matelot, bouleversé, arracha la discipline des mains du saint et s'en frappa sans pitié en disant : « C'est à moi d'être châtié. »

Le témoin qui rapporta ce fait, un vieux soldat, ajoute que, depuis, le converti vécut en chrétien [1].

1. *Process. 1616*, n. 10. Le témoin Martin Darvello tenait le fait du vétéran N. Pigneiro, camarade du converti. Voir Cros, II, p. 442, 443.

Signalons encore les deux faits suivants qui doivent se placer vers cette époque.

Cosme Anes racontait en 1556 : « A son retour du cap Comorin (donc vers décembre 1544), il eut la bonté de m'interroger sur mes cargaisons. « Tout va bien, lui dis-je : « il est parti sept navires chargés de poivre et autres denrées. J'envoie au roi un diamant « que j'ai acheté dix mille pardaos et qui, en Portugal, en vaudra vingt ou trente. — Par « quel navire ? demanda-t-il. — Par l'Atoghia, capitaine Jean de Noronha. — J'en eusse pré- « féré un autre, dit François. » Cette réflexion me troubla. « Votre Révérence parle-t-elle « de la voie d'eau qu'on avait découverte ? » Et le Père me répondit en propres termes : « Non, « ce n'est pas cela. — Alors, ajoutai-je, priez pour moi. » Je restai très anxieux, parce que, ce diamant, je n'avais aucune commission pour l'acheter. J'appris plus tard qu'une voie d'eau s'était déclarée à la base du grand mât. On songeait à s'échouer, ou à se réfugier sur un autre vaisseau. On coupa le mât, et voilà qu'une planche se trouva, qui de nouveau fermait le trou (*quo facto iterum tabula fluctibus aditum occlusit*). On put vider le navire, et l'on entra à Lisbonne avec deux mâts seulement. » Et Cosme Anes attribuait à François le salut du navire (*Process. 1556*, Goa, n. 1).

Un autre souvenir se rattache au passage du saint à Cananore. Marguerite Ludovici, portugaise d'Evora, veuve, âgée de plus de cent ans, disait en 1616 : « J'ai connu et vu de mes yeux à Cananore le Père Maître François, que déjà on n'appelait plus que le *Santo Padre*. J'avais un fils, Grégoire, âgé de sept ans. Le Père Xavier, le voyant à la maison, prophétisa qu'il serait grand serviteur de Dieu : il en fut ainsi, car il entra chez les Franciscains, et y laissa une belle réputation de sainteté. Il s'appelait Fray Lucas. » La fille de la centenaire, Isabelle Alvarez, âgée de soixante-dix ans et plus, dit à son tour : « J'ai vu Maître François à Cananore. Mon père l'appelait un saint, et le traitait comme tel. Il dit à ma mère qu'il voulait le lui amener pour qu'elle le vît. Il vint, posa la main sur la tête de mon petit frère, prédisant qu'il serait grand serviteur de Dieu. Je puis l'assurer, car étant toute petite, j'étais là, appuyée au bras du fauteuil sur lequel le Père Maître François était assis. » De son côté le Franciscain disait à un Paraver qui le raconta plus tard : « Le Père François avait demandé l'hospitalité à mes parents. On se plaignit à lui de ma conduite et de mes vices. Il m'excusa sur mon âge et prédit qu'un jour je serais père de mes frères, et religieux de saint François. » (*Process. 1616*, n. 7, 8, 71. Cf. Cros, II, p. 393.) Fray Lucas mourut martyr à Kandy en 1594 (Bartoli, *Asia*, l. I, p. 47 ; Marcellin de Civezza, VII, p. 248).

CHAPITRE II

LE COURRIER DE 1545

I. — *La lettre au roi.*

François Xavier se trouvait à Cochin au moment où la flotte royale préparait son départ pour l'Europe. Il en profita pour sa correspondance [1].

Tout plein des entretiens qu'il avait eus avec le gouverneur, il écrivit d'abord au roi. C'est l'honneur de Jean III d'avoir su écouter les rudes leçons que, de l'autre côté des mers, lui envoyait parfois le grand apôtre : « Mettez-vous bien en tête, disait Xavier, et répétez-vous souvent, que, si Dieu vous a donné l'empire des Indes, c'est pour vous éprouver, pour voir le fond de votre cœur, quelle reconnaissance vous aurez pour lui. Il s'agit beaucoup moins de remplir vos trésors des richesses de l'Orient, que de montrer à Dieu votre zèle en aidant les missionnaires. Cela, vous l'avez compris, de là les recommandations que vous faites à vos officiers. Vous sentez que vous avez charge d'âmes et que Dieu, un jour, vous demandera compte de toutes celles qui se perdent faute d'avoir qui les enseigner [2]. »

L'occasion se présentait pour le prince d'exécuter ses bons desseins. Le vicaire général, don Michel Vaz, allait partir pour Lisbonne. Il portait au roi des rapports exacts sur l'état spirituel des Indes, les obstacles, les espérances de progrès. Xavier faisait de lui un éloge dont il faudra se souvenir quand nous entendrons les historiens protestants le traiter de vulgaire

1. Lettre 46, à Jean III (traduction latine) ; 47, à S. Ignace ; 48, aux Pères de Rome ; 49, au P. S. Rodriguez.

2. *Mon. Xav.*, p. 356.

persécuteur [1]. La vérité est que son zèle ardent connaissait peu les ménagements, quand la foi était en cause. « On le regrette ici, disait le saint. Il faut nous le renvoyer dans un an. C'est un devoir de conscience. Nul ne vous aidera mieux à remplir vos obligations envers les Indes, que ce ministre très fidèle. Il a pour lui la vertu, l'expérience de nombreuses années, la vénération acquise auprès du peuple, le zèle à saisir toutes les occasions de procurer la gloire de Dieu. »

Si donc le roi veut prendre les intérêts de Dieu et de l'Eglise, être agréable à tous les gens de bien qui vivent aux Indes, aux néophytes, à Xavier lui-même, il faut que Michel Vaz revienne sans faute, une fois sa mission accomplie. Encore un coup, c'est pour le roi un devoir de conscience. « Dieu m'en est témoin, ajoute Xavier, on ne peut se passer de lui ici, car lui, du moins, a le courage de s'opposer, sans faiblir, à tous les persécuteurs des chrétiens [2]. » On ne peut compter sur l'évêque, poursuit le saint. Il a une vertu très haute ; « l'esprit chez lui est complètement victorieux de la chair », mais il est vieux, infirme, et les forces du corps ne sont pas à la hauteur de celles de l'âme. Raison de plus pour ne pas le priver de son bras droit [3].

Ce point réglé, François abordait le sujet qui lui tenait le plus au cœur, les réformes à apporter dans l'administration, au point de vue des intérêts chrétiens. Les nations protestantes qui plus tard, aux Indes, se disputeront les dépouilles du Portugal, poseront, très net, le principe de l'indifférence en matière d'apostolat. Elles seront marchandes et rien de plus, quitte à se départir de cette ligne de conduite, quand il leur sera utile de s'en prendre aux papistes. Pareil scepticisme mercantile eût paru monstrueux aux Espagnols et aux Portugais contemporains de Xavier : ils n'oubliaient jamais complètement le mot d'ordre, « unir la croisade à la conquête ». Quant à eux, les missionnaires, et Xavier en tête, n'hésitaient pas, quand il le fallait, à réclamer un appui qu'on avait le devoir de leur offrir : subsides, intervention diplomatique, et même, en certains cas, protection armée. Puisqu'il y avait dans l'Inde un pouvoir civil chrétien,

1. Whiteway, *op. cit.*, p. 63. Ce qui valut à Michel Vaz cette réputation, ce fut sa sévérité à l'égard des judaïsants.
2. P. 357.
3. P. 358.

on devait pouvoir s'en ressentir. Puisque, à Lisbonne, le roi faisait tant de déclarations en faveur de la propagation de la foi, aux Indes on devait en constater les effets. Or, en pratique, ce n'était que lacunes et contradictions. Mauvaises mœurs des colons entraînant le mépris pour la foi chrétienne ; l'idolâtrie publique tolérée en plein Goa, les Brahmes tout-puissants sur le territoire portugais ; une seule chose considérée, l'argent ; les plus honorables charges et les plus lucratives vendues aux musulmans, inabordables aux chrétiens indigènes ; les employés du fisc si durs pour les pêcheurs paravers, qu'on les prendrait pour des pillards ; les esclaves chrétiens vendus à des idolâtres sans souci des âmes ; l'insouciance des autorités portugaises laissant le roi de Cochin confisquer les biens de ses sujets qui passaient au christianisme[1]. Ces plaintes, don Michel Vaz allait en porter le détail au roi. Pour lui, Xavier s'en tient, dans sa lettre, à une conclusion qui lui paraît s'imposer à la conscience royale. Exhorter, par lettres régulières, ses officiers à mieux agir, c'était bien ; mais il fallait des actes, il fallait savoir châtier[2].

Le saint avait raison. Un des vices de l'administration coloniale, c'était l'impunité des coupables. Les dénonciateurs ne manquaient pas. On se jalousait beaucoup ; et, dès son temps, Albuquerque s'en plaignait. Pas de vaisseau retournant en Europe, qui ne fût chargé de lettres accusatrices. Mais précisément, il y en avait trop ; où trouver la vérité ? Puis c'était chose reçue : aucun *fidalgo* ne devait être puni aux Indes. On expédiait en Portugal ceux qui étaient décrétés d'accusation. Il serait exagéré de dire qu'ils n'y trouvaient jamais leur châtiment. Mais souvent, arrivés à Lisbonne, il ne leur était pas malaisé de donner le change et de se disculper. Aussi, les Portugais d'Orient ne redoutaient rien et les indigènes étaient persuadés qu'il n'y avait pas de justice à attendre du « royaume »[3].

1. D'après la réponse de Jean III, 8 mars 1546, dans Camara Manoel, *Missões dos Jesuitas no Oriente*, Lisbonne, 1894, p. 85, 96. Cf. *Archivo Portuguez oriental*, fasc. 1, 1877, p. 81 (lettre du roi aux officiers de Goa, 14 mars 1549) ; fasc. 5 (provision de l'évêque, citant les lettres du roi au gouverneur, 15 mars 1550).

2. *Mon. Xav.*, p. 358.

3. Albuquerque, *Cartas*, t. I, p. 32 (Lisbonne, 1884) ; *Commentaries*, édit. Hakluyt Soc., 1875-1884, t. III, p. 137 ; — Barros, Déc. II, l. V, ch. 11, p. 558.

Xavier continuait donc : « Le jour du jugement est proche, il viendra plus vite qu'on ne croit. Mais alors, lorsque le Seigneur examinera l'âme du roi, il lui reprochera d'avoir laissé impunies aux Indes les fautes commises contre son saint Nom, au lieu qu'il était si sévère dans les impôts et la perception des revenus royaux. Sera-ce une réponse que de dire : « J'écrivais tous les ans » ? Et Xavier se demande comment on pourrait bien rendre plus efficace la protection royale en matière religieuse. Ce qui entrave l'action des gouverneurs les mieux intentionnés, n'est-ce pas que leurs pieuses intentions sont trop souvent en désaccord avec la politique ou les intérêts d'argent ? Ne pourrait-on séparer les deux domaines et donner pleine autonomie à la religion ? Pourquoi ne pas envoyer aux Indes un officier revêtu de l'autorité même du roi, ne s'occupant que de religion, chargé de supprimer les scandales et autres obstacles au progrès de la foi ; constituer par conséquent une haute police religieuse[1] ? Au fond, ce que Xavier demande, c'est une extension, aux pays d'outre-mer, de l'Inquisition de Portugal. Il menacera bientôt le capitan de Tuticorin de le dénoncer au grand Inquisiteur, frère du roi.

L'objet propre de cette institution nouvelle, plus que la surveillance des hérétiques et des judaïsants, serait la répression de ces officiers prévaricateurs dont les crimes entravent le progrès de l'Evangile. Le projet était-il pratique ? L'apôtre pouvait-il espérer de cet inquisiteur, l'indépendance idéale, la suprême justice, l'absolu désintéressement qu'il rêvait ? Quoi qu'il en soit, de la part du grand missionnaire, l'idée même de recourir à pareil moyen était d'un homme déjà quelque peu désabusé. Sa confiance dans les gouverneurs n'est pas loin de s'évanouir. Il a touché du doigt leur impuissance. Ils peuvent encore, par des interventions énergiques, assurer aux apôtres la liberté de conquête au dehors. Mais, au dedans, sur les terres portugaises, que peuvent-ils pour arrêter les scandales ? Il avait compté sur Martin Alphonse de Sousa ; mais la réelle bonne volonté du gouverneur avait été paralysée, par ses défauts personnels d'abord, et aussi par les circonstances, par l'insta-

1. *Mon. Xav.*, p. 359.
2. *Ibid.*, p. 380.

bilité des charges qui tue l'esprit de suite, par les jalousies intéressées qui le poursuivaient et dont les chroniques restent imprégnées, par le manque de contrôle efficace sur les officiers inférieurs, par la toute-puissance de l'argent qui lui faisait résumer la situation en cette formule : « *Quanto tienes tanto vales*, tu vaux ce que tu possèdes[1]. » Le gouverneur était le premier à en souffrir, et on nous assure qu'il ne souhaitait qu'une chose : être relevé de sa charge.

Un jour, peu de temps avant que les vaisseaux du roi n'amenassent son successeur, il assistait à la messe avec un officier qui retournait en Portugal. A l'élévation il dit à son compagnon : « Dites au roi de me faire remplacer par les prochains vaisseaux. Il m'est impossible de gouverner l'Inde, tant les hommes changent ici, surtout les hommes le plus en vue. S'il ne le fait pas, je jure par cette hostie très sainte et par le vrai Corps du Christ que j'y contemple des yeux de la foi, d'ouvrir les lettres de succession et de laisser le pouvoir à ceux qui y sont marqués. Son Altesse ne peut pas vouloir exposer un vassal comme moi à se faire couper la tête. » — « Tel était, ajoute Faria y Souza, l'état des Indes. Il n'y avait quasi plus de remède, puisque, si le gouverneur était encore tolérable, les gouvernés ne l'étaient plus[2]. »

Quand don Alphonse était à ce point dégoûté de sa charge et fatigué de sa responsabilité, que ne devait pas être la sévérité de saint François Xavier? Un des passages les plus célèbres de ses lettres date précisément de cette époque.

« Ne permettez à aucun de vos amis, écrit-il au Père Simon Rodriguez, de venir aux Indes comme officier du roi. C'est à la lettre qu'on peut appliquer à ces gens le mot : « *Deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur*[3]. » En vain vous vous confierez à leur vertu ; s'ils ne sont confirmés en grâce comme les Apôtres, n'espérez pas qu'ils feront leur devoir. Ici c'est si bien la coutume de ne pas faire ce que l'on doit, qu'on n'en a cure, et tous vont par le chemin de *rapio*, *rapis*. Et

1. *Annaes das sciencias e lettras*, Lisbonne, 1857-58, t. I, p. 321.

2. Faria y Souza, *Asia Portugueza*, t. II, P. I, ch. 14, n. 9. On voit, par cette citation, que tous les historiens ne sont pas également sévères pour Sousa.

3. « Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et ne soient pas inscrits parmi les justes. »

j'admire comme ceux qui nous arrivent de là-bas, inventent des temps, modes et participes nouveaux à ce verbe *rapio*, *rapis*. Et ils font si belle diligence, ceux qu'on nous *dépêche* de là-bas avec ces charges, qu'ils ne lâchent jamais ce qu'ils ont pris. Par où vous voyez comme ils s'en vont mal *dépêchés* de cette vie en l'autre[1]. »

Toujours plus hardi et sûr d'être compris, François poursuit : « Que le roi comparé les immenses richesses que Dieu lui a données dans les Indes et le peu qu'il a fait jusqu'à présent pour lui; qu'il fasse cet examen en conscience et qu'il conclue à être plus généreux quand il s'agit des intérêts éternels. » — Si, lui, ose parler de la sorte, c'est qu'il aime profondément le roi; c'est qu'il lui semble qu'une voix s'élève des Indes reprochant au prince d'être avare envers cet empire dont les besoins spirituels sont immenses. Et Xavier détaille ses espérances prochaines. Avant un an, à Jafnapatam et au Travancore, il y aura plus de cent mille chrétiens. A Cotta, la persécution continue; les bienfaits de Jean III ne parviennent pas à amollir le cœur du roi; mais de nouveaux champs d'apostolat s'ouvrent vers l'Orient, au delà de Malacca, donc il faut envoyer de nouveaux ouvriers de la Compagnie[2].

Telles étaient les saintes libertés de Xavier avec son protecteur. Jean III était homme à l'entendre. Sans doute, nous ne le voyons point prendre les mesures radicales que suggérait et que suggérera encore plus tard notre saint. Il lui manquera toujours de savoir punir, trompé qu'il sera par les rapports contradictoires venus des Indes, arrêté par l'extrême difficulté de savoir le vrai des hommes et des choses, et de mener un procès sérieux à de telles distances. Du moins, il sentait ses responsabilités, et c'est bien un écho des lettres de Xavier que nous entendons à travers ces paroles que, par retour de courrier, il adressera au successeur de don Martin Alphonse, 8 mars 1546.

« J'attends beaucoup de vous que, pour votre part, vous

1. *Mon. Xav.*, p. 375. « Os que de lá vem *despachados* com estes cargos..., por iso podeis ver quam mal *despachados* vão as almas... » Ce passage a été commenté par le Père Antoine Vieyra dans son célèbre sermon sur le bon Larron, et appliqué aux officiers du Brésil.

2. *Mon. Xav.*, p. 360.

contribuerez à ce que je reçoive de Notre-Seigneur la grâce de voir la moisson grandir autant que les commencements permettent de l'espérer. C'est là, je vous le rappelle, le plus grand service, le plus grand contentement que je puisse recevoir de vous... Quelques grands travaux que vous ayez par ailleurs, ne pensez pas qu'en négligeant ceux-ci, votre activité s'emploiera utilement aux autres ; car, sans le secours de Notre-Seigneur, rien n'aboutit, et, si vous négligez l'affaire de Notre-Seigneur, les autres ne réussiront pas[1]. »

De ces plaintes et requêtes si graves, rapprochons ce que, plus tard, d'Amboine, le Père écrira encore à Jean III. Alors, son expérience de l'Inde portugaise se sera étendue ; il aura vu les colons de San Thomé et de Malacca. Il aura constaté des abus nouveaux. Non seulement la moralité, mais la foi même des chrétiens lui paraîtra en péril. Ce qui se passait alors en Portugal avait son écho jusqu'au fond des Indes. Les esprits y étaient extrêmement montés contre les « nouveaux chrétiens », ces Juifs convertis sans conviction, que l'on soupçonnait de continuer à huis clos leurs pratiques, de se livrer à une propagande occulte, de favoriser sous main les ennemis de l'Etat, sans parler de beaucoup d'autres crimes odieux. Ce qu'il y avait de vrai là-dessous, qui le saura jamais? Or, si l'on redoutait les faux chrétiens en Europe, combien plus devait-on s'en défier aux colonies, où l'ennemi était à deux pas, où les néophytes indigènes étaient moins armés contre les idées israélites, où les autorités se montraient souvent insouciantes des intérêts religieux. Il semble qu'un assez grand nombre de ces fidèles équivoques ait cherché outre-mer la sécurité qu'on leur déniait en Portugal, et là, loin de toute police vigilante, en perpétuel contact avec les Maures et les Juifs, ils pouvaient jouer, sans trop de risque, leur double jeu.

Justement, en 1543, on venait de découvrir à Goa un médecin néo-chrétien, judaïsant obstiné. Il avait été arrêté, convaincu, livré au bras séculier. Il est à croire que l'enquête amena de graves découvertes[2]. De son côté, Xavier dut cons-

1. Cros, I, p. 287, 288.
2. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 292 et suiv.; Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 86. p. 115.

tater à San Thomé, à Malacca, que l'influence de ces gens était grande pour le mal, car, le 16 mai 1546, il écrivit au roi :

« Il est une autre chose nécessaire, pour qu'on vive aux Indes en bon chrétien, c'est que Votre Altesse y institue la sainte Inquisition. Beaucoup, en effet, y vivent dans la loi mosaïque ou dans la secte de Mahomet, sans aucune crainte de Dieu ou vergogne du monde. Or ils sont nombreux, épars dans toutes les forteresses. Il nous faut donc la sainte Inquisition et de nombreux prédicateurs. Que Votre Altesse pourvoie ses loyaux et féaux sujets des Indes de choses si nécessaires[1]. » Au moment où cette requête partait d'Amboine, à Lisbonne, on lui donnait un commencement d'exécution. Don Michel Vaz revenait aux Indes armé du titre d'inquisiteur[2].

Le Saint Office ne fut officiellement constitué à Goa que plus tard, en 1560[3]. Mais alors les intentions de Xavier furent-elles remplies ? Eut-on, dans les colonies, ce tribunal rigoureux et équitable, indépendant et désintéressé, qu'il demandait? Si, cent ans après, il se fût réveillé dans sa luxueuse chapelle du *Bom Jesu*, qu'eût-il pensé du Saint-Office goanais qui fonctionnait à deux pas de là, dans l'ancien palais du gouverneur? On sait que l'Inquisition des Indes fut chargée, dans la suite, de plus de malédictions que n'importe quel tribunal semblable d'Europe. On en a fait le théâtre de véritables monstruosités judiciaires. Des voyageurs étrangers venus aux Indes, précisément au temps où le Portugal était en lutte armée avec la Hollande calviniste, se virent soupçonnés, non seulement d'hérésie, mais aussi d'espionnage et traités en conséquence. D'autres, comme le célèbre médecin Dellon, furent la victime de vengeances particulières. Revenus en Europe, ils mirent en circulation des rapports où tout n'était pas faux, mais où il faudrait faire la part de la rancune et de la crédulité. On les crut sur parole, on les croit encore. L'histoire nous dira quelque jour ce qui en est[4].

1. *Mon. Xav.*, p. 421.
2. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 5, p. 95.
3. *Ibid.*, D. VIII, l. IX, ch. 5, p. 335.
4. Voir dans Hunter (*Hist. of British India*, 2 in-8°, Londres, 1899, t. I, p. 315), une lettre des juges et magistrats de Goa, 25 nov. 1557, se plaignant au roi des inquisiteurs

Faut-il ici justifier saint François Xavier? L'homme nous est connu. Nous savons la profondeur de sa charité. Un prêtre aussi héroïquement miséricordieux pour les corps et pour les âmes, quand il réclame ainsi l'organisation du Saint-Office, proclame, que, à ses yeux de contemporain, ce tribunal n'est pas l'instrument d'iniquité que l'on nous décrit. Il a eu, si l'on veut, une confiance exagérée en son indépendance. Il a pu croire trop aisément aux accusations dont on chargeait les néo-chrétiens; encore, en l'absence de détails circonstanciés, nous est-il impossible de nous faire ici un jugement. Par ailleurs, nous ne voyons pas qu'il ait jamais eu à intervenir de sa personne en aucun procès inquisitorial. Mais il était Navarrais et homme du XVI^e^ siècle, peu enclin, par conséquent, aux ménagements envers les semeurs de scandale, et n'ayant aucune répugnance de libéral moderne, à les voir condamner pour crime de lèse-majesté divine. Il trouvait tout simple que son ami don Michel Vaz fît en conscience son devoir de censeur et de juge.

Et il insistait pour que l'on ne retînt pas en Portugal un prêtre aussi nécessaire. « C'est l'homme qu'il faut ici, écrivait-il à Simon Rodriguez, pour défendre le troupeau contre les loups, et ces loups sont innombrables. Jamais il ne cessera d'aboyer contre ceux qui persécutent et dévorent les nouveaux convertis. Si Son Altesse en envoie un autre, il lui faudra du temps pour avoir l'expérience que Michel Vaz a acquise depuis douze ans qu'il est ici. Les bons le chérissent, les méchants le craignent. Je ne sais ce qui arriverait. Parlez au roi pour qu'il nous le renvoie[1]. »

II. — *Lettre à la Compagnie.*

La lettre au roi était du 20 janvier; le 27, François en expédiait trois autres, une lettre d'affaires à saint Ignace, une lettre de récits et d'effusions aux Pères de Rome, et une dernière

Par contre, une autre lettre de la même année, faussement attribuée à Xavier, réclamait l'établissement officiel du tribunal (Mss. mis en vente le 26 mars 1903 chez Luziotti, Rome). Cf. NAZARETH, *Mitras*, t. I, p. 375, 377 (bibliographie); FONSECA, *Sketch of Goa*, p. 210.

1. *Mon. Xav.*, p. 376.

pour Simon Rodriguez, où tout se mêlait, appels apostoliques, affaires, nouvelles et explosions de charité.

Ce compagnon de la première heure, cher entre tous, il voudrait bien le voir venir aux Indes, mais que ce soit sur l'ordre ou le conseil d'Ignace : « Il est notre Père et nous lui devons obéissance ; nous ne devons pas bouger sans son avis[1]. » Avertissement prophétique : on dirait que le saint, lisant dans l'avenir, prévoyait les illusions qui n'allaient pas tarder à assaillir son ami.

Il demande des prières et aussi des nouvelles, mais des nouvelles détaillées sur Rome et sur le Portugal[2]. Les lettres d'Europe, voilà sa grande consolation. Or ces lettres sont rares. Depuis quatre ans qu'il est parti, il a été fidèle à profiter de toutes les occasions pour envoyer de ses nouvelles. Et cependant, de Rome il n'a reçu qu'une lettre, et deux de Lisbonne. Evidemment on lui écrit régulièrement mais les courriers s'égarent[3].

Ainsi rien n'affaiblissait le tendre amour qu'il avait pour ses frères demeurés en Europe. Ils lui étaient si présents à l'esprit par le souvenir qu'il pensait à eux sans interruption. « Il y a, dit-il, cette vertu dans la mémoire du passé, quand Jésus-Christ est à la base, qu'elle va presque jusqu'à suppléer les effets de la connaissance intuitive[4]. »

Malgré les abus dont il gémit, il est tout à l'espérance. Il ne parle plus de passer chez le « Prêtre Jean ». L'avenir est aux conversions. Arrosé par le sang des martyrs, avant longtemps le royaume de Cotta sera chrétien[5]. D'autres nouvelles viennent d'arriver, consolantes encore. « Dans un autre pays, très loin d'ici, à cinq cents lieues, — il aurait dû dire 1.200 et plus, car il s'agissait de Macassar, dans l'île de Célèbes — trois seigneurs et beaucoup de gens du peuple se sont convertis il y a huit mois. Ils ont fait demander, dans les forteresses du roi de Portugal, des personnes religieuses qui leur enseignassent la loi divine. Car, jusque-là, disaient-ils, ils avaient

1. *Mon. Xav.*, p. 373.
2. *Ibid.*
3. P. 364.
4. P. 366.
5. *Mon. Xav.*, p. 370.

vécu comme des animaux ; et ils voulaient maintenant vivre en hommes, dans la connaissance et le service de Dieu. Les capitans des forteresses portugaises les ont pourvus de clercs pour exercer là le ministère aspotolique [1]. »

Saint François Xavier avait donc bien des raisons de dire à ses frères de Rome : « Vous le voyez : cette terre est riche de promesses. *Orate ergo, fratres, Dominum messis ut mittat operarios in vineam suam* [2]. J'ai cette confiance en Dieu Notre-Seigneur que, cette année, je ferai plus de cent mille chrétiens. » Mais il fallait des collaborateurs. Il en demandait à Jean III : « Envoyez le plus que vous pourrez des ouvriers de la Compagnie : on en a besoin non seulement en ce quartier des Indes, mais à Malacca et dans les environs [3]. » Il en demandait au Père Simon Rodriguez : « Envoyez beaucoup de monde ici ; c'est pour dilater les limites de la Sainte Mère Eglise. J'en ai l'expérience, ceux qui ont du zèle pour la foi du Christ Notre-Seigneur, font beaucoup de bien. Voilà pourquoi j'insiste [4]. » Il en demandait à saint Ignace : « Des personnes qui ne sauraient ni confesser, ni prêcher, ni faire aucune des œuvres de la Compagnie, seraient encore utiles ici. Il faudrait leur faire faire les Exercices, les soumettre pendant quelques mois à d'humbles travaux. Mais elles doivent avoir la santé et la vertu. Dans ce pays d'infidèles, la science n'est pas indispensable. Il ne s'agit que d'enseigner les prières, visiter les chrétientés, baptiser les nouveau-nés ; car il en meurt beaucoup sans baptême, faute de quelqu'un qui le leur donne, et nous ne pouvons être partout. Si donc vous trouvez des gens peu faits pour être de la Compagnie, mais capables d'aller et de venir, baptisant et enseignant les prières, envoyez-les ; ils nous seront utiles. J'ai dit qu'ils doivent être capables d'endurer de grandes fatigues corporelles ; car le pays est accablant. Il y a l'excès des chaleurs, souvent le manque d'eau potable. La nourriture est peu variée : du riz, du poisson, des poules, pas de pain, pas

1. *Ibid.*
2. « Priez donc, mes frères, le seigneur de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa vigne. » Xavier cite l'Evangile par à peu près (Mat., IX, 38 ; Luc, X, 2).
3. *Mon. Xav.*, p. 360.
4. P. 374.

de vin, rien de ce que vous avez en abondance en Europe. Il faut donc des hommes solides et non des malades.

« Il y a plus, Dieu Notre-Seigneur leur fera cette grâce, s'ils viennent ici, de se voir en péril de mort. Et ce péril, ils ne pourront l'éviter sans bouleverser l'ordre de la charité. (François veut dire que, chez le missionnaire, la charité bien ordonnée demande qu'on préfère le bien spirituel des âmes à son propre bien temporel, même à sa vie.) S'ils observent cet ordre, il leur faudra passer par là, et se souvenir qu'ils sont nés pour mourir au service du Rédempteur et Seigneur. C'est pourquoi il leur faut des forces spirituelles. Je sais bien que, pour moi, j'en manque; je vais en ce pays en grande nécessité de vertu. Par l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, je vous en supplie, souvenez-vous de moi, recommandez-moi aux prières de toute la Compagnie. Car, je le crois sans hésiter, dans les grands périls que j'ai dû affronter, ce sont vos prières et celles de la Compagnie qui m'ont sauvé.

« Voilà ce que j'avais à vous dire sur les sujets qu'il convient d'envoyer aux Indes. Et ceux-là même que vous verriez suffisamment solides de corps, mais rien de plus, vous pourriez les envoyer quand même. Les endroits ne manquent pas où la vie n'est pas en danger et où ils pourraient bien servir Dieu. Pour ceux qui seraient bons confesseurs, qui savent donner les Exercices, mais dont la santé ne suffirait pas à de rudes travaux, envoyez-les encore. Ils resteront à Goa ou à Cochin et y seront très utiles. Dans ces villes, rien ne manque, pas plus qu'en Portugal. Ce sont des villes portugaises. On peut y être soigné dans la maladie : médecins et remèdes s'y trouvent. Il n'en est pas de même là où il n'y a pas de Portugais, comme dans le pays où nous allons, Mansilhas et moi. Rien qu'à donner les Exercices dans ces deux villes, on servirait grandement Dieu Notre-Seigneur[1]. »

Cette lettre de saint François Xavier soulève une grave question. Quelles qualités est-on en droit d'exiger des élus de l'apostolat? Il serait facile de se méprendre sur la pensée du saint.

1. P. 362, 363.

Grande vertu et solide santé, il ne semble pas exiger autre chose : il fait bon marché de la science. Mais son expérience de l'Orient, en 1545, était encore incomplète. Il n'en connaissait que les terres européennes de Goa et de Cochin, avec les côtes du Comorin ; et il lui semblait qu'il était peu de gens qui n'y pussent trouver un emploi. Les santés faibles elles-mêmes et les vertus sans héroïsme se rendraient utiles dans les milieux portugais. Dans les missions proprement dites, avec la méthode d'apostolat qu'il emploie, très sommaire encore, il n'a besoin que de prêtres catéchistes. Bien des gens de science insuffisante, que la Compagnie ne saurait utiliser en Europe, rendraient aux Indes de bons services.

Et justement, vers ce temps-là, l'un de ceux qui répondaient absolument à cette description, François Mansilhas, recevait l'ordination sacerdotale[1]. Or, nous le savons, s'il avait, pour la vertu, profité au contact du saint, si sa bonne volonté était indéniable, sur son ignorance, François ne se faisait aucune illusion. Jamais, au delà des mers, il n'eût pu se faire ordonner. Aux Indes, on devait être moins difficile, sous peine de n'avoir qu'un clergé par trop clairsemé. Mieux valait des prêtres insuffisants que pas de prêtres du tout. Tout le monde cependant n'approuva pas cette promotion. Un Père écrira bientôt à saint Ignace, non sans forcer peut-être un peu la note : « Mansilhas a bon esprit, bonne intention; mais il est absolument illettré. Il ne comprend pas l'office qu'il récite ; il n'en sait pas assez pour pouvoir jamais dire la messe. A quel titre a-t-il pu être promu aux ordres? Car il est prêtre, et a la permission de célébrer. Dieu pardonne à ceux qui l'ont ordonné. J'ai bien dit à l'évêque : « Comment pouvez-vous ordonner des ignorants « comme celui-là? — Je n'en ai pas de plus savants, répondit-« il; et où trouver le remède? » En voilà assez[2]. »

En Portugal, on paraît avoir, dans les premiers temps, pris un peu trop à la lettre les remarques de saint François Xavier, si bien que d'aucuns se plaignaient : « A part le Père François,

1. Mansilhas était à Cochin le 27 janvier 1545. « F. de M. e eu nos encomendamos n'as devotas orações vosas. » *Mon. Xav.*, p. 373. Le 7 avril pour la première fois, Xavier le traite de *padre*, titre réservé aux prêtres (p. 377). L'ordination dut avoir lieu vers ce temps-là.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 14.

pas un des Pères n'était à la hauteur de la mission[1]. » La question resta quelque temps controversée. Le saint étendit peu à peu son expérience. Il continua à ne pas se montrer difficile pour la science de ses missionnaires, à la Pêcherie et aux Moluques. Mais il constatera que, dans les stations portugaises, le peuple avait besoin de bons prédicateurs et le clergé de bons théologiens. Au Japon, il faudra des savants, des « maîtres ès arts ». D'autres écrivent à Rome dans le même sens. L'apostolat auprès des Indiens apparaîtra plus difficile, et, les polémiques avec les brahmes ayant commencé, il faudra, même au Travancore et à la Pêcherie, des savants. « Les uns, écrit-on, disent qu'il n'y a pas de Dieu ; d'autres qu'il y en a des multitudes, d'autres qu'il y en a de bons et de mauvais. Ils adorent les bons pour en recevoir des bienfaits, et les mauvais pour être épargnés. D'autres tiennent que l'âme des hommes, des bêtes, des plantes, est de même nature ; que l'homme meurt pour renaître, etc... D'où il suit qu'à chaque instant on est amené à des controverses. Donc, même aux Indes, il est bon d'avoir des missionnaires instruits[2]. » Cet appel, fort raisonnable, sera entendu. Le moment viendra où, pour ce qui est des talents, les missions et collèges des Indes n'auront rien à envier à ceux d'Europe.

III. — *Nouveaux missionnaires.*

Pendant que Xavier, à Cochin, réclamait du renfort, suppliait le roi de travailler à la réforme des Indes, à Lisbonne, les collaborateurs attendus se préparaient à partir. C'était le Portugais Jean de Beira, avec les Italiens Antoine Criminale et Nicolas Lancilotti. Ils avaient un an de retard.

Le premier appel du saint, lancé le 20 septembre 1542, à la veille de partir pour le Comorin, avait dû arriver à Lisbonne, puis à Rome, dans l'automne de 1543. Il avait été devancé. Dès le printemps de 1542, avant même que François ne fût arrivé à Goa, saint Ignace avait envoyé à Coïmbre deux novices destinés

1. Lettre de Cosme Anès, citée dans Cros, t. I, p. 345.
2. Cité dans Polanco, *Chronicon*, t. II, p. 146.

à l'Orient, Antoine Criminale et Nicolas Lancilotti[1]. La lettre de Xavier les trouva achevant leurs études en Portugal.

En mars 1544, Simon Rodriguez, considérant sans doute que la santé de Lancilotti était précaire, le remplaça par Pierre Lopez, Portugais. Quant à Criminale, que nous connaissons déjà, lui-même raconte ainsi à saint Ignace sa vocation définitive à la mission des Indes :

« J'étais à Coïmbre avec le Père Simon; il m'appela un soir dans sa chambre : « Voulez-vous aller demain aux Indes ? me « dit-il. — En vingt-quatre heures? lui dis-je en riant. — Au « moins, reprit-il, vous partirez demain; *mane discedetis hinc* » (*quia tunc latine loquebamur*)[2]. Il voulut ensuite me faire dire où je désirais aller. — « Où vous voudrez, répondis-je. — Pré- « férez-vous retourner en Italie ou aller aux Indes ? » Je repris : « Peu m'importe : l'Italie, les Indes, la Turquie, un autre pays « encore, je suis prêt à partir ou à rester. Il me suffit d'agir pour « l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur. Je n'ai pas d'au- « tre souci. » J'ajoutai n'avoir qu'un regret, celui d'être indigne des Missions à cause de mon ignorance, de ma négligence, de mon incapacité. C'est la vérité : Dieu le sait et ceux qui me connaissent... »

Le jeune prêtre et son compagnon s'embarquèrent le 6 avril sur la *Burgaleza*, un des cinq navires qui faisaient voile pour l'Orient. Mais le temps était mauvais; le 29 seulement l'on put appareiller. La flotte fut particulièrement malheureuse, cette année-là : un vaisseau périt en mer; un autre, arrivé à Cochin, ne put aller plus loin; le troisième fut de même arrêté en route. Un seul parvint à Goa, et en mauvais état. Quant à la *Burgaleza*, surprise par la tempête presque au sortir du port, immédiatement désemparée, elle dut revenir à Lisbonne. Et il fallut, cette année-là, renoncer à gagner les Indes[3].

On fut plus heureux en 1545. Le 28 mars, trois Pères s'embarquaient, Criminale, Lancilotti et Jean de Beira. Ce dernier, chanoine à la Corogne, avait été gagné à la vie religieuse par

1. Polanco, t. I, p. 98.

2. Massara, *Le P. A. Criminale*, p. 27. « Vous partirez d'ici demain matin, » (car nous parlions alors en latin).

3. Polanco, I, p. 144; — Sousa, *Oriente*, I, p. 274, — Andrada, *Cronica*, P. III, ch. 98; cf. *Mon. Xav.*, p. 351; Massara, p. 32, 33.

l'apostolique Père François Estrada. Il venait d'entrer au noviciat de Coïmbre (1544), et, le 9 février 1545, le Père Araoz écrivait à saint Ignace : « Maître Simon vient de le mander à Lisbonne, sans lui dire pourquoi. Il a reçu tranquillement, joyeusement, *genuflexus*, avec grande reconnaissance, sa mission pour les Indes. C'est un saint homme[1]. »

Lancilotti était originaire d'Urbino, dans les Etats de l'Eglise[2]. Petite santé, porté à voir les choses en noir, mais énergique et faisant merveille entre deux crachements de sang. Saint Ignace lui-même avait été son maître des novices, et il savait ce qu'il faisait, quand il envoyait à Xavier ce collaborateur débile. Homme de bon sens, très humble, d'autant plus précieux qu'il apportait aux Indes les traditions de Rome et le souvenir précis de ce qu'il avait vu faire au saint fondateur. Mais, ajoutons-le, enclin par là même à la sévérité, ne se rendant peut-être pas toujours assez compte qu'entre Rome et Goa, l'Europe et les Indes, il y avait des différences. Çà et là, dans la correspondance assez suivie qu'il entretenait avec le Général, on croit saisir certaines divergences de vues entre lui et François Xavier. Il vénérait la sainteté de son nouveau supérieur; mais tels et tels procédés hardis ne laissaient pas que de le dérouter[3].

A chacun des trois partants, le Père Simon Rodriguez avait assigné son poste. Lancilotti serait professeur au collège; les deux autres se mettraient à la disposition de François pour les missions. La traversée se fit sans incidents notables. A Mozambique, les Pères entendirent raconter que le Père Maître François venait de convertir trois rois. Cependant on ne donnait pas la chose pour certaine. Le fait était inexact. Mais déjà, telle était la renommée du missionnaire qu'on lui prêtait les conquêtes des autres[4].

En même temps que les trois prêtres, partait de Lisbonne

1. *Ep. Mixtae*, t. I, p. 199, cf. 195, 265, 267 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 7; — Bartoli, *Asia*, l. VI, n. 9 et 10.

2. Bartoli, *Asia*, l. VIII, 7, n. 36.

3. Voir par exemple *Sel. Ind. Ep.*, p. 16, n. 13 : « *M. Franciscus ita potest hic providere ex loco ubi est, ut si esset Romae, et de hoc collegio parum scit : numquam potuit hic manere. Puto quod agatur a spiritu Domini ad has partes.* »

4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 13 ; — *Ep. Mixtae*, t. I, p. 265.

un nouveau gouverneur des Indes. Lorsque, le 28 février 1545, Jean III nommait à ce poste de confiance le célèbre Jean de Castro [1], la lettre que François Xavier lui envoyait de Cochin pour l'adjurer de porter remède aux maux des colonies était en route depuis un mois. Don Michel Vaz n'avait pu encore le renseigner par lui-même sur les besoins pressants de l'Eglise des Indes. Mais on eût dit que le roi avait pressenti leurs désirs.

Jean de Castro, né à Lisbonne en 1500, était à la fois un grand chrétien, un savant et un brave. Tout jeune, il avait fait ses preuves de courage désintéressé au Maroc, sous le drapeau portugais, et à Tunis, sous Charles-Quint. Il avait accepté de son roi une pension, car sa haute noblesse ne l'empêchait pas d'être pauvre. Mais il avait refusé les offres de l'Espagnol. C'est un des innombrables traits de son détachement, parfois un peu fastueux, mais qui tranchait si fort sur les usages reçus aux colonies, que ses historiens ne peuvent s'empêcher de le comparer aux héros de Plutarque. Il avait, dès 1538, combattu aux Indes, exploré la mer Rouge et fait des travaux importants d'hydrographie. Il y revenait maintenant comme gouverneur, absolument décidé à aller jusqu'au bout de son devoir, mais sans illusion sur l'état moral de l'empire. Il comptait peu sur les règlements envoyés de Lisbonne. « Ce ne sont pas, disait-il, ces ordonnances qui rendent bons les gens mauvais. » Xavier pensait de même, quand, au roi, au lieu de lettres, conseils, exhortations, il demandait des actes.

Avec Jean de Castro pour gouverneur, et François Xavier pour apôtre, les Indes portugaises, semblait-il, pouvaient espérer un bel avenir politique et religieux. Malheureusement c'est à peine si ces deux grands hommes pourront se rencontrer. Lorsque Castro, le 2 septembre 1544, débarquera sur la grève de Goa, Xavier sera déjà en route pour les Moluques, et il n'en reviendra guère que pour assister le gouverneur à son dernier soupir.

1. Jacinto Freyre de Andrade, *Vita de Dom João de Castro*, Lisbonne, 1651. — Paris, 1869, 8°; — *Vita Joannis de Castro*, Rome, 1727, in.-4°.
Cf. do Couto, Dec. VI, l. I, ch. 1; Correa, Andrada, etc., etc.

CHAPITRE III

NÉGAPATAM ET SAN-THOMÉ
(Février-août 1545)

I. — *Les affaires de Ceylan. De Cochin à Négapatam.*

François resta encore un mois à Cochin s'occupant vraisemblablement de l'expédition de Jafnapatam, puis, au commencement de mars, il partit pour la côte du Coromandel[1].

Cependant les événements allaient plus vite que les nouvelles, et les affaires de Ceylan n'étaient plus déjà tout à fait telles que François les avait dépeintes au gouverneur. Les habitants de Jafnapatam ne voulaient pas pour roi du frère de leur tyran. Autrefois sujets du roi de Cotta, ils demandaient à revenir à leur ancien maître. Une ambassade secrète était allée plaider à Goa en ce sens. « Les fils du roi de Ceylan étant devenus chrétiens, disaient-ils, nous désirons les avoir pour souverains, obéir au roi de Ceylan et nous faire tous baptiser. » Ignoraient-ils que, lui aussi, ce rajah persécutait les chrétiens[2] ?

1. La chronologie de ces trois mois, février, mars, avril, est flottante. Nous n'avons que deux points de repère : le 27 janvier, François est encore à Cochin ; le 7 avril, il est à Négapatam (Ep. 49 et 50). Nous ignorons quand il est parti de Cochin et quand il est arrivé au Coromandel. Valignano (p. 57) et Lucena (l. II, ch. 21, p. 136) le font partir en avril, et ne lui laissent par conséquent qu'une semaine pour gagner Négapatam. C'est trop peu, surtout si l'on admet qu'il ait fait escale à Manar et ailleurs. Il semble donc être parti plus tôt.

De son côté Bartoli dit qu'il quitta Négapatam pour San-Thomé le jour des Rameaux, 29 mars (*Asia*, l. I, n. 50 ; *Mon. Xav.*, p. 377). D'après le procès de canonisation (1556, Goa, n. 27) ce fut le 22, dimanche dit de Lazare ou de la Passion. Toutes ces dates supposent que le départ de Cochin eut lieu, comme le dit le Père de Sousa (I, p. 244), au début de mars. — On peut, ce semble, fixer comme il suit les dates principales. Départ de Cochin, fin février ou commencement de mars ; — vers la mi-mars, arrivée à Négapatam ; — nouveau départ le 22 (ou le 29) ; — retour forcé aux environs de Pâques ; — 7 avril, lettre à Mansilhas, datée de Négatapam ; — 3 mai, lettre datée de San-Thomé.

2. Lettre d'André de Sousa, 20 déc. 1544, Cros, I, p. 285.

On pense si la requête fut bien accueillie des princes fugitifs. Déjà ils avaient soumis au roi de Portugal leurs projets. Don Louis, le cadet, hériterait du domaine de son frère défunt, que son père lui refusait à cause de son baptême. Don Jean aurait le titre de prince héritier, et, en attendant de monter sur le trône de Cotta, serait mis en possession de Jafnapatam, qui lui revenait de droit. Il aurait juridiction sur les chrétiens du cap Comorin. Il garderait chez lui sa pleine indépendance, et, à l'exclusion du gouverneur de l'Inde, nommerait aux charges et offices de son royaume. Son frère Louis serait son héritier. Don Diogo de Borba, qui, à Goa, l'avait accueilli et consolé, serait évêque dans ses Etats, et André de Sousa, capitaine et gouverneur de ses seigneuries[1].

A Cotta, la situation demeurait équivoque. Le rajah jouait double jeu. Ses relations officielles avec les Portugais restaient correctes. Mais il craignait. L'hospitalité donnée à ses fils marquait assez les intentions du gouverneur. Aussi, en dessous, tendait-il la main à tous les ennemis des étrangers, princes de l'intérieur et musulmans du Malabar. En même temps il cherchait à endormir Jean III par de belles promesses.

Jean III restait perplexe. Entre les deux prétendants de Jafnapatam, l'un déjà chrétien, l'autre promettant de l'être, qui choisir? Les combinaisons des deux princes de Cotta s'accordaient mal avec celles dont le Père François s'était fait le messager et presque le patron. Il écrivait encore au gouverneur[2]: « Le roi de Ceylan me fait dire que, si je confirme les provisions qui lui assurent la possession du pays, il me donnera un surplus de 400 quintaux de cannelle et me tiendra quitte de l'emprunt que je lui ai fait? D'ici, je ne puis voir ce qu'il y a de mieux à faire. A vous de juger. Mais souvenez-vous que je n'ai qu'un but, servir Dieu et aider à la propagation de la foi. Je tiendrai pour le mieux tout ce qui favorisera davantage ce dessein[3]. » En même temps, le rajah continuait à tracasser les chrétiens ; mais il se faisait toujours des conversions. « Dans la ville de mon père, écrivait le prince Jean, l'on ne fait que bap-

1. Lettre de don Jean à la reine du Portugal, *Ibid.*, p. 281, 282 (15 oct. 1545).
2. Lettre de Jean III à Jean de Castro (8 mars 1546), *Ibid.*, p. 287.
3. *Ibid.*, p. 288.

tiser »; et il attribuait ce progrès de la foi aux merveilles dont avait été le théâtre la tombe de son frère[1].

Les choses en étaient à peu près là, quand François quitta Cochin.

Les anciens biographes le font passer par un port de Ceylan, Colombo sans doute. Là se place une conversion célèbre. Nous transcrivons le récit naïf du Père du Jarric[2].

« Le pilote du navire, dans lequel il s'embarqua, estoit un homme fort desbordé en ses mœurs, et là mesme avoit les principales occasions de son malheur, qui n'estoient pas une seule mais plusieurs. Le Père s'appercevant de la vie de cest homme, taschait de l'accoster, et s'en alloit souvent au timon du navire où il se tenoit pour deviser avec luy des choses de son art, laissant toujours aller quelque parole qui lui touchoit au cœur, sans toutesfois en faire semblant, et se gardant bien de venir aux matières qui le pouvoient ennuyer; le pilote voyant la grande douceur et débonnaireté du Père, commence à se découvrir à luy, et luy dit qu'il estoit un grand pécheur, et voudroit bien se réconcilier avec Dieu par le moyen d'une bonne confession, s'il lui plaisoit l'entendre si tost qu'ils seroient arrivés au port. Le Père lui répond qu'il en estoit bien content; cependant l'entretient avec de bons et saints propos. Or comme ils eurent abordé, le pilote sembloit ne se souvenir plus de ce qu'il avoit promis, remettant sa confession de jour à autre et fuyant, tant qu'il pouvoit, la présence du Père. Mais un jour comme il se pourmenoit le long du bord de la mer, tenant les yeux fichez au ciel, selon sa coutume, ils se vont rencontrer tous deux par cas fortuit, ou plustost par providence divine; le pilote voyant qu'il ne se pouvoit plus cacher, ni fuyr le Père, qui desjà l'avoit apperçu, luy dit comme par jeu : Et bien, mon Père, quand me voulez-vous ouïr en confession? Le Père, avec une face riante, lui respond en ces termes : Jésus, dit-il, mon bon amy, quand je vous veux ouïr? tout maintenant, si vous voulez, et icy mesme, s'il vous semble, nous promenant tous

1. P. 281, 2-2

2. Du Jarric t. I, p. 122, traduisant presque Lucena (l. II, ch. 21, p. 137); cf. *M. X.* II, 856, Tusellini, l. II, ch. 13; Valignano, p. 58. Le récit de Bartoli (l. IV, n. 49) semble un peu forcé. — Ce que raconte Tursellini (*loc. cit.*) d'une entrevue à Colombo avec un prince de Ceylan repose sur une erreur de date : les princes baptisés étaient alors à Goa.

deux sur ceste rive; et soudain qu'il eust dit cela, se met à faire le signe de la Croix, pour commancer la confession; le pilote, faisant de nécessité vertu poursuit, disant le *Confiteor*, bien qu'au commencement il se trouva tout troublé, et comme un homme prins au pied levé, qui ne sçait bonnement ce qu'il fait; toutesfois ayant advancé quelque pas, il revint à soy, et tout changé en son âme print courage; de façon que ce qu'il avoit commancé quasi par contrainte, ou par honte, il le continuë avec bonne volonté et dévotion. Le Père cognoissant cela, le mène en une petite chapelle qui estoit là bien près du rivage;... estans là tous deux seuls, le Père qui d'autrefois l'avoit ouy plaindre que les genoux luy faisoient mal, lui agence une natte qu'il trouve là, et le fait asseoir dessus, ne prétendant pour lors autre chose, sinon qu'il eust douleur et contrition de ses péchez; laquelle de là à peu, il conçeust si grande, qu'il ne pouvoit poursuyvre sa confession, pour l'abondance des larmes et sanglots qu'il tiroit du plus profond du cœur. S'estant donc jetté des deux genoux en terre, il battoit rudement sa poitrine, et demandoit pardon à Dieu de tant de péchez, qu'il avoit commis. Mais désirant faire une confession générale de toute sa vie, il pria le Père de lui donner quelques jours de terme, pour s'y préparer, durant lesquels il fit plusieurs actes de pénitence et satisfaction, et entre autres osta d'auprès de soy les occasions qui le faisoient tresbucher, et de là en avant, s'adonna de telle sorte à la vertu et nommeement à la fréquentation des sacremens de la confession et communion, qu'arrivant à la fin de ses jours, bien muny d'iceux et du divin secours, il partit de ce monde fort consolé pour avoir mené une vie exemplaire après ce changement : lequel il attribuoit, après Dieu, à la douceur, de laquelle le P. Xavier avoit usé en son endroit, s'accommodant à son infirmité. »

Après une escale assez brève, Xavier reprit la route de Négapatam. Nous le trouvons bientôt à Manar[1]. De son séjour dans cette terre des martyrs, nous ne connaissons qu'un épisode. Le témoin qui le rapportait au procès de 1616 disait le tenir d'un

1. Cet itinéraire, s'il est historique, suppose que Xavier faisait le voyage, au moins depuis Colombo, sur une embarcation assez légère pour franchir les passes étroites et peu profondes du pont de Rama.

homme bien informé. Le capitan Jean Mello de Sampayo avait eu le commandement de la forteresse que les Portugais, peu après la mort de François, avaient construite à Manar. Il avait donc pu recueillir sur les lieux des souvenirs encore récents et en vérifier l'exactitude. Il disait que, « cette région étant désolée par la peste, le Père Maître François vint, proche de là, à Patim. Les gens du pays, presque tous païens, allèrent le trouver, au nombre de trois mille, le suppliant de remédier à leurs maux. Le saint pria pour eux pendant trois jours, au bout desquels la peste cessa tout à coup. Cette merveille amena la conversion et le baptême de presque tous ces infidèles[1]. »

Un autre témoin au procès de 1556 assure que, de Manar, le saint gagna la petite île voisine dit l'*île aux Vaches*[2]. « J'ai ouï raconter à son compagnon Jean de Eyro[3], aujourd'hui franciscain, que, en cet endroit, il rappella à la vie l'enfant d'un musulman ou d'un païen. Cela, je le tiens de son compagnon lui-même. » C'est peut-être encore au cours de cette traversée que, longeant les côtes de la grande île, on l'entendit s'écrier : « Ah ! Ceylan, Ceylan ! que de sang chrétien tu coûteras ! » Allusion aux longues guerres que, plus tard, les Portugais devaient soutenir dans leur conquête[4].

Dans la seconde moitié de mars, François était à Négapatam.

II. — *Négapatam.*

Négapatam, vieille cité déchue, sur le delta de la Caveri, était à 130 kilomètres seulement de Jaffna, et à moitié chemin entre Tuticorin et San Thomé. Point stratégique important, et qui pouvait devenir un bon centre commercial. Aussi les Portugais y avaient-ils déjà une factorerie et une forteresse. L'endroit était tout indiqué pour servir de base à une expédition contre le nord de Ceylan.

En arrivant, François dut se rendre compte que rien n'était

1. *Process. 1616*, n. 90 ; — cf. Cros, t. II, p. 391.

2. *Ilha das Vacas* ; sur les cartes hollandaises, *Nedoen Tivoe*.

3. *Process. 1556*, Malacca, n. 3. Jean de Eyro, pendant cette partie du voyage, était-il avec François ? Peut-être, mais il ne s'attacha à lui qu'à San Thomé.

4. *Process. 1616*, n. 100. Des traditions locales font aller Xavier à Jafnapatam où il aurait essayé de ramener le rajah à des dispositions moins hostiles.

prêt, et, sans doute aussi, qu'on ne se souciait guère de cette exécution judiciaire à main armée.

L'affaire s'annonçait mal. Si l'on voulait surprendre le rajah coupable, il fallait agir vite; mais on allait s'attarder et tout compromettre. Aussi, voyant qu'on lui faisait des loisirs forcés et indéfinis, l'apôtre résolut de s'éloigner pour un temps. San Thomé n'était pas loin : il décida d'y aller en pèlerinage au sanctuaire du premier apôtre des Indes. Un navire était en partance; il y monta, le 22 mars, dimanche de la Passion.

Laissons la parole à un témoin oculaire. Diogo Madeira racontait en 1556 : « J'étais parti de Négapatam, le dimanche de la Passion, dans l'après-dîner, pour la ville de San Thomé, sur un navire de Michel Fereira. La nuit suivante, le vent se leva contraire et le vaisseau dut s'arrêter. Nous étions à douze lieues de Négapatam. Il nous fallut rester là, les voiles carguées, jusqu'au samedi suivant. Durant tout ce temps, c'est-à-dire depuis le dimanche, jour du départ, jusqu'à la nuit du samedi, où l'on déploya de nouveau les voiles, le Père Maître François ne mangea absolument rien. Je le sais, car le Père habitait la même cabine que moi. Je lui demandai à plusieurs reprises s'il voulait manger. Je m'offrais à lui tuer une poule, pour lui en donner au moins le bouillon. Il refusa, mais consentit à boire un peu d'eau chaude que je lui préparai, avec un oignon. Il ne prit pas autre chose, ce qui m'étonna fort, vu qu'il était à jeun depuis plusieurs jours. Je m'informai auprès de mon domestique, qui couchait avec nous, et auprès d'une petite fille de huit ans qui était là : le Père n'avait absolument rien pris.

« Cependant on était reparti et l'on gagnait la haute mer. Le Père Maître François demanda si le navire était solide. Je lui répondis qu'il était vieux et usé. « Alors, dit-il, revenons en arrière. » Tout bien pesé, les officiers décidèrent d'aller de l'avant. Mais voilà que se leva une furieuse tempête, et nous fûmes contraints de regagner le port au plus vite. J'ai noté ce fait comme digne d'admiration, à savoir que le Père ait conseillé de rebrousser chemin avant que la tempête ne se fût levée[1]. »

François passa donc à Négapatam les fêtes de Pâques, essayant

1. *Process. 1556*, Goa, n. 27, *M. Xav.*, II, p. 858.

de faire quelque bien, « arrachant les âmes à leurs ignorances et à leurs péchés[1] ». Pour lui, le capitan ne s'occupait en rien de l'expédition. Aucun préparatif, aucune démarche. Il y avait là évidemment plus que de la nonchalance, du mauvais vouloir; et le saint commençait à se demander ce qui adviendrait de cette démonstration, si nécessaire, pensait-il, à la gloire de Dieu et aux intérêts du Portugal, et que lui-même avait provoquée. Dans l'incertitude où il était de l'avenir et de la volonté de Dieu, il écrivait à Mansilhas :

« Mon très cher Père et Frère, Dieu sait que j'aimerais mieux vous voir que vous écrire... Je parle ainsi, parce que j'ignore encore ce qui en sera de moi. Dieu nous donne de savoir en temps voulu sa très sainte volonté et faire que nous soyons toujours prêts à l'accomplir au premier signe... Qu'il nous donne aussi de bien sentir qu'en cette vie, pour être heureux, il faut vivre en étrangers, être prêts à aller ici ou ailleurs, selon que le demande son service[2]. »

Pendant qu'il était là, indécis, des nouvelles arrivèrent confirmant certains bruits qu'il avait déjà recueillis et qui lui donnaient à réfléchir : « Du côté de Malacca, dit-on, la porte s'ouvre largement au service de Dieu; les conversions seraient nombreuses, s'il y avait des hommes. » C'est dans une île nommée Macassar ; il s'y est fait des chrétiens récemment, et l'on a demandé des prêtres à Malacca. Mais y a-t-il des prêtres à Malacca pour cette tâche? Dieu ne veut-il pas se servir de lui, Xavier ? L'heure est propice peut-être pour poursuivre de ce côté l'inspection que le roi lui a demandée. Il faut différer encore : on verra dans un mois. Alors, s'il se décide, Mansilhas avertira le gouverneur.

En attendant, n'oublions pas les œuvres déjà fondées; et le saint rappelle à son disciple quel est son devoir; aller sans se lasser, d'un lieu à l'autre, prêchant, baptisant les nouveaunés, surveillant l'enseignement des prières, ayant l'œil sur les prêtres indigènes qui, paraît-il, laissent à désirer, les châtiant en cas de faute grave. Puis les questions d'argent : sommes destinées aux catéchistes et qu'il faut faire rentrer, comptes de recettes et de dépenses à tenir très exactement, emprunts à restituer. On sent, à tous ces menus détails, que Xavier ne se

1. Valignano, p. 59.
2. *Mon. Xav.*, p. 377.

désintéresse de rien et qu'en bon administrateur il n'admet aucune négligence.

Il revient ensuite sur les scandales donnés à Tuticorin par le capitan. Que Cosme de Paiva décharge sa conscience des vols, meurtres et maux de toute sorte dont il s'est rendu coupable. Sans quoi le roi sera averti, et, comme il est persécuteur des néophytes, c'est à l'Inquisition qu'il pourrait bien avoir à répondre.

Hélas ! Cosme de Paiva avait des émules, sinon en violence, du moins en égoïsme. Après le capitan de Tuticorin, voici celui de Négapatam. Les ordres du gouverneur sur l'expédition de Ceylan restaient lettre morte. Depuis longtemps, le signal du départ aurait dû être donné. Tout dépendait du capitan, et le capitan ne bougeait pas.

Une chose était certaine, et le saint le savait depuis longtemps : cet officier était l'ami, ou du moins le correspondant du rajah qu'il s'agissait de combattre : aussi faisait-il le mort[2]. Tout à coup un accident vint le servir à souhait. Un vaisseau portugais qui venait du Pégu (Basse-Birmanie), chargé de marchandises précieuses, et qu'on attendait, fut jeté par la tempête et brisé sur les côtes de Ceylan. L'équipage fut sauvé ainsi que la cargaison. Mais le rajah de Jafnapatam déclara la cargaison de bonne prise : c'était l'usage[3].

Les marchands, qui avaient un gros capital engagé dans l'affaire, comprenaient que, si la guerre rompait les relations avec le rajah, il ne leur reviendrait pas une obole de leur mise de fonds. Donc on entra en pourparlers avec le roi, lequel, de la restitution des biens volés, put acheter la paix.

C'en était fait. L'amour de l'argent était plus fort que l'intérêt des âmes, et, ajoutons-le, que l'intérêt bien entendu de la politique et du commerce. L'on en fut puni : le voisinage du rajah se fit intolérable. Sa capitale devint un repaire de piraterie. Et cette situation dura quinze ans, jusqu'au jour où le vice-roi Constantin de Bragance intervint, reprit les plans d'Alphonse

1. *Mon. Xav.*, p. 377 et suiv.
2. P. 336.
3. *Mon. Xav.*, p. 382.

de Sousa et de François Xavier, et, par la force des armes, imposa au roi une forteresse à Manar (1560)[1].

Le saint n'a confié à personne le secret de sa tristesse devant ce peu de bonne volonté. Il comprenait sans doute qu'après tout, c'était imposer à ces marchands un notable sacrifice que d'exiger d'eux l'abandon de leurs profits, par ailleurs légitimes. Tout le monde ne pouvait avoir son mépris pour les biens de la terre. Aussi chercherions-nous en vain dans ses lettres la moindre parole d'amertume : « On n'a point pris Jafnapatam, écrit-il à ses amis de Goa, on n'a pas mis en possession de son royaume le roi qui devait se faire chrétien ; on a tout abandonné à cause d'un vaisseau du roi qui a donné à la côte en venant du Pégu, etc... On n'a point exécuté les ordres du seigneur gouverneur. Tout est bien, si la gloire de Dieu sort de là[2]. »

Pour autant que l'on peut entrevoir les intentions divines, il semblerait que Dieu, en cette occasion, ait voulu donner une leçon aux prédicateurs de l'Evangile. Certes l'intervention du pouvoir séculier chrétien en matière d'apostolat, la protection donnée aux missions dans les pays barbares ou de demi-civilisation, sont dans l'ordre. C'est l'union légitime des deux pouvoirs sur les terrains qui leur sont communs. Mais il est des avantages auxquels il faut savoir renoncer avant qu'ils ne se tournent en obstacle. Il n'est pas bon que l'apôtre et le soldat se suivent de trop près : l'apostolat peut en être retardé pour des siècles. Saint François Xavier avait raison quand il demandait qu'une leçon fût donnée au persécuteur : mais Dieu servit à la fois et la gloire de son ministre et l'intérêt de la mission en reculant de plusieurs années l'expédition de Jafnapatam.

Que faire maintenant? De quel côté se tourner? Ceylan, entr'ouvert un instant, se refermait. Pour l'heure, le Travancore et la Pêcherie pouvaient se passer de Xavier. Du reste la saison ne permettait pas de descendre au cap Comorin. Des lueurs, du côté de Malacca, semblaient l'appeler; mais Dieu n'avait pas encore parlé clairement[3]. Le saint reprit alors son projet de

1. Do Couto, D. VII, l. IX, ch. 1 et suiv. (p. 300, etc.) ; — Tursellini, l. II, ch. 13. — Lucena, l. II, ch. 23 ; — Bartoli, l. I, n. 48 ; — Sousa, t. I, p. 198.
2. *Mon. Xav.*, p. 382.
3. *Mon. Xav.*, p. 382, 383.

pèlerinage à San Thomé de Méliapor. Peut-être espérait-il que, du côté de Ceylan, tout n'était pas perdu, et, de Méliapor, il serait à même de revenir au premier signe. Que si Dieu lui montrait le chemin des lointains archipels où se levait la moisson, il trouverait aisément dans le même port une occasion de gagner l'Orient. Il partit donc, et, à pied cette fois, franchit, en vrai pèlerin, suivi d'un domestique malabar, les cinquante lieues qui séparaient les deux colonies.

Est-ce mal juger les gens de Négapatam ? Ils durent être assez contents de voir le missionnaire s'éloigner. C'était un saint, nul n'en doutait ; mais les saints sont parfois gênants. Ils ont une façon de voir les choses d'ici-bas par trop incompatible avec les points de vue terrestres. Le zèle du *santo padre* était d'un homme trop étranger aux affaires. « J'ai été obligé d'aller à San Thomé », dit-il [1]. Ces quatre mots ne cachent-ils pas quelque mystère de contradictions et de déboires ?

III. — *San Thomé de Meliapor.*

A San Thomé, François se trouvait sur la terre sainte de l'*India Portugueza*, une terre de légendes et de merveilles.

Il y avait une vingtaine d'années que les Portugais avaient repris le chemin du vieux pèlerinage révélé jadis à l'Europe par Marco Polo. Sans hésitation et d'enthousiasme, ils avaient accepté les traditions nestoriennes sur l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde méridionale et identifié Meliapor avec la Calamine des martyrologes. Parmi les ruines, on leur montra l'emplacement d'un tombeau. Des fouilles amenèrent la découverte d'un caveau et de plusieurs squelettes. A certains indices, on se crut en face du corps de l'apôtre et de ses compagnons de martyre. Les reliques furent relevées, une église bâtie, le pèlerinage restauré et Meliapor fut baptisé San Thomé. Près de la ville indienne déchue, une cité portugaise se forma, qui n'allait pas tarder à grandir. Cette « invention » du corps saint s'était

1. Une tradition locale montre Xavier bâtissant une église à Sirucadambanur, près de Pillavandadey, un peu au nord de Négapatam et de Karikal. Launay, *Hist. des missions de l'Inde*, Paris 1898, t. I, p. iv. — C'est encore au cours de ce voyage, mais près de San Thomé, à Tevanapatam (Devadapatam ?) que se serait manifesté son don des langues (*Process. 1616*, n. 89).

faite en dehors de tout contrôle canonique ; aussi, quand les historiens de l'église furent amenés à enregistrer le fait, ils se heurtèrent à de grosses contradictions. De temps immémorial on avait cru que le corps de l'apôtre était à Ortone, dans les Abruzzes, apporté là de la ville d'Edesse. Puis, comment se faisait-il qu'on trouvât des corps saints là où les voyageurs du Moyen Age, Marco Polo, Odoric de Pordenone et autres, n'avaient signalé qu'une fosse vide[1] ?

Quoi qu'il en soit, dans le sanctuaire nouveau, l'on dut montrer à François la *confession* de saint Thomas, petite crypte au centre de l'église, et, sous l'autel, l'endroit secret où les ossements étaient déposés dans un coffret précieux; puis, sur une colline voisine, dans un ermitage, une croix sculptée dans le roc, et où l'on discernait des traces de sang — c'était l'endroit où l'apôtre était mort, frappé d'un coup de lance ; — enfin, détail plus étrange, une poutre énorme jetée par la mer sur le rivage, au temps de l'apôtre, que mille paires de bœufs n'avaient pu remuer, et que Thomas tout seul, au moyen d'une corde, amena là où il voulait se bâtir une maison[2]. Notre saint ajouta-t-il foi entière aux croyances locales ? Il lui était permis de ne pas se montrer plus sévère que les autorités religieuses et civiles des Indes. Pourtant ses lettres sont fort discrètes : « A San Thomé, dit-il, les infidèles du pays affirment qu'il y a le corps de l'apôtre saint Thomas. On y voit une très pieuse église, et tous tiennent que là est le corps du glorieux apôtre[3]. » Il n'en dit pas plus long.

Quelques années plus tard, en même temps que la ville grandira, grandira aussi le pèlerinage. Les légendes se fixeront : il en naîtra de nouvelles, parmi lesquelles nous n'en retiendrons qu'une. Saint Thomas, dira-t-on, avait gravé sur une colonne

1. Correa, *Lendas*, t. II, p. 721, 726; — Osorius, *Hist. Emm. regis*, l. III;— Lucena, III, ch. 3, 4, 5; — Maffei, *Historiarum Indiarum libri VIII*, Lyon, 1637, p. 343. En fait de reliques, on ne montre aujourd'hui dans la cathédrale de San Thomé qu'un fragment d'os et une pointe de lance (A. E. Medlycott, *India and the apostle Thomas*, Londres, 1905, p. 157). Le reste avait disparu dès le temps de Constantin de Bragance (1558); cf. Sousa, p. 252, 253.

2. Le vicaire de San Thomé, qui avait, semble-t-il, présidé à l'invention du corps, envoya à saint Ignace un crucifix taillé dans un fragment de ce bois (Polanco, t. II, p. 766).

3. P. 387.

cette inscription : « Quand la mer viendra battre cette pierre, des hommes blancs arriveront ici de loin, envoyés de Dieu pour prêcher cette même doctrine que je prêche aujourd'hui et en renouveler la mémoire. » Or, la mer avait fait son œuvre; à force de ronger la plage, elle battait maintenant le pied de la colonne. L'ancienne ville avait disparu et les pêcheurs prétendaient voir en pleine mer, à bien des lieues de là, sous les flots, les ruines de la Meliapor d'autrefois[1]. Les hommes blancs étaient venus, et, parmi eux, François Xavier.

François alla loger chez le vicaire Gaspard Coelho. La maison n'était séparée de l'église que par un cimetière. Maison modeste, car le vicaire et son hôte couchaient dans la même chambre[2]. Le saint, par son affabilité, gagna le cœur du prêtre, et nous devons à celui-ci un précieux document où il nous décrit quelle vie mena chez lui, plusieurs mois durant, ce Père Maître François dont on parlait dans l'Inde entière.

« Par ce mien écrit et témoignage, moi, Gaspard Coelho, vicaire perpétuel de l'église Saint-Thomas apôtre, certifie que véritablement le Père Maître François (Dieu ait son âme !) résida dans la ville de l'apôtre saint Thomas, l'espace de trois ou quatre mois, avant de partir pour la Chine (*sic*) une première fois. Pendant tout ce temps, il logea dans ma maison et mangea à ma table. Aussi nous vivions très unis et nous causions souvent ensemble. Son entretien n'était que de choses spirituelles. Il était très obéissant envers les prélats de l'Eglise et accomplissait toutes leurs volontés pour le service de Dieu.

« Ses enseignements et sa sainte vie firent beaucoup de bien dans cette ville. Il en a tiré beaucoup du péché mortel; il en a marié un grand nombre. Il a mis partout la paix et la crainte de Dieu. Quasi tout le peuple le suivait pour être témoin de ses saintes actions. Je le sais, et je l'ai vu, en tout il menait la vie des apôtres.

« Il avait pour coutume, presque toutes les nuits, de sortir de la maison, bien souvent à mon insu, et, traversant un mien

1. Lucena, l. I, ch. 13, p. 52. Sur les croyances locales, au temps de Xavier, Polanco, t. II, p. 765, 766.

2. D u Jarric, I, p. 129 ; — Bartoli, l. I, n. 51; — Orlandini, l. V, n. 86.

jardin, d'aller à la *casa* du bienheureux apôtre, dans un réduit où l'on conservait la cire de Notre-Dame[1].

« Il ne me l'a pas dit, mais je compris qu'il allait là pour prier et se flageller. Je lui dis un jour : « Père Maître François, « n'allez donc plus là tout seul. Il y a des diables, ils vous feront « mal. » — Il se mit à rire. Toutefois il emmena avec lui un Malabar qui l'avait suivi, homme simple, qui restait alors couché dehors près de la porte. Or, une nuit, pendant qu'il priait dans cette chambrette, il se mit à crier à plusieurs reprises : « Notre-Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide? » Si bien qu'il réveilla le garçon; celui-ci entendit qu'on frappait, mais il ne savait pas sur qui. Cela dura quelque temps. Quand ce fut fini, François retourna se coucher. Je ne m'étais aperçu de rien. Mais il ne vint pas à matines, comme il le faisait toujours, agenouillé devant l'autel de l'apôtre. Les matines achevées, j'allai le trouver et lui demandai : « Votre Révérence est-elle malade ? » — Il répondit : « Mon Père, je me sens mal. » — Le Malabar était là : nous sortîmes, et il me conta ce qui était arrivé. J'en parlai au Père François : « Je vous avais bien dit de ne pas aller la « nuit à Saint-Thomas. » — Il sourit. Il fut malade deux jours, mais ne me dévoila rien. Seulement, plus d'une fois, en nous levant de table, je lui disais en badinant : « Notre-Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide? » Il souriait, rougissait, et son silence était un aveu.

« Plus tard, c'était, je crois, un samedi soir, il me dit après dîner : « Votre Révérence sait-elle ce qui m'est arrivé la « nuit dernière? J'ai été à l'enclos de Saint-Thomas. En allant « et venant, j'ai entendu que, dans le chœur, on récitait les ma« tines, et j'ai distingué telle et telle partie »; et il me les désignait. Je m'étonnais de ne pas avoir entendu ces matines si solennelles. Il ajouta : « J'ai été à la porte latérale; elle était fer« mée, la clef en dehors, puis aux autres portes : elles étaient « fermées à l'intérieur. Je suis donc retourné à ma chambre sur« pris et effrayé. » Il me dit cela en passant et n'y revint plus. »

Le Père faisait d'autres confidences encore. Il racontait son enfance et comment Dieu, à Paris, avait veillé sur sa chasteté.

1. La cire destinée à l'autel de la Sainte Vierge.

Le témoin concluait : « Bref, pour moi, c'était un saint, de haute vertu, de haute dévotion. En foi de quoi je signe le présent témoignage[1]. »

Que se passait-il donc la nuit, dans ce dépôt de sacristie? Ce que Xavier était venu chercher à San Thomé, c'était, avec un accroissement de zèle et de courage, la lumière sur ce que Dieu voulait de lui. De quel côté devait-il se tourner? revenir vers la Pêcherie ou s'éloigner vers Malacca? Et c'était une lutte, non seulement avec le ciel qui ne se laissait arracher son secret que lambeau par lambeau, mais encore avec l'enfer. Dieu permettait que le diable intervînt et fît sentir à l'apôtre que c'était bien avec lui que la guerre était engagée.

Pareilles luttes ne sont pas rares dans la vie des saints[2]. Parfois le démon, se transfigurant en ange de lumière, s'efforce de tromper par des prestiges; et c'était le cas, semble-t-il, quand Xavier entendait, dans l'église, chanter ces étranges matines qui le troublaient. D'autres fois, Dieu laisse les saints, pour un temps et dans les limites fixées par lui, en proie à la fureur de leurs ennemis; alors, terreurs de l'imagination, obsession de la sensibilité, tortures du corps et tortures de l'âme. Si les extases d'amour les font, pour un instant, pénétrer dans les délices du paradis, en ces heures de tortures, c'est avec l'enfer même qu'ils font connaissance.

François eut largement part à cette croix. Il eut plus d'une fois l'impression directe de l'action diabolique. On dirait, à certaines allusions voilées de sa correspondance, que les ombres qui enveloppent le monde des âmes se dissipaient, et il voyait, il sentait l'activité des esprits mauvais[3]. Ou bien il lui fallait acheter, au prix de luttes nocturnes dont il sortait battu, meurtri, mais vainqueur, l'efficacité merveilleuse de son apostolat. San Thomé garda longtemps le souvenir de ces épisodes. « Aujourd'hui encore, écrit Valignano longtemps après, les habitants de cette ville racontent les coups qu'il reçut du diable durant ses veilles de prières dans l'église et les assauts que lui donna l'enfer, mais

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 178.
2. Saint Alphonse Rodriguez, le Bienheureux Curé d'Ars, etc.
3. *Mon. Xav.*, p. 605

aussi des lumières qui lui furent alors communiquées par le Seigneur[1]. »

Enfin il put écrire : « Il a plu au Dieu de miséricorde de se souvenir de moi. Une grande consolation intérieure m'a fait sentir et voir qu'il veut que j'aille en cette région de Malacca[2].»

Donc, il partira pour l'Orient ; et déjà, devançant du cœur et du désir l'exécution de ses projets, il se fait un plan d'apostolat.

« Il est bien juste que, s'étant faits spontanément chrétiens, nous traitions ces indigènes avec une spéciale faveur. Je traduirai le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, afin qu'ils sachent demander à Dieu l'accroissement de leur foi et la grâce d'observer sa loi ; et, de même, le *Confiteor* afin que, en attendant que Dieu leur envoie des confesseurs qui entendent leur langue, cette confession quotidienne des péchés leur tienne lieu de confession sacramentelle[3]. »

La volonté de Dieu lui paraît maintenant évidente, il en croit les vives impressions de joie spirituelle que fait naître en lui la pensée de cette entreprise. C'est l'attrait de Dieu qui se fait sentir et il est irrésistible. Il y a là une de ces lumières qui s'imposent à l'esprit avec toute la force de l'évidence : « Désobéir, déclare François, ce serait attirer sur moi la colère de Dieu, en ce monde et en l'autre. Si je ne trouve pas cette année de navires portugais pour gagner Malacca, je m'embarquerai sur un vaisseau de musulmans ou de païens. J'ai tant de confiance, mes bien-aimés frères, en Dieu Notre-Seigneur, pour le seul amour de qui j'entreprends ce voyage que, s'il n'y a pas de vaisseaux cette année, je monterai en *catimaran* (radeau indigène, fait de trois ou quatre troncs d'arbres, comme il en voyait sans doute un grand nombre sur la plage de San Thomé). J'irai là-dessus *confidenter*, toute mon espérance étant

1. *Ibid.*, p. 64.
2. *Ibid.*, p. 383.
3. *Mon. Xav.*, p. 483. Cette dernière réflexion est notable ; elle montre qu'au début la vie chrétienne des néophytes était fort simplifiée. Pas de prêtres sachant la langue, donc pas de confessions, pas de communions. Cette anomalie disparaîtra bientôt, et les missionnaires ne manqueront pas de signaler ce grand progrès. Comme on le voit, les procédés ont changé. Aujourd'hui l'on ne baptise les adultes, sauf en danger de mort, que s'ils sont capables d'observer les lois de l'Eglise dans leur intégrité.

en Dieu. Pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, je vous prie, mes frères très chers *in Christo*, souvenez-vous de moi dans vos sacrifices et prières continues, et recommandez-moi, pécheur, à Dieu. J'espère partir vers la fin d'août. Les vaisseaux qui s'y rendent attendent la mousson. J'écris au seigneur gouverneur lui demandant provision à l'adresse du capitan de Malacca, afin qu'il me trouve une embarcation et tout le nécessaire pour aller à Macassar[1]. »

Le séjour de saint François Xavier à San Thomé est le seul moment de relâche qu'il se soit accordé pendant sa carrière de missionnaire. Encore ces jours de retraite et de prière ne furent pas perdus pour l'apostolat.

Il y avait dans la ville une centaine de familles portugaises[2] et sans doute aussi de ces vieux soldats célibataires, nombreux aux Indes, qui avaient quitté les armes pour le commerce et trop souvent vivaient dans le désordre[3]. François leur réservait ses matinées; le soir il prêchait aux chrétiens indigènes[4]. Comme à Goa, il enveloppait les pécheurs dans un réseau de bonté simple et surnaturelle, causant, s'invitant à dîner, s'intéressant à tout, se faisant partout des amis. Les gros scandales disparurent, les liaisons coupables furent régularisées, l'usure abolie, les esclaves arrachées au libertinage des maîtres[5].

Dieu parfois lui venait en aide d'une façon merveilleuse. Laissons la parole à l'un de ses convertis. En 1557, Jean de Eyro, alors Franciscain, racontait ce qui suit : « Le Père Maître François disait et faisait beaucoup de choses qui ne pouvaient lui être inspirées que par l'Esprit de Dieu. Etant à Ceylan, je lui avais demandé de me confesser. Il me répondit qu'il le ferait à San Thomé où il se rendait. Il voulait, je pense, par ce délai, mettre ma constance à l'épreuve. Je vins donc à San Thomé,

1. *Mon. Xav.*, p. 384. Lettre adressée à Diogo de Borba et à Paul de Camerimo. Xavier y demandait qu'on lui envoyât *un briuiario romano pequeno*. On conservait naguère à la résidence des Jésuites de Nantes un *petit* bréviaire qu'on disait avoir appartenu au saint. La relique provenait de Macao. Le livre avait été imprimé à Lisbonne en 1541; un appendice porte la date 1546.

2. *Mon. Xav.*, p. 387.

3. Valignano, *ibid.*, p. 59.

4. Du Jarric, p. 126.

5. Valignano, p. 63 ; Lucena, l. III, ch. 8; cf. Bartoli, l. I, n. 51; Sousa, I, n. 257.

j'allai à son logis, et le trouvai qui lisait. Je m'assis près de lui et lui dis : « Père, je vous ai demandé à Ceylan de m'entendre « en confession : vous m'avez dit de venir vous retrouver ici. » Alors je lui racontai toute ma vie, qui j'étais, depuis combien de temps je me trouvais aux Indes, ce que j'y faisais. Depuis longtemps je désirais me consacrer au service de Dieu. J'avais différé l'exécution de mon projet, parce que je ne trouvais aucun guide. Mais la Providence me l'avait fait rencontrer. Je souhaitais vivement m'attacher à lui et le suivre partout où il irait. Le Père François s'excusa très fort. Je lui offris tous mes biens pour être distribués aux pauvres. Nous causâmes ainsi longtemps et il me dit enfin que je devais avant tout me confesser. J'allais donc, l'espace de trois jours, me confessant, et traitant avec Maître François de grosses questions à propos de négoce; et enfin, par la grâce du Saint-Esprit, qui parlait par sa bouche, je me vainquis de telle sorte que, de là en avant, j'obéis à ses ordres. »

« Je ne fus pas le seul qu'il arracha ainsi aux dents du démon. Un notable, nommé Jean Barbudo, n'avait pas communié depuis quinze ans, disait-on. Sa confession prit quatorze ou quinze jours [1] ; après quoi, à la grande admiration de tous, il communia. Et ainsi de beaucoup d'autres qu'il tira de mauvais commerces, qu'il maria, qu'il convertit...

« Or la jalousie du diable me tendit des pièges. Je m'arrachai à l'obéissance de François. Je péchai honteusement. J'achetai une esclave mahométane qui m'aida à préparer tout ce qu'il fallait pour un voyage. Tout était déjà sur le navire et j'allais m'embarquer, sans en rien dire au Père. Lui, inspiré d'en haut, appela un jeune garçon nommé Antoine, et lui ordonna d'aller au plus tôt me chercher, moi, Jean, qui étais sur le point de partir. L'enfant accourut : « Le Père François vous appelle », me dit-il. Tout troublé, je répondis : « Non, ce n'est pas moi. — Vous ne vous appelez pas Jean de Eyro? me dit l'enfant; c'est bien vous que le Père veut voir. » J'hésitais ; que faire? Je me décidai à aller. A peine étais-je sur le seuil de la maison, que j'entendis le Père m'interpeller deux ou trois fois : « Vous avez

1. Sans doute encore à cause des questions de commerce, d'usures, de restitutions, etc.

péché, vous avez péché ! » Je baissai la tête : « C'est vrai, j'ai péché. — Allez vous confesser, allez vous confesser ! » Bouleversé, je quittai la maison, vendis le navire le jour même, distribuai aux pauvres tout ce que j'avais, et me donnai au Père pour compagnon [1]. »

« Les gens de San Thomé, nous dit Valignano, en avaient très long à dire sur les œuvres de Maître François [2]. » « Antoine Enriquez, noble indien, m'a assuré, disait en 1616 le Paraver Jean Nareguerique, avoir vu de ses yeux, dans l'église de Saint-Thomas, le Père François, disant la messe élevé d'une coudée au-dessus du sol. Des marchands m'ont assuré qu'ils avaient observé le même miracle au port de Tevanapatam [3]. »

Le Frère Thomas de Gamboa, jésuite, originaire de Méliapor, disait : « On le tenait pour un saint, aussi lui a-t-on élevé ici une chapelle... à l'endroit où, d'après la tradition, était l'hôpital où il logeait. Des personnes dignes de foi, et parmi elles la femme dont il s'agit, noble dame de cette cité, m'ont raconté que, lorsqu'elle était enfant, elle tomba malade : les médecins l'avaient condamnée. Déjà elle rendait l'âme, quand Xavier passa par là. La mère et les domestiques l'appelèrent. Il entra, récita sur la mourante un évangile, fit le signe de la croix, et elle guérit [4]. »

Le fait suivant, rapporté par plusieurs témoins, a été consigné dans la bulle de canonisation.

« Le Père François était regardé comme un saint. Ce qui lui avait appartenu passait déjà pour relique. Donc, un marchand de ses amis, près de s'embarquer pour Malacca, alla lui dire adieu et lui demanda quelque petit objet qu'il gardât comme souvenir. Le Père se fit prier, mais l'autre insista si bien qu'enfin, tirant le chapelet qu'il portait au cou, François le lui donna, disant : « Gardez-le dévotement et vous ne mourrez pas en mer. » Le marchand partit. Peu après, une tempête survint qui mit le navire en pièces. Le naufragé et quelques autres se sauvèrent

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 4.
2. *Mon. Xav.*, p. 64.
3. *Process. 1616*, n. 86.
4. *Process. 1616*, n. 27. Noter l'erreur du témoin qui parle de l'hôpital où logeait François : à San Thomé il était hébergé par le vicaire. Le Père Gonçalvez, qui paraît avoir connu la miraculée, raconte le même fait avec quelques variantes (Sousa, I, p. 259).

sur un radeau. Mais bientôt le vent et les courants les emportèrent au large. Désormais c'était fini ; la mort était certaine. Alors le marchand perdit connaissance, ou plutôt il perdit absolument le sentiment de la réalité. Il lui semblait être à San Thomé, sur le rivage, près de Maître François qui lui disait adieu. Quand il revint à lui, il se trouvait à Négapatam, échoué sur la plage ; ses compagnons de naufrage avaient disparu[1]. »

François était resté quatre mois à San Thomé. A la fin du mois d'août, il en partait pour n'y plus revenir. En laissant la petite ville où, en dépit de l'enfer, il avait passé des jours si calmes, il déclarait, nous dit Jean de Eyro, que nulle part, il n'avait trouvé un peuple plus dévoué au service de Dieu[2]. Aussi la ville irait grandissant, se peuplant, et deviendrait fort riche. La prophétie se réalisa. Un quart de siècle après, le Père Valignano nous décrit San Thomé comme une ville noble et opulente, peuplée de soldats retraités vivant à l'aise. Vie facile : le sol fournit tout le nécessaire. Commerce abondant : les denrées affluent du Bengale, du Pégu, de la Malaisie[3].

IV. — *Dernières dispositions.*

Xavier avait donc repris la mer, suivi de Jean de Eyro, et gagnait Malacca[4]. C'était un voyage d'un bon mois, 2.700 kilomètres.

Il n'était pas encore bien loin quand, le 2 septembre[5], débarquèrent à Goa les trois missionnaires partis de Lisbonne au mois de mars, et si longtemps attendus. Un vaisseau allait mettre à la voile pour Malacca[6], ils en profitèrent pour aviser

1. *Ibid.*, n. 27. Le F. Th. de Gamboa tenait le fait de son père Ignace, lequel avait reçu le chapelet en question de sa belle-mère. (Cros, II, p. 398 ; *Proc. 1616*, n. 86 et 91).

2. *Process. 1556* ; Baçaim, n. 4 ; cf. Cochin n. 1. Cros, II, p. 397, 399.

3. Valignano, p. 59

4. Un seul épisode est rapporté à cette traversée par les biographes. Un joueur effréné venait de perdre et son argent et un dépôt qu'on lui avait confié. Désespéré, il songeait à se pendre ou à se noyer. Xavier lut dans son âme et lui demanda ce qui le torturait. Alors, quêtant quelques écus auprès de ses amis, il les lui donna pour engager encore une partie. Il se tenait près de lui pendant qu'il jouait. Les sommes perdues furent regagnées : mais, comme le joueur, emporté par la passion, voulait continuer, le Père l'arrêta et le sermonna. Bref, converti, notre homme ne toucha plus les dés. *Process. 1616*, n. 17.

5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 7, lettre du Père J. de Beira. Par erreur, le texte du Père Lancilotti donne le 2 octobre (p. 12). Polanco reproduit la version du Père de Beira (t. I, p. 164).

6. *Ibid.*, p. 12.

le saint de leur arrivée, et lui envoyer son courrier d'Europe. Il dut lui parvenir dans le courant d'octobre[1]. Le paquet contenait deux lettres du bienheureux Pierre Le Fèvre, et une du Père Pascase Broët, vieilles déjà de seize, dix-huit, vingt mois. Une autre, de saint Ignace, écrite le 24 juillet 1543, partie de Rome six mois plus tard, arrêtée un an à Lisbonne, n'était remise au destinataire qu'après un retard de deux ans et cinq mois[2]. Il répondit le 10 novembre : « J'ai reçu ici (à Malacca) de nombreuses lettres de Rome et du Portugal, et, avec elles, une si grande consolation ! Je les lis et les relis, et il me semble être encore avec vous, mes bien-aimés frères, sinon de corps *saltem in spiritu*[3]. »

Il n'attendait que deux prêtres d'Europe, et déjà, dans une lettre précédente, il avait décidé qu'ils accompagneraient à Ceylan les princes de Cotta[4]. Or il en arrivait trois : il maintint sa décision, ajoutant que le troisième resterait provisoirement à Goa. En conséquence, Jean de Beira et Criminale furent destinés à la mission cinghalaise, et Lancilotti fut attaché avec Paul de Camérino au service du collège[5]. Maître Diogo de Borba eût voulu les confisquer tous pour sa maison. Déjà sans doute, il songeait à se décharger complètement sur eux de tout le poids de son œuvre. Peut-être essaya-t-il de faire intervenir les autorités supérieures. « Ces démarches, écrivait Jean de Beira, ne plaisent ni au Père François, ni à nous qui savons trop les immenses besoins des pays où il a été et où il va[6]. »

Déjà nous voyons poindre une légère divergence de vues entre saint François Xavier et ses meilleurs amis de Goa. Lui, regarde au loin les moissons qui blanchissent et il court à la récolte des âmes. Les autres voudraient le retenir près d'eux ;

1. Les Pères, étant arrivés dans la première semaine de septembre, écrivirent aussitôt à François. La lettre dut mettre plus d'un mois à gagner Malacca. Xavier répondit par une lettre, aujourd'hui perdue, où il envoyait deux Pères à Ceylan. (*Sel. Ind. Ep.*, p. 8, 13). Elle dut être écrite dans le courant d'octobre. Puis il envoya sa courte lettre du 10 novembre. (*Mon. Xav.*, p. 388) modifiant les dispositions précédentes.

2. Lettre de S. Ignace, dans les *Monumenta Ignatiana, Epistolae*, t. I, p. 267. Elle devait partir en 1544, mais les missionnaires qui l'emportaient avaient dû rentrer au port. — Lettres du Père Le Fèvre, 24 janvier et 10 mai 1544 (*Cartas y otros escritos*, p. 209 et 235). — Lettre du Père Broët, 1er mars 1545 (*Epistolae PP. Pasch, Broëti*, etc. p. 34).

3. *Mon. Xav.*, p. 388.

4. *Ibid.*, p. 383.

5. Lettre perdue : elle dut parvenir à Goa en février 1546. *Sel. Ind. Ep.*, p. 8, 12.

6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 8.

peut-être même l'accusent-ils déjà de se disperser, ils trouvent que mieux vaudrait s'en tenir, pour le moment, à la réforme des Portugais. Mais, dès que François revient parmi eux et qu'ils ont causé avec lui, ils sont bien forcés d'avouer qu'une sagesse supérieure le mène, au rebours quelquefois de la sagesse d'ici-bas.

Les trois Pères continuèrent quelque temps à s'employer au collège. Le moment de partir n'était pas encore venu pour les princes cinghalais. Depuis six mois leurs affaires n'avaient pas avancé d'un pas ; elles avaient même reculé. Jean de Castro, le nouveau gouverneur des Indes, n'acceptait que sous bénéfice d'inventaire l'héritage politique de son prédécesseur. Du reste, les questions en litige ayant été portées au tribunal de Jean III, il fallait attendre la réponse. Et puis, que faire? Mettre un des deux princes de Cotta sur le trône de Jafnapatam? Qu'en penserait leur père? Ce rajah lui-même, comment le traiter? A l'occasion de son arrivée aux Indes, Castro lui avait envoyé une ambassade pour le saluer et sonder ses dispositions. Deux Franciscains étaient de l'expédition. Qu'allait-il en sortir? « Tous les jours, écrivait André de Sousa le 20 novembre, nous attendons le retour de l'ambassadeur et des deux religieux. Mais l'obstination et la cruauté du roi ne nous laissent aucun espoir. Aussi tient-on l'escadre toute prête à partir avec les deux princes pour leur restituer leur royaume[1]. »

Et en effet, la persécution continuait à Cotta, compliquée de guerre civile et se dissimulant assez bien sous les apparences d'une lutte nationale contre l'invasion étrangère. Beaucoup de mécontents fuyaient à Goa. « Depuis que les princes sont ici, disait Jean de Beira, un des capitaines de leur père est arrivé suivi de dix autres gentilshommes et *hidalgos* cinghalais. Ils avaient laissé leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, et étaient arrivés, par la voie de terre, au milieu de grands dangers. Tous les jours ils viennent au collège et nous les instruisons. Nous écrivons la doctrine chrétienne en leur langue. C'est chose édifiante de voir leur dévotion[2].»

1. *Ibid.*, p. 8, 9 ; Cros, I, p. 285.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 9.

Bientôt l'ambassade revint et confirma toutes les craintes Du roi de Cotta, il n'y avait rien à attendre.

Donc Castro se résolut à agir ; l'attaque projetée fu fixée au mois de septembre 1546. Il ne semble pas qu'on se soit occupé alors de Jafnapatam. En attendant, le gouverneur faisait force caresses aux deux princes. En homme qui connaissait les Orientaux, il les entourait de prévenances et surtout d'honneurs. Il leur donnait pour compagnon son propre fils[1].

Mais, une fois de plus, les événements déjouèrent tous les plans. Soudain, une formidable attaque des musulmans contraignit Jean de Castro à se tourner vers le nord. Cotta était sauvé. Puis, dans le courant de 1546, les deux jeunes princes cinghalais étaient emportés par la petite vérole. La question de Ceylan était supprimée, et l'île se fermait à l'Evangile[2].

Xavier se trouvait alors à mille lieues des Indes. Eut-il le pressentiment de ce qui allait arriver, et même la claire vue de ce qui se passait au loin ? Reçut-il de Ceylan des nouvelles précises? L'envoi des deux Franciscains lui fit-il comprendre que la présence des Pères, par lui destinés à suivre les princes, était superflue? Toujours est-il que nous le voyons agir comme si, de Malacca, il suivait tous les événements de Ceylan.

En novembre 1545, alors que les deux princes vivaient encore, qu'on travaillait pour eux, tout à coup, il modifie les dispositions prises et enjoint aux Pères Criminale et Jean de Beyra de partir sans retard pour le cap Comorin. Un mois après, 16 décembre, il renouvelle ses ordres. Il devine qu'à ses décisions plusieurs trouveront à redire, voudront arrêter les Pères et les fixer au collège. Aussi il écrit : « Sitôt cette lettre lue, vous vous préparerez à gagner le cap de Comorin : vous y serez plus utiles à la gloire de Dieu qu'à Goa. Vous y trouverez le Père François Mansilhas : il connaît le pays et vous dira comment procéder. Que s'il était à Goa, partez avec lui. Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ne faites pas le con-

1. Cros, I, p. 286, 369.
2. *Ibid.*

traire. Que rien ne vous empêche d'aller au cap Comorin. Le Père Nicolas (Lancilotti) restera au collège pour y enseigner la grammaire, comme il a été réglé en Portugal. Je m'arrête, comptant bien que vos charités ne feront pas le contraire de ce que j'écris[1]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 388

LIVRE CINQUIÈME

LA MISSION DES MOLUQUES

SEPTEMBRE 1545-DÉCEMBRE 1547

CHAPITRE PREMIER

MALACCA

(Septembre 1545-janvier 1546)

I. — *La prédication laïque dans les Moluques.*

Dans les derniers jours de septembre, saint François Xavier était en vue de Malacca. Le long d'une grande baie largement ouverte, la capitale malaise s'étalait sur la plage. A main gauche, la ville indigène, paillottes et cases en bois, jardins, arbres fruitiers, palmiers, avançait jusqu'au-dessus des flots ses maisons sur pilotis. Au centre, un gros ruisseau bourbeux encombré de barques indigènes, traversé par un pont fortifié. Sur ses deux rives, les places de débarquement, les douanes, les docks, les bazars, le gibet. A main droite, le Malacca portugais, entassé aux flancs d'une petite colline raide, cerclé de murs et de bastions, sa forteresse en avant, et dominé par une église. Puis, des faubourgs qui se perdaient sous la verdure indéfinie de la forêt de cocotiers. Au fond, pour cadre, un amphithéâtre de montagnes.

Aujourd'hui Malacca est une ville morte, tuée par la concurrence de Singapour. Mais, pendant plusieurs siècles, là fut la clef de l'Extrême-Orient, comme le dit un vieil auteur, toujours « muguetée de ceux qui brûlent de la convoitise des biens terrestres [1] ».

Jadis centre d'un puissant empire malais, ses rois, au XIV[e] siècle, avaient passé à l'Islam [2]; elle était entrée alors dans ce qu'on peut appeler, sans trop d'anachronisme, le syndicat international

1. F. Barreto, *Relation de la mission de la province de Malabar*, trad. Lahier, Tournai, 1645, p. 299.
2. *Journal asiatique*, 1839, p. 60.

des intérêts musulmans. Louis de Varthéma qui la visita en 1505 disait n'avoir jamais vu au monde tant de vaisseaux. Malacca, lorsque venait la saison, était un immense champ de foire, rendez-vous de toute l'Asie indienne, arabe, malaise et chinoise.

La logique des conquêtes amena les Portugais à convoiter ce grand marché, derrière lequel ils entrevoyaient le mystérieux Archipel des Aromates, le Cathay, le Cipangu, tout l'Orient des légendes. Dès 1511, 1er juillet, Albuquerque était devant Malacca. Un mois après, la ville était prise. De loin, cette victoire apparut aux politiques de Lisbonne comme un triomphe de l'Evangile sur l'Islam. En réalité le résultat religieux fut médiocre.

Il est vrai, on eut à Malacca un commencement de ville chrétienne. Au temps de notre saint, un demi-siècle après la conquête, quand on partait de la rivière, en longeant le rempart et la grève, on rencontrait d'abord, dominant le marché, les douanes, les entrepôts, une forteresse massive où résidait le capitan ; tout près, la paroisse, plus tard cathédrale de l'Assomption ; puis la maison de ville, la *Casa da Misericordia* avec son église de la Visitation et enfin, tout à l'extrémité, presque sur les fortifications, l'hôpital. En arrière, au sommet de la colline, l'église de Notre-Dame-du-Mont, ou de l'Annonciation, fortifiée, crénelée, bâtie en gros murs comme une citadelle [1].

Malacca cependant fut long à devenir centre d'apostolat. Faute de prêtres d'abord ; mais aussi parce que, pour les Malais de la ville indigène et ceux du dehors, tous musulmans, le christianisme était la religion du conquérant. Partout des ennemis : à la pointe extrême de Sumatra, les écumeurs de mer d'Atjeh, violents et fanatiques ; vers le sud, dans l'île de Bintang, les sultans détrônés de Malacca, guettant l'occasion d'un coup de main pour rentrer chez eux ; à l'intérieur des terres, de véritables populations sauvages. Aussi, pendant près de trente ans, l'histoire de la ville est celle de ses alertes, de ses blocus, de ses alarmes, de ses famines.

Telle était la célèbre ville où François Xavier débarquait

1. Godinho de Eredia, *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay*, édité par L. Jansen, Bruxelles, 1882.

dans l'automne de 1545. Il n'était pas un inconnu; la renommée de ses œuvres l'avait précédé. « Quand j'étais enfant, racontait le Père Paul Gomez, j'ai vu de mes yeux le Père Xavier aborder pour la première fois à Malacca. La population courut au port pour le recevoir. On poussait des cris de joie : « Le saint Père arrive ! » Des femmes étaient là avec leurs enfants, des nourrices avec leurs nourrissons, et Xavier appelait les enfants par leur nom, leur demandait comment allaient leurs père et mère. Nous tenions cela, moi et beaucoup d'autres, pour un miracle, car il lui était impossible naturellement de savoir le nom de tant d'enfants qu'il n'avait jamais vus. [1] »

Sa première démarche fut d'aller se présenter au capitan, Garcia de Sa[2], pour lui exposer ses projets. Son intention n'était pas de séjourner à Malacca. Il voulait s'en aller faire, dans les îles situées au delà, un voyage d'exploration apostolique, se rendre compte de l'état des choses et savoir comment répartir ensuite le travail entre les collaborateurs qui allaient lui arriver. Quelles étaient donc ces terres mystérieuses vers lesquelles Dieu le poussait ? Il nous faut ici revenir de quelques années en arrière.

Au delà de Malacca, quand on avait franchi les archipels confus qui unissent à Sumatra la presqu'île malaise, on entrait dans un large couloir océanique long de 4.000 kilomètres, s'allongeant entre Bornéo et Célèbes au nord, Sumatra, Java, Florès au sud, et fermé au bout par la Nouvelle Guinée. Au dernier carrefour de cette interminable rue, on trouvait trois ou quatre petites îles, Amboine, Banda, Ternate, Tidore, convoitées tour à tour par tous les peuples marchands du monde. C'était les « Iles des Epices », d'où venaient à l'Europe, de temps immémorial, par l'Inde, la Perse et l'Arabie, les cargaisons de muscade et de clous de girofle. Deux centres politiques principaux. Les deux sultans de Ternate et de Tidore, établis chacun sur son îlot, au pied de son volcan, à quelques lieues l'un de l'autre, emmêlaient leurs deux empires commerciaux à travers

1. *Process. 1616*, Cochin, n. 25. Témoignage du Père Antoine Mendez, S. J., rapportant le récit du Père Gomez. Cf. Cros, t. II, p. 399.

2. Garcia de Sa fut trois fois capitan de Malacca, 1518, 1526 et 1544 (Barros et do Couto, Déc. III, l. III, ch. 3 ; D. IV, l. IV, ch. 6; D. V, l. X., ch. 10). Gouverneur à la mort de Jean de Castro, 1548, il mourut l'année suivante, âgé de plus de 70 ans.

les archipels: celui de Tidore, vers l'est surtout, dans les terres papoues et en Nouvelle Guinée; celui de Ternate, aux Philippines, à Célèbes, à Timor, dans les Moluques du Sud. L'île de ce dernier, appelée Maluco par les Portugais, a fini par donner son nom à la région entière.

Plusieurs races s'y coudoyaient. Au centre montagneux des grandes îles, ou dans les îles pauvres, se cachaient les *Alfourous*, les « hommes libres », véritables sauvages fétichistes. Sur les côtes abordables, partout où un peu de civilisation élémentaire pouvait prendre racine, vivaient les Malais: type jaune adouci par un mélange de sang blanc. Industrieux, ils excellaient dans la navigation et le négoce, mais dédaignaient l'agriculture et faisaient cultiver leurs champs par des esclaves. Au moral, d'intelligence souple, extraordinairement passionnés, susceptibles, d'une sensibilité maladive, d'une bravoure poussée jusqu'à la folie, d'une réelle honnêteté, un peu mous. Ils n'avaient pas assez d'initiative pour se passer de quelque race forte qui les dominât. Pour le moment cette domination était aux mains des Arabes.

Ces derniers étaient là depuis un siècle ou deux. Venus en marchands, ils s'étaient imposés comme courtiers d'affaires entre l'Inde et les Moluques. Du même coup, ils propageaient l'Islam. Conquête facile. Les vieux cultes autochtones, fétichisme ou animisme enfantins, offraient peu de résistance: ils disparurent peu à peu chez les Malais, non sans laisser un fort résidu de superstitions indigènes. Cette assimilation était loin d'être achevée au milieu du XVI^e^ siècle. De grandes terres, comme Célèbes, résistaient encore. Pendant un siècle, le progrès de l'Islam fut entravé par celui de l'Evangile. Puis, lorsque le calvinisme hollandais eut ruiné l'œuvre des missionnaires et des martyrs, le mahométisme regagna le terrain perdu et recommença son œuvre de propagande. Aujourd'hui, c'est chose faite : malais et musulman sont devenus synonymes. Ainsi, d'un bout à l'autre de l'Asie, les Portugais rencontraient leurs ennemis héréditaires, et c'est la même guerre qu'ils menaient à Ternate et à Calicut, à Malacca et devant Aden.

Malacca avait été pris en 1511 ; en 1512, les Portugais étaient

à Banda. Puis ils se fixèrent à Ternate. Nous n'avons pas à raconter leur histoire coloniale, leur intervention dans les rivalités entre sultans, leurs conflits avec les Espagnols, qui, eux aussi, en quête du Cathay et du Cipangu, arrivaient par l'est, et découvraient les Philippines (1521). Vingt ans de révolutions intérieures dans lesquelles les capitans portugais ne sont que trop mêlés. Tristes annales, pleines de fraudes, de violences, de cupidités : mais on était là si loin de Goa, si loin de Lisbonne!

Le sultan qui avait accueilli les Portugais, Boléife, meurt empoisonné, par les musulmans, dit-on. Il laisse trois fils légitimes, sans parler des autres. L'un d'eux, l'héritier, est à son tour empoisonné par le régent, Aroës, son frère naturel. Aroës, accusé de conspirer contre les Portugais est mis à mort, et le nouveau sultan, Aïalo, soigneusement tenu sous clef. Il s'échappe, et, dans tous les archipels voisins, va souffler la révolte. Son frère Tabarija, installé sultan, troisième fils de Boléife, est, lui aussi, gardé à vue. Surviennent les Espagnols: alors, Espagnols contre Portugais, Ternate contre Tidore, chrétiens contre musulmans, l'imbroglio est complet. Au milieu de ces agitations, quel progrès sérieux pouvait faire l'Evangile? D'abord les missionnaires faisaient défaut. Tout au plus voit-on de loin en loin passer un prêtre séculier ou un Franciscain[1]. Il se fit quelques conversions ; encore furent-elles dues en partie à la haine des indigènes pour les Arabes marchands d'esclaves. Un chef de tribu avait-il besoin d'un appui contre ses ennemis ou ses voisins, il demandait conseil à quelque marchand européen qui se trouvait là. Le marchand répondait, vantant la puissance de son pays, le baptême, la foi chrétienne. L'affaire était menée rondement. Catéchisme sommaire par interprètes, acceptation du christianisme par les indigènes, plantation d'une croix sur la place publique, puis le baptême. Chrétiens improvisés et, malheureusement aussi, chrétiens abandonnés ; aucun prêtre ne se présentait pour cultiver le champ ensemencé par des laïques[2]. Ainsi, dès 1518, un chef indigène fut baptisé à

1. Marcellin de Civezza, t. VIII, p. 293.

2. Voir dans la relation de Pigafetta la conversion des rois de Manana et de Zébu aux Philippines. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, 1846, t. IV, p. 303.

Amboine. Autres baptêmes, vers 1522, à Banda, où les Portugais se fournissaient de muscade. Nouvelles conversions à Amboine en 1531. Un prince amboinais envoyé à Goa en revient chrétien [1]. Nous raconterons plus loin les conversions opérées à l'île du More.

Les beaux jours de l'apostolat laïque aux Moluques furent ceux du capitan Antoine Galvano [2]. Une grande figure de chrétien, celle-là. Il était arrivé aux Moluques à une heure critique (1536). Tristan d'Ataïde, par ses fautes, avait mené la colonie à deux doigts de sa perte. Sur un soupçon, il avait jeté aux fers et expédié à Goa le sultan Tabarija, puis l'avait remplacé par un homme de son choix, Aério, fils illégitime de Boléife. Là-dessus, soulèvement de tous les rois voisins, apostasie des néophytes, massacre des Portugais, Ternate brûlée et abandonnée, soldats et colons mourant de faim dans la forteresse. Tout cet épisode sanglant est connu dans les annales portugaises sous le nom significatif de *Vêpres Moluquoises* [3].

Avec Galvano la paix revint, et la justice. Ternate se repeupla ; les indigènes purent se faire une idée de ce qu'est un vrai chef chrétien. Le clergé fut soumis à une réforme, sur des plans envoyés de Lisbonne par le cardinal infant [4]. La citadelle fut réparée, l'arsenal garni de munitions, les denrées taxées à un prix raisonnable. Le capitan avait tout prévu, jusqu'à amener de l'Inde des femmes européennes pour marier les colons et fonder des familles. Lui-même s'interdisait tout commerce, se ruinait pour le service du roi, se chargeait des corvées dangereuses, allait en personne opérer des sondages jusque sous les forteresses ennemies, s'offrait à pacifier les îles par des combats singuliers avec les rois de Batjan et de Gilolo.

On l'appelle quelquefois « Galvano l'apôtre ». Il entreprit de convertir Ternate. Tâche difficile : le mahométisme y était de trop fraîche date pour offrir une sérieuse résistance ; mais comment effacer de l'esprit des indigènes tant de mauvais exemples, tant de violences, tant d'abus ? Le résultat fut maigre, il y eut pour-

1. A. Asselbergs, *De Oost-Indische Missie in vroegere eeuwen*, dans les *Berichten uit Nederlandsch Oost-Indie*, 1900, p. 75, 1901, p. 72.
2. Né à Lisbonne en 1503, parti pour l'Inde en 1527, mort à Lisbonne en 1557.
3. Do Couto, Déc. IV, l. VIII, ch. 13, p. 293, etc.
4. Argensola, *Conquista de las islas Molucas*, Saragosse, 1891, p. 66.

tant quelques conversions. Elles furent immédiatement suivies d'une agitation sourde dans le monde musulman des environs. Les *caciz*, ou docteurs, se remuèrent. Les sultans de Tidore et de Gilolo menacèrent leurs sujets, s'ils passaient au christianisme, d'emprisonnement et de confiscation. Celui de Ternate lui-même essaya d'intimider les siens. Galvano tint bon, et les conversions continuèrent. Il s'en fit jusque dans la noblesse : on signale un cousin germain du roi de Gilolo, un des conseillers du sultan Aërio, et jusqu'à un *caciz*, arabe de naissance, soi-disant descendant de Mahomet. Ce dernier coup surtout fut terrible pour le parti et le roi de Ternate lui-même en fut un moment ébranlé[1].

Galvano ne s'en tint pas là. Il faisait explorer les archipels environnants, mais il essayait aussi d'y envoyer des apôtres. Une expédition contre les Javanais sur les côtes d'Amboine amena dans cette petite île la fondation d'une chrétienté. Trois chefs furent baptisés par l'aumônier de la flotte, qui malheureusement dut immédiatement revenir à Ternate[2]. Puis Galvano envoya un nommé Jean Fagaça en mission dans les « îles des Papous » au sud-est. Il lui avait donné pour instruction d'étudier les dispositions des naturels, véritables sauvages, anthropophages peut-être, pour l'Evangile[3]. Les Papous, expérience faite, valaient mieux que leur réputation. Nous ne savons quelle suite fut donnée à ce projet d'apostolat. Mais, vingt ans plus tard, les Jésuites étant retournés dans ces régions, constatèrent que les Papous étaient prêts à se convertir. Il n'y fallait que des catéchistes. N'y avait-il pas là quelque souvenir lointain de Galvano et de ses ambassades[4] ?

Nous dirons plus loin ce que le zélé capitan fit pour les chrétiens apostats de l'île du More. Voici maintenant Macassar dans l'île de Célèbes. Galvano connaissait cette curieuse terre déchiquetée qui projette vers l'est et le sud quatre longues péninsules. On les prenait au xvi^e^ siècle pour autant d'îles distinctes. Il avait lui-même établi une factorerie dans celle du nord, à Ménado. Les intrépides marins du sud, les Macassars, venaient

1. Do Couto, D. V, l. VII, ch. 2, p. 91.
2. D. V, l. VI, ch. 5, p. 53.
3. D. V, l. VII, ch. 2, p. 84.
4. Polanco, t. VI, p. 812.

parfois jusqu'à Ternate. Ils n'étaient pas musulmans encore, donc sans hostilité préconçue contre l'Evangile. Très corrompus par ailleurs ; et, en 1525, des Franciscains, qui avaient paru dans le pays, s'étaient éloignés, désespérant de convertir cette Sodome [1].

Une dizaine d'années plus tard, des Macassars vinrent en ambassade auprès de Galvano. Le capitan leur fit mille caresses, leur parla du christianisme. Bref, deux jeunes nobles, deux frères, furent instruits, baptisés, et, rentrés dans leur pays, se firent apôtres à leur tour. Bientôt d'autres Macassars arrivaient à Ternate, avec des présents, sous la conduite des deux chrétiens. Ils venaient se faire baptiser à leur tour et réclamer des prêtres. Galvano frêta un navire, lui donna pour capitaine un soldat très pieux, François Castro. Deux prêtres l'accompagnaient. Quelques semaines après ils rentraient à Ternate ramenés par le mauvais temps. Ils avaient essayé de prendre par le nord, avaient été emportés sur la côte orientale de Mindanao, avaient tourné autour de la grande île, prêchant et baptisant à toutes les escales. Partout maintenant on trouvait des chefs sauvages se qualifiant don Francisco, don Galvano, don Joâo. Des chrétientés étaient ébauchées à Sétigao, Séligano, Butuan, Pimilaran, Camiguin [2].

Le capitan de Ternate résolut alors de garder près de lui les deux jeunes princes Macassars et de compléter leur éducation. Ce fut l'origine d'un séminaire indigène éphémère, mais plus ancien que ceux de Cranganor et de Goa. Galvano comprenait qu'à ces jeunes églises, il fallait un clergé stable et nombreux. Impossible de compter sur les Indes et sur l'Europe : restait à se recruter sur place [3].

Pour le grand malheur des Moluques, le gouvernement répa-

1. Marcellin DE CIVEZZA, t. VIII, p. 293, 297.

2. *Butuan* est un port sur la côte nord de Mindanao et *Camiguin* une petite île volcanique voisine. *Pimilaran* doit se trouver dans les environs. Quand à *Sétigao* et *Séligano*, on peut, semble-t-il, les identifier avec *Sarangani* et *Siargao* au sud et au nord de la côte est de Mindanao.

Sur toute cette histoire, DO COUTO, Déc. V, l. VII, c. 1, p. 83 et suiv.; TURSELLINI, l. II, ch. 12 ; LUCENA, l. III, ch. I, etc.

3. Do Couto dit que le séminaire de Ternate fut approuvé au concile de Trente: cela signifie sans doute que le régime du séminaire, inauguré par Galvano, fut recommandé à toute la chrétienté par le concile; mais fut-il fait allusion à cette institution moluquoise qui n'existait plus depuis longtemps ? C'est peu probable.

rateur de Galvano toucha vite à son terme. Les capitans ne demeuraient guère plus de trois ans en charge, le temps de faire fortune. Galvano avait ramené dans la colonie la paix, la prospérité, la confiance. Les indigènes eussent voulu garder leur père. Une requête fut envoyée à Goa, mais arriva trop tard; le successeur, Georges de Castro, était déjà en route. Galvano « l'apôtre » s'en alla donc, pauvre comme il était venu. Il rentra dans sa patrie, et, lorsque saint François Xavier évangélisa les hôpitaux de Lisbonne, il y rencontra peut-être un infirmier qui s'appelait Antoine Galvano; c'était l'ancien gouverneur des Moluques, qui tâchait de gagner sa vie[1].

Cependant Macassar n'avait pas vu revenir ses ambassadeurs. Personne aux Moluques ne s'occupait maintenant de ces insulaires. L'Evangile devait leur venir d'ailleurs.

Les Portugais de Malacca faisaient le commerce du bois de santal au sud de Célèbes. En 1544 un nommé Antoine Payva, au nom du capitan Garcia de Sa, vint débarquer en un lieu nommé Supa. Le roi de l'endroit lui fit un accueil cordial : la conversation tomba vite sur la question religieuse. Les musulmans de Java et de Sumatra essayaient alors d'implanter leur culte dans les environs; et, comme les indigènes savaient quelle inimitié séparait Portugais et Arabes, le chef demanda d'où provenait cette haine. Payva répondit de son mieux, dépeignit les vices musulmans, y opposa les vertus exigées par le Christianisme. La conversation dura plusieurs jours : après quoi, ses achats terminés, Payva leva l'ancre et gagna le port voisin, Siao[2].

Il s'y trouvait en pays connu; il y avait déjà naguère causé religion avec le chef. Il reprit ses enseignements, expliqua les commandements de Dieu, les œuvres de miséricorde, l'origine du monde, etc. Comme il parlait, le ciel se couvrit, un orage éclata. Depuis longtemps le pays souffrait de la sécheresse. Le marchand voulut voir là un signe de la volonté de Dieu, et il pressait le roi d'abjurer ses erreurs. Le roi demanda neuf jours

1. Do Couto, *loc. cit.*, p. 92.

2. Ces deux royaumes de *Supa* (ou *Supan*) et de *Siao* (ou *Sian*, *Sion*, *Ciaon* etc.) ont disparu des cartes modernes (cf. *Hist. génér. des voyages*, t. XV, p. 101 et suiv.). Dans les grossières esquisses que donnent de Célèbes les atlas plus anciens, ces localités sont indiquées aux environs de Macassar. Ainsi Mercator (édit. de 1607) donne *Supa* et *Ciao*. Cf. *Annales du Musée Guimet*, t. XXVII, pl. VI.

pour réfléchir. Pendant ce temps, il subit les assauts de tous ceux qu'eût gênés sa conversion, prêtres des idoles et marchands arabes. Soudain parut la flottille du roi de Supa. Il venait savoir ce que décidait son voisin : « Pourquoi tant hésiter, dit-il, devant une chose si sainte ? je veux être chrétien. »

Payva bâtit un autel. A défaut de prêtre, il choisit le plus vénérable de ses compagnons, et le chargea de procéder au baptême. Le roi de Supa fut baptisé don Louis, et le roi de Siao don Jean. Le Portugais bientôt dut repartir; mais aussitôt rentré à Malacca, il demanda des prêtres pour aller instruire ces insulaires si bien disposés[1].

Tels sont les faits dont l'écho était parvenu jusqu'aux Indes et dont François écrivait le 7 avril : « Il s'est fait récemment des chrétiens aux îles de Macassar. Le roi a demandé à Malacca des prêtres pour leur enseigner la sainte foi. Mais je ne sais quels prêtres pourront y aller[2]. » C'est pour recueillir cette moisson qui s'annonçait abondante qu'il était venu en pays malais, attiré par l'esprit de Dieu. L'esprit de Dieu cependant ne lui avait pas tout dit. Il lui avait montré la direction de l'Extrême-Orient; les événements allaient le mener au but précis de la Providence.

Il s'informa donc auprès du gouverneur. Or Garcia de Sa venait justement d'envoyer à Macassar un ecclésiastique avec une bonne escorte. C'était le licencié Vincent Viegas, administrateur de l'église de Malacca[3]. Il convenait d'attendre son retour. D'après ses rapports, on verrait ce qu'il y avait à faire. Il était pénible à notre saint de se voir ainsi arrêté à moitié route; mais la mousson était contraire et ne devait pas se renverser avant janvier. C'était donc un séjour de trois mois qui s'imposait.

1. J'abrège le récit, qu'on peut lire dans tous les vieux historiens des missions (Lucena, l. III, ch. 1 ; F. Sousa, *Oriente*, I, p. 322; Maffei, l. XII; Faria y Souza, *Asia*, t. II, p. 131).

Les annalistes franciscains réclament pour leur ordre l'honneur de ces conversions. Galvano, ce qui est fort vraisemblable, avait réclamé des Franciscains auprès de Jean III. La réponse ne vint qu'en 1548 (*sic*); alors quelques religieux parurent à Supa, où ils baptisèrent le roi Louis, puis gagnèrent le Siam (*sic*) et baptisèrent le roi Jean, etc. (Civezza, t. VIII, p. 297 et suiv.).

2. *Mon. Xav.*, p. 386.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 41; Polanco, t. I, p. 201.

II. — *Travaux à Malacca.*

Le travail ne manquait pas à Malacca. Tout y rappelait Goa : même vie et mêmes vices. Les Portugais y étaient peu nombreux, un millier au plus, vivant serrés dans la petite ville fortifiée[1]. Mais auprès d'eux la ville indigène s'étendait au loin, et là, c'était la vie facile, voluptueuse, abandonnée. Elle passait pour une des plus agréables de l'Orient. Les grandes chaleurs y étaient atténuées par la brise de mer. Presque tous les jours, sur le ciel serein montaient de grosses nuées lourdes de pluies qui se déchargeaient sur la côte, arrosaient le sol et disparaissaient laissant le ciel pur comme auparavant[2]. Dans cet éden malsain vivait une population d'une douceur équivoque et molle. Imprévoyance et sensualité, quiétude inerte qui dispose à la servitude, voilà le Malais. Parfois, il est vrai, de soudaines fureurs le soulèvent: c'est un fou déchaîné qu'il faut traquer ainsi qu'un fauve[3]; mais l'accès tombe et l'homme revient à son indolence. En temps ordinaire, il est poli, obséquieux, grand complimenteur. Il est sensible à la musique. Dans les rues assoupies et parfumées, jadis, on entendait moduler des chants monotones ou flotter de vagues sons d'orgues; c'était le vent qui passait à travers de longues tiges de bambous percées de trous comme des flûtes[4].

Mœurs contagieuses. « Pour ce qui est du spirituel, dit Valignano, Malacca était un fourré (*bosque cerrado*) plein de toute espèce d'impudicités et méchancetés. Il y avait là tant de païens et des Maures si riches, vivant mêlés aux Portugais, qu'on n'eût pas dit une terre de chrétiens[5]. » « La promiscuité allait jusqu'à provoquer des apostasies[6]. Peu ou point de pratique de la vie

1. D'après Lindschoten (*Voyages*, ch. 18), vers 1600, il y avait à Malacca à peine cent familles européennes. D'autres disent une centaine de marchands et cinq cents hommes de garnison (Pyrard, édit. Hakluyt, t. II, p. 163; Prévost, *Hist. des Voyages*, t. XII, p. 385). Godinho de Eredia donne pour la ville et les faubourgs, vers 1600, 7.400 chrétiens, et seulement 300 Portugais mariés.

2. Valignano, p. 67.

3. Parfois le Malais est pris d'une ivresse sauvage; il court armé, tuant tout ce qui se rencontre devant lui. C'est vengeance, volupté, ou simplement rite funèbre. On appelle cette coutume l'*amok*.

4. Bickmore, *Voyages dans l'archipel indien*, t. I, p. 199.

5. Valignano, p. 67.

6. Polanco, t. VI, p. 808

chrétienne. Les femmes mariées ne venaient à l'église que rarement, en carême, pour se confesser et éviter l'excommunication. Leurs maris les tenaient enfermées à la mode musulmane. Comme pour justifier cette abstention de leurs femmes, eux-mêmes, les dimanches, n'allaient pas aux offices. Gros désordres aussi dans le clergé, qui se mêlait de commerce et s'enrichissait par des contrats illicites[1]. »

La matière ne manquait donc pas au zèle de Xavier, et il reprit à Malacca ses labeurs habituels. Comme toujours, il mit à la base de son apostolat prière et mortification. Voici ce qu'étaient ses repas : « J'ai ouï dire au vicaire de la ville, Alphonse Martinez, racontait en 1556 Don Diogo d'Abreu, sénateur de Cochin, que ledit Maître François passait souvent deux ou trois jours absolument à jeun, sans rien boire ni manger tant il était pris par les confessions et autres bonnes œuvres[2]. »

Il avait d'abord été loger chez un ami, près de l'hôpital : mais bientôt il revint à son invariable coutume et s'installa parmi les malades[3].

Des témoins oculaires nous diront ce qu'étaient les nuits de Xavier. Dame Jeronyma Pereira, femme de Simon de Cunha, racontait en 1556 : « Mon frère Antonio et Diogo Pereira étaient grands amis du Père Maître François. Ils voulurent savoir ce qu'il faisait pendant la nuit. Donc, à travers les trous et fentes de sa case en feuilles de palmier, ils le virent à genoux devant un crucifix ; il priait, et toute la nuit se passait ainsi en oraison. Si parfois, après ses exercices de piété, il dormait, c'était sur un petit lit de cordes, ou de *cairo*, comme on dit (une simple natte probablement), avec une pierre sous la tête : et ce sommeil était très court[4]. »

Un autre donne plus de détails : « J'habitais la même maison

1. *Ibid.*, 806, 807. Ces derniers détails sont empruntés à des lettres de 1556, mais sont certainement vrais de l'époque où Xavier vint à Malacca pour la première fois.

2. *Process. 1556*, Cochin, n. 4.

3. Il ne quitta pas son premier logement sans le laisser imprégné de sa vertu. Lors du procès de canonisation, le propriétaire disait : « Je ne céderais ma maison pour rien au monde, je suis trop heureux d'habiter celle où vécut un si grand saint. » Et il racontait comment elle portait bonheur. Construite sur le rempart, elle dominait de haut le sol. Plus d'une fois des personnes tombèrent du haut en bas, au risque de se briser ; jamais il n'y eut de malheur. Et toujours on attribuait cette extraordinaire préservation à l'influence persévérante du saint. Cros, t. II, p. 399.

4. *Process. 1556*, Goa, n. 18.

que le Père et son compagnon. Le Père avait une chambrette à part. Il s'y retirait pour prier, quand son compagnon et moi allions nous coucher. Il avait là une petite table, et, dessus, un crucifix en bois de saint Thomas (en bois provenant de ce qu'on disait à Méliapor être la maison de l'apôtre), avec une croix voilée et un bréviaire. A côté de cette table, était une pierre noire, grosse comme une tête et davantage, un peu allongée (un galet). Quand nous étions endormis, le Père, à genoux, vêtu comme pendant la journée, contemplait et priait, les mains levées vers le ciel. Je l'ai observé moi-même quelque temps. Deux ou trois fois je l'ai vu reposer la tête sur cette pierre et sur quelques autres qui étaient là près de la table. Avant l'aurore il se levait pour dire son office et sa messe[1]. »

A l'autel, les ravissements, déjà observés ailleurs, se renouvelaient. On eût dit alors que le temps pour lui s'arrêtait. L'extase l'emportait hors du monde visible. Son servant de messe, un jeune soldat qui, tous les jours, pouvait le voir absorbé par la sainteté du sacrifice, témoignait que c'était pour lui une consolation céleste que de le regarder[2].

Le docteur Saraiva disait de son côté : « J'avais pour le Père une singulière vénération. J'assistais toujours à sa messe. Un jour que j'étais là (c'était dans l'hôpital dont j'étais médecin), après la consécration, il me sembla le voir élevé de terre, ses pieds ne touchaient plus le pavé. Mais j'hésitai à croire, je redoutais une illusion à cause de l'amour et dévotion extrêmes que j'avais pour le Père[3]. »

Après les nuits de prière, les jours de travail. Il écrivait : « Je prêche les dimanches (et jours de fête) dans la grande église. Tous les jours, pendant une heure et plus, j'enseigne les prières aux enfants (ainsi qu'aux néophytes. J'ai beaucoup à confesser : j'entends les malades à l'hôpital où je suis descendu, je confesse beaucoup d'autres personnes). Je dis la messe aux infirmes et leur donne la communion. J'ai tant de pénitents que je ne puis suffire à tout. Dieu aidant, j'ai pu réconcilier bien des soldats et d'autres habitants de la ville. Le soir je parcours la cité,

1. *Ibid.*, n. 30.
2. Tursellini, l. VI, ch. 5 ; Sousa, I, p. 327, 633 ; Bartoli, l. II, n. 2.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 8.

une clochette à la main, faisant prier pour les âmes du purgatoire : j'ai avec moi alors beaucoup d'enfants du catéchisme[1]. »

« C'était, ajoute Valignano, pour atteindre par ce spectacle les idolâtres et les musulmans. La procession parcourait la ville quand sonnait l'*Ave Maria*, en chantant la doctrine... Devant les petits autels des rues, Xavier s'agenouillait, et tout le monde avec lui ; il récitait un *Pater* et un *Ave*... Par toutes ces œuvres pieuses, il gagna une telle influence que, non seulement lui, mais aussi les enfants dont il se servait pour enseigner la doctrine, étaient, par les Maures et les idolâtres, regardés comme des saints[2]. »

Que fit le missionnaire pour les Asiatiques, Malais, Chinois et autres, qu'il trouvait dans la ville indigène ? Un mot dans une lettre nous le montre catéchisant les néophytes. Evidemment, là comme à Goa, il fallait suppléer à l'instruction des esclaves, des domestiques, des femmes indigènes épousées par les Portugais et baptisées à la hâte. Put-il aborder les infidèles ? Ni lui ni ses biographes ne nous le disent[3]. Un seul épisode nous a été conservé.

« Lorsque le Père prêchait, raconte son ami le docteur Saraiva, un juif, homme savant dans sa loi, allait souvent l'entendre, mais pour se moquer. Il était si endurci dans ses erreurs qu'il empêchait les autres juifs de se convertir. Le Père trouva moyen de s'introduire chez lui ; il causa familièrement, dîna à sa table. Bref ledit juif embrassa notre foi et, jusqu'à la mort, vécut en excellent chrétien. Cela fut tenu pour miracle, car il était de cervelle dure, savant et obstiné[4]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 386. Les mots entre parenthèses sont pris à la lettre 59 (p. 398).
2. *Ibid.*, p. 69.
3. Enumérant les peuples évangélisés par lui, la bulle de canonisation en signale quelques-uns chez lesquels nous ne voyons pas qu'il ait passé ; les Javanais par exemple et les Atchénois. Mais il se faisait dans les mers d'Orient un va-et-vient continu de marchands, de matelots, d'esclaves. Sans aller à Java ou à Sumatra, François a pu rencontrer à Malacca, confluent de nombreuses lignes commerciales, les représentants d'un peu toutes les races d'Asie. Les Javanais, ou peut-être plus exactement les Madoérais, pirates, négociants et soldats, y avaient leurs quartiers. Ce sont eux qu'on retrouve dans l'histoire de tous les sièges de la ville et dans toutes les persécutions musulmanes d'Amboine. Eux aussi, les Atchénois y étaient connus. Nous parlerons plus loin de Mindanao, qui est signalée également dans la bulle. « *Ipse primus Paravis, Malais, Jais, Acenis, Mindanais, Malacensibus et Japonibus Evangelium Christi annuntiaverat.* »
4. *Process. 1556*, Goa, n. 8. Cf. Lucena, III, ch. 13, p. 206 ; Bartoli, l. II, n. 4 ; Sousa, I, p. 329.

L'apostolat des Portugais était l'œuvre la plus urgente et paraît avoir absorbé presque tout le temps de l'apôtre.

Ici nous sommes obligés de nous répéter. Ce que le saint avait fait à Goa, à San Thomé, sur les vaisseaux, il le refit à Malacca. Au témoignage du Père Valignano cependant, nulle part il ne poussa plus loin la charité condescendante au service des pécheurs.

« Voyant, dit le vieux biographe, qu'il n'y avait pas d'autre remède, il se fit si bien tout à tous, qu'aujourd'hui encore (vers 1574) Malacca s'étonne à ce souvenir. Il liait bonne amitié avec tout le monde ; ses conversations étaient joyeuses ; il allait trouver les gens au jeu, montrait qu'il y prenait intérêt. Lorsque, par déférence pour lui, ils voulaient cesser, il les conviait aimablement à continuer, leur disant que, soldats, ils ne devaient pas vivre comme des moines. Dès lors que Dieu n'était pas offensé, mieux valait jouer et s'amuser que blasphémer et commettre d'autres fautes.

« Il s'invitait lui-même à dîner, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, allant à leur maison, avec une grande familiarité, félicitant sur le service, sur la vaisselle, demandant quelle était la cuisinière qui avait préparé le repas, priant son hôte de la faire venir, lui faisant bon visage, louant ses talents culinaires et la congédiant en lui disant d'être une sainte.

« D'autres fois, il demandait à son hôte de lui montrer sa maison : il n'y avait pas de coin qu'il n'examinât : « Quelle est la servante qui loge là ? de quel pays est cette autre ? » Il se montrait content de tout, si familier avec eux, qu'il se faisait soldat avec les soldats, marchand avec les marchands. Non seulement les Portugais, mais aussi leurs esclaves et leurs valets aimaient le Père, se plaisaient à l'inviter à dîner dans leurs cases. A tous il montrait le même amour[1]. »

Nous savons quelles étaient les conséquences invariables de ces visites : l'ordre moral rétabli dans la maison, les liaisons illégitimes rompues ou régularisées, les foyers chrétiens fondés. Mais il fallait aller pas à pas. « Certains, poursuit Valignano, étaient mal disposés et résistaient aux efforts du Père. Il leur disait alors : « S'il vous faut tant de servantes chez vous, lesquelles

1. P. 68.

« cependant ne servent qu'à vous perdre et à vous faire souf-
« frir, qui se querellent sans cesse, troublent la maison, multi-
« plient les dépenses; puisque vous ne pouvez pas les congédier
« toutes, au moins, pour l'amour de moi, congédiez-en une ou
« deux. » Plus tard, il revenait dîner chez ces mêmes pécheurs, obtenait un autre congé pour diminuer les offenses de Dieu et gagner sa miséricorde. Enfin, il ne restait plus au logis qu'une esclave avec qui l'homme vivait dans le péché, moins par malice que par faiblesse. Il n'y avait plus alors d'excuses possibles. Et ainsi, n'exigeant que ce qu'il pouvait exiger pour l'instant, détachant le coupable d'une occasion puis d'une autre, il finissait par célébrer un mariage en règle. Tel Portugais fut ainsi détaché de sept esclaves[1]. »

Une de ses grandes forces pour arriver à ces résultats, c'était, avec son tact et son affabilité, sa pureté incomparable. On le savait au-dessus de toutes les misères des sens, et nulle part peut-être mieux qu'à Malacca, l'on était à même d'apprécier cette vertu. Aussi marchait-il au milieu du feu sans en être même effleuré. Tout passait venant du *Santo Padre*. Xavier pouvait entrer partout : il était l'ange de la pureté et du pardon. Il faut avouer qu'il allait loin quelquefois.

Un jour il voulut convertir un marchand chinois, baptisé mais qui vivait mal. Xavier s'invita à souper, puis la conversation se prolongea. Le soir vint : le saint pria qu'on lui donnât l'hospitalité pour la nuit. Le Chinois commençait à s'étonner. Ce fut bien pis quand, la chambre prête, François demanda qu'on y fît entrer l'une des deux esclaves de la maison. Mais aussitôt la porte fermée, le marchand, qui épiait, vit le Père se flageller rudement, puis offrir à la pauvre femme stupéfaite une autre discipline, en lui ordonnant de l'imiter. Le marchand avait compris. Il entra brusquement : « Père, ce n'est pas à vous à répandre votre sang pour mes péchés ! » Tous deux alors sortirent, ils causèrent ensemble et François laissa le Chinois décidé à changer de conduite. Peu après, les deux servantes le quittaient, convenablement dotées, et se mariaient[2]. C'était là une de ces démarches que le Père de Quadros, tout en admi-

1. *Mon. Xav.*, p. 169.
2. Cros, II, p. 441.

rant la discrétion de l'homme de Dieu et sa parfaite dignité, ne pouvait s'empêcher de trouver étranges[1].

Loin de Malacca, François songeait encore aux âmes qui se perdaient là, et continuait à travailler pour elles. Un point capital était la modestie des vêtements. En ces climats chauds, on en prenait, paraît-il, beaucoup trop à son aise et, ce qui chez les indigènes était comme naturel et ne choquait personne, devenait, de la part des blancs, effronterie et provocation. Aussi Xavier faisait tout pour aider les pauvres à se vêtir modestement. Revenu plus tard à Goa, il fit de gros achats de toiles, drap et longues mantilles pour femmes : tout cela, à l'usage des Malaquais[2].

Que furent les résultats de ces efforts ? Les chansons lascives firent place aux cantiques. Jadis, on voyait errer par la ville des groupes suspects et provocants. Les jeunes filles se promenaient déguisées en hommes : ce scandale disparut[3]. L'ordre et la moralité régnaient maintenant au foyer et dans la rue. Le bien réalisé fut grand, assure Valignano[4]. Cependant Xavier se plaignait. A l'en croire, ses sermons produisaient peu de fruits. Il était contraint d'avouer que les Malaquais lui donnaient force travail : « On assiège mon confessionnal, disait-il, si bien que je ne puis satisfaire tout le monde... » Et il ajoutait : « Je ne suis pas aussi content de mes prédications que mes auditeurs[5]. »

Que manquait-il donc ? Il ne le dit pas. Mais nous savons que, nulle part, il ne travailla plus longtemps ; et nulle part, en somme, son labeur ne fut moins fécond. Aussi lui arrivait-il, en chaire et dans les entretiens particuliers avec le gouverneur, de prédire que cette mollesse à suivre la grâce serait châtiée et à bref délai. Les Javanais et la peste serviraient de verge à la colère divine[6].

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 188.
2. Cros, t. II, p. 447.
3. *Process. 1616*, n. 2
4. P. 69.
5. *Mon. Xav.*, p. 387.
6. *Process. 1556.* Goa, n 10, 17, Cochin, n. 6.

III. — *Le thaumaturge.*

Cependant les grâces ne manquaient pas aux auditeurs du saint. Parmi les guérisons et prophéties rapportées aux deux procès canoniques de 1556 et de 1616, plusieurs eurent Malacca pour théâtre[1].

En 1556, Antoine Sala Pereira, *fidalgo,* déclarait : « J'ai ouï dire au Père Maître Diogo (de Borba), un jour que nous parlions des vertus du Père François, que ledit François était un saint à miracles. Il avait lu dans un mémoire envoyé de Malacca que le Père avait ramené à la vie la fille d'une indigène convertie. Ce mémoire fut, l'année même, envoyé à la reine de Portugal, et il méritait pleine confiance[2]. » Il s'agit sans doute du fait suivant, narré en 1616 par une bonne vieille Chinoise de 120 ans, Lucia de Villanzam. Elle avait autrefois connu le saint à Malacca et à Cochin, et plus d'une fois fréquenté ses catéchismes. « Deux marchands, disait-elle, un Portugais et un Malaquais, m'ont raconté ce qu'ils ont vu de leurs yeux. La fille d'une femme de la ville était morte : c'était pendant une absence du Père. Quand il revint, il y avait trois jours qu'elle était ensevelie. La mère alla trouver le saint, se jeta à ses pieds, disant : « Père, si vous aviez été là, elle ne serait pas morte. — « Votre fille n'est pas morte », reprit-il. Cependant la mère affirma qu'il y avait trois jours que son enfant était inhumée. Xavier lui dit de s'en aller, d'ouvrir la sépulture, affirmant que Dieu allait lui rendre la vie. La mère obéit, ouvrit le tombeau et trouva sa fille vivante[3]. »

On aura sans doute plus de confiance dans le récit suivant que nous devons au compagnon même de Xavier, Jean de Eyro, à Antoine Mendez, habitant de Malacca, témoin oculaire, et au propre père du miraculé, Jean Fernandez de Igler.

Ce dernier avait eu d'une Javanaise un fils, Antoine, alors âgé de quinze à dix-huit ans. Il tomba malade et bientôt fut à

1. Ces faits ne sont pas datés : nous les groupons ici pour n'avoir pas à les disperser un peu au hasard. Ajoutons qu'aucun n'a été recueilli dans la bulle de canonisation.
2. *Process. 1556,* Baçaim, n. 5.
3. *Process. 1616,* n. 4.

toute extrémité. La mère, qui n'avait point, en recevant le baptême, abjuré les superstitions de son enfance, eut l'idée de recourir à une sorcière du pays. Le Malacca indigène regorgeait de cette sorte d'industriels. On n'y parlait que de philtres, d'enchantements, d'herbes magiques. La Javanaise fit donc venir la sorcière, puis une autre originaire des Moluques, qui, peu auparavant, avait été pour ses maléfices exposée au pilori devant l'église. La Moluquoise fit ses sortilèges, attacha au bras gauche de l'enfant un cordon de soie magique. Tout de suite, l'état empira. Pendant trois jours, le malade perdit l'usage de la parole et des sens, et entra en convulsions : « Que faites-vous ? dit une chrétienne indigène. Envoyez chercher le Père Maître François. » Antoine Mendez y courut. Xavier vint voir le petit malade, s'étonnant qu'on ne l'eût pas fait appeler plus tôt : c'était pendant la nuit. A peine fut-il entré, l'enfant, tranquille jusque-là, s'agita, gesticula comme un énergumène. Xavier lui présenta le crucifix : et le malade de crier et de cracher sur la sainte image. Antoine Mendez fut obligé de le prendre et de le tenir à bras-le-corps. Xavier se mit à genoux, récita la Passion, et pria pendant deux heures. Puis, revêtu de l'étole, il commença les exorcismes. Dès qu'il eut prononcé le nom de Jésus, une crise furieuse éclata. Au milieu des cris et des crachats, le prêtre continua à asperger l'enfant d'eau bénite, à lui appliquer des reliques et le crucifix. Enfin, épuisé, le malade tomba comme mort. Xavier fit sortir tout le monde pour le laisser reposer, dit qu'on préparât un repas, ordonna de commencer une neuvaine dans l'église de Notre-Dame, promit de dire la messe le lendemain, et assura qu'à ce moment aurait lieu la guérison. Le lendemain en effet, le saint étant encore au bas de l'autel, le mieux se manifesta. L'enfant recouvra la parole ; son père, l'entendant qui gémissait, déclara au médecin : « Ce n'est pas vous qui lui faites pousser ces plaintes. » La messe finie, la guérison était complète. « Depuis lors, ajoute Antoine Mendez, j'ai vu ce jeune homme en bonne santé[1]. »

Un des miraculés de Xavier, François de Chaves, qui fut un moment jésuite, et mourut plus tard en Chine sous l'habit de

1. *Process. 1556*, Bassein, n. 4 (Eyro) ; Malacca, n. 3 (Mendez) ; n. 6 (Fernandez)

saint François, aimait à raconter comment le saint l'avait « ressuscité ». Jérôme Vieyra, vicaire général de Cranganor, lui aussi ancien jésuite, disait en 1616 : « Au temps où nous étions tous deux dans la Compagnie, à Goa, François de Chaves était chargé de l'infirmerie. Un jour je priais, au collège Saint-Paul, près du tombeau du Père François Xavier. Je sentais en moi une grande consolation, très douce, qui me remplissait ; aussi, je prolongeais ma prière. Survint l'infirmier qui me cherchait pour servir un malade. Je répondis que je ne pouvais m'arracher à cette joie qui me venait du saint tombeau. Sur quoi le Père Fr. de Chaves me raconta que le Père Maître Xavier, à Malacca, l'avait arraché à la mort, rien qu'en le touchant de la main et en disant sur lui un Evangile. Et François de Chaves me faisait ce récit, les larmes aux yeux[1]. » A d'autres le miraculé racontait : « Etant petit, on m'avait mis dans la bouche une flèche empoisonnée. J'en mourus. Ma mère, très dévote au Père Maître François, alla le prier de venir. Il vint, m'appela par mon nom : « François, levez-vous! » Il me prit par la main et je me levai guéri. C'est ainsi que ma mère me contait le fait[2]. »

Les anecdotes de ce genre se multiplient jusqu'à devenir monotones. Ruy Diaz Pereira : « Mon frère était mourant, désespéré de tous. Le Père François vint le voir, le confessa, déclara qu'il allait guérir, et à peine le saint avait-il disparu que le malade se leva. Lui, qui depuis trois jours n'avait rien pu absorber, demanda aussitôt à manger[3]. » François Lopez d'Almeida : « J'étais malade, c'était à Malacca. J'avais presque perdu connaissance ; ledit Maître François vint me voir, m'imposa les mains et aussitôt je revins à moi, complètement guéri. Ce qui m'arriva alors, arriva à beaucoup d'autres de Malacca. Quand ils étaient gravement malades, il suffisait que le Père vînt, récitât sur eux un évangile. Aussitôt ils étaient en santé[4]. »

« Le Père Maître François, disait un infirmier de l'hôpital, a dans les mains une telle vertu, qu'il lui suffit de toucher pour

1. *Process. 1616*, n. 36.

2. Cros, t. II, p. 400, 401. Les témoins qui rapportent le fait, disent de François de Chaves qu'il était « demi-mort », qu'il fut « quasi ressuscité ».

3. *Process. 1556*, Baçaim, n. 7.

4. *Process. 1556*, Cochin, n. 6.

guérir. » Et l'on avait à Malacca « grande dévotion aux mains du *Santo Padre*[1] ».

IV. — *Les nouvelles.*

En dépit de ces miracles, les Malaquais restaient plus froids pour les choses de Dieu que l'apôtre n'eût voulu. Raison de plus pour regarder au loin, vers les régions où la moisson blanchissait. Il était bien placé, à Malacca, point de rencontre de nombreuses voies commerciales, pour avoir des nouvelles des pays lointains, et il épiait, dans les récits que lui faisaient les marchands, tout ce qui laissait entrevoir quelque espérance de conquête apostolique.

Vers ce temps là, il put recueillir d'intéressants rapports sur la Chine. Il y avait trente ans que les marchands portugais avaient repris le chemin du Cathay, abandonné des Européens depuis un siècle et plus, mais toujours connu des Arabes. En 1516 Raphaël Perestello avait abordé à Canton[2]. L'année suivante l'amiral Fernand Pérez d'Andrade y déposait, comme ambassadeur, l'apothicaire Thomas Pérez, explorait les côtes du Fou-kien, et laissait partout la réputation d'un homme redoutable mais juste[3]. Peut-être, si le Portugal n'avait eu que des gens comme lui pour le représenter en Extrême-Orient, la Chine eût été moins obstinée à se fermer aux Européens et à leur religion. François Xavier y eût trouvé l'Evangile déjà installé depuis vingt ans. Par malheur quelqu'un vint tout gâter. L'ambassadeur apothicaire, après deux ans d'attente, avait enfin (janvier 1520) obtenu l'autorisation de monter à Pékin, et il s'éloignait lentement de Canton, quand apparut, avec une

1. Cros, t. II, p. 404. Citons encore ce récit des deux prêtres Jean Alvarez, et Valentin de Barros, ce dernier vicaire à San Thomé de Malacca. Ils disaient en 1616 : « Un jour, l'homme qui servait le Père profita de son absence pour aller en ville et, là, commit je ne sais quelle faute. Le Père rentra, enleva la soutane propre qu'il avait prise pour dire la messe, la suspendit, et il se fit alors une déchirure : « Vous avez fait une sottise, dit-il en se retournant vers le garçon, cette déchirure me le dit : allez vous confesser vite et me rapportez un billet de confession. » Lorsque le jeune homme revint, François lui dit : « Allons voir maintenant la soutane. » La déchirure avait disparu sans laisser de trace. Cros, II, p. 404.

2. Barros, *Decadas*, D. III, l. IV, ch. 10, p. 503.

3. D. III, l. II, ch. 8, p. 205 et suiv; l. VI, ch. 1, p. 1 et suiv.

escadre, le frère de Fernand d'Andrade, Simon[1]. Il débarqua, s'imposa, bâtit une forteresse, surveilla l'entrée du port, empêcha les vaisseaux non portugais de faire avant lui leurs affaires, pilla les jonques indigènes, fit des Chinois esclaves, condamna au fouet un mandarin. Bref, soulèvement de la population, massacre de Portugais à Canton, et siège de l'amiral dans sa forteresse. A grand'peine il parvint à s'échapper. Les conséquences de ces folies furent incalculables, et pour le commerce et pour l'Evangile. L'ambassade échoua. Il est vrai qu'elle avait été mal combinée ; les lettres de créance étaient rédigées en un style trop peu oriental et qui ne pouvait que choquer. Elle coïncidait avec l'arrivée des envoyés du sultan de Bintang, prince dépossédé de Malacca[2]. Or Malacca dépendait vaguement jadis du Siam, tributaire lui-même de la Chine. En s'emparant de la ville, les Portugais avaient lésé les droits de l'Empereur. Pérez fut congédié, jeté aux fers et exilé au fond des provinces. Puis un édit impérial fut affiché aux portes de Canton, interdisant l'entrée du pays aux hommes « à grande barbe et à grands yeux[3] ». L'année suivante, l'escadre d'Alphonse de Mello Coutinho essaya de forcer la barrière et fut repoussée[4].

Pendant plus de trente ans, tout ce que purent les Portugais, ce fut de faire une sorte de contrebande sur leurs vaisseaux, sans descendre à terre, à l'abri derrière quelqu'une des innombrables îles qui bordent le littoral cantonais. Les mandarins fermèrent les yeux. Ils y trouvaient leur compte. C'est ainsi que la petite île presque déserte de San-Choan, célèbre bientôt par la mort de notre grand apôtre, devint comme le rendez-vous des jonques chinoises et des vaisseaux européens.

En de pareilles conditions, que pouvait être la prédication de l'Evangile en Chine? Il n'y fallait pas songer, et l'on ne voit pas que, dans la première moitié du XVI[e] siècle, aucune tentative

1. *Ibid.*, ch. 1 et 2.
2. Barros, D. III, l. VI, ch. 1 et 2 (p. 6 sur le sultan de Bintang).
3. Do Couto, D. V, l. VIII, ch. 12, p. 263.
4. Barros, D. III, l. VIII, ch. 5, p. 283, 284. Sur toute cette histoire, voir A. de Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. II, p. 205 ; — Williams, *The Middle Empire*, t. II ; — Ferd. Denis, *Portugal*, p. 247 (*Univers pittoresque*) ; — H. Cordier, art. *Chine* dans la *Grande Encyclopédie*. — C. A. Montalto de Jésus, *Early Portuguese intercourse with China* dans le *Boletin da Soc. Geogr.* Lisboa, 1897, p. 649 (essaie de justifier Simon de Andrade).

sérieuse ait été faite. Si quelques Chinois se convertirent, ce fut au loin, dans les forteresses portugaises où ils s'étaient fixés. Quant à Xavier, le moment n'était pas encore venu pour lui des attraits surnaturels vers cet apostolat. Mais il s'intéresse à ces lointains pays, quels qu'ils soient. « Un marchand, dit-il, m'a raconté qu'un très honorable Chinois, revenant de la cour impériale, lui posa une foule de questions ; celle-ci entre autres : « Les chrétiens mangent-ils du porc ? — Oui, répondit le marchand, mais pourquoi me demandez-vous cela ? — C'est, dit l'autre, que chez moi, dans les montagnes, vit un peuple nombreux, à part des autres habitants, qui ne mange pas de porc et célèbre de nombreuses fêtes. » Qu'est ce peuple ? poursuit Xavier, je ne sais, peut-être des chrétiens observant à la fois l'ancienne loi et la nouvelle, comme ceux du prêtre Jean (les monophysites d'Abyssinie) ; peut-être des tribus juives, mais tout le monde est d'accord que ce ne sont pas des musulmans.

« Tous les ans, de nombreux navires portugais se rendent de Malacca aux ports de Chine. J'ai demandé à beaucoup de ceux qui vont là de s'informer des cérémonies et coutumes de ces gens, pour savoir s'ils sont chrétiens ou juifs. On dit communément que le saint apôtre Thomas est allé en Chine, qu'il y a fait de nombreux fidèles[1], qu'avant la domination des Portugais, l'église grecque (entendez l'église syrienne de Chaldée) y envoyait des évêques pour instruire et baptiser les chrétiens. Si je reçois, sur ces parties de la Chine et autres, des renseignements certains, je vous en ferai part[2]. »

C'était bien d'une colonie juive qu'il s'agissait[3]. Quant aux chrétiens, y en avait-il encore ? Les Portugais paraissent n'en avoir rien su. Du moins connaissaient-ils les efforts faits à plusieurs reprises pour implanter en Chine la foi de Jésus-Christ ? Chose étrange vraiment. Des missions syriennes, catholiques

1. Ce n'est qu'une légende orientale tardive.

2. *Mon. Xav.*, p. 407.

3. H. Cordier, *Les Juifs en Chine*, Paris, 1891 ; — *Lettres édifiantes et curieuses, Chine*, lettre du Père Gozani, 5 nov. 1704, et le mémoire anonyme qui l'accompagne ; — *Etudes religieuses*, 1899, t. II, p. 748, lettre du P. P. M. Cibot, 28 oct. 1770 ; — L. Pagès, *Lettres de S. Fr. Xavier*, t. I, p. 227 note ; — Jérome Tobar, S. J., *Les inscriptions juives de K'ai-fong fou* (Variétés sinologiques, n° 17), Chang-hai, 1907. L'identification des Juifs dont on parlait à Xavier avec ceux de K'ai-fong, est douteuse, car ces Juifs habitaient un pays de montagnes et K'ai-fong est dans la plaine.

peut-être à l'origine, mais nestoriennes dans la suite, on parlait encore, au moins dans les Indes et dans les liturgies orientales. Mais que, un siècle et demi auparavant, il y ait eu à Pékin et ailleurs, des églises, des couvents, des évêchés, personne ne paraissait s'en souvenir, pas plus en Asie qu'en Europe. Les héroïques efforts des Franciscains ont été oubliés. Le moment ne pouvait tarder beaucoup où l'on essaierait de reprendre l'édifice par la base : mais l'heure n'avait pas encore sonné. Pour le moment, à Malacca, ce sont les rois chrétiens de Macassar qui préoccupent notre apôtre.

Pensant toujours que son départ était proche, il s'était mis à traduire les prières et le catéchisme en malais. « Voilà mon gros travail, disait-il... car c'est chose très pénible que de ne pas savoir la langue[1]. » En même temps, il recueillait quelques renseignements sur ses futurs chrétiens : « Ceux qui viennent de là, dit-il, affirment que le pays est bien disposé ; les conversions y seront nombreuses. Pas de maisons à idoles, personne pour les pousser à l'idolâtrie. Ils adorent le soleil à son lever : c'est là tout leur paganisme. Mais ils sont toujours en guerre les uns contre les autres[2]. »

Un peu sommaire, l'information était exacte. Les Macassars et leurs voisins, les Boughis, formaient une race fière, à l'allure décidée ; violents par accès, mais en général sociables et doux, d'une probité commerciale connue, d'une loyauté de parole rare en pays d'Orient. Mœurs déplorables, il est vrai, mais pas ou peu de mahométisme : c'était un gros obstacle en moins. Pour religion, un animisme assez élémentaire, mêlé de pratiques hindoues. Ils n'adoraient que le soleil et la lune. Pas de temple, aucune matière n'étant assez précieuse pour enclore la divinité. On sacrifiait sur la place publique. On priait debout, les yeux au ciel. Avec cela, superstitieux. Ces divers éléments eussent offert peu de résistance à la logique du christianisme. Et déjà l'événement avait montré que les intelligents insulaires se détachaient facilement de leurs absurdes symboles[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 387.
2. *Mon. Xav.*, p. 386, 387.
3. Reclus, t. XIV, 466. *Grande Encyclopédie*, au mot *Célèbes*.

Enfin des nouvelles arrivèrent de Macassar, « moins bonnes qu'on n'avait espéré[1] ».

Voici ce qui s'était passé. Il n'y avait pas loin d'un an que le prêtre Vincent Viégas était parti avec une bonne troupe de Portugais. Le 1er février, il débarquait au petit port de Machoquique. Il retrouvait les deux rois baptisés. D'abord tout alla bien. Des chefs voisins demandaient le baptême avec leur famille. Ils furent instruits, et bientôt une solennelle cérémonie faisait entrer dans l'Eglise deux nouveaux roitelets indigènes. Puis le moment vint pour les Portugais de reprendre le chemin de Malacca. Déjà l'on s'embarquait, lorsque l'un des rois néophytes, le chef de Linta, don Manuel, s'aperçut de la disparition d'une de ses filles, Elena Vessiva. Contre le gré de son père, elle s'était fiancée à un officier portugais, Jean de Eredia et prétendait le suivre. Là-dessus, grand tumulte; le peuple courut aux armes. Pour éviter l'effusion du sang, le prêtre fit lever l'ancre et la jonque s'éloigna. Tel est le récit que, cinquante ans plus tard, on faisait dans la famille des Eredia[2].

Ajoutons que Vincent Viégas, sur les rapports duquel Xavier comptait pour prendre une décision, n'avait pas encore reparu. Il était resté à Célèbes, poursuivant son apostolat, maintenant la foi dans l'âme de ses néophytes et éteignant peu à peu les sentiments d'aigreur à l'égard des Portugais[3].

Que faire donc? François attendait depuis trois mois. Maintenant, la mousson était renversée[4]. Avant trois autres mois, impossible d'avoir des renseignements nouveaux. Allait-il s'attarder encore à Malacca lorsque, il le sentait, Dieu l'attirait vers les infidèles et les chrétiens à l'abandon? Il devait savoir, et

1. *Mon. Xav.*, p. 394.

2. E. Godinho de Eredia, auteur du *De claraçam de Malaca* etc., déjà cité, était le fils de la princesse de Macassar épousée par Jean de Eredia. Il a consacré dans son ouvrage tout un chapitre à ces événements pour répondre à certaines allégations relatives à ses origines.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 41. Curieuse description de l'intérieur de Célèbes, envoyée à l'évêque de Goa par le compagnon de Vincent Viegas.

4. *Mon. Xav.*, p. 399. On crut quelque temps que Xavier avait été à Macassar. Ribadeneira l'assurait dans la première édition de sa vie du Père Ignace. Les Pères Valignano et Texeira démentirent cette assertion qui disparut dans les éditions suivantes (*Scripta de S. Ignatio*, t. I, p. 742). Au procès de 1616, la vieille Chinoise, dont nous avons parlé plus haut, assurait tenir d'une princesse macassarienne, dona Leonora, que Xavier l'avait baptisée, elle, son père et son frère (*Process. 1616*, n. 2).

depuis longtemps, ce qui se passait, très loin au delà de Macassar, dans ce qu'on appelait Maluco, les conversions au christianisme, les apostasies, les révolutions de palais. Certains événements récents pouvaient n'être pas sans importance pour la propagation de la foi.

Nous avons dit comment le prédécesseur d'Antoine Galvano, soupçonnant le sultan Tabarija de vouloir l'empoisonner, l'avait expédié à Goa et remplacé par son demi-frère Aério. De Goa, la cause avait été portée à Lisbonne et tranchée en faveur de l'inculpé. Quand la sentence royale parvint aux Indes, Tabarija était baptisé et s'appelait don Manuel[1].

Réhabilité, il reprenait, le 20 avril 1544, le chemin des îles et bientôt arrivait à Malacca. Il avait avec lui son gardien, catéchiste et ami, Jordan de Freytas, nouveau capitan des Moluques, nommé par lui seigneur d'Amboine[2]. Mais une question fort délicate se posait. Pendant l'absence de Tabarija, le sultan Aério était parvenu à se faire accepter. Antoine Galvano l'avait soutenu et mis la paix dans l'archipel. Le retour de l'ancien sultan n'allait-il pas provoquer la guerre civile ? Et déjà, Aério, toujours musulman, s'agitait, répandant le bruit que son rival amenait la persécution et qu'il allait forcer le peuple à se faire chrétien. Là-dessus, Freytas prit les devants[3].

Quelques mois après, l'on voyait arriver à Malacca le pauvre Aério, prisonnier. Mais Freytas s'était trop pressé : Tabarija venait de mourir[3] (30 juin 1545). Le capitan de Malacca, Garcia de Sa, était d'avis qu'Aério reprît tranquillement la route des Moluques. Le sultan, lui, voulait être jugé. Il ne tenait pas du tout, en rentrant dans son île, à se trouver en face de ses ennemis, Jordan de Freytas et la régente Néachila, mère de Tabarija. De plus le sultan défunt, légitime souverain, avait légué son royaume au roi de Portugal, et il fallait savoir quelles mesures seraient prises en conséquence[4].

Aucun de ces faits ne pouvait être ignoré de Xavier. Nous ne savons si, à Goa, il avait pu voir le sultan défunt; mais, à

1. Do Couto, D. IV, l. VIII, ch. 13 (p. 297) ; l. IX; ch. 3, p. 312, 314.
2. *Ibid.*, p. 314; Déc. V, l. V, ch. 5, p. 411 ; *Mon. Xav.*, p. 415, 419 ; Sousa, I, 366.
3. Do Couto, *loc. cit.*, p. 411, 414 ; D. VI, l. I, ch. 4, p. 23.
4. Déc. V, l. X, ch. 10, p. 447, 449.

Malacca, il put prier sur sa tombe encore fraîche, et il était là quand Aério passa, prisonnier, se rendant aux Indes[1]. Dans quelle mesure ces faits influèrent-ils sur ses décisions? il ne l'a pas dit. Mais pouvait-il se dispenser d'aller aux Moluques? Nonce du Saint-Siège, il devait visiter les uns après les autres tous les pays où la foi déjà était plantée, et voir de ses yeux ce qu'il convenait d'y faire, quelles erreurs il fallait réparer, quelles œuvres fonder, quels missionnaires envoyer. Donc son départ pour le lointain archipel fut décidé. Ainsi, lentement, par degrés, moins par des révélations qu'en dirigeant les événements, Dieu acheminait son apôtre vers le but qu'il avait fixé. Souvent, quand Dieu daigne révéler leur avenir à ses serviteurs, il se contente d'indiquer l'orientation générale que suivront les faits; et, lorsque ensuite les saints veulent préciser et en venir aux applications particulières, il leur arrive de prendre le change. Xavier savait que Dieu l'appelait à des terres plus éloignées que Ceylan et que Malacca. Mais lesquelles? Il crut longtemps qu'il s'agissait de Macassar. Il se trompait : Dieu le voulait aux Moluques.

1. Freytas et Tabarija étaient à Malacca en mai ou juin 1544 (Sousa, I, p. 366). Le sultan y mourait un an après (30 juin 1545). Aério n'y passa qu'après la mort de son frère, donc vers la fin de 1545.

CHAPITRE II

AMBOINE
(Janvier-juin 1546)

I. — *Le voyage.*

La saison était venue d'appareiller. Un fort navire marchand, en partance pour Banda, Moluques du Sud, mettait à la voile. Le capitaine prit à son bord le *Santo Padre*, lui promettant de le débarquer en passant à Amboine (1er janvier 1546). Le voyage était de 3.500 kilomètres et d'un mois et demi[1].

Voyage dangereux. On ne pouvait entrer dans les mers malaises qu'à travers un dédale d'îles et d'îlots, de passes et de détroits. Puis il fallait longer les côtes basses de Sumatra ou les falaises granitiques de Banka, vrais repaires de pirates, où, à chaque détour, on pouvait voir surgir les grandes barques armées en guerre des Atchénois, des Madoérais, ou du sultan de Bintang. Les pirates se montrèrent, mais on parvint à les éviter. Puis se leva une tempête. On devait être près de Sumatra, sur la côte nord-est, là où les plaines alluviales de la grande île se prolongent sous les eaux par de vastes bas-fonds. « Le vaisseau, raconte Xavier, jaugeait 400 tonnes ; poussés par le vent, nous avons été plus d'une heure, labourant de la quille le banc de sable. Si nous avions heurté un écueil, le vaisseau se brisait. Si l'eau s'était un moment trouvée moins profonde, nous nous ensablions. On pleura beaucoup sur le navire[2]. »

Presque toujours les tempêtes étaient pour l'âme de saint François Xavier une occasion de se fixer dans la confiance en Dieu, sans mélange aucun de crainte ou d'espérance humaine. C'était

1. *Mon. Xav.*, p. 415 ; Valignano, p. 70.
2. *Ibid.*, p. 401.

le moment aussi où Dieu le faisait entrer dans le secret de ses communications mystiques. Alors qu'autour de lui tout n'était que confusion et terreur, le saint se mettait en prière et, de la prière, montait jusqu'à l'extase.

« Dieu Notre-Seigneur, écrit-il, voulut, au milieu de ces dangers, nous prouver et nous faire sentir le peu que nous sommes, quand nous n'espérons qu'en nos propres forces, et que nous nous confions dans les créatures. Mais lorsque nous nous élevons au-dessus de ces espérances fausses, que nous refusons à la créature notre confiance, que nous ne voyons plus que le Créateur de toutes choses, à qui il est si facile de nous fortifier, nous, qui affrontons les périls pour son amour, viennent alors les dangers ! On voit, à n'en pouvoir douter, que tout être créé obéit à son Créateur ; on connaît clairement que les consolations de cette heure l'emportent sur les terreurs de la mort. Puis, le danger disparu, l'homme ne saurait raconter ni écrire ce qui alors s'est passé en lui. Un seul souvenir lui reste imprimé dans la mémoire ; c'est qu'il ne lui est plus loisible de se lasser, à l'avenir, au service d'un si bon Maître ; et il espère que le Seigneur, dont les miséricordes sont infinies, lui donnera la force de le servir [1]. »

La tempête finie, le navire continua heureusement sa route et longea, mille kilomètres durant, la côte de Java. Comme toujours, Xavier s'occupa d'évangéliser ses compagnons. Le capitaine et les officiers étaient Portugais. Le reste, mariniers et soldats, avait été recruté parmi ce qu'on appelait en Orient les *lascars* [2], indigènes de toute race et de toute religion. Ceux-là devaient parler malais, langue commerciale de toute l'Insulinde. « Je me trouvais sur son navire, disait Ruy Diaz Pereira, et j'ai vu beaucoup d'infidèles se convertir à ses prédications · il leur parlait en leur patois [3]. » Les biogra-

1. *Ibid.*, p. 401.

2. *Lascar*, du mot perse *laskhar*, armée, camp ; *laskari*, soldat. C'est le sens primitif adopté par les Portugais. Aujourd'hui ce mot signifie un artilleur-servant, un dresseur de tentes, un matelot. YULE, *Glossary*.

3. *Process. 1556*, Baçaim, n. 7. Cf. LUCENA, l. IV, ch. 1, p. 223. BARTOLI, l. II, n. 6 ; SOUSA, I, p. 332. Ces deux derniers auteurs outrent le témoignage de R. D. Pereira, quand ils disent que Xavier parlait à chacun dans son idiome et que parfois, parlant en une langue, il était compris de tous dans la leur. Le texte dit seulement qu'il leur prêchait *na sua propria aravia*. — Le Père Cros (t. I, p. 340, note) pense que le passage

phes du saint ont, presque tous, vu là un de ces cas où Dieu accordait à son apôtre de parler des langues qu'il n'avait pas apprises.

Il y avait déjà six semaines que durait le voyage. A la mer de Java avait succédé la mer de Florès ; on était maintenant dans celle de Banda. Le vent poussait toujours, assez violent, et Amboine n'apparaissait pas sur l'horizon. Les pilotes commençaient à s'inquiéter. Ils avaient certainement dépassé le but et, avec le vent qui les emportait au large, il leur serait impossible de virer de bord.

Xavier devina leur pensée secrète : « Soyez sans crainte, leur dit-il, demain Amboine sera en vue. »

Le lendemain, au lever du jour, les côtes se découvraient ; le vent diminuait de violence et tournait un peu. Le capitaine, qui voulait en profiter pour gagner au plus tôt Banda, ne jeta pas l'ancre, mais détacha un canot. Le saint y descendit avec son compagnon et quelques hommes, et, tandis que le navire continuait sa route, la chaloupe fit force de rames pour atteindre la côte[1]. Soudain apparurent des pirogues montées par des indigènes qui, à toute vitesse, semblaient fondre sur les Portugais. Tout indiquait, de leur part, des intentions hostiles. Effrayés, les rameurs gagnèrent la pleine mer. Bientôt les pirogues eurent disparu et les matelots restaient, se regardant, hésitant à s'aventurer plus loin. Xavier les rassura ; ils se rapprochèrent de l'île. Mais le vent était si fort qu'il semblait impossible d'aborder. Tout à coup il tomba, et, nous dit Valignano, tout le monde tint cela pour miracle (14 février)[2].

Une vaste baie s'ouvrait devant les voyageurs, profonde de

peut s'expliquer sans recourir au miracle. Ce patois était, sans aucun doute, le malais ; Xavier, à Malacca, avait dû commencer à en apprendre quelque chose. Il avait traduit et fait traduire les prières et ce qu'il fallait pour l'instruction des Macassars. Ce travail put lui servir sur le vaisseau. Il est possible. — Cependant il devait y avoir quelque chose d'anormal dans le fait de parler aux lascars « en leur patois », pour que le témoin ait songé à nous le signaler. Ajoutons que, dans le texte latin du procès qui est sous nos yeux, cet épisode est encadré entre d'autres faits donnés certainement pour miraculeux par Pereira.

1. *Process.* 1556, Cochin, n. 7 et 16. Diogo Pereira (n. 34) suppose que le navire était allé jusqu'à Banda et que Xavier en était revenu en *caracora* (barque malaise).

2. Valignano, p. 72 ; Tursellini, l. II, ch. 18 ; Lucena, l. IV, ch. 1 ; Bartoli, l. II, ch. 6, etc. Texeira, p. 863.

sept ou huit lieues. Elle est formée par deux massifs de montagnes boisées que relie au fond un isthme bas et sablonneux. En arrière on devine une autre baie symétrique et plus petite. A main droite, assez loin de l'entrée, est le village qui donne à l'île son nom. Les Portugais y avaient une factorerie sommairement défendue, où ils faisaient le commerce des clous de girofle.

II. — *Chez les sauvages Alfourous.*

Ce que Xavier venait chercher à Amboine, c'était les chrétiens baptisés en 1537, et, depuis ce temps, restés sans pasteur[1]. Il pouvait y en avoir quelques centaines. Ils avaient été recrutés vraisemblablement, non pas chez les Malais musulmans de la côte, mais chez les sauvages de l'intérieur, les *Alfourous*. C'est un groupe factice d'insulaires barbares éparpillés dans tous les archipels de la région, des Philippines à Florès et des Moluques à Bornéo. Race composite, dont les traits varient d'une île à l'autre : noirs ici, et là très clairs, allant du type fin des Javanais ou des Philippins au type bestial des Papous. A cette dernière catégorie appartenaient ceux d'Amboine. Ce n'était probablement pas, comme leurs voisins de Céram, un peuple de coupeurs de têtes, mais des gens doux et craintifs. Leur religion était l'animisme des peuples dégradés. Vague croyance à un être suprême, culte rendu aux génies. Pour idoles, sans doute comme chez les peuples des environs, des bustes grossiers de grandeur naturelle, taillés à coup de hache dans un tronc d'arbre, sous un toit en feuilles, avec un service de poteries fêlées et ornés de lambeaux d'étoffes ; tout l'attirail du fétichisme le plus épais[2].

Beaucoup de ces pauvres gens avaient accepté le baptême par haine et peur des musulmans : « Les gentils de cette région de Maluco, écrivait Xavier, sont plus nombreux que les Mores. Ils s'aiment peu entre eux. Les Mores donnent aux gentils le choix entre se faire Mores ou devenir esclaves. Ni l'un ni l'autre n'est du goût des indigènes. S'ils avaient un prédica-

1. De Couto, D. V, l. VI, ch. 5, p. 53, 55.

2. Temminck, *Les possessions hollandaises dans l'Inde archipélagique*, Leyde, 1847-49, t. III, p 229 ; — Reclus, t. XIV, p. 486 ; — Raffray, dans le *Tour du Monde*, 1879, t. I, p. 234 (*Voyage en Nouvelle-Guinée*).

teur, tous se feraient chrétiens : ils aiment mieux cela qu'être musulmans. Voilà soixante ans, il n'y avait ici que des idolâtres et pas un More. Deux ou trois *caciz*, venus de la Mecque, où, dit-on, est le corps de Mahomet, en ont converti beaucoup à leur secte. Ce qu'ils ont de mieux, ces Mores de Maluco, c'est qu'ils sont fort ignorants sur leur religion perverse. S'ils ne se font pas chrétiens, c'est faute d'apôtres[1]. »

Aussitôt débarqué, le saint se construisit une chapelle en ramée, après quoi il se mit en quête des chrétiens[2]. Cet apostolat, il nous le résume en trois lignes : « Amboine est une île de trente lieues de tour... elle contient six localités chrétiennes. J'y ai baptisé les enfants : beaucoup moururent peu après. On eût dit que Dieu les avait gardés jusque-là pour leur permettre d'entrer dans la voie du salut[3].» Essayons de voir ce qui se cache sous ce récit par trop sommaire.

Il fallait chercher les chrétiens en pleine montagne. Course extrêmement pénible. Les Européens aujourd'hui ne s'aventurent à l'intérieur qu'en palanquin suspendu à un long bambou. Xavier allait à pied. Les descriptions des voyageurs nous permettent de le voir escaladant les pentes, descendant au fond des ravins, glissant sur la terre glaise, toujours en danger de rouler dans les torrents; ou encore plongé dans les grandes herbes, courant sous les girofliers, dans une atmosphère de parfums capiteux et soulevant des nuages d'insectes[4].

Il n'était pas facile d'atteindre les indigènes. Ils vivaient le plus possible à l'écart, au fond des bois. C'était crainte des musulmans, et surtout instinct de race. Souvent, dans ces îles,

1. *Mon. Xav.*, p. 402. Tursellini et Lucena disent qu'un prêtre venait de mourir à Amboine quand Xavier y débarqua. Les lettres du saint n'en parlent pas. — La chronologie du séjour à Amboine peut s'établir comme il suit : 1° Le 14 février, arrivée dans l'île (*Mon. Xav.*, p. 417). — 2° Derniers jours de février ou commencement de mars, entrée au port des vaisseaux espagnols (p. 399, 425). — 3° 10 mai, lettres 56 et 58; la flotte vient de partir, le saint se prépare à passer à Maluco. — 4° 16 mai, lettre au roi. — 5° En juin, départ d'Amboine, et arrivée à Ternate en juillet (Valignano, p. 74).

2. *Process. 1556*, Goa, n. 12. Les chrétiens devaient se trouver dans la partie sud de l'île, celle où les Portugais avaient leur station. C'est là que, aujourd'hui encore, se voient les derniers débris de l'ancienne mission. La péninsule nord est toute musulmane. Les trois premiers villages chrétiens étaient Ativa, Matelo et Nucivel ou Mecivel (do Couto, D. V, l. VI, ch. 5, p. 55; Sousa, I, p. 364).

3. *Mon. Xav.*, p. 399.

4. *Annales d'Extrême-Orient*, juillet 1888, p. 14 (M. Meynier d'Estrey).

l'explorateur ne rencontre devant soi que villages déserts. Les habitants se sont cachés, ou bien ils tiennent leurs portes soigneusement closes, et ne sortent qu'une fois les intrus passés[1]. Comment les forcer à se montrer ? Xavier imagina d'aller chantant des psaumes et des hymnes. A cette voix, les Alfourous quittaient leurs retraites et se risquaient au dehors[2]. Il reprit alors ses procédés de la Pêcherie.

Voici ce qu'il faisait, dit Tursellini : « Un enfant le précédait portant la croix. Il allait de porte en porte, demandant s'il y avait des malades, des nouveau-nés à baptiser, des morts à ensevelir. Trouvait-il un malade, il levait au ciel les yeux et les mains, récitait sur lui le symbole et un évangile. Et, souvent, c'était la guérison pour le corps aussi bien que pour l'âme. Les morts, après avoir récité sur eux les prières de l'Eglise, il les ensevelissait. Puis, il disait la messe pour eux et nul n'eût pu décider s'il faisait plus de bien aux vivants qu'aux défunts. »

Cette exploration terminée, il voulut connaître les îles voisines, fréquentées des marchands, et qui, vers l'est, bordaient l'horizon[3]. Sur ces excursions[4], sa correspondance est muette ; nous les connaissons par quelques détails recueillis dans un procès canonique fait à Manille en 1608.

Cette année-là, des Portugais chassés d'Amboine par les Hollandais, se réfugièrent aux Philippines. L'un d'eux ne tarda

1. Ida Pfeiffer, *Voyages autour du monde*, Paris, 1868, p. 215 ; — Reclus, t. XIV, p. 484.

2. Tursellini, l. II, ch. 18 ; — Lucena, l. III, ch. 1.

3. Les îles dont nous allons parler (îles Oeliasser) portent des noms assez disparates, d'après les auteurs. Voici les principales dénominations anciennes (Gonçalvez, dans Cros, I, p. 329) et modernes (Vivien de Saint-Martin, *Dict. de géogr.*, t. III, p. 491).

1° Noms anciens :	2° Noms modernes :	
Varanula.....	*Céram*, *Sérang*.	
Homa.....	*Haroekoé*, *Oma*.	Archipel *Oeliasser*.
Liacer (et parfois *Ulate*)..	*Saparoéa*, *Houimoa*.	
Ronceslao, ou *Rosalao*...	*Noussa-laoei*, *Leinitoe*.	

4. A quel moment mettre ce ou ces petits voyages ? Avant l'arrivée des Castillans, Xavier dut avoir à peine le temps de faire à Amboine même les courses nécessaires à une première exploration. Durant le séjour des vaisseaux, il lui fut certainement impossible de s'absenter. Dans la suite, il tomba malade. C'était la saison des pluies ; or l'épisode qui eut pour théâtre Ulate suppose la saison sèche. Probablement, après ses premières visites dans les villages chrétiens d'Amboine, Xavier partit pour les îles, et c'est pendant son absence qu'arrivèrent les vaisseaux. Ajoutons que les distances ne sont pas bien grandes, d'une île à l'autre : vingt lieues d'Amboine à Tamano dans l'île de Céram, c'est la plus longue course que Xavier ait faite alors. Enfin rien ne force à supposer que ces visites aient été faites à la suite et dans une seule tournée.

pas à attirer l'attention des Jésuites de Cébu. Il racontait sur François, dont on attendait encore la béatification, certaines particularités absolument inédites. Il s'appelait Fausto Rodriguez[1], né à Viana d'Aluito en Portugal, artilleur de son métier, d'âge avancé. Il disait avoir, dans sa jeunesse, connu le missionnaire. Il l'avait même accompagné dans ses courses au milieu des îles qui environnent Amboine. Le recteur du collège demanda qu'une commission canonique fût organisée par l'Ordinaire[2] et c'est aux dépositions assermentées faites à cette occasion que nous empruntons, sans le discuter, le récit qui suit[3].

Le saint allait un jour à Céram[4], la grande terre dont les hautes montagnes se voyaient distinctement d'Amboine. La traversée n'était pas sans danger : l'espèce de mer intérieure qui sépare les deux îles est semée de récifs, de bancs de sable, entre lesquels la direction du vent et du courant change à chaque détour. « Nous naviguions, dit le vieux canonnier, le Père François, Jean Raposo et moi, sur une *caracora*, quand soudain une tempête se leva. Les matelots, des indigènes pourtant et habitués à ces mers, perdirent contenance et déclarèrent qu'on était en grand danger. Alors le Père François tira de sa poitrine un crucifix long d'un doigt. Il se pencha sur le bord pour lui faire toucher la vague. Mais, je ne sais comment, le crucifix lui glissa de la main et tomba. Il en fut fort affligé et ne s'en cacha point.

« Le lendemain nous abordions à l'île de Varanula (Céram), au territoire de Tamano, but de notre voyage. Depuis le moment où le crucifix s'était perdu, vingt-quatre heures s'étaient écoulées et la tempête durait toujours. Descendus sur le rivage, le Père François et moi cheminions ensemble, longeant la côte dans la direction de Tamano. Nous avions fait environ cinq cents pas quand, tous les deux, nous vîmes sortir de la

1. D'après le Père Gonçalvez, Francisco Roiz, ou Rodriquez.

2. P. Colin, *Labor evangelica, ministerios apostolicos de los obreros de la C. de J... en las islas Filipinas*, 1663, réédité par le P. P. Pastells, Barcelone, 1900, 3 in-4°, t. I, p. 176.

3. Ces dépositions, incorporées au procès de béatification de 1616, sont perdues. Nous les connaissons par les résumés qu'en donnent les biographes, qui eurent entre les mains les pièces originales ou des copies authentiques (Lucena, l. IV, ch. I; Sousa, I, p. 371; Bartoli, l. II, n. 9. Cf. Crôs, I, p. 337, note, citant le Père Gonçalvez).

4. *Céram* est le nom d'une localité du N.-E. Le nom indigène est *Waram-elà*, d'où le *Varanula* des Portugais et le *Baranola* des Espagnols.

mer un crabe tenant le crucifix, il le portait entre ses pinces.

« Je le vis aller droit au Père François et s'arrêter près de lui. Le Père tomba à genoux. Le crabe attendit qu'on lui prît le crucifix, puis il retourna se plonger dans les flots. Le Père baisa la croix, la pressa sur sa poitrine et resta ainsi en prière une demi-heure, et moi aussi, remerciant Dieu d'un si grand miracle. Ensuite nous nous levâmes et continuâmes notre route. » Ce prodige a été consigné dans la bulle de canonisation[1].

Xavier resta huit jours à Céram, puis il passa dans la petite île de Ronceslao, où les Portugais recueillaient des clous de girofle de première qualité. Les habitants étaient de purs sauvages, des Papous farouches et inabordables. Le missionnaire perdit son temps à vouloir entrer en relations avec eux. Seul, un jeune homme consentit à l'écouter et le suivit à Amboine[2]. Xavier secoua la poussière de ses pieds et, s'éloignant, il gagna un autre îlot.

Il y fut plus heureux. Voici comment, en 1616, Simon Serrano

1. Il a excité la verve railleuse de Voltaire et de beaucoup d'autres. M. Dickson White, dans son ouvrage sur les conflits de la science et de la théologie, au chapitre consacré aux miracles de Xavier, assure que l'Eglise nous oblige de croire au miracle du crabe sous peine de damnation éternelle ! Est-il besoin de faire remarquer que, pour un miracle, le fait d'être accepté par la Congrégation des Rites, et inscrit dans une bulle de canonisation, n'impose, au croyant qui veut en discuter l'historicité, qu'un devoir de respect et de prudence ? L'infaillibilité de l'Eglise n'y est aucunement engagée. Or des croyants ont cru devoir rejeter dans le domaine des fables le miracle du crabe. Le Père Delehaye dans ses *« Légendes hagiographiques »*, accepte l'opinion de Paul Sébillot qui n'y voit qu'une légende japonaise (*Revue des traditions populaires*, 1890, p. 470). Mais le folk-lore et ses légendes n'ont rien à voir ici. Nous sommes devant un témoin qui assure, sous la foi du serment, ne raconter que ce qu'il a vu de ses yeux. Resterait à faire le procès du témoin lui-même, et l'on conçoit que les éléments d'une discussion nous fassent défaut. Tout ce que l'on peut dire c'est que l'artilleur Fausto Rodriguez racontait des souvenirs vieux de plus de 60 ans. Ajoutons qu'au procès de 1616 (n. 105) le fait fut apporté par un nommé Christophe Sémédo, comme « notoire dans l'Inde ». — Que si l'on objecte l'étrangeté du prodige, est-il beaucoup plus étrange que le miracle évangélique de la drachme trouvée à point nommé par saint Pierre dans la bouche d'un poisson ? (Matth., XVII, 26.)

Il existe dans les mers de ces régions des crabes amphibies, le *birgus latro*, par exemple, qui montent dans les arbres pour en faire tomber les fruits.

2. Il fut baptisé sous le nom de François. Le saint lui dit alors : « Mon fils, vous mourrez, en prononçant le nom de Jésus. » Dès lors on disait quand on rencontrait François de Ronceslao : « Celui-là doit mourir le nom de Jésus à la bouche.. » Quarante ans se passèrent; en 1588, Sancto de Vasconcellos, capitan d'Amboine, ayant à réduire une révolte dans les îles, prit avec lui des soldats indigènes. François de Ronceslao fut de l'expédition. Il tomba blessé d'une balle, et Fausto Rodriguez, qui était là, assure l'avoir entendu répéter jusqu'au dernier soupir : « Jésus, aidez-moi ! » La prophétie du Père était réalisée (Séb. GONÇALVEZ dans CROS, I, p. 349 ; DO COUTO, D. IX, ch. 30, p. 271 ; BARTOLI, l. II, n. 9; SOUSA, t. I, p. 372). Le résumé des dépositions de F. Rodriguez donné par le Père Colin, *loc. cit.*, suppose que la mort du Moluquois eut lieu en 1552.

fidalgo de Coïmbre, magistrat à Cochin et chef de la flotte sur la côte du Coromandel, racontait la conversion des insulaires : « Etant aux îles d'Ulate, j'ai appris par la voix publique que, le Père François se trouvant là, le roi de l'île fut assiégé par un voisin. Les ennemis avaient capté tous les puits et toutes les sources. Xavier dit au roi que, s'il lui permettait d'élever une croix, il espérait que Dieu enverrait de l'eau. La croix fut élevée, tous se mirent à genoux devant, et voilà que, bien qu'on fût en été et que, en cette saison, il ne pleuve jamais, la pluie se mit à tomber. Ils furent baptisés, et, en dépit des persécutions païennes et hollandaises, restèrent fidèles[1]. »

Quelle impression Xavier retira-t-il de cette rapide inspection dans les Moluques du Sud? La relation qu'il enverra bientôt en Europe est pleine d'espoir. D'abord Amboine peut, à brève échéance, être toute chrétienne : « L'île vient d'être donnée en fief au capitan de Ternate, Jordan de Freytas, véritable homme de bien et très zélé pour l'accroissement de notre sainte Foi. Il en prendra possession de novembre prochain à un an (1546-47)[2]. » Une autre raison d'espérer, c'est l'aversion profonde des indigènes pour les musulmans, leurs oppresseurs, et l'ignorance même de ces derniers[3]. Ce n'est pas que certains de ces insulaires n'aient de grands vices et d'abominables coutumes. « La race de ces îles, dit-il, est des plus barbares. Ils sont très perfides... Ils sont ingrats comme on ne l'est pas. Il y a des îles où l'on mange la chair humaine, du moins en temps de guerre ; alors on dévore ceux qui ont été tués. Ceux qui meurent de maladie, on leur coupe, pour s'en régaler, les mains et les pieds... Il y a encore chez eux, les affreux péchés de la chair que vous vous refuseriez à croire, et que, moi, je n'ose écrire[4]. »

Les relations des voyageurs modernes confirment cette

1. *Process. 1616*, n. 34; cf. n. 100 et Cros, II, p. 406.
2. *Mon. Xav.*, p. 417.
3. *Ibid.*, p. 411.
4. *Ibid.*, p. 412. Xavier parle encore d'un autre usage : parfois on demande à son voisin de lui emprunter pour une fête son vieux père et de le manger, avec promesse de rendre à l'occasion le même service. Ce trait, emprunté aux traditions des Arabes sur les Battas de Sumatra, n'a pas été vérifié par les observateurs modernes (Vivien de Saint-Martin, *Dict.*, t. VI, p. 252).

description. Un peu partout, à Bornéo, à Sumatra, dans les Moluques, ailleurs encore, sévit la chasse aux têtes d'hommes. C'est de cette monnaie que les jeunes gens achètent leurs épouses. Les indigènes de Céram ont le front tatoué d'autant de ronds qu'ils ont commis de meurtres. Naguère un jésuite hollandais, le Père Lecocq d'Armandville essaya de les évangéliser. Il dut y renoncer, tant l'immoralité était profonde et l'anthropophagie entrée dans les mœurs.

III. — *La flotte de Villalobos.*

Saint François revint à Amboine dans le courant du carême. Il y trouva un surcroît de besogne inattendu. Sept navires portugais étaient en rade, escortant quelques navires espagnols et attendaient le moment de passer aux Indes.

Dernier épisode d'un vieux conflit. Espagnols et Portugais, partis chacun de leur côté à la conquête du monde, avaient fini par se rencontrer en Extrême-Orient. Les Portugais avaient paru les premiers aux Moluques; mais Magellan avait conduit les Espagnols aux Philippines (1521)[1]; et maintenant, querelles, coups de canon, navires saisis. Les deux cours de Madrid et de Lisbonne conclurent un accord. Chacun garda son archipel; mais défense fut faite aux navires d'une nation, sauf cas de force majeure, et sous peine d'être traités en pirates, d'entrer dans les eaux de l'autre.

Or, en 1542, don Ruy Lopez de Villalobos était parti de la Nouvelle-Espagne avec une flotte, des soldats, des colons, des prêtres. L'essai d'occupation aux Philippines fut malheureux. Des vaisseaux se perdirent; puis famine et épidémies. C'était vraiment la force majeure prévue par les traités. Les Espagnols durent se rabattre vers les Moluques.

Malheureusement Villalobos laissa voir des prétentions que les Portugais jugèrent insoutenables, et, pour les accentuer, alla jeter l'ancre, non chez eux, à Ternate, mais à Tidor, l'île rivale. De là, un conflit armé entre chrétiens, grand scandale chez les

1. On disait d'abord *archipel Saint-Lazare*. Le nom de Philippines fut donné par Villalobos en l'honneur du futur Philippe II.

infidèles. Charles-Quint désavoua ses officiers et il fallut se soumettre. L'affaire n'alla pas toute seule ; la fierté castillane se révolta. Mais enfin des otages furent livrés, l'artillerie confisquée, liberté laissée aux soldats d'entrer au service du Portugal, et les navires dirigés vers Amboine pour être renvoyés jusqu'aux Indes et remis sur le chemin de l'Europe[1].

Telles étaient les ouailles nouvelles que Dieu envoyai au *Santo Padre*. Elles avaient grand besoin de son ministère, car c'était parfois un singulier ramassis d'aventuriers et de héros que ces populations flottantes en quête d'un eldorado introuvable. Hommes et femmes, soldats et colons, vrais apôtres et vrais flibustiers, il y avait là de tout. Pour Xavier, que d'âmes chargées de fautes et peut-être de crimes! On était en carême ; il fallut prêcher, confesser, faire des réconciliations. Le Père avait des collaborateurs, cinq religieux Augustins et quatre prêtres séculiers. Mais c'est à lui qu'on voulait s'ouvrir, de lui qu'on voulait recevoir le pardon, et il redisait ce qui revient comme un refrain dans ses lettres : « Le temps me manque pour les satisfaire tous[2]. »

Les procès de canonisation ont gardé le souvenir de quelques conversions notables. Trois Portugais qui vivaient mal, et ne s'étaient pas confessés depuis cinq ou six ans, lui furent signalés. Il se fit comme leur compagnon, coucha chez eux, mangea à leur table, gagna tellement leur confiance qu'il finit par les confesser. C'est l'un d'eux peut-être, Christophe de Castro, qui, dans les enquêtes de 1556, disait : « Venant de Maluco et passant par Amboine, j'avais avec moi une servante. Le Père me sépara d'elle et me confessa. Ce qu'il fit pour moi, il le fit partout pour une foule d'autres[3]. »

« Portugais et Castillans de la flotte, disait encore Odoard de Soveral Fonseca, qui se trouvait là, avaient tous les vices du pays. Maître François, par son exemple, son autorité, ses prédications les corrigea tous : on aurait dit une tout autre armée, tant ils étaient changés, tant le vice avait fait place à la vertu. Et,

1. Do Couto, Déc. V, l. VIII, ch. 10 (p. 239) ; l. IX, ch. 6 (p. 334) ; l. X, ch. 5 (p. 406) ; Déc. VI, l. I, ch. 4 et 5 (p. 22 et suiv.).
2. *Mon. Xav.*, p. 399, 415, 425.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 8 ; cf. Colin, p. 145.

certes, pas un parmi eux n'aurait osé retourner à sa première manière de vivre, tant ils respectaient ledit Maître François[1]. »

Ce labeur s'était prolongé déjà bien au delà du carême, quand éclata une épidémie[2]. François se trouvait là dans son élément. Il se donna aux malades comme il s'était donné aux pécheurs. « Je l'ai vu, racontait un sénateur de Goa, François Palea, au milieu des infirmes qui étaient nombreux, et il y avait beaucoup de morts. Il travaillait continuellement, confessait jour et nuit, enveloppait les morts dans leur linceul et les ensevelissait. Il disait la messe pour eux et tout le monde admirait son ardeur[3]. » On le voyait mendier auprès des marchands, vivres, vêtements, remèdes. Lui-même les distribuait, faisait la cuisine, nettoyait le linge et les nattes des malades. Les Portugais d'Amboine et de la flotte se conduisirent en ces conjonctures comme de sincères chrétiens. C'est le témoignage que leur rendit Xavier lui-même, en les recommandant à la générosité du roi. « Ils ont beaucoup dépensé du leur, sans pouvoir se compenser par les cargaisons de clous de girofle. Ils ont entretenu à leurs frais des *lascars* pauvres et les Castillans. Ils se sont montrés moins marchands que vrais *cavalleiros*. A Dieu et au roi de les récompenser[4]. »

D'aucuns cependant se fatiguèrent des importunités du saint infirmier. « Il y avait là, raconte encore François de Palea, un certain Jean de Araujo qui attendait le moment de partir pour Maluco avec le Père. Celui-ci, à plusieurs reprises, lui demanda à manger pour les malades et surtout du vin, dont il avait une provision et qu'il gardait pour son usage. Le Père était revenu plusieurs fois à la charge et Araujo, craignant d'être pris au dépourvu, commençait à se faire prier. François me demanda un jour d'aller moi-même quêter un peu de vin pour un infirme, mais en mon propre nom, pas au sien. Je le fis. Araujo me donna ce que je voulais, mais déclara que c'était la dernière fois. Je rapportai ce propos à Xavier, qui me dit : « Mais à quoi songe

1. *Process. 1556*, Baçaim, n. 8.

2. « Comme ils avoient tant enduré de faim et d'autres incommodités, l'affluance mesme des vivres leur causa une maladie, qui se glissoit parmi eux à guise de peste. » Du Jarric, p. 151.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 16.

4. *Mon. Xav.*, p. 422.

Jean de Araujo? Croit-il qu'il boira lui-même son vin? Qu'il le sache : on vendra sa cargaison ici même, car il ne va pas tarder à mourir. » Peu après, moi présent, le Père avertit Araujo d'être libéral pour les malades, car sa fin était proche. » Prédiction qui fit beaucoup de bruit[1].

Araujo, nous le supposons, mit ordre aux affaires de sa conscience ; mais Xavier fut moins heureux avec un autre Portugais. Continuellement il l'avertissait de n'être pas si avide des biens terrestres ; rien n'y faisait, et Odoard de Several Fonseca assure avoir souvent vu le Père fondre en larmes devant cette obstination[2].

Le mois de mai était arrivé. La mousson allait se renverser; il n'était que temps de mettre à la voile, si l'on voulait, cette année-là, gagner les Indes. Les malades étaient loin d'être tous guéris ; ils durent cependant s'embarquer[3]. Xavier fit tout ce qu'il put pour les pourvoir du nécessaire. Il les recommanda à ses amis de Malacca et des Indes. Il écrivit au Père Paul de Camérino de loger au collège les Pères Augustins. « Ce sont, disait-il, de si religieuses, de si saintes personnes, qu'elles méritent d'être bien accueillies[4]. » Quant à l'amiral espagnol, il ne put suivre les siens. Il languit quelques mois encore. Plus tard, étant à Ternate, François s'interrompit au milieu d'un sermon : « Récitons, dit-il, un *Pater noster* et un *Ave Maria* pour le chef de l'*armada* des Castillans qui vient de mourir à Amboine[5]. »

IV. — *Le courrier de mai 1545.*

Le départ de la flotte laissait à saint François Xavier quelques loisirs : il rédigea sa correspondance pour les Indes et l'Europe[6].

1. *Process. 1556*, Goa, n. 16. Cf. *ibid.*, n. 12, Baçaim, n. 4, etc. VALIGNANO, p. 73, et la bulle de canonisation.
2. *Process. 1556*, Baçaim, n. 8.
3. DU JARRIC, p. 152; LUCENA, l. IV, ch. 4, p. 234.
4. *Mon. Xav.*, p. 420.
5. VALIGNANO, p. 78. D'après do Couto, il serait mort à Ternate, D. VI, l. I, ch. 6, p. 40; cf. *Process. 1556*, Goa, n. 2.
6. Lettre 56, aux Pères d'Europe ; — lettre 58, aux Pères Paul de Camérino et Jean de Beira; — une lettre au roi, perdue (p. 421) ; — lettre 59, au roi. Les lettres 56 et 58 sont du 10 mai, et la dernière du 16. Les lettres 57 et 60 sont apocryphes.

Des extrémités du monde connu où il se trouvait, sa pensée se reporta vers ceux que, depuis déjà quatre ans, il avait quittés. Aux Pères de Rome et de Lisbonne, il envoyait le récit de ses derniers travaux, et, comme toujours, sa lettre se terminait par une effusion de tendresse. Plus reculait dans le passé l'heure où il s'était éloigné, plus il se sentait avec eux en communication de mérites et de prières.

« Pour l'amour du Christ Notre-Seigneur, de sa Mère très sainte et de tous les Saints qui sont dans la gloire du Paradis, je vous prie, mes très chers Frères et Pères, ayez de moi un souvenir spécial, recommandez-moi sans cesse à Dieu, car je vis dans un grand besoin de sa faveur et de son aide. J'ai donc aussi besoin des vôtres. J'en ai fait souvent l'expérience : vos prières m'ont soutenu et fortifié en nombre de souffrances d'âme et de corps. Pour ne jamais vous oublier, pour avoir de vous un souvenir continuel et particulier, pour ma grande consolation, sachez, très chers Frères, que j'ai découpé dans vos lettres vos signatures, écrites de votre main, et, avec la formule de ma profession, je les porte continuellement sur moi. C'est ma joie. Je rends grâces à Dieu Notre-Seigneur d'abord, puis à vous, Frères et Pères très doux, de ce que Dieu vous a faits tels que, rien que porter sur moi vos noms me remplit de joie. Et bientôt nous nous reverrons dans l'autre vie, puisque nous ne pouvons plus nous revoir ici-bas. Je n'en dis pas plus long...

« *Vester minimus frater et filius.*

« Franciscus[1]. »

Voici maintenant ses espérances et ses projets. Il va partir pour l'autre archipel, Maluco. Là surtout il trouvera des Portugais. Les marchands lui ont donné déjà des renseignements. Ils lui ont dit qu'à soixante lieues plus au nord, il y a une terre où vivent des chrétiens. C'est la « côte du More ». Ils sont nombreux, mais sans ombre d'instruction. Les prêtres qui les ont baptisés ont disparu et n'ont pas été remplacés. Cette terre commence à l'attirer invinciblement. Ames rachetées du sang de Jésus-Christ, c'est à elles qu'il faut aller, c'est leur caractère

1. *Mon. Xav.*, p. 403.

baptismal qu'il faut, avant tout, chercher à vivifier. Déjà enfants de l'Eglise, ils doivent passer avant tout le reste. Ce qu'il sait du pays n'est pas attrayant. Race perfide : une de ses pratiques les plus ordinaires est l'empoisonnement. Aussi n'a-t-on guère de zèle pour y aller aider les chrétiens. Il les faut aider pourtant, les instruire, les sauver : « J'irai donc, dit Xavier, c'est chose décidée, secourir ces chrétiens *in spiritualibus*[1]. »

Ainsi peu à peu les vues de Dieu sur lui, soupçonnées aux Indes pendant les nuits de prière à l'église de San Thomé, allaient se précisant. Elles l'avaient d'abord mené à Malacca, puis éloigné de Macassar, puis jeté sur les côtes d'Amboine, et maintenant, il le sentait, le dernier terme auquel Dieu le voulait conduire, c'était ce véritable enfer des Moluques, ce qu'on appelait l'« île du More ».

Mais, à la pensée des dangers que certainement il allait courir sur ces plages inhospitalières, que se passait-il en son âme? Ce qui suit est-il simplement une leçon à l'adresse des futurs apôtres qui lui viendront d'Europe ou bien une sorte de confidence voilée? Après tout, en face des croix que Dieu lui préparait et qui l'attendaient à brève échéance, pourquoi n'aurait-il pas eu, lui aussi, comme le Maître, son moment de peur et de dégoût, et surtout, peut-être, la tentation de se rejeter sur l'appui des hommes?

« Je m'offre, dit-il, à tous les périls de mort; car toute mon espérance, toute ma confiance est en Dieu Notre-Seigneur. Je désire me conformer dans la mesure de mes petites forces à cette parole du Christ, notre Rédempteur et Seigneur : « *Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me inveniet eam*[2]. » C'est là un latin facile à comprendre, quand on prend en général la sentence du Seigneur. Mais, quand il faut en venir aux applications personnelles, s'apprêter à perdre la vie pour Dieu afin de la mieux retrouver, s'offrir aux hasards périlleux, dans lesquels bien probablement on perdra la vie, alors l'objet de nos résolutions devient ténébreux. Ce latin si clair s'obscurcit.

1. *Mon. Xav.*, p. 399, 400, 418.

2. « Qui voudra sauver son âme la perdra, qui la perdra pour moi la trouvera » (Matth., xii, 39).

Quelque docte que l'on soit, celui-là seul le comprend, me semble-t-il, à qui Dieu Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde, l'explique à mesure que l'occasion se présente... C'est alors qu'on voit ce qu'est notre chair faible et infirme.

« Beaucoup de mes amis les plus dévoués veulent me dissuader d'aller en un pays si dangereux. Voyant qu'ils n'y réussissent pas, ils m'offrent une foule de contrepoisons. Je les remercie de leur affection et de leur bienveillance. Je ne veux pas avoir l'air de craindre, lorsque je ne crains rien. J'ai mis en Dieu toute mon espérance, je n'en veux rien perdre ; j'ai donc refusé ce qu'ils m'offraient avec tant d'amour et de larmes, les priant seulement de se souvenir de moi dans leurs prières. Il n'y a pas de plus sûr contrepoison[1]. »

Mais, quand il s'agit de travailler pour Dieu, le passé n'est-il pas le plus sûr garant de l'avenir ? Si Dieu, hier, a protégé son apôtre, il le protégera demain. Et Xavier se rappelle les tempêtes subies, la rencontre des pirates, ces effroyables dangers qu'il a connus, tandis que, dominant toutes les frayeurs de la chair, une vive impression de joie avait rempli son âme. Toute confiance dans les créatures s'était alors évanouie ; il ne lui restait plus que Dieu. Une fois le danger disparu, il lui avait été impossible de dire ou d'écrire ce qui s'était passé en lui à l'heure de l'épreuve. « Aussi, conclut-il, le Maître aux miséricordes infinies me donnera demain, comme aujourd'hui, les forces nécessaires pour le servir[2]. »

Il partira donc au plus tôt ; mais, c'est l'invariable conclusion de ses confidences d'apôtre, il lui faut de l'aide. « Si je vous donne tous ces détails, c'est pour que vous gardiez spéciale tristesse et souvenir de tant d'âmes à qui ne manquent que les secours spirituels. Tant de gens inutiles en Europe auraient tout ce qu'il faut pour évangéliser des barbares. Qu'il nous en vienne chaque année une douzaine ; en peu de temps, cette mauvaise secte de Mahomet sera détruite. Tous seront chrétiens. Notre-Seigneur ne sera plus offensé. »

Ses plans sont faits : il faut avoir une maison de la Compagnie en ces parages. « Il se ferait beaucoup de conversions. Je suis

1. *Mon. Xav.*, p. 400.
2. P. 401.

absolument déterminé à la fonder en ce bout du monde de Maluco, car elle serait fort utile au service de Dieu Notre-Seigneur[1]. » En conséquence, il va appeler quelques Pères auprès de lui. Mais, pour prévenir les objections, que bien certainement on lui fera, que sans doute on lui a déjà faites, aux Indes et en Europe, il justifie cette fondation nouvelle.

Aux Indes, on n'a aucun besoin de lui. Il y a au cap Comorin, outre Mansilhas, un prêtre espagnol et trois prêtres indigènes; à Ceylan, cinq Franciscains et deux autres prêtres; ils suffisent à l'entretien des œuvres existantes. Pas d'autres chrétientés que ces deux-là, dans l'Inde. Quant aux forteresses, elles ont des vicaires. C'était bien peu pour faire des conquêtes, c'était assez pour se maintenir sur ses positions. Aux Moluques, il n'y a rien[2].

« Il faut que vous le sachiez, — c'est aux Pères de Goa qu'il s'adresse, — de ce côté-ci, les nôtres sont nécessaires. Nécessaires, vous l'êtes ailleurs. Mais ici la nécessité est plus urgente. Je vous en supplie donc, par l'amour du Christ Notre-Seigneur, vous, François Mansilhas, et vous, Jean de Beira, venez où je suis. Or, pour que votre venue soit plus méritoire, je vous l'ordonne en vertu de la sainte obéissance. Au cas où l'un d'entre vous serait mort, le survivant partira avec Antoine Criminale. De telle sorte, il restera un Père avec les chrétiens et les prêtres indigènes du cap Comorin. S'il arrive du renfort d'Europe cette année, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, que tous aillent au cap Comorin instruire et aider les chrétiens. » Tout cela, « au nom de la sainte obéissance et pour l'accroissement de vos mérites », dit-il. Mais encore, nous pouvons le supposer, il voulait, par cet acte d'autorité, couper court à toutes les instances qu'on leur ferait, à Goa, pour les retenir[3].

A ces ordres nets et sans glose possible, il ajouta un certain nombre de recommandations pratiques. D'abord on lui enverra, sur les Pères qui pourront arriver d'Europe, des renseignements amples et précis. Les lettres qu'ils auront pu apporter avec eux de Lisbonne, ceux qu'il appelle aux Moluques les

1. *Mon. Xav.*, p. 403.
2. P. 397.
3. P. 418.

lui feront parvenir. Il écrit en mai 1546 ; sa lettre sera à Goa dans un peu moins d'un an, vers février 1547. Les missionnaires qu'il attend ici quitteront immédiatement le cap Comorin pour gagner Goa. Le « vaisseau du roi » part ordinairement pour Maluco en avril. Ils s'y embarqueront. Qu'ils fassent vite. Car le moindre retard reculerait d'un an leur arrivée. — Probablement, sur ce navire, viendra aussi le nouveau capitan de Ternate, ramenant le roi Aério, naguère envoyé aux Indes, comme coupable de trahison. Quel appoint pour la foi s'il revenait chrétien ! Quoi qu'il en soit de ce roi, que les Pères se hâtent, on a besoin d'eux. — Il faudra se munir du mobilier nécessaire au culte; par conséquent que chacun apporte sa chapelle. Mais pas de calice d'argent. Le cuivre est plus sûr *inter gentem non sanctam*[1].

« Vous êtes membres de la Compagnie, conclut-il ; j'ai confiance en vous. Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, vous ferez tout ce que je demande. Vous aurez plus de mérite à le faire au nom de l'obéissance. Je n'en dis pas plus, si ce n'est que l'espérance de vous voir fait ma joie. Plaise à Dieu que ce soit pour sa plus grande gloire et la consolation de nos âmes[2]! »

A voir François insister ainsi sur l'obéissance, ne dirait-on pas qu'il lisait dans l'avenir? De là lui viendront, sous peu, de pénibles difficultés. Les missions indiennes sont crucifiantes. Il faut des hommes assez morts à eux-mêmes pour accepter de sa main les postes les plus périlleux, assez souples pour être envoyés du nord au midi et des Indes aux Moluques, selon les besoins du moment. Certains trouveront cette abnégation au-dessus de leurs forces et y perdront leur vocation. L'un des destinataires de cette lettre n'allait pas tarder à en faire la triste expérience.

Les Pères de la Compagnie allaient donc être ainsi répartis : au collège de Goa, Paul de Camerino et Lancilotti; au cap Comorin, Antoine Criminale; aux Moluques, Mansilhas et Jean

1. P. 418, 419. « Parmi cette race impie. » L'Eglise, de temps immémorial, demandait que les calices fussent en or ou en argent. Mais les anciens conciles (Reims, 815) admettaient pour les églises très pauvres, l'usage de métaux moins précieux, étain, cuivre, etc.
2. *Mon. Xav.*, p. 419.

de Beira. Xavier comptait que, d'Europe, il lui arriverait, sans tarder, d'autres collaborateurs. Mais, si abondants qu'on les suppose, les envois de missionnaires seront toujours au-dessous des nécessités. Les Indes ne pourraient-elles pas fournir leur contingent? Il ne s'agit plus ici des prêtres séculiers formés à Goa, à Cananore, à Ternate. La Compagnie elle-même ne pourrait-elle se recruter sur place, au moins dans la population européenne? Question délicate dont Xavier n'a pas encore vu toutes les faces. Pour le moment, il la résout par l'affirmative.

« Je vous en prie, par le service que vous devez à Dieu Notre-Seigneur, mes Frères, essayez d'attirer à notre Compagnie des personnes de bonne vie qui nous puissent aider à enseigner la doctrine chrétienne dans ces îles. Chacun d'entre vous devrait essayer de se gagner un compagnon, sinon un prêtre, au moins un laïque, quelqu'un qui sente quel tort et quelles injures lui ont fait le monde, le diable et la chair, combien jusque là il a été déshonoré devant Dieu et ses saints, et qui veuille en tirer vengeance[1]. »

Or, précisément au moment où il écrivait ces lignes, sur l'un des vaisseaux espagnols qui venaient de s'éloigner, était un prêtre que, sans le savoir, par la seule contagion de sa sainteté, il venait de gagner à la Compagnie. Il s'appelait Côme de Torrès, originaire de Valence. Dieu l'amenait à Xavier et à l'apostolat par des voies pleines d'aventures. Il était parti de Séville en 1538, cherchant quelque chose, il ne savait trop quoi, poussé par l'humeur inquiète qui, alors, jetait tant de ses compatriotes sur toutes les plages du nouveau monde. Il visita les Canaries, Saint-Domingue, une foule d'autres îles et enfin arriva au Mexique. Il y resta trois ans et demi. Puis l'inquiétude le reprit et, le 1er novembre 1542, il partait avec la flotte de Villalobos, sans savoir où il allait, pour changer.

Il partagea toutes les aventures de l'amiral et enfin parvint à Amboine. « Là, raconte-t-il dans une lettre à saint Ignace, je rencontrai le Père Maître François. Le premier aspect m'impressionna tellement que, sur-le-champ, je me pris à désirer

1. P. 420.

de m'attacher à lui. Je l'aurais fait sans tarder si je n'avais pas eu à me présenter à l'évêque des Indes. Je le quittai avec ce désir au cœur, mais sans lui en rien dire. »

Torrès partit donc avec la flotte portugaise, fit escale à Java, à Malacca, aux Maldives. Arrivé enfin à Goa, il s'offrit à l'évêque qui lui confia une vicairie dans son diocèse. Pendant quatre ou cinq mois il resta ainsi dans le ministère paroissial. Mais son âme était « bouleversée de pensées et de désirs véhéments ». Il vint au collège de la Sainte Foi, vit le Père Nicolas Lancilotti, s'informa de ce que c'était que la Compagnie. Frappé comme il l'avait été par la vue du Père François, éclairé par les renseignements reçus, il sentit son désir croître encore et s'allumer. Il fit les Exercices. Dès le second jour, la paix rentrait en lui, avec la lumière, et il voyait la volonté de Dieu.

A son retour aux Indes, mars 1548, Xavier le recevra dans la Compagnie. Ce n'était pas un savant ; il ne s'en rencontrait guère alors sur les grands chemins de l'Orient. C'était mieux, un vaillant dont le nom est inscrit aux premières pages de l'histoire du Japon, immédiatement après celui de François[1].

Le grand besoin qu'ont les Indes de prêtres zélés inspire au saint la pensée d'en écrire au roi une fois de plus. Il ne s'agit plus seulement ici d'idolâtres à sauver. A Goa, à Cochin, à San Thomé, à Malacca, il a vu les Portugais, tels que les fait la vie asiatique des colonies, et c'est en faveur de leur âme qu'il vient plaider. La foi se perd, dit-il, parmi les Portugais. Je le sais pour l'avoir vu de mes yeux, en allant de forteresse en forteresse. Les rapports continuels avec les infidèles affaiblissent l'esprit chrétien. Ils ne comprennent plus que les affaires d'argent. Les mariages avec les indigènes font le reste. Les enfants métis se disent Portugais, mais ils n'ont rien de la foi portugaise. Ils sont trop ignorants. Ce qui manque par-dessus tout, ce sont des prédicateurs pour les instruire. Et aussi l'Inquisition pour lutter contre la propagande occulte des faux convertis, musulmans ou juifs[2].

Souvent, dans ses lettres, Xavier reviendra sur le besoin que l'Inde a de bons prédicateurs. Il y avait des prêtres, mais en

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 82, 83.
2. *Mon. Xav.*, p. 421, 422.

petit nombre. Moins encore qu'en Europe, l'usage n'était de prêcher en dehors des grandes fêtes. Le zèle manquait, et aussi le talent. Ce que le saint demandait donc au roi, c'était des hommes de bonne et solide doctrine, pour enseigner la population européenne; plus encore peut-être, des âmes ardentes, éloquentes, capables de la remuer, âmes de missionnaires sachant tonner contre les vices et raviver dans le peuple cette étincelle de foi, qui n'était jamais complètement morte au cœur des Portugais.

Les vaisseaux qui emportèrent la correspondance du Père François le laissèrent à Amboine, attendant l'heure de s'éloigner, lui aussi, pour gagner Maluco. L'on était à la saison des pluies. « Il pleut souvent ici[1] », écrivait-il. C'est trop peu dire. Nulle part dans l'Inde Néerlandaise il ne pleut comme à Amboine. Le ciel s'écroule en masses d'eau. Les chemins, déjà si difficiles en temps ordinaires, sont absolument impraticables. Que fit notre saint durant les dernières semaines qu'il passa dans l'île? Peut-être est-ce alors qu'il tomba gravement malade, « malade, nous dit l'artilleur Rodriguez, par excès de pénitence et de travail[2] ».

Dans le courant de juin ou au commencement de juillet, il était assez remis pour continuer son voyage et gagner Maluco. Il était resté à Amboine quatre mois. Il y laissa provisoirement son catéchiste Jean de Eyro, pour y continuer son œuvre, en attendant de le remplacer par un prêtre de la Compagnie. Deux *caracoras* partaient en même temps. Un Portugais, Jean Galvano, monta dans l'une, et Xavier dans l'autre. Survint ce Jean d'Araujo, à qui le saint avait prédit qu'il ne tarderait pas à mourir à Amboine. Le bateau était trop petit; Araujo dut rester : la prophétie commençait à s'accomplir[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 405.
2. Colin, *Labor evangelica*, t. I, p. 176.
3. *Process. 1556*, Goa, p. 34.

CHAPITRE III

DANS LES MOLUQUES DU NORD
(Juillet 1546-avril 1547)

I. — *Premier séjour à Ternate* (juillet-septembre).

En ligne droite, d'Amboine à Ternate, il y a environ 500 kilomètres. La mer est dangereuse : de forts courants s'y heurtent et forment de violents mascarets. Les deux *caracoras* furent séparées et celle de Galvano emportée au loin. L'autre continua sa route.

Les Moluques du Nord, ou Moluques proprement dites, sont groupées en archipel compact, allongé dans le sens du méridien. L'île Gilolo, ou Halmahera, sert de noyau central; elle se découpe à l'est en baies profondes et en grêles péninsules. Au nord-est, l'île Morotaï. Le long de la côte occidentale s'égrènent en chapelet, îles, îlots, rochers, volcans, derniers ressauts des pentes abruptes de la grande terre s'abîmant sous les flots. C'est dans le couloir ainsi formé que passaient ordinairement les navires. A l'extrémité, l'on débouchait dans une vaste baie, entre les plages basses de Gilolo à l'est et les deux volcans insulaires Ternate et Tidor. Tidor, plus élevé, plus élégant, à moitié éteint; Ternate, plus trapu, soulevant ses flancs arides au-dessus d'une vaste ceinture de jardins, fissuré dans tous les sens et fumant par sept cratères. A l'horizon, le cône de trois autres volcans. C'est là qu'en juillet 1546 arrivait saint François Xavier.

Il débarqua dans une ville de ruines et de bicoques, sans cesse bouleversée par les secousses du sol : un enfer, sans l'extrême fertilité du terroir. L'île venait de passer complètement au Portugal, léguée à Jean III par le feu roi Manuel Tabarija. Jordan de Freytas était capitan. La population indigène obéissait à la vieille reine régente Néachila Pocaragua. Le sultan

déposé était à Goa où sa cause se plaidait devant l'intègre Jean de Castro. L'on attendait son retour d'un jour à l'autre. Quelques prêtres formaient le clergé.

Quelle était la moralité des colons ? Ceux qui nous ont dit que Malacca était pire que Goa, ajoutent qu'elle valait mieux encore que Ternate[1]. Il ne faut pas prendre à la lettre ces gradations oratoires. Il est certain cependant que les voyageurs hollandais du XVII[e] siècle nous donnent, sur la vie privée des Ternatins, des renseignements plus qu'étranges et qu'on nous dispensera de reproduire. Les Portugais avaient-ils échappé à la contagion ? c'est peu probable. Aussi le premier soin de Xavier fut de ressusciter chez eux la vie chrétienne[2].

Inutile de répéter ce que nous avons déjà dit. Il fut à Maluco ce qu'il avait été à Malacca, à San Thomé, à Goa, à Lisbonne. Donc, jours de travail et nuits de prière, logement demandé à l'hôpital Sainte-Marie, prédications, confessions, soin des malades, le sommeil pris n'importe où, et seulement quand la fatigue le terrassait. Il fut vite populaire, lui-même le constate : « Dieu a voulu que, chez les Portugais de la ville et chez les insulaires chrétiens et infidèles, *inveni magnam gratiam coram oculis eorum*[3]. »

A ces miracles de zèle d'autres s'ajoutèrent bientôt. « J'étais là, raconte Alphonse Texeira, quand, à son premier sermon, il s'interrompit soudain : « Priez Dieu, dit-il, pour l'âme de Jean Galvano qui vient d'être submergé en mer. » A quelques jours de là, sur la grève, la marée apportait des épaves et des ballots[4]. « Un autre jour, rapporte Jean d'Eyro, célébrant la messe et se tournant à l'offertoire vers le peuple, il dit : « Jean de Araujo, « qui est à Amboine, est mort. J'ai dit la messe hier pour lui : « j'en fais autant aujourd'hui pour le repos de son âme. Je vous

1. Valignano, p. 74. Bartoli, l. II, n. 10. Voir Prévost, *Histoire générale des voyages*, t. XI, p. 26, 28.

2. Chronologie : Xavier arriva à Ternate en juillet (Valignano, p. 74). Il y passa d'abord trois mois (Ep. 61. *Mon. Xav.*, p. 425, 426). Trois autres mois, plus ou moins, dans l'île du More (p. 426, Valignano, p. 76). Second séjour à Ternate, trois mois (p. 428). Donc, en tout, six mois dans cette île (p. 429). Il partit des Moluques à la fin du carême (*ibid.*) ; Pâques tombait, en 1547, le 10 avril. Donc le temps se répartit à peu près ainsi : juillet-octobre, à Ternate ; octobre-janvier, dans l'île du More ; janvier-avril, à Ternate.

3. *Mon. Xav.*, p. 426. « J'ai trouvé une grande faveur chez eux. »

4. *Process. 1556*, Malacca, n. 4.

« demande de le recommander à Dieu. » Les assistants de s'étonner. Ils restèrent dans le doute une dizaine de jours. Alors arriva d'Amboine un nommé Raphaël Carvaglio, apportant la nouvelle, avec une lettre de Jean de Eyro, pleine de détails. On nota l'heure de la mort et l'étonnement fut à son comble. Ce phénomène de seconde vue paraît avoir beaucoup frappé le public, car de nombreux témoins en parlèrent aux procès de 1556[1]. Une autre fois, c'est le décès de l'amiral castillan Villalobos, qu'il voit et annonce pendant un sermon[2]. Plus tard, même prodige à Amboine : il s'agissait du Portugais Diogo Gil mort à Ternate[3].

Cet apostolat chez les Ternatins dura environ trois mois. Les résultats furent consolants. Il y eut surtout de nombreuses restitutions. Ce miracle d'un genre particulier ne pouvait que frapper les indigènes. Les propriétaires légitimes furent remboursés. Resta un fonds que nul ne réclama : il fut donné aux confréries de la Miséricorde et du Saint-Sacrement, lesquelles, jusque là fort pauvres, se trouvèrent tout à coup très à leur aise[4].

Chez les indigènes aussi, l'ébranlement fut considérable. Il est vrai que les musulmans de Ternate n'avaient rien de fanatique. A part quelques individus venus d'ailleurs et ordinairement d'origine arabe, ils ne tenaient pas autrement à l'Islam. Ils l'avaient embrassé, comme dans certains ports aujourd'hui l'on se fait franc-maçon, pour faciliter le commerce. Il y eut d'abondantes conversions : le moment semblait n'être pas loin où Ternate entière serait chrétienne. Xavier établissait les usages déjà introduits par lui à Goa et ailleurs, catéchismes réguliers, chants des cantiques, prières dans les rues à la tombée du jour pour les gens en péché mortel et les âmes du Purgatoire. « Je l'ai constaté moi-même à Maluco, disait le contrôleur Gaspar Lopez ; les Malais, en portant les marchandises sur les navires, chantaient le *Pater* et l'*Ave*. Jadis, avant la venue du Père, ils chantaient tout autre chose. Et encore, la

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 4 ; Goa, n. 1, 6, etc. — Valignano, p. 73. — Bulle de canonisation.
2. *Ibid.*, Goa, n. 6.
3. *Ibid.*, Goa, n. 16.
4. Valignano, p. 74.

nuit, dans toutes les maisons j'entendais chanter les mêmes prières ; cela excitait fort la dévotion[1]. »

Le missionnaire disait de son côté : « Il y avait de quoi bénir Dieu, à voir le fruit qu'il produisait au cœur de ses créatures, à entendre ce peuple de néophytes entonner ses louanges. L'habitude en est prise à Maluco : les petits garçons sur les places, les petites filles et les femmes dans les maisons, les laboureurs aux champs, les pêcheurs en mer, au lieu de chansons frivoles, font entendre de saints cantiques : le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave*, les commandements, les œuvres de miséricorde, la confession générale, et autres prières en grand nombre, toujours en leur langue. Tout le monde peut comprendre, néophytes et vieux chrétiens[2]. »

Au premier rang des indigènes convertis, il faut mettre, ce semble, la régente. Nous avons dit quelque chose de ses malheurs. Veuve de ce sultan Boléife qui avait accueilli les Portugais trente ans auparavant, elle avait vu trois de ses enfants privés de la couronne ou de la vie. Depuis vingt années elle errait d'île en île. Elle avait suivi à Goa son fils Tabarija prisonnier, l'avait vu réhabiliter par le gouverneur général, puis abjurer ses erreurs, se faire baptiser et mourir. Rentrée à Maluco, elle avait été, par Jordan de Freytas, investie au nom du Portugal du titre et de l'autorité de régente[3]. Toujours musulmane, pleine d'objections contre le christianisme, ayant trop souffert des chrétiens, semblait-il, pour accepter jamais leur foi. Vers ce temps-là cependant elle se convertit, Xavier étant aux Moluques[4]. Ni lui, ni ses contemporains ne nous disent exactement quelle part il eut à cette conquête importante[5]. Il est difficile de croire qu'il n'y ait été pour rien, et, peu de temps après sa mort, on lui en attribuait tout l'honneur[6]. La régente avait pris le nom d'Isabelle.

1. *Process. 1556*, Goa, n. 1.
2. *Mon. Xav.*, p. 425, 426.
3. Do Couto, D. V, l. X, ch. 10, p. 452.
4. Lucena, IV, ch. 6; — Sousa, t. I, p. 375; — du Jarric, I, p. 157.
5. Xavier nous dit seulement que la conversion eut lieu durant son séjour à Maluco. *Mon. Xav.*, p. 522.
6. Polanco, *Chronicon*, t. VI, p. 810. « A Patre F. X. ad Christum fuit conversa, quam secutus est filius ejus et legitimus regis Ternatis haeres... etc. » Il y a plusieurs inexactitudes dans ce récit.

II. — *Les îles du More*

Au bout de trois mois, le Père songea à exécuter ses projets sur ces « îles du More » dont on lui avait dit tant de mal[1].

Il s'agissait de la péninsule nord-est de Halmahera et des îles voisines, Morotaï et Rieou. Le théâtre de l'apostolat que nous avons à raconter paraît s'être restreint aux rives du détroit qui sépare les trois terres. Le village de Galela, au fond d'une baie, marque peut-être l'emplacement de ce qu'on appelait la « ville » de Tolo. Le bourg de Mamoya n'était pas loin, probablement au pied du volcan Gounoung Mamouja. Les éruptions ont trop bouleversé le sol pour qu'on puisse préciser davantage[2].

Il est tout aussi malaisé de se faire une idée de ce qu'étaient les habitants. Au milieu du XVI[e] siècle, le seul Tolo, nous dit-on, comptait jusqu'à 3.000 familles chrétiennes, près de 25.000 néophytes[3]. Cent ans après il restait 3.000 chrétiens[4]. Aujourd'hui à peine rencontre-t-on là quelques milliers d'Alfourous venus d'ailleurs. Les causes de ce déclin sont multiples, guerres incessantes, razzias des musulmans marchands d'esclaves, tremblements de terre et sinistres volcaniques, à quoi sans doute il faut ajouter le système colonial hollandais, qui jadis ruinait les pays que les Compagnies ne pouvaient exploiter.

Au temps de saint François Xavier le gros de la population se composait d'Alfourous. L'état présent de Mindanao donnerait, ce semble, une idée assez juste de ce qu'étaient les îles du More, voilà quatre siècles. Certains cantons occupés par les *Moros*, Malais musulmans; ailleurs, des autochtones de toute

1. On disait indifféremment l'île, les îles, la côte du More, ou simplement *o Moro*, *Homoro*. Ce dernier mot semble être l'expression indigène, qui a donné lieu à la terminologie portugaise. Les Maures, les *Moros* des pays voisins, comme Mindanao, n'ont rien à voir ici, semble-t-il. Plus tard, la région forma une des quatre capitaineries des Moluques (Amboine, les îles des Papous, Maluco, les îles du More). On la divisait elle-même en deux parties : *Morotia*, le « Moro de la terre », péninsule septentrionale de Halmahera, chef-lieu Gilolo; — *Morotai*, le « Moro de la mer », composé des deux îles Morotaï et Rieou (Sousa, I, p. 336; — L. de Guzman, *Hist. de las Misiones...* 1891, p. 107).

2. *Annales de l'Extrême-Orient*, janvier 1879; — A. Petermann, *Mittheilungen*, 1873, p. 210. — Reclus, p. 511, 545; — Crawford, *Dict. of the Indian Islands*, au mot *Morotaï*; — Vivien de S. Martin, *Dict.*, au mot *Morotaï*.

3. Polanco, t. VI, p. 813.

4. André Lopez, *op. cit.*, p. 34.

espèce; presque autant de patois que de tribus, des indigènes tranquilles à côté de peuplades farouches, de belles et fortes races guerrières et des races abâtardies, de pacifiques agriculteurs et des coupeurs de têtes; tous fétichistes, tous tatoués, ayant, chacun selon la mode de sa tribu, les dents limées, le crâne déprimé, ou le lobe de l'oreille percé de rondelles d'or.

Xavier notera quelques traits de ces mœurs barbares, la guerre continuelle entre villages, et l'usage du poison[1]. Mais certains groupes dépassaient notablement le niveau commun de la sauvagerie. Les Tabaros, dans les forêts de l'intérieur, étaient de redoutables brigands. « Ils se font un jeu du meurtre, dira notre saint. On prétend même que, s'ils n'ont personne autre à tuer, ils s'en prennent à leurs femmes et à leurs enfants. Ils ont assassiné beaucoup de chrétiens[2]. »

D'autres insulaires, plus paisibles, ressemblaient aux Alfourous d'aujourd'hui, indolents, travaillant juste ce qu'il faut pour les besoins journaliers, aimant cependant la guerre pour le butin, pour la gloriole, mais sans cruauté. Pirates et voyageurs par goût du changement.

Très superstitieux, ils s'imaginent que l'âme des morts plane toujours au-dessus d'eux et les surveille. Ils croient à une seconde et meilleure vie, mais sans aucune idée de l'enfer. Ils se choisissent des protecteurs, ordinairement des serpents ou autres monstres, dont ils suspendent les images en bois dans leurs temples. Là aussi sont exposés leurs trophées de guerre. Ces temples sont de grandes cases ouvertes de tous côtés. Près des villages sont les cimetières. Sur des pieux fichés en terre, à trois ou quatre pieds du sol, des cercueils ouverts contiennent des cadavres qui pourrissent en plein air[3].

Politiquement, la région était contestée entre les sultans de Ternate et de Gilolo. Les Portugais y faisaient le commerce, sans y avoir d'établissement fixe. Depuis quelque temps l'Islam y avait beaucoup progressé, mais non sans résistance. Les

1. *Mon. Xav.*, p. 426.
2. *Mon. Xav.*, p. 427. Le nom des Tabaros se retrouve aujourd'hui dans celui d'un village et d'une montagne appelés *Tobaro*, ou *Toubarou*, sur le lac Talaga-Lamo (*Annales d'Extrême-Orient*, janvier 1879, p. 207. Vivien de Saint-Martin, t. VI, p. 752).
3. *Annales, loc. cit.*

Maures gâtaient leur cause par leurs violences, et ces violences provoquèrent par contre-coup l'entrée du christianisme.

C'était en 1533, douze ans avant l'arrivée de Xavier. Le bourg de Momoya était resté idolâtre avec son chef. Un jour, des pirates musulmans arrivèrent en deux *caracoras*, ravageant tout sur leur passage. Un marchand portugais, Gonzalve Veloso, qui faisait des achats dans les environs, conseilla aux indigènes de recourir à ses compatriotes de Maluco. Le mieux serait de se faire chrétiens, ils sauveraient ainsi à la fois et leur âme et leur corps. Peu après Veloso rentrait à Ternate avec une petite ambassade. Les indigènes revinrent instruits, baptisés, vêtus à la portugaise, enchantés. Le roi partit à son tour et, à son tour, reparut chez lui chrétien. Il amenait un prêtre nommé Simon Vaz. Bientôt il fallut envoyer du renfort et un autre prêtre, François Alvarez, se rendit aux îles du More. Maintenant on passait en masse à la foi chrétienne ; on brisait, on brûlait, on noyait les idoles. On purifiait les cases qui avaient servi de temples, pour en faire des églises. Une petite garnison portugaise s'établissait à Momoya pour défendre le roi contre ses ennemis musulmans. Tout cela était bien brusque. Sur le moment, les Portugais ne virent qu'une chose : un progrès de plus pour eux et pour l'Evangile [1].

L'année suivante, un orage ruina tout. Le capitan Tristan d'Ataïde avait compromis la colonie. Un acte de piraterie exercé à Mindanao, et bientôt connu partout aux environs, fit déborder les colères. Le massacre des Portugais fut résolu. Les émissaires de Tidor et de Gilolo vinrent à Momoya. Sept ou huit Européens furent tués. Le prêtre Alvarez et quelques autres, criblés de blessures, échappèrent en barque, furent poursuivis, se défendirent avec valeur, jetèrent à l'eau les ornements d'autel qu'ils avaient sauvés, pour retarder la marche de leurs ennemis en tentant leur cupidité, et parvinrent à gagner Ternate. Dans l'île de Chiâo, l'autre prêtre, Simon Vaz, fut tué [2].

Momoya échappait au Portugal. Qu'allait devenir la foi chré-

1. Do Couto, D. IV, l. VIII, ch. 13, p. 294. — Cf. Sousa, I, p. 356, etc.
2. Do Couto, D. IV, l. IX, ch. 4, p. 333. L'île de Chiâo, donnée par do Couto comme « principal de Morotay », doit être le Morotaï actuel.

tienne? Le sultan de Gilolo, nommé Catabruno, menait guerre ouverte contre l'Evangile. Partout où il y avait des baptisés, ses flottes portaient la persécution. Le chef chrétien de Momoya fut assiégé à son tour, avec quelques Portugais qu'on lui avait envoyés de Ternate. Bientôt, se voyant perdus, ces derniers s'enfuirent dans les bois où ils furent massacrés. D'autres disent qu'ils se rendirent à merci. Momoya fut pris, pillé, brûlé. Les néophytes durent apostasier. Le chef tenait encore dans sa forteresse. Il résista le plus qu'il put. Enfin, voyant que c'était fini, il crut bien faire, dans son ignorance, pour sauver l'âme des siens et les empêcher d'abjurer, de les tuer jusqu'au dernier. Fait prisonnier le lendemain, il en imposa tellement à ses ennemis par sa fierté, qu'ils le laissèrent libre (1536)[1].

La chrétienté des îles du More n'existait plus. Le successeur d'Ataïde, Galvano l'apôtre, fut sur le point de la ressusciter (1538). Vers ce temps-là, un corsaire écumait l'archipel, s'en prenait partout aux chrétiens et menaçait Ternate. Le capitan équipa une flotte, emprunta aux sultans de Tidor et de Ternate leurs caracoras de guerre et confia l'expédition à un prêtre, Fernand Vinagre. L'affaire fut menée rondement. Une fois le corsaire vaincu, le soldat missionnaire fit une croisière à travers les îles, encourageant les chrétiens et baptisant les infidèles.

Des prêtres revinrent à Momoya. Plusieurs apostats se convertirent. Mais, à leur tour, les missionnaires furent empoisonnés et, depuis ce temps, personne n'osait plus s'aventurer à prêcher la foi en ce triste pays[2].

III. — *L'apostolat dans l'île du More.*

Dès que l'on sut à Maluco les projets du *Santo Padre*, tout ce qu'il avait d'amis s'employa à le retenir. Ainsi avaient déjà fait ceux d'Amboine. Mais nous savons les raisons du saint. La peinture, exagérée peut-être, des dangers qu'il aurait à courir, n'était pas pour le faire reculer. On essaya d'un moyen plus radical. Il fut réglé avec le capitan, Jordan de Freytas, qu'on lui refu-

1. *Ibid.*, l. X, ch. 6, p. 444, 445. Sousa, p. 358, 359.

2. Do Couto (D. V, l. VI, ch. 5, p. 51) ne précise pas en quels lieux alla Vinagre; du Jarric (I, p. 671) et Lucena (III, ch. 17) disent que ce fut à Momoya.

serait l'embarcation nécessaire. Cette résolution l'attrista. Il s'en plaignit en plein sermon[1], déclarant qu'il ne craignait ni périls, ni cruautés, ni trépas. Il devait aller aux îles du More. Il n'avait d'autres ennemis que ceux qui voulaient l'arrêter. Il ne pouvait pas se refuser à ce qu'il savait être du service de Dieu. A défaut de barque, il se jetterait à la mer et nagerait devant lui. Le protestant Valentijn, recueillant, un siècle après, les traditions locales, affirme qu'il ajouta les actes aux paroles, s'en alla au port et monta dans la première barque qu'il trouva[2]. Il fallut bien céder. On ne pouvait plus, sans pécher, s'opposer aux vues de la Providence. Mais, l'exemple devenant contagieux, et aussi dans le but de le protéger, plusieurs voulurent le suivre. D'autres, toujours inquiets, lui offrirent des contrepoisons : les marchands n'allaient point se hasarder, sans cela, parmi ces barbares. Mais, comme à Amboine, il refusa. En fait de contrepoisons, disait-il, Dieu lui suffisait.

Une caracora fut donc mise à sa disposition, et, suivi de quelques amis, il partit. On raconte que, au cours de ce petit voyage, tout à coup il poussa un grand cri, se leva et, déchirant d'indignation sa soutane, il dit : « Ah! Jésus! ces hommes que l'on tue! » Peu après on abordait et l'on apprit que des Portugais venaient d'être massacrés non loin de là[3].

De son apostolat, Xavier ne nous a parlé qu'en termes généraux. Il visita dit-il, tous les lieux où il y avait des chrétiens[4], mais il ne détaille ni son itinéraire, ni ses méthodes. D'après d'anciens biographes[5], sa caracora le conduisit le long des côtes. Parfois, à la vue des Européens qui débarquaient, les indigènes fuyaient dans la forêt. Simple instinct farouche, ou crainte de représailles? Lui, allait droit au village, et, comme à

1. Valignano, p. 74. Cf. Tursellini, l. III, ch. 2, etc.

2. F. Valentijn, *Oud en Nieuw Oost Indien*, Dordrecht et Amsterdam, 1724-26, t. I, p. 341.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 16: — Valignano (p. 79) met ce fait au moment où Xavier revenait de Ternate à Amboine (*idem* Lucena, IV, ch. 15; du Jarric, l, p. 172). Texeira, p. 868. En 1616 (*Process. 1616*, n. 88) le vicaire général D. Fr. de Angelis raconte un fait semblable qui se serait passé au retour des Moluques, avant d'aborder à Malacca.

La *loba*, ou soutane, que portait Xavier, à en juger par le dessin à la plume conservé dans le mss. de Godinho de Eredia, était une sorte de fourreau fendu seulement dans le haut pour laisser passer la tête. En l'ouvrant violemment on risquait de la déchirer.

4. *Mon. Xav.*, p. 426.

5. Lucena, l. IV, ch. 9 ; — du Jarric, I, p. 162 ; — Sousa, I, p. 378, etc.

Amboine, marchait entre les cases, chantant en malais la doctrine chrétienne. Alors, les uns après les autres, les sauvages revenaient, écoutaient,et la mission commençait. Parfois ils se souvenaient mieux du temps où ils vivaient en chrétiens : la foule attendait sur la grève, et le prêtre débarquait aux cris de : « Voilà le saint Père ! »

Dans sa prédication, il se trouvait aidé par le spectacle qu'il avait sous les yeux ; les volcans aux cimes toujours fumantes, les émanations sulfuriques, les villages ensevelis sous les cendres, les grèves de sable noir, les sources de boue, tout lui rappelait l'enfer et servait à dépeindre la justice de Dieu. Les indigènes croyaient que les secousses et les éruptions étaient causées par les âmes des morts, cachées sous la terre, et ils frappaient le sol à grands coups de bâton, pour les faire taire[1]. Mais, « quand ils me demandaient, disait Xavier, d'où vient tout cela, je leur disais : de l'enfer où brûlent tous ceux qui adorent les idoles[2] ».

Au dire des voyageurs, c'est pure chimère que d'essayer d'attirer au christianisme des brutes comme les Papous de Nouvelle-Guinée, ou les Alfourous des Moluques. Ils sont trop enchaînés à leurs traditions, ne sentent aucun besoin de changer de culte, ne comprennent rien à ce qu'on leur enseigne ; et l'on apporte en preuve la stérilité de l'apostolat protestant dans ces régions[3] Celui de saint François Xavier et de ses disciples est une preuve du contraire. Il avait confiance dans la grâce, et savait que Jésus-Christ est mort pour les sauvages les plus abrutis comme pour les civilisés. « Il chercha donc à apprivoiser ceux qu'il avait devant lui, dit Valignano ; et bien que ce fût une population obtuse et brutale, rien ne rebuta ni son courage, ni l'espoir qu'il avait de leur être utile. Au contraire, en dépit de l'expérience qu'il pouvait se faire de leur incapacité, son espoir s'accrut d'autant... Il croyait fermement que la semence de la parole divine, qui tombait sur une terre jusque là stérile, était assez puissante pour germer et donner son fruit au temps marqué, et qu'il moissonnerait par la main de ses fils, comme, de fait, cela arriva

1. Polanco, t. VI, p. 814.
2. *Mon. Xav.*, p. 428.
3. *Annales d'Extrême-Orient, loc. cit.*

dans la suite. Bref, il travailla tant, se dévoua si bien à ces insulaires que, peu à peu, il les domestiqua, fit beaucoup de chrétiens, les secourut et les instruisit[1].»

Pour lui, à son habitude, il est, dans ses lettres, fort sobre de détails sur le résultat de ses labeurs : « J'ai baptisé beaucoup d'enfants; mon séjour a été d'un mois. J'ai visité tous les lieux où il y avait des chrétiens; je les ai consolés et ils m'ont consolé[2]. » Rien de plus. On croirait, à le lire, qu'il ne s'est occupé que de ramener les renégats. C'était un gros travail déjà, et plus difficile peut-être que de convertir de simples infidèles. Mais n'y eut-il pas d'autres conquêtes jusque chez les idolâtres? Valignano, dont le témoignage est toujours fort mesuré, assure que les conversions furent nombreuses ; il ne donne aucun chiffre. Il ajoute seulement: « Le Père demeura trop peu de temps pour faire à ces barbares tout le bien qu'il eût voulu. Mais l'œuvre fut assez bien commencée pour qu'il n'y eût plus qu'à suivre ses traces[3]. »

Déjà celui qui bientôt va prendre la succession et recueillir la moisson par lui semée, le Père Jean de Beira, s'apprête à quitter les Indes. En moins de sept ans, les îles du More se transformeront. De nombreuses chrétientés s'échelonneront le long des côtes et dans les îles. Lorsque, en 1553, un an après la mort du Père François, une violente persécution sévira dans les Moluques, quand tous les rois du pays, ceux de Gilolo, de Ternate, de Tidor, de Batjan, se ligueront contre le christianisme, il y aura des apostasies, mais l'Eglise ajoutera plus d'un nom à son martyrologe. Les prêtres ne seront pas seuls à mourir pour la foi. Est-ce là ce que prévoyait le saint quand il voulait appeler ces terres les « îles de l'Espérance en Dieu[4] » ? En 1556, le Père Polanco enregistrait dans sa chronique les chiffres suivants envoyés par les missionnaires : 47 chrétientés dont plusieurs comptent près de 700 familles; 3.000 familles à Tolo. Il y en aurait beaucoup plus sans les persécutions[5]. Un peu plus

1. Valignano, p. 76.
2. *Mon. Xav.*, p. 426.
3. P. 76.
4. P. 427.
5. Polanco, t. VI, p. 813. Le chiffre global de 20.000 chrétiens, donné à cet endroit, semble inférieur à la réalité. 700 familles à 4 membres chacune donneraient déjà 28.000 âmes. D'après le Père de Guzman (p. 110), lorsque, en 1556, le Père Jeande Beira quitta les Moluques, il laissa dans les îles du More 36 *poblationes* chrétiennes dont quelques unes avaient 800 *casas*.

tard, 1569, le Père Antonio Marta pourra déclarer que cette chrétienté des îles du More est la plus florissante et la plus fervente des Moluques. Les îles de Morotay et de Riéou étaient complètement chrétiennes. En tout, près de 80.000 baptisés[1].

La gloire d'un pareil succès ne doit pas revenir à François tout seul. Les disciples furent dignes du maître. Il est vrai qu'après la mort du saint, se produisit un travail de simplification légendaire : on ne vit que le maître, et les disciples furent oubliés. A son travail personnel, on attribua ce qui était le fruit combiné de leurs efforts et de ses mérites[2].

Mais ces mérites étaient immenses; car jamais peut-être il n'eut plus à souffrir qu'aux îles du More. Le pays était âpre, montueux, difficile. « On ne sait, disait-il dans une lettre, ce que c'est que le pain et le vin; pas de viande, pas de troupeaux, à peine quelques porcs. » En bien des endroits, pas d'eau potable. Il y a bien des sangliers dans la forêt, et du riz en abondance. Certains palmiers fournissent un breuvage et une espèce de farine[3]. « Mais ce serait un régal ici, pour nos malades, écrira plus tard un missionnaire, que d'avoir un peu de vrai pain de froment[4]. » C'était aux Pères des Indes à fournir du nécessaire leurs confrères du lointain archipel[5].

François n'avait pas l'habitude de dissimuler aux élus de l'apostolat les réalités crucifiantes de leur vocation. Aux îles du More, il leur fallait donc s'attendre à une vie d'extrême dénuement. Il leur a parlé aussi des périls sans nombre, naufrages, famines, persécutions, poison et le reste. Il n'a pas dit ce

1. Sousa, t. II, p. 306. Du Jarric (t. I, p. 697) assure que la conquête hollandaise unie aux persécutions musulmanes fit disparaître plus de 60.000 chrétiens. En 1644, il en restait un peu plus de 3.000.

2. De là vient sans doute qu'on lui a prêté un voyage à Mindanao dont il n'est pas question dans ses lettres. Mindanao n'aurait même été qu'une partie de *Islas de Moro*. Il a été répondu à cette théorie par le P. Pio Pi, S. J., dans sa *Disertacion sobre la venida de San Francisco Javier à Filipinas*, Manille, 1909. Il est vrai que la bulle de canonisation cite les Mindanaais parmi les peuples évangélisés par Xavier. Rien n'empêche qu'il n'ait converti des habitants de cette île, sans sortir des Moluques.

3. *Mon. Xav.*, p. 462. Le palmier *sagou*, dont la moelle fournit la fécule alimentaire connue sous le nom de *sagou perlé*. Le sanglier abonde dans l'île, et, aujourd'hui, les indigènes font commerce de sa chair séchée au soleil (Vivien de S.-Martin, t. II, p. 476). — A ces ressources il faut ajouter, d'après d'autres missionnaires (Polanco, VI, p. 812), les poules qu'on ne tuait jamais, mais qu'on réservait pour les œufs, les œufs des tortues de mer, et le lait des phoques.

4. Polanco, V, p. 709.

5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 86.

qu'en ce genre, il eut personnellement à souffrir. Il ne raconte pas ses courses sur mer dans les minuscules pirogues des indigènes[1]. On assure qu'il fit trois fois naufrage, et passa deux ou trois jours sur une épave, au gré des vagues[2]. A chaque instant, dans l'histoire de ses successeurs, on parle de barques renversées, de bagages perdus, de missionnaires jetés à la côte, nus, mourant de faim et de fièvre[3]. Il glisse sur les tentatives d'assassinat. Il ne dit rien de l'hostilité continue qu'il rencontra de la part des musulmans. Ce n'est pas lui qui nous apprend comment une fois, poursuivi par les Mores, qui en voulaient à sa vie, il dut se cacher plusieurs jours dans les broussailles.

Au milieu de ces luttes et de ces labeurs, que devenait l'âme du saint? Ecoutons ses confidences :

« Ce que je vous en dis est pour vous montrer comment ces îles abondent en consolations spirituelles. Tous ces périls, tous ces labeurs, si on les accepte volontiers pour Dieu, sont des trésors féconds en joies spirituelles. Ces îles sont telles qu'en peu d'années, à force de pleurer de joie, on y perdrait la vue du corps. Je n'ai pas souvenance d'avoir été plus heureux ailleurs et plus continuellement. Je ne sentais plus ce qui peine le corps. Et cependant j'allais sans cesse à travers des îles entourées d'ennemis, peuplées d'amis peu sûrs, par une terre sans remèdes contre les infirmités corporelles, sans rien de ce qui peut conserver ou protéger la vie. Ces îles, on les appellerait bien mieux *îles de l'espoir en Dieu*, qu'îles du More[4]. »

François n'était pas au bout de sa carrière. A peine s'il avait quarante ans. Mais, dans les années qui lui restent, partout où

1. Polanco, t. XI, p. 812.

2. P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 187. — Texeira, dans ses observations sur l'ouvrage de Ribadeneira, note que, de son temps, ce détail était inconnu dans l'Inde, mais qu'il n'a rien d'invraisemblable.

3. Polanco, t. II, p. 759; — Bartoli, l. VI, n. 8, etc.

On raconta que Dieu était miraculeusement venu à son secours. « Des gens qui arrivaient de Maluco m'ont dit, rapporte un gentilhomme de Cochin, François Lopez d'Almeida, qu'un jour il prêchait près d'un cours d'eau très large et très profond. Les indigènes se mirent à lui lancer des pierres. Sa vie était en danger. Or il y avait sur la rive une grosse et large poutre fixée au sol. Il la prit, l'arracha sans effort, monta dessus et se trouva transporté à l'autre bord (*Process. 1556*, Cochin, n. 96).

4. *Mon. Xav.*, p. 427.

il ira, il gardera le souvenir des trois mois passés là, parmi les sauvages, en réalité seul avec Dieu, et le cœur débordant de joie. Plus tard on écrira des Indes : « Le souvenir de son séjour aux Moluques lui demeura comme celui du temps le plus heureux de sa vie ; parce que, disait-il, jamais il n'avait été plus dénué de tout secours humain[1]. » — « Ne me délivrez pas des tribulations, disait-il à Dieu, à moins que ce ne soit pour m'en envoyer de plus grandes à souffrir par amour pour vous. » C'est que, là, rien ne le détournait de la pensée de Dieu. Sa prière était ininterrompue. L'apostolat de toutes les heures ne l'empêchait pas de prier sans cesse. Une partie de la nuit, on le voyait dehors, les yeux levés et pleins de larmes, devant le ciel étoilé[2].

Les mois d'octobre, de novembre et de décembre s'étaient écoulés dans ces labeurs et ces consolations. Le but que le saint s'était proposé en visitant les Moluques était atteint. D'une part il avait ramené au christianisme les néophytes apostats et converti beaucoup d'infidèles. D'autre part, il avait maintenant parcouru toutes les stations un peu importantes des Portugais dans l'Extrême-Orient ; il en connaissait la situation morale et religieuse. Il y avait constaté de grands et pressants besoins. Il y avait porté remède en partie. Il avait visité quelques-unes des terres d'infidèles où il y avait espoir de recueillir quelque fruit. Il s'était fait son expérience de leurs ressources religieuses et matérielles ; il savait ce qu'il était en droit d'exiger des missionnaires qu'il y enverrait. Il avait, par sa sainteté et ses exemples d'héroïsme, par les miracles semés sur sa route, jeté des germes qui n'avaient plus qu'à être cultivés. Il résolut de rentrer à Goa pour répartir, entre toutes ces colonies, les Pères qui devaient être arrivés d'Europe pendant son absence.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 186. — Valignano, p. 76.

2. Sousa, *Oriente conquistado*, p. 633. — Presque tous les historiens, et la bulle de canonisation elle-même, rapportent à cette date ce qu'on appelle la « victoire miraculeuse de Tolo ». Nous dirons, en son lieu, pourquoi le fait nous semble devoir être reporté quelques années plus tard.

IV. — *Second séjour à Ternate* (janvier-avril 1547).

Vers la fin de décembre 1546 ou dans les premiers jours de 1547, François reprenait la route de Ternate. Il voulait de là gagner immédiatement Amboine et attendre, en s'y occupant des chrétiens, le navire qui devait le reconduire à Malacca. Mais sa popularité chez les Ternatins n'avait fait que grandir. Ils l'avaient vu s'éloigner avec trop de regrets, ils avaient appris sur lui trop de merveilles, pour ne pas chercher à le retenir. Déjà il gagnait le bateau qui devait l'emmener, quand il se vit entouré de tout ce qu'il avait d'amis, le capitan, les confrères de la Miséricorde, les résidents portugais, le suppliant de rester. On lui promit de le conduire en barque jusqu'à Amboine, à temps pour y prendre le navire de Malacca. Il ne put résister à tant d'instances et resta trois mois encore [1].

De graves changements avaient eu lieu dans la colonie pendant son absence. Jordan de Freytas, sur qui Xavier avait compté pour promouvoir le christianisme chez les Amboïnois, lorsque, sorti de charge, il irait prendre possession de leur île, n'était plus là. Il avait vu tout à coup arriver son remplaçant, don Bernardin de Sousa, qui ramenait triomphant celui que lui-même, un an plus tôt, expédiait à Goa comme un accusé, le sultan Aério. Que s'était-il passé? Arrivé aux Indes en janvier ou février 1546, Aério avait trouvé, dans le gouverneur Jean de Castro, un incorruptible justicier. Il fut déclaré innocent et confirmé dans son titre de sultan, mais il reconnut pour suzerain le roi de Portugal. Aussitôt il reprit le chemin des Moluques et ce fut au tour de Jordan de Freytas d'aller aux Indes se justifier [2]. Sa protégée, dona Isabelle, la régente, dut céder la place à celui qu'elle tenait pour intrus. L'épreuve recommençait pour elle. Cette fois du moins elle était armée de toute la force que donne le baptême. Elle vécut à l'écart, toujours honorée des

1. Valignano, p. 77.

2. Do Couto, D. VI, l. I, ch. 4 (p. 22, 24) ; l. VII, ch. 6 (p. 107). Aério fut justifié, parce que, en somme, Freytas ne s'en était débarrassé que pour rendre possible le gouvernement de Tabarija. A son tour, Freytas fut renvoyé aux Moluques absous, pour y achever son temps de gouvernement, parce qu'il n'avait guère pu faire autrement qu'il n'avait fait. Plus tard il fit prendre possession de son fief d'Amboine (D. VII, l. X, ch. 13, p. 543).

indigènes, entourée d'un luxe vraiment royal pour le pays, mais étroitement surveillée par le jaloux Aério. Xavier la visita; il lui inspira de hautes pensées sur le royaume de Dieu; il l'instruisit, et, peu à peu, cette princesse, qui n'avait plus rien à attendre de la terre, tourna ses désirs vers le ciel. Très supérieure par le caractère et l'intelligence aux femmes de son pays, elle comprit les leçons de piété qu'il lui donnait. Sous la direction du saint, elle devint humble, modeste, résignée, charitable, bien plus estimée de tous, chrétiens et Mores, qu'au temps de sa puissance. La persécution ne lui manqua pas. Aério en vint à confisquer ses biens et la reine fut réduite à la pauvreté. Rien ne l'ébranla[1].

Il y eut d'autres conversions dans la famille royale : un *caciz* ou docteur musulman, parent du roi[2], et deux de ses demi-sœurs. Leurs deux mères, qui jadis, comme dona Isabelle, avaient fait partie du harem de Boléife, en eussent fait autant, sans la crainte d'être, elles aussi, privées de leurs biens[3].

Xavier aurait voulu convertir le sultan lui-même. Il affectait le plus grand dévouement pour les Portugais, se vantait d'être leur vassal, ne disait jamais que le « roi du Portugal, mon maître ». En somme on l'avait bien traité à Goa; s'il avait eu à souffrir des étrangers, c'est aux étrangers qu'il devait sa couronne. Le missionnaire eut bientôt chez lui ses entrées libres. « Le roi, écrivait-il, me montrait beaucoup d'amitié, à rendre jaloux les courtisans,... mes visites lui faisaient plaisir. » Et il essayait de le raisonner. Aério se dérobait. « Chrétiens et Mores, disait-il, adorent le même Dieu; un jour la fusion se fera entre eux. » Il offrait au christianisme un de ses nombreux fils, promettant de lui donner en apanage les îles du More. Il en avait écrit à Goa et l'on attendait la réponse du gouverneur. Personnellement, tenait-il beaucoup à l'islam? Xavier ne le croyait pas. « Du mahométisme il n'a guère que d'avoir été circoncis dans son enfance, et d'avoir, devenu grand, pris une centaine de femmes principales, sans parler des autres. » Ce qui l'arrêtait c'était

1. Polanco, t. VI, p. 811; — Lucena, l. IV, ch. 6, p. 252; — Sousa, t. I, p. 379; — Bartoli, l. II, n. 10.
2. Sousa, I, p. 380.
3. Polanco, VI, p. 811.

donc, « non sa piété envers Mahomet, mais les vices de la chair ». Et Xavier ne désespérait pas absolument. Aério ne lui paraissait pas avoir dit son dernier mot[1]. Au fond, le sultan gardait ses rancunes. Il ne fut jamais pour les Portugais qu'un faux ami, faisant presque le chrétien avec les chrétiens, mais musulman avec les musulmans, jusqu'à persécuter, hors de Ternate, ses sujets baptisés.

François avait repris sa vie de prédications et de confessions. Une catégorie spéciale d'abandonnés attira son zèle : les femmes indigènes mariées à des Portugais, mais qui souvent n'avaient de chrétien que leur inscription sur les registres paroissiaux. « Il leur consacra, à elles et aux enfants des Portugais, deux sermons, le mercredi et le vendredi, sur la doctrine chrétienne. Pour se mieux faire entendre, il parlait moitié portugais, moitié nègre (*sic*) s'aidant même, pour plus de clarté, d'expressions malaises. Après quoi, il leur posait diverses questions, les faisait répéter, tant et si bien, dit Valignano, que, d'ignorantes et bornées qu'elles étaient, il en fit des chrétiennes. » Lucena ajoute que l'on put bientôt juger du résultat au nombre des communions pascales[2].

En même temps il cherchait à perfectionner son enseignement. Le très sommaire exposé du dogme qui pouvait suffire aux pauvres gens du cap Comorin, était trop élémentaire pour des Orientaux plus raffinés, comme les Malais de Ternate. A ceux-là, hier musulmans, sachant lire et écrire, en butte aux objections des docteurs de l'islam, il fallait un exposé plus complet de la foi chrétienne. Il rédigea donc un nouveau catéchisme[3].

C'est comme un canevas d'instructions qu'on saura par cœur et que les prêtres ou les catéchistes devront commenter. On y trouve un écho des prédications du saint et de ses luttes contre les vices. Ceci par exemple :

« Le premier homme que Dieu créa fut Adam, la première femme, Eve. Quand Dieu eut créé Adam et Eve dans le paradis

1. *Mon. Xav.*, p. 480, 481.
2. Valignano, p. 78; Lucena, l. IV, ch.12.
3. *Mon. Xav.*, p. 831.

terrestre, il les bénit et les maria; il leur ordonna d'avoir des enfants et de peupler la terre. D'Adam et d'Eve sont venues toutes les nations du monde. Et puisque Dieu n'a donné à Adam qu'une femme, il est clair qu'ils désobéissent à Dieu les Mores, les gentils et les mauvais chrétiens qui en gardent plusieurs. Et il est également vrai que les concubinaires désobéissent à Dieu, puisque Dieu commença par marier Adam et Eve avant de leur dire : « Croissez et multipliez-vous, ayez des fils de bénédiction. »

« Et ceux qui adorent les pagodes, comme font les infidèles, ceux qui croient dans les fétiches, les sorts, les devins, pèchent grandement contre Dieu, car ils adorent le diable et croient en lui; ils le prennent pour maître, ils abandonnent le Dieu qui les a créés, qui leur a donné l'âme, et la vie, et le corps, et tout ce qu'ils ont; ils perdent, les misérables, par leur idolâtrie, le ciel qui est le vrai séjour des âmes et la gloire du Paradis pour laquelle ils ont été créés.

« Mais les chrétiens véritables, loyaux à leur Dieu et Seigneur, croient en Dieu, leur Seigneur. Ils l'adorent de volonté et de cœur, lui, vrai Créateur des cieux et de la terre; cela, ils le montrent quand ils vont aux églises et devant les saintes images, lesquelles nous rappellent les saints, aujourd'hui avec Dieu dans la gloire du Paradis.

« Alors les chrétiens, quand ils sont dans l'église, s'agenouillent, lèvent les mains vers le ciel, où est le Seigneur Dieu, tout leur bien et toute leur consolation, et ils confessent ce qu'a dit saint Pierre : « *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créa-* « *teur du ciel et de la terre*[1]. »

On voit quel est le procédé du saint catéchiste. Il passe en revue les douze articles du *Credo;* il les commente sobrement, en tire les conclusions pratiques pour son genre particulier d'auditoire et termine par une allusion à l'apôtre auquel les traditions du temps attribuaient cette partie du symbole.

Les protestants accusent Xavier de n'avoir appris à ses néophytes que les dévotions catholiques, d'avoir réduit la religion à des pratiques extérieures, de n'avoir rien dit par exemple sur

1. *Mon. Xav.*, p. 831.

l'action de Dieu dans les âmes[1]. Il y a pourtant matière à utiles développements dans cette phrase de son canevas, par exemple : « Tout bon chrétien est tenu de croire fermement et sans hésitation au Saint-Esprit, (d'obéir) à ses saintes inspirations qui nous défendent de faire le mal, inclinent nos cœurs à garder les dix commandements de Dieu et ceux de la Sainte Mère l'Eglise universelle et à nous donner aux œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles... Nous croyons, nous, les vrais chrétiens, que les bonnes œuvres et mérites de Jésus-Christ se communiquent et profitent à tous les chrétiens en état de grâce. Dans le corps matériel, les œuvres d'un membre profitent à tout le corps ; ainsi du corps spirituel qui est l'Eglise. De même que de la tête descend aux autres membres la vie qui les soutient, de même du Christ Notre-Seigneur, Fils unique de Dieu, tête de tous les vrais fidèles, se communique la vie spirituelle par le canal des sept sacrements, etc[2]. » Evidemment ceux qui reprochent à saint François Xavier, de ne rien dire à ses néophytes qui « relève l'honneur du Christ et l'action du Saint-Esprit », n'ont point lu son opuscule sur le symbole.

Dans la pensée de l'auteur, il y avait là une sorte de catéchisme de persévérance. On l'abordait lorsque, longtemps répétées, patiemment commentées, les prières étaient entrées dans la mémoire. Tous les jours, le catéchiste devait expliquer quelques mots du texte. Il y en avait à peu près pour un an, et le Père comptait qu'arrivés au terme, les néophytes sauraient assez bien leur religion pour détester l'idolâtrie, les fictions mensongères sur les faux dieux, et les sorcelleries[3]. Traduites en malais, ces leçons étaient un commencement de littérature chrétienne indigène qu'on pouvait opposer aux chants et aux légendes païennes.

Aussi le catéchisme du Père Maître François, fut bientôt connu dans toutes les îles. On en fit des copies, il courut de main en main. Après la mort du saint, dans les endroits qui manquaient de prêtres, on le lisait en public les jours de fête ; les

1. « Il est triste de ne trouver dans ses lettres, à côté de nobles pensées religieuses, rien qui relève l'honneur du Christ et l'action du Saint-Esprit. Partout la Vierge et les saints présentés d'une façon idolâtrique. » H. Venn, p. 37, 39.

2. P. 841, 842.

3. P. 432.

plus intelligents de la communauté l'expliquaient aux autres; les enfants le savaient par cœur, ils le chantaient jour et nuit, partout[1].

Le moment de partir était arrivé.

« J'aurais voulu, dit Xavier, éviter les pleurs et les lamentations de mes amis, hommes et femmes. Je m'embarquai donc au milieu de la nuit. Vaine précaution, je ne pus échapper aux adieux[2]. »

Une foule immense était sur le port et, quand il fallut se quitter, un grand gémissement s'éleva. Tous eussent voulu recevoir le baiser de l'apôtre. Lui, les embrassait, consolait, encourageait. Il promettait la prompte arrivée de nouveaux missionnaires. Il leur avait écrit d'Amboine ; ils pourraient se consoler avec eux. Les esclaves et les enfants pleuraient tout haut[3].

« Cette démonstration, continue Xavier, eut son utilité. Je compris que mon éloignement pouvait faire du tort à l'âme de mes fils et filles selon l'esprit. » Il demanda donc que l'on voulût bien ne pas attendre la venue des Pères pour reprendre les usages introduits par lui. Mieux valait les empêcher de tomber en désuétude. Déjà il avait réglé que, tout comme lorsqu'il était là, le soir, la nuit venue, un homme en costume de confrère de la Miséricorde irait, une lanterne dans une main et une cloche dans l'autre, par les rues et les places. Il s'arrêterait par intervalles et crierait : « Priez pour les âmes du Purgatoire et pour ceux qui s'obstinent dans le péché mortel ! » Les bons, disait-il, trouvent là une impression pieuse et un encouragement à persévérer; les autres, un principe de crainte salutaire. »

Maintenant, au moment de s'éloigner, un pied déjà dans la barque qui va l'emporter, il obtient d'un prêtre de ses amis la promesse que l'on continuera les prédications. Ce prêtre emploiera, à son exemple, deux heures par jour à catéchiser les néophytes. Une fois la semaine, il prêchera aux femmes des Portugais sur le *Credo*, la confession, la communion[4].

1. Du Jarric, I, p. 168 ; — Bartoli, I III, n. 14. — Ce catéchisme fut imprimé à Goa en 1556. Lettre du patriarche Nunez, 6 novembre 1556 (Beccari, *Rerum Aethiopicarum scriptores*, t. X, p. 64).
2. *Mon. Xav.*, p. 429.
3. Valignano, p. 78, 80.
4. *Mon. Xav.*, p. 429.

Ces dernières dispositions prises, Xavier pouvait s'éloigner avec confiance. Son œuvre, lui absent, ne périrait pas. Ajoutons que, en prévision d'un avenir plus éloigné, il emmenait avec lui une vingtaine de jeunes Moluquois à destination du séminaire de Goa[1]. Il ne pouvait pas ne pas voir que son passage à Ternate avait été fructueux : « Grâces à Dieu, disait-il, un grand bien s'est opéré chez les Portugais, chez leurs femmes et leurs enfants, et chez les indigènes[2]. » Le témoignage est modeste. Valignano l'accentue et le précise. De tant de pécheurs avérés qu'il y avait trouvés neuf mois auparavant, deux seulement s'obstinèrent à vivre dans le désordre. Rien n'y fit, ni les prières ni les menaces. Xavier ne les abandonna pas cependant. Plus tard, écrivant à un ami de Ternate, il lui recommandait ces deux chers prodigues : « Dites-leur bien que, rien que pour les gagner à Jésus-Christ, je ferais le voyage des Moluques et que je ne cesse de prier pour eux[3]. »

Le saint partit un peu après la fête de Pâques, qui, cette année-là, 1547, tombait le 10 avril. Lui disparu, pendant plusieurs jours, on ne parla dans Maluco que du *Santo Padre* que l'on ne devait plus revoir. « Toutes les fois, raconte Valignano, que l'occasion se présentait de prononcer son nom, hommes et femmes en pleuraient, si doux était le souvenir qu'il laissait derrière lui[4]. »

1. *Process. 1556*, Goa, n. 2.
2. *Mon. Xav.*, p. 429.
3. P. 78.
4. P. 80.

CHAPITRE IV

RETOUR AUX INDES
(Mai 1547-janvier 1548)

---

1. — *Escale à Amboine* (avril-mai 1547)

François passa quinze ou vingt jours à Amboine. Il retrouvait Jean de Eyro, qui, depuis neuf mois, y remplissait son office de catéchiste.

Ses premiers soins furent donnés aux Portugais : « J'étais de passage à Amboine quand le Père y vint aussi, racontait Gaspar Lopez, en 1556. Il se construisit aussitôt une case où il administrait les sacrements. Il y avait trois navires dans le port ; il amena passagers et marins à se confesser et à communier. Tout son temps était pour les malades ; il ne les quittait pas et l'un d'eux, qu'il avait assisté, étant mort, j'ai entendu le Père qui disait, comme en pleurant : « Dieu soit béni, je suis venu à temps pour sauver cette âme[1]. » — « J'avais été à Maluco, disait de son côté Odoard de Miranda et j'y avais trouvé ledit François Xavier, prêchant, administrant les sacrements et convertissant les infidèles. Je le retrouvai à Amboine où j'étais allé passer l'hiver ; il prêchait encore, confessait, convertissait. Il gagna ainsi au Christ une musulmane qu'il maria à l'un de mes domestiques. Il avait bâti une chapelle où il faisait les offices[2]. »

Puis il s'occupa des indigènes, visita une dernière fois les villages, forma des enfants au métier de catéchistes[3], éleva dans les sept chrétientés des chapelles et de grandes croix, signe extérieur de la conversion du pays. Cent ans plus tard, le pro-

1. *Process. 1556*, Goa, n. 1.
2. *Ibid.*, Baçaim, n. 1.
3. *Ibid.*, Goa, n. 22.

testant Valentijn les trouvait encore debout[1]. Plusieurs furent célèbres dans l'histoire religieuse d'Amboine et passaient pour miraculeuses[2]. D'autres eurent leurs martyrs.

De violentes persécutions sévirent dans les Moluques du Sud, une quinzaine d'années après le passage du saint, suite des conflits entre le sultan Aério et ses tuteurs, les Portugais. Le parti musulman cherchait à enlever Amboine au Portugal. En même temps, les pirates javanais ravageaient les côtes et détruisaient les villages chrétiens. Il y eut des apostasies : malheur inévitable, et que François avait prédit. Un témoin au procès de 1616 déposait : « Etant capitan de la forteresse d'Amboine, j'ouïs dire à un nommé Pierre de Alao, qui avait connu le Père François, que, lui présent, le saint avait ainsi parlé : « Ces trois endroits, — il les nommait, — près de la forteresse, ne persévéreront pas. Il n'y aura jamais là que de mauvais chrétiens. Aussi, quand il partit d'Amboine, étant en vue de ces villages, il secoua sa chaussure en disant : « La poussière même de ce pays, je ne veux pas l'emporter. » De fait, ces trois villages sont devenus rebelles à Dieu et au Portugal; et aujourd'hui il y a dans le pays un dicton populaire : « Les gens d'Aroda sont mauvais pour accomplir la prophétie du saint Père François[3]. » Mais d'autres persévérèrent.

Le plus ferme soutien des néophytes fut un insulaire que Xavier avait déjà trouvé baptisé sous le nom de Manuel, et qui lui avait servi de guide à travers les montagnes. Le saint en avait profité pour l'instruire à fond, et en faire le catéchiste attitré de ses compatriotes. Or, l'observation est du Père du Jarric, « entre autres grâces que Dieu avoit eslargi à son serviteur, l'on a remarqué ceste ci particulièrement, qu'il laissoit les vertus si enracinées en l'âme de ceux qu'il entendoit de confession ordinairement, ou avec lesquels il traitoit plus familièrement, que jaçoit qu'ils vinssent quelquesfois à s'oublier de leur devoir, comme nous sommes tous hommes, si est-ce qu'il leur demeuroit toujours engravé au plus profond du cœur, aux uns un grand desdain et horreur de tout péché, aux aultres un merveil-

1. Valentijn, I, p. 203.
2. Lucena, l. IV, ch. 15, p. 288.
3. Barradas, *Extraits*, f° 13 (cité dans Cros, II, p. 409).

leux courage pour surmonter les difficultez qui se présentent au chemin de la vertu; à plusieurs une crainte de Dieu et de ses jugements : et presque en tous une lumière intérieure et particulière souvenance de ce qu'ils lui avaient ouy dire : par laquelle ils se sentoient grandement esmeus et incitez à la vertu[1]. »

Tel était Manuel d'Ative[2]. Le Père Pierre Mascarenhas, qui le vit à l'œuvre, écrivait en 1562 : « Le tyran avait fait cerner, sur une montagne où ils s'étaient réfugiés, tous les habitants du bourg de Luilao. On les pressait de se soumettre au roi de Ternate et d'abandonner la religion chrétienne, puisque, déjà, il n'y avait plus de Portugais pour les défendre. Ils répondirent : « Tant que Manuel vivra, nous nous défendrons, nous et notre foi. Essayez donc de le vaincre, lui. » On essaya, et il répliquait: « Je suis un pauvre Amboïnois de la forêt; je ne sais ce que c'est qu'être chrétien, ni ce que c'est que Dieu. Mais je sais une chose, que je tiens du Père Maître François, c'est qu'il est bon de mourir pour Jésus-Christ. Aux paroles et à la doctrine du *Santo Padre*, je dois de n'être pas musulman. Sans elles, je serais tombé comme les autres. Mais elles ont si bien pris possession de mon cœur qu'elles ne m'ont jamais laissé gauchir vers une autre loi, ou une autre foi que celle de mon Seigneur Jésus-Christ[3]. »

« Le pire ennemi de Manuel était son beau-frère, appelé Antoine, qui avait cherché, bien des fois, à lui donner la mort. Un jour, payés par lui, deux scélérats portugais avaient déjà dirigé vers la tête de Manuel le canon de leurs armes. Manuel leur demanda un instant, et, enlaçant des deux bras une croix qui se trouvait là plantée, il dit : « Le Père Maître François nous « disait qu'un chrétien doit mourir sur la croix; faites feu main- « tenant ! » La scélératesse des assassins fut vaincue et, par respect pour la majesté de la Sainte Croix et le nom de son serviteur, ils abaissèrent leurs arquebuses. Manuel aida puissamment de son épée, de sa bourse et de sa parole, au relèvement des Portugais à Amboine[4]. »

1. Du Jarric, I, p. 644.
2. *Alive, Hative, Hitoe*, partie nord d'Amboine.
3. D'après le texte portugais du P. de Sousa, I, p. 458.
4. S. Gonzalvez, cité dans Cros, I, p. 351.

En 1562, une flotte portugaise vint reprendre l'île et ramener des missionnaires[1]. Les ruines furent relevées, puis les épreuves recommencèrent. Les Javanais avaient reparu. Treize grandes jonques croisaient dans l'archipel, jetant la terreur sur les côtes. Dix ou douze centres chrétiens furent détruits. Beaucoup de néophytes moururent dans les supplices[2]. Les barbares en voulaient spécialement aux croix. Les fidèles d'un village avaient enfoui la leur avec tous leurs trésors. Les Javanais l'exigeaient, criaient, tempêtaient pour l'avoir. Les chrétiens résistèrent, et six cents d'entre eux furent torturés, brûlés vifs, déchiquetés membre à membre, mais la croix fut sauvée (1565)[3]. Dans la même persécution mourut pour la foi ce roitelet de Ulate que François avait baptisé. « J'aime mieux ma foi que la vie, disait-il. Je suis chrétien : si les Maures me laissent aller, je vivrai en chrétien, et je mourrai chrétien, s'ils me tuent[4]. » Telle était l'impression laissée sur des âmes de sauvages par le rapide passage d'un saint.

Au moment de partir, le choix s'offrit à Xavier entre plusieurs navires. « Il y avait là, raconte Gaspard Lopez, le « vaisseau du roi. » Tout l'équipage le pressait d'y monter. Il refusa, et en prit un autre. Or, dans le détroit de Saban[5], le « vaisseau du roi » donna sur un écueil, et ne fut sauvé que par miracle. J'entendis alors des gens qui disaient : « Le Père avait déclaré « au capitaine et à d'autres qu'il ne voulait pas de leur navire, « qu'il lui arriverait malheur. » Le même vaisseau plus tard courut un danger plus grand encore sur les bas-fonds de Ceylan[6].

Celui qui portait le missionnaire fit la traversée sans incident. Vers la fin de juin ou en juillet 1547, Xavier rentrait à Malacca après dix-huit mois d'absence[7]. Il y rencontrait en

1. Sousa, I, p. 459.
2. Lucena, l. IV, ch. xv; — Du Jarric, *loc. cit.*; — Bartoli, l. VI, n. 28 à 30.
3. Sousa, t. II, p. 283.
4. Sousa, *loc. cit.*
5. Seban, Sebang, Sebanka, dans l'archipel de Riow-Lingga, au sud de Singapour.
6. *Process. 1556*, Goa, n. 1. Les historiens paraissent avoir confondu cette prophétie avec une autre faite à Gonz. Fernandez, au départ de Malacca (*Ibid.*, n. 2). Cf. Lucena, l. X, n. 15; — Bartoli, l. II, n. 14.
7. Xavier passa six mois à Malacca et en repartit en décembre (lettre de F. Pérez, Cros, I, 372). Il était donc arrivé fin de juin ou commencement de juillet. Les quatre mois dont il parle (*Mon. Xav.*, p. 431) doivent être comptés à partir du départ du Père J. de Beira, en août.

débarquant trois missionnaires qui avaient répondu à son appel et se rendaient aux Moluques.

II. — *A Malacca* (juillet-décembre 1547).

On se souvient qu'un an auparavant, le 10 mai 1546, par une lettre d'Amboine, il avait enjoint aux Pères Fr. Mansilhas et Jean de Beira d'avoir à partir immédiatement pour Maluco. Jean de Beira avait obéi avec joie. Mais, au lieu de Mansilhas, Xavier trouvait un prêtre et un frère, Nuno Ribeiro et Nicolas Nunez. Tous lui étaient inconnus. Beira était arrivé aux Indes au moment où, lui, quittait San Thomé (septembre 1545), et les autres, un an après, quand il prenait le chemin des îles du More (septembre 1546). Leur présence inespérée lui fut une douce joie. Il y avait si longtemps, deux grandes années, qu'il n'avait vu quelqu'un de la Compagnie ! « Pendant le mois que nous avons passé ensemble, écrit-il, ils m'ont bien consolé. Ce sont des hommes de Dieu, très aptes à faire du bien aux Moluques... Je les ai renseignés sur la région où ils allaient, sur ce qu'ils y feraient, d'après mon expérience des lieux[1]. »

Après un mois de joie fraternelle, il fallut se quitter. Dans le courant du mois d'août, les trois nouveaux apôtres prirent le chemin des Moluques. Quant à Xavier, il devait attendre la mousson d'hiver. C'était un nouveau séjour à Malacca de cinq ou six mois. Il ne fut pas embarrassé pour remplir ces loisirs. Interminables séances au confessionnal, réconciliations, soin des malades, catéchisme[2], et le reste que nous connaissons.

Plus que jamais, sa vie était une prière ininterrompue. Il couchait souvent dans la sacristie. Pendant la nuit, il se glissait dans l'église et se tenait à genoux devant le tabernacle. Quand

1. *Mon. Xav.*, p. 431.

2. Un épisode de ces catéchismes a été conservé. Le Père Paul Gomez racontait que, encore enfant, il avait suivi les instructions du Père François. Le missionnaire l'avait même distingué entre les autres et c'était lui qui, ordinairement, devait, à haute voix, dans l'église, dire le signe de la croix et les prières. Or, un jour, l'assemblée devait se tenir dans la grande église. Le concours allait être considérable. Paul eut peur ; il alla se cacher dans le bassin des fonts baptismaux. Personne n'avait pu le voir. L'heure venue, François l'appela ; Paul ne bougea pas. Alors le Père alla droit aux fonts, en retira l'enfant et lui dit : « Paul, venez réciter la doctrine. » — Le fait est raconté au procès par un Père qui le tenait de Paul Gomez lui-même. — *Process. 1616*, n. 25. Cf Cros, II, p. 400.

ses genoux fléchissaient, il s'accoudait sur les marches et c'est là que les premières lueurs du jour le retrouvaient, toujours priant ou vaincu par le sommeil. « Parfois, racontaient encore ses amis de Malacca, tandis que l'on causait avec lui, il se levait sans bruit et s'éloignait. On le cherchait, longtemps quelquefois, et on finissait par le trouver au fond d'un bosquet ou dans un coin, bien caché, priant ou se donnant la discipline ; alors, on s'écartait sans rien dire, le laissant seul avec Dieu[1]. »

Dans les rapports ordinaires de la vie, son humble bonté était irrésistible. Il faudrait lire, au procès de 1556, tout ce qu'en disent les témoins. A cette question qu'on leur posait : « Le Père Maître François fut-il simple, humble dans sa manière de faire ? » Ils répondaient, par exemple : « Jamais je n'ai vu homme plus franc. Il avait toujours l'air joyeux. Il causait volontiers avec tous, bons et mauvais. Aussi tous l'aimaient. Tout ce qu'il demandait, on le faisait volontiers. Tout ce qu'il entreprenait, il le menait à bout, à cause de l'humilité, de l'amitié qui le liait à tout le monde[2]. S'il semblait avoir des préférences, c'était pour les plus grands pécheurs. On allait à lui en foule ; grands et petits l'honoraient comme un saint déjà canonisé. Il était si humble dans ses actions, ses labeurs, ses souffrances, que jamais on ne le vit même s'impatienter, ou se plaindre en ce qui le touchait, mais seulement en ce qui touchait la gloire divine. Il se contentait de prier Dieu qu'il lui plût de pardonner à ses ennemis[3]. Les chrétiens avaient dans le Père une telle confiance que certains, sollicités par lui d'abandonner leur péché, et résistant toujours, vivaient dans une grande affliction et labeur, perdaient l'appétit et la paix, tant qu'enfin il leur fallait aller le trouver, se confesser, et lui obéir. Ceux qui persévéraient quand même dans leur crime finissaient toujours par une mort subite. J'en ai vu bien des cas[4]. »

« A Malacca, raconte le Père Balthazar Diaz, il avait tellement gagné le cœur de tous, Portugais, Mores et idolâtres, qu'on ne l'appelait que *Padre Santo*. Les enfants couraient à lui, chantant

1. Tursellini, l. VI, ch. v.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.
3. *Ibid.*, n. 10.
4. *Process. 1556*, Cochin, n. 11.

et louant Dieu, baisant la main du Père pour se faire bénir. Et la coutume en a passé aux enfants d'aujourd'hui. Petits chrétiens, païens ou Mores, quand ils viennent demander le Père Balthazar Diaz, demandent le *Padre Santo :* quand je vais par l'église ou par les rues, ils accourent, baisent la main, et demandent la bénédiction[1]. »

A cette popularité, il y avait une autre raison, les miracles presque continuels.

Rappels à la vie et à la santé. Quand se firent les enquêtes de 1616, il y avait deux années seulement que Maria Toscana n'était plus. Or, de son vivant, il était de notoriété publique à Malacca que, âgée de quatre ans, tenue pour morte, on allait l'ensevelir. Sa mère courut au *Santo Padre*. Le Père vint, s'agenouilla devant le petit corps déjà enveloppé du linceul, pria, et l'enfant se releva pleine de vie[2].

« Il y avait à Malacca, racontait Diogo Pereira en 1556, un enfant de trois ans épileptique. On eût dit un vrai démon. Quand ses crises le prenaient, il faisait des gestes horribles, poussait des cris épouvantables ; on se demandait avec effroi si tout cela était naturel. Il tombait ainsi plusieurs fois le jour. Ce que voyant, j'allai chercher le Père ; il vint aussitôt, récita le début des quatre Evangiles sur le malade, lui mit la main sur la tête, lui pendit au cou son reliquaire. Et, à partir de ce moment, l'enfant fut guéri. Huit ans ont passé depuis, les crises ne sont pas revenues[3]. »

Esprit de prophétie. « Un docteur en théologie qui avait passé plusieurs années dans les Indes et recueilli sur le saint de nombreux souvenirs, déclarait : « La lumière surnaturelle par laquelle, ici-bas, un homme peut voir ce qui reste caché à d'autres, par essence n'est pas permanente comme la lumière de gloire. Elle vient et passe comme les sensations passagères dont parle la philosophie. Chez le Père François, on croirait presque à un attribut persistant. On eût dit qu'il lui était

1. Cros, II, p. 447.
2. Cros, II, p. 409, 410.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 34.

naturel de lire dans l'avenir, comme au soleil de donner sa lumière[1]. »

Un de ces faits a été longuement raconté au procès de béatification par celui qui en fut l'occasion, le catéchiste de François, Jean de Eyro lui-même.

François gardait toujours une rigoureuse pauvreté. On avait beau le prendre en pitié, lui offrir d'amples aumônes, par principe il refusait toujours. Or, un jour, son compagnon qui n'était, lui, lié par aucun vœu de religion, mais qui semblait vouloir entrer dans la Compagnie, accepta en secret un peu d'argent pour son Maître. Grande indignation du saint. Autant il était clément pour les pécheurs qui revenaient sincèrement à Dieu, autant il se montrait sévère dès que, dans une âme tendant à la perfection par état, il saisissait un manque d'intelligence surnaturelle. La démarche du pauvre Jean de Eyro blessait au vif son amour de la pauvreté. Il voulut lui donner une leçon dont il se souvînt. Il y avait, un peu au-dessous de Malaca, un îlot, relié à la côte par une chaussée qui découvrait à marée basse. Les Portugais l'appelaient « l'île aux navires[2] ». C'est là que Jean dut aller faire pénitence.

« Or, une nuit, raconta-t-il lui-même, je ne saurais dire si je dormais ou si je veillais; je vis la Mère de Dieu. Elle était sur un trône et semblable à la statue qu'on voit sur le grand autel de cette église qui s'ouvre sur le Midi. Près de la Vierge était l'Enfant Jésus qui, me prenant par la main, me conduisait à sa Mère. Mais la bienheureuse Vierge m'écartait (à cause de certaines fautes). Puis elle me dit quelques mots, se leva et, de l'autel, s'avança jusqu'au milieu de l'église... Après cela, le jour vint pour moi de me confesser : j'allai m'agenouiller aux pieds de François. Il me demanda ce qui m'était arrivé dans la chapelle. Je ne répondis pas. Il insista, je me taisais toujours. Sur quoi, voyant que je faisais exprès de garder mon secret, il se mit à tout me raconter par le menu. J'en fus dans la stupeur et restai persuadé que Dieu habitait en lui[3]. »

1. Cité par Lucena, l. V, ch. 6.
2. Le *Red Island* des cartes anglaises, le *Pulo Java* des Hollandais.
3. *Process.* 1556, Baçaim, n. 4. Cf. Cros, II, p. 410.

III. — *Les Atchénois.*

Vers la fin de son séjour à Malacca, un fait éclatant, bientôt connu dans l'Inde entière, vint mettre le comble à sa réputation[1].

Une nuit, ce devait être dans les derniers jours d'octobre[2], l'on eut une alerte très vive. Un grand tumulte s'élevait de la ville indigène. L'alarme était donnée à la forteresse et le tocsin sonnait. Le capitan, Simon de Mello, envoya son cousin François de Eça aux informations; il trouva la population malaise sur pied, en armes. A la faveur des ténèbres, des pillards étaient venus attaquer la colonie portugaise. Dans la rade,

1. Sur les événements qui suivent, on ne trouvera rien dans les lettres de Xavier. Le plus ancien document est une lettre du Père Fr. Perez, qui était à Malacca en mai 1548, six mois après les faits (*Sel. Ind. Ep.*, p. 67-68, 72-73. Cf. Polanco, I, p. 261; — Valignano, p. 80; — Cros, I, p. 356, 379). — Viennent ensuite les nombreuses dépositions au procès de 1556 : plusieurs proviennent de témoins oculaires (Baçaim, n. 7 ; — Goa, n. 1, 2, 6, 8, 9, 34 ; — Malacca, 6 ; — Cochin, n. 2, 4, 7). Pour le cadre historique, voir surtout do Couto, Déc. VI, l. V, ch. 1 et 2. — Presque tous les anciens biographes (Tursellini, l. III, ch. 10, 11 ; — Lucena, l. V, ch. 10 et suiv.; — du Jarric, I, p. 179 ; — Bartoli, l. II, n. 13 à 23; — Sousa, t. I, p. 385) ont également puisé dans le *Peregrinaçao* de Mendez Pinto, édité à Lisbonne en 1614 (la même année et chez le même éditeur, Pedro Crasbeck, à Lisbonne, que do Couto qu'il contredit à chaque ligne). Or il est impossible d'avoir confiance en Pinto et ce n'est pas un des moindres ennuis de l'historien de Xavier, que de rencontrer à chaque pas cet encombrant et fantaisiste voyageur, sur la foi duquel on a juré trop longtemps. Un Jésuite de Macao, vers 1634, parlant de ses prétentions au titre de « découvreur » du Japon, écrivait : « Cela est faux, comme sont fausses beaucoup de choses de son livre, qu'il semble avoir composé plutôt pour récréer que pour dire la vérité. » (Cros, II, p. 45.) On ne saurait mieux dire. Partout où l'on peut vérifier ses récits par d'autres documents sérieux, on le trouve en faute. Il n'y aurait donc qu'à l'abandonner. Malheureusement, pour certains épisodes, nous n'avons d'autre témoignage que le sien, et l'on peut dire presque à coup sûr que son récit contient à parts égales de l'histoire et du roman. Lucena et Tursellini ont dû le lire en manuscrit.

Dans l'épisode que nous allons raconter, nous nous en tiendrons (sauf quelques corrections et additions nécessaires), au rapport plus sobre et plus logique des témoins de 1556 et de do Couto, historien presque toujours bien documenté.

2. Les données chronologiques sont contradictoires. D'après Pinto, le coup de main des Atchénois eut lieu le 9 octobre, un mercredi (lisez un dimanche) ; vers le 14, premier départ; vers le 22, départ définitif; dimanche, 4 décembre (ou mardi, 6), victoire des Portugais. La flotte aurait donc été absente plus de 40 jours. C'est aussi le chiffre que donne le témoin Gonzalve Fernandez (Goa, n. 2). — Do Couto dit que le roi de Bintang resta 33 jours dans la rivière Muar : il donne, pour la victoire, la date dimanche 6 décembre (jour qui tombait un mardi), fête de saint Nicolas. Un témoin de 1556 dit que la victoire eut lieu un dimanche (Goa, n. 1) ; un autre encore, un jeudi ou un vendredi (Cochin, n. 2).

On peut, ce semble, et sauf meilleur avis, retenir les indications suivantes : c'est le dimanche, 4 décembre, que François fit sa prophétie en chaire. Peu après, le sultan de Bintang disparaissait : il était resté en observation vingt-trois jours, donc s'était embusqué près de Malacca au milieu de novembre. Mais il y avait au moins quinze jours alors que la flotte était partie. L'alerte nocturne eut donc lieu dans la dernière semaine d'octobre.

un navire, qui arrivait de Banda chargé d'épices, était investi par une assez nombreuse flottille et répondait à coups de canon. De la forteresse, les boulets commençaient aussi à pleuvoir sur les agresseurs. Des tentatives d'incendie étaient faites sur d'autres vaisseaux. On en fut pour la peur; les assaillants s'éloignèrent vers le nord, emportant pour tout butin quelques canards[1].

Ces pirates étaient des Atchénois.

Vers ce temps-là leur flotte croisait au sud de Singapour. Des jonques à destination du Pégu et des Moluques avaient été saisies. Regagnant leurs repaires, et suivant le côte malaise, ils avaient voulu tenter un coup de main sur Malacca. Ils avaient échoué, mais laisserait-on impunie cette insolente bravade?

Xavier était d'avis qu'il fallait agir vite. Simon de Mello envoya donc un léger vaisseau en reconnaissance[2] et s'occupa de mettre en état quelques navires. « François, nous dit Valignano, travailla beaucoup pour qu'on fît partir la flotte au plus tôt, si bien qu'au dire du capitan lui-même, c'était le Père Maître François qui l'avait équipée; à lui tout seul, il n'en serait pas venu à bout[3]. »

Du renfort arriva fort à propos. Diogo Soarez de Mello, capitan de Patane, averti un mois auparavant par son collègue de Malacca qu'une guerre allait éclater entre les rois de Patane et de Bintang, tous deux alors en paix avec le Portugal, avait quitté la place pour n'avoir pas à prendre parti. C'était pour Malacca un secours de deux vaisseaux et de soixante soldats[4]. Désormais on était en force : les deux galiotes de Soarez, deux caravelles de Diogo Péreira, six fustes de Gomez Barreto et quelques embarcations légères.

1. Do Couto, p. 348; — *Process. 1556*, Goa, n. 8; Cochin, n. 7. L'épisode des canards est confirmé par le Père Pérez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 68.
Nous ignorons le montant exact de la flotte atchénoise, 50 à 60 embarcations, dit Benoit Gomez; une vingtaine de voiles, dont 4 galions, dit do Couto; 60 à 70 bateaux, grands et petits, 5.000 hommes dont un tiers de Turcs et de janissaires, dit Pinto.

2. Do Couto, p. 349.

3. *Mon. Xav.*, p. 80.

4. Do Couto, p. 347. Au procès de 1616, n. 33, on raconte que Soarez ne voulait pas jeter l'ancre devant Malacca, pour ne pas payer les droits de douane. Xavier qui, de loin, l'avait vu venir, monta en barque, gagna le large, promit au nom du Capitan pleine franchise et Soarez consentit à prêter main forte aux gens de Malacca. Ce trait est rapporté comme un on-dit. Déjà il se lisait dans Tursellini (l. III, ch. 9) et dans Lucena (l. V, ch. 12). Eux-mêmes semblent l'avoir emprunté, comme beaucoup d'autres détails, aux récits de Mendez Pinto.

Pour commandant, don François de Eça; des munitions pour huit jours, l'expédition ne devant pas durer davantage. La flotte prit le chemin du nord.

Les huit jours passèrent, puis d'autres encore, puis une autre semaine, et les vaisseaux ne reparaissaient pas. L'inquiétude devint de l'angoisse. A défaut de nouvelles, on consultait les sorciers et les sorciers répondaient: « Ils ont tous péri. » Sur ces entrefaites, le roi de Bintang, ayant terminé sa croisière de Patane, était revenu chez lui. Apprenant que la flotte de Malacca poursuivait les Atchénois et que la ville restait sans défense, il crut, lui aussi, l'occasion bonne de tenter un assaut et de reprendre la vieille capitale de ses ancêtres. Il remonta donc avec sa flotte jusqu'à six lieues de Malacca et s'embossa dans la rivière Muar. Peu après, Simon de Mello recevait de son bon ami, le roi de Bintang, une lettre l'avertissant que les Atchénois étaient victorieux; il s'en affligeait fort. Il s'offrait à venir à Malacca défendre la ville contre les vainqueurs qui, certainement, ne tarderaient pas à reparaître. » Le porteur du message devait étudier l'état des lieux et la force des Portugais. Le capitan fit bonne contenance. Il répondit qu'il n'avait besoin de personne. Rien ne lui manquait, ni les soldats, ni les munitions, ni le courage. Quant à l'*armada*, elle était triomphante, et n'allait pas tarder à rentrer.

Sur cette réponse, le sultan resta en observation. Pendant 23 jours encore, il se tint là, presque aux portes de la ville. « Ces 23 jours parurent longs comme des années », remarque do Couto. L'on ne savait absolument rien de la flotte, et un ennemi puissant guettait tout près. Aussi « l'on ne dormait plus guère à Malacca ». Simon de Mello ne faiblissait pas; il faisait garder les murailles de son mieux, et tous les jours envoyait épier l'ennemi[1]. Pour lui, François prêchait la confiance, mais on ne l'écoutait plus; on murmurait contre lui, responsable qu'il était de l'aventure. Tout le mois de novembre avait passé, l'on était en décembre; pas de nouvelles depuis six semaines. Les indigènes répandaient les bruits les plus alarmants[2].

1. Do Couto, ch. II, p. 357.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 9.

« Le deuil était partout, raconte le sénateur de Goa, Diogo d'Abreu : je me trouvais là. Tout le monde croyait à un désastre. Les femmes mariées gémissaient dans leurs maisons et se tenaient déjà pour veuves[1]. » Galeotto Péreira ajoute : « On se lamentait beaucoup, surtout à huis clos. J'assistais aux sermons du Père François. Il nous répétait toujours de prier Dieu qu'il eût pitié des nôtres. Mais la conviction allait grandissant que tout était perdu[2]. »

Or, le dimanche 4 décembre, le Père était en chaire et achevait son sermon. Soudain son visage s'illumina : « Il y a ici des femmes qui font des sortilèges, dit-il[3]. Mauvais chrétiens qui vous défiez de Dieu! Aujourd'hui, aujourd'hui même notre flotte est victorieuse, sous peu vous en aurez la nouvelle[4]. » D'autres ajoutent qu'il était comme en extase et semblait assister à un combat dont il décrivait les péripéties[5]. Immédiatement la ville renaquit à la joie. Le soir, aux vêpres, prêchant pour les femmes, François renouvela ses assurances, promettant à ses auditrices que leurs maris n'allaient pas tarder à reparaître[6]. Quelques jours après, le roi de Bintang s'éloignait et la flotte rentrait au port.

Qu'avaient donc fait les vaisseaux portugais depuis un mois et demi? Ils avaient remonté la côte vers le nord, sans rencontrer l'ennemi. Les huit jours fixés par le capitan s'étaient écoulés, et, aux termes de ses instructions, il fallait revenir. Do Couto ne nous dit pas pourquoi l'on continua d'avancer. Mais l'enthousiasme était tombé. Enfin l'on apprit que les Atchénois étaient à Kédah. François de Eça voulait les poursuivre. Mais Kédah était loin encore, les vivres manquaient : les capitaines refusaient de suivre leur chef. Diogo Soarez se fâcha, les traita de juifs et de lâches, et jura de tuer le premier qui ferait mine de s'en aller. C'était douze lieues encore à franchir. Les douze lieues franchies, l'ennemi avait disparu. Nouveaux murmures. François de Eça obtint encore un effort, promettant que,

1. *Process.*, *1556*, Cochin, n. 4.
2. *Ibid.*, n. 2.
3. *Ibid.*, Goa, n. 1 (Gaspard Lopez).
4. Cochin, n. 2 (G. Pereira).
5. Do Couto, p. 359.
6. Cochin, n. 4.

si on ne le trouvait pas à la rivière de Parlès, huit lieues plus haut, il donnerait le signal du retour.

Le soir, les vaisseaux étaient embossés dans une petite baie, près de l'embouchure de la rivière, derrière un promontoire, bien à l'abri, avec la haute mer devant eux. Leur arrivée fut signalée aux Atchénois dont la flotte avait remonté une partie de la Parlès. Le lendemain matin, deux de leurs galères et douze grandes pirogues descendirent au fil du courant. Quatre barques portugaises se détachèrent pour ouvrir le feu et permettre de préparer l'abordage. Les ennemis ripostèrent avec tant de hâte que leurs boulets allèrent se perdre au large. Alors la flotte chrétienne tourna le promontoire et cingla droit aux Atchénois. Avant que ceux-ci eussent pu recharger leur artillerie, une salve de boulets les atteignit. Un coup, parti de la caravelle de Diogo Pereira, perça de part en part, un peu avant la proue, une des deux galères qui, aussitôt, commença à couler. Immédiatement la mêlée fut générale. Les navires s'abordèrent deux à deux. Il était environ neuf heures du matin : à ce moment, dans l'église de Malacca, François Xavier était en chaire.

Diogo Soarez de Mello, qui avait un galion puissant, armé de cinquante bouches à feu et un équipage de choix, heurta l'autre galère et la cribla de boulets. Puis il sauta dessus avec ses hommes. Tout l'équipage fut massacré. Cinq navires avaient coulé, le reste se rendit.

Les vainqueurs auraient pu aller attaquer les autres vaisseaux musulmans en amont de la rivière. Mais il aurait fallu entrer dans les eaux d'un roi avec qui Malacca faisait de bonnes affaires. La leçon infligée aux pirates parut suffire, et la flotte reprit le chemin du sud. Trois hommes seulement avaient péri dans le combat[1].

« Lorsque nous abordâmes à Malacca, rapporte François Pereira, sénateur de Goa, le Père Maître François vint, avec le capitan Simon de Mello, sur le navire où j'étais. Il avait le crucifix à la main. Il était triomphant de cette victoire accordée par Dieu aux Portugais. Il embrassa le capitaine du vaisseau, tous

1. Do Couto, p. 350 et suiv.

les chevaliers et soldats. Alors Simon de Mello nous raconta, à nous tous, ce que le Père avait dit du haut de la chaire. » Alphonse Fernandez ajoute : « Plusieurs de la ville me demandèrent quel jour on avait gagné le combat. Je dis le jour et l'heure de la victoire et ils répliquèrent : « Le Père Maître François, dans son sermon, nous a dit : « A l'heure où je vous parle, les nôtres sont victorieux. » Vérification faite, tout concordait [1]. »

Le rôle de Maître François pendant ces jours d'angoisse lui valut un regain de popularité. Maintenant sa parole était sacrée et, au rapport de Valignano, quoi qu'il pût dire, on le tenait pour infaillible [2].

Ce phénomène de seconde vue est un des prodiges les mieux avérés de sa vie : il se produisit au grand jour et eut toute une population pour témoin. Aussi, lorsque dix ans plus tard, les informations furent prises en vue de la canonisation, les gens ne manquaient pas pour dire : « Je faisais partie de l'expédition... J'arrivai à Malacca au moment où l'on désespérait de voir la flotte revenir... Ce que je raconte, je le tiens du capitan Simon de Mello en personne... J'étais présent et voici ce que j'ai entendu... »

IV. — *Premières nouvelles du Japon.*

Il ne restait plus au missionnaire que quelques jours à passer à Malacca. La mousson d'hiver était arrivée. Il fallait d'autant plus en profiter que la mer était libre. La défaite des Atchénois assurait toute sécurité. Aux Indes, Xavier avait à visiter le cap Comorin et le Travancore, à voir si l'on pouvait reprendre les projets abandonnés sur Ceylan, peut-être aussi à étendre son champ d'action sur quelque région nouvelle. Cette région nouvelle, tout à coup Dieu la lui montra. Les vaisseaux de Chine venaient d'arriver. Sur l'un d'eux se trouvaient trois Japonais.

Il y avait cinq ans à peine que le hasard des tempêtes avait fait découvrir aux Portugais le fabuleux archipel du Cipangu. Il n'était pas absolument inconnu en Europe. Depuis deux

1. *Process. 1556*, Goa, n. 9 et 3
2. P. 81.

siècles, les chercheurs d'aventure méditaient sur ces lignes de Marco-Polo : « Une isle en Levant qui est en la haulte mer, loings de la terre ferme mille cinq cens milles; et est moult grandisme isle. Les gens sont blancs et de belle manière. Ilz sont idolastres et se tiennent par eux; et si vous dy qu'ils ont tant d'or que c'est sans fin; car ilz le trouvent en leurs isles. Ils sont pou de marchans qui la voisent, pour ce que c'est si loings de la terre ferme. Si que pour ceste raison leur habonde l'or oultre mesure. » Et le voyageur poursuit, décrivant par ouï dire le palais du roi couvert d'or, comme nos maisons et églises le sont de plomb; pour pavé, des plaques d'or épaisses de deux doigts ; sur les murs, sur les fenêtres, partout de l'or; sans parler des perles, des pierres précieuses, etc. C'est le Cipangu que Christophe Colomb cherchait par delà les Antilles. Pendant plus de cinquante ans, la merveilleuse terre resta inabordable. Les Portugais ne dépassaient pas la Chine, plus proche et déjà si riche. Les Espagnols s'égaraient trop au sud, vers les Philippines. Quant au Japon lui-même, il se maintenait volontairement enveloppé dans son mystère. Les jonques chinoises le visitaient; mais ses barques, à lui, restaient comme collées au rivage. On trouvait partout des Chinois, de Ceylan à Singapour et des Moluques en Corée. Les Japonais n'y apparaissaient que par hasard. Tout à coup, en 1542, au moment où Xavier débarquait aux Indes, le voile fut déchiré [1].

Une jonque s'en allait de Macassar en Chine. Elle portait trois marchands Portugais, Antoine de Motta, François Zeimotto et Antoine Peixoto. Soudain, probablement lorsque après avoir dépassé les Philippines ils se trouvaient presque au but, en face de Canton, un typhon les prit et les emporta, vingt quatre heures durant, bien au nord, jusque sur l'île Tanega, le chaînon le plus septentrional des îles Riou-Kiou [2].

1. Il n'est pas impossible que des Européens, et même des missionnaires, aient été jusqu'au Japon avant cette date. Les annales dominicaines réclament pour les Frères Prêcheurs l'honneur d'avoir donné à ce pays son premier évêque au XIVe siècle. C'était un Français, il s'appelait Guillaume et vécut à Ochia (Hoki) dans le Nippon (Le Quien, *Oriens Christianus*, p. 1414). Rien d'invraisemblable : n'y avait-il pas déjà en Chine une hiérarchie ?

2. Annaliste de Macao, Cros, t. II, p. 45. — Sur l'auteur de ces annales, voir Cros, II, p. 37.

Les naufragés furent bien reçus. Les insulaires, gens paisibles et hospitaliers, les soignèrent de leur mieux, quitte à noter dans leurs chroniques que ces *Nam-ban*, « barbares du Sud », ignoraient les lois de la politesse, se laissaient aller à leurs passions, étaient inconstants, voyageant de-ci, de-là sans se fixer, échangeant ce qu'ils avaient contre ce qu'ils n'avaient pas, par ailleurs pacifiques. Puis ils les dirigèrent vers le port voisin d'Akaoki. En retour de cette hospitalité, les Portugais apprirent aux Japonais à construire et à manier des arquebuses [1]. Ils ne quittèrent pas les îles sans espoir de retour. Ils parlèrent à Malacca de ce peuple inconnu, comme de gens polis, aimables, très fiers et curieux de s'instruire. Ils n'avaient pas la sauvage défiance des Chinois. Ils s'intéressaient aux produits d'Occident. Dès lors les relations commerciales furent nouées.

Un vaisseau portugais parut à Bungo, principauté au nord-est de l'île Kiu-siu. « On négocia sans mot dire, lisons-nous dans une histoire manuscrite de l'Eglise du Japon, les poids et les balances servant de paroles. Le duc de Bungo, père du duc François qui s'est fait chrétien, voyant les richesses du vaisseau, voulait tuer les Portugais pour s'approprier la cargaison; son fils l'en dissuada en lui disant qu'un pareil acte le déshonorerait, étant contraire à la raison et aux sentiments de respect et de bienveillance toujours dus aux étrangers [2]. » Une autre ville, Cangoxima [3], au sud de la même île, fut aussi visitée par les marchands. Le commerce ne devait pas être seul à en profiter cette fois.

En 1546 ou 1547, un Japonais, qui connaissait les Portugais, ayant commis un meurtre, se réfugia de nuit sur un de leurs vaisseaux [4]. Le capitaine, Georges Alvarez, l'accueillit et l'emmena. Il s'appelait Yajiro [5]. C'était un homme de la classe

1. Chronique de la famille Yaita, cité dans Hans Haas, *Geschichte des Christentums in Japan*, t. I, p. 29.

2. Cité dans Cros, *loc. cit.* Ici encore Pinto nous donne ce même récit, agrémenté d'anecdotes où il joue le principal rôle.

3. Aujourd'hui Kagoshima.

4. Lettre de Yajiro dans Cros, I, p. 418 ; Valignano, p. 83.

5. « Ce Japonais est communément appelé *Angero*, son vrai nom fut Yajiro. Il prit ensuite le nom d'*Auxey*, quand, au Japon, en signe de renoncement au monde, il se fut coupé les cheveux et la barbe ; et enfin il reçut au baptême le nom de Paul de Sainte-Foi. » Annaliste de Macao, dans Cros, t. II, p. 49; cf. p. 47. M. Haas traduit par *Hashiro* (p. 57).

moyenne[1], marié, assez à l'aise pour se faire suivre de deux serviteurs[2], ni meilleur ni pire que la moyenne de ses compatriotes. Il avait leurs vices et aussi leurs aspirations vagues vers une vie moins souillée. Comme beaucoup d'autres, il avait demandé aux prières et bonnes œuvres des bonzes la pacification et la paix de sa conscience et en avait été pour son argent[3].

Le pauvre homme ne cherchait qu'à sauver sa vie. Mais, au cours du voyage, il causa beaucoup avec le capitaine, et un monde nouveau s'ouvrit devant lui. On lui parla du christianisme et de son apôtre le Père Maître François. « A ce qu'on raconta de sa vie et de ses œuvres, dit-il, il me vint un grand désir de me voir avec lui. Cheminant donc, nous arrivâmes à Malacca, et, comme durant la traversée Georges Alvarez m'avait appris ce que c'est qu'être chrétien, je me sentais déjà quelque peu disposé à accepter le baptême et ce désir allait croissant de jour en jour[4]. » « Cet Angero, dit de son côté Xavier, venait avec le désir de se confesser à moi, parce que, ayant raconté aux Portugais certains péchés de sa jeunesse et leur demandant comment il pourrait obtenir de Dieu le pardon de fautes si graves, les Portugais lui conseillèrentde venir avec eux à Malacca où il me trouverait[5]. »

1. « Persona honrrada », dit Valignano (p. 82-83). Nous ne voyons pas qu'il ait été noble (samuraï).

2. Xavier parle de deux serviteurs (*Mon. Xav.*, p. 552), Yajiro n'en indique qu'un (Cros, I, p. 421). D'après le P. Frois (II, p. 49), l'un des deux aurait été *frère* du Japonais. Faut-il prendre cette expression à la lettre ? S'il avait été vraiment de la famille du fugitif, Xavier, Yajiro lui-même et d'autres auraient, ce semble, souligné davantage sa présence.

3. L'annaliste de Macao nous dit que, « inquiété par les remords de sa conscience, craignant l'enfer et désirant le ciel, il chercha remède à ses maux, sans pouvoir le trouver, auprès des bonzes. Ce que les Portugais lui dirent le déterminèrent à venir à Malacca pour y trouver le Père François » (Cros, II, p. 49). — L'annaliste paraît s'être inspiré ici de Ribadeneira, *Vita del P. Ignacio Loiola*, Venise, 1586, p. 383. Or Valignano s'inscrit en faux contre ce récit du biographe : « Ce qu'on dit du Japonais nommé Angero, à savoir qu'il était venu chercher Xavier pour trouver remède aux grands remords de sa conscience, ainsi que toute l'histoire qui suit, est pure imagination. Il ne s'est rien passé de plus que ce que je narre dans la première partie de l'*Historia Indica* » (*Scripta de Saint Ign.*). La censure paraît un peu sévère, et Ribadeneira n'en a pas tenu compte dans les éditions postérieures (*Vita P. Ignatii*, Cologne, 1602, p. 467). Xavier nous dit clairement que le Japonais vint à Malacca *con deseo de confesarse comigo ;* et qu'il avait demandé aux Portugais le moyen d'être pardonné de ses fautes (p. 433). Il ne s'était point enfui du Japon pour cela, mais s'il poursuivit sa route jusqu'à Malacca, au lieu, par exemple, de s'arrêter en Chine, c'était pour le bien de sa conscience. Le récit de Valignano, p. 83, est incomplet, et nous avons à y ajouter ce que disent Xavier et le Japonais lui-même dans leurs lettres.

4. Cros, t. I, p. 419.

5. *Mon. Xav.*, p. 433.

Dans le courant de 1547, le Japonais débarquait à Malacca. Hélas! Xavier n'était pas là : depuis plus d'un an, il avait quitté la ville pour les Moluques. Ce fut une déception. Du moins Yajiro voulut être baptisé. On l'adressa au vicaire épiscopal, don Alphonse Martinez, qui l'interrogea sur sa vie passée et sa condition. Il répondit qu'il était marié et qu'il devait retourner chez lui. Sur quoi le prêtre lui déclara que, dans ces conditions, le baptême était impossible : un chrétien ne pouvant être marié à une païenne. Décision étrange, et qui montre le degré d'instruction de ce clergé colonial ; mais décision providentielle. Baptisé, Yajiro fût retourné au Japon, n'eût point vu François Xavier, et l'ouverture de sa patrie à l'Évangile eût sans doute été retardée de plusieurs années [1].

Désappointé, dès qu'arriva la mousson, il s'embarqua pour rentrer chez lui, sans se douter que, juste à ce moment, celui qu'il était venu chercher était en route et revenait aux Indes. Déjà Yajiro était en vue de son pays, quand une violente tempête se leva. « L'obscurité était si profonde que nous ne savions où nous étions, et cela dura quatre jours et quatre nuits, chacun criant miséricorde en une si affreuse détresse. Il fallut, pour échapper, aller reprendre le port de Chine d'où nous étions sortis. Me trouvant ainsi ramené en Chine, cette tempête me donnait à penser ; d'ailleurs mon désir d'être chrétien et de m'instruire dans la foi me suivait toujours. J'hésitais donc, ne sachant à quoi me déterminer. Alors je rencontrai le Portugais Alphonse Vaz qui, le premier, m'avait encouragé, dans mon pays, à venir à Malacca. Il fut tout étonné d'apprendre et mon retour et cette tempête qui me ramenait en Chine. Comme il s'en allait avec un vaisseau, il me dit de revenir avec lui. En même temps me pressait un Laurent Botelho, homme honorable : « Rentrez à « Malacca, me disait-il, je crois que vous y trouverez le Père « Maître François. De là, vous irez dans l'Inde, au collège « Saint-Paul de Goa, où l'on vous instruira dans la foi et puis « quelque Père ira avec vous au Japon. » Le conseil me parut bon et je me remis en route avec joie. »

Cette fois Xavier était là : c'était dans les premiers jours de

1. Cros, t. II, p. 56 (Annaliste de Macao).

décembre. La première personne que le Japonais rencontra au port fut son ami Georges Alvarez. On l'attendait, et aussitôt il fut conduit au Père Maître François.

« Nous le trouvâmes, raconte Yajiro, dans une église, occupé à célébrer un mariage. Georges Alvarez me remit entre ses mains et lui conta longuement mon histoire. Pour comprendre que toutes ces choses étaient disposées par la Providence de Dieu, il n'eût fallu que voir avec quelle grande joie le Père Maître François me regardait et m'embrassait. Cela, plus je vais, mieux je le comprends et le sens dans mon âme. Déjà si satisfait, si consolé par la vue de Maître François, je pus aussi m'entretenir avec lui, car j'entendais quelque peu le portugais et j'en pouvais dire quelques mots. »

Le fugitif avait donc enfin trouvé la paix dans le baiser de l'apôtre. Pour lui, saint François Xavier entrevoyait dans l'histoire merveilleuse de cette âme, les vues ultérieures de la Providence. Le Japon, ce champ d'apostolat, vierge encore, lui était-il destiné ? N'était-ce pas à lui de l'ouvrir au zèle de ses frères? Et, saintement curieux, pendant les quelques jours qu'il passa encore à Malacca, il ne cessa de prendre des informations sur le pays et ses habitants.

Il interrogea Yajiro. Il demanda aux marchands de lui dire en détail ce qu'ils savaient. Georges Alvarez dut lui rédiger un mémoire : il comptait l'envoyer aux Pères d'Europe pour les intéresser à cette terre nouvelle[1]. C'est une des plus anciennes descriptions du Japon, la plus ancienne peut-être écrite par un Européen. Nous y trouvons comme un écho des conversations qui remplirent les derniers jours de Xavier à Malacca. Notons-y seulement quelques traits, ceux qui ont dû le plus intéresser le missionnaire.

Caractère des habitants : « Orgueilleux et susceptibles. Jeunes et vieux portent des coutelas et autres armes : c'est leur droit à partir de dix-huit ans. Ils ne sont pas cupides, au contraire. Ils sont généreux, hospitaliers pour l'étranger, désireux de lier amitié avec lui. Ils interrogent sur les pays lointains ; mais, ne sachant quelles questions poser, ils ne s'instruisent pas à fond.

1. On trouvera le texte dans Camara Manoel, *Missões dos Jesuitas no Oriente*, p. 112.

Ils se froissent quand on ne leur fait pas bon accueil. Ceux qui venaient à notre bord se faisaient expliquer tout ce qu'ils voyaient. Ils ont la haine du vol et le punissent de mort. Apprennent-ils qu'il y a un voleur en liberté, ils lui font la chasse, et c'est à qui le découvrira le premier et le tuera. Ils ignorent l'ivresse, et cessent de boire quand ils sentent leur raison fléchir. Ils sont discrets, parlent bas, et nous méprisent, nous, les étrangers, parce que nous élevons la voix. »

Régime familial. — Alvarez a noté que le Japonais est monogame. Aux parents de négocier les mariages. La femme est à la fois très attachée à son mari, et soumise jusqu'à la servilité. Elle est avant tout femme de ménage, assez libre d'allures, aimable, polie, fidèle. Le divorce est facile. Le mari a même parfois droit de vie et de mort. Il y a une sorte d'esclavage, mais très atténué.

Régime politique. — Alvarez n'a aucune idée du gouvernement central. Aux seigneurs locaux de qui dépendaient les ports où il avait passé, il donne libéralement le titre de roi. Xavier, plus exact, se contentera de les appeler des ducs. L'autorité est très respectée. On ne se présente devant ces « rois » que marchant sur les mains et les genoux. Politesse caractéristique de la race : celui qui reçoit, le fait à genoux et ne se relève que lorsque son hôte est assis. Le marchand décrit ensuite les châteaux royaux, vraies forteresses féodales, avec enceintes, fossés, portes étroites, palissades.

Le culte. — Le Japonais lui a fait l'impression d'un peuple religieux. « Les femmes sont très dévotes, elles vont sans cesse au temple et ont toujours le chapelet[1] aux doigts. Chaque maison a ses idoles domestiques devant lesquelles on prie sitôt levé. Ces dévotions finies ils égrènent rapidement leur chapelet trois fois de suite, répétant trois formules, pour être préservés de tout malheur, recevoir les bénédictions temporelles, être délivrés de leurs ennemis. »

Alvarez entrevoit vaguement qu'il y a au Japon deux cultes différents, ayant chacun ses temples, ses idoles, ses prêtres. Certains temples sont isolés, au milieu des bois, très vénérés.

1. L'usage de compter les formules de prières au moyen de grains enfilés est très répandu en Orient.

Les idoles y sont petites, tenues enfermées dans des tabernacles d'où on ne les sort que les jours de fête. Les prêtres qui les desservent ont l'habit laïque et portent les armes : ils ont des bonnets carrés taillés comme des voiles de navire et un petit camail qui leur descend un peu au-dessous de la barbe. Ils sont très adonnés à la sorcellerie. On reconnaît le shintoïsme.

Suit une assez longue description du culte bouddhique, temples, couvents, moines, offices de nuit, sonneries de cloches, abstinence, costume des bonzes, distinction entre « frères » noirs et « frères » gris, idoles ressemblant à des saints chrétiens, etc., etc. Alvarez a noté l'influence sociale et polique des bonzes, l'intérêt qu'ils semblent porter aux religions étrangères, l'usage de se faire moine ou religieuse pour expier ses fautes.

On devine quel intérêt Xavier devait prendre à tous ces détails. Il y avait au Japon une race absolument à part. Ce n'était plus l'indolence indienne, la douceur résignée des Malais, la sauvagerie des Moluquois, mais une intelligence active et curieuse. « A ce que disent les marchands, écrivait-il, on ferait là beaucoup plus de bien qu'en aucune région de l'Inde. C'est une nation très avide de savoir, qualité qui manque aux idolâtres indiens... Si tous les Japonais ressemblent à Angero pour le désir de s'instruire, c'est bien, de toutes les nations qu'on a découvertes, la plus curieuse. Cet Angero venait assister aux explications de la doctrine chrétienne et les prenait par écrit. Il allait souvent prier à l'église. Il me posait force questions. Il veut savoir. Avec de telles dispositions il arrivera vite à connaître la vérité. Je lui demandai : si j'allais dans son pays, les Japonais se feraient-ils chrétiens ? Il me répondit que ses compatriotes ne se feraient pas chrétiens tout de suite. Ils commenceraient par me presser de questions, puis réfléchiraient sur mes réponses et mes prétentions, examineraient si ma vie était conforme à mes paroles. Si je les satisfaisais sur deux points : leur donner de bonnes réponses et vivre sans donner prise au reproche,... en six mois, le roi, la noblesse, tous les gens éclairés se feraient chrétiens. Il ajoutait que c'est un peuple qui n'agit que par raison... J'ai un sentiment intérieur qui me dit que, d'ici à deux ans, moi ou quelque autre de la Compagnie irons au Japon. Le voyage est dangereux à cause des cyclones

et des pirates chinois qui écument les mers, et il s'y perd beaucoup de navires... En attendant, Angero se perfectionnera dans le portugais; il visitera l'Inde et les colonies portugaises; il étudiera nos arts et nos mœurs. Nous l'instruirons, nous traduirons toute la doctrine chrétienne en japonais, avec une explication du *Credo* et le récit détaillé de l'avènement de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Angero sait très bien écrire en caractères japonais[1]. »

François Xavier eût assurément pu baptiser son catéchumène séance tenante. Il offrait des garanties que, certainement, il n'avait pas souvent trouvées ailleurs. Il ne le fit pas cependant. Peut-être craignit-il d'infliger une leçon trop ouverte au vicaire épiscopal. On dit aussi qu'il voulait réserver à l'évêque de Goa la joie de donner à Dieu ces prémices d'une Église nouvelle.

Il aurait désiré garder près de lui pendant le voyage, le Japonais et ses deux compagnons. Mais Yajiro avait trop d'obligations envers les marchands pour quitter leur navire. Par ailleurs, ils devaient aller droit à Goa, tandis que le saint avait l'intention de s'arrêter à Cochin et, de là, gagner la Pêcherie. Georges Alvarez les garda donc avec lui et ils s'éloignèrent[2].

Sur un autre vaisseau s'en allait Jean de Eyro, l'ancien marchand, le compagnon de Xavier. Expérience faite, le brave homme n'avait pas ce qu'il fallait pour la vie de missionnaire. Mais, en se séparant de lui, le saint lui fit deux prédictions. Avant d'arriver au port, il aurait un grand péril à traverser. Plus tard, aux Indes, il entrerait, pour y vivre et y mourir, dans l'ordre franciscain. Tout se vérifia de point en point.

En 1556, au procès de béatification, Jean de Eyro, vêtu de l'habit de saint François, rendra sur son ancien maître un très intéressant témoignage. Quant au danger, Xavier l'avait prédit à d'autres. « Le Père François m'avait demandé, raconte Gonzalve Fernandez, de prendre à mon bord des provisions et vingt enfants qu'il emmenait avec lui. Je les reçus. Au moment où le navire levait l'ancre, le Père me dit par trois fois :

1. *Mon. Xav.*, p. 433, 435.
2. P. 434. Cros, I, p. 421.

« Gonzalve Fernandez, je crains que vous ne vous trouviez en « grand péril. » Or, en face de Ceylan, le navire donna sur des bas-fonds. Je vis la proue comme suspendue au-dessus du rocher qu'elle avait heurté. Tous criaient vers la Vierge Marie ! » — « C'était la nuit, dit de son côté le pilote Gonzalve Garcia. J'étais à la barre quand le choc eut lieu. Je crus tout perdu. Mais Jean de Eyro me dit d'être tranquille. Maître François, à Malacca, avait prédit l'accident[1]. »

L'heure du départ vint enfin pour le Père. Comme à Ternate, il avait cherché à assurer par des institutions stables, le bien déjà opéré. Un prêtre de Malacca lui promettait de continuer son œuvre de catéchismes. De leur côté, les notables de la ville l'avaient supplié de leur donner deux Pères de la Compagnie pour prêcher, selon sa méthode, devant eux, leurs femmes, les chrétiens indigènes, les esclaves et les enfants. Xavier avait promis de faire son possible. Dès le mois d'avril, il leur enverrait, s'il le pouvait, les deux prêtres demandés[2].

C'est alors probablement qu'il fit cette autre prédiction racontée, en 1616, par un témoin oculaire. Dominique Caldeira, né aux Moluques, domestique du saint pendant trois ans, à Malacca, en Chine, au Japon, son servant de messe, le dépositaire de ses aumônes, avait 30 ans en 1548, et 98 quand, sous serment, il déposa ce qui suit : « Maître François devait s'embarquer sur un vaisseau dont le capitaine était François de Villana. Trois ou quatre jours avant la levée de l'ancre, Maître François avait déjà sur le bateau son bagage, quand il entendit le capitaine, conversant avec d'autres, dire : « Que Dieu le veuille ou non, « j'ai à me rendre dans l'Inde. » Maître François s'approcha aussitôt : « Eh ! senhor, dit-il, ne parlez pas ainsi. Dites : Si Dieu « le veut, j'irai dans l'Inde. » Mais le capitaine s'obstina dans son blasphème. Voyant cela, Maître François m'ordonna d'aller, avec un autre garçon, au vaisseau, et de lui rapporter son bagage; ce que nous fîmes. Le vaisseau partit; mais, quatre ou cinq jours après, des cadavres étaient rejetés à la côte, et le pilote seul revenait à terre sur des épaves... Ce qu'ayant vu, Maître François, devant les gens qui se trouvaient avec lui à l'église, me

1. *Process 1556*, Goa, n. 2 et 10. Cf. Cros, t. II, p. 411.
2. *Mon. Xav.*, p. 432.

dit à moi, là présent : « Vois, fils, si je m'étais trouvé sur le « vaisseau, le juste aurait payé pour le coupable. » Et Dominique Caldeira ajoutait : « Chrétiens et infidèles le vénéraient à ce point qu'ils se mettaient à genoux pour lui baiser la main, et ils l'appelaient en leur langue le « Dieu de la terre[1].»

V. — *De Malacca à Cochin* (décembre 1547-janvier 1548).

A plusieurs vaisseaux qui, vers ce temps-là, partaient de Malacca, saint François Xavier avait prédit une rude traversée. Lui aussi, en chemin, rencontra la tempête.

C'était aux deux tiers de la route. « Trois jours et trois nuits, nous avons eu de furieuses tourmentes, comme je n'en avais pas encore vu. Beaucoup pleuraient, tout vivants, leur propre mort, et juraient, si Dieu les tirait de là, de ne plus jamais naviguer. Pour sauver du moins les vies, on a jeté à la mer tout ce qu'on a pu. » Nous savons que ces heures de péril extrême étaient, pour le saint, des heures d'extase. Sur le navire emporté par une mer démontée, il confessa, encouragea, fit accepter la mort imminente, puis s'enferma dans sa cabine. Quelqu'un put le voir alors plongé dans la prière. « C'était la nuit, raconte François Pereira. J'allai, pour me consoler, dans sa chambre. Je le trouvai qui priait à genoux devant son crucifix. Je ne voulus pas le troubler; mais, le lendemain, je lui parlai de nos labeurs dont tous, nous étions épuisés. « Ce n'est rien », me dit-il. Ce qui le faisait parler ainsi, c'était sa confiance en Dieu[2].» Mais que s'était-il passé en son âme? Lui-même nous en fait cette discrète confidence :

« Au plus fort de l'ouragan, je me recommandai à Dieu, prenant avant tout pour intercesseurs, sur terre, tous ceux de la bénie

1. *Process. 1616*, n. 1. — Cros, t. II, p. 411. — Il y a dans la déposition une curieuse erreur. Le témoin disait « Maître François, pour retourner du Japon en Chine, devait... » La scène se serait-elle passée au Bungo ? Mais François n'eut pas, en cette circonstance, le choix entre deux vaisseaux. Le témoin veut peut-être parler du dernier voyage en Chine, lequel succédait à celui du Japon. Mais là encore le saint n'eut à sa disposition qu'un navire. Notons que Xavier s'embarqua cinq fois à Malacca, en 1546 pour Amboine, en 1548 et 1551 pour les Indes, en 1549 pour le Japon, en 1552 pour la Chine. La prédiction n'eut certainement pas lieu en 1549, ni en 1552. On peut hésiter entre les autres départs. Mais le vénérable nonagénaire pouvait très bien confondre les dates, sans se tromper sur le fond des choses.

2. *Process. 1556*, Goa, n. 9.

Compagnie de Jésus, et ceux qui lui sont dévoués. Ainsi patronné je m'unissais aux très dévotes prières de l'épouse de Jésus-Christ, la Sainte Mère Église, laquelle, ici-bas, se tient en présence de son Époux Jésus-Christ et en est toujours écoutée au ciel. Je ne manquai pas aussi de prendre pour médiateurs, tous les saints qui sont dans la gloire du paradis, commençant par ceux qui, en cette vie, appartinrent à la sainte Compagnie de Jésus et, avant toutes les autres, la bienheureuse âme du Père Le Fèvre... »

Interrompons un instant notre saint. Pierre Le Fèvre en effet était mort depuis dix-huit mois, le 1er août 1546[1]. Comment Xavier le savait-il ? L'avait-il appris à Malacca ? Mais la nouvelle, n'en était arrivée à Goa qu'au mois d'octobre précédent[2]. Pour la faire parvenir à Malacca, il fallait attendre la mousson du printemps. Au printemps, le Père était déjà revenu aux Indes depuis deux mois. Et cependant, dès le mois de janvier, il invoquait comme un habitant du ciel celui dont, humainement parlant, il ne pouvait connaître le décès.

Xavier poursuit : « Je n'en finirais pas si je voulais vous écrire les consolations que j'ai reçues quand je me recommandais à Dieu par ceux de la Compagnie, aussi bien les vivants que les bienheureux qui règnent au ciel.

« Je me recommandais encore en ce grand péril à tous les anges, allant d'un chœur à l'autre, et puis, à tous les patriarches, prophètes, apôtres, évangélistes, martyrs, confesseurs, vierges, à tous les saints du ciel. Et, pour être plus sûr d'obtenir le pardon de mes très infinis péchés, je prenais pour patronne la glorieuse Vierge, Notre-Dame, puisque au ciel où elle est, tout ce qu'elle demande à Dieu, elle l'obtient. Enfin je mis toute mon espérance dans les très infinis mérites de la mort et passion de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Maître. Entouré de tous ces protecteurs, je me trouvai plus consolé au sein de la tempête, ce me semble, qu'ensuite, à l'heure de notre délivrance. Qu'un grand pécheur verse des larmes de

1. Polanco, *Chronicon*, t. I, p. 171, 172.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 24, lettre de Lancilotti. — Cette prière de François à Pierre Le Fèvre, jointe à celles de saint François de Sales et de saint François de Borgia, sera mise en avant quand il s'agira de faire monter Le Fèvre sur les autels.

joie et de consolation en une telle épreuve, cela me semble, quand j'y songe, un sujet de confusion. Aussi je demandais à Dieu Notre-Seigneur, en cette tempête, que, s'il m'en délivrait, ce fût seulement pour m'en faire éprouver d'autres semblables ou plus terribles encore, où je puisse le servir mieux encore.

« Bien souvent, Dieu Notre-Seigneur m'a donné de sentir, au fond de mon âme, de combien de périls corporels et de maux spirituels il m'a préservé par les pieux et continuels sacrifices et prières de tous ceux qui militent dans les rangs de la bénie Compagnie de Jésus et de ceux qui, leur temps de combat achevé, triomphent aujourd'hui dans la gloire. C'est là un compte que je vous dois rendre, mes bien-aimés Pères et Frères en Jésus-Christ. Ma dette est grande, car vous m'aidez à payer ce qu'à moi tout seul je ne pourrais solder ni à Dieu, ni à vous.

« Quand j'ai commencé à parler de la sainte Compagnie de Jésus, je ne sais plus comment sortir d'un si délicieux entretien, je ne sais plus finir mes lettres. Mais je crois qu'il faut terminer malgré moi, car les vaisseaux vont partir. Je ne trouve pas de meilleure conclusion que de protester à tous ceux de la Compagnie « *quod, si oblitus unquam fuero Societatis nominis Jesu*[1], *oblivioni detur dextera mea* ». De tant de manières j'ai appris tout ce que je dois à tous ceux de la Compagnie!

« Dieu Notre-Seigneur m'a, en effet, accordé cette grâce par vos mérites, de me faire connaître, — autant que le peut ma pauvre intelligence, — ma dette envers la sainte Compagnie. Je ne dis pas que je la connais toute, je n'ai ni la vertu ni le talent pour pénétrer une dette si excessive. Mais, par la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, j'en sais assez, quoique j'en sache bien peu, pour éviter en quelque manière le péché d'ingratitude.

« Je finis donc, priant Dieu Notre-Seigneur que, puisqu'il nous a réunis pendant cette vie laborieuse dans sa sainte Compagnie, il veuille bien, par sa sainte miséricorde, nous réunir dans sa glorieuse Compagnie du Ciel nous qui, en cette vie, avons vécu si éloignés les uns des autres par amour pour lui.

1. Cette expression « la Compagnie du nom de Jésus » se rencontre çà et là dans la correspondance du saint (p. 551, 623, 719). On la trouve encore dans certains documents anciens; voir par exemple, *Epist. PP. Pasc. Broëti, Cl. Jaji*, etc. p. 114, 117, 121, 219, note 232, etc.

« Pour que vous compreniez bien ce qu'est cet éloignement corporel, sachez que si, de Rome, vous envoyez un ordre de la sainte obéissance à ceux des Moluques ou à ceux qui iront au Japon, vous ne pouvez avoir la réponse avant moins de trois ans et neuf mois. En effet, une lettre envoyée de Rome aux Indes met huit mois à nous arriver. Il faut attendre ensuite pendant huit autres mois le départ des vaisseaux pour les Moluques; vingt et un mois pour aller aux Moluques et en revenir, si la mer est bonne, et enfin huit mois, pour que la réponse aille des Indes à Rome. Encore je suppose que le temps est favorable. S'il arrive quelque contretemps, cela suffit parfois pour prolonger le voyage d'une grande année.

« *Minimus servus servorum Societatis Nominis Jesu.* — Franciscus. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE v
BIBLIOGRAPHIE VII

LIVRE PREMIER

En Europe (1506-1541)

CHAPITRE PREMIER

AU CHATEAU DE XAVIER (1506-1525)

I. La Famille 3
II. Naissance. La vie chrétienne à Xavier 7
III. Agonie de la Navarre (1512-1524) 13
IV. Premières ambitions 19

CHAPITRE II

L'ÉTUDIANT (1525-1536)

I. Sainte-Barbe 21
II. L'âme en péril (1525-1528) 24
III. Ignace et Xavier (1528-1533) 31
IV. *Quid prodest homini ?* 36
V. Montmartre (1534) 42
VI. Les derniers jours à Paris (1534-1536) 46

CHAPITRE III

LES PRÉMICES DU SACERDOCE

I. De Paris à Venise (nov. 1536-8 janv. 1537) 50
II. Dans les hôpitaux de Venise (janvier-mars 1537) 53
III. Le voyage à Rome (mars-mai 1537) 55
IV. Le sacerdoce (juin 1537-mars 1538) 58
V. A Rome (avril 1538-mars 1540) 63

LIVRE SECOND

Sur le chemin des Indes (1540-1542)

CHAPITRE PREMIER

DE ROME A LISBONNE (mars-juin 1540)

Pages

I. Les démarches de Jean III 73
II. La « mission » des Indes (15-16 mars 1540) 77
III. Le voyage de Rome à Bologne 79
IV. De Bologne à Lisbonne 84

CHAPITRE II

LISBONNE (15 juin 1540-7 avril 1541)

I. Travaux apostoliques 88
II. Les recrues 95
III. Le nonce apostolique 98
IV. Le départ 101

CHAPITRE III

DE LISBONNE A GOA (7 avril 1541-6 mai 1542)

I. En mer (avril-septembre) 108
II. Mozambique (sept. 1541-février 1542) 113
III. De Mozambique à Goa (février-mai) 119

CHAPITRE IV

L'« ASIA PORTUGUEZA »

I. Les Portugais aux Indes 124
II. Les débuts de la mission 128
III. Conversions d'infidèles 132
IV. Le diocèse de Goa 142

CHAPITRE V

LES PREMIERS MOIS A GOA (mai-septembre 1543)

I. Goa. Le côté du mal 147
II. Le côté du bien 153
III. Les premiers travaux à Goa 160
IV. Chez les pécheurs 165
V. Vie intérieure 169

LIVRE TROISIÈME

Mission du cap Comorin (1542-1544)

CHAPITRE PREMIER

DÉPART POUR LA PÊCHERIE (octobre 1542)

Pages
I. Le collège Saint-Paul 175
II. Les Paravers après leur baptême 179
III. Le courrier de septembre 1542 181
IV. De Goa au cap Comorin 185

CHAPITRE II

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (oct. 1542-sept. 1543)

I. Le paganisme populaire 189
II. Du Comorin à Tuticorin 193
III. Tuticorin 197
IV. A travers les villages 199
V. Les catéchismes 204

CHAPITRE III

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

I. La caste reine 209
II. Le thaumaturge 219
III. Voyage à Goa (déc. 1543-janv. 1544) 226

CHAPITRE IV

CHEZ LES PÊCHEURS DE PERLES (*suite*)

I. Le courrier de janvier 1544 231
II. Les collaborateurs 238
III. L'éducation des néophytes 243
IV. Espérances et épreuves 247

CHAPITRE V

LES BADAGES (juin-novembre 1544)

I. L'invasion des Badages 253
II Xavier pendant l'invasion 255
III. Après l'invasion 264

CHAPITRE VI

UN MOIS AU TRAVANCORE (nov.-déc. 1544)

Pages
I. La moisson 269
II. Les miracles. Le don des langues 274
III. Les résultats 280
IV. A Cochin 284

LIVRE QUATRIÈME

La mission de Ceylan (1544-1545)

CHAPITRE PREMIER

LES MARTYRS CINGHALAIS (fin de 1544)

I. Le martyr de Cotta 289
II. Les martyrs de Manar 293
III. Le voyage dans le nord 297

CHAPITRE II

LE COURRIER DE 1545

I. La lettre au roi 302
II. La lettre à la Compagnie 310
III. Nouveaux missionnaires 315

CHAPITRE III

NÉGAPATAM ET SAN THOMÉ (fév.-août 1545)

I. Les affaires de Ceylan. De Cochin à Négapatam 319
II. Négapatam 323
III. San Thomé de Meliapor 328
IV. Dernières dispositions 337

LIVRE CINQUIÈME

La mission des Moluques (1545-1547)

CHAPITRE PREMIER

MALACCA (septembre 1545-janvier 1546)

I. La prédication laïque aux Moluques 345
II. Travaux à Malacca 355

Pages

III. Le thaumaturge..... 362
IV. Les nouvelles..... 365

CHAPITRE II

AMBOINE (janvier-juin 1546)

I. Le voyage..... 372
II. Chez les sauvages Alfourous..... 375
III. La flotte de Villalobos..... 381
IV. Le courrier de mai 1545..... 384

CHAPITRE III

DANS LES MOLUQUES DU NORD (juillet 1546-avril 1547)

I. Premier séjour à Ternate (juillet-septembre)..... 393
II. Les îles du More..... 397
III. L'apostolat dans les îles du More (septembre 1546-janvier 1547). 400
IV. Second séjour à Ternate (janvier-avril 1547.)..... 407

CHAPITRE IV

RETOUR AUX INDES (mai 1547-janvier 1548)

I. Escale à Amboine (avril-mai 1547)..... 414
II. A Malacca (juillet-décembre 1547)..... 418
III. Les Atchénois..... 422
IV. Premières nouvelles du Japon..... 427
V. De Malacca à Cochin (décembre 1547-janvier 1548)..... 437

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION
RUE CASSETTE, 17, PARIS. — 8.

060.97
K 19
6741
BROU, A
AUTHOR
St. Francois Xavier I
TITLE
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
Monahan JAN 4 -
Hagemann
Haven
STORAGE - COSA
6741